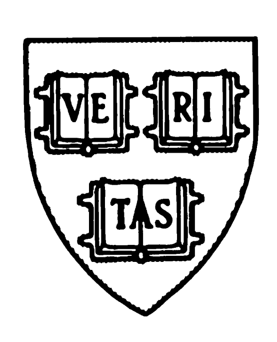



VE
RI
TAS

HISTORIQUE

DU

51e RÉGIMENT D'INFANTERIE

HISTORIQUE

DU

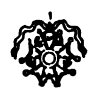
51e RÉGIMENT D'INFANTERIE

RÉDIGÉ PAR

LE LIEUTENANT PAINVIN

D'APRÈS

les Archives du Ministère de la Guerre.



ILLUSTRATIONS

DE

MM. DARRAS, Lieutenant-Colonel du 51e.
E. BERNE-BELLECOUR.
LE ROY, Lieutenant au 51e.
ESCRIBE, Soldat au 51e.

MM. PAUL LAURENT.
D. MONTET, Caporal au 51e, graveur.
SIGROS, Soldat au 51e.

CROQUIS DE BATAILLES DE L'AUTEUR.

Les gravures ont été tirées par le Caporal P. LECROSNIER, du 51e.

BEAUVAIS
TYPOGRAPHIE D. PERE, A. CARTIER, GÉRANT.

1891.

A MONSIEUR LE COLONEL **LACAPELLE**

Commandant le 51e Régiment d'Infanterie.

A vous, mon Colonel, qui m'avez confié la tâche de retracer les hauts faits du 51e, je dédie ce livre, hommage de mes sentiments affectueux et dévoués.

A. PAINVIN.

Beauvais, le 8 mai 1891.

ILLUSTRATIONS ET CROQUIS DE BATAILLES

ERRATA.

Page 34, 22e ligne : au lieu de « pont Graben », lire « pont de Graben ».

Page 148, note (1), 5e ligne : au lieu de « le Cot », lire « le Cat ».

Page 356, 28e ligne : au lieu de « celle des Français », lire « celles des Français ».

Page 383, note (1), 8e ligne : au lieu de « urent », lire « furent ».

Page 522, 14e ligne : au lieu de « Frescati », lire « Frescaty ».

Page 527, 28e ligne : au lieu de « Saint-Agasse », lire « lieutenant Agasse ».

Page 549, 7e ligne : au lieu de « sous-lieutenant Habersperger », lire « lieutenant Habersperger ».

Page 564, 31e ligne : au lieu de « 26 mai 1659 », lire « 26 mai 1650 ».

Page 568, 10e ligne : au lieu de « Sézanne », lire « Césanne ».

Page 580, 21e ligne : au lieu de « Belgique (1799-1800) », lire « Belgique (1798-1799) ».

PRÉFACE.

« L'élément moral est un élément essentiel qui entre dans la valeur d'une armée... L'esprit militaire a pour élément *l'esprit de corps;* il faut que, dans l'opinion de chaque soldat, l'armée à laquelle il appartient soit invincible, que sa division soit la meilleure de l'armée, et son régiment le plus beau et le plus glorieux... »

« MARMONT. »

C'est ce but d'élévation morale que nous nous sommes efforcé d'atteindre et qui nous a servi de guide dans nos travaux. Il nous est proposé par un de ces généraux du premier empire qui connaissaient si bien l'esprit du soldat, pour avoir partagé, pendant vingt ans de combats incessants, toutes ses souffrances comme toutes ses gloires.

Nous n'avons pas cherché à amplifier les événements.

Nous les avons exposés dans leur simplicité,

parfois brutale, pensant qu'il en est de certains actes de courage et de dévouement, comme de ces colonnes des temples antiques, auxquelles des sculptures ou des fresques enlèveraient un peu de leur sublime grandeur.

En écrivant l'histoire du 51°, nous étions décidé, quelque pénible que cela pût nous paraître, à relater aussi bien les défaillances que les hauts faits. Car une défaite peut donner souvent, à qui sait en rechercher les causes, d'aussi utiles leçons qu'une victoire.

De ce côté, notre tâche a été facile.

Si notre drapeau n'a pas toujours été également favorisé de la fortune, du moins il n'a jamais abrité sous ses plis que les plus nobles vertus guerrières : la valeur et le sacrifice.

Depuis plus de 200 ans, notre régiment n'a cessé de donner les plus beaux exemples d'abnégation et de dévouement. Nous le voyons, sous les noms de *La Ferté-Sennecterre* ou de *La Sarre*, promener son étendard fleurdelisé à travers les plaines d'Allemagne, d'Italie et les glaces du Canada; 51° demi-brigade, il prend part à nos guerres d'Autriche et d'Italie, et ramène, après Arcole, son drapeau tricolore

escorté de deux drapeaux enlevés à l'ennemi. Sous Napoléon, devenu 51e de ligne, il parcourt l'Europe, inscrivant sur son aigle impériale les noms glorieux d'Austerlitz, d'Auerstædt et d'Eylau. Il se dévoue à Waterloo. Et depuis, en Afrique, à Bomarsund, au Mexique, il demeure ce qu'il a toujours été : *le régiment sans tache*.

En 1870, le 51e fit vaillamment son devoir, mais il fut entraîné dans le désastre commun. En vain, laissa-t-il des centaines de morts ou de blessés sur les champs de bataille de Rezonville et de Saint-Privat. Son dévouement aboutit, hélas! à courber, pour la première fois, le front sous la honte d'une capitulation.

Plus d'un put s'écrier, comme jadis le vaincu de Pavie : « Tout est perdu, fors l'honneur! »

C'est ce sentiment qui a donné au 51e nouveau la force de se relever, de grandir et de se préparer aux victoires futures. Soldats du 51e, mes chers compagnons d'armes, nous avons un patrimoine de gloire à défendre et des devanciers qu'il faut imiter.

Nous devons l'exemple à ceux qui nous succèderont.

Notre drapeau, que domine la croix d'honneur, laisse voir, quand il se déploie, des noms à jamais glorieux ; il y reste des places vides. C'est là qu'on inscrira les victoires de l'avenir.

ARSÈNE PAIN-VIN,
Lieutenant au 51e régiment d'infanterie.


Historique
du
51e RÉGIMENT D'INFANTERIE
Par le Lieutenant
A. PAINVIN
D.MONTET.

HISTORIQUE

DU

51e RÉGIMENT D'INFANTERIE.

PREMIÈRE PARTIE.

LE 51e SOUS L'ANCIENNE MONARCHIE

(1651-1798).

CHAPITRE Ier.

Création du régiment (20 mai 1651). — La Ferté-Sennecterre. — Guerre de la Fronde (1651-1653). — 1651, opérations en Lorraine, sièges de Vichery, Mirecourt, Vaudrevange, Châtel, Epinal, Ligny. — 1652, combat du faubourg Saint-Antoine (2 juillet), sièges du château de Ligny, de Château-Porcien et de Vervins. — Guerre avec l'Espagne (1653-1659) : 1653, affaire de Varennes, sièges des châteaux d'Orne et de Sorbée, sièges de Rethel, Mouzon, Sainte-Menehould, Belfort; 1654, les maréchaux de Turenne et de La Ferté font lever le siège d'Arras (25 août), siège de Clermont en Argonne (24 octobre-24 novembre); 1655, sièges de Landrecies (18 juin-13 juillet), de Condé (15-18 août), et de Saint Ghislain (23-25 août); 1656,

1651 siège de Valenciennes (15 août-16 juillet). — 1657, siège de Montmédy (12 juin-6 août). — 1658, siège de Gravelines (4-30 août), combat près de Menin (17 septembre), sièges d'Ypres (22-26 septembre) et du château de Comines (27-28 septembre). — Garnisons occupées par le régiment de 1659 à 1662. — 1663, prise et occupation de Marsal par La Ferté (1er-4 septembre).

CRÉATION DU RÉGIMENT

(20 mai 1651).

Le maréchal de La Ferté-Sennecterre, colonel du régiment.

Le 51e de l'ancienne monarchie a été levé en Lorraine par le maréchal de La Ferté-Sennecterre (1). Il était composé d'un seul bataillon à 30 compagnies de 40 hommes chacune, officiers compris, ce qui portait son effectif à 1,200 hommes. La commission de levée est datée du 20 mai 1651, en pleine Fronde. Le maréchal était alors gouverneur de la Lorraine confisquée par le duc Charles IV. Ce régiment prit le 36e rang dans l'infanterie française et s'appela du nom de son colonel-propriétaire, La Ferté-Sennecterre (2). En 1685, il cessa d'être régiment de gentilshommes, et prit le nom d'une province, La Sarre, qu'il conserva jusqu'au 1er janvier 1791, où il devint 51e régiment d'infanterie (3).

Les drapeaux d'ordonnance du régiment, sous l'ancienne monarchie, avaient *le fond rouge et noir;* les quatre quar-

(1) Voir la biographie du maréchal de La Ferté-Sennecterre, à la fin de l'ouvrage.

(2) Note de l'auteur : Il ne faut pas confondre le régiment de La Ferté-Sennecterre, devenu 51e, avec deux autres régiments, l'un d'infanterie et l'autre de dragons, qui, levés tous deux par le maréchal de La Ferté-Sennecterre en 1647, portèrent le même nom, mais furent licenciés en 1657.

(3) Le 51e de l'ancienne monarchie porta successivement les numéros suivants : 36e en 1651, 28e en 1665, 37e en 1666, 35e en 1675, 34e en 1678, 41e en 1775, 52e en 1776, 51e en 1791.

tiers qui séparaient ces couleurs étaient coupés par une *croix blanche*. 1651-1652

GUERRE DE LA FRONDE
(1651-1653).

1651. — **Opérations en Lorraine, sièges de Vichery, Mirecourt, Vaudrevange, Châtel, Epinal, Ligny.**

Les premiers faits d'armes du régiment de *La Ferté-Sennecterre* (1) eurent lieu en Lorraine. Le régiment, fort de 1,200 hommes, débuta quelques semaines après sa création, à la prise de *Vichery*, de *Mirecourt*, du fort de *Vaudrevange*, et de la ville de *Châtel* située sur la Moselle. Le maréchal de La Ferté trouva une si forte résistance dans l'attaque de cette dernière place, qu'il ne put s'en rendre maître que le 13 septembre, après quarante-trois jours de siège. Le lieutenant-colonel de *Paillet*, le major de *Bourgoing* et le capitaine de *Gibaumé*, se distinguèrent d'une façon particulière dans ce siège.

Le régiment termina la campagne de 1651 par la prise d'*Epinal* et le siège de *Ligny*, où, comme dans toutes les affaires où il se trouva, il se fit remarquer par sa bravoure et par sa fermeté.

1652. — **Combat du faubourg Saint-Antoine (2 juillet), sièges du château de Ligny, de Château-Porcien et de Vervins.**

Le maréchal de La Ferté, qui tenait les Espagnols en échec sur la frontière de la Champagne, reçut l'ordre, le 20 mai 1652, de venir en toute hâte renforcer l'armée royale. Il arriva le 25 juin à Provins, et fit sa jonction avec M. de Turenne, à Lagny, amenant deux ou trois régiments

(1) Note de l'auteur. — Le régiment de *La Ferté-Sennecterre* n'était généralement désigné que sous le nom de *La Ferté;* nous nous conformerons donc à cet usage, et l'appellerons *La Ferté* dans le courant du récit.

1652 de cavalerie et deux régiments d'infanterie, dont l'un était *le sien*, et l'autre celui de Wall.

Dès lors, l'armée royale, forte de 11,000 hommes, alla camper près de Saint-Denis. M. de Turenne voulut mettre à profit ce séjour pour faire construire un pont de bateaux sur la Seine, vis-à-vis d'Epinay. Pour protéger cette opération, que rendaient difficile la largeur du fleuve en cet endroit et la proximité de l'ennemi, *La Ferté*, renforcé de Wall, reçut l'ordre, le 1er juillet, d'occuper l'île Saint-Denis. Grâce à cette précaution, le prince de Condé n'osa rien entreprendre, et résolut de rétrograder sur Charenton. M. de Turenne, informé de ce mouvement, partit au milieu de la nuit et fit avertir le maréchal de La Ferté d'avoir à le suivre. Le prince de Condé, gagné de vitesse par l'armée royale, eut son arrière-garde à peu près détruite, et n'eut que le temps de se réfugier dans le *faubourg Saint-Antoine*, où s'engagea le combat (2 juillet).

La lutte était indécise, lorsque le maréchal de La Ferté arriva, cinq ou six heures après le commencement de l'action, avec ses deux régiments d'infanterie et six pièces de canon. Les pièces furent placées à l'entrée de la grande rue, pour la balayer; *La Ferté* et Wall relevèrent les gardes-françaises et le régiment de la marine déjà fort maltraités, et gardèrent les postes qu'on avait gagnés de ce côté. Tout le monde croyait le prince de Condé perdu ; le signal d'une nouvelle attaque était donné, M. de La Ferté commandait la droite, et M. de Turenne la gauche, lorsqu'à quatre heures de l'après-midi, Mademoiselle fit tirer le canon de la Bastille sur les troupes royales et ouvrir les portes de Paris. Le prince était sauvé.

Les troupes royales se retirèrent du côté de Pontoise, pour mettre le roi en sûreté, et campèrent, pendant la deuxième quinzaine de juillet, dans les environs de Compiègne et de Crépy-en-Valois.

Le 10 août 1652, M. de Turenne, après délibération avec le maréchal de La Ferté, marcha sur *Villeneuve-Saint-Georges*.

Le *régiment de La Ferté*, qui était à l'arrière-garde, n'arriva que le soir, et il resta au camp de Villeneuve-Saint-Georges jusqu'au 30 octobre, époque à laquelle il partit en toute diligence pour aller au secours des places du Barrois, assiégées par les troupes du prince de Condé et du duc de Lorraine. Mais il arriva trop tard, et reçut l'ordre, vers le 16 novembre, de se rendre au *château de Ligny* pour en faire le siège. 1652-1653

On commença aussitôt à battre en brèche, mais le manque de boulets obligea le maréchal de La Ferté à recourir à la mine pour rendre la brèche praticable. Dans la nuit du 20 au 21 novembre, on donna l'assaut; le *régiment de La Ferté* avait ordre de soutenir les régiments d'Yorck et de Douglas, qui étaient commandés pour l'attaque. Cet assaut ayant été repoussé, on le renouvela la nuit suivante, et, le 22 novembre, le château capitula.

Après la prise du château de Ligny, l'armée royale se dirigea sur *Sainte-Menehould*, que la rigueur de l'hiver empêcha d'assiéger; le froid était si vif, que beaucoup de soldats moururent pendant la marche. L'armée royale n'en fit pas moins le siège de *Château-Porcien*, qui dura sept jours, puis se dirigea sur Marle, sur *Vervins* qui ne tint que douze heures, et poursuivit sa marche jusqu'à Laon, en passant par Crécy-sur-Serre. L'armée du prince de Condé ayant évacué la région, les troupes françaises purent prendre leurs quartiers d'hiver. Le régiment de *La Ferté* fut dirigé de Laon sur *Nancy*, où il était installé à la fin de février 1653.

GUERRE AVEC L'ESPAGNE
(1653-1659).

1653. — Affaire de Varennes, sièges des châteaux d'Orne et de Sorbée, sièges de Rethel, Mouzon, Sainte-Menehould, Belfort.

La *Fronde* était étouffée, mais restait à terminer la guerre avec l'Espagne. Le maréchal de La Ferté, qui commandait en Lorraine, ayant appris que quelques troupes

1653 du prince de Condé étaient proches de *Varennes*, quitta Nancy au mois de juin avec un gros détachement, dont faisait partie le *régiment*, et, les ayant surprises, il les mit en déroute. Il marcha ensuite sur le château d'*Orne*, situé dans le Verdunois, et qui se rendit à son approche. La reddition de ce château fut suivie de celle de *Sorbée*, dont le gouverneur fut pendu par ordre du maréchal de La Ferté, pour avoir voulu résister plus longtemps. Cette sévérité épouvanta tellement les gouverneurs des autres châteaux, qu'ils se soumirent sans avoir été attaqués. Le maréchal de La Ferté, ayant nettoyé tout ce pays, reçut l'ordre d'aller rejoindre le maréchal de Turenne, et fit sa jonction avec lui entre Chaumont et *Rethel*. A l'issue d'une revue de toutes leurs troupes, les deux maréchaux résolurent de faire le siège de cette dernière ville, qui se rendit au bout de quatre jours, le 5 juillet 1653.

Pendant ce temps, le prince de Condé avait passé la Somme, à la fin du mois de juin, à la tête de 30,000 hommes, et allait menacer la capitale. L'armée royale, forte seulement de 12,000 hommes, qui s'était dirigée sur Vervins après le siège de Rethel, alla camper près de Ribemont, passa l'Oise et se rendit à Ham, où elle franchit la Somme le 1er août, puis marcha toute la nuit dans le but de surprendre un convoi ennemi, et vint prendre position à Allaines, près Péronne. Les deux armées restèrent en présence trois ou quatre jours, et il n'y eut que des escarmouches. Enfin, le 16 août, à la pointe du jour, on entendit battre la générale dans le camp du prince de Condé, c'était son armée qui se retirait et prenait la route de Saint-Quentin.

L'armée royale traversa Péronne, vint camper quinze jours à Golancourt, à une lieue de Ham, passa l'Oise à La Fère, et arriva le 9 septembre à Remilly, à une lieue de *Mouzon*. Le 10 septembre, l'armée passa la Meuse en aval de Mouzon, et prit ses dispositions pour assiéger cette place, qui capitula le 28 septembre. Le siège avait duré dix-sept jours, pendant lesquels les troupes assiégeantes eurent

à souffrir de pluies continuelles et d'orages violents et fréquents. 1653-1654

Le reste de la campagne fut employé au siège de *Sainte-Menehould*. Le maréchal de Plessis-Praslin commandait en chef les troupes assiégeantes, composées de la maison du roi, de quelques régiments envoyés par le maréchal de Turenne, et d'un *détachement de La Ferté* commandé par le marquis d'Uxelles. Le *reste du régiment* était sous les ordres directs du maréchal de La Ferté, qui se tenait vers la Meuse, pour empêcher les secours d'arriver. Quand la ville fut prise, les troupes entrèrent dans leurs quartiers d'hiver, à l'exception de celles du *maréchal de La Ferté* qui se rendirent devant *Belfort* pour en faire le siège. Cette ville, quoique vigoureusement défendue par le comte de La Suze, qui était du parti du prince de Condé, se rendit au bout de cinquante-neuf jours, le 7 février 1654, et le *régiment* put enfin y prendre un peu de repos.

1654. — **Les maréchaux de Turenne et de La Ferté font lever le siège d'Arras (25 août). Siège de Clermont-en-Argonne.**

Au mois de juin 1654, le *régiment de La Ferté* quitta Belfort pour se joindre à l'armée royale, qui, forte de 14,000 hommes et commandée par les maréchaux de Turenne et de La Ferté, marchait vers *Arras*.

Ces deux maréchaux ne purent cependant arriver assez tôt pour empêcher 30,000 Espagnols, sous les ordres de l'archiduc Léopold, d'investir Arras le 4 juillet. Cette place était défendue par le comte de Montjeu, qui disposait de 2,500 fantassins et de 150 cavaliers. L'armée royale attendit alors près de Péronne que les ennemis eussent presque achevé leurs lignes, puis elle se porta, en un jour, par une marche de sept lieues, à Sains, entre Cambrai et Arras, et arriva le lendemain à Mouchi-le-Preux, à une lieue d'Arras. *L'infanterie du maréchal de La Ferté* campa à *Peule* et à *Mouchi-le-Preux*. Le maréchal de Turenne reçut l'ordre

1654 de la Cour de n'attaquer les lignes que lorsque le maréchal d'Hocquincourt, débarrassé du siège de Stenay, pourrait venir le renforcer. A l'arrivée de ce renfort, le maréchal de Turenne, disposant de 22,000 hommes, résolut d'attaquer dans la nuit du 24 au 25 août.

Au coucher du soleil, les troupes, après avoir fait les prières publiques, traversèrent la Scarpe sur quatre ponts, et attendirent l'heure fixée pour l'attaque qui, après entente entre les maréchaux, devait avoir lieu sur trois points. La droite était commandée par le maréchal d'Hocquincourt, le centre par le maréchal de Turenne, et la *gauche* par le maréchal de *La Ferté*. Entre minuit et une heure, les trois colonnes engagèrent l'action. Le maréchal de Turenne réussit dans son attaque; il n'en fut pas de même du maréchal de La Ferté, dont les soldats furent repoussés par les Espagnols et ne purent pénétrer dans les lignes qu'à la faveur des troupes du maréchal de Turenne. Le jour commençait à poindre quand le prince de Condé, qui était venu au secours de l'archiduc Léopold, marcha à la tête de sa cavalerie pour arrêter la fougue des Français; il tomba sur les troupes du *maréchal de La Ferté*, qui étaient descendues inconsidérément d'une hauteur, et les battit. Le prince de Condé n'avait fait cette dernière contre-attaque que pour masquer la retraite forcée des Espagnols, qui se retirèrent sur Mons. Arras (1) était sauvé.

La lutte avait été sanglante, le maréchal de La Ferté

(1) Ce fut pendant ce siège que le maréchal de La Ferté, ayant trouvé un garde du maréchal de Turenne, hors du camp, lui demanda comment il avait osé sortir des lignes, et, sans attendre la réponse, s'avança sur lui et le battit rudement. Le maréchal de Turenne, à qui le garde tout en sang vint se présenter, lui dit : « Il faut que vous ayez manqué à votre devoir pour avoir obligé le maréchal à vous traiter de la sorte, » et le renvoya aussitôt par le lieutenant de ses gardes qu'il chargea de dire au maréchal de La Ferté « qu'il lui faisait excuse de ce que cet homme lui avait manqué de respect et qu'il le remettait entre ses mains pour lui infliger telle punition qu'il lui plairait. » Toute l'armée fut étonnée,

avait eu un cheval tué sous lui. Les ennemis perdaient 1654-1655
3,000 hommes tués ou prisonniers, 63 caissons, 9,000 chevaux et tous leurs bagages. Les Français ne perdaient que 300 hommes.

Le *régiment de La Ferté* retourna ensuite en Lorraine, et termina la campagne par le siège de *Clermont-en-Argonne*, défendu par le comte de Pourille. Tandis que le maréchal de La Ferté faisait ce siège, le maréchal de Turenne le couvrait avec une partie de l'armée. Le *régiment*, dirigé par le lieutenant-colonel de *Paillet*, se comporta avec une rare valeur, le 8 novembre, à l'attaque du *fort de l'Eglise*. La place se rendit le 24 novembre, au bout d'un mois de siège.

1655. — Sièges de Landrecies (18 juin-13 juillet), de Condé (15-18 août) et de Saint-Ghislain (23-25 août).

A l'ouverture de la campagne de 1655, le maréchal de La Ferté, ayant rassemblé ses troupes près de Laon, se dirigea sur Guise pour y faire sa jonction avec le maréchal de Turenne. Ce dernier, qui avait résolu d'assiéger *Lan-*

et le maréchal de La Ferté, surpris, s'écria : « Cet homme sera-t-il toujours sage et moi toujours fou ? »

Ce fut également sous les murs d'Arras qu'eut lieu l'anecdote suivante :

« Le maréchal de La Ferté avait envoyé un soldat du régiment porter une lettre au gouverneur d'Arras ; ce messager avait traversé heureusement les lignes ennemies ; mais à son retour, vivement poursuivi par les avant-postes espagnols, il s'était vu forcé d'avaler la réponse qui était renfermée dans une feuille de plomb. Arrivé au camp français, il raconta à son chef ce qui venait de se passer, en lui faisant comprendre qu'il était indispensable d'attendre pour recevoir la réponse.

« Au bout d'une heure d'attente, le maréchal de La Ferté, impatienté, éclata et, appelant les hommes de garde, s'écria : « Eventrez-moi ce coquin ! » Le pauvre soldat, en entendant ces paroles, en éprouva une telle peur qu'il rendit à l'instant son message et le reste. »

1655-1656 *drecies*, défendu par 1,000 fantassins et 60 chevaux, était devant cette place le 18 juin, avec 13,000 fantassins et 10,000 chevaux. Le maréchal de Turenne établit ses troupes sur la rive gauche de la Sambre, le maréchal de *La Ferté* établit les siennes sur la rive droite, et les travaux de siège furent immédiatement commencés. Dans la nuit du 30 juin au 1er juillet, le *régiment de La Ferté* fait la descente du fossé d'un ouvrage à cornes, et ouvre ainsi la route au régiment des gardes qui, le soir même, monte à l'assaut. Le lendemain, le régiment de La Ferté s'empare encore d'une traverse, d'où le régiment de Mazarin venait d'être chassé. Le 13 juillet, à cinq heures du matin, le gouverneur de la place demanda à capituler, et sortit le lendemain avec tous les honneurs de la guerre.

Après quelques jours de repos, on résolut de marcher dans la direction de Maubeuge. Les troupes du maréchal de *La Ferté formant l'avant-garde* partirent dans la nuit du 31 juillet au 1er août, arrivèrent à midi à Neuville, et, à la vue de l'armée ennemie, passèrent l'Escaut sur deux ponts qu'elles jetèrent. Le 15 août, la place de Condé était investie, et se rendait le 18.

Le surlendemain, 20 août, le maréchal de La Ferté se dirigea sur *Saint-Ghislain*, qui fut également emporté en trois jours, le 25 août. Après ce dernier siège, le régiment de *La Ferté* alla prendre ses quartiers d'hiver dans les environs de *Metz*.

1656. — Siège de Valenciennes (15 juin à 16 juillet).

Le *régiment de La Ferté* quitta les environs de Metz à la fin d'avril 1656, pour se rendre près de Chauny, lieu de rassemblement de l'armée composée des troupes des maréchaux de Turenne et de La Ferté. Le marquis d'Uxelles commandait les troupes de ce dernier, qui, retenu en Lorraine par une indisposition, ne put rejoindre que le 25 juin. De Chauny, l'armée se dirigea, par Douai, sur *Valenciennes*, dont l'investissement était terminé le 15 juin.

Les troupes du marquis d'Uxelles ayant été établies du côté de Saint-Amand, sur la rive gauche de l'Escaut, le *régiment de La Ferté* occupait, sur le mont Azin, une ligne de retranchements, concurremment avec les régiments de Piémont, d'Espagny et de Lignières. Quant aux autres troupes du maréchal de Turenne, elles étaient placées du côté du Quesnoy, séparées des précédentes par l'Escaut, sur lequel on avait jeté deux ponts de bateaux les reliant entre elles. 1656

Dans la nuit du 5 au 6 juillet, le régiment de *La Ferté* reçut l'ordre d'attaquer le chemin couvert contre lequel le régiment de Piémont avait déjà échoué quelques jours auparavant. Il fit preuve, dans cette attaque, de beaucoup de vigueur, mais n'en fut pas moins repoussé. Cette affaire lui coûta le *lieutenant-colonel de Paillet; plus du tiers de son effectif fut mis hors de combat.*

Le maréchal de Turenne ayant appris que l'armée espagnole allait se mettre en marche pour attaquer les lignes, et que son attaque principale serait dirigée contre le maréchal de La Ferté, avertit plusieurs fois ce dernier de veiller avec diligence et de mettre des gardes partout. Mais le maréchal de La Ferté regarda le conseil comme une injure et le négligea; mal lui en prit. Le 16 juillet 1656, à l'entrée de la nuit, le prince de Condé et don Juan d'Autriche passèrent l'Escaut, arrivèrent jusqu'au premier fossé du retranchement du maréchal de La Ferté sans être découverts, et emportèrent facilement la ligne, tandis que le gouverneur de Valenciennes, faisant ouvrir les écluses et inondant la campagne, coupait les communications entre les deux armées assiégeantes. Privé ainsi du secours du maréchal de Turenne, le maréchal de La Ferté essaya, mais en vain, de rétablir le combat. L'infanterie ennemie, après avoir comblé les fossés, marcha droit à la ville, vers la pointe du jour, pendant que la cavalerie poursuivait les fuyards qui tentaient de repasser la rivière.

Le *maréchal de La Ferté fut fait prisonnier* avec plus de 400 officiers et près de 4,000 soldats. Le célèbre *Vauban,*

1656-1657 que le régiment de *La Ferté* avait l'honneur de compter, depuis peu, parmi ses capitaines, *fut dangereusement blessé.*

Les débris du *régiment* se sauvèrent à Condé, et, le 18 juillet, se rendirent par Saint-Ghislain et Landrecies au Quesnoy, pour y rejoindre l'armée de Turenne.

L'armée royale resta dans le Cambrésis jusqu'au commencement de novembre, et repassa ensuite la Somme pour se retirer en France. Quant au régiment de *La Ferté*, épuisé par les pertes considérables qu'il avait subies, il fut renvoyé en Lorraine, non loin de Nancy, pour se reformer.

1657. — Siège de Montmédy (12 juin au 6 août).

Pendant l'hiver, le *régiment de La Ferté* avait complété ses 30 compagnies à l'effectif de guerre, et nous le voyons reparaître, fort de 1,300 hommes, au mois de mai 1657.

Le maréchal de La Ferté, dont le roi avait payé la rançon, était avec ses troupes vers le Luxembourg, dans le but d'attaquer Arlon, s'il le trouvait dégarni, quand il reçut l'ordre du roi d'aller investir *Montmédy*, défendu par une garnison de 400 hommes.

Le maréchal de La Ferté reçut en même temps un renfort de 4,000 fantassins, que lui envoya le maréchal de Turenne, et fut devant la place le 12 juin. Le 23 juillet, le *régiment de La Ferté* s'emparait d'une place d'armes, après un combat de nuit, dans lequel le capitaine *Vauban* reçut trois blessures. A la même époque, le roi vint en personne à l'armée du maréchal de La Ferté pour assister, le 6 août, à la reddition de la place.

Le *régiment de La Ferté* alla prendre ses quartiers d'hiver vers Renty et Hesdin. C'est à cette époque que le nombre des compagnies fut ramené à vingt dans beaucoup de régiments, mais *La Ferté* conserva ses trente compagnies.

1658. — Siège de Gravelines (4 au 30 août).

Après la victoire des Dunes, remportée le 14 juin 1658 1658
par le maréchal de Turenne, le cardinal Mazarin donna l'ordre au maréchal de La Ferté de réunir son armée, qui occupait encore ses quartiers d'hiver, et de faire sa jonction avec le maréchal de Turenne. Dans ce but, le maréchal de La Ferté s'était déjà avancé jusqu'à Sens, quand il reçut l'ordre du ministre d'aller assiéger *Gravelines*, avec 12,000 hommes, pendant que le maréchal de Turenne en couvrirait le siège.

La tranchée est ouverte le 4 août, et, dans la nuit du 14 au 15 août, le *capitaine de Mornas*, à la tête du *régiment de La Ferté*, s'empare d'une traverse, chasse l'ennemi de la tenaille et prend une pièce de canon : le capitaine *de Mornas* a une jambe *brisée* par une balle de mousquet. Le 19 août, le *capitaine Vauban*, qui avait pris la direction d'une partie des travaux, se met à son tour à la tête du *régiment* et enlève la contrescarpe de l'ouvrage à cornes : *Vauban* reçoit encore là trois blessures. Le 30 août, Gravelines capitula. Les Français avaient perdu 900 hommes tués ou blessés.

Combat près de Menin (17 septembre 1658), sièges d'Ypres (22-26 septembre) et de Comines (27-29 septembre).

Le siège de Gravelines terminé, le maréchal de La Ferté rentra en France, laissant ses troupes au maréchal de Turenne. Celui-ci, emmenant un gros détachement, dont faisait partie le *régiment de La Ferté*, remonte le long de l'Escaut, comme s'il voulait assiéger Tournai, puis se rabat tout à coup sur *Menin*, le 17 septembre, pour surprendre le prince de Ligne, qui était à une lieue de là avec 2,000 fantassins et 1,500 chevaux. L'avant-garde du maréchal de Turenne, commandée par les comtes de Roye et de

2

1658-1661 Melun, attaque les premiers régiments qu'elle rencontre et les bat. Le régiment de *La Ferté* et trois autres régiments, sous les ordres des marquis d'Humières et de Cadagne, viennent soutenir l'avant-garde, et poursuivent les Espagnols jusqu'à un pont sur la Lys, auprès de Comines, et les mettent totalement en déroute. De tout le détachement ennemi il ne s'en sauva que 600 chevaux, dont 400 se jetèrent dans Ypres avec le prince de Ligne et 150 gagnèrent Lille.

Les 2,000 fantassins furent taillés en pièces ou faits prisonniers; on enleva leurs armes, leurs drapeaux et leurs bagages. Menin ouvrit ses portes.

L'armée française campa la nuit près de la ville, et marcha, à la pointe du jour, vers Ypres, qui se rendit au bout de cinq jours, le 26 septembre.

Le lendemain, le maréchal de Turenne marcha avec toutes ses troupes pour attaquer le château de *Comines*, et se rendit maître du fort en trois jours.

1659 à 1662. — Garnisons occupées par le régiment.

L'armée marcha ensuite sur Epière, où elle resta un mois, et rentra en France au commencement de décembre. Le régiment de *La Ferté* alla tenir garnison à Bar-le-Duc et à Ligny.

Le traité des Pyrénées, signé le 7 novembre 1659, mit fin à cette guerre si glorieuse pour la France, et le *régiment*, qui depuis sa création avait été en campagne tous les ans, put enfin prendre du repos dans ses garnisons de Lorraine.

En février 1660, *La Ferté* fut réduit à 20 compagnies.

Le 4 avril 1661, les sept compagnies qui étaient à Bar-le-Duc évacuèrent cette ville, rendue au duc de Lorraine, et vinrent à Nancy où elles furent employées à la démolition des fortifications, ainsi qu'il avait été stipulé dans le traité de paix.

1663. — Prise et occupation de Marsal par La Ferté (1-4 septembre).

En 1663, le duc de Lorraine n'avait pas rempli tous ses engagements. Les treize compagnies de *La Ferté* qui étaient encore à Ligny et les sept qui étaient à Nancy se réunissent au *camp de Nomény*, et, le 1er septembre, le régiment, fort de vingt compagnies, commandé par *Vauban* (1), qui avait été nommé lieutenant-colonel du régiment en 1662, se présente devant *Marsal*, qui ouvre ses portes le 4 septembre. *La Ferté* y est mis en garnison. 1663

(1) Le Prestre de Vauban (Sébastien), né le 1er mai 1633, à Saint-Léger-de-Foucherets (Yonne), cadet au régiment de Condé en 1651, ingénieur par brevet du 5 mai 1655, capitaine au régiment de La Ferté-Sennecterre en 1656, lieutenant-colonel du même régiment en 1662, gouverneur de la citadelle de Lille en juin 1668, brigadier le 30 août 1674, maréchal de camp le 3 août 1676, commissaire général des fortifications de France en janvier 1678, gouverneur de Douai en décembre 1680, lieutenant-général des armées du roi le 24 août 1688, reçu grand'croix de l'ordre de Saint-Louis le 8 mai 1693, maréchal de France le 14 janvier 1703, chevalier des ordres du roi le 2 février 1705, mort le 30 mars 1707.

CHAPITRE II.

Expédition contre les Turcs : Itinéraire suivi par les troupes françaises pour se rendre à Vienne. — Combat de Kerment (27 juillet 1664), bataille de Saint-Gothard (1er août 1664), opérations qui suivent la bataille de Saint-Gothard, retour en France. — Expédition contre l'évêque de Münster (1665-1666) : combat d'Ouden-Bosch (19 avril 1666). — Guerre contre l'Espagne, dite de la Dévolution (1667-1668) : Sièges de Tournai, Douai, Lille, Charleroi et Dôle. — Le marquis de La Ferté, colonel du régiment le 10 août 1671.

EXPÉDITION CONTRE LES TURCS

(1664).

Itinéraire suivi par les troupes françaises pour se rendre à Vienne.

L'empereur, se voyant extrêmement pressé par les Turcs, qui avaient déjà conquis une partie de la Hongrie, demanda un secours à Louis XIV. Ce dernier décida de suite de réunir un corps de 4,000 fantassins et de 2,000 chevaux, et de l'envoyer en Hongrie sous les ordres du comte de Coligny, lieutenant-général.

Le régiment de *La Ferté*, qui a l'honneur d'être désigné pour prendre part à l'expédition, se rend de Marsal à Verdun, et s'y tient prêt à partir avec dix-sept compagnies fortes de 50 hommes, ce qui porte son effectif à 850 hommes.

Le 12 mai 1664, le *régiment*, commandé par le lieutenant-colonel *de Mornas*, quitta Verdun pour se rendre aux

1664 environs de Noméný, où toutes les troupes du corps expéditionnaire se trouvaient réunies le 14 mai. M. de Coligny forme trois brigades; *La Ferté* fait partie, avec le régiment de Turenne, *de la 2me*, commandée par M. de *Podwitz*, maréchal de camp.

Les trois brigades suivent la même route, à une journée d'intervalle. Le mouvement commence le 20 mai par la 1re brigade. Les troupes passent par Saint-Avold, Forbach, Sarrebrück, Deux-Ponts, Landau et Spire, où, après avoir franchi le Rhin du 29 au 31 mai, dans des bateaux, elles sont passées en revue par le comte de Coligny.

De Spire, les troupes se dirigent sur Heilbron, franchissent le Necker sur un pont construit exprès à cinq cents pas en amont de la ville, et, vers le 12 juin, les trois brigades se réunissent dans la plaine de Nordlingen, pour marcher le même jour, par trois routes parallèles, sur Donauwerth.

Après entente avec les bateliers de cette dernière ville, les troupes furent embarquées sur des bateaux, et descendirent le Danube jusqu'à Vienne. *La 2e brigade* s'embarqua le 17 juin, arriva le 24 à Vienne, d'où elle alla camper à trois lieues de là, à Munkerdorf, où tout le corps expéditionnaire se trouvait réuni le lendemain 25 juin.

Pendant cette première période de cinq semaines, la *2e brigade* s'était fait remarquer partout par sa belle tenue et par son entrain, ainsi que nous le lisons dans le rapport adressé au ministre par le comte de Coligny, après la revue passée à Spire : « J'ai été transporté de joie aujourd'hui en passant la revue des troupes *de la 2e brigade*, Turenne et *La Ferté triomphent* et tout est bon. Je suis persuadé que le roi aurait passé deux agréables heures, s'il avait été caché en quelque coin, et qu'il y eût vu le bon état, le bon visage et la gaité de ses troupes après avoir passé le Rhin. » Quelques jours plus tard, en passant à Ratisbonne, cette *même brigade* avait fait l'admiration des députés de l'assemblée, qui, ayant vu défiler les trois brigades, félicitèrent M. de Podwitz et lui déclarèrent que « *Turenne et La Ferté*

étaient les plus beaux régiments et les mieux en ordre qu'ils aient jamais vus. » 1664

Quant à la discipline, elle était excellente dans tout le corps expéditionnaire, grâce aux mesures énergiques que M. de Coligny avait prises dès les débuts. Après un séjour d'une semaine à Munkerdorf, mis à profit pour réparer les équipages et armer (1) les soldats, nous entrons dans la période des opérations. Le corps expéditionnaire fut passé en revue par l'empereur, le 2 juillet, entre Neustadt et Vienne. Ce dernier félicita vivement le comte de Coligny sur la bonne tenue de ses troupes, et invita les officiers à déjeuner à son château de Laxembourg. La table fut dressée dans le parc : on y but à la santé du roi, au son des trompettes et des timbales. La journée se termina par une chasse à Ebersdorf, à trois lieues de là.

Le surlendemain 4 juillet, le corps expéditionnaire se mit en marche pour la Styrie, et, le 17 juillet, il fit sa jonction à Olmütz avec les troupes impériales commandées par Montecuculli. L'épouvante qu'inspiraient les Turcs à ces dernières troupes ayant gagné nos soldats, pendant deux ou trois jours il y eut beaucoup de désertions, et M. de Coligny dut y remédier en faisant pendre onze déserteurs.

1664. — Combat de Kerment (27 juillet).

Le 27 juillet, nos troupes entendent pour la première fois le canon des Turcs : le grand vizir occupe la rive droite du Raab et veut s'emparer de Kerment pour être maître du

(1) Note de l'auteur. — Il est à présumer, d'après cela, que nos troupes firent la route sans armes, et que l'empereur se chargea de leur en donner à leur arrivée à Munkerdorf. Ce qui nous maintient dans cette opinion, c'est que le comte de Coligny rend compte, dans un rapport au ministre, « que le régiment de La Ferté-Sennecterre a versé dix-sept drapeaux à l'arsenal de Philippsbourg avant son départ pour l'Allemagne ».

en réserve, vient le relever, et, entraînant avec lui toute la ligne, fait une charge terrible, devant laquelle les troupes ottomanes reculent et vont se reformer sur les positions qu'avaient occupées les Allemands. 1664

Sans perdre de temps, le comte de Coligny propose à Montecuculli une attaque générale pour enlever cette dernière position ; à la faveur d'un défilé, qui les dérobe à la vue de l'ennemi, nos troupes vont se mettre en bataille au delà d'un bois, ayant la cavalerie à leur droite. La gauche de l'infanterie française, où se trouve *La Ferté*, est appuyée à la rivière. Au signal donné, toute la ligne s'ébranle, notre infanterie s'empare de la position que les Turcs avaient déjà fortifiée avec quelques retranchements, et reprend les canons que l'armée allemande avait abandonnés et dont le feu était dirigé sur nous.

Nos troupes sont victorieuses, et, soutenues sur leur droite par notre cavalerie, font plusieurs charges successives sur les bords du Raab pour forcer les Turcs à repasser la rivière. Ces derniers, ne pouvant tenir devant l'impétuosité des Français, se jettent dans la rivière, où beaucoup se noient, et regagnent la rive droite.

L'élan de nos quatre régiments français (1) est irrésistible; ils passent la rivière à leur tour, et s'emparent de la position que les Turcs occupaient sur l'autre rive. Il est six heures du soir, l'armée turque, débandée, se retire en désordre sur les hauteurs où elle avait campé, en abandonnant ses pièces de canon. Nos régiments d'infanterie, n'étant pas en force pour la poursuivre davantage, repassèrent le Raab et restèrent en position toute la nuit sur la rive gauche, faisant un feu de mousqueterie continuel pour empêcher l'ennemi de venir reprendre ses canons.

La Ferté était resté digne de sa belle réputation, et avait pris plusieurs drapeaux et un canon.

(1) Note de l'auteur. — La Ferté, Turenne, d'Espagny et Grancey furent les seuls régiments d'infanterie du corps expéditionnaire qui prirent part à l'action; les autres étaient restés au camp.

1664 Les pertes totales des Français s'élevèrent à 150 hommes tués et 400 blessés. Le régiment de *La Ferté* eut à regretter la mort de M. *Robert, officier plein de valeur.* Les Turcs perdirent 3,000 hommes tués ou noyés, 13 canons et beaucoup de drapeaux. « Il y avait tant de cadavres de Turcs dans la rivière, raconte un officier présent à la bataille, que l'on passait sur les corps morts comme l'on aurait fait sur un pont. » Et M. de Coligny, dans sa relation de la bataille, ajoute : « Toute notre armée est devenue pêcheuse, on ne saurait dire les richesses qu'on a trouvées à la dépouille des noyés, et beaucoup de nos soldats y ont fort gagné, mais les *Allemands, qui sont bien plus braves au pillage qu'au combat, y ont aussi fort gagné.* »

Opérations qui suivent la bataille de Saint-Gothard.

Le 6 août, les Turcs levèrent leur camp pour descendre le Raab, avec l'intention de tenter de nouveau le passage de la rivière ; mais, devant la ferme attitude de nos troupes qui les suivaient sur la rive gauche, ils se décidèrent à se retirer le 8 août. Il était temps, car nos soldats n'avaient plus pour une heure de poudre, et, de plus, les maladies commençaient à faire leur apparition aussi bien parmi les officiers que parmi les soldats. En effet, depuis quinze jours, nos troupes avaient été continuellement en présence de l'ennemi, avaient fait des marches pénibles dans un pays marécageux, respirant un air malsain, manquant de vivres et entrant presque tous les jours dans l'eau jusqu'aux épaules pour traverser les cours d'eau. Officiers et soldats, tout le monde était fatigué et découragé.

Le corps expéditionnaire, après être resté campé à Kerment, du 6 au 11 août, alla camper à Oedenbourg, puis à Eidenstadt, et, formant l'avant-garde de l'armée impériale, traversa le Danube sur un pont de bateaux, à Presbourg, où 600 de nos soldats entrèrent à l'hôpital.

Retour en France.

La campagne était terminée, la paix allait être signée 1664-1665
avec les Turcs, les troupes françaises restèrent donc campées aux environs de Presbourg jusqu'au 18 octobre, époque à laquelle elles reprirent le chemin de France. « En venant, dit le comte de Coligny, on nous refusait tout pour de l'argent, et au retour on nous donne tout pour rien, et, outre cela, on nous reconnaît soigneusement les ponts, ports et passages; cela est un peu effet de notre mérite. Nous ramenons un corps chargé de gloire et de bénédictions des Allemands. » Nos troupes, après avoir traversé la Moravie, la Bohême et la Bavière, franchirent le Necker, à Heilbron, le 15 décembre, et le Rhin, entre Spire et Philippsbourg, le 21 décembre, pour se diriger de là par Haguenau, Saverne et Phalsbourg sur Vic-sur-Moselle, où le comte de Coligny passa la revue des régiments d'infanterie vers le 5 janvier 1665, et les renvoya ensuite dans leurs quartiers d'hiver. Pendant cette marche de deux mois, l'état sanitaire des troupes ne s'était pas amélioré; chaque jour on avait laissé des hommes dans les hôpitaux, et l'effectif du corps expéditionnaire était réduit d'un quart.

La Ferté reçut l'ordre de se diriger de Vic sur Metz, où il fit son entrée le 11 janvier 1665, précédé de la pièce de canon qu'il avait prise aux Turcs, et qu'il devait déposer dans la citadelle de Metz.

Les vingt compagnies du régiment furent réparties ensuite, comme il suit, dans les places frontières, pour y tenir garnison :

Deux compagnies à Philippeville.
Deux compagnies à Marienbourg.
Une compagnie à Rocroy.
Une compagnie à Château-Regnault.
Deux compagnies à Donchery.
Deux compagnies à Sedan.

1665-1667 Deux compagnies à Montmédy.
Quatre compagnies à Damvillers.
Quatre compagnies à Thionville.

EXPÉDITION CONTRE L'ÉVÊQUE DE MUNSTER
(1665-1666).

Au commencement du printemps de 1665, un *détachement du régiment de La Ferté*, commandé par le *lieutenant-colonel de Mornas*, fit partie des troupes envoyées par Louis XIV, sous les ordres de M. de Pradel, pour aller combattre l'évêque de Münster, qui avait cherché une mauvaise querelle aux Hollandais. Ce *détachement* passa l'hiver à Bois-le-Duc, et, le 11 février 1666, conduit par le *major d'Espagne*, il combattit avec la plus grande valeur à *Ouden-Bosch :* le 19 avril 1666 il tua plus de 600 hommes à l'ennemi. Il rentra en France en juillet 1666, et reprit ses anciennes garnisons.

GUERRE CONTRE L'ESPAGNE, DITE DE DÉVOLUTION
(1667-1668).

Sièges de Tournai, Douai, Lille, Charleroi et Dôle.

Au mois de juillet 1667 (1), le régiment de *La Ferté*, fort de 1,000 hommes et toujours commandé par le lieutenant-colonel *de Mornas*, quitta ses garnisons pour aller se joindre aux 35,000 hommes qui allaient envahir les Pays-Bas sous les ordres de Louis XIV. Après avoir fait les sièges de *Tournai, Douai, Lille et Charleroi*, le *régiment de La Ferté* resta en garnison dans cette dernière place jusqu'au

(1) C'est à cette époque que furent créés les grenadiers.

commencement de l'hiver, époque à laquelle il fut dirigé sur la Bourgogne. Il prit alors part au siège de *Dôle*, qui, investi le 9 février 1668, capitula le 13 février, occupa cette ville et l'évacua le 10 juin, après avoir rasé les fortifications, conformément au traité d'Aix-la-Chapelle. 1667-1671

Nous ignorons quelles sont les villes qui furent occupées par le *régiment*, de 1668 à 1672 ; il est probable cependant qu'il retourna dans les garnisons qu'il occupait en 1665 (1).

1671. — **Le marquis de La Ferté, colonel du régiment** (10 août).

Le 10 août 1671, le *maréchal de La Ferté* donna sa démission de colonel du régiment, en faveur de son fils, le *marquis de La Ferté, âgé de quinze ans.*

---

(1) En 1670, les régiments français sont engagés à prendre une tenue uniforme pour les sergents et les soldats ; elle est composée d'un habit blanc à larges basques, d'un gilet long ou d'une veste blanche, d'une culotte blanche, de bas et d'un chapeau de feutre gris à larges bords. Les corps se distinguent entre eux par la couleur des parements, du gilet, de la culotte et des bas.

CHAPITRE III.

Guerre de Hollande (1672-1678). — 1672, sièges de Maseick, de Saint-Trond, de Tongres, de Burick, de Zutphen, d'Arnheim, du fort de Schenk; de Nimègue (4-9 juillet) et de Bommel (22 juillet). — 1673, siège de Maëstricht (18-20 juin). — Campagnes de Turenne dans le Palatinat et l'Alsace (1674-1675), combat de Burghausen, beau fait d'armes des grenadiers de La Ferté (14 juin 1674). — Bataille de Sintzheim (16 juin 1674). — Incendie du Palatinat (du 3 au 28 juillet 1674). — Reconnaissance vers Manheim (du 5 au 10 août 1674). — Reconnaissance du pont de Graben (1er septembre 1674). — Bataille d'Ensheim (4 octobre 1674). — Siège de Dachstein (25 à 29 janvier 1675). — Marches et manœuvres de Turenne contre Montecuculli (du 22 mai au 27 juillet 1675). — Retraite de l'armée française (30 juillet-4 août 1675). — M. de Laubanie, major du régiment de La Ferté, sauve la garnison française de Willstedt (31 juillet 1675). — Bataille d'Altenheim (1er août 1675). — Fin de la campagne de 1675, Haguenau, Saverne. — Campagne de 1676, combat de Kochersberg. — Campagne de 1677, siège de Fribourg (9-17 novembre). — Campagne de 1678, Rheinfelden (6 juillet 1678), Seckingen, la Kintzig (23 juillet 1678), Kehl (28 juillet 1678), Lichtemberg, Graffenstadt (24 octobre 1678). — Garnisons de La Ferté en 1679 et en 1680.

GUERRE DE HOLLANDE

(1672-1678).

1672. — Siège de Maseick, de Saint-Trond, de Tongres, de Burick, de Zutphen, d'Arnheim, du fort de Schenk, de Nimègue (4-9 juillet) et de Bommel (22 juillet).

Au mois de mai 1672, une armée de 120,000 hommes, commandée par Louis XIV, secondé de Turenne et de Condé, se réunissait près de Charleroi pour envahir la Hollande; *La Ferté* en faisait partie.

1672-1673 Ce *régiment* qui, en février 1670, avait été réduit à dix compagnies, venait d'être porté à seize compagnies de 50 hommes, le 15 février 1672; il allait donc entrer en campagne avec un effectif de 800 hommes, ayant à sa tête le jeune *marquis de La Ferté* à peine âgé de seize ans.

Le *régiment* fut d'abord envoyé à Vizé, sur la prière de l'évêque de Liège, pour garantir cette place contre les entreprises des Hollandais; et après avoir pris part aux sièges de *Maseick*, de *Saint-Trond*, de *Tongres* et de *Burick*, il rejoignit bientôt le reste de l'armée. Il se trouva dès lors aux sièges de *Zutphen*, d'*Arnheim*, du *fort de Schenk* et de *Nimègue*. Cette dernière place, qui était défendue par 4,000 hommes de vieilles troupes, fut prise au bout de six jours de siège, le 9 juillet. Les régiments d'Auvergne et de Sault ayant reçu l'ordre, le 5 juillet, de faire deux logements sur le fossé des ouvrages en terre qui étaient devant la muraille, le régiment de *La Ferté* les soutint avec succès, ayant à sa tête son jeune colonel qui y faisait ses premières armes et s'y distingua par sa bravoure et son zèle.

Le *régiment* termina cette campagne par le siège de *Crèvecœur*, et par celui de *Bommel*, qui se rendit le 22 juillet. Le 23, au matin, *La Ferté* entra dans cette place avec quatre compagnies suisses pour y tenir garnison. M. de *Laubanie, capitaine du régiment*, que nous retrouverons plus tard comme lieutenant-colonel, y exerça les fonctions de major sous les ordres de M. d'Espagne, gouverneur.

1673. — **Siège de Maëstricht (18-20 juin).**

Après avoir passé l'hiver à Bommel, le régiment de *La Ferté* vint à *Luxembourg*. C'est dans cette dernière place qu'il se trouvait quand il reçut l'ordre, à la fin d'avril 1673, d'aller rejoindre l'armée de M. de Turenne, pour faire le siège de *Maëstricht*. Le prince de Condé le passa en revue avant son départ et écrivit à son sujet à

M. de Louvois : « J'ai vu *le régiment de La Ferté qui est quasi complet et le plus beau régiment du monde.* » *La Ferté* ouvrit la tranchée le 18 juin devant *Maëstricht* qui capitula le 20. De là, il fut dirigé sur *Philippsbourg* pour y tenir garnison. 1673-1674

1674-1675. — Campagnes de Turenne dans le Palatinat et l'Alsace : Combat de Burghausen, beau fait d'armes des grenadiers de La Ferté (14 juin 1674).

Au commencement de juin 1674, le comte de Caprara, général de l'armée des Cercles, et le duc de Lorraine, se trouvaient réunis près d'Heidelberg, dans le dessein d'envahir l'Alsace; ils n'attendaient pour agir qu'un renfort hongrois amené par le duc de Bournonville. Turenne, voulant prévenir leur jonction, partit de Hochfeld (près Saverne) le 12 juin, fit marcher ses troupes sans bagages avec une diligence extraordinaire, et arriva le 14 au matin à Philippsbourg. Il y fit prendre aussitôt six canons, du pain pour trois jours, et donna l'ordre aux régiments d'infanterie de *La Ferté* (fort de 900 hommes), de Douglas, de Plessis et de Picardie, qui étaient en garnison dans cette ville, de se joindre à l'armée et d'en former l'avant-garde sous le commandement de M. de Maulevrier, maréchal de camp. Le même jour, à midi, l'armée de Turenne, protégée par cette avant-garde, quitta Philippsbourg pour se diriger sur Hockenheim, et, après une marche de cinq heures à travers bois, s'arrêta près d'un petit pont, à une lieue d'Heidelberg.

Les éclaireurs ayant reconnu qu'un parti d'infanterie ennemie s'était jeté dans une cense nommée *Burghausen*, située au-delà du pont, le comte de Maulevrier donna l'ordre au marquis de *La Ferté* de l'attaquer avec la *compagnie de grenadiers de son régiment*, les dragons de du Fay et 50 fusiliers par régiment. Nos *grenadiers*, conduits par le marquis de *La Ferté* et par le capitaine de *Laubanie*, vont à découvert jusqu'au pied des murailles,

1674 rompent la première porte à coups de hache, et mettent le feu à la seconde. Pendant ce temps, *quelques fusiliers* montent sur des chariots trouvés dans la première cour, et éclaircissent à coups de mousquet les rangs des défenseurs. Ces derniers, dominés en même temps par une maison voisine occupée par le reste des *fusiliers de La Ferté*, sont forcés de se réfugier dans les chambres. Le marquis de *La Ferté* s'élance alors à la tête de ses *grenadiers* dans la deuxième cour, et, bravant un feu très nourri qui part du corps de logis, y pénètre et force l'ennemi à demander quartier : c'était un parti de 200 Saxons qui avait été détaché d'Heidelberg pour garder le passage. Sur ces 200 hommes, 160, dont un capitaine et un lieutenant, sont faits prisonniers par le marquis de *La Ferté*, le reste était tombé sur place. Ce beau fait d'armes ne coûta au régiment de *La Ferté* que *six grenadiers ;* le capitaine de *Laubanie et trois autres capitaines du régiment furent blessés*. Les officiers s'étaient tous fait remarquer par leur courage, et en particulier *le marquis de La Ferté*, qui était un des premiers aux portes pour les rompre.

L'armée française continua sa marche, et, après avoir dispersé 150 chevaux du régiment du prince Ernest de Brandebourg-Bayreuth, venus au secours de leur infanterie, arriva le soir à Hockenheim, où elle campa.

Le 15 juin, Turenne, certain que le duc de Bournonville n'était pas passé, se dirigea à travers bois sur Wislock, où il fit camper son armée pour lui donner un peu de repos.

BATAILLE DE SINTZHEIM

(16 juin 1674).

Le lendemain 16 juin, l'armée du maréchal de Turenne leva le camp à la pointe du jour, et, après quatre ou cinq heures de marche, déboucha, vers huit heures du matin, du village d'Hoffen, d'où on aperçut l'armée ennemie en position sur une hauteur au delà de Sintzheim.

L'armée française se composait de 5,000 chevaux, des régiments d'infanterie de *La Ferté*, de Douglas, de Plessis, de Picardie, de 1,500 fantassins détachés de divers régiments, de 400 dragons de la Reine et de la compagnie franche des dragons de du Fay. Les deux armées étaient à peu près égales en nombre, mais les impériaux avaient l'avantage de la position. 1674

M. de Turenne vit qu'il ne pourrait aborder l'armée ennemie qu'après s'être emparé de la ville et du château de *Sintzheim*, qui étaient défendus par 1,200 hommes du régiment de Streing et 400 dragons. Il chargea de cette mission ses dragons et les *grenadiers du régiment de La Ferté*, soutenus par 50 fusiliers de chaque régiment.

Ces troupes, sous les ordres de M. Sésan, major-général de l'armée, et du chevalier d'Hocquincourt, chassèrent les ennemis des bords de la rivière, les délogèrent des vignes, des jardins et du faubourg, et, essuyant à découvert le feu des murailles, elles se trouvèrent, en moins d'une heure, sur le bord du fossé de la place. Les ennemis s'y jetèrent, et se retranchèrent derrière les portes barricadées de tonneaux pleins de terre. Mais rien n'arrêta l'ardeur de nos soldats, qui, ayant trouvé les ponts rompus, se jetèrent à l'eau pour traverser le fossé. Au bout d'une heure et demie de lutte, une des portes de la ville fut enfoncée, et 400 ennemis furent faits prisonniers; le reste fut tué ou dispersé.

La vigueur de cette action, qui était terminée à onze heures du matin, épouvanta les défenseurs du château qui s'enfuirent sans combattre.

Dès lors, maître, comme il le voulait, de la ville et du château de Sintzheim, M. de Turenne y mit de l'infanterie, et fit déloger ensuite les ennemis qui occupaient les hauteurs entre le château et l'armée impériale.

Ce premier fait d'armes n'était que le prélude de la bataille. Il s'agissait maintenant de porter toute l'armée sur un plateau d'une largeur de 7 à 800 pas seulement, auquel on n'avait accès que par un défilé de 2 ou 300 pas de longueur, dont le débouché était heureusement en dehors des vues

1674 de l'ennemi. Sans perdre de temps, M. de Turenne fait traverser ce défilé par 60 dragons et par les *grenadiers de La Ferté*. Sous la protection de *ces derniers, qui s'avancent ensuite au milieu de la plaine et ouvrent le feu contre l'ennemi*, toutes les troupes françaises franchissent les deux branches de la rivière l'Elsatz, et, à mesure qu'elles débouchent du défilé, vont se former en bataille.

Le régiment de *La Ferté*, suivi des régiments de Plessis et de Douglas, au lieu de s'engager dans le défilé, avait contourné les pentes sud-est du plateau, pour aller d'abord prendre position à l'aile droite dans un grand verger entouré de haies. Peu de temps après, M. de Turenne, voulant garnir le champ de bataille, donne l'ordre à *La Ferté* de quitter cet emplacement pour se porter à la gauche de la tête du défilé, derrière le régiment de Douglas. Lorsque toute l'infanterie fut en position, la cavalerie franchit à son tour le défilé au grand trot, et se mit en bataille sur trois lignes devant l'infanterie.

A peine cette formation était elle prise, que notre cavalerie entama l'action avec la cavalerie ennemie. Après une mêlée terrible, quelques-uns de nos escadrons plièrent, découvrant ainsi notre aile gauche qu'allaient envelopper les cuirassiers de l'empereur. C'est alors que le *régiment de La Ferté, que son jeune colonel commandait avec un sang froid remarquable*, sauva la situation fort compromise, en repoussant les charges de la cavalerie impériale par des feux de mousqueterie bien nourris et exécutés à propos.

Il était cinq heures du soir, le succès de la bataille était douteux : néanmoins le duc de Lorraine et le comte de Caprara, voyant le terrain que l'armée française avait gagné, se défièrent du succès, et jugèrent à propos de se retirer dans la direction de Francfort, laissant entre nos mains 10 étendards, 40 chariots de bagages et 600 prisonniers. L'armée impériale avait 2,000 hommes tués, et l'armée française 1,100, dont 180 officiers; en outre, la plupart des officiers subalternes avaient été blessés.

L'infanterie française, qui avait été commandée par

M. du Plessis, s'était acquis, en cette journée, un honneur 1674
mérité, et si un seul bataillon avait faibli, toute l'armée aurait été en danger.

L'armée française fut étonnée de son propre succès, et c'est alors que les officiers principaux et les colonels, étant allés féliciter M. de Turenne sur la victoire qu'ils reconnaissaient n'être due qu'à la prudence de sa manœuvre, ce dernier leur répondit : « Avec des gens comme vous, on doit être hardi à attaquer, parce qu'on est sûr de vaincre. »

L'armée française campa auprès de Weibstadt, petite ville proche de Spire, et y trouva des vivres qui lui permirent de se remettre des privations qu'elle avait eu à supporter dans sa marche précipitée. Le lendemain, 17 juin, elle revint camper à Sintzheim. Le 18 et le 19, M. de Turenne fit reposer ses troupes à Mingelsheim, puis, apprenant que les ennemis étaient au-delà du Necker, il repassa le Rhin le 20 juin à Philippsbourg, où il laissa *La Ferté* et les trois autres régiments qu'il y avait pris en passant.

Incendie du Palatinat (du 3 au 28 juillet).

Cependant, M. de Turenne, averti que le duc de Bournonville avait fait sa jonction avec le comte de Caprara, et que ces deux généraux se fortifiaient sur le Necker en attendant de nouveaux secours promis par les Cercles, n'hésita pas à repasser le Rhin, le 3 juillet, à Philippsbourg, pour aller les attaquer. Après avoir repris, en passant dans cette ville, *La Ferté* et les régiments de Douglas, de Plessis et de Picardie, Turenne alla camper, le même jour, à Hockenheim, et se trouva le lendemain 4 juillet à Weiblingen, sur le Necker, à une lieue et demie de Ladenbourg. Les généraux ennemis, effrayés et redoutant les talents de M. de Turenne, se retirèrent derrière le Mein, laissant ainsi le Palatinat à la merci des Français, qui passèrent le

1674 Necker le 5 juillet, campèrent le 6 à Ladbach et le 9 à Grossaxen, à une lieue de Ladenbourg. C'est alors que Turenne, sur les ordres de Louvois, qui voulait punir l'électeur de s'être tourné contre la France, livra le Palatinat à la fureur de ses troupes : vingt-sept bourgs ou villages furent incendiés.

Turenne, ayant reçu des ordres de la Cour, repassa le Rhin, à Philippsbourg, le 28 juillet, et arriva le 31 près de Neustadt, d'où il renvoya à Philippsbourg les régiments de *La Ferté*, de Douglas et de Plessis, sous les ordres du comte de Meaulevrier, maréchal de camp, tandis qu'il se dirigeait sur Landau avec le reste de l'armée.

1674. — Reconnaissance vers Manheim (du 5 au 10 août).

Ces *trois régiments* étaient à peine rentrés à Philippsbourg que, le 3 août, ils recevaient l'ordre de rejoindre l'armée, pour partir le 5 en reconnaissance, sous les ordres du comte de Lorges, dans la direction de Manheim. Ce dernier, n'ayant pas découvert l'ennemi, revint camper, le 9 août au soir, au pont de Duttenhoven, et le 10 le comte de Maulevrier reconduisit *La Ferté*, Plessis et Douglas à Philippsbourg.

1674. — Reconnaissance du pont Graben (1er septembre).

Le 1er septembre, l'armée ennemie força le pont de Mayence et vint camper entre Spire et Philippsbourg. M. de Maulevrier, sur l'ordre de Turenne, partit alors de Philippsbourg, avec *600 hommes des régiments de La Ferté* et de Plessis, pour aller s'emparer *du pont et du château de Graben*, à deux lieues de Philippsbourg, et couper ainsi aux ennemis la route de Strasbourg. Mais malheureusement,

ce détachement, dont la marche avait été ralentie par plusieurs marais qu'il avait fallu traverser, n'arriva à Graben qu'à la tombée de la nuit : il était trop tard, les ennemis y étaient déjà campés, et M. de Maulevrier rentra le même jour à Philippsbourg. 1674-1675

Pendant tout le mois de septembre, le *régiment de La Ferté* fit partie de plusieurs détachements, que le comte de Maulevrier envoya de Philippsbourg pour recevoir le paiement des contributions de guerre dans les villes et villages du Palatinat.

En cas de refus des habitants, les localités étaient pillées et brûlées : tel fut le sort d'Heidelberg, d'Alzey, à seize lieues de Philippsbourg, et de Fremsheim.

1674. — Bataille d'Ensheim (4 octobre).

Le *régiment de La Ferté* quitta encore Philippsbourg à la fin de septembre 1674, pour assister, le *4 octobre, à la bataille d'Ensheim*, où Turenne battit le duc de Bournonville commandant une armée de 35,000 hommes.

Alors que M. de Turenne établissait ses quartiers d'hiver en Lorraine, le régiment alla renforcer la garnison d'*Haguenau*, et ne put prendre part à cette marche célèbre le long des Vosges, sur Belfort et l'Alsace, à la suite de laquelle l'ennemi, battu à Mulhouse (29 décembre 1674), et à Turckheim (5 janvier 1675), dut repasser le Rhin le 1er janvier 1675.

1675. — Siège de Dachstein (25 à 29 janvier).

Le *régiment de La Ferté*, après l'évacuation de l'Alsace par les impériaux, reçut l'ordre, le 18 janvier 1675, de quitter *Haguenau* avec les troupes du marquis de Vaubrun, lieutenant-général. Celui-ci, à la tête de huit régiments

1675 d'infanterie, allait assiéger *Dachstein*, petite bicoque appartenant à l'évêque de Strasbourg, mais dont la position était rendue très importante par une défense naturelle, la petite rivière de la Brusche. Cette place était défendue par 1,100 hommes du régiment autrichien de König, un des plus vieux corps de l'empereur. La tranchée fut ouverte à trois cents pas du fossé, la nuit du 25 au 26 janvier 1675, et le 28, la brèche étant accessible, les troupes de siège se préparèrent à donner l'assaut à la tombée de la nuit. C'est encore le *régiment de La Ferté* qui eut l'honneur de marcher en tête. La *compagnie de grenadiers* combla d'abord le fossé, dont la glace était rompue, puis se lança à l'assaut, suivie du reste du *régiment*. Arrivés au haut de la brèche, *nos grenadiers* se heurtèrent à un retranchement construit par les défenseurs, et soutinrent avec bravoure un feu violent de mousqueterie et de grenades. Enfin, le gouverneur, voyant que le retranchement allait être emporté, fit mettre le feu à toutes les maisons voisines de la brèche, et s'élança à la tête de ses troupes pour tenter de repousser les assaillants; il tomba frappé mortellement. Les défenseurs, ayant perdu leur chef, lâchèrent pied, et le *régiment de La Ferté, toujours précédé de ses grenadiers* et suivi des régiments de Champagne et de Turenne, entra par la brèche à la lueur de l'incendie qui avait gagné toute la ville. Le combat se continua dans les rues, au milieu d'un désordre indescriptible, auquel se mêlaient les cris des soldats et le fracas des armes, jusqu'au moment où les ennemis se réfugièrent dans le château, laissant les Français maîtres de la ville.

Nos troupes se retranchèrent le reste de la nuit dans les maisons les plus proches du château, et, vers neuf heures du matin, la garnison battit la chamade. 800 prisonniers, 13 drapeaux et 11 pièces de canon furent les trophées de ce fait d'armes.

Le marquis de La Ferté eut la main traversée d'un coup de mousquet en montant à l'assaut à la tête de son ré-

giment, M. *La Fontaine, lieutenant des grenadiers, fut* 1675
également blessé. Après la prise du château de Dachstein, le régiment fut envoyé à *Nancy*.

1675. — Marches et manœuvres de Turenne contre Montecuculli (du 22 mai au 27 juillet).

Au commencement de mai 1675, le régiment de *La Ferté* quitta Nancy pour se rendre, le 22 mai, à *Schelestadt*, où M. de Turenne avait donné rendez-vous à son armée, forte de 20,000 hommes. Ce dernier allait avoir à lutter avec un adversaire digne de lui, Montecuculli, qui se trouvait sur la rive droite du Rhin, à quatre lieues au nord de Strasbourg, et pressait cette ville de lui accorder le passage. Mais les habitants, effrayés par la proximité de l'armée de Turenne, s'y refusèrent, et le général autrichien descendit le long de la rive droite du Rhin comme pour se porter sur Philippsbourg. Turenne quitta alors Schelestadt le 27 mai, se rendit à Achenheim et attendit. « Montecuculli franchit « le Rhin à Spire, lança des partis vers la Basse-Alsace « et menaça Philippsbourg. La place était en bon état de « défense. Quant à la Basse-Alsace, il n'est pas facile d'y « pénétrer de front. Turenne ne bougea pas. Montecuculli « n'avait eu d'autre but que d'attirer son rival du côté du « Palatinat pour revenir, à marches forcées, vers Stras- « bourg, et faire une nouvelle tentative sur cette ville. « Turenne ne s'était pas laissé tromper. Tandis que le « général autrichien, se voyant deviné, repassait le fleuve « à Spire, le général français jetait un pont de bateaux sur « le Rhin, à Ottenheim, à cinq lieues au-dessus de Stras- « bourg. Du 7 au 8 juin, l'armée franchit le grand fleuve, « et Turenne prévint Montecuculli, en s'emparant du poste « de Willstedt, près du confluent de la *Kintzig* avec le « Rhin, et en coupant ainsi les communications de l'ennemi

1675 « avec Strasbourg. La Souabe, au lieu de l'Alsace, devint « le théâtre de la guerre. C'était une première victoire » (1).

Le lendemain 9 juin, Turenne envoya 1,500 hommes sous les ordres des marquis de Vaubrun et de *La Ferté*, en reconnaissance dans la direction d'*Offenbourg*, et apprit ainsi que Montecuculli disposait d'environ 25,000 hommes et avait établi son camp à Offenbourg, la petite rivière de la Kintzig séparant les deux armées. Turenne, après avoir fait descendre son pont de bateaux d'Ottenheim à Altenheim (20-24 juin), passa la Kintzig le 27 juin, et vint camper le 5 juillet en face de Montecuculli, qui s'était établi au confluent du Renchen avec le Rhin.

Pendant cette dernière marche, les troupes françaises longeaient le Rhin, se dirigeant vers la chute du Renchen, quand tout à coup plusieurs paysans embusqués dans une île tirèrent sur Turenne et tuèrent un de ses gardes à ses côtés. Immédiatement, les *grenadiers du régiment de La Ferté* reçurent l'ordre de traverser le canal qui les séparait de l'île, pour chercher à s'emparer de ces paysans, mais ces derniers purent s'échapper, sauf un qui fut fait prisonnier. La nuit et le mauvais temps empêchèrent les grenadiers de les suivre davantage.

Après être resté quelque temps en présence de l'armée impériale, Turenne franchit le Renchen, le 15 juillet, à la faveur d'un gué qui n'était pas gardé par l'ennemi, occupa plusieurs postes le long de ce torrent, et s'apprêta à tourner le camp de Montecuculli. Ce dernier essaya de prévenir Turenne en l'attaquant dans la nuit du 23 au 24 juillet, mais il fut repoussé.

Turenne, demeuré maître des deux rives du Renchen, s'empara, le 25 juillet, du village de Gamhorst, et allait tourner la position occupée par Montecuculli, près de Salzbach, quand il fut frappé mortellement par un boulet, le 27 juillet.

---

(1) Henri Martin.

1675. — Retraite de l'armée française (30 juillet-4 août): M. de Laubanie, major du régiment de La Ferté, sauve la garnison française de Willstedt (31 juillet).

Montecuculli, au lieu d'attaquer l'armée française, que la 1675
mort de son général avait consternée, préféra la forcer à repasser le Rhin en menaçant le pont d'Altenheim, sa ligne de retraite. Par bonheur, le comte de Lorges et le marquis de Vaubrun, qui avaient pris le commandement des troupes, furent avertis de ce projet, et résolurent, pour y obvier, de se diriger le plus rapidement possible sur Altenheim. Le 30 juillet, à la tombée de la nuit, l'armée française commença son mouvement de retraite, à la faveur d'un violent orage qui en déroba la connaissance aux impériaux. Elle franchit la Kintzig, près de Willstedt, que l'ennemi commençait déjà à assiéger. Le comte de Lorges, voulant en sauver la garnison, fit arrêter l'armée, et chargea M. de *Laubanie, major du régiment de La Ferté*, d'entrer dans la place et de porter au chevalier de Novion, colonel de Bretagne, l'ordre de se retirer. On ne pouvait y aller sans péril; le comte de Lorges fit avancer de l'infanterie pour amuser celle de l'ennemi qui était de l'autre côté du ruisseau et favoriser le passage de M. de *Laubanie*. Les ponts étaient rompus; mais, comme ce dernier connaissait parfaitement le pays, il trouva moyen d'entrer dans le château, de faire mettre le feu à la ville, de disposer tout pour la retraite et d'en venir rendre compte. On l'y renvoya une seconde fois, il fit mettre le feu au château et ramena la garnison sans perte. Celle-ci rejoignit l'arrière-garde de l'armée, qui s'était remise en marche à la fin du jour sur deux colonnes, dans la direction d'Altenheim.

BATAILLE D'ALTENHEIM

(1er août 1675).

1675 Après s'être reposée de minuit à quatre heures du matin, l'armée française reprit sa marche sur *Altenheim*, où on arriva le 1er août, vers dix heures du matin.

L'avant-garde et quelques régiments avaient déjà franchi le Rhin, tandis que les autres étaient occupés à l'installation du camp, quand on vient dire au comte de Lorges que la brigade d'arrière-garde est culbutée et que toute l'armée ennemie va tomber sur le camp français. Aussitôt les soldats reprennent leurs armes, avant même d'avoir pu recevoir aucun ordre de leurs chefs. Le *régiment de La Ferté*, qui est un des premiers prêts, se porte sur le bord du ruisseau la Schuttern, ayant à sa droite les régiments d'Hamilton et de Turenne. Ces *trois régiments* soutinrent sans se rompre cinq charges consécutives de l'ennemi, et restèrent pendant deux heures exposés au feu de l'artillerie et de toute l'infanterie ennemie, dont plusieurs bataillons n'étaient qu'à trente pas d'eux. A un moment donné, *La Ferté*, qui était à l'extrême gauche, fut même obligé de faire volte-face pour tenir tête à une division de cavalerie qui, ayant passé la rivière sur son flanc gauche, était venue l'attaquer par derrière.

Grâce à l'opiniâtreté et à l'héroïsme de ces trois régiments, le reste de l'armée eut le temps de se former en bataille et de reprendre l'offensive.

Le combat fut long et douteux, et ce ne fut qu'à sept heures du soir que les ennemis nous abandonnèrent le champ de bataille. Les pertes furent sanglantes des deux côtés : l'armée impériale perdit 5,000 hommes, et l'armée française 3,000. Le marquis de Vaubrun, lieutenant-général, fut tué. Le *régiment de La Ferté fut cruellement éprouvé; le marquis de La Ferté était grièvement blessé à la tête, et 15 capitaines sur 16 étaient hors de combat.*

L'armée française fit des retranchements sur plusieurs points, et, après avoir passé sans alarmes les journées des 2 et 3 août, franchit le Rhin le 4, et alla camper à Châtenay, près de Sainte-Marie-aux-Chênes. 1675-1677

Fin de la campagne de 1675 : Haguenau, Saverne.

Le *régiment de La Ferté* termina cette brillante campagne en contribuant, sous les ordres du prince de Condé, à faire lever les sièges d'*Haguenau* et de *Saverne*, et fut dirigé, au mois de novembre 1675, sur *Metz*, d'où on l'envoya prendre ses quartiers d'hiver à *Saint-Mihiel*. A la fin de janvier 1676, il fut envoyé à *Nancy* pour élargir les quartiers de la Meuse encombrés de troupes.

Campagne de 1676 : Combat de Kochersberg.

Le marquis de *La Ferté* fut nommé *brigadier* le 24 février 1676, et continua néanmoins à commander son régiment, secondé par le lieutenant-colonel de *Siffrédy*.

La Ferté fit la campagne de 1676 dans l'armée du maréchal de Luxembourg, et contribua à battre, à *Kochersberg*, près Strasbourg, un petit corps de troupes du duc de Lorraine.

Campagne de 1677 : Siège de Fribourg (7 à 17 novembre 1677).

Le *régiment* prit part, en 1677, sous les ordres du maréchal de Créqui, à l'attaque du camp du prince Charles, à la défaite du prince de Saxe-Eisenach, puis traversa le Rhin, au commencement de novembre, pour aller faire le siège de *Fribourg*. Il s'y distingua particulièrement le 13 novembre, en emportant les dehors de la place ; le marquis de *La Ferté* y fut *blessé*, et avec lui le major de *Laubanie*.

Campagne de 1678 : Rheinfelden (6 juillet 1678). — Seckingen, la Kintzig (23 juillet 1678). — Kehl (28 juillet 1678). — Lichtemberg, Graffenstadt (14 octobre 1678). — Garnisons de La Ferté en 1679 et en 1680.

1677-1680 En 1678, la *brigade du duc de La Ferté* (1), composée de *La Ferté*, d'Anjou et de la Marine, fait partie de l'armée du maréchal de Créqui, où elle occupe le centre de la première ligne, sous les ordres du maréchal de camp de La Feuillée et du lieutenant-général de Joyeuse. Le *régiment de La Ferté* se trouva avec cette armée, le 6 juillet 1678, à l'attaque du pont de *Rheinfelden*, défendu par le comte de Stahremberg à la tête de 8,000 Allemands, au combat de *Seckingen*, et à celui de la *Kintzig*, le 23 juillet 1678, contre 6,000 cavaliers du duc de Lorraine. La *compagnie de grenadiers* prit part à la prise de *Kehl*, le 28 juillet 1678, et à celle du château de *Lichtemberg*. Le 24 octobre, le *régiment*, renforcé de Normandie, s'empara du fort de *Graffenstadt*, près de Strasbourg.

La campagne de 1678 terminée, *La Ferté* fut envoyé à *Besançon*. Il alla, en mai 1679, à *Schelestadt*, et, en septembre, à *Fribourg*, où il passa l'année 1680.

---

(1) Note de l'auteur. — Le marquis de La Ferté prit le titre de duc de La Ferté le 8 janvier 1678.

CHAPITRE IV.

Occupation de Strasbourg par La Ferté (3 octobre 1681). — Siège de Luxembourg (28 avril-7 juin 1684). — La Sarre (1685), le comte de Braque, colonel du régiment. — Camp de Maintenon (1686). — Guerre de la ligue d'Augsbourg (1688-1697) : Mouvements de La Sarre en 1688 et en 1689; campagne de Piémont (1690); campagne contre les Barbets; première expédition contre la Montagne des Quatre-Dents (27 avril-4 mai 1690); deuxième expédition contre la Montagne des Quatre-Dents (15 mai-2 juin 1690); opérations contre les troupes du duc de Savoie (13 juin-4 août); siège et prise de Caours (7 août 1690); bataille de Staffarde (18 août 1690); siège et prise de la citadelle de Suse (12-14 novembre 1690); expédition dans la vallée d'Aoste (décembre 1690); campagne de Piémont (1691); prise de Veillane (29 mai); rôle de La Sarre du 3 juin au 22 juillet 1691; escarmouche des grenadiers de La Sarre, près de Carmagnole, le 7 septembre 1691; camp de Saluces (16 septembre-6 octobre 1691); siège de Montmélian (18 novembre-23 décembre 1691); acte de courage d'un soldat de La Sarre; action d'éclat du capitaine de Saint-Bonnet; mort du colonel de Braque à l'assaut du 13 décembre; le comte de Vaudrey nommé colonel de La Sarre (27 décembre 1691); siège de Namur (26 mai-1er juillet 1692); fin de la campagne de 1692; campagne de 1693 : Huy, bataille de Neerwinden (29 juillet 1693); siège de Charleroi; création de l'ordre militaire de Saint-Louis (1693); campagnes de 1694, 1695, 1696 et 1697; La Sarre de 1698 à 1701; formation d'un deuxième bataillon le 1er février 1701.

OCCUPATION DE STRASBOURG PAR LE RÉGIMENT DE LA FERTÉ

(3 octobre 1681).

Strasbourg, quoique située au cœur même de l'Alsace devenue française, conservait son indépendance. Louis XIV fit prononcer son annexion par les chambres

1681-1684 de réunion, et, au mois de septembre 1681, fit rassembler 20,000 hommes sous ses murs pour en prendre possession. Le régiment de *La Ferté*, alors commandé par le lieutenant-colonel de *Laubanie*, reçut l'ordre, le 28 septembre, de quitter Fribourg pour se rendre en toute diligence à Strasbourg; il partit le 29 septembre, à deux heures du matin, et arriva le même jour, à dix heures. Les habitants de Strasbourg, sommés de se rendre par M. de Louvois, et menacés d'être traités en ennemis s'ils refusaient, se résignèrent à accepter une garnison française. Le 3 octobre, *La Ferté* entra dans la capitale de l'Alsace, et fut le *premier régiment français* qui tint garnison dans cette ville, dont Vauban allait faire le rempart de la France contre l'Allemagne.

Le 23 octobre, Louis XIV fit son entrée dans Strasbourg, où il fut reçu par le gouverneur, M. de Chamilly, et se rendit à l'hôtel de Dourlach, au milieu d'une double haie de soldats.

Au mois de mai 1683, le régiment alla camper à *Molsheim*, où les soldats furent employés à extraire des carrières les pierres nécessaires pour la construction de la citadelle de Strasbourg. Louis XIV visita ce camp le 28 juin de la même année. Au mois de septembre suivant, *La Ferté* rentra à Strasbourg.

SIÈGE DE LUXEMBOURG

(28 avril-7 juin 1684).

Le régiment de *La Ferté* quitta Strasbourg au mois d'avril 1684, pour aller prendre part, sous les ordres du maréchal de Créqui, au siège de Luxembourg. Il arriva le 28 avril sur les hauteurs de Bambach, où le tracé des redoutes et des lignes de circonvallation était déjà commencé.

L'armée de siège comptait 32,000 hommes, et *La Ferté*, fort pour sa part de 700 hommes, faisait partie de la brigade de Champagne commandée par son colonel. La garnison

de Luxembourg, commandée par le prince de Chimay, comptait 1,300 fantassins et 500 chevaux croates. 1684

Le secret fut si bien observé pour le rassemblement de l'armée française, que la place de Luxembourg fut investie sans que les ennemis s'y fussent attendus.

Le régiment de *La Ferté* ouvrit la tranchée, avec les régiments de Champagne et d'Enghien, pendant la nuit du 8 mai. Les travaux purent être poussés avec d'autant plus d'activité, que la présence des travailleurs ne fut révélée aux assiégés qu'au bout de cinq heures, à la lueur du goudron que ces derniers allumèrent sur les remparts.

Le 14 mai, *La Ferté* fit des efforts prodigieux pour se loger sur le chemin couvert; comme sa *compagnie de grenadiers* s'avançait pour le reconnaître, elle tomba sur l'ennemi qui s'y était couché à plat ventre et qui, se relevant aussitôt, la reçut à bout portant par un feu des plus vifs. Le *capitaine des grenadiers*, M. de la *Rodye*, fut blessé grièvement avec d'autres officiers et une dizaine d'hommes, et tout le *régiment* dut se replier.

Le 26 mai, *La Ferté* s'empara avec Orléans du dernier chemin couvert, et, le 27, il prit part à *l'attaque générale*, où il subit encore des *pertes assez sérieuses*.

Le 1er juin, *La Ferté* était occupé à établir des mines avec Champagne, quand le prince de Chimay fit battre la chamade à trois heures du matin par tous les tambours de la garnison, et demanda à capituler. Le maréchal de Créqui accorda à la garnison les honneurs de la guerre, et, le 7 juin, à midi, elle sortit par la brèche avec armes et bagages, tambours battant, enseignes déployées, avec quatre canons et un mortier.

Le régiment de *La Ferté* eut, dans ce siège, le major de *Menoux* (1), le capitaine *Patigny* et le lieutenant *Renon-*

(1) Note de l'auteur. — Le major de Menoux était un officier plein de valeur, qui, joignant à ses connaissances professionnelles celles d'un ingénieur, avait rendu de grands services à M. de Vauban pendant ce siège.

1684-1687 *court* tués, le capitaine de grenadiers de la *Rodye* et le capitaine de *Saint-Bonnet* blessés grièvement, *10 autres officiers* blessés légèrement et *50 hommes tués ou blessés.*

La Ferté fit partie des troupes qui entrèrent à *Luxembourg* après que la garnison en fut sortie; il y resta jusqu'à la fin de juillet, pendant qu'on comblait les tranchées et réparait les brèches. Il alla alors à *Verdun*. Au mois de novembre 1684, *La Ferté* fut dirigé sur *Versailles*, et travailla au château pendant toute l'année 1685.

LA SARRE

(1685).

Le comte de Braque, colonel du régiment.
Camp de Maintenon (1686).

En février 1685, le duc de La Ferté donna sa démission de colonel du régiment, et le commandement en fut donné au *comte de Braque*.

Le régiment cessa alors de porter le nom de *La Ferté* pour prendre celui de *La Sarre*, une des plus riches régions de la Lorraine allemande; il comptait alors dix-sept compagnies, formant un effectif de 53 officiers et 632 soldats.

« En 1686, le régiment faisait partie, sous ce nouveau nom, du *camp de Maintenon*, et travaillait à ce malheureux canal, jamais achevé, qui devait amener les eaux de l'Eure à Versailles, et engloutit tant de millions et tant de braves soldats empoisonnés par la peste paludéenne. Le *régiment y fut décimé* » (1).

En 1687, *La Sarre* alla tenir garnison à *Charleville*, et, le 15 juillet, il prit l'organisation prescrite pour les bataillons de campagne (seize compagnies, dont une de grenadiers).

(1) Général Susane.

GUERRE DE LA LIGUE D'AUGSBOURG
(1688-1697).

Mouvements de La Sarre en 1688 et en 1689.

Le 16 octobre 1688, *La Sarre* partit de Charleville, pour rejoindre, à *Dinan*, le corps du maréchal d'Huxelles. Ce corps ayant occupé Huy le 30 octobre, le *régiment* fut dirigé, le 3 novembre, sur *Trèves*. 1688-1690

A la fin de janvier 1689, *La Sarre* quitta cette dernière ville, pour se rendre à *Bonn;* il prit part à la belle défense de cette place, qui capitula le 11 octobre.

La garnison arriva le 21 du même mois à *Thionville,* avec armes et bagages, et *La Sarre* fut envoyé à *Nancy*.

CAMPAGNE DE PIÉMONT
(1690) (1).

En 1690, le maréchal Catinat entra en Italie avec 20,000 hommes pour combattre le duc de Savoie, Victor Amédée, qui venait de prendre parti contre Louis XIV.

La Sarre, fort de 800 hommes et commandé par son colonel, le comte de Braque, fit partie de cette armée dans le corps de M. de Feuquières.

La campagne que *La Sarre* va entreprendre peut se diviser en deux parties : 1° *Expédition contre les Barbets* (2),

(1) Nous croyons intéressant de faire remarquer que le récit des campagnes de Piémont de 1690 et de 1691 est en partie extrait du journal de marche des troupes du maréchal Catinat, par M. Moreau de Brasey, capitaine dans le régiment de La Sarre.

(2) Note de l'auteur. — Les Barbets étaient des paysans calvinistes, qui s'étaient réfugiés dans les montagnes après la révocation de l'édit de Nantes. Le mot barbet vient de barbe, nom par lequel les hérétiques désignaient leurs prêtres.

1690 ou guerre d'embuscades et de surprises au milieu des montagnes; 2° *Opérations en plaine contre les troupes régulières du duc de Savoie.*

. .

1690. — Campagne contre les Barbets : première expédition contre la montagne des Quatre-Dents (17 avril-4 mai).

La Sarre, qui s'était rendu, au mois de mars 1690, de Nancy à Gap, y trouva l'ordre de suivre Artois et Bourbon, qui se portaient sur Pignerol, et arriva dans cette dernière ville le 26 avril 1690. Ces trois régiments fournirent chacun un détachement de 500 hommes pour marcher contre les Barbets, population très guerrière, alliée du duc de Savoie, qui s'était retranchée dans les montagnes des Quatre-Dents.

Le *colonel de Braque*, qui avait le commandement de tout le détachement, partit de Pignerol le 27 avril, remonta la vallée de Saint-Martin, et arriva le 28 à Lesporte, où il devait attendre les ordres du maréchal Catinat. Le 2 mai, à dix heures du soir, ce dernier lui envoya l'ordre de se diriger directement sur le camp ennemi et de l'attaquer.

Le détachement marcha toute la nuit, dans le dessein d'arriver avant le jour au pied de la montagne des Quatre-Dents. Cette marche paraissait être facile, mais on fut fort surpris de trouver le chemin coupé, et, après avoir sondé inutilement à droite et à gauche, on ne trouva que des rochers impraticables et des ravins d'une profondeur extraordinaire. Comme le jour commençait à poindre, le *colonel de Braque* fit serrer ses troupes le plus près possible de la montagne, pour les dérober à la vue des Barbets qui commençaient à tirer sur elles, et fit rendre compte au maréchal Catinat, par un *officier de La Sarre*, que les troupes ne pouvaient passer. Le maréchal Catinat ayant fait répondre qu'il fallait continuer à marcher et attaquer, on dut se livrer à de véritables exercices de gymnastique pour escalader les rochers. De plus, la neige tombait à gros flocons, et nos

soldats avaient le chagrin de ne pouvoir se servir de leurs armes pour répondre à l'ennemi, dont le feu augmentait de plus en plus. On avait moins à souffrir de ce feu que des pierres que les Barbets faisaient rouler de la montagne et qui écrasaient beaucoup d'hommes. Malgré leurs efforts, les soldats ne purent atteindre la muraille du camp ennemi, et toute leur bonne volonté ne servit qu'à en faire tuer un grand nombre. 1690

Le *colonel de Braque* donna alors l'ordre de la retraite ; elle se fit dans de bonnes conditions, grâce aux officiers, qui empêchèrent le désordre le mieux qu'ils purent.

La Sarre eut le capitaine de *Fréquières* tué, plusieurs officiers blessés, parmi lesquels son colonel, le comte de *Braque,* et environ *30 soldats tués.*

Le détachement rentra à Pignerol le 4 mai, à la pointe du jour, et toutes les troupes vinrent camper à La Pérouse, à l'entrée de la vallée de Saint-Martin.

1690. — Deuxième expédition contre la montagne des Quatre-Dents (15 mai-12 juin).

Le maréchal Catinat, résolu à en finir avec les Barbets, organisa contre eux une nouvelle expédition, *dont le bataillon de La Sarre* tout entier fit encore partie avec Clérembault, Bourbon, Artois et quelques régiments de milices. M. de Feuquières, maréchal de camp, qui avait le commandement de ces troupes, resserra si fort les Barbets dans leurs montagnes, que le camp français était établi à une demi-portée de mousquet de leurs positions. Il y avait tous les jours de petites escarmouches, dans lesquelles nous perdions quelques hommes.

Enfin, le 22 mai, M. de Feuquières donna ses ordres pour une attaque générale : *La Sarre* devait attaquer deux corps de garde situés sur la droite du camp ennemi, tandis que sa

1690 *compagnie de grenadiers*, renforcée d'un détachement de 200 hommes, devait, de concert avec Clérembault, faire un mouvement tournant en passant par le Pelmont, pour attaquer, sur leurs derrières, deux fortins qui se trouvaient plus haut. Les autres régiments devaient attaquer la position ennemie de front et sur son flanc gauche. Chaque régiment devait monter à l'assaut, sous la protection du feu d'un régiment de milices qui lui était adjoint, et seulement quand le canon aurait fait des brèches à la muraille du camp et ruiné les défenses des corps de garde.

Tout réussit à souhait : à la tombée de la nuit, les pièces de canon furent mises en batterie, et, le 23, à la pointe du jour, elles commencèrent à renverser les ouvrages des ennemis. M. de Feuquières donna alors le signal de l'assaut, et tous les régiments, donnant avec une précision extraordinaire, enlevèrent les ouvrages. *La Sarre*, protégé par les feux du régiment de milices Cottanges, avait enlevé, sans beaucoup de peine, les corps de garde de la droite, pendant que sa *compagnie de grenadiers et le reste du régiment*, après s'être emparés de toutes les hauteurs qui dominaient le camp ennemi, se rendaient maîtres des deux fortins. Les ennemis perdirent beaucoup de monde, et nous laissèrent 600 prisonniers; le reste s'échappa à la faveur d'un brouillard et de la nuit qui commençait à tomber.

Du 24 au 30 mai, nos troupes, suivant des routes différentes, explorèrent sans résultat la montagne, dans le but de reprendre le contact des Barbets et de les exterminer, puis revinrent camper à l'entrée de la vallée de Saint-Martin.

M. de Feuquières, ayant appris que les Barbets étaient venus à Prémol et y avaient égorgé 80 paysans, chercha encore à les cerner du 2 au 5 juin; mais à l'approche de nos troupes, ils lâchèrent pied.

Le petit corps expéditionnaire se rendit le lendemain 6 juin à Lucerne, et arriva à Pignerol le 10, après avoir pillé et brûlé le village de Saint-Germain. Le 11 juin,

M. de Feuquières passa la revue de ses troupes, et le 12 il rallia l'armée française à Orbessan. Ce fut avec une grande joie que nos soldats revirent la plaine, car ils avaient eu beaucoup à souffrir pendant cette expédition, où ils avaient fait des marches continuelles au milieu de précipices dangereux et de neiges fréquentes. 1690

1690. — Opérations contre les troupes du duc de Savoie (13 juin-4 août).

La campagne contre les Barbets était terminée; Catinat, voulant alors amener le duc de Savoie à une action décisive, chercha à l'exaspérer, en dévastant, pendant deux mois, les campagnes du Piémont.

Pendant le mois de juillet, les deux armées se tinrent en échec auprès de Carignan; il en résulta de petites escarmouches, dans l'une desquelles M. de *Monfrebort, lieutenant de La Sarre, fut grièvement blessé.*

Les choses étaient en cet état quand Catinat, menacé dans son camp par les dispositions de l'ennemi, se replia sur les montagnes, et alla camper, le 4 août, aux Hocquets, à un quart de lieue de Caours, qu'il résolut d'assiéger.

1690. — Siège et prise de Caours (7 août).

Le 7 août, Caours fut investi, et les assiégés abandonnèrent la ville, pour se retirer dans des retranchements qu'ils avaient faits dans la montagne; nos soldats passèrent au fil de l'épée tout ce qui se présenta dans la ville, et attaquèrent ensuite les retranchements de la montagne. Quant à la ville, elle fut pillée et brûlée, et perdit plus de 600 habitants.

tèrent le *bataillon rouge de Naples*, qui, taillé en pièces, 1690
s'enfuit dans le plus grand désordre.

Clérembault, Plessis et Périgord se rallièrent alors à *La Sarre*, et, enlevés par le marquis de Plessis-Bellière, firent une *charge vigoureuse* qui entraîna toute la ligne française. Les troupes du duc de Savoie, attaquées de toutes parts et tournées sur leurs ailes, reculèrent partout, et, poursuivies par notre infanterie jusqu'à plus d'une lieue du premier champ de bataille, se dérobèrent à la fureur de nos soldats en se jetant dans les bois.

L'armée française, victorieuse, coucha sur le champ de bataille, et on laissa aux soldats la liberté de piller et d'incendier pendant toute la nuit.

L'armée du duc de Savoie perdit 4,000 hommes, tués, blessés ou prisonniers, 11 canons et 4 drapeaux. L'armée française ne perdit que 500 hommes.

La Sarre, qui avait largement contribué à la victoire, eut 10 officiers blessés : M. de *Heere*, lieutenant-colonel (blessé grièvement); M. de *Persy*, major (blessé grièvement); M. de *Mimorin*, capitaine-lieutenant de la compagnie colonelle; M. de *Saint-Bonnet*, capitaine des grenadiers; les lieutenants de *Frinaverr* (blessé grièvement), *Doucet*, et les sous-lieutenants de *Fontenille* (blessé grièvement), de *Grond*, de *Barguerille* et de *Bouillé*.

Le 19 août, à la pointe du jour, l'armée française traversa le champ de bataille, et se rendit sous les murs de Saluces, dont les échevins avaient déjà apporté les clefs à Catinat.

Après être restée plus de deux mois dans cette région, l'armée française se porta sur Mirandole et Saint-Second, incendiant Barges en passant, et arriva le 8 novembre à Fénestrelles.

1690. — Siège et prise de la citadelle de Suse (12-14 novembre).

Catinat avait persuadé à toute l'armée française qu'elle allait évacuer le Piémont pour prendre ses quartiers d'hiver en Dauphiné. Aussi, fut-elle bien étonnée, quand,

1690 le 9 novembre, à la pointe du jour, elle reçut l'ordre de laisser ses équipages à Pérouse, pour se porter rapidement vers Suse par les cols extrêmement difficiles qui joignent le val du Cluson à celui de la Petite-Doire : *La Sarre* et Artois allèrent occuper un petit village au-dessus de Fénestrelles, et y reçurent l'ordre de continuer leur route pour franchir le col de La Fenestre. Nos soldats avaient encore trois lieues à faire, au milieu des neiges et par un chemin très difficile que défendait un retranchement flanqué de plusieurs redoutes; mais rien n'arrêta leur ardeur. Le passage fut forcé, et, le lendemain matin, *les soldats de La Sarre* et d'Artois, étonnés de se voir en un lieu réputé inaccessible, franchissaient le col de La Fenestre et arrivaient à Méanne le 11, à huit heures du matin.

Le même jour, Catinat, ayant appris que le fameux pas de Suse était évacué par l'ennemi, alla occuper la ville avec les grenadiers de toute l'armée. Le canon de la citadelle redoublait son feu sur nos troupes; Catinat fit dire à son gouverneur que si on tirait encore il ne ferait aucun quartier à la ville. *La Sarre* et Artois quittèrent Méanne à leur tour pour aller assiéger la citadelle de Suse. Le 12 novembre au soir, M. de Feuquières fit ouvrir la tranchée, et, le 14, à cinq heures du soir, la garnison, forte de 300 hommes, se rendit. Catinat était ainsi maître des deux principaux débouchés du Dauphiné en Piémont, Suse et Pignerol.

Les troupes françaises furent envoyées dans leurs quartiers d'hiver, sauf dix-sept bataillons, parmi lesquels celui de *La Sarre*, qui restèrent à *Suse*.

1690. — Expédition dans la vallée d'Aoste (décembre).

Quelques jours après, ces dix-sept bataillons partirent, sous le commandement du brigadier Robecq, pour aller piller la vallée d'Aoste, dont les habitants avaient refusé de payer les contributions. Ce détachement quitta Suse dans

une saison très avancée et peu propre à faire la guerre dans les montagnes. Nos soldats suivirent des chemins jusqu'alors impraticables et couverts de neige, par où aucune troupe n'était jamais passée, et entrèrent dans la vallée d'Aoste. 1690-1691

Tout fut permis aux soldats français, qui pillèrent et ravagèrent tout ce qui avait apparence de village ou de cassine. Nos troupes ne restèrent qu'une nuit dans cette vallée, et retournèrent à Suse.

La Sarre prit encore part à quelques expéditions du même genre ordonnées par Catinat, et alla prendre ses quartiers d'hiver dans le haut Dauphiné.

CAMPAGNE DE PIÉMONT
(1691).

Prise de Veillane (29 mai).

La campagne de 1691 n'est qu'une suite de la précédente, puisqu'il y a eu peu d'interruption de l'une à l'autre, et que nos troupes furent presque toujours en mouvement, malgré la rigueur de la saison.

Au mois d'avril 1691, *La Sarre* fut dirigé sur *Pignerol*, et prit part au siège de *Veillane*, qui se rendit le jour même où on ouvrit la tranchée, le 29 mai 1691.

1691. — Rôle de La Sarre du 3 juin au 22 juillet.

Le 3 juin, l'armée française marcha en deux colonnes sur Caudiole, après avoir traversé, à la vue des ennemis, le bourg de Rivoli. Catinat, voulant traverser le Pô à gué pour aller assiéger Carmagnole, forma, avec quelques régiments dont *La Sarre* faisait partie, un camp volant qui, sous les ordres du lieutenant-général de Langallerie,

1691 devait garder le gué, protéger les convois qui venaient de Pignerol et empêcher les ennemis d'aller au siège de Carmagnole.

M. de Langallerie s'établit près de Carignan, et y fit construire un fort retranchement. Il y resta jusqu'à la prise de Carmagnole, et, le 5 juillet, reçut l'ordre de rejoindre l'armée et de laisser *La Sarre* à Carignan même, avec deux autres régiments, sous les ordres du maréchal de camp du Bourg, pour former l'arrière-garde.

Le 17 juillet, le régiment de *La Sarre* reçut l'ordre de reprendre le poste qu'il avait occupé pendant le siège de Carmagnole, et, le 22, il partit à la pointe du jour, formant l'avant-garde de toute l'armée, qui se portait sur Piobès.

1691. — Escarmouche des grenadiers de La Sarre près de Carmagnole (7 septembre).

Après quelques opérations sans intérêt, l'armée française alla camper près de Carmagnole, le 7 septembre.

Catinat regardait défiler ses troupes à 5 ou 600 pas du camp; l'arrière-garde allait passer, quand on aperçut de l'autre côté du Pô, sur la lisière d'un bois, un groupe de cavaliers ennemis. Catinat ordonna à la *compagnie de grenadiers de La Sarre*, de quitter la colonne, et de se glisser entre les saules qui bordaient la rivière jusque vis-à-vis de l'endroit où passait le groupe ennemi. Le capitaine de *Saint-Bonnet* fit avancer son lieutenant et huit grenadiers qui firent quatre décharges de mousqueterie : on vit tomber, à l'une de ces décharges, un jeune officier fort paré et bien monté. En même temps, trois pièces de canon furent mises en batterie, et tirèrent sur le gros de la troupe, qui disparut aussitôt. Les troupes françaises continuèrent ensuite leur marche jusqu'au camp. On apprit plus tard que le jeune officier tué par les *grenadiers de La Sarre*, n'était autre que le marquis de Mortare, fils d'un grand d'Espagne et général de la

cavalerie de Milan. Les autres cavaliers qui accompa- 1691
gnaient cet officier, étaient le duc de Savoie et l'électeur de Bavière, qui, suivis d'une forte escorte de dragons, étaient venus pour examiner la marche de notre armée.

1691. — Camp de Saluces (16 septembre-6 octobre).

Le 13 septembre, Catinat fit battre la générale à deux heures du matin pour lever le camp de Carmagnole et se porter près de Saluces.

Le 16 septembre, l'armée ennemie, renforcée de 16,000 paysans commandés par le marquis de Parelle, chercha à nous enfermer dans notre camp. Catinat transforma alors le camp français en une espèce de citadelle, en faisant construire des redoutes et en y mettant des pièces de canon en batterie. Chaque régiment eut un poste de combat assigné; *La Sarre* avait l'ordre d'occuper le poste dé gauche. Quant aux compagnies de grenadiers, elles occupaient des châteaux aux environs de Saluces. Devant une pareille attitude, l'armée ennemie leva son camp, après l'avoir brûlé, et alla assiéger Carmagnole.

SIÈGE DE MONTMÉLIAN

18 novembre-23 décembre 1691).

Acte de courage d'un soldat de La Sarre. — Action d'éclat du capitaine de Saint-Bonnet. — Mort du colonel de Braque à l'assaut du 13 décembre. — Le comte de Vaudrey nommé colonel de La Sarre le 27 décembre 1691.

Catinat, voyant qu'il ne pourrait empêcher l'ennemi de reprendre Carmagnole, résolut d'évacuer le Piémont, et de se venger, en allant de l'autre côté des monts emporter la place beaucoup plus importante de *Montmélian*.

Dans ce but, l'armée française quitta le camp de Saluces le 6 octobre, alla camper à Pignerol et à Suse, et commença

1691 à traverser les Alpes le 11 octobre. *La Sarre* quitta *Suse* le 6 novembre, et arriva le 15 devant Montmélian.

Les dix-huit bataillons composant l'armée de siège furent répartis en six brigades : *La Sarre* fit partie de la brigade de *Thouy*.

Le château de Montmélian est bâti sur un roc vif, qui ne peut être dominé d'aucun endroit. Le corps de la place était commandé par un donjon fort élevé et presque inaccessible. Il y avait, du côté de la ville, un fossé de 33 pieds de hauteur. Quant à la garnison, elle était forte de 700 hommes, moitié Piémontais et moitié Savoyards, et se trouvait sous les ordres du marquis de Bagnasco.

La tranchée fut ouverte le 17 novembre, à quatre heures du soir, et le 2 décembre nous avions trente-quatre pièces en batterie. Les assiégés, de leur côté, faisaient un feu extraordinaire de mousqueterie toutes les nuits, et nos travailleurs y laissaient toujours quelques-uns des leurs.

Le 4 décembre, jour de la Sainte-Barbe, les canonniers français firent connaître aux ennemis la vénération qu'ils avaient pour leur fête; toutes les batteries et les mortiers ne cessèrent de tirer depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit. Le 5 décembre, le feu se ralentit, mais, en revanche, le 6 décembre, jour de la Saint-Nicolas, notre artillerie redoubla son feu pour honorer la fête de Catinat, *le père la Pensée*, comme l'appelaient les soldats. Ces deux jours furent les seuls où ce dernier ne limita point la consommation des munitions, aussi la place fut-elle très endommagée. *Un sergent de La Sarre*, qui avait trop fêté la Saint-Nicolas, refusa de rester à couvert dans la tranchée, et fut tué dans la nuit du 6 au 7 décembre.

Le 12 décembre, Catinat ordonna à M. de Cray, général de l'artillerie, de faire tirer, depuis midi jusqu'à la nuit, cinquante coups par pièce. Le régiment de *La Sarre* et celui de Brienne irlandais montèrent la tranchée à la grande attaque, sous les ordres de M. de Saint-Silvestre, maréchal de camp, et de M. de Thouy, brigadier.

Ici se place un *acte de courage d'un soldat de La Sarre*,

dont nous regrettons de ne pouvoir donner le nom : le maréchal 1691
Catinat, voulant savoir si le fossé de la place était taillé dans le roc vif ou s'il était seulement revêtu de maçonnerie du côté du glacis, faisait descendre, pour s'en assurer, un soldat dans un gabion avec une corde. Mais, un si grand nombre de braves gens avaient péri dans cette commission dangereuse, que personne ne se présentait plus pour la tenter. *Un jeune soldat du régiment de La Sarre* eut seul cette audace : « Comment t'y prendras-tu, lui dit le maréchal Catinat, pour connaître si c'est maçonnerie ou roc? » — « Je le verrai bien, répondit-il, par la fenêtre du gabion, en sondant avec la pointe de ma baïonnette. » On le descend dans le fossé; il en revient heureusement, et rend un très bon compte de ce qu'on a si grand intérêt à connaître.

« Que veux-tu pour ta récompense? » lui dit Catinat. — « Je « vous demande en grâce, Monseigneur, répondit-il, de me « faire entrer dans la compagnie de grenadiers. » Catinat, charmé de la demande de ce jeune soldat, âgé de 19 ans, envoya chercher M. de *Saint-Bonnet*, capitaine de la compagnie de grenadiers de *La Sarre*, le pria de prendre ce soldat, d'en avoir soin, de le recommander aux sergents, de le mettre à la chambrée avec les plus sages, et lui fit encore présent de dix louis d'or.

Le 13 décembre, 400 travailleurs furent commandés, dès la pointe du jour, pour porter les gabions, les ballots de laine et les sacs à terre le plus près possible du fossé. Ceci fait, ils restèrent à la tête de la tranchée pour faire le logement du fossé. Nos batteries ne tirèrent d'abord que très peu, et avaient ordre, aussitôt que la mine aurait fait son effet, de tirer sans discontinuer. A trois heures après-midi, la mine fit tout ce que l'on pouvait espérer; aussitôt les travailleurs sortirent de la tranchée, et se mirent en devoir de faire le logement, sous la protection du feu de notre infanterie et de notre artillerie.

M. de *Saint-Bonnet*, capitaine des *grenadiers de La Sarre*, suivi de 15 grenadiers de sa compagnie, qui était sur le bord du fossé pour faire feu sur les ennemis qui se

1691 présenteraient, descendit bravement dans le fossé, et, se jetant sur la gauche, avança jusqu'à la fontaine, où il trouva cinq ou six soldats ennemis qui venaient à l'eau : il en fit deux prisonniers, et les conduisit lui-même à Catinat qui était en dehors de la tranchée, les autres furent assommés par nos grenadiers.

La mine, en traversant la muraille, avait soulevé tant de poussière, que les ennemis n'avaient encore pu comprendre quel était notre travail ; ils furent plus d'un bon quart d'heure sans se montrer et sans se reconnaître. Mais, voyant que nos soldats approchaient et se logeaient dans le fossé, ils firent un feu de mousqueterie et de grenades extraordinaire.

Les travailleurs continuaient à perfectionner le logement sous la protection du feu des soldats de *La Sarre*, quand le *colonel de Braque*, qui avait toujours été à la tête de son régiment avec fermeté, fut *tué* au moment où il recevait l'ordre de faire porter plus à droite sa compagnie de grenadiers, qui était demeurée à découvert jusque-là et avait essuyé tout le feu de l'ennemi. Cette compagnie tint ferme néanmoins, de même que les autres compagnies du régiment, et malgré un feu terrible qui dura trois heures, le logement fut achevé.

Quelques instants après la mort du colonel de Braque, M. de *Persy, major de La Sarre,* fut *blessé* grièvement.

Le 21 décembre, à onze heures du matin, les assiégés battirent la chamade, et, le 23, la garnison, réduite à 200 hommes fort délabrés, sortit de la place par la brèche, tambours battant, mèches allumées, drapeaux déployés, balles en bouche. Les troupes françaises entrèrent dans Montmélian le même jour, vers midi.

Le régiment de La Sarre n'avait eu, pendant ces trente-quatre jours de tranchée ouverte, qu'un sergent tué et dix soldats blessés, mais il faisait une perte irréparable en la personne de son colonel, au sujet duquel Catinat s'exprime ainsi dans son rapport au roi :

« Monsieur le comte de *Braque, colonel de La Sarre,*

a été tué tout raide d'un coup dans la tête : c'était un galant 1691-1692
homme et un des bons colonels que Votre Majesté eut dans son service. J'oubliais de dire à Votre Majesté que M. de *Persy, major de La Sarre*, neveu de M. de Vauban, a été blessé d'un éclat de grenade à la mâchoire. Je prends la liberté d'assurer Votre Majesté, sans aucune complaisance de M. de Vauban, que c'est un des meilleurs officiers des troupes. »

La prise de Montmélian achevait de mettre les Français en possession de la Savoie.

Les troupes françaises reçurent l'ordre de se rendre dans leurs quartiers d'hiver : *La Sarre,* devant se rendre à *Dôle,* partit le 2 janvier 1692, et arriva le 16 dans cette ville, où il était attendu par M. le *comte de Vaudrey*, à qui Louis XIV avait donné ce régiment par commission du 27 décembre 1691, avec 1,500 livres de pension, pour récompenser les belles actions qu'il avait faites à Coni (1).

Par suite de l'ordonnance du 10 décembre 1691, qui réduisait le bataillon de campagne à treize compagnies, dont une de grenadiers, *La Sarre* envoya ses trois compagnies excédantes au 2e bataillon du régiment de Maulevrier.

SIÈGE DE NAMUR

(26 mai-1er juillet 1692).

Au printemps de 1692, Guillaume III et l'électeur de Bavière se mirent en devoir d'assembler une grande armée dans le Brabant. Mais Louis XIV les prévint, et entra en

(1) A l'assaut de Coni, le comte de Vaudrey avait été laissé pour mort sur la brèche. Dans la soirée, une vieille femme vint à passer, et, voyant de Vaudrey luttant contre la mort, voulut, pour mettre fin à ses souffrances, l'achever, en lui écrasant la tête avec une pierre. Un officier survint à propos pour empêcher cet acte de pitié exagérée. Emporté dans Coni, le comte de Vaudrey guérit de ses blessures, mais fut obligé de porter, pour couvrir son crâne ouvert, une plaque d'argent que soutenait une espèce de casque.

1692 Flandre avec une magnifique armée de 120,000 hommes, dans le dessein d'assiéger *Namur*. Cette armée était composée de deux corps : l'un de siège, commandé par le roi en personne, ayant sous ses ordres le maréchal de Boufflers, l'autre, d'opération, aux ordres du maréchal de Luxembourg. Le régiment de *La Sarre*, fort de 715 hommes, commandé par son nouveau colonel, le *comte de Vaudrey*, était arrivé le 15 mai à *Mons*, et faisait partie de ce dernier corps dans la brigade commandée par le comte de *Solre*.

Namur, bien fortifiée et défendue par une puissante citadelle composée d'un château et d'un fort, avait, à cette époque, un prestige auquel on n'osait point s'attaquer ; elle s'intitulait elle-même « la grande pucelle » n'ayant jamais capitulé. La garnison était composée de dix-huit bataillons de troupes allemandes, hollandaises et espagnoles, au total 8,280 hommes sous le commandement du prince de Barbançon.

Louis XIV, après avoir passé une grande revue de toute l'armée le 21 mai, investit Namur le 26 ; Cohorn, le grand ingénieur de la Hollande, dirigeait la défense ; Vauban, au dehors, conduisait l'attaque : après l'investissement, les troupes du maréchal de Boufflers n'étant pas jugées suffisantes, le maréchal de Luxembourg envoya, le 30 mai, au siège, un détachement de son corps, dont *La Sarre* fit partie. Le 5 juin, la ville capitula.

Les travaux contre le château (1) avaient commencé le 6 juin, et la défense déployait une énergie qui faisait prévoir bien des difficultés.

Dans la nuit du 8 au 9 juin, on ouvrit la tranchée de deux côtés ; *La Sarre* était à gauche. Le 12 juin, huit compagnies de grenadiers, parmi lesquelles celle du régiment de *La Sarre*, s'emparèrent d'un poste important appelé la *Casotte*, et, le 23, le fort *Guillaume* était pris avec 80 officiers et 1,564 soldats.

(1) Le château était défendu lui-même par le fort Guillaume.

Les 24 et 25 juin, on embrassa tout le front de la première enveloppe du château ; les 26 et 27 juin, on poussa les sapes fort près de l'avant-chemin couvert, et on dressa de nouvelles batteries. 1692

Le 28 juin, Louis XIV, voulant faire chasser les assiégés des deux chemins couverts, le régiment de *La Sarre* fut chargé de cette mission, de concert avec deux autres régiments d'infanterie et quatorze compagnies de grenadiers. Au signal donné par plusieurs bombes, nos soldats sortirent avec entrain des retranchements, marchèrent à découvert sur un espace d'environ cent pas, et culbutèrent 150 ennemis retranchés derrière des palissades, puis, sautant par-dessus ces dernières, marchèrent droit au chemin couvert, qui était défendu par 200 hommes. Ceux-ci se retirèrent après avoir fait feu, mais comme ils n'avaient qu'une porte par où ils pussent passer, il y en eut beaucoup de tués à coups d'épée. Les deux chemins couverts furent ainsi emportés, malgré les fougasses que les ennemis firent jouer.

Les assiégés parurent alors en foule sur la brèche, et ouvrirent un feu violent qui nous causa quelques pertes.

Pendant la nuit du 28 au 29 juin, on fit la descente du fossé, et, le 30, à six heures du matin, le prince de Barbançon fit battre la chamade et demanda à capituler. Le 1er juillet, à trois heures après-midi, la garnison du vieux château, réduite à 2,500 hommes, sortit avec tous les honneurs de la guerre.

Ce siège coûtait à l'armée française 3,500 hommes tués et 4,100 blessés.

Fin de la campagne de 1692.

Après la prise de Namur, Louis XIV rentra en France, et enjoignit à Luxembourg d'éloigner les ennemis du littoral, en s'approchant de Bruxelles, tandis que Boufflers resterait en observation du côté de Namur. *La Sarre*, embrigadé avec Beauvaisis et Piémont, sous les ordres du

1692-1693 brigadier *Robé*, faisait partie, depuis le 4 juillet 1692, des troupes de Boufflers, et prit part à toutes leurs opérations. Ce dernier, rappelé par Luxembourg, était à quelques heures de marche de *Steinkerque* (le 3 août) quand il entendit le canon, il y marcha sans hésitation : ses dragons seuls arrivèrent assez à temps sur le champ de bataille pour contribuer à la victoire en renforçant la gauche de l'armée de Luxembourg, où le succès était encore très incertain.

La Sarre quitta l'armée le 3 septembre au camp de *Courtray*, pour aller à *Bergues*.

CAMPAGNE DE 1693.

Prise de Huy (20-23 juillet 1693).

Louis XIV, désireux d'avoir la paix, pensa qu'il l'obtiendrait en portant les opérations dans le propre pays des princes alliés. En conséquence, il décida de former deux armées en Brabant : une de siège qu'il commanderait en personne, ayant sous ses ordres le Dauphin et M. de Boufflers, une autre d'opération, forte de 78 bataillons et 152 escadrons, confiée au maréchal de Luxembourg. Cette dernière armée se rassembla le 21 mai au camp de Gévries-sous-Mons. *La Sarre* en faisait partie, et était embrigadé avec Orléans et Foix dans la brigade *Bailleul*, qui était la troisième de la première ligne dans l'ordre de bataille. Le maréchal de Luxembourg, ayant reçu l'ordre du roi de se rapprocher de l'armée alliée, qui était campée au sud de Louvain, ayant à sa tête Guillaume III et l'électeur de Bavière, se dirigea vers le Nord. Il alla camper le 3 juin à Felluy, le 4 à Bassy et le 7 à Tourine-les-Ordons.

Sur ces entrefaites, Louis XIV décida que le Dauphin rejoindrait, avec trente-quatre bataillons et soixante-quinze escadrons, M. de Lorges, qui opérait sur le Rhin, et que ce qui resterait de la deuxième armée de Flandre serait

versé dans l'armée du maréchal de Luxembourg. L'ordre de bataille fut dès lors modifié, et *La Sarre* fut embrigadé avec Toulouse et La Marche dans la brigade *Cadrieux*, qui était la troisième de la première ligne. 1693

Le maréchal de Luxembourg, disposant dès lors de quatre-vingt-seize bataillons et de cent soixante-dix-sept escadrons, leva le camp de Tourine-les-Ordons le 15 juin, et, après avoir séjourné le 17 juin à Bossuyt, le 7 juillet à Heylissem, il se porta brusquement le 18 à Walef, et mit le siège, le 20, devant *Huy*.

Cette ville fut prise le lendemain 21 juillet, et, le 23, le fort *Picard* et le *château* capitulèrent.

1693. — Bataille de Neerwinden (29 juillet).

Après la prise de Huy, qui consterna les alliés, l'armée du maréchal de Luxembourg continua à se rapprocher de ces derniers, et, le 28 juillet, à trois heures après-midi, elle arriva sur la petite Gheete, à une demi-lieue du camp ennemi, sans que Guillaume III eût eu avis de cette marche. Au fur et à mesure que débouchaient les troupes, le maréchal de Luxembourg leur faisait prendre des emplacements tels, que leur formation en bataille pût, au matin, s'exécuter rapidement. Les quatre premiers bataillons arrivés occupèrent Landen et Sainte-Gertrude, d'où quelques détachements alliés furent refoulés sans difficulté. De trois heures de l'après-midi à minuit, le reste de l'infanterie fut ainsi distribué en ses divers postes, sur tout le front faisant face à *Neerwinden*, Rumsdorf et Neerlanden. Comme le terrain destiné au corps de bataille était fort resserré, et qu'il y avait pourtant urgence de placer immédiatement les bataillons sur leurs emplacements définitifs, M. de Luxembourg les massa sur plusieurs lignes. *La Sarre* occupait la gauche de la quatrième ligne.

« L'armée alliée, forte de 112 bataillons et de 51 escadrons, appuyait sa droite au village de Neerwinden et à la Gheete, sur laquelle elle avait jeté des ponts; sa gauche,

1693 au village de Neerwinden et au ruisseau de Landen. Le centre était couvert par un long coteau qui s'étendait d'un village à l'autre, et que les alliés avaient coupé d'un retranchement fossoyé avec une célérité surprenante. Les deux villages étaient hérissés d'abattis d'arbres; des haies, des fossés, des terrains accidentés en défendaient les abords » (1).

Le maréchal de Luxembourg, ayant reconnu ces positions le 29 juillet au point du jour, résolut de n'engager du côté de Neerlanden qu'une fausse attaque et de porter tout son effort sur Neerwinden.

Entre cinq et six heures du matin, l'armée française, qui occupait encore les emplacements sur lesquels elle avait passé la nuit, se déploya face aux ennemis « par un mouvement si savant et si beau, dit Feuquières, que sa marche à l'ennemi forma son ordre de bataille sur deux lignes. » La cavalerie prit position au centre, en face du retranchement ennemi et entre les deux colonnes d'infanterie qui attaquaient les villages de Neerlanden et de Neerwinden. Immédiatement, l'artillerie française (70 pièces) prit position en avant de notre front, et commença à riposter aux 90 pièces de l'ennemi qui garnissaient le retranchement entre Neerwinden et Rumsdorf. Sans plus attendre, les deux attaques de droite et de gauche commencèrent; le choc fut terrible. Neerwinden fut pris et perdu deux fois par notre infanterie, après une lutte sanglante, tandis que notre cavalerie, essuyant, durant quatre heures, le feu de toute l'artillerie ennemie, venait se briser par deux fois contre le retranchement de la colline, et arrachait à Guillaume ce cri d'admiration et de colère : « Oh! l'insolente nation! »

Il était environ onze heures du matin, et la journée semblait s'annoncer défavorablement pour notre armée; le maréchal de Luxembourg réunit ses principaux officiers, et, après un colloque assez vif, résolut de faire une troisième

(1) Henri Martin.

tentative sur Neerwinden avec les troupes qui n'avaient pas 1693
encore donné. Le prince de *Conti*, chargé de cette attaque, fit avancer les régiments de *La Sarre*, de Vermandois, de Royal-Roussillon, de Nice et de Zurlauben, qui étaient restés en réserve derrière la cavalerie, et les lança sur Neerwinden. Ces *régiments* attaquent avec fureur les soldats de Guillaume, et, après une heure et demie de lutte, les forcent à se réfugier sous le canon de Neerwinden. Alors Guillaume III, sentant la victoire lui échapper, rallie ses troupes et les ramène au feu en leur criant : « On ne se bat pas ainsi, Messieurs, c'est tirer de trop loin. Serrez, serrez l'ennemi de près, de près, » et lui-même, prenant un fusil, marche au premier rang. La mêlée est terrible, le succès est encore en balance, deux fois ces *cinq régiments* triomphent, deux fois ils sont repoussés. Enfin le prince de Conti se met à la tête des gardes françaises et de *La Sarre* pour faire une *dernière tentative*.

Les gardes françaises et les *soldats de La Sarre*, ayant épuisé leurs munitions, *chargent à la baïonnette*, font reculer l'ennemi, et s'emparent, dans un suprême élan, des dernières maisons de Neerwinden. Au même instant, notre cavalerie venait de forcer le centre de la position ennemie, et, donnant la main à notre aile gauche, entrait par les brèches dans Neerwinden; dès lors la victoire nous appartenait.

Il était trois heures du soir, Guillaume, désespéré et coupé de son aile gauche, dut se résigner à nous abandonner une victoire qu'il avait cru tenir jusqu'à deux heures après midi, et donna les ordres pour la retraite. Toute l'aile droite ennemie, prise à revers et sabrée par notre cavalerie, fut mise en fuite ou précipitée dans la Gheete, qu'on vit bientôt remplie de cadavres. Les débris de cette aile gagnèrent Tillemont et Louvain, l'aile gauche se retira sur Leauwe et Diest. L'armée ennemie avait 12,000 hommes tués ou blessés, et nous abandonnait 2,000 prisonniers, 76 canons, 8 mortiers, 12 paires de timbales et 85 drapeaux.

L'armée française avait 8,000 hommes hors de combat.

1693 Nous ignorons quelles furent les pertes de *La Sarre*, dont le rôle avait été si brillant et si décisif dans cette bataille, et qui avait eu l'honneur d'être un des premiers régiments français qui exécutèrent *ces charges à la baïonnette* qui devaient plus tard nous valoir tant de victoires (1).

1693. — Siège de Charleroi (15 septembre-11 octobre).

Pendant le mois qui suivit la bataille de Neerwinden, l'armée française mit à contribution les campagnes du Liégeois et du Brabant espagnol et hollandais. Ce fut seulement le 10 septembre que le maréchal de Villeroi fut détaché avec trente-quatre escadrons et trente-deux bataillons, dont faisait partie *La Sarre*, pour aller assiéger *Charleroi*, tandis que le maréchal de Luxembourg couvrait le siège avec le reste de l'armée. La tranchée fut ouverte le 15 septembre, et le 11 octobre la place capitula. Après la prise de Charleroi, les troupes prirent leurs quartiers d'hiver.

1693. — Création de l'ordre militaire de Saint-Louis.

En 1693, Louis XIV, voulant récompenser les services de ses officiers, avait créé l'ordre militaire de Saint-Louis; l'année suivante, le 8 février 1694, le colonel de *Vaudrey* et le major de *Persy* furent nommés *chevaliers de cet ordre*.

Le 28 avril de la même année, le colonel de *Vaudrey* fut nommé *brigadier*, et continua à servir avec le régiment de *La Sarre* à l'armée de Flandre.

---

(1) C'est la première charge à la baïonnette dont notre histoire ait gardé le souvenir (Henri Martin).

Campagnes de 1694, 1695, 1696 et 1697.

La Sarre fit la campagne de 1694 dans l'armée de la Meuse *(Boufflers)*, et passa l'hiver à *Verdun*. 1694-1698

Le 13 mai 1695, le régiment arriva à *Philippsbourg*, et rejoignit, à la fin du mois, au camp de *Neustadt*, l'armée d'Allemagne, commandée par les maréchaux de Lorges et Joyeuse. Après avoir fait la campagne avec cette armée, le régiment hiverna en Alsace.

En 1696, *La Sarre*, embrigadé avec Soissonnais, Luxembourg et Dublin irlandais, dans la brigade de *Vaudrey*, fit partie de la deuxième ligne de l'armée du Rhin commandée par le maréchal de *Choiseul*. Cette armée, forte de 35,000 hommes, rassemblée près de Philippsbourg, passa le Rhin le 20 mai, et termina la campagne sans avoir livré aucun combat au prince de Bade, qui disposait de 50,000 hommes. Après cette campagne, *La Sarre* prit ses quartiers d'hiver à *Landau*.

La campagne de 1697 ne fut pas plus remarquable que la précédente. *La Sarre* fut, cette année, embrigadé avec Bassigny, Limerick et Labour, et occupa encore le centre de la deuxième ligne de l'armée du Rhin, commandée par le maréchal de Choiseul.

A la signature du traité de Ryswick (20 septembre 1697), les troupes françaises prirent leurs quartiers d'hiver dans les environs de Speyerbach et de La Sarre; le régiment alla tenir garnison à Strasbourg à la fin du mois d'octobre.

LA SARRE DE 1698 A 1701.

1701. — Formation d'un deuxième bataillon (1er février).

Au mois de mars 1698, on incorpora dans le bataillon de *La Sarre* neuf compagnies de garnison des vieux corps qui occupaient la citadelle de Strasbourg.

1698-1701 En mai 1698, *La Sarre* quitta *Strasbourg*, et occupa successivement les garnisons suivantes : *Ornans*, de mai 1698 à avril 1699; *Briançon*, d'avril à septembre 1699; *Embrun*, de septembre 1699 à décembre 1700 (1), époque à laquelle il fut dirigé sur *Toulon*.

Par ordre du 26 janvier 1701, un *deuxième bataillon* fut formé à *Dôle*, le 1er février suivant, avec treize compagnies de milices de Bourgogne, et envoyé, au mois de mai de la même année, à *Landau*.

---

(1) Vers 1700, La Sarre porte l'habit gris blanc; le collet et les parements sont bleu de roi, la veste est rouge, les boutons jaunes; le chapeau, dont les bords sont relevés de chaque côté et maintenus par des agraffes, est bordé d'or faux.



La Sarre (1720).

GUERRE DE LA SUCCESSION D'ESPAGNE
(1701-1713).

1701 *La Sarre* prit part aux luttes occasionnées par la succession d'Espagne de 1701 à 1713, sur plusieurs théâtres de guerre, en Italie, en Provence, en Flandre, en Allemagne et en Espagne.

Les deux bataillons du régiment ayant presque toujours été séparés pendant cette guerre, sauf pendant la défense de Douai en 1710, nous allons suivre d'abord le premier bataillon, de 1701 à 1713, pour nous occuper ensuite du deuxième.

ROLE DU 1er BATAILLON DE LA SARRE DE 1701 A 1713.

1701. — Le 1er bataillon de La Sarre en Italie : Carpi (9 juillet), Chiari (1er septembre).

Dès le printemps de 1701, l'empereur avait commencé les hostilités en Italie, et, au mois d'avril, Louis XIV dut y envoyer, sous les ordres de Catinat, une armée auxiliaire qui, après sa jonction avec les Piémontais et les Espagnols, prit le nom d'armée des Deux-Couronnes et eut pour généralissime le duc de Savoie. Désigné pour faire partie de l'armée de Catinat, le 1er bataillon de *La Sarre*, fort de 585 hommes, s'embarqua à la fin de janvier 1701 à *Toulon*, débarqua à *Saint-Pierre-d'Aréna*, près Gênes, et fut de là dirigé par terre sur *Milan*, puis sur Goito, où il arriva le 5 mai. Il fut embrigadé, avec Angoumois, Solre et Croy, dans la brigade de *Vaudrey*, qui occupait le centre de la deuxième ligne.

Les troupes des Deux-Couronnes manœuvrèrent pour empêcher les impériaux, commandés par le prince Eugène,

de franchir le Pô, et se firent battre à *Carpi* le 9 juillet. 1701-1702
Elles furent obligées de se replier derrière la Chièse, après avoir laissé à *Mantoue* une forte garnison, dont faisait partie *La Sarre*. Le prince Eugène essaya, mais en vain, de s'emparer de cette place, en employant la ruse; les Français étaient sur leurs gardes, et déjouèrent tous ses projets. Mais Louis XIV, ne pouvant pardonner à Catinat de s'être fait battre à Carpi, le remplaça par le maréchal de Villeroi, qui arriva le 22 août à l'armée et en passa la revue le 24 : le *1er bataillon de La Sarre* occupa dès lors le centre de la première ligne avec Leuville-Mirabeau et Morangies, toujours sous les ordres du brigadier de *Vaudrey*. Après un échec essuyé à *Chiari*, le 1er septembre, et alors que l'armée des Deux-Couronnes était obligée de repasser l'Oglio le 15 novembre, *La Sarre* fit partie des troupes laissées dans le Mantouan sous les ordres du comte de Tessé. Il y occupa *Goito*, où il se trouva bloqué avec les bataillons de Labour et de Bragelongue.

1702. — Le 1er bataillon de La Sarre dans le Mantouan, prise de Bondanella (1er décembre).

Le duc de Vendôme, ayant remplacé Villeroi à la tête des forces françaises en Italie, s'avança, au mois de mai 1702, sur les places de Goito et de Mantoue, qui étaient toujours bloquées par les impériaux. L'arrivée de l'armée française à Goito, le 23 mai, délivra cette dernière place.

Le *1er bataillon de La Sarre* reçut alors un renfort de 260 miliciens, que lui envoyait le 2e bataillon, et fit partie du corps de réserve commandé par le prince de Vaudemont : la brigade de *Vaudrey*, dont *La Sarre* faisait toujours partie avec Angoumois et Périgord, y occupait le centre de la première ligne. *La Sarre* resta tout l'été dans les postes du Mantouan; il fut mis en garnison à *Mantoue* au mois d'octobre, et prit part, le 1er décembre, à la prise de *Bondanella*.

1702-1703 Quelques jours après, le 23 décembre, M. de *Vaudrey* fut nommé maréchal de camp, et continua à servir à la même armée.

1703-1704. — Attaque des retranchements de Bondanella (13 janvier). — Combats de Stradella (4 janvier) et de Castelnuovo di Bormia (11 janvier).

Le 12 janvier 1703 (1), Vendôme, ayant appris que les impériaux avaient passé la Secchia et travaillaient, près de Bondanella, à un retranchement, dans l'angle formé par cette rivière et la Parmeggiana, détacha le lieutenant-général de Vaubécourt avec deux pièces de canon, 2,500 fantassins et 500 chevaux, pour les y attaquer : le *1er bataillon de La Sarre*, commandé par le lieutenant-colonel d'*Aubarède*, en faisait partie. Ces troupes arrivèrent le 13 janvier devant *Bondanella*, qu'elles trouvèrent bien retranché et gardé par 250 hommes soutenus par un gros corps qui bordait la rive droite de la Secchia. De Vaubécourt forma trois colonnes d'attaque ; le *bataillon de La Sarre* faisait partie, avec la marine, de la colonne du centre, sous les ordres de M. de Guerchy et du lieutenant-colonel d'*Aubarède*. A quatre heures après-midi, nos troupes s'ébranlèrent, et, malgré un feu des plus vifs, s'avancèrent en bon ordre, la baïonnette au canon, jusqu'au bord du fossé. Les impériaux attendirent nos soldats de pied ferme, et leur envoyèrent une décharge à bout portant, mais rien n'ébranla l'intrépidité de ces derniers, et, après une courte lutte à l'arme blanche, les ennemis lâchèrent pied, laissant entre nos mains 55 prisonniers, dont un capitaine et deux lieutenants : le reste fut

(1) En vertu d'une ordonnance de 1703, les capitaines conservent l'esponton, et les sergents la hallebarde ; les lieutenants et sous-lieutenants prennent le fusil à baïonnette comme les caporaux et soldats.

tué ou noyé. Les Français eurent 7 officiers blessés et 60 hommes hors de combat. 1704

Au mois de mai suivant, *La Sarre*, toujours sous les ordres du prince de Vaudémont, qui allait avoir pour adversaire un lieutenant du prince Eugène, le comte de Stahremberg, fit partie des troupes destinées à défendre la Secchia depuis son embouchure jusqu'à Bondanella, et occupa *San Benedetto*.

Embrigadé avec Bresse, dans la brigade de Marignane, le *1er bataillon de La Sarre* partit de San Benedetto, à la fin de décembre 1703, pour poursuivre le corps de Stahremberg, et assista à la déroute de son arrière-garde à *Stradella* (4 janvier 1704), puis au combat de *Castelnuovo di Bormia*, après lequel il fut cantonné dans le Montferrat, à *Passerano*.

1704. — Le comte d'Autrey de Montcault nommé colonel de La Sarre (mars).

Le comte de *Vaudrey*, maréchal de camp, ayant donné sa démission de colonel de *La Sarre* au mois de mars 1704, le commandement du régiment passa entre les mains du comte d'*Autrey de Montcault*.

1704. — Sièges de Verceil (5 juin-21 juillet) et d'Ivrée (septembre).

Le *1er bataillon de La Sarre*, cantonné à Passerano, reçut l'ordre, au commencement de juin 1704, de se joindre aux troupes qui allaient entreprendre le siège de *Verceil* sous les ordres de Vendôme. Cette place était défendue par une garnison forte d'environ 4,000 hommes, commandée par le gouverneur Deshayes. Les troupes de siège, qui comptaient trente-neuf bataillons et cinquante-huit escadrons, investirent Verceil le 5 juin, et furent réparties en

1704-1705 trois groupes. Le groupe dont faisait partie le *bataillon de La Sarre* était en deuxième ligne, sa gauche appuyée au quartier général (château de Larizale), et sa droite à la Sésia, faisant face à la ville.

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 13 au 14 juin. Le bataillon de *La Sarre* contribua à la prise de la demi-lune, après plusieurs combats de nuit livrés du 15 au 16 et du 17 au 18 juin, dans l'un desquels le *colonel d'Autrey de Montcault fut blessé.* La place capitula le 21 juillet, et la garnison, après être sortie avec les honneurs de la guerre, mit bas les armes au bas de la contrescarpe.

La Sarre campa ensuite dans le Montferrat, sous les ordres de M. d'Albergotti, assista au siège et à la prise d'*Ivrée*, en septembre 1704, puis se joignit aux troupes que Vendôme réunissait pour le siège de *Verrue.*

1704-1705. — Siège de Verrue (22 octobre-9 avril).

L'armée assiégeante comptait quarante-six bataillons et quarante-sept escadrons : le *1er bataillon de La Sarre* était embrigadé avec Solre et Croy dans la brigade de Croy.

Verrue était défendue par une garnison nombreuse, composée de l'élite des troupes du duc de Savoie, et de plus, elle était soutenue par un camp retranché sur la rive droite du Pô; un second camp était établi sur la rive gauche à Crescentino, et les deux camps et les deux villes étaient reliés par un pont et par une île fortement retranchés.

Les opérations du siège commencèrent le 22 octobre 1704, mais la mauvaise saison et la communication de Verrue avec Crescentino rendirent ces opérations lentes et pénibles.

Aussi, le 1er mars 1705, le duc de Vendôme résolut-il de se rendre maître du pont de communication et du fort de l'île. Toutes les troupes de siège se rassemblèrent à l'entrée de la nuit, et, à neuf heures du soir, elles défilèrent, dans le plus profond silence, sur un pont qui donnait accès

dans l'île. Chaque bataillon occupa la position qui lui était 1705
assignée. *La Sarre* avait pour mission d'attaquer, de concert avec Leuville, la tête du pont qui assurait à l'ennemi ses communications avec Crescentino, tandis que le reste des troupes devait attaquer le fort situé au milieu de l'île. A deux heures du matin, au signal donné par douze bombes, toutes les troupes donnèrent l'assaut : *La Sarre*, précédé de sa *compagnie de grenadiers*, se lança à l'attaque de la tête du pont, et s'en rendit maître aussitôt. Sans perdre de temps, les *grenadiers de La Sarre*, aidés par ceux de Leuville, rompirent le pont, pour couper la retraite à l'ennemi, et l'empêcher de recevoir des renforts qui arrivaient de Crescentino.

L'attaque du fort avait aussi bien réussi, et ses défenseurs, fuyant en désordre, furent passés au fil de l'épée ou faits prisonniers. Le 9 avril 1705, le gouverneur de Verrue détruisit ses munitions, fit sauter une partie des remparts, et se rendit à discrétion avec 1,500 hommes, débris de la garnison.

Après la reddition de Verrue, le 1er bataillon de *La Sarre* alla occuper *Monfestino*.

1705. — Siège de Chivasso (23 mai-11 juillet). — Escarmouche d'Acqua-Negra (26 juillet). — Bataille de Cassano (16 août). — Attaque des retranchements de Gumbetto (16 octobre).

La Sarre quitta Monfestino au commencement de mai 1705, et fut embrigadé, avec Bresse, Bassigny et Bugey, dans la brigade de *Marignane*, qui occupait le centre de la première ligne dans l'armée de Piémont, commandée par Vendôme. Ce dernier, disposant de quarante-neuf bataillons et de soixante-trois escadrons, résolut d'assiéger *Chivasso*, où s'était retranché le duc de Savoie, et fit ouvrir la tranchée le 23 mai.

Le 3 juin au soir, les travaux du siège étaient assez

Le 16 octobre, *La Sarre* se signala encore à l'attaque 1705-1707
des retranchements de *Gumbetto*, et, après avoir séjourné quelque temps à *Calcio*, il alla prendre ses quartiers d'hiver, le 22 décembre 1705, à *Gazzolo*.

1706. — Campagne d'Italie : Désastre de Turin (7 septembre).

La Sarre, embrigadé avec Beaujolais et Thiérache dans la brigade *Cazotte*, qui occupait le centre de la deuxième ligne dans l'armée de Lombardie, quitta Gazzolo, au commencement d'avril 1706, pour prendre part aux opérations du *Brescian*, qui se terminèrent par la défaite de l'armée autrichienne à *Calcinato*, le 19 avril, puis alla camper à *Ferrara* le 29.

Après le départ du duc de Vendôme de l'armée de Lombardie, *La Sarre* passa dans l'armée de Piémont commandée par le duc d'Orléans et par Marsin. Il faisait partie des troupes d'investissement de *Turin*, quand le prince Eugène infligea au duc d'Orléans et à Marsin la sanglante défaite du 7 septembre 1706, qui força l'armée française à évacuer la Lombardie.

La Sarre, dont l'effectif était réduit à 300 hommes par les maladies, prit ses quartiers d'hiver dans les environs de *Fénestrelles*.

1707. — Défense de Toulon (26 juillet-22 août).

Dans les premiers jours de juin 1707, le prince Eugène et le duc de Savoie concentrèrent leurs forces vers les cols qui débouchent du Piémont dans le comté de Nice, dans le but d'aller assiéger *Toulon*. Le maréchal de Tessé ordonna aussitôt aux troupes réparties en Savoie et en Dauphiné de marcher sur Toulon : *La Sarre* était du nombre. Ces troupes, formant un effectif de 12,000 hommes, arrivèrent

1707 sous la place de Toulon du 22 au 25 juillet, et occupèrent le camp retranché de *Sainte-Anne*, entre la ville et les montagnes : *La Sarre*, embrigadé avec Sanzay et Bassigny, sous les ordres du brigadier *Sanzay*, occupait la gauche de la deuxième ligne, dont la droite était appuyée à la montagne, et la gauche à la ville, près de la Charité. Quant à la place de Toulon, elle avait été rapidement mise en état de défense et occupée par 4,000 fantassins et 5,000 matelots.

L'armée ennemie, forte de 38,000 hommes, et appuyée d'une flotte anglo-batave de quarante-huit vaisseaux de ligne, fut devant Toulon le 26 juillet. Le 30, les ennemis emportèrent la hauteur de Sainte-Catherine, et, le 3 août, ils occupèrent la colline de la Malgue, mais là s'arrêtèrent leurs progrès, et dans la nuit du 14 au 15 août le maréchal de Tessé reprit l'offensive. Les troupes désignées pour l'attaque furent réparties en quatre colonnes : *La Sarre* fit partie, avec sept autres bataillons, de la colonne commandée par M. de *Dillon*, qui avait en sous-ordre le maréchal de camp de Villars et les brigadiers de Raffetot et de Sanzay. Les compagnies de grenadiers de cette colonne étaient sous les ordres de M. Le Guerchois. M. de *Dillon* partit à l'entrée de la nuit du 14 au 15 août, et se dirigea vers la montagne de *la Croix-Faron*, sur laquelle les ennemis avaient établi une redoute près du village de La Valette. Il avait ordre, dès qu'il en serait maître, de donner le signal de l'attaque générale au moyen de fusées. Après une marche de plus de huit heures, par des chemins où il n'y avait guère que des chèvres qui pussent passer, M. de *Dillon* arriva sur les hauteurs de *la Croix-Faron*, et lança ses troupes à l'attaque de la redoute défendue par 400 hommes. *La Sarre* rivalisa d'ardeur et d'entrain avec Limosin, et força les ennemis surpris à fuir en désordre. *Dillon*, maître de la redoute, donna le signal convenu pour l'attaque générale, culbuta tout ce qui se trouvait sur la Croix-Faron, et fit beaucoup de prisonniers; tout ce que les ennemis purent faire fut de sauver leurs drapeaux.

L'attaque des Français avait été si brusque, que quelques

officiers et soldats ennemis furent obligés de se sauver en chemise. M. de Dillon, après avoir laissé un poste dans la redoute, descendit avec le reste de ses troupes sur la hauteur de Sainte-Catherine, afin de prendre les ennemis par derrière, tandis que les trois autres colonnes attaquaient cette position de front : le succès fut complet. A trois heures après-midi, les troupes françaises rentrèrent au camp, après avoir rasé les retranchements et les batteries de l'ennemi. Cette action coûta aux ennemis 1,200 hommes, tués, blessés ou prisonniers, et aux Français 150 tués ou blessés. 1707-1708

Les ennemis se vengèrent en bombardant Toulon, mais, le 22 août, ils durent se résigner à une retraite devenue tout à fait urgente, et reprirent la route de Nice : la Provence était sauvée.

Le maréchal de Tessé se mit à la poursuite de l'armée ennemie avec des troupes dont faisait partie *La Sarre,* et le stérile avantage d'avoir brûlé quelques maisons avec les bombes anglaises fut payé par la perte de 14,000 hommes que coûta aux alliés cette infructueuse tentative.

Le corps de troupe commandé par M. de Dillon, et dont *La Sarre* faisait toujours partie, cessa la poursuite à *Draguignan*, et se porta à *Montauroux*, qu'il quitta le 4 septembre, pour se rendre dans la vallée de *Barcelonnette* par Castellane et Colmars. Les troupes françaises furent postées le long des Alpes pour en garder les différents passages : *La Sarre* occupa une position en avant du mont Genèvre, au-dessus du col de la *Fenestre*, puis leva son camp le 23 octobre, pour aller prendre ses quartiers d'hiver à *Roullière, Chanlas et Chanlas-Jaunier.*

1708. — **Prise de Césanne** (10 août).

Au printemps de 1708, l'armée du Dauphiné, commandée par le maréchal de Villars, s'étendait du mont Genèvre à Exiles, et comptait soixante-quatorze bataillons et vingt

1708 escadrons. *La Sarre*, qui faisait partie de cette armée, occupait une position près d'*Exiles*.

Le duc de Savoie, à la tête de l'armée alliée, forte de 35,000 hommes, envahit la Savoie à la fin de juillet, et menaça Briançon; mais Villars, qui le suivait des yeux, manœuvra pour lui barrer le passage, et résolut d'attaquer et d'emporter *Césanne*. Il détacha à cet effet 2,600 hommes partagés en deux corps : *La Sarre* fit partie du corps de droite, commandé par le lieutenant-général de *Thouy*, qui avait sous ses ordres le brigadier d'infanterie de Montel et le *comte d'Autrey*, colonel de *La Sarre*. Ces deux corps étaient soutenus par douze bataillons.

Césanne se composait de deux petites villes, fermées de murailles crénelées et assez hautes. Un pont construit sur la Doire établissait la communication entre les deux villes. Le duc de Savoie avait fait prendre position à un corps de 800 grenadiers entre Césanne et le mont Genèvre. Nos troupes attaquèrent ces grenadiers avec une intrépidité digne d'éloges, et, après un feu très vif de part et d'autre, ces derniers furent repoussés et contraints de se retirer. Les deux corps français passèrent la Doire, et l'ennemi, se voyant serré de près, se jeta dans les deux villes de Césanne, dont il leva les ponts-levis. Nos soldats forcèrent d'abord la première ville, et, un instant après, la deuxième, par une brèche en mauvais état. L'action se passait à la vue de l'armée du duc de Savoie; elle fut très vive, et dura deux heures; toutes les troupes françaises y firent merveille, et *La Sarre s'y fit particulièrement remarquer. Le comte d'Autrey, colonel de La Sarre,* fut signalé par le lieutenant-général de *Thouy* comme s'étant *principalement distingué* en cette occasion. Les soldats français avaient fait si peu de quartier que le nombre des prisonniers fut peu élevé.

Après la prise de Césanne, toute l'armée ennemie se retira vers les cols les plus près d'Exiles; mais Villars, pour ne point donner aux ennemis le temps de respirer ni de continuer le siège de cette dernière place, commencé

depuis le 9 août, alla, le 13, camper avec toute l'armée à *Oulx*. Cependant Exiles capitula le 13 août, et Fenestrelles le 31; le Piémont fut ainsi fermé aux Français. 1708-1709

BATAILLE DE MALPLAQUET

(11 septembre 1709).

Mort du colonel d'Autrey de Montcault. — Le chevalier de Montcault est nommé colonel de La Sarre.

Au commencement de 1709, la frontière nord de la France était menacée de l'invasion, et Louis XIV, préférant la guerre à une paix humiliante que lui proposaient les alliés, confia à Villars le commandement des troupes françaises qui se rassemblaient en Flandre.

Le *1er bataillon de La Sarre*, qui avait quitté le Dauphiné dès les premiers jours du printemps de 1709, pour se rendre à *Landrecies*, reçut l'ordre de quitter cette place le 27 mai pour aller à *Douai* et de là au camp d'*Annequin*, où il fut embrigadé, avec Royal-la-Marine, Solre et Boufflers, dans la brigade d'*Angennes*, pour faire partie de l'armée de Flandre.

A la fin de juillet, Villars disposait de cent vingt bataillons et de deux cent soixante escadrons, formant un effectif de 90,000 hommes, et allait avoir à lutter contre 120,000 Anglais, Allemands et Hollandais commandés par le duc de Marlborough, le comte de Tilly et le prince Eugène.

Le 4 septembre, Villars, dont l'intention était de chercher les ennemis pour les combattre, rassembla son armée, qui avait sa droite à Denain et sa gauche à Douai. Le 5 septembre, il franchit l'Escaut à Valenciennes. Après avoir séjourné près de Quiévrain, l'armée française se mit en marche, le 9 septembre, sur quatre colonnes, et déboucha, à trois heures du soir, dans la plaine entre les bois de Sart et de Jansart. Villars, ayant été informé que les têtes des

1709 colonnes ennemies commençaient à paraître, mit aussitôt son armée en bataille, la droite au bois de *Jansart* et au village de *Malplaquet*, la gauche au bois de *Sart* : *La Sarre* eut l'ordre d'occuper la lisière de ce bois, à la droite de Charost.

Toute la nuit du 9 au 10 septembre fut tranquille; on la passa sous les armes. Pendant la journée du 10, les troupes qui étaient au centre dans la plaine eurent l'ordre de se retrancher, et celles qui formaient les ailes dans le bois, de faire des abatis.

Le 11 septembre, à la pointe du jour, les alliés commencèrent leurs mouvements à la faveur du brouillard, et, vers huit heures, ce dernier s'étant dissipé, ils attaquèrent notre gauche. Le prince Eugène commandait la droite, le comte de Tilly la gauche, et le duc de Marlboroug le centre. De notre côté, Villars avait cédé la droite à Boufflers, et s'était chargé de la gauche, se réservant cependant toujours le commandement général et toutes les dispositions.

L'aile droite de l'infanterie ennemie, composée d'Anglais, se jeta dans le bois de Sart, le centre, après avoir fait une conversion à droite, s'avança sur *La Sarre* et Charost, et attaqua ces deux régiments avec vigueur, dans le but de percer notre ligne en cet endroit et d'envelopper notre aile gauche. Le projet de l'ennemi réussit : quelques bataillons, pris de panique, lâchèrent pied, malgré les efforts de leurs officiers pour les rallier, et toute notre aile gauche dut se replier pour ne pas être enveloppée. C'est à ce moment que le comte d'*Angennes*, quoique blessé déjà deux fois, fit des efforts désespérés pour rallier sa brigade, et tomba *mortellement frappé.*

Les affaires étaient en cet état à la gauche, lorsque le combat s'engagea à la droite. Une forte colonne ennemie se dirigeait vers le bois de Jansart, essayant de tourner notre aile droite en pénétrant dans ce bois, lorsqu'elle se heurta au *bataillon de La Sarre*, qui s'était rallié près du bois de Jansart et avait pris position à côté du régiment du Perche. *La Sarre* combattit avec une admirable valeur, et résista,

malgré un feu terrible qui le décimait, aux efforts de l'ennemi. 1709

Le combat devint général, et on se battit de part et d'autre avec une ardeur et un acharnement incroyables. Villars fut blessé en chargeant à la tête de plusieurs bataillons, et Boufflers prit alors le commandement de toute l'armée.

Les soldats de La Sarre avaient déjà chargé deux fois à la baïonnette, quand ils apprirent que le lieutenant-colonel d'*Aubarède* (Jean-Mathieu), qu'ils aimaient beaucoup, était blessé et resté entre les mains de l'ennemi; aussitôt ils firent une *troisième charge*, dans l'espoir de le sauver. Ils le trouvèrent, en effet, au milieu des ennemis, blessé de trois coups de feu et de cinq coups de baïonnette, *et purent le remporter en triomphe après une lutte corps à corps des plus vives.*

« Les ennemis, cependant, grossissaient toujours au centre, et les communications entre les deux ailes finirent par être totalement rompues. Il n'y eut plus qu'à opérer la retraite (1) ». Les deux moitiés de l'armée la firent chacune de leur côté, vers trois heures après-midi, s'arrêtant de temps à autre pour faire face à l'ennemi, et le tenant à distance par des charges de cavalerie et par un feu violent d'artillerie. *La Sarre,* malgré les pertes énormes qu'il avait subies, fut *remarquable de fermeté* pendant cette retraite (2).

Les troupes françaises repassèrent l'Honneau sur deux points, et se rejoignirent le lendemain entre Valenciennes et Le Quesnoy, où Boufflers établit le camp.

L'armée alliée avait 20,000 hommes hors de combat, et l'armée française 8,000. *La Sarre* fut pour sa part fortement éprouvé; il eut son *colonel, le comte d'Autrey de Montcault* et le *lieutenant de Chaumontel tués,* le *lieutenant-colonel d'Aubarède,* les *capitaines Delage, Gaudrey, d'Aubarède, de la Romagère,* les *lieutenants Lagarde,*

(1) Henri Martin.

(2) *Historique de La Sarre,* par Ganier.

1709 *Desclavier*, les *sous-lieutenants Defontières, Beaumarché, de La Ferté, Robert* et *Monceau blessés*, et environ *300 hommes hors de combat.*

Le chevalier de *Montcault*, capitaine au régiment de *La Sarre* depuis huit ans, frère du colonel d'*Autrey de Montcault* (1), fut nommé *colonel du régiment*, en récompense de sa belle conduite à la bataille de Malplaquet.

Le *lieutenant-colonel d'Aubarède*, ancien et brave officier, fut cité comme s'étant comporté avec valeur et proposé pour une pension de 1,000 livres.

Le capitaine de *Gouvault* fit également preuve de la plus grande bravoure : s'étant aperçu qu'un officier allemand s'était emparé d'un *drapeau de La Sarre*, il n'hésita pas, quoique blessé, *à fondre sur lui, le tua, ainsi qu'un soldat qui était à ses côtés, et fut assez heureux pour rapporter le drapeau au régiment*. Cette action d'éclat coûta à de Gouvault une nouvelle blessure.

Quelques instants après, *La Sarre* allait lutter, pour la quatrième fois, à l'arme blanche, avec un détachement ennemi de troupes fraîches, quand le capitaine de *Gouvault tua, d'un coup d'esponton au défaut de la cuirasse, son chef* qui passait au galop devant le régiment. Aussitôt, cette troupe, déconcertée, « fit, heureusement, demi-tour à droite, car à cette quatrième mêlée il ne serait peut-être resté personne » (2).

Le 16 septembre, Boufflers passa la revue de toute l'armée au camp de *Ruesnes*; il la trouva très belle et plus nombreuse qu'on ne pouvait l'espérer.

Le 1er bataillon de *La Sarre*, qui avait été un des plus maltraités, était réduit à 315 hommes et 25 officiers, ainsi répartis par grade : 9 capitaines, 12 lieutenants, 4 sous-

(1) Ces deux officiers étaient les fils du comte de Montcault, qui avait servi lui-même en qualité de capitaine dans *La Ferté*, de 1667 à 1674, et devint lieutenant-général en 1704.

(2) Extrait d'une lettre d'un officier de l'époque.

lieutenants. *La Sarre* fut désigné par Boufflers pour recevoir 100 recrues, et quitta le camp de *Ruesnes* le 27 octobre, pour se rendre à *Maubeuge*, où on établissait un camp retranché. 1709-1710

1710. — Défense de Douai (22 avril-26 juin).

Au commencement d'avril 1710, Eugène et Malborough rassemblèrent rapidement 60,000 hommes, franchirent les lignes françaises, et investirent *Douai* le 22 avril avec quarante bataillons et quarante escadrons.

La garnison de Douai, ayant à sa tête le lieutenant-général d'Albergotti, comptait dix-sept bataillons (7,500 hommes), au nombre desquels étaient les *deux bataillons de La Sarre*, sous les ordres du lieutenant-colonel des *Préaux d'Orsaine*.

La défense de Douai fut héroïque, et le régiment de *La Sarre* s'y illustra.

La garnison capitula le 26 juin, au bout de cinquante-deux jours de siège, pendant lesquels elle avait fait trente-deux sorties : elle avait perdu 2,500 hommes, et l'armée assiégeante 12,500.

Le 29 juin, la garnison de Douai, réduite à 5,000 hommes, sortit par la porte Saint-Eloi avec armes et bagages, et fut conduite à Cambrai.

M. des *Préaux d'Orsaine*, lieutenant-colonel de *La Sarre*, fut récompensé de sa brillante conduite pendant le siège de Douai par la croix de chevalier de Saint-Louis.

Le *2e bataillon de La Sarre* se rendit en *Dauphiné*, et le *1er bataillon* continua de servir à l'armée de *Flandre*, embrigadé avec Vexin et Charollais dans la brigade d'*Epinay*. Ce bataillon fit partie des troupes cantonnées depuis *Agny* jusqu'à *Adinfer*, et, le 15 octobre 1710, il alla prendre ses quartiers d'hiver à *Plumoison* (près d'Hesdin).

Campagnes de 1711 et de 1712 en Flandre.
1711. — Combat d'Arleux (24 juillet).
1712. — Sièges de Douai (31 juillet-8 septembre), du Quesnoy (18 septembre-4 octobre) et de Bouchain (19 octobre).

1711-1713 Le *1er bataillon de La Sarre* prit part, le 24 juillet 1711, au combat d'*Arleux*, livré avec succès par Montesquiou à un détachement des troupes alliées, et resta inactif le reste de l'année.

Au mois de mai 1712, *La Sarre* était embrigadé avec Perrin et Prince électoral dans l'armée de Flandre, qui était alors campée le long de l'Escaut. Après la victoire de Denain (24 juillet), à laquelle il ne prit pas part, *La Sarre* fut embrigadé avec Bourbon et Bigorre dans la brigade *Laval*. C'est dans cette dernière formation qu'il assista au siège et à la prise de *Douai*, défendue par 4,000 alliés, sous les ordres de M. de Hompesch. Cette place, investie le 31 juillet 1712, capitula le 8 septembre après un assaut qui avait livré aux Français à peu près tous les dehors. *La Sarre* se trouva ensuite au siège et à la prise du *Quesnoy* (18 septembre-4 octobre 1712), et à la reddition de *Bouchain*, le 19 octobre 1712.

1713. — Sièges de Landau (12 juin-20 août) et de Fribourg (31 septembre-16 novembre).

En 1713, *La Sarre* (1er bataillon), embrigadé avec du Chatelet et Prince électoral dans la brigade *Curty*, entra dans la composition de l'armée d'Allemagne, commandée par Villars.

Après avoir pris part, du 12 juin au 20 août, au siège de *Landau*, défendue par le duc de Wurtemberg, *La Sarre* fit partie des troupes qui, sous les ordres de M. d'Alègre, allèrent mettre le siège devant *Fribourg*. Cette place était

défendue par 13,000 hommes, sous les ordres du baron de Harsch. La tranchée fut ouverte le 30 septembre, en présence de Villars, qui dirigeait lui-même ce siège. 1713

L'assaut le plus meurtrier fut celui donné au chemin couvert le 14 octobre : la *compagnie de grenadiers de La Sarre* y était en première ligne, sous les ordres de son capitaine, M. de *Sennezergues*, tandis que le reste du *bataillon* avait ordre de se tenir prêt à marcher au premier ordre.

L'affaire commença à six heures du soir, au moment où les assiégés allaient tenter une sortie; elle fut sanglante, mais glorieuse pour nos *armes : La Sarre eut tous ses grenadiers tués, sauf six;* les capitaines de *Sennezergues* et de *Gouvault* furent blessés. Les pertes des assiégés furent si fortes qu'ils durent demander une suspension d'armes pour enterrer les morts.

Le 30 octobre, Villars se préparait à donner un nouvel assaut, quand le gouverneur le fit prévenir qu'il abandonnait la place et se retirait dans les forts.

Enfin, le 16 novembre, la garnison de ces forts, composée encore de 7,000 hommes, se rendit. La prise de *Fribourg* termina la campagne de 1713.

A la suite de ce siège, M. de *Sennezergues*, capitaine des *grenadiers de La Sarre*, fut nommé chevalier de l'ordre de Saint-Louis.

ROLE DU 2e BATAILLON DE LA SARRE DE 1702 A 1714.

1702. — **Défense de Landau (15 juin-9 septembre).**

Le *2e bataillon de La Sarre* (13 compagnies), fort de 585 hommes, et commandé par le plus ancien capitaine du bataillon, M. de *Carrière*, était en garnison à *Landau* depuis le mois de mai 1701, quand, vers les premiers jours d'avril 1702, une armée de 40,000 hommes, commandée par

Le 2e bataillon de La Sarre en Espagne, de 1704 à 1709.

Le *2e bataillon de La Sarre* fit partie des troupes qui partirent pour l'*Espagne* au mois de décembre 1703, sous les ordres du duc de *Berwick*. Ces troupes allèrent camper à *Alcantara*, pour se joindre à celles du roi d'Espagne, Philippe V, et formèrent ainsi une armée combinée forte de 28,000 hommes, qui envahit le *Portugal* et s'empara presque sans résistance d'un bon nombre de places. 1704-1707

Nous ignorons absolument quel fut le rôle du *2e bataillon* de *La Sarre* en Espagne, de 1704 à 1706 ; il reçut 220 miliciens en octobre 1704, 400 en octobre 1705 et 300 en novembre 1706.

1707. — **Bataille d'Almanza (25 avril).**

Au commencement du printemps de 1707, une armée anglo-portugaise, forte de 33,000 hommes, commandée par Galloway et Las Minas, se mit en marche pour assiéger le château de *Villena*, poste important situé sur la frontière de la Castille et occupé par une garnison française. Le duc de Berwick, voulant secourir cette place, rassembla son armée, forte de cinquante-deux bataillons et de soixante-seize escadrons, et, le 25 avril 1707, alla prendre position près d'*Almanza*. *La Sarre*, embrigadé avec Digorra, Ile-de-France et Sillery dans la brigade *Sillery*, occupait le centre de la première ligne.

L'armée ennemie commença l'attaque vers trois heures après-midi, essayant d'abord de tourner notre droite, mais sans succès. Elle fut plus heureuse au centre, où, après un combat acharné, elle enfonça les brigades d'Orléans, de la Couronne, de *Sillery* et de Polastron. Mais cet échec fut vite réparé, grâce à plusieurs escadrons espagnols, qui

1707 chargèrent l'ennemi de flanc, tandis que ces quatre brigades d'infanterie, ralliées, l'attaquaient de front.

Notre gauche, sous les ordres de M. Davaray, luttait sans succès décisif, quand *La Sarre* accourut du centre pour la renforcer et « *achsoa l'entière déroute de l'aile droite ennemie* ». (Rapport du duc de Berwick.) Dès lors, l'ennemi ne songea plus qu'à battre en retraite. Les troupes franco-espagnoles le poursuivirent jusqu'à deux lieues du champ de bataille primitif, et achevèrent de détruire treize bataillons anglais et hollandais, qui s'étaient retranchés sur une montagne, et les firent prisonniers.

L'armée anglo-portugaise eut 5,000 hommes hors de combat, et laissa entre nos mains 9,500 prisonniers, 20 canons et 120 drapeaux. L'armée franco-espagnole perdit 2,000 hommes et plusieurs officiers généraux, parmi lesquels M. de *Sillery*, sous les ordres duquel *La Sarre* avait combattu.

1707. — Siège de Lérida (18 mai-11 novembre).

Le duc d'Orléans arriva, le lendemain de la victoire d'Almanza, à l'armée, en prit le commandement, et marcha sur *Valence*, qui se rendit le 8 mai.

L'armée des Deux-Couronnes, forte de trente-trois bataillons et de cinquante-quatre escadrons, se porta ensuite, le 18 mai, sur *Lérida*, défendue par le prince de *Darmstadt*, et en commença le blocus. Le 2e bataillon de *La Sarre* prit position à *Alfaraz*, pour tenir en respect les miquelets. Le manque de grosse artillerie empêcha de commencer le siège avant le milieu de septembre, et la tranchée ne fut ouverte que le 3 octobre. Après un assaut meurtrier, donné par nos troupes, le 12 octobre, au soir, les assiégeants se retirèrent dans le château, et nos soldats entrèrent le lendemain 13 dans *Lérida*, où ils ne trouvèrent que des femmes, des enfants et des vieillards, dont les églises étaient remplies.

Après cette première conquête, le duc d'Orléans essaya 1707-1709
celle du *château de Lérida*. Le *2e bataillon* de *La Sarre*, embrigadé, avec Périgord, Miromesnil et Urban, dans la brigade *Lambert*, fit partie d'un détachement qui, sous les ordres du maréchal de *Berwick*, devait protéger l'armée de siège contre les tentatives de Galloway, et fut cantonné à *Balnastro*. Le 11 novembre, le *château de Lérida* capitula, et *La Sarre* revint prendre ses quartiers d'hiver à *Balaguer*, où il reçut 200 miliciens au mois de décembre.

1708. — **Siège de Tortose (juin-11 juillet).**

Au commencement de juin 1708, l'armée franco-espagnole, forte de trente-six bataillons et de cinquante-cinq escadrons, sous les ordres du duc d'Orléans, mit le siège devant *Tortose*. Le *2e bataillon* de *La Sarre* était embrigadé avec la Marine, Ile-de-France et Bresse, dans la brigade de *Valouze*.

Dans la nuit du 26 au 27 juin, *La Sarre* était de tranchée, sous les ordres de M. d'Asfeld, lieutenant-général, et contribua à repousser une sortie de 800 hommes.

Le 11 juillet, la place capitula.

Rôle du 2e bataillon de La Sarre de 1709 à 1714. Défense de Douai (1710). — Campagne de Dauphiné (1711). En Catalogne (1712-1714). — Le 2e bataillon de La Sarre réformé (20 avril 1714).

Le *2e bataillon* de *La Sarre* reçut un renfort de 200 miliciens au mois de novembre 1708, et resta en Espagne jusqu'à l'hiver de 1709, où il évacua le territoire espagnol avec toutes les troupes françaises, pour aller au secours de notre frontière du Nord, menacée par l'armée alliée. Le *2e bataillon* de *La Sarre* fut, comme nous l'avons vu plus

1710-1714 haut, envoyé à *Douai*, où il rejoignit le 1er bataillon (1710). Après le siège de cette ville, il fut renforcé de 150 miliciens, et se rendit en *Dauphiné* (1711), qu'il quitta au mois de décembre 1712, pour aller en *Catalogne*, sous les ordres du maréchal de Berwick, au secours de *Girone*. Cette place, qui était occupée par une garnison française, sous les ordres du marquis de *Brancas*, était bloquée par une armée allemande commandée par le comte de Stahremberg. *La Sarre* (2e bataillon) fit partie des troupes qui firent lever le blocus dans les premiers jours de janvier 1713, et resta en garnison dans *Girone* jusqu'au 20 avril 1714, époque à laquelle il fut *réformé*.

Le capitaine de *Carrière*, qui avait commandé ce bataillon depuis sa création, fut nommé chevalier de l'ordre de Saint-Louis, ainsi que le capitaine de *Soisy*.

Les traités d'Utrecht (1713) et de Rastadt (1714) mirent fin à cette guerre, qui avait coûté à la France tant d'hommes et d'argent.



Après l'expulsion des Autrichiens de la Provence, en 1747, le régiment de La Sarre est accueilli triomphalement à Aix.

1733 Le 11 mai 1721, le colonel d'Autrey de Moncault prit le titre de « mestre de camp » (1).

En 1730, *La Sarre* (un bataillon) avait pour ***mestre de camp*** le comte d'*Autrey de Montcault*, pour ***lieutenant-colonel*** M. d'*Aubarède*, pour *major* M. des *Préaux*, 38 officiers, et 685 sergents, soldats, tambours et fifres.

Le 15 septembre 1730, le *comte de Boissieux*, neveu du maréchal de Villars, succéda au comte d'*Autrey de Montcault* comme *mestre de camp* de *La Sarre*, titre qu'il échangea contre celui de *colonel*, le 15 décembre de la même année.

GUERRE DE LA SUCCESSION DE POLOGNE
(1733-1735).

1733. — Campagne d'Italie.

Au mois d'octobre 1733, à l'ouverture de la guerre de la succession de Pologne, *La Sarre* (un bataillon) avait dix-sept compagnies formant un effectif de 53 officiers et de 632 soldats. Désigné pour faire partie des troupes qui devaient se rendre en Italie et se joindre, à Verceil, aux Piémontais, alliés de la France, le *régiment* fut embrigadé avec Champagne et Orléans dans la brigade commandée par son colonel, le comte de *Boissieux*.

Cette armée franco-piémontaise, forte de 52,000 hommes, ayant à sa tête Villars et le roi de Sardaigne, Charles-Emmanuel III, devait soumettre le Milanais, dont toutes les places étaient au pouvoir des Autrichiens; elle fut employée à faire des sièges.

(1) Note de l'auteur. — Louis XIV ayant rétabli, le 11 mai 1721, la charge de colonel-général de l'infanterie, instituée par François Ier, les colonels prirent le titre de mestre de camp, qu'ils conservèrent jusqu'au 15 décembre 1730, époque à laquelle la charge de colonel-général de l'infanterie fut de nouveau supprimée.

1733. — Sièges de Géra-d'Adda (17-28 novembre), des châteaux de Trezzo et de Lecco (5 décembre), du fort de Fuentès (6-8 décembre) et du château de Milan (15-29 décembre).

Villars et le roi de Sardaigne décidèrent le siège de *Géra-d'Adda* (faubourg de Pizzighettone). 1733

La tranchée fut ouverte, le 17 novembre au soir, au couvent des Franciscains. Le 18, au matin, le marquis de Coigny, lieutenant-général, et le comte de *Boissieux* relevèrent la tranchée avec *La Sarre* et *Picardie*. Ces *deux régiments* repoussèrent avec succès une sortie, que les assiégés firent, vers neuf heures du soir, dans le but d'empêcher l'établissement de nos batteries. Nos grenadiers se distinguèrent particulièrement en cette occasion; animés par la présence de Villars, ils chargèrent l'ennemi avec vigueur, et l'obligèrent à se retirer en toute hâte dans le chemin couvert, en lui infligeant des pertes sérieuses. *La Sarre* prit encore part à l'attaque générale du 23 novembre; la lutte y fut très vive, et, après une alternative de succès et de revers, nos soldats restèrent maîtres du chemin couvert. Le 28 novembre, au matin, les assiégés hissèrent le drapeau blanc sur la brèche, et nos troupes prirent possession de Géra-d'Adda.

Après la capitulation de Géra-d'Adda, le siège de Pizzighettone, qui avait été commencé dès le 25 novembre, fut poursuivi avec ardeur, et ses défenseurs se rendirent le 9 décembre.

La Sarre n'assista pas à cette reddition : il était parti le 3 décembre avec trois autres bataillons, deux escadrons et deux pièces de canon, le tout sous le commandement du comte de *Boissieux*, pour enlever les *forts de l'Adda*. De Boissieux traversa Lodi et Melzo, et s'empara, le 5 décembre, des châteaux de *Trezzo* et de *Lecco*, dont il fit les garnisons prisonnières. Puis il alla assiéger le fort de *Fuentès*, dont

1733-1734 la garnison, qui ne comptait que 50 invalides et 30 miliciens, sous les ordres du comte de Bana, se rendit au bout de trois jours. Après cette petite expédition, le détachement du comte de *Boissieux* rejoignit, le 13 décembre, à Milan, l'armée franco-piémontaise.

Le 15 décembre, Villars vint prendre le commandement des troupes, et, le même jour, il fit ouvrir la tranchée devant le *château de Milan*, qui était défendu par une garnison de 1,800 impériaux sous les ordres du marquis de Visconti.

Jamais opération militaire ne fut plus agréable aux officiers, qui, descendant de la tranchée, pouvaient aller à l'opéra ou au bal, dont l'orchestre commençait à jouer au signal donné par le premier coup de canon tiré des batteries assiégeantes. Villars, bien qu'octogénaire, donnait lui-même l'exemple en dansant le menuet.

Le 29 décembre, la garnison du château de Milan demanda à capituler, et obtint les honneurs de la guerre. Ce siège avait coûté à l'armée franco-piémontaise 450 hommes tués ou blessés.

Après cette conquête, *La Sarre* alla, le 4 janvier 1734, prendre ses quartiers d'hiver dans les environs de Milan, à *Landriano* et à *Vidigulfo*, et, durant ce même mois, il les quitta pendant quelques jours pour prendre part aux sièges de *Novaro d'Arona* et de *Tortone*.

1734. — **Le comte de Maillebois est nommé colonel de La Sarre (10 mars).**

Le comte de *Boissieux*, ayant été nommé maréchal de camp le 20 février 1734, donna sa démission de colonel de *La Sarre*, et eut pour successeur le comte de ***Maillebois***, le 10 mars suivant. Le chevalier d'*Aubarède* était *lieutenant-colonel*, et le chevalier *des Préaux*, *major* du régiment.

1734. — Campagne d'Italie : Affaires de Colorno (1er et 4 juin), bataille de Parme (29 juin).

La Sarre quitta ses quartiers d'hiver à la fin de mars, se 1734
rendit à *Azzanella,* puis à *Piadana,* et fit partie, vers le 30 avril, des troupes réparties le long de l'Oglio. Embrigadé ensuite avec Foix, Saint-Simon et Champagne, dans la brigade *Thomé*, de l'armée franco-piémontaise, commandée par *Coigny*, *La Sarre* prit part aux deux affaires de *Colorno,* avantageuses pour nos armes (1er et 4 juin 1734), puis à la bataille de *Parme* (29 juin). Cette dernière action fut particulièrement sanglante; l'armée franco-piémontaise resta maîtresse du champ de bataille, mais perdit plus de 3,000 hommes : *La Sarre* eut 6 officiers tués et un certain nombre de blessés. Parmi ces derniers figurent le colonel de *Maillebois*, le lieutenant-colonel d'*Aubarède* et le lieutenant en second *Houade.*

L'armée impériale eut 6,000 hommes hors de combat, et perdit son chef, le général *Merci.*

1734. — Surprise de la Secchia (15 septembre).

Quelques jours après la bataille de Parme, l'armée impériale, renforcée de quelques milliers d'hommes venus du Tyrol, et commandée par un nouveau chef, le feld-maréchal Königsegg, vint camper sur la rive droite de la Secchia, en face de l'armée franco-piémontaise, qui occupait la rive gauche, ayant son centre à *Quistello.* Les deux armées restèrent près de deux mois en présence sans bouger, mais les Franco-Piémontais se gardaient mal, et, le 15 septembre, au lever du soleil, un corps considérable de hussards ennemis passa la *Secchia* avec des fantassins en croupe, et parcourut

1734 les lignes des régiments, abattant les faisceaux d'armes. Grâce à des prodiges de valeur, plusieurs régiments français, entre autres *La Sarre* et Champagne, purent se former en bataille et faire de temps en temps face à l'ennemi, qui les poursuivait vivement, jusqu'au moment où ils furent renforcés par les brigades d'Auvergne et du roi, qui accoururent à leur secours, ayant à leur tête le roi de Sardaigne et le maréchal de Coigny. Mais ces deux derniers, voyant une bonne partie de l'armée impériale dans la plaine, se retirèrent, abandonnant Quistello. Ce n'était pas un combat, c'était une déroute, où l'armée franco-piémontaise avait 400 hommes hors de combat et laissait 4,000 prisonniers entre les mains de l'ennemi.

La Sarre, comme la plupart des autres régiments, perdit une partie de ses équipages, ses tentes et la caisse de l'état-major.

Dans cette même journée, un officier de *La Sarre,* le capitaine d'*Ypreville,* étant allé seul, à cheval, en reconnaissance, fut poursuivi, à son retour, par trois hussards ennemis ; « *il se retourna, tua le premier d'un coup de pistolet, de son deuxième il mit le second à terre, puis, l'épée à la main, il se défit du troisième.* Ce beau fait d'armes accompli, le capitaine d'*Ypreville* rejoignit le régiment, tenant par la bride un des trois chevaux » (1).

1734. — Bataille de Guastalla (19 septembre).

Après cet échec, nos troupes allèrent prendre position près de *Guastalla,* où le feld-maréchal de Königsegg vint les attaquer le 19 septembre 1734 Nos soldats prévoyaient avec plaisir que les ennemis viendraient attaquer, et

(1) Extrait des *Mémoires d'un officier de La Sarre.*

brûlaient du désir de laver l'outrage de la Secchia; aussi, poussèrent-ils des cris de joie lorsqu'ils aperçurent les Autrichiens. 1734

L'armée franco-piémontaise avait été mise en bataille le long d'un chemin bordé d'un fossé assez escarpé et garni d'une haie vive. L'effet principal de l'attaque devait porter sur notre gauche et sur notre centre. L'action commença vers dix heures du matin ; nos soldats se défendirent avec une ardeur et un courage infinis, et, après bien des attaques opiniâtres, les impériaux durent nous abandonner la victoire, laissant sur le champ de bataille 9,000 hommes tués ou blessés, cinq pièces de canon et trois étendards. L'armée franco-piémontaise eut 6,000 hommes hors de combat. *La Sarre*, qui avait combattu avec Champagne et Saint-Simon, sous les ordres du brigadier de *Saint-Simon*, eut *cinq officiers blessés :* le capitaine de grenadiers de la *Ferté* (1), l'aide-major de *Suère*, le lieutenant de *Frézeant*, le sous-lieutenant de grenadiers *Mille* et le sous-lieutenant de la *Ferté*.

Cette victoire fut sans résultat pour nos troupes, qui se contentèrent de garder le Modénais. *La Sarre*, après avoir campé à *Gazzolo* et à la *Bocca* en septembre et octobre, à *Bozzolo* et à *Crémone* en novembre, alla prendre ses quartiers d'hiver à *Lodi* le 24 décembre 1734.

1734. — Le comte de Lussan est nommé colonel de La Sarre le 1er décembre.

Le comte de *Maillebois* ayant été nommé *colonel-lieutenant* du régiment d'infanterie du Dauphin le 25 novembre 1734, le comte de *Lussan* fut nommé *colonel de La Sarre* le 1er décembre 1734, ayant pour lieutenant-colonel M. d'*Aubarède*, et pour major M. de la *Romagère*.

---

(1) Mort des suites de sa blessure.

1735. — Campagne d'Italie : surprise des châteaux de Gonzague et de Reggiolo (29 mai). — Prise de Revere (7 juin). Combat de Goito (17 juin).

1735 Le 12 mai 1735, *La Sarre* (1) se réunit aux troupes franco-piémontaises, qui avaient passé l'hiver sur les bords de l'Adda, et alla camper avec elles à *Casal-Maggiore*.

Quelques jours après, le 29 mai, *La Sarre* fit partie d'un détachement qui, sous les ordres du maréchal de *Noailles*, alla surprendre les châteaux de *Gonzague* et de *Reggiolo*, et s'en empara. Ce détachement vint ensuite camper à *Quingentole*, et en partit le 6 juin pour attaquer le poste de *Revere*, dans le but de rejeter les Autrichiens sur la rive gauche du Pô.

Dans la nuit du 6 au 7 juin, à une heure du matin, les *grenadiers de La Sarre* furent envoyés en reconnaissance avec ceux d'Auvergne, sous les ordres du brigadier de la *Grange*. Ce dernier, ayant appris par deux bourgeois que la place de Revere était évacuée par les Autrichiens, la fit occuper par nos troupes. Le but de l'expédition se trouvant rempli, le détachement rentra au camp de Quingentole.

La Sarre prit encore part, le 17 juin, au combat de *Goito*, qui eut pour résultat de forcer les Autrichiens à battre en retraite : M. de la *Romagère*, major de *La Sarre*, fut grièvement *blessé* dans cette affaire.

Les Autrichiens s'étant retirés vers Trente, les troupes franco-piémontaises furent réparties dans divers cantonnements, à la fin de juin ; *La Sarre* occupa *Roverbella*.

L'ordre de suspendre les hostilités arriva au commence-

(1) En 1735, La Sarre, qui, depuis le commencement du règne de Louis XV, avait eu l'habit blanc avec parements bleus, porta l'habit et la culotte gris blanc, doublure et parements bleus, veste et bas rouges, manches en bottes, boutons de cuivre, poches en travers, et chapeau bordé d'or faux.

ment de novembre 1735, et nos troupes prirent définitivement leurs quartiers d'hiver : *La Sarre* prit les siens à *Magenta* et à *Corbetta*, dans le Milanais. 1736-1738

Au mois de mai 1736, *La Sarre* reçut l'ordre de rentrer en France ; il quitta ses quartiers d'hiver le 24 mai, et se dirigea, par *Novare*, *Verceil* et *Casal*, sur *Barcelonnette*, où il arriva le 10 juin 1736, pour aller, de là, tenir garnison à *Aix*.

CAMPAGNE DE CORSE

(1738-1741).

Le 27 juillet 1737, la France avait conclu avec les Génois un traité par lequel elle s'engageait, moyennant un subside, à faire passer six bataillons en Corse, dans le but de ramener sous l'autorité de la République de Gênes ses habitants, qui avaient proclamé roi un aventurier allemand du nom de Théodore de Neuhof.

La Sarre, qui était encore en garnison à *Aix*, fut désigné pour passer en *Corse*, sur la demande du comte de *Boissieux*, son *ancien colonel*, auquel Louis XV avait confié le commandement du corps expéditionnaire.

Dès les premiers jours de janvier 1738, les six bataillons destinés à l'expédition furent réunis à *Antibes : La Sarre* (dix-sept compagnies), fort de 40 officiers et 510 hommes, avait pour *colonel* le comte de *Lussan*, pour *lieutenant-colonel* M. de la *Romagère*, pour *major* M. de la *Peyrusse*, et pour *aide-major* M. d'*Oms*. Parti du golfe de Juan le 1er février 1738, *La Sarre* débarqua à *Bastia* le 5, et y tint garnison.

1738. — **Affaire de Borgo (12 décembre).**

Le comte de Boissieux chercha à rétablir la tranquillité en Corse sans recourir à la force, et, le 16 novembre 1738,

1738 il fit publier un règlement, d'après lequel le pardon général serait accordé à tous les révoltés, à condition qu'ils livreraient leurs armes. Ce règlement fut d'abord accepté avec soumission par les Corses, mais bientôt les moines prêchèrent publiquement la rébellion, et mirent tout en œuvre pour attiser contre les Français le feu de la haine : toutes les montagnes se soulevèrent. Le comte de Boissieux résolut alors de désarmer par force les habitants, et, au commencement de décembre, un *détachement de 400 hommes de La Sarre* partit de Bastia, sous le commandement du *lieutenant-colonel* de la *Romagère*, pour opérer le désarmement du village de *Borgo*, à quatre lieues de cette ville. A peine le détachement de *La Sarre* était-il arrivé à *Borgo*, qu'il y fut attaqué le 12 décembre par une bande de montagnards.

La Sarre repoussa vigoureusement cette agression, et fut renforcé le lendemain par plusieurs compagnies de grenadiers amenées par le comte de Boissieux en personne. Ce dernier, bien qu'occupant de belles positions, craignait d'être coupé, et se replia sur Bastia, après avoir ramené à lui le détachement de *La Sarre*. Les rebelles profitèrent du moment où le *régiment* évacuait *Borgo* pour l'assaillir de nouveau ; il en résulta une vive escarmouche, où l'ennemi perdit 30 hommes. Nos troupes purent ensuite regagner Bastia sans autre incident.

« Cet engagement, sans grande importance, permit de se rendre compte des difficultés et des dangers de toute nature que nous réservait une guerre dans ces hautes montagnes, en face de pareils adversaires, ne présentant nulle part de masses, apparaissant de tous les côtés à la fois, s'approchant en se dissimulant de rocher en rocher, tirant de loin, et nous échappant toujours en se jetant dans les fourrés épais qui couvrent le pays, presque impraticables à tous autres qu'à ces rudes montagnards » (1).

(1) *Les guerres sous Louis XV*, par le comte Pajol.

1739. — Occupation du village de Nebbio (2 juin). — Affaire de San-Giacomo (3 juin), occupation du village de Lento (juin).

Le comte de Boissieux, n'ayant pas de forces suffisantes 1739
pour prendre l'offensive, résolut de rester sur la défensive en attendant de nouveaux renforts que Louis XV lui avait promis, mais il mourut de la fièvre, à Bastia, le 2 février 1739, et le marquis de *Maillebois* lui succéda.

Au mois de mai 1739, les renforts attendus étaient arrivés, et M. de Maillebois, disposant de seize bataillons, allait être en mesure de commencer sérieusement les opérations : « Les troupes, formant deux groupes réunis autour de Bastia et de Calvi, devaient opérer de chaque côté séparément, briser la résistance sur leur passage, puis marcher à la rencontre l'une de l'autre, de manière à converger et à se réunir sur le Golo en avant de Corte, coupant ainsi et isolant du reste de la Corse la Balagne et le Nebbio » (1).

Le 2 juin 1739, à midi, le groupe, dont faisait partie *La Sarre*, partit de *Bastia* sous les ordres de *Maillebois*, et, après s'être emparé du village de *Nebbio*, arriva à une heure du matin à l'église de *San-Nicolao*. A la suite d'une petite escarmouche, où les grenadiers de *La Sarre* contribuèrent à chasser 200 rebelles cachés dans les broussailles, la colonne de Maillebois campa au-dessus du village de *Piève*.

Maillebois divisa ses troupes en quatre colonnes, qui partirent le 3 juin, dès la pointe du jour, à la rencontre de l'ennemi. *La Sarre*, qui faisait partie de la *colonne de droite*, commandée par le colonel de *Lussan*, marcha droit à la gorge de *San-Giacomo*, où il trouva les rebelles des

(1) *Les guerres sous Louis XV*, par le comte Pajol.

1739 villages de Pietralba, Novella, Caccia et Giovellina établis dans les rochers et paraissant décidés à en défendre le passage. *La Sarre* attaqua aussitôt les rebelles, et, malgré leur vive résistance, parvint à les déposter.

Nos soldats s'établirent sur la position ennemie, et y passèrent la nuit. Le lendemain, 4 juin, à neuf heures du matin, les habitants de ces quatre villages vinrent déposer leurs armes entre les mains du *colonel de Lussan*.

La Sarre s'empara encore du village de *Lento*, après avoir échangé quelques coups de fusil avec les rebelles, vint ensuite camper entre *Ponte-Novo* et *Pastoreccia* du 17 au 21 juin, puis se porta sur *Omessa*, où il arriva le 24. Maillebois jugea nécessaire de donner du repos à ses troupes, fort éprouvées par les grandes chaleurs et par des fatigues excessives, et le 3 juillet il fit étendre les cantonnements : *La Sarre* fut cantonné à *Vensolasco* et à *Penta*.

1739. — Combat de Bastelica (4 août).

Le 10 juillet 1739, toute la partie septentrionale de la Corse était soumise, et Maillebois résolut de marcher sur Ajaccio pour pacifier la partie méridionale. C'est alors que quelques *compagnies de La Sarre*, conduites par le colonel de *Lussan*, reçurent l'ordre d'occuper un défilé voisin de *Bastelica*, et y soutinrent, le 4 août, un *combat assez sérieux* : attaqué à l'improviste par les Corses, le *colonel de Lussan* fait aussitôt occuper les crêtes par ses grenadiers. Ceux-ci, commandés par le capitaine de la *Chenaye*, parviennent à déloger les Corses de toutes les positions qu'ils prennent successivement dans les rochers, et sauvent le détachement, qui ne perd qu'un officier et quelques soldats.

Ensuite, *La Sarre* se dirigea sur *Ajaccio*, où il arriva le 16 août 1739.

Fin de la campagne de 1739. — Occupation de Zicavo. — Retour en France de La Sarre (avril 1741).

Maillebois, ayant résolu de s'emparer de la Piève de Talavo, la fit assaillir de quatre côtés à la fois : au jour convenu, *La Sarre* se mit en mouvement, et occupa *Sainte-Marie-d'Ornano*, il ne trouva point de résistance dans les villages d'*Istria* et d'*Ornano*, et en désarma les habitants. Tout marcha donc à souhait de ce côté, mais il n'en fut pas de même plus au sud, où les troupes françaises trouvèrent une résistance acharnée. 1739-1740

Maillebois résolut ensuite de s'emparer de *Zicavo*, dernier boulevard de l'insurrection : l'attaque eut lieu le 22 septembre, au point du jour, mais on fut surpris de trouver le village entièrement désert, la population s'étant retirée pendant la nuit sur la montagne *del Coscione*. Au lieu de poursuivre les rebelles sur ces hauteurs escarpées et difficiles, M. de Maillebois préféra les cerner : *La Sarre* fut cantonné à *Zicavo* pour bloquer les rebelles de ce côté. Le plus grand nombre des habitants de Zicavo, retiré sur la montagne *del Coscione*, pressé par la faim, ne tarda pas, en effet, à demander grâce, et le chef des rebelles, lui-même, le prévôt de Zicavo, se rendit le 10 octobre 1739. La guerre paraissait donc terminée, et les troupes françaises allèrent occuper leurs quartiers d'hiver. *La Sarre* se dirigea sur *Bastia*, où il arriva le 28 octobre 1739.

Pendant cette campagne de 1739, *La Sarre* avait eu *4 hommes tués, 6 morts à l'hôpital et 64 grièvement blessés ;* son effectif n'était plus que de 436 hommes.

Le *comte de Lussan* fut récompensé de ses services en Corse par le grade de *brigadier*, qu'il obtint le 1er janvier 1740.

Après avoir passé toute l'année 1740 (1) à *Bastia*, *La*

---

(1) En 1740, on adopta pour l'infanterie l'usage de la grande guêtre, en toile blanche pour l'été, et en laine noire pour l'hiver.

1741-1743 *Sarre* revint en France en avril 1741, et fut envoyé dans les garnisons d'*Alsace*. Les Corses, contents de la justice et de la clémence de nos généraux, devenus presque Français, avaient reconduit en pleurant nos soldats à leurs vaisseaux.

GUERRE DE LA SUCCESSION D'AUTRICHE
(1740-1748).

Campagne de 1743 en Bavière et en Haute-Alsace.
1743. — Combats de Rhinvilliers (4 septembre) et de Bamlach (30 septembre).

La Sarre, fort de 607 hommes, fit partie du corps de réserve rassemblé à la fin d'avril 1743 entre le Rhin et le Necker, sous les ordres du prince de *Dombes*, et fut cantonné à *Rohrbach*. Au mois de juin, il se trouvait au camp de *Wimpfen*, et entra dans la composition du corps de 12,000 hommes qui partit le 4 juin, sous les ordres de M. de *Ségur*, pour aller renforcer l'armée de *Bavière* commandée par le maréchal de *Broglie* : cette dernière était, en effet, trop faible pour se soutenir devant l'armée impériale, qui avait à sa tête le prince Charles. Le corps de M. de Ségur arriva à *Donauwerth* le 14 juin, et, grâce à ce renfort, l'armée de Bavière put effectuer sa retraite sur le Rhin; elle arriva le 22 juillet à Spire.

La Sarre, embrigadé avec la Mark, Cambrésis et Beaujolais, sous les ordres du *brigadier de Lussan*, son colonel, acheva cette campagne dans la Haute-Alsace, où *Coigny* avait pour mission d'empêcher les impériaux de franchir le Rhin. Le *régiment* partit de Spire le 25 juillet, et arriva le 2 août à *Schelestadt*, d'où il fut détaché à *Rhinvilliers* avec d'autres régiments, sous les ordres de M. de *Balincourt*.

Le 4 septembre, à quatre heures du matin, 3,000 Autrichiens et Croates passèrent le Rhin sur cent quarante bateaux, et, à peine débarqués, ils se précipitèrent, en poussant de grands cris, sur la redoute de *Rhinvilliers*,

qu'ils voulaient occuper pour en faire une tête de pont. Les 1743
troupes françaises furent de suite divisées en deux colonnes, pour aller au secours de la redoute. *La Sarre,* qui faisait partie de la *colonne de gauche*, commandée directement par M. de Balincourt, marcha droit à l'ennemi, baïonnette au canon, et, après un combat assez vif, culbuta les impériaux dans le Rhin : 2,000 prisonniers furent les trophées de ce beau fait d'armes.

Le lieutenant *Houade*, qui, à la première alerte, s'était mis à la tête des grenadiers de *La Sarre,* pour se porter au secours de la redoute, fit preuve en cette occasion de la plus grande valeur. C'était un vieux brave, qui, entré au régiment en 1724 comme soldat, était parvenu, *par son mérite*, au grade d'officier pendant la campagne d'Italie de 1733; il devint plus tard major de *La Sarre*, qu'il ne quitta qu'en 1766.

Les soldats de *La Sarre* donnèrent, pendant ce combat, la preuve d'une grande discipline : l'aide-major *Dumesnil* venait de commander « en joue » sur des barques chargées d'ennemis, quand ces derniers, se sentant perdus, demandèrent grâce. « M. *Dumesnil* fit alors retirer les armes, et il n'y eut pas, en ce moment, un seul coup de fusil tiré (1) ! »

Quelques jours après, le 30 septembre, un parti de troupes légères débarqua dans l'*île de Bamlach* : *La Sarre*, ayant à sa tête son *colonel, le brigadier de Lussan*, occupa cette île avec trois autres bataillons, puis bravant à découvert le feu de trente-six pièces de canon en batterie sur la rive droite du Rhin, et une effroyable mousqueterie, il marcha avec *intrépidité* sur l'ennemi, et le força à regagner ses bateaux à la hâte. Cette action fut si rapidement menée qu'elle ne coûta à *La Sarre* que *2 hommes tués* et *5 blessés*.

M. de *Lussan* fut signalé par M. de Balincourt pour la façon brillante dont il avait dirigé ses troupes en cette occasion.

La Sarre quitta Rhinvilliers, pour aller prendre ses quartiers d'hiver le 17 octobre 1743 à *Sassenheim.*

(1) Extrait des *Mémoires d'un officier de La Sarre.*

Campagne de 1744 en Alsace et en Bavière.
1744. — Reprise de Wissembourg et des lignes de la Lauter (5 juillet). — Escalade de Burghausen (20 novembre).

1744-1745 Au printemps de 1744, *La Sarre* faisait toujours partie de l'armée du Rhin, ayant à sa tête le maréchal de Coigny, qui avait pour mission de défendre l'Alsace contre les Autrichiens sous les ordres du prince Charles et du feld-maréchal Traun. *La Sarre* prit part à la reprise de *Wissembourg* et des lignes de la *Lauter* le 5 juillet 1744, et, lorsque le prince Charles fut forcé de repasser le Rhin, après les affaires de Saverne, de Reichevaux et d'Augenheim, il fit partie du corps auxiliaire fourni par Louis XV à l'empereur Charles VII pour l'aider à rétablir ses affaires en Allemagne. Ce corps, commandé par M. de Ségur, se composait de tous les régiments allemands à la solde de la France, et de quatre bataillons français, dont celui de *La Sarre* était le plus ancien.

Le régiment quitta le camp de *Neudorf*, le 4 septembre, pour se porter dans la vallée de *Schorndorf*, et prit part, le 20 novembre, à l'escalade de *Burghausen* (1) (sur la Salzbach), qui ne lui coûta que *2 grenadiers blessés*.

Après avoir campé quelques jours à *Wilshofen*, *La Sarre* partit le 30 novembre pour *Rain*, où il arriva le 10 décembre 1744.

Campagne de 1745 en Bavière et sur le Mein.
1745. — Combat de Pfaffenhofen (15 avril).

La campagne de 1745, dans laquelle les troupes françaises ne furent nullement secondées par les Bavarois, ne pré-

(1) Un officier de La Sarre, le lieutenant de grenadiers Houade, qui prit une part active à cette affaire, la raconte en ces termes : « Les Français escaladèrent les murs de la citadelle, à l'aide du soutien de leurs camarades et des baïonnettes, puis entrèrent dans la ville par une poterne qui était à demi bouchée. Mon capitaine, qui n'était pas ingambe, ne put y entrer qu'après l'action. »

sente d'autre fait saillant que le combat de *Pfaffenhofen* 1745
(15 avril 1745), où le corps de Ségur, dont *La Sarre* faisait toujours partie, fut assailli dans un défilé par 15,000 Autrichiens, au moment où il quittait cette ville pour se diriger sur Eichstadt : les troupes françaises, abandonnées et trahies par les Bavarois, devaient être totalement détruites; elles durent leur salut à la bravoure individuelle du soldat français et à l'intelligence de ses officiers. Nous perdîmes 2,400 hommes. Ségur retourna promptement à *Rain*, le 16 avril, pour sauver le reste de ses troupes, passa le Lech le 18, et le 27 établit son camp à *Bietigheim*.

Pendant cette retraite, le froid fut si rigoureux, que *La Sarre* perdit 40 hommes qui restèrent en arrière, et dont on n'eut jamais de nouvelles. Le lieutenant *Houade*, déjà cité, s'y fit encore remarquer par son zèle.

La Sarre rentra quelque temps après en France, et acheva la campagne de 1745 sur le Bas-Rhin : au mois de novembre, il se trouvait derrière les *lignes de la Queich*.

La campagne terminée, le régiment alla tenir garnison à *Gray*.

1745. — **Le marquis de Tombebœuf nommé colonel de La Sarre. Le régiment remis sur le pied de deux bataillons (25 août).**

A la fin de l'année 1745, le marquis de *Tombebœuf* fut nommé *colonel de La Sarre*, en remplacement du comte de *Lussan*, qui avait été promu au grade de *maréchal de camp* au mois de mars 1744.

Le 25 août 1745, *La Sarre* fut remis sur le pied de *deux bataillons* à dix-sept compagnies, formant un effectif de 1,450 hommes; il avait pour *lieutenant-colonel M. de Joux*, nommé le 7 août 1745, et pour commandant du 2e bataillon M. de *Sennezergues*. Pour compléter le cadre du 2e bataillon, MM. de *Saint-Aulaire, Vanet de Lisleroy*, de *La Ferté*, de *Villars, Morant, Morni de Zimbes*, de *Lestang-Celles*,

1745-1746 et d'*Aubarède* (Jean-Maximilien), furent promus au grade de *capitaine* le 27 septembre 1745; M. *Houade* fut nommé, à la même date, aide-major avec rang de capitaine.

1746-1748. — La Sarre à l'armée d'Italie.
1746. — Brillant fait d'armes du capitaine d'Aubarède à Castel-d'Appio (septembre).

La Sarre (deux bataillons), fort de 1,450 hommes, partit de *Gray*, au mois de juin 1746, pour se rendre en Provence, au moment où, après la défaite de Plaisance, l'armée franco-espagnole, commandée par le maréchal de Maillebois et par don Philippe, se repliait sur Gênes, poursuivie par 40,000 Austro-Piémontais sous les ordres de Braun. Le régiment fut d'abord cantonné à *Grasse, Vence* et *Saint-Paul* le 16 juillet, puis, embrigadé avec Blaisois et Saint-Jean d'Angély dans la brigade de *Péreuse*, il se rendit à *Vintimille*.

Le 24 septembre 1746, *La Sarre* reçut l'ordre de prendre position sur les bords de la Nervia, pour protéger la retraite de l'armée française sur Menton, et le marquis de *Tombebœuf*, son colonel, reçut du maréchal de Maillebois une instruction dont nous donnons l'extrait suivant :

« L'armée devant marcher demain du camp de Vintimille à celui de Menton, la brigade de *La Sarre*, aux ordres du brigadier de Péreuse, restera à Vintimille jusqu'à nouvel ordre.

« Le colonel de Tombebœuf se portera demain, à la générale, sur les bords de la Nervia, avec les quatre compagnies de grenadiers de la brigade et un piquet par bataillon, il occupera les hauteurs qui sont devant le front du camp, de manière à couvrir le mouvement de l'armée et la marche des équipages.

« On s'en rapporte au zèle du colonel de Tombebœuf et à la parfaite connaissance qu'il a du pays pour placer ses postes. »

Pour l'exécution de cet ordre, le capitaine d'Aubarède

avait été détaché avec un piquet de *150 hommes* de *La Sarre* au poste important de *Castel d'Appio*, où, d'après les instructions qu'il avait reçues, il devait tenir jusqu'à la dernière extrémité; il y fut attaqué par un gros corps ennemi, qui tentait de couper la communication de la garnison de *Vintimille*, commandée par M. de *Péreuse*, avec l'armée campée aux environs de *Menton*. Les *soldats* de *La Sarre* se défendirent avec acharnement; la *moitié de ces braves tomba sous les coups de l'ennemi, et le capitaine d'Aubarède lui-même, seul survivant parmi ses officiers, ne s'en tira qu'avec un coup de feu qui le perça de part en part*. Le lieutenant des *Noyes* fut du nombre des officiers tués dans ce combat; le sergent de *Lassus de Montereau* (plus tard officier) y reçut *deux graves blessures*. Grâce à l'héroïsme de cette poignée de Français, le projet de l'ennemi échoua. 1746

Le capitaine d'*Aubarède* reçut pour ce beau fait d'armes *la croix de Saint-Louis*, et continua à servir au régiment de *La Sarre* jusqu'en 1757, époque à laquelle il obtint une pension de retraite de 400 livres sur le trésor royal (1).

Le 27 septembre, *La Sarre* quitta *Vintimille*, et, après avoir campé successivement à *Menton* et à la *Turbie*, sous les ordres du lieutenant-général de *Maulevrier*, il vint occuper, le 6 novembre 1746, le camp de *Saint-Laurent* sur les bords du Var. *La Sarre*, qui était passé dans la brigade de *Mailly*, reçut l'ordre de prendre position sur le *Var*, pour en défendre le passage pendant que le reste de l'armée se dirigerait sur le camp de *Biot*.

---

(1) D'Aubarède (Jean-Maximilien), écuyer, né le 1er février 1721, entré au service en qualité d'enseigne au régiment de La Sarre le 27 décembre 1733, lieutenant en 1738, capitaine le 27 septembre 1745, retraité en 1757, a fait les campagnes de 1734 et 1735 en Italie, celles de 1738, 1739 et 1740 en Corse, celles de 1743, 1744, 1745, 1746 en Bavière, sur le Rhin, et en Italie. Les oncles et les grands-oncles du capitaine d'Aubarède, ainsi que son frère, ont tous servi dans La Sarre, et sont parvenus au grade de lieutenant-colonel. M. d'Aubarède était encore représenté au régiment de La Sarre, en 1779, par un de ses fils qui y servait comme lieutenant en second.

1756 Le marquis de *Montcalm*, maréchal de camp, fut désigné pour aller prendre le commandement de toutes les troupes de la Nouvelle-France, sous l'autorité supérieure de M. de *Vaudreuil*, gouverneur général. Il emmenait avec lui le chevalier de Lévis, brigadier d'infanterie; M. de Bourlamaque, colonel; M. de Bougainville et un renfort composé des deuxièmes bataillons de *La Sarre* et de Royal-Roussillon, formant à eux deux un effectif de 1,050 hommes. Le 2e bataillon de *La Sarre*, commandé par le lieutenant-colonel de *Sennezergues*, quitta *La Rochelle*, sa garnison, avec treize compagnies (1), formant un effectif de 43 officiers et 515 hommes, et se rendit à *Brest*, où il s'embarqua, du 20 au 24 mars 1756, sur la flotte composée des vaisseaux de ligne le *Héros*, l'*Illustre*, le *Léopard*, et des trois frégates le *Sauvage*, la *Sirène* et la *Licorne* : cette dernière portait M. de Montcalm. Le 24 mars, *La Sarre* et *Royal-Roussillon* étaient embarqués, et Montcalm en rendit compte en ces termes au ministre de la marine : « On ne peut rien ajouter à la bonne grâce, à l'air de satisfaction avec lequel l'officier et le soldat se sont embarqués ».

La flotte appareilla pour le *Canada* le 3 avril, et arriva à *Québec* le 11 mai 1756.

Nos forces au Canada comprenaient dès lors : 5 bataillons de troupes de France, y compris *La Sarre* et Royal-Roussillon (2,352 hommes), 156 volontaires, 918 recrues, plus 2,000 fantassins de marine, les milices canadiennes et les sauvages (2), en tout 7,000 combattants. C'était tout ce

(1) Note de l'auteur. — Le 2e bataillon de La Sarre avait laissé à La Rochelle ses quatre compagnies de fusiliers d'augmentation : ces quatre compagnies furent incorporées dans le 1er bataillon le 1er janvier 1760.

(2) Montcalm, ne voulant pas convoquer tous les contingents disponibles, pour laisser des bras à l'agriculture, avait cherché à obtenir l'alliance des Peaux-Rouges : il y réussit en devenant Indien de pied en cap, en vivant dans la familiarité des sauvages, passant des journées entières à fumer le calumet dans les Wigwams, assis à côté des chefs devant le feu du conseil, méditant, gardant le silence

qu'on pouvait opposer aux 12,000 Anglo-Américains qui menaçaient notre colonie. 1756

Après être resté quelque temps à *Québec*, *La Sarre* alla occuper, le 12 juin, le camp retranché de *Frontenac*, avec Guyenne, sous le commandement du colonel de Bourlamaque.

1756. — Attaque et prise de Chouagen (11-15 août).

Vaudreuil, ayant appris que les Anglais se préparaient à une attaque sur le lac Saint-Sacrement, donna l'ordre à Montcalm d'aller assiéger *Chouagen* (ou Oswégo), situé à l'embouchure de la rivière de ce nom, sur le lac Ontario, dans le but de faire une diversion, et d'attirer sur lui une partie des forces anglaises. Les ouvrages défensifs de Chouagen consistaient en trois forts détachés : les forts Ontario, Chouagen et Georges, défendus par 1,700 hommes des régiments de Sherly, Peppereel et Schuyler, sous les ordres du colonel Mercer. Montcalm avait à sa disposition trois bataillons de France, dont celui de *La Sarre*, des Canadiens et des sauvages, en tout 3,000 hommes répartis en deux divisions. *La Sarre*, faisant partie avec Guyenne de la 1re division, commandée directement par Montcalm, s'embarqua le 4 août à Frontenac (sur le lac Ontario), et débarqua, dans la nuit du 11 au 12, dans une petite baie située à une demi-lieue seulement de Chouagen. On établit le bivouac sur le bord du lac, devant les bateaux, et on y construisit aussitôt une batterie faisant face au lac, pour tenir en respect les sloops des Anglais.

La tranchée fut ouverte le 12 août à minuit devant le fort

---

qui convient à un grand guerrier. Les Peaux-Rouges, remplis d'admiration pour cet officier français, qui, pour frapper davantage leur imagination, alla jusqu'à dompter des serpents, bondirent tous, s'ébranlant pour la danse de guerre, après une allocution de Montcalm, et promirent leur alliance à la France.

1756-1757 de Chouagen, dans un terrain couvert d'abatis et de troncs d'arbres, et, le 15, les trois forts étaient au pouvoir de Montcalm, grâce au zèle des officiers, qui avaient secondé ses desseins avec tant de succès, que les Anglais s'étaient trouvés investis et attaqués dans le temps qu'ils s'y attendaient le moins.

Quant à Montcalm, il avait surpassé ce qu'on attendait de sa valeur intrépide. 1,400 prisonniers, 7 vaisseaux de guerre, 200 bateaux chargés de munitions, 55 canons, 19 mortiers et 47 pierriers furent les fruits de cette victoire.

Les Anglais avaient eu 152 hommes hors de combat, et les Français 30 : *La Sarre* eut les capitaines de *Palmarolles*, du *Parquet*, et l'enseigne de *Laubanie* (Guillaume) blessés. Le lieutenant-colonel de *Sennezergues*, qui s'était comporté avec valeur à l'attaque de Chouagen, obtint comme récompense une pension de 500 livres.

Après avoir mis le feu aux maisons et aux magasins de Chouagen, et rasé toutes les fortifications, nos troupes se rembarquèrent, le 21 août, et se dirigèrent sur Carillon, qu'elles quittèrent, vers le 1er novembre, pour prendre leurs quartiers d'hiver : *La Sarre* alla prendre les siens à Montréal.

Par ordonnance du 10 novembre 1756, l'état-major du 2e bataillon de *La Sarre* se composa d'un commandant sans compagnie, d'un aide-major et de deux enseignes; de plus, chacune des treize compagnies eut un capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant, 3 sergents, 4 caporaux, 4 anspessades, un tambour et 48 hommes.

1757. — Première expédition contre le fort Saint-George (février-mars).

Le 23 février 1757, un détachement de 1,600 hommes, dont faisaient partie, en qualité de volontaires, le capitaine de *Beauchastel*, le lieutenant de *Savournin* et environ 60 hommes de *La Sarre*, partit de Montréal sous les ordres

de Rigaud de Vaudreuil, frère du gouverneur, pour aller 1757
détruire les approvisionnements que les Anglais avaient accumulés au fort *Saint-George*, situé à l'extrémité sud du lac Saint-Sacrement et dénommé par les Anglais William-Henry.

Nos troupes eurent soixante lieues à faire sur la glace, couchant au milieu de la neige sur la peau d'ours avec une simple voile pour abri. Mais toutes ces difficultés n'altérèrent pas le courage et la patience de nos soldats : on les voyait courir avec bonne humeur, comme à une partie de plaisir, la raquette aux pieds, derrière les traîneaux chargés de vivres tirés par de grands chiens. Cette petite colonne traversa ainsi les lacs Champlain et Saint-Sacrement, et arriva le 18 mars à une lieue du fort Saint-George.

Reconnaissant l'impossibilité de s'emparer du fort, Rigaud se contenta de faire brûler tout ce qui était à l'extérieur et plus de 300 bateaux. Cette expédition ne coûta aux Français que 11 hommes tués ou blessés.

Le capitaine de *Beauchastel* et le lieutenant de *Savournin*, du bataillon de *La Sarre*, furent proposés pour une gratification à la suite de cette expédition.

1757. — Deuxième expédition contre le fort Saint-George (juillet-août), siège et prise de ce fort (4-9 août).

Au commencement de juillet 1757, une nouvelle expédition, à laquelle *La Sarre*, en entier, devait prendre part, fut projetée contre le fort *Saint-George*, défendu par 2,264 Anglais commandés par le colonel Munro.

Les troupes destinées à faire partie de cette expédition, sous les ordres de Montcalm, furent réunies à Carillon, vers la fin de juillet : elles se composaient de six bataillons de troupes de France, de 180 canonniers, de 2,646 Canadiens et de Peaux-Rouges, formant un effectif total de 6,200 hommes. Les six bataillons de France formèrent

1757 trois brigades; *La Sarre*, fort de 364 hommes, fit partie avec Guyenne de la deuxième.

Les troupes ne pouvaient s'embarquer à Carillon, à cause des cataractes qu'il fallait franchir; c'était donc un portage d'environ six lieues à effectuer. Nos soldats, pleins d'entrain, durent porter sur les épaules, au-delà des cataractes, les canots remplis de vivres et de munitions. Les brigades, lieutenants-colonels en tête, se relevaient pour ce travail long et pénible qui, commencé le 30 juillet, ne se termina que le 1er août.

Le même jour, *La Sarre* fut détaché sous les ordres du chevalier de *Lévis*, et dut s'avancer par terre jusqu'à la baie de Ganaouské, à seize kilomètres du fort Saint-George, tandis que le reste de l'armée, embarqué sur 250 bateaux, gagnait le même point par eau, précédé d'une avant-garde de 150 canots en écorce montés par les sauvages. Les soldats de *La Sarre*, qui formaient l'avant-garde de la colonne de Lévis, eurent beaucoup à souffrir pendant cette marche, où ils durent cheminer sous bois, la hache à la main, le fusil sur le dos. La jonction des troupes se fit sans coup férir, ainsi que le débarquement, le 2 août.

Le lendemain, à trois heures du matin, nos troupes commencèrent l'investissement du fort Saint-George, et, le 4 août, *La Sarre* ouvrit la tranchée devant le front nord-ouest, dans un terrain embarrassé de troncs d'arbres et d'abatis qui nécessitaient l'emploi de la hache et de la scie.

Le 9 août, la garnison demanda à capituler. Les Anglais avaient eu 350 hommes hors de combat, et les Français 54.

En vertu de la capitulation, les troupes anglaises se retirèrent avec armes et bagages au fort Edward, escortées par un détachement, et s'engagèrent à ne plus servir, pendant dix-huit mois, ni contre la France, ni contre ses alliés.

Nos sauvages, convaincus qu'on leur laisserait piller le fort et scalper quelques centaines d'Anglais, se voyant déçus dans leur cupidité et leur férocité, en furent très irrités : ils passèrent la nuit à s'enivrer, et, à la pointe du jour, excités par leurs cris de guerre, ils se mirent à la

poursuite des Anglais, dont une vingtaine furent tués. 1757-1758
Grâce à l'intervention de Montcalm et de nos officiers, le calme fut bientôt rétabli.

Nos troupes, après avoir pris possession du fort Saint-George, où les Anglais avaient laissé 44 pièces de canon, beaucoup de munitions et 31 grands bateaux, retournèrent à Carillon le 28 août, et de là à Montréal.

A la suite de cette expédition, le capitaine de *Villars*, un des plus anciens officiers de *La Sarre*, fut nommé chevalier de Saint-Louis, et le capitaine de grenadiers de *Palmarolles* fut proposé pour une pension.

Campagne de 1758.

1758. — Défaite d'un détachement de 200 Anglais (mars).

Au milieu du mois de mars 1758, quelques officiers et soldats de *La Sarre* se joignirent, en qualité de volontaires, à un détachement de 200 sauvages et Iroquois, qui partit de Carillon, sous les ordres de M. de la *Durantaye*, pour combattre un parti de 200 Anglais qui avait quitté le fort Lydius pour battre la campagne. Le détachement anglais, commandé par le major *Roger*, fut complètement défait, et nos Peaux-Rouges rapportèrent 146 chevelures. Le lieutenant de *Fourcet*, du régiment de *La Sarre*, fut signalé dans le rapport de Montcalm comme s'étant particulièrement distingué.

Situation de nos troupes au Canada, en 1758.

Malgré nos succès, la situation du Canada était toujours critique. La guerre et les maladies firent de grands ravages parmi nos troupes et parmi les colons ; en outre, la récolte manqua, et la disette devint un nouvel ennemi qui suscita même quelques désordres qui furent heureusement vite réprimés.

Nous croyons d'ailleurs intéressant de reproduire une

1758 lettre de Montcalm, datée du 20 avril 1758, qui donne une idée exacte de la situation de nos soldats au Canada :

« La discipline se relâche malgré mes soins et ma sévérité. Les recrues arrivées l'an dernier sont un ramassis de mauvaise espèce. Il faut nécessairement que le soldat, afin de subsister dans les circonstances présentes, soit répandu chez l'habitant ; là, il vit dans une espèce d'indépendance, éloigné de la vue de l'officier et du sergent. Les habitations des Canadiens ne sont pas contiguës ; elles sont très distantes les unes des autres.

« J'ai fait juger cet hiver seize soldats de nos bataillons, il y en a eu trois d'exécutés pour désertion, deux condamnés aux galères pour mutinerie envers les sergents, le surplus pour vol.

« Nos troupes vivent dans la plus grande union avec les Canadiens et les sauvages, nos officiers se conduisent avec douceur et sagesse vis-à-vis des uns et des autres, et, s'il y a eu quelques légères plaintes contre de jeunes officiers, j'ai suivi les maximes de nos généraux lorsque nous servions avec les Espagnols ; la plus légère apparence de tort de la part de nos officiers est sur le champ punie avec beaucoup de sévérité.

« Nos soldats paraissent prendre goût au séjour de cette colonie, il continue à s'y faire beaucoup de mariages ; plusieurs, sans se marier, ont pris cet hiver des terres à défricher, et, sans les dispenser du service militaire, je me prête volontiers à tous les arrangements que l'intérêt politique de la colonie exige. Nous ne saurions y laisser trop de soldats de nos bataillons, nous les ramènerions mauvais pour l'Europe, et nous les laisserons très bons pour l'Amérique. Grâce aux difficultés que j'y apporte, nous n'avons eu que deux mariages d'officiers. »

1758. — Expédition du côté de Corlar (juin).

Profitant de notre état d'impuissance, les Anglais se décidèrent à une attaque générale. Ils devaient d'abord

assiéger Louisbourg, prendre le fort de Carillon sur le lac Saint-Sacrement, et rentrer en possession de la frontière de l'Ontario en reconstruisant le fort de Chouagen. 1758

Montcalm, dans cette position si critique, écrivit au ministre, le 16 juin 1758 : « Nous combattrons, et nous nous ensevelirons, s'il le faut, sous les ruines de la colonie. »

Ne pouvant prendre l'offensive, Vaudreuil et Montcalm se préparèrent à résister de leur mieux.

Dans ce but, Lévis fut envoyé, du 20 au 30 juin, sur l'Ontario, avec 1,600 hommes d'élite, pour tâcher de faire prendre la hache aux sauvages, et frapper les Anglais du côté de *Corlar*. Le lieutenant-colonel de *Sennezergues* faisait partie de ce détachement avec un piquet de *64 hommes de La Sarre*. Lévis atteignit le but qu'il se proposait : la plus grande partie des sauvages se rallia à ses troupes.

1758. — Opérations des troupes françaises du 1er au 8 juillet. Affaire du 6 juillet.

Pendant que Lévis remplissait sa mission sur l'Ontario, Montcalm se dirigeait, le 30 juin, sur Carillon, où, d'après les renseignements que lui avaient donnés ses coureurs, devaient se concentrer les efforts de 20,000 ennemis réunis au fort Lydius (sur le Saint-Sacrement), sous les ordres du général-major Abercromby.

Montcalm ne disposait que de 5,000 hommes, dont 2,970 appartenaient aux bataillons réguliers, au nombre desquels *La Sarre*, fort de 500 hommes. Malgré cette infériorité numérique, Montcalm n'hésita pas un moment, et, laissant la plus forte partie de l'armée près de Carillon, il se porta avec le reste de ses troupes, y compris *La Sarre*, à la rencontre des Anglais. *La Sarre* prit position avec Languedoc à la gauche de la chute. Cette manœuvre déconcerta les Anglais, qui furent forcés de retarder leur marche jusqu'au 5 juillet pour attendre tous leurs renforts.

1758 Du 1er au 4 juillet, Montcalm fit faire des reconnaissances par deux compagnies de volontaires, formées avec des soldats appartenant aux troupes de France : l'une d'elles était commandée par le capitaine du *Prat* du régiment de *La Sarre*, ayant pour lieutenant M. de *Lassus* du même régiment. Le 4 juillet, le capitaine du *Prat* reçut l'ordre de se jeter dans la rivière de la Chute, pour empêcher l'ennemi de nous tourner.

Le 6 juillet, les Anglais s'avancèrent, et refoulèrent nos avant-postes. Les troupes de Montcalm passèrent alors le défilé de la rivière de la Chute, et en rompirent le pont. Cette retraite se fit en présence de l'ennemi, sous la protection de *La Sarre* et de Languedoc, qui s'étaient mis en bataille sur les hauteurs bordant la Chute. Mais, par une véritable fatalité, un détachement de 300 hommes, dont faisaient partie plusieurs *officiers et soldats de La Sarre*, qui avait été occuper, le 4 juillet, la montagne Pelée, fut trahi par ses guides, et tomba dans une embuscade anglaise. Les débris de ce détachement, qui avait 184 hommes tués ou prisonniers, passèrent la rivière de la Chute à la nage. *La Sarre* perdit, dans cette embuscade, *8 hommes, tués, noyés ou prisonniers* : au nombre de ces derniers étaient les cadets de *Prémillac* et de *Granet*.

Après une reconnaissance minutieuse du terrain, Montcalm établit ses troupes sur un petit mamelon, dans l'angle formé par la rivière et le lac Champlain. Cette position lui inspirait une telle confiance qu'il écrivait : « J'ai affaire à une armée formidable, mais je ne désespère de rien ; j'ai de bonnes troupes, et si l'ennemi, par sa lenteur, me donne le temps de me retrancher, je le battrai. »

Montcalm employa la journée du 7 juillet à faire construire, à cinq cent cinquante toises du fort de Carillon, des abatis. Toute notre armée fut employée à faire ce travail, sous la protection des grenadiers et des deux compagnies de volontaires : les officiers eux-mêmes, la hache à la main, donnaient l'exemple.

Le même jour, à la tombée de la nuit, les 400 hommes

d'élite, qui avaient été détachés sous les ordres de Lévis 1758
et du lieutenant-colonel de Sennezergues, et sur le sort desquels on était inquiet, arrivèrent au camp, à la grande satisfaction de notre petite armée : ce détachement arrivait à marches forcées, après avoir assuré la frontière de l'Ontario.

1758. — Bataille de Carillon (8 juillet).

Le 8 juillet, à la pointe du jour, Montcalm fit battre la générale, pour que toutes les troupes pussent connaître leurs postes de combat. *La Sarre* occupait la gauche des retranchements avec Languedoc. Chaque bataillon avait derrière lui une compagnie de grenadiers et un piquet en réserve. Lévis commandait la droite, Montcalm le centre, et Bourlamaque la gauche.

Cette matinée fut encore employée par nos troupes à perfectionner les abatis et à construire deux batteries et une redoute.

Vers midi, l'armée anglaise déboucha; nos gardes avancées, composées des volontaires et des compagnies de grenadiers, se replièrent en bon ordre, sans avoir perdu un seul homme, et au même instant toutes les troupes prirent leurs positions de combat. C'est alors que Montcalm, en constatant l'absence de l'artillerie anglaise, jeta son habit d'un air de belle humeur, et s'écria : « Allons, mes amis, la journée sera chaude. »

Abercromby concentra d'abord ses efforts sur notre gauche, qu'il essaya de culbuter en lançant contre elle deux fortes colonnes, dont l'une cherchait à tourner le retranchement, tandis que l'autre l'abordait de front. Mais *La Sarre* les reçut avec un feu si vif qu'elles durent se replier, laissant le terrain jonché de morts. Cet effort

1758 malheureux sembla jeter le découragement dans les troupes anglaises.

Tandis que le lieutenant-colonel de *Sennezergues* remportait ce premier succès à notre gauche, le capitaine du *Prat* repoussait avec sa compagnie de volontaires un parti ennemi, qui avait essayé de faire passer des pontons sur la rivière de la Chute.

Le combat était toujours acharné à la gauche, où les Anglais avaient renouvelé leur première attaque, soutenus par des troupes irrégulières qui essayaient de nous tourner.

Les soldats de La Sarre, électrisés par le lieutenant-colonel de *Sennezergues*, et animés par la présence de *Montcalm*, qui vint plusieurs fois au milieu d'eux pendant l'action, firent des *prodiges de valeur ;* deux fois ils furent attaqués vigoureusement de front et de flanc par les masses ennemies infiniment supérieures en nombre, deux fois ils les repoussèrent. Vers trois heures après-midi, Bourlamaque tomba grièvement blessé, et le lieutenant-colonel de *Sennezergues* prit le commandement de toute notre gauche « continuant à y donner les meilleurs ordres. » (Rapport de Montcalm.)

Le feu était si vif à l'aile gauche, que plusieurs fois, pendant le combat, les abatis qui couvraient *La Sarre* s'enflammèrent, mais chaque fois nos soldats franchirent courageusement les parapets des retranchements, pour éteindre ces commencements d'incendie, à l'aide de tonneaux pleins d'eau envoyés du fort de Carillon.

Reçus sur tout le front avec la même vigueur qu'à la gauche, les Anglais ne tardèrent pas à plier. A sept heures du soir, leur retraite, commencée en assez bon ordre, se changea en une fuite désordonnée. Malheureusement l'absence des sauvages ne permit pas à Montcalm de tirer tous les fruits de cette victoire en poursuivant les Anglais dans les bois.

Malgré cela, ce fut un succès éclatant : les Anglais avaient

4,000 hommes hors de combat, et les Français 350, dont 1758
37 officiers. *La Sarre* eut, dans cette journée, les capitaines de *Maureau, Dumesnil* et *Campredon tués,* le capitaine de *Beauclair,* le lieutenant de *Fourcet* et l'enseigne *Daudigier blessés,* plus *38 hommes* hors de combat dont *7 tués.*

La valeur incroyable des officiers et des soldats français avait sauvé encore le Canada des malheurs d'une irruption, sous laquelle il paraissait devoir succomber.

Nos troupes restèrent épuisées de fatigue et ivres de joie. Montcalm, accompagné de son état-major, parcourut leurs rangs en les remerciant de leur conduite ; le jour même il écrivit au gouverneur général : « L'armée et trop petite armée du roi vient de battre ses ennemis. Quelle journée pour la France ! Si j'avais eu 200 sauvages à lâcher à la fin de l'action, pour servir de tête à un détachement de 1,000 hommes d'élite, dont j'aurais confié le commandement à M. de Lévis, il n'en serait pas échappé beaucoup dans la fuite. Ah ! quelles troupes que les nôtres ! Je n'en ai jamais vu de pareilles ! »

La Sarre, qui s'était couvert de gloire dans cette journée, eut une large part dans les récompenses qui furent accordées aux troupes sur la proposition de Montcalm, qui termine ainsi son rapport sur la bataille : « Tous les officiers qui composaient cette armée ont donné de si grandes marques de courage, que chacun d'eux mériterait un éloge particulier. »

Le lieutenant-colonel de *Sennezergues* (1) reçut une

(1) « Le sieur de Sennezergues est celui de nos lieutenants-colonels le plus en état de commander avec dignité un corps, celui qui est le plus employé ici, le seul qu'on pourrait laisser à la paix, si on laissait deux bataillons pendant un an ou deux ; il sert par honneur et ambition, car il est très bien à son aise. Le sieur de Sennezergues est un officier qui peut aspirer à tout, et qui est fait pour être avancé en grade. » (Rapport de Montcalm.)

1758 1759 augmentation de pension, et fut proposé pour le grade de *brigadier*, qu'il obtint le 15 février 1759. Les capitaines de *Palmarolles* (1), du *Prat* (2), de *Beauchastel*, de *Beauclair*, de *Fourcet*, et du *Parquet*, obtinrent une pension de 400 livres; les lieutenants de *Méritens*, de *Patournet*, *Desperriers*, *Lenoir de Rouvray*, de *Savournin* et de *Lassus* une pension de 200 livres; les capitaines de *l'Estang-Celles* et de *Meun* reçurent la croix de Saint-Louis.

Le lendemain, 9 juillet, la compagnie de *grenadiers de La Sarre* fit partie d'un détachement envoyé sous les ordres de *Lévis* pour reconnaître ce qu'était devenue l'armée anglaise. Lévis trouva partout les traces d'une fuite précipitée : des blessés, des équipages, des vivres abandonnés dans les marais. L'ennemi s'était rembarqué; il n'y avait plus un Anglais devant Carillon.

Les Anglais renoncèrent à nous attaquer pendant le reste de la campagne, et il n'y eut aucun fait de guerre remarquable.

Situation du Canada au commencement de 1759.

La colonie épuisée demandait la paix, et, pour continuer la guerre, des secours très puissants en hommes, en ma-

---

(1) « Le sieur de Palmarolles, capitaine de grenadiers, a été proposé l'an dernier pour une pension, la façon dont il s'est comporté à l'action du 8 ne peut que déterminer à lui accorder cette grâce, et s'il l'avait déjà obtenue par ses services, une gratification. » (Rapport de Montcalm.)

(2) « Le sieur du Prat est un capitaine de la plus grande volonté et de la plus grande intelligence; aussi j'ai formé pour lui une compagnie de volontaires. Il n'est officier que de 1745, mais il a des services antérieurs comme soldat ou sergent depuis 1736, il est sans fortune, et de ce petit nombre dévoué au service du roi pour le reste de leurs jours. » (Rapport de Montcalm.)

tériel, en provisions de toute nature devenaient indispen- 1759
sables. Aussi, M. de Bougainville fut-il envoyé en France, pour exposer au roi la situation du Canada. Louis XV accueillit Bougainville, écouta les angoisses de la colonie, examina les plans du théâtre de guerre exécutés par M. de *Crèvecœur*, officier du régiment de *La Sarre*, mais se contenta de faire partir Bougainville avec un renfort dérisoire de 326 recrues et dix-sept bâtiments chargés de vivres et de munitions. En annonçant l'arrivée de ce convoi à Québec, le 10 mai 1759, Montcalm écrivit au ministre : « J'ose vous répondre d'un entier dévouement à sauver cette malheureuse colonie ou à périr : je pense qu'il faudra nous défendre pied à pied, et nous battre jusqu'à l'extinction. Les Anglais se disposent à nous attaquer de plusieurs côtés, et cette connaissance ne fait qu'augmenter le zèle des troupes. »

Dès ce moment, la perte du Canada devenait à peu près inévitable. Que pouvaient faire quelques milliers de Français, manquant de vivres, de munitions et de chaussures, contre 60,000 Anglais bien pourvus de tout?

1759. — **Première partie du siège de Québec par les Anglais (25 juin-13 septembre). — Combat du 31 juillet.**

Pitt, bientôt lord Chatam, depuis peu à la tête du gouvernement anglais, résolut de porter le dernier coup à la puissance française en Amérique : trois armées envahirent le Canada. Vaudreuil donna l'ordre à tous les habitants, de quatorze à soixante ans, de se tenir prêts à marcher, et fit réunir toutes les troupes régulières à Québec : *La Sarre*, fort de 25 officiers et 489 hommes, reçut l'ordre, le 26 mai, de se rendre en toute diligence sous les murs de cette ville, où toutes les troupes étaient arrivées le 30. Nos soldats furent employés à construire des retranchements destinés à couvrir la place.

1759 Le 25 juin 1759, une flotte anglaise amena sous les murs de Québec le général Wolfe, officier jeune et vigoureux, et, le 12 juillet, les Anglais commencèrent le bombardement de la ville. Le 9 août, toute la ville basse était en cendres. Cependant la place tenait bon, et Montcalm, qui occupait les hauteurs dominant la ville, ne permettait pas à l'ennemi de débarquer dans la presqu'île pour compléter l'investissement.

Le 31 juillet, Wolfe vint attaquer nos troupes, de front par le fleuve Saint-Laurent, et de flanc par la rivière Montmorency. Mais il fut repoussé et obligé de se retirer avec une perte de 600 hommes.

Les Français n'avaient eu que 60 hommes hors de combat.

Le capitaine *Lenoir de Rouvray*, qui avait été chargé d'attaquer une maison crénelée, s'acquitta de cette mission avec la plus grande bravoure; il perdit la moitié de son détachement, et fut lui-même grièvement blessé.

1759. — Prise du fort Niagara par les Anglais (23 juillet).

Le 6 août, on apprit que le fort *Niagara* (sur le lac Ontario) défendu par 1,140 hommes, dont 35 appartenaient à *La Sarre*, avait capitulé le 23 juillet, après un siège de trois semaines, et que la garnison était prisonnière de guerre. Les Anglais, maîtres de Niagara, se disposèrent alors à marcher par les rapides sur Montréal, qui était défendu par 1,200 hommes sous les ordres de M. de la Corne. Lévis partit sur le champ, pour renforcer ce dernier avec 700 Canadiens et 100 volontaires, dont 20 appartenaient à *La Sarre*.

1759. — Bataille de Québec (13 septembre).

Dans la nuit du 12 au 13 septembre, vers deux heures du matin, les Anglais parviennent à se faufiler sur la hauteur où est campé Montcalm, entre la ville et l'armée. Wolfe se porte tout à coup sur les rives du Saint-Laurent, et débarque à l'anse de Foulon. Les officiers anglais avaient répondu en français au qui-vive des sentinelles, qui croyaient à l'entrée d'un convoi de vivres depuis longtemps attendu. Les troupes anglaises arrivèrent avec tant de précautions, qu'elles étaient déjà aussi nombreuses que les troupes françaises quand on s'aperçut de leur présence. *Montcalm*, prévenu aussitôt, accourut à la tête de *La Sarre*, suivi de trois autres bataillons réguliers et de 2,200 Canadiens, et forma de suite ses troupes en bataille, entre la ville et l'ennemi, sur quelques éminences appelées les Buttes-à-Neveux : *La Sarre* occupa la droite des troupes de France, qui étaient encadrées, à droite par 1,500 Canadiens, et à gauche par 700. Vers huit heures du matin, nous avions environ 3,000 hommes en ligne. Nos pelotons de Canadiens et de volontaires, qui étaient en avant de la ligne de bataille, commencèrent à échanger des coups de fusil avec les tirailleurs ennemis. Enfin, vers neuf heures et demie du matin, Montcalm donna l'ordre de marcher en avant : les bataillons réguliers s'ébranlèrent tous à la fois avec beaucoup de légèreté, et arrivèrent à portée de pistolet des positions ennemies ; mais, abandonnés par les Canadiens et reçus par des décharges de mitraille, ils durent plier, après avoir fait feu deux ou trois fois, et se retirer sous le canon de la place. C'est à ce moment que *Montcalm* tomba *frappé à mort*, ainsi que le brigadier de *Sennezergues*, lieutenant-colonel de *La Sarre*. 1759

L'ennemi, profitant de son avantage, poursuivit nos troupes si vivement, que c'est à peine si elles eurent le temps d'emporter quelques-uns de leurs blessés.

1759 L'armée française rentra dans son camp de Beauport, et se retira pendant la nuit au-delà de la rivière du Cap-Rouge, après avoir laissé dans *Québec* cinq piquets de 40 hommes chacun, dont un de *La Sarre* commandé par le capitaine de l'*Estang-Celles* et le lieutenant de *Fleurian*.

Les pertes avaient été sanglantes des deux côtés; les généraux français et anglais, Montcalm et Wolfe, étaient tombés tous deux en héros.

La Sarre fit une perte irréparable en la personne de son chef, le *brigadier de Sennezergues* qui, pendant toute cette campagne, avait marqué chacun de ses pas par des actions d'éclat. Il eut encore le lieutenant *Bourniol* tué, les capitaines de la *Ferté*, de *Savournin*, de *Laubanie* (Guillaume), dangeureusement blessés et prisonniers, le lieutenant de la *Venne-Desperriers* blessé, le capitaine *Desvoves*, *un sergent* et *7 soldats prisonniers*, plus environ *100* hommes hors de combat.

A la suite de cette bataille, le capitaine du *Prat* et le capitaine aide-major de *Beauchastel* reçurent la croix de Saint-Louis, les capitaines du *Parquet*, de la *Ferté* et de *Savournin* une gratification de 400 livres, les lieutenants de la *Venne-Desperriers*, *Lenoir de Rouvray*, de *Lassus* et de *Laubanie* une gratification de 200 livres.

Le lendemain, 14 septembre, les débris de notre armée s'arrêtèrent à la Pointe-aux-Trembles, où Lévis s'efforça de la reconstituer. Nos troupes continuèrent ensuite leur mouvement de retraite jusqu'à Montréal, où elles passèrent l'hiver.

1759. — Seconde partie du siège de Québec par les Anglais (13-18 septembre).

La victoire des Anglais eut pour résultat immédiat la reddition de Québec, qui capitula le 18 septembre.

La garnison, composée de cinq piquets de troupes de

France, dont un de *La Sarre* (1), et de matelots, sortit de la ville avec armes et bagages, tambours battant, mèches 1759

(1) ***Etat nominatif des officiers, sergents et soldats composant le piquet de La Sarre compris dans la capitulation de Québec.***

M. de l'Estang-Celles, capitaine.

M. de Fleurian, lieutenant.

COMPAGNIES	NOMS.	COMPAGNIES	NOMS.
De Méritens.	La Croix, sergent.	De Méritens.	Cazalet (déserteur).
Desvoves.	Vieille, sergent.	Id.	Bourguignon.
Du Parquet.	Va-de-bon-Cœur	De L'Estang-Celles.	Lyonnais.
Id.	La Victoire.	Id.	La Lune.
Du Prat.	Saint-Laurent.	Id.	Marsan.
Id.	Montauban (marié, reste au Canada).	Id.	Vendôme.
		Desvoves.	La Giroflée.
Id.	Malice.	Id.	Le Brun.
Id.	Sans-Regret.	De Savournin.	La Feuillade.
Id.	Sans-Souci.	Id.	Sang-Bœuf.
Remigny.	La Montagne.	Id.	Sans-Quartier
Id.	Belle-Humeur.	Id.	Vive-l'Amour (marié, reste au Canada).
Id.	La Feuillade.		
De Méritens.	Berry (déserteur).	Id.	La Douceur.
De Meun.	Saint-Jean	De Villars.	Saint-Michel.
Id.	Bertrand.	Id.	La Fontaine.
Id.	La Déroute.	Id.	La Bruyère.
De Fourcet.	Bien-Aimé.	Id.	Agénois.
Id.	Provençal.	De Beauclair.	Bellegarde.
Id.	Des Lauriers.	Id	Saint-Jean.
Id.	Hercule.	Id.	La Jeunesse.

Total : 2 officiers, 2 sergents et 38 soldats, dont deux ont déserté et deux sont restés au Canada.

Note de l'auteur. — Nous avons cru devoir reproduire cette pièce, qui donne une idée des noms de guerre que nos soldats portaient sous l'ancienne monarchie ; chaque recrue quittait son nom de famille en arrivant au corps, et était inscrite sur la matricule sous un sobriquet qu'elle ne quittait que si elle devenait officier. Quant aux compagnies, elles portaient le nom de leur capitaine.

les mettre en sûreté. L'armée quitta Saint-Augustin le même jour avec des vivres pour trois jours, et se dirigea, par un temps affreux et des chemins presque impraticables, sur Lorette, où elle resta cantonnée jusqu'au 28 avril. Malgré toutes les précautions employées pour surprendre l'ennemi, un hasard malheureux l'avertit de notre approche; aussi, le 28 avril, quand nos soldats arrivèrent exténués devant Québec, ils trouvèrent l'armée ennemie, forte de 4,000 hommes sous les ordres du général Murray, rangée en bataille et nous attendant. Lévis, ayant vu que l'ennemi marchait en avant, fit immédiatement déployer ses troupes : *La Sarre*, embrigadé avec Béarn sous les ordres du lieutenant-colonel d'*Alquier*, prit position à l'aile gauche, près d'un groupe de maisons qui lui servait de point d'appui, et s'y maintint, malgré un feu terrible. Quelque temps après, Lévis, voulant tourner la gauche de l'ennemi, fit faire un changement de direction à gauche à son aile droite, et donna l'ordre à *La Sarre* de se porter en avant, pour s'emparer d'un moulin à vent situé sur une hauteur, où l'ennemi s'était fortement retranché. 1760

Les soldats de La Sarre firent des *merveilles* à cette attaque ; ils s'élancèrent à l'assaut, sans souci des projectiles d'artillerie qui les décimaient, tombèrent sur les canonniers anglais, qu'ils mirent en désordre, et s'emparèrent du moulin après un combat acharné à l'arme blanche.

Ce succès, remporté par *La Sarre*, décida la victoire en notre faveur; les Anglais, chargés vivement sur toute la ligne, se replièrent en désordre, nous abandonnant 20 canons, 2 obusiers et leurs blessés. Nos soldats poursuivirent l'ennemi jusqu'aux portes de Québec; mais, harassés de fatigue, ils ne purent arriver assez à temps pour entrer avec lui dans la place.

Parmi les actions d'éclat, qui furent nombreuses, nous citerons la suivante : la compagnie de grenadiers de *La Sarre*, ayant été chargée d'enlever une maison crénelée, occupée par un détachement anglais, dont les feux incom-

1760 modaient notre flanc gauche, « le sergent *Boitard*, dit la *Giroflée*, se précipite seul, au pas de course, sur la maison, malgré une vive fusillade, fait feu à bout portant sur les Anglais, par une fenêtre, et l'enjambe. Quelques grenadiers le suivent, et les ennemis, stupéfaits d'une telle audace, se sauvent par les autres issues de la maison, abandonnant le champ de bataille à la *Giroflée* » (1).

En récompense de ce beau fait d'armes, ce brave fut nommé officier (porte-drapeau) quelques années plus tard, en 1768.

Dans la même journée, le capitaine du *Prat* tombe à terre, grièvement blessé, et répond à son lieutenant, qui lui exprime son chagrin de le voir dans cette situation : « *C'est bien le moment de faire des compliments, mettez-vous à la tête de la compagnie.* » A peine a-t-il achevé ces paroles, qu'un coup de canon, chargé à mitraille, lui emporte la cuisse déjà blessée, et tue trois des soldats qui l'emportaient sur un brancard. En tombant à terre, il s'écrie avec emportement : « *Eh ! morbleu, j'en avais bien assez !* » (2). Le capitaine du *Prat* expira quelques instants après.

Les pertes des Anglais s'élevèrent à 1,200 hommes tués ou blessés, les nôtres à 600.

La Sarre eut le lieutenant-colonel de *Palmarolles*, les capitaines du *Prat* et de *Fourcet*, le lieutenant *Deguiziers*, le sous-lieutenant de *Patournet* tués, les capitaines du *Parquet*, de *Beauclair*, de *Méritens*, les lieutenants de *Savournin*, de la *Naudière*, de *Prémillac*, de *Lassus*, de *Granet* et de *Laubanie* blessés, *26 soldats tués, et 70 blessés*, parmi lesquels le sergent *Jacquemart*, dit *Joli-Cœur* (devenu plus tard officier).

L'armée française passa la nuit sur le revers des hauteurs qui sont près de Québec.

---

(1) Extrait des *Mémoires d'un officier de La Sarre.*

(2) Extrait des *Mémoires d'un officier de La Sarre.*

1760. — Siège de Québec par les Français (29 avril-17 mai).

Le lendemain de la bataille de Québec, le 29 avril, nos troupes commencèrent le siège de cette place. Nous n'avions que deux frégates pour battre la ville du côté du port, aussi une seule pensée préoccupait-elle les deux armées : quel serait le pavillon qu'on attendait de jour en jour? Des voiles sont signalées à l'horizon, et un cri de joie est sur le point de sortir de la poitrine des soldats français, quand le pavillon flottant au vent annonça l'approche d'une flotte anglaise, commandée par lord Colleville. Dans ces conditions, la situation devenait impossible, et Lévis leva le siège de Québec le 17 mai. 1760

La Sarre, commandé par M. du *Parquet* (rang de lieutenant-colonel), depuis la mort du lieutenant-colonel de *Palmarolles*, perdit, pendant ce siège, le capitaine aide-major de *Beauchastel*, et eut *11 hommes hors de combat.*

Le 29 mai, nos troupes reprirent leurs anciens cantonnements; *La Sarre* retourna à Montréal.

1760. — Investissement de Montréal par les Anglais (août-8 septembre).

Au mois d'août, les Anglais commencèrent l'investissement de *Montréal*, et, le 7 septembre, au matin, trois armées anglaises réunies se préparèrent à attaquer la place.

Le lendemain, 8 septembre, Vaudreuil, cédant aux instances des notables, et ne pouvant résister avec une poignée d'hommes dans une ville entourée d'un simple mur, tint un conseil de guerre, dans lequel, d'une voix unanime, la capitulation fut résolue.

Le général anglais Amherst ayant refusé les honneurs

1760-1761 de la guerre pour les troupes françaises, Lévis indigné se retira dans l'île Sainte-Hélène avec les 2,200 hommes qui lui restaient, et il se préparait à lutter une dernière fois pour l'honneur des armes françaises, quand le même jour, au soir, il reçut l'ordre formel de Vaudreuil de mettre bas les armes, à la condition que les bataillons réguliers seraient reçus avec les honneurs de la guerre, embarqués pour la France par les Anglais, et qu'ils ne serviraient pas de toute la guerre.

Dès ce jour, le Canada devint colonie anglaise, et le traité de Paris, signé le 10 février 1763, consomma sans retour la perte de cette possession française en Amérique.

Retour du 2e bataillon de La Sarre en France (21 octobre 1760-janvier 1761).
Organisation de ce bataillon le 1er janvier 1761.

Le 21 octobre 1760, *La Sarre*, réduit à 23 officiers et 276 hommes, fut embarqué de la façon suivante: 200 hommes sur le *Jenny*, et 76 sur le *Mulbery*. Ces vaisseaux anglais débarquèrent nos soldats, au commencement de janvier 1761, à *La Rochelle*, où ils retrouvèrent le 1er bataillon.

La Sarre avait lutté avec héroïsme pendant cinq ans pour la défense de notre plus belle colonie, il avait eu son cadre d'officiers plusieurs fois renouvelé, et, lui aussi, pouvait dire « tout est perdu fors l'honneur » ; car il avait lavé avec presque tout son sang la tache faite à notre drapeau.

Par ordonnance du 1er février 1761, le 2e bataillon de *La Sarre* conserva son commandant, un aide-major et deux enseignes ; il fut laissé sur le pied de treize compagnies, dont une de 3 officiers et 40 grenadiers, et douze composées de 1 capitaine, 1 lieutenant, 2 sergents, 2 caporaux, 2 anspessades, 13 fusiliers et un tambour.

CAMPAGNE DE PORTUGAL

(1762).

Siège d'Alméida (9-25 août).

Le 18 mai 1762, le gouvernement portugais, allié à l'Angleterre, déclara la guerre à la France : Louis XV décida de suite d'envoyer en Espagne, sous les ordres du prince de *Beauvau*, lieutenant-général, un corps auxiliaire de douze bataillons, qui devait se joindre à l'armée de Charles III notre allié, pour envahir le Portugal. 1762

Le 1er bataillon de *La Sarre*, désigné pour prendre part à cette expédition, quitta aussitôt *La Rochelle*, et arriva le 22 mai à *Bayonne*, lieu désigné pour le rassemblement des troupes. *La Sarre* avait à sa tête le marquis de *Montpouillan* (brigadier depuis le 10 février 1759), le lieutenant-colonel de *Joux*, le major *Houade*, et comptait *591 hommes ;* il reçut, comme les autres bataillons, 2 pièces de canon de 4 à la Suédoise, qui devaient être servies par 1 sergent et 16 hommes du bataillon.

Pour faciliter la marche, le prince de Beauvau forma ses troupes en six colonnes, qui partirent de Bayonne à deux jours d'intervalle pour se rendre à Valladolid : *La Sarre,* qui faisait partie de la 6e colonne avec Cambis, se mit en marche le 13 juin, par Saint-Jean-Pied-de-Port, Pampelune, Tudela, Agreda, Burgo-de-Osma, Aranda-de-Duéro, Penafiel, et arriva le 15 juillet à *Valladolid.* Après quelques jours de repos dans cette ville, les douze bataillons partirent les 21 et 23 juillet pour *Salamanque,* où ils arrivèrent les 25 et 27, et y restèrent jusqu'au 3 août, époque de leur départ pour réjoindre l'armée espagnole en Portugal.

Le 25 juillet 1762, le marquis de *Montpouillan de Tombebœuf* reçut le brevet de maréchal de camp; le 1er bataillon de *La Sarre* fut alors commandé par le comte

1762 de *Peyre*, dont la commission de colonel ne fut datée que du 1er décembre 1762.

Charles III ayant résolu d'aller mettre le siège devant *Alméida*, le corps auxiliaire français reçut l'ordre de se diriger sur cette place, devant laquelle il arriva le 9 août, et campa au val de la *Mula*, achevant la ligne de circonvallation, et appuyant sa gauche au ruisseau qui coule entre le village et le fort de la Conception. Mais sur l'avis que les Portugais faisaient un mouvement pour secourir Alméida, le prince de Beauvau quitta les lignes de circonvallation le 16 août, pour se porter à *Guarda* et couvrir ainsi l'armée de siège : nos troupes traversèrent Alca del Ponte, Marmeleiro, et arrivèrent le 19 août à Guarda, après avoir beaucoup souffert de la marche, qui était longue et rendue encore plus pénible par le manque d'eau. Cette dernière place avait été évacuée la veille par un corps ennemi de 1,800 hommes qui s'était retiré sur Castel-Branco, de sorte que nos soldats n'y trouvèrent que des moines, des enfants et des vieillards. Quelques jours après, le 25 août, *Alméida capitula.*

Le 13 septembre, le corps du prince de Beauvau quitta Guarda, pour se diriger sur *Penamacor*, où il arriva le 15.

Le 17 septembre, l'armée espagnole s'étant mise en mouvement sur Castel-Branco, le prince de Beauvau eut ordre de ne partir de Penamacor que le 19, et la rejoignit le 30. L'armée franco-espagnole partit le 4 octobre de *Castel-Branco*, et alla camper à *Sarzedas*. Mais cette localité fut le terme de la marche que la cour de Madrid avait ordonnée sur Abrantès ; arrivée à ce point, l'armée se trouva dans l'impossibilité de continuer son mouvement, à cause de la nature du pays et du manque de vivres.

Le 17 octobre, les troupes françaises quittèrent Sarzedas pour revenir à Castel-Branco, et le 28 elles occupèrent des cantonnements provisoires pour prendre un peu de repos : *La Sarre* fut cantonné à *Saint-Miguel*. Il quitta cette dernière localité le 4 novembre, pour aller camper avec tout le corps auxiliaire à *Séguras*, d'où le prince de

Beauvau écrivit à M. de Choiseul : « Nous sommes 1762-1763
dans un train de marches continuelles qui ne laissent pas que de m'occuper, et il n'y a rien d'assez instant pour vous envoyer un courrier extraordinaire. Je vous dirai, en attendant, sans blâmer personne, ni m'en plaindre, que nos douze bataillons sont des modèles de tenue et de discipline en comparaison des Espagnols. »

Le 5 novembre, les Français passèrent sur la rive gauche du Tage, à *Alcantara*, où ils séjournèrent jusqu'au 9, et se portèrent de là sur *Valencia d'Alcantara*, où ils arrivèrent le 13 novembre. On devait de ce point déboucher en Portugal, mais la paix surprit l'armée dans ces circonstances. Cacérès, petite ville de l'Estremadure, et quelques villages environnants furent alors assignés comme quartiers d'hiver aux troupes françaises, en attendant l'ordre de rentrer en France.

Le 1er bataillon de *La Sarre* fut appelé en France au mois de janvier 1763 ; (1) à son passage à Madrid, le roi d'Espagne le passa en revue sur la place d'Alcala, et lui fit distribuer 1,000 piastres. De Madrid, ce bataillon se dirigea sur *Perpignan*, et alla tenir garnison à *Béziers* et à *Cette*, de concert avec le 2e bataillon, qui avait tenu garnison à Niort pendant la campagne du Portugal.

A la suite de cette campagne, le comte de *Peyre*, colonel de *La Sarre*, fut nommé chevalier de l'ordre de Saint-Louis.

Garnisons occupées par La Sarre de 1763 à 1767.

1767. — **Le duc de la Rochefoucauld, colonel de La Sarre** (16 **avril**).

Après le traité de Paris signé en 1763, on prit l'habitude de fréquents changements de garnison, dans le but

(1) En 1763, La Sarre portait : habit, collet, revers, veste et culotte blancs, parements bleus, patte ordinaire garnie de trois boutons, autant sur la manche, quatre au revers et autant au-dessous, boutons jaunes et plats, chapeau bordé d'or faux.

1763-1767 d'exercer les soldats à la marche, et de les tenir toujours en haleine. On poussa même la fréquence des changements et la longueur des routes jusqu'à l'abus, comme on pourra le voir plus loin.

Au mois de mai 1763, *La Sarre* fut envoyé de *Cette* à *Briançon*, et à *Mont-Dauphin*, au mois de décembre suivant. Il se rendit à *Huningue* en mai 1764, à Landau en novembre 1764, à *Cambrai* en octobre 1765, à *Lille* en septembre 1766.

Le 16 avril 1767, le comte de *Peyre* fut nommé colonel du régiment de Piémont, et le duc de la *Rochefoucauld* fut nommé à la même date colonel de *La Sarre* (1).

1767. — La Sarre au camp d'instruction de Compiègne (juin-août).

Les désastres de la guerre de Sept Ans, que l'on se plut à attribuer uniquement à la supériorité de l'organisation et

(1) Cadres des deux bataillons de La Sarre (à l'exception des lieutenants et sous-lieutenants) en avril 1767 :

Colonel...	Duc de la Rochefoucauld.
Lieutenant-colonel.. .	De Vaublanc.
Major.................	De Mitty.
Aides-majors.........	De Lassus et de Belonde.
Sous-aides-majors....	De la Naudière et de Granet.
Quartier-maître	André.
Chirurgien-major.. ..	Gilbert.
Aumônier............	Le Mounier.

Porte-drapeaux :

Grenier, Lassus, Martin, Gouttes, sergents.

Capitaines :

De la Ferté.	Boëry de la Boissière.
De Villars.	De Faussetotte.
De l'Estang-Celles.	De Vassoigne.
Dumesnil-Simon.	La Salle de Tournemire.
De Meun.	De Beauclair.
Perrin de Grandpré.	De Messac.
Grandpré de Gouvant.	Duclerray.
Monbellair de Sablon.	Comeau.

de l'instruction des troupes de Frédéric, firent revivre l'idée, déjà vieille de cent ans, de réunir tous les ans des troupes dans des camps d'instruction. Au mois de juin 1767, *La Sarre* quitta *Lille*, pour se rendre au camp de *Compiègne*, et arriva le 28 à *Soissons*; il fit partie de la deuxième division avec Bourbonnais et Guyenne, et prit part aux manœuvres qui furent exécutées sous la direction du marquis de Ségur, lieutenant-général. 1767-1776

Après avoir été passé en revue, le 2 août, à *Compiègne*, par Louis XV, *La Sarre* se rendit à *Verdun*, où il passa la fin de l'année 1767.

Garnisons occupées par La Sarre de 1768 à 1778.

La Sarre vint tenir garnison à *Douai* en mai 1768, à *Schelestadt* en octobre 1768, à *Strasbourg* en juin 1769, à *Schelestadt* en septembre 1769, à *Briançon* en janvier 1771, et à *Toulon* en novembre 1771. Pendant que le régiment était en garnison dans cette dernière ville, il fit le service de la marine : deux détachements, commandés, l'un par le lieutenant *Lancelot Dulac*, et l'autre par le lieutenant de *Noël Duplessis*, furent embarqués sur la *Sultane* et la *Mignonne*, frégates destinées à croiser dans le *Levant*.

Le régiment vint tenir ensuite garnison, à *Marseille* en septembre 1772, à *Grenoble* en mai 1773, et à *Metz* au mois d'octobre de la même année.

« Dans l'incendie qui consuma, en 1774, l'hôpital militaire de Metz, les soldats de *La Sarre* firent preuve d'un zèle et d'un courage qui leur firent le plus grand honneur » (1).

Au commencement de 1776, le comte de Saint-Germain ayant résolu de répartir les régiments en brigades et en divisions permanentes, *La Sarre* quitta *Lille*, où il était depuis le mois d'octobre 1775, et se rendit en octobre 1776

(1) Général Susane.

1777-1780 à *Rouen*, pour faire partie de la division de Normandie commandée par le lieutenant-général de la Salle : il y fut embrigadé avec Royal-Roussillon, sous les ordres du maréchal de camp de la Tour du Pin de Paulin, et détacha son *2e bataillon* à *Dieppe* en août 1777 (1).

La Sarre passa tout entier à *Morlaix* en mars 1778, et à *Poitiers* au mois d'octobre suivant.

GUERRE D'AMÉRIQUE

(1778-1783).

La guerre maritime ayant éclaté entre la France et l'Angleterre en 1778, *La Sarre* détacha deux piquets de 30 hommes chacun pour la garnison des vaisseaux. Ces deux détachements, commandés, l'un par le lieutenant de *Méhée*, et l'autre par le sous-lieutenant de la *Chenaye*, furent embarqués sur l'*Amphion* et le *Diadème*, qui faisaient partie de la flotte aux ordres du comte d'*Oroilliers*. Le 27 juillet de la même année, l'*Amphion* prit une part active au combat d'*Ouessant* ; *La Sarre* y eut 4 tués et quelques blessés.

En station à *Brest*, à partir de juillet 1779 (2), *La Sarre* détacha, pendant l'hiver, des compagnies sur l'*Hercule*, la *Couronne*, le *Destin* et le *Glorieux*. L'effectif des détachements, que le régiment continua à fournir à la marine jusqu'en 1783, s'éleva à 630 hommes.

En 1780, plusieurs compagnies de *La Sarre* furent

(1) En vertu d'une ordonnance du mois de mai 1776, une compagnie de chasseurs fut créée dans chaque régiment.

(2) En 1779, La Sarre porte : habit, veste et culotte blancs, revers et parements gris argentin, boutons jaunes, poches en travers.

embarquées sur le *Triton* (1), le *Caton*, le *Citoyen* et le *Conquérant*, et prirent part aux combats soutenus par le comte de *Guichen* contre l'amiral *Rodney*, les 17 avril, 15 et 18 mai. Cette dernière journée coûta à *La Sarre*, le capitaine de *Montcourier*. 1780

En 1781, des détachements de *La Sarre* participèrent au combat du 5 septembre, livré dans la baie de *Chesapeake* par le comte de *Grasse* à l'amiral *Graves*; le capitaine de *Monfoy de Bertrix*, du régiment de *La Sarre*, y fut grièvement blessé à bord du *Caton*.

En 1782, un piquet de *La Sarre* participa, à bord du *Caton*, aux combats soutenus, aux Antilles, par le comte de *Grasse* contre les amiraux *Hood* (25 et 26 janvier) et *Rodney* (9 et 12 avril). Quelques jours plus tard, le 19 avril, le *Caton* fut fait prisonnier par les Anglais.

Rôle du Conquérant de 1780 à 1782.
Mort héroïque du sergent Razoir au combat du 16 mars 1781.

Pendant cette guerre d'Amérique, le *Conquérant*, vaisseau de 74 canons commandé par le capitaine de la *Grandière*, joua un rôle particulièrement glorieux. Son histoire nous intéresse d'autant plus, qu'il avait à son bord une compagnie de *La Sarre*, forte de 114 hommes, sous les ordres du capitaine de *Laubanie*, du lieutenant de *Lamothe* et du sous-lieutenant de *Loyac*.

Le 2 mai 1780, le *Conquérant*, qui faisait partie d'une escadre de sept vaisseaux, commandée par M. de *Ternay*, quitta *Brest*, pour escorter un convoi de quatre-vingts navires à destination de la Nouvelle-Angleterre, et mouilla, le 12 juillet suivant, dans la rade de New-Port, où il passa

(1) Le capitaine Desbruyères, du régiment de La Sarre, mourut le 21 septembre 1780, à bord de ce navire.

1781 l'hiver. Pendant la traversée, l'équipage du *Conquérant* avait été très éprouvé par le scorbut, et en particulier la compagnie de *La Sarre*, qui ne perdit pas moins de 32 soldats ou bas-officiers.

Le 9 mars 1781, l'escadre commandée par M. *Destouches*, successeur de M. de Ternay, mit à la voile, et engagea le combat, le 16, avec une partie de la flotte anglaise, aux ordres de l'amiral *Arbuthnot*, qui défendait l'entrée de la baie de *Chesapeake*. Après une action très vive, dans laquelle le *Conquérant*, qui était à l'avant-garde, eut à lutter avec les vaisseaux ennemis le *Robuste* et le *London*, l'escadre française battit en retraite sur New-Port, où elle rentra le 27. Ce combat avait coûté aux Français 300 hommes tués ou blessés : le détachement de *La Sarre*, qui avait été réparti sur les gaillards et les passavants, eut 12 hommes tués, dont 3 sergents, et un certain nombre de blessés.

Pendant ce combat, un *soldat de La Sarre*, qui servait une pièce sur le gaillard d'avant, vit tout à coup disparaître quatre hommes à ses côtés. S'apercevant que les matelots qui restaient s'enfuyaient, il leur cria, sans se déconcerter : « *Où allez-vous? Nous sommes encore assez pour leur riposter ; je vais toujours charger la pièce.* » Il s'acquitta de ce service avec le plus grand sang-froid, malgré les boulets qui sifflaient de toutes parts, et n'abandonna son poste qu'à la dernière extrémité, lorsque les bragues et les poulies furent emportées.

Dans la même journée, un *sergent de La Sarre*, le nommé *Razoir*, qui était attaché au service d'une pièce du gaillard d'arrière, voyant plusieurs matelots et un sergent tomber à ses côtés, s'écria : « *Vous verrez que ces bougres-là ne me laisseront pas le temps de prendre une prise de tabac.* » Il ne se trompait pas, car, à peine avait-il achevé ces mots, qu'il fut blessé à la tête. Il refusa néanmoins de descendre à la cale, et continua à encourager ses camarades jusqu'à ce qu'un éclat de bois lui eut percé le côté. On l'obligea

cette fois à quitter son poste, et lorsque le chirurgien voulut le panser, il lui dit : « *Donnez vos secours à d'autres, je n'en ai plus besoin.* » Quelques minutes plus tard, le brave *Razoir* expirait. 1781

Après être resté inactif, dans la rade de New-Port, pendant l'été de 1781, le *Conquérant* mit à la voile, le 15 septembre, avec les autres vaisseaux de l'escadre, commandée par M. de *Barras* (1), pour aller se joindre aux forces du comte de Grasse, qui se dirigeaient vers la baie de Chesapeake, dans le but de protéger le siège d'*York*, qui se rendit le 19 octobre. Un piquet de 30 hommes de *La Sarre*, aux ordres du capitaine de *Laubanie*, avait été détaché du *Conquérant* pour prendre part à ce siège. Le soldat *Somelier* s'y fit remarquer par son sang-froid ; ayant eu le canon de son fusil percé d'une balle, il ne témoigna pas la moindre suprise.

Le 4 novembre 1781, le *Conquérant* appareilla pour la *Martinique*, et prit part au combat du 9 avril 1782. Le détachement de *La Sarre* s'y couvrit de gloire : *10 soldats, qui avaient été placés dans la grande hune, persistèrent à y rester, malgré un incendie assez violent qui avait été allumé par l'explosion d'un paquet de grenades. Ces braves ne consentirent à descendre que sur l'ordre exprès du capitaine de la Grandière, qui loua beaucoup leur courage et leur sang-froid.* Les autres soldats de *La Sarre*, qui avaient été répartis dans différents postes, se conduisirent aussi vaillamment.

Le 12 avril suivant, le combat recommença; le *Conquérant*, qui était encore à l'avant-garde, essuya, pendant six heures, les bordées de vingt-huit vaisseaux anglais; puis, se voyant cerné, il perça la ligne, et parvint, par cette manœuvre hardie, à se mettre à l'abri des coups de l'ennemi.

---

(1) M. de Barras avait remplacé M. Destouches au mois d'avril 1781.

1782-1783 Il était temps, car il faisait eau de tous les côtés. Cette journée coûta au *Conquérant* 110 hommes tués ou blessés; *La Sarre* eut 1 sergent et 6 soldats tués.

Le 15 avril 1782, le *Conquérant* entra dans la rade du *Cap*, qu'il quitta le 21 mai pour escorter en France quatre-vingt-dix vaisseaux marchands, et arriva à *Brest* le 18 juillet. Quelques jours après, le détachement de *La Sarre* débarqua, pour aller jouir à *Landerneau* d'un repos bien mérité; *il avait perdu pendant cette guerre 4 sergents et 68 soldats.*

Au mois de septembre suivant, les débris de cette compagnie se rendirent à *La Rochelle*, où ils se réunirent aux autres détachements de *La Sarre* (1).

Garnisons occupées par La Sarre de 1780 à 1789. Le comte de Montbel nommé mestre de camp du régiment le 1er janvier 1781, le baron de Vergennes, colonel de La Sarre le 10 mars 1788.

Le gros du *régiment* s'était rendu de *Brest* à *Verdun* en octobre 1780. Il alla à *Sarrelouis* en mai 1782, revint à *Verdun* (2) au mois d'octobre de la même année, et se rendit à *La Rochelle* en octobre 1783.

(1) Note de l'auteur. — Le récit des exploits du *Conquérant* est extrait des *Mémoires de M. le Prévost de Montobert de Merleval*, capitaine de La Sarre. Ces mémoires ont été confiés à l'auteur par MM. Victor de Guillebon (arrière petit-fils du capitaine de Merleval) et Jules le Cot du Bresty.

(2) Le 2 août 1783, *Monsieur*, de passage à Verdun, reçut la visite des officiers de La Sarre, et leur parla, dans les termes les plus élogieux, de la brillante conduite du 2e bataillon au Canada. Le corps d'officiers du régiment, sachant que c'était M. de Lévis, alors maréchal de France, qui avait si favorablement prévenu *Monsieur*, chargea le lieutenant-colonel de Lassus, de le remercier. Ce dernier

Le 1er janvier 1784, le comte de *Montbel* fut nommé mestre de camp (1) de *La Sarre*, en remplacement du duc de la Rochefoucauld nommé maréchal de camp. 1784-1788

De 1783 à 1792, le régiment ne quitta pas les parages de La Rochelle; il fut employé au desséchement des marais de Rochefort pendant la belle saison, et pendant l'hiver ses deux bataillons occupèrent alternativement, *La Rochelle* et *Saint-Jean-d'Angély*, *l'île de Ré* et *l'île d'Oléron*.

Le comte de *Montbel*, ayant été promu au grade de maréchal de camp, le 9 mars 1788, eut pour successeur le baron de *Vergennes*, nommé colonel de *La Sarre* (2) le 10 mars de la même année.

En juillet 1788, un bataillon alla tenir garnison à *Navar-*

---

reçut du maréchal de Lévis la réponse suivante, qui fut conservée aux archives du corps :

« Messieurs les officiers du régiment de La Sarre ne m'ont point d'obligations, mon cher Lassus, de ce que vous me mandez que *Monsieur* a bien voulu leur dire d'obligeant à son passage à Verdun; je vous prie de leur faire mes compliments, et de leur dire que je n'ai fait que leur rendre justice, en instruisant ce prince de la manière distinguée dont votre régiment a servi à mes ordres au Canada, où il a toujours montré le plus grand zèle et le plus grand courage, et particulièrement à la bataille du 28 avril devant Québec. Je n'oublierai de ma vie ce que je leur dois, d'avoir contribué à la grâce que le roi m'a faite en m'élevant à la dignité de maréchal de France.

« Recevez, etc.

« Signé : Le maréchal DE LÉVIS. »

(1) La charge de colonel-général de l'infanterie ayant été encore rétablie le 5 avril 1780, en faveur du prince de Condé, les chefs de corps reprirent le titre de mestre de camp, et le conservèrent jusqu'en 1788, époque à laquelle cette charge fut de nouveau supprimée.

(2) Cadres des deux bataillons de La Sarre en 1785 :

Mestre de camp..........	Comte de Montbel.
Mestre de camp en second.	Comte de Menou.
Lieutenant-colonel........	De Lassus.
Major.....................	Comte de Blottefière.
Quartier-maître trésorier..	André.

1788 *reins*, et, le 12 novembre de la même année, *La Sarre* fut réuni en entier à *La Rochelle*. Le régiment était fort apprécié dans cette ville, où le hasard l'avait plusieurs fois ramené,

---

Capitaines :

En premier.	En second.
Desperriers.	Du Parquet.
Boéry de la Boissière.	Ch. du Parquet.
De Larray (grenadier).	De Vernhes.
De Granet (chasseur).	De Rignac.
De Nesvres.	De Monfoy de Bertrix (grenadier)
De Saint-Jean.	De Merleval (chasseur).
Dulac.	De Saint-Mamet.
Duplessis.	De Mehée.
Ch. Duplessis.	Dupuy.
De Cours.	D'Aubarède.

Lieutenants :

En premier.	En second.
Miollis (grenadier).	Dalidon (grenadier).
De Lamothe.	Desolmes.
Damouville.	De Calonne.
De Cuy (chasseur).	D'Avenne.
La Vigne de Buley.	De la Chenaye.
De Gregenille.	De Baillet.
De Saint-Exupéry.	De Canteloup.
De Lessart.	Dallaines.
De Meallet.	De Barville.
De Loyac.	La Rochefoucauld de Puyrousseau

Sous-lieutenants :

En premier.	En second.
Jacquemart (grenadier).	Ch. de Barville.
Le Brun (grenadier).	De Vigier.
De Vaublanc.	De Gouvault.
De Mauran.	De Loynes.
Ch. de Baillet.	Ch. de Mauran.
De Luzean.	De Lisleroy.
Descoffres.	De Millebert.
Le Charon.	De Montbel de Satache.
De Leybardie (chasseur).	De Sarran.
De Frasans.	De Marcillac.

Porte-drapeaux : Laugé et Philip.

Sous-lieutenants de remplacement : De Saluces et De Comblat.

et qui lui savait gré d'avoir défendu jusqu'à la fin le Canada, qui avait fait la fortune de ses négociants. 1789-1790

Lorsque la révolution de 1789 éclata, tout se passa de la façon la plus amicale entre les habitants et les soldats du régiment.

1790-1792. — Un détachement de La Sarre est envoyé à Tabago et à la Martinique.

Au printemps de 1790, on apprit en France qu'une insurrection avait éclaté à *Tabago,* et que la garnison de cette île avait pris fait et cause pour les révoltés. Trois compagnies de *La Sarre* (1), formant un effectif d'environ 300 hommes, sous les ordres du capitaine *Desperriers,* furent immédiatement embarquées, et arrivèrent à *Tabago* le 15 octobre. Elles y rétablirent l'ordre malgré la conduite ambiguë du gouverneur.

Ce détachement alla aussi occuper le fort royal de la

---

(1) Cadres des trois compagnies embarquées pour Tabago en 1790:

Capitaines :

En premier.	En second.
Desperriers, commandant le détachement.	De Loyac.
De Saint-Jean.	De Calonne.
Boéry de la Boissière.	De la Chenaye.

Lieutenants :

De Luzean.	De Leybardie.
De Gouvault.	Jacquemart.

Sous-lieutenants :

De Loynes.	De la Raffie de la Roche-Aymon.
De Montbel.	Germain de Dufano.
De Chevanne.	De Rivalde de Ladevèze.
De Gérault de Langallerie.	De Boéry.

De Rentière, cadet gentilhomme.

1791 *Martinique* en 1791, et fut ramené à *La Rochelle* au commencement de 1792, par M. *Desperriers*, qui avait été nommé lieutenant-colonel le 25 juillet 1791 : l'effectif était réduit d'un quart par la maladie.



La Sarre. — Caporal (1789)

1791 lieutenant-colonel de *Ranchin* faillit mettre le désordre dans ce régiment si discipliné. Les Rochelais voulaient donner au corps, en témoignage d'estime et de confraternité, les cravates tricolores qui devaient désormais orner les drapeaux (1), et ils souhaitaient qu'une cérémonie eût lieu pour

Capitaines :

Desperriers.	De Lamothe.
Boéry de la Boissière.	De Cuy.
De Saint-Jean.	De Saint-Exupéry.
Du Parquet.	De Gregenille.
De Vernhes.	De Loyac.
De Rignac.	De Calonne.
De Merleval.	D'Avenne.
De Méhée.	De la Chenaye.
Dupuy.	De Baillet.

Lieutenants :

Miollis.	De Leybardie
Dalidon.	De Barville.
Desolmes.	De Vigier.
Jacquemart.	De Mauran.
Le Brun.	De Lisleroy.
Dallaines	De Comblat.
Ch. de Baillet.	De Frasans.
De Luzean.	De Millebert.
De Gouvault.	De Montbel.

Sous-lieutenants :

Pasteur.	Dufaur.
Laugé.	De Ladevèze.
De Sarran.	De Boéry.
De Marcillac.	De Hautboutet.
De la Ferté.	De Frasans.
Philip.	Rouvray.
De Chevanne.	La Puiserie.
De Langallerie.	Joubert.
De la Roche-Aymon.	La Gauthière.

(1) A cette époque, l'infanterie était composée de quatre-vingt-deux régiments français et de vingt-quatre étrangers, à deux bataillons de neuf compagnies, dont une de grenadiers. L'effectif d'un régiment était de 60 officiers et 960 sous-officiers et soldats.

En vertu d'un règlement sur l'habillement, de la même époque, les épaulettes de grenadiers furent en drap écarlate, avec quatre rangs de franges en laine écarlate. Les épaulettes des fusiliers

cet objet. Ranchin refusa, et ne céda de mauvaise grâce, 1791-1792
que lorsque le désordre était imminent. » (*Général Susane.*)

Le 25 juillet 1791, le baron de *Vergennes* ayant donné sa démission de colonel du *51e*, M. du *Pont de Compiègne* fut nommé colonel du régiment à la même date, mais ne rejoignit pas son poste. Le véritable successeur du baron de Vergennes fut donc le chevalier d'*Iversay*, nommé colonel du *51e* le 21 octobre 1791.

1792. — Le 51e à l'armée du Midi. — Vial d'Allais, Desperriers et Dagobert de Fontenille successivement colonels du 51e (7 mars-27 mai).

Le *51e*, fort de 925 hommes, était en garnison à l'*île de Ré*, lorsqu'il fut désigné, au commencement de février 1792, pour l'*armée du Midi* commandée par le lieutenant-général *Montesquiou*. Les deux bataillons revinrent alors à La Rochelle, et furent dirigés, à quelques jours d'intervalle, sur *Perpignan*, où ils se trouvaient réunis à la fin de mars.

---

furent en drap du fond, avec liseré de la couleur distinctive, et terminées par un écusson à trois pointes. Les tambours et musiciens restèrent vêtus en drap bleu avec galons à la livrée du roi. L'infanterie prit pour coiffure le casque, en feutre ou en cuir verni. En grande tenue, le casque était orné, au-dessus de la cocarde nationale, d'un plumet blanc surmonté de plumes de la couleur distinctive du corps. Les collets, revers, pattes et parements étaient cramoisis, et les boutons jaunes.

En vertu d'un règlement du 1er janvier 1791, chaque régiment eut un premier drapeau aux couleurs nationales, sur lequel était inscrit, d'un côté, le numéro du corps, et de l'autre : « Discipline et obéissance à la loi. » Chaque bataillon en posséda également un aux couleurs affectées à l'uniforme du régiment.

1792 C'est à ce moment que 18 officiers du régiment émigrèrent (1).

A la suite de cette émigration, le *51e* vit mettre successivement à sa tête le colonel *Vial d'Allais* (7-8 mars 1792), le colonel *Desperriers* (16-27 mai 1792) et enfin le vieux *Dagobert de Fontenille,* le héros de l'armée des Pyrénées-Orientales.

Le *51e* ne fut pas maintenu à Perpignan, et rallia, à la fin de mai, le corps du général *Anselme,* qui se trouvait sur les Alpes. Le 1er bataillon, fort de 788 hommes, fit partie de la première ligne du *camp du Var,* et fut cantonné à *Colmars*; le 2e bataillon, fort de 338 hommes, occupa *Grasse.*

1792. — Conquête du comté de Nice (29 septembre-1er octobre): Nice, Montalban, Villefranche, prise d'Oneille (24 novembre).

Anselme ayant reçu de Montesquiou l'ordre de s'emparer du *comté de Nice,* où le roi de Sardaigne avait environ 8,000 hommes de troupes réglées et 12,000 miliciens, le tout sous les ordres du général Saint-André, donna, le 28 septembre, les ordres pour la réunion de son armée, qui ne s'élevait qu'à 7,475 hommes; le 1er bataillon du *51e*, fort de 823 hommes, fit partie de la brigade *Brunet.*

Le 29 septembre, à six heures du matin, les troupes d'Anselme, dont un bataillon de grenadiers et le *51e* formaient l'avant-garde, passèrent le *Var* à gué, malgré la grande rapidité du courant, et se portèrent en toute hâte sur *Nice.* Le général ennemi Saint-André, trompé par les

(1) Noms des officiers du 51e qui ont émigré au commencement de l'année 1792 : d'Iversay, colonel; de Ranchin, lieutenant-colonel; de Calonne, de Saint-Exupéry, du Parquet, de Lestang, de Lamothe, de Grégenille et de Vernhes, capitaines; de Baillet, de la Ferté et de Vigier, lieutenants; Broudeault, Reins, Montrevost, de Hautboutet, Santenay et la Puiserie, sous-lieutenants.

manœuvres d'Anselme, qui avait fait croire sur son passage qu'il disposait de 40,000 hommes, et effrayé par l'amiral Truguet, qui menaçait de foudroyer la ville, se hâta d'évacuer Nice, pour se replier sur Saorgio. Nos troupes entrèrent dans Nice à cinq heures du soir, et, tandis qu'Anselme passait la revue d'une partie de sa petite armée sur la place des Victoires, le 1er bataillon du *51e* défilait derrière les remparts avec les troupes de la brigade Brunet, pour aller s'emparer le même jour de la forteresse de *Montalban*. Gachard, gouverneur de cette dernière, menacé de l'escalade, se rendit prisonnier avec sa garnison composée de troupes suisses. Nos grenadiers entrèrent aussitôt dans la forteresse, et y plantèrent le drapeau tricolore. Ces derniers et le 1er bataillon du *51e* s'attirèrent « les plus grands éloges » d'Anselme « pour la bonne volonté » dont ils avaient fait preuve à l'avant-garde. 1792

Pour qu'Anselme fût entièrement maître du comté de Nice, il ne lui restait plus à soumettre que la forteresse de *Villefranche*. Il s'y porta de suite, à la tête d'un détachement d'infanterie, dont faisait partie le 1er bataillon du *51e*, et intimida tellement le gouverneur, que celui-ci se rendit sans résistance et à discrétion avec 19 officiers et 300 hommes.

Après cette conquête, Anselme, nommé, le 2 octobre, commandant en chef de l'*armée du Var* (1), poursuivit les Piémontais, et, après avoir essayé inutilement de les déposter de *Saorgio*, il se contenta de faire occuper seulement *Sospello*. Ce fut le 1er bataillon du *51e* qui fut chargé d'occuper cette ville, le 3 novembre, sous les ordres du général Brunet.

Le 1er bataillon du *51e* quitta Sospello, pour s'embarquer, le 23 novembre, à Villefranche, sur l'escadre de l'amiral Truguet, et contribua, le 24, à la prise d'*Oneille*, puis il revint camper entre Nice et Sospello.

(1) Par décision du 2 octobre, l'armée du Midi fut divisée en deux armées : armée de Savoie et armée du Var.

1792-1793 Le 2 décembre, le *51e* se distingua encore, en attaquant avec vigueur, sous les ordres de *Dagobert* (1), son colonel, un détachement de 800 ennemis qui était venu reprendre *Sospello*, évacué par les troupes françaises. L'ennemi fut chassé de cette ville, et perdit ses bagages, ses approvisionnements et 20 prisonniers.

Après ce fait d'armes, le 1er bataillon du *51e*, à l'exception d'une compagnie qui occupa la *Turbie*, vint prendre ses quartiers d'hiver à *Nice*, et y réprima, le 9 décembre 1792, une révolte des habitants.

Quelques jours après, Anselme fut remplacé par le lieutenant-général *Biron* dans le commandement de l'armée du Var, qui prit le titre d'armée d'Italie le 16 décembre.

Pendant cette campagne de 1792, le 2e bataillon du *51e*, d'abord stationné à *Grasse*, avait occupé successivement *Saint-Esprit* et *Antibes*.

CAMPAGNE DE 1793.

1793. — Le 51e à l'armée d'Italie : Combats de Sospello (14 février), de Braous (19 février), et de Pietra Cava (28 février) ; Dortoman, chef de brigade du 51e (8 mars).

Au commencement de 1793, le 2e bataillon du *51e* fut mis en garnison à *Tournon*, tandis que le 1er bataillon, continuant à servir dans l'armée d'Italie, allait occuper *Lescarene*, et prit part le 14 février au combat de *Sospello*, où les Piémontais, écrasés par l'artillerie française et menacés par la terrible baïonnette, prirent la fuite en abandonnant 300 prisonniers.

(1) « Vieillard aussi respectable par son courage que par la noblesse de son caractère. » (Jomini.)

Le 1er bataillon du *51e* prit encore part au combat de 1793
Braous, le 19 février, sous les ordres de Dagobert de Fontenille, et contribua, le 28, à chasser l'ennemi de *Pietra-Cava*. Malheureusement « Dagobert, s'étant égaré dans la forêt de Mélisse, fut assailli, dans la soirée, par les milices, qui lui firent des prisonniers : sans nouvelle des autres colonnes, sa situation était des plus critiques, heureusement que le bruit de la fusillade, qui se fit entendre le lendemain vers Lantosca, le tira de cette cruelle incertitude ; malgré l'excessive fatigue des troupes, il se dirigea sur le champ vers ce point, mais, arrêté par des rochers à pic, il marcha sur Bolena, où il rétablit enfin sa communication avec Brunet. » (Jomini.)

Le 1er mars, les deux bataillons du *51e*, dont l'effectif était de 1,080 hommes, furent réunis, et servirent ensemble dans l'armée du général Biron, qui restait en observation entre Nice et Sospello.

Dagobert de Fontenille fut nommé général de brigade le 8 mars 1793, et le commandement du *51e* passa à la même date entre les mains du chef de brigade *Dortoman* (1).

Pendant les mois de mars et avril, le *51e* tint garnison à *Nice*, à l'exception de ses deux compagnies de grenadiers qui occupèrent le camp de *Lantosca*, où le régiment fut réuni en entier le 15 mai.

A la même époque, Biron fut appelé au commandement de la Vendée, et Brunet prit provisoirement celui de l'armée d'Italie, qui, renforcée par les premières levées du décret du 28 février 1793, compta près de 30,000 hommes sous les drapeaux.

---

(1) Note de l'auteur. — La loi du 21 février 1793 avait décidé que dans l'infanterie les lieutenants-colonels prendraient le nom de chefs de bataillon, et les colonels celui de chefs de brigade.

1793. — Combats de Rora (20 mai) et d'Isola (22 mai).

1793 Le 20 mai, le *51e* et le 50e partirent de Saint-Martin sous les ordres du colonel *Sérurier*, et, après avoir rejoint une colonne de l'armée des Alpes venant de Bonil, ils chassèrent l'ennemi de *Rora*. Sérurier réunit ces deux colonnes sous son commandement, et le 22 mai il marcha sur *Isola*, défendue par 1,500 hommes. Malgré la neige et la grêle qui tombaient abondamment, l'attaque fut résolue: nos soldats, furieux de la résistance qu'ils éprouvèrent, se précipitèrent dans la Tinea, dont le pont avait été coupé, et, malgré la rapidité de ce torrent et une fusillade très vive, ils abordèrent la rive opposée et mirent les Piémontais en fuite. Ce combat coûta aux Français 12 tués et 40 blessés; les capitaines de grenadiers du *51e Morangies et Lebrun s'y distinguèrent particulièrement.*

Menacées par les Piémontais et les Autrichiens, qui se trouvaient en force à Saint-Etienne et à Demonte, nos troupes se retirèrent sur Rora, et le *51e* en entier revint à *Lantosca* le 29 mai.

1793. — Reconnaissance des camps de Rauss et des Mille-Fourches (2 juin).

Brunet, ayant résolu de rejeter les troupes sardes au-delà des Alpes, fit reconnaître le 2 juin les camps de Rauss et des Mille-Fourches par le colonel Sérurier, qui avait à sa disposition le *51e* et le 3e bataillon de chasseurs à pied: le *régiment* attaqua vigoureusement les avant-postes de l'ennemi, et les repoussa. Le capitaine de grenadiers *Lebrun du 51e* fut encore cité pour la valeur qu'il montra dans cette affaire.

Attaque du camp des Fourches (8 juin).

Instruit par la reconnaissance du 2 juin sur la position exacte de l'ennemi, Brunet mit ses troupes en mouvement le 8 juin au matin, dans le but d'attaquer les passages du mont Lorthigera et la vallée de la Roya. Le *51ᵉ*, ayant à sa tête le chef de brigade *Dortoman,* fut chargé de l'attaque du *camp des Fourches* défendu par deux redoutes : il parvint au pied des retranchements malgré le feu de l'artillerie et de la mousqueterie, mais n'étant pas en force, il dut se retirer. *Les compagnies de grenadiers du 51ᵉ se couvrirent de gloire à cette attaque.* 1793

Brunet termine ainsi son rapport sur ce combat : « Nous avons pris beaucoup d'effets de campement, les soldats vont en faire des pantalons : nous sommes véritablement des *Sans-Culottes* de nom et d'effet, mais cela ne nuit ni au patriotisme, ni au courage de nos braves frères d'armes. »

1793. — **Combat de Rauss (12 juin).**

Le but que s'était proposé Brunet, de déposter les troupes sardes de leur camp de Rauss, établi sur la route de Bolena à Saorgio, n'était pas atteint ; il décida une nouvelle attaque pour le 12 juin, et rassembla ses troupes en cinq colonnes : les compagnies de grenadiers du *51ᵉ* firent partie de la deuxième colonne de gauche, réunie à *Lantosca,* sous le commandement du chef de brigade du *51ᵉ Dortoman. Le reste du régiment* (1,120 hommes) composa, avec le 70ᵉ, la colonne du centre réunie à *Pietra-Cava* sous les ordres du chef de brigade du 70ᵉ Sérurier. Ce dernier dut se rapprocher du centre de l'armée, et venir prendre position au camp du Donjon, pour attaquer la

1793 grande redoute, pendant que *Dortoman* enlèverait la Chapelle.

Le temps était affreux; Brunet, malade, voulait remettre l'attaque, mais un conseil de guerre en ordonna autrement.

Le chef de brigade *Dortoman* marcha sur trois colonnes, et dut d'abord enlever le grand poste avancé du camp des Fourches, où les ennemis étaient retranchés sur une hauteur défendue par deux redoutes. Celles-ci ne cessèrent leur feu qu'après que nos troupes eurent tourné ce poste pour le forcer à la baïonnette. L'ardeur avec laquelle nos soldats attaquèrent ne donna pas le temps aux ennemis de faire entièrement leur retraite; ces derniers laissèrent entre nos mains 200 prisonniers, et eurent 50 hommes tués. Les troupes ennemies du camp des Fourches s'ébranlèrent alors, et firent avancer de l'artillerie pour favoriser la retraite des leurs; mais nos braves soldats les chargèrent avec intrépidité, et les obligèrent de regagner leur camp.

Les Français s'emparèrent encore d'un mamelon qui semblait être la clef de la position, et, vers sept heures du matin, toutes nos troupes commencèrent l'attaque du *camp des Fourches*. Le chef de brigade *Dortoman,* obligé de suivre un sentier étroit et rapide, battu par des pièces de canon chargées à mitraille, parvint néanmoins au pied des retranchements, mais n'étant pas soutenu, il fut contraint de se replier après avoir éprouvé de grandes pertes : le capitaine de grenadiers du *51e*, *Morangies,* parvenu dans les retranchements, y fut fait prisonnier avec 10 braves qui l'avaient suivi. *La compagnie de grenadiers du 2e bataillon du 51e fut presque entièrement détruite,* et les lieutenants *Joubert* et *Lebrun* échappèrent seuls au canarge. Le chef de brigade *Sérurier,* qui avait pour mission de soutenir la colonne Dortoman, ne fut pas plus heureux, et dut aussi se replier.

Les journées des 8 et 12 juin coûtèrent aux ennemis 1,000 hommes, et aux Français 2,000, tués, blessés ou prisonniers; le *51e* eut environ *250 hommes hors de*

combat et plusieurs officiers tués ou blessés. Le chef de brigade *Dortoman* avait fait preuve de beaucoup de courage et de valeur militaire pendant le combat du 12 juin ; il n'avait battu en retraite que sur l'ordre formel d'un aide de camp. Brunet s'exprime ainsi à son sujet, dans son rapport sur ce combat : « Je ne puis trop me louer du citoyen Dortoman, chef de brigade. » Quelques jours après, le 17 juin, ce dernier fut nommé général de brigade. 1793

Après cet échec, les troupes françaises reprirent leurs anciennes positions, et les gardèrent pendant les mois de juin, juillet, et une partie d'août, sans qu'il se passât aucun événement digne d'être rapporté; le *51e* occupa le camp de *Raolet* (au nord de Sospello), à l'exception des deux compagnies de grenadiers, qui retournèrent à *Lantosca.*

Le 8 août, *Dumerbion* remplaça Brunet, et prit, à titre provisoire, le commandement en chef de l'armée d'Italie.

1793. — Masséna, chef de brigade du 51e (19-22 août). Rivas, successeur de Masséna.

Le général de brigade *Dortoman*, qui commandait le camp de Raolet, ayant été injustement accusé des désastres du 12 juin, et conduit pour ce fait à *l'échafaud*, *Masséna,* qui s'était fait remarquer par son intrépidité et sa valeur, dans les dernières affaires, comme commandant du 2e bataillon du Var, prit le commandement du camp de Raolet, et reçut avis de sa nomination au grade de *chef de brigade du 51e*, le 19 août 1793. Promu au grade de général de brigade le 22 août suivant, Masséna n'eut ni la faculté ni le temps de voir son régiment. *Rivas* succéda à Masséna comme chef de brigade du *51e*.

1793. — Attaque des positions françaises par les Piémontais (8 septembre). Héroïsme de 30 grenadiers du 51e, commandés par le lieutenant Joubert, à la redoute de la Condamine.

1793 Le roi de Sardaigne, instruit de l'entrée des Anglais à Toulon, quitta sa capitale au commencement de septembre 1793, et fixa au *8 septembre* une attaque générale de la ligne française.

Les Piémontais furent repoussés très vigoureusement, et ne réussirent à s'emparer que des postes de la *Boulène*, de *Lantosca* et de la *Condamine*.

Ce dernier poste, une redoute, était défendu par un détachement de *30 grenadiers du 51e*, commandé par le lieutenant *Joubert* (1). Cet officier se conduisit d'une manière fort brillante, en défendant son poste pendant quatre heures et demie; *après avoir épuisé toutes ses cartouches contre 500 Piémontais qui l'entouraient de toutes parts, il persista à se défendre à la baïonnette*. Mais la redoute ayant été pulvérisée par le canon, la petite troupe

(1) Etats de services du lieutenant Joubert : — Joubert (Barthélemy-Catherine), né le 14 avril 1769 à Pont-de-Vaux (Ain), entré au service comme caporal au 3me bataillon des volontaires nationaux de l'Ain le 4 septembre 1791, sergent le 15 septembre 1791, sous-lieutenant au 51e le 12 janvier 1792, lieutenant le 1er novembre 1792, passé à la 102e demi-brigade le 17 décembre 1793, nommé provisoirement adjudant-général chef de bataillon le 10 mai 1794, adjudant-général chef de brigade le 13 juin 1795, général de brigade le 24 décembre 1795, général de division le 6 décembre 1796, général en chef de l'armée de Mayence le 11 juillet 1798, général en chef de l'armée d'Italie le 14 octobre 1798, général en chef de l'armée des Alpes et d'Italie le 5 juillet 1799, mort au champ d'honneur à Novi le 15 août 1799.

Campagnes : 1792, 1793, 1794, 1795, 1796, 1797, en Italie; 1798, en Batavie, à Mayence et en Italie; 1799, armée d'Italie. — Son nom est inscrit au côté sud de l'Arc de triomphe.

de Joubert se trouva à découvert, et il dut se rendre avec 1793-1794
le restant des braves qu'il commandait, après avoir été lui-même *cruellement blessé*. Conduit à Turin, *Joubert*, républicain rigide, ne craignit point de paraître à la cour d'un monarque absolu, et présenté à ce dernier, il dit à des courtisans qui le croyaient noble : « Je suis citoyen français ». Six ans plus tard, *Joubert*, âgé de trente ans, commandait en chef l'armée d'Italie, et tombait en héros sur le champ de bataille de Novi (1), le 19 août 1799.

Le froid et la neige, qui survinrent après le combat du 8 septembre, condamnèrent les deux armées à l'inaction.

Le 51e contribue à la formation de la 101e demi-brigade de bataille le 11 novembre 1793, et à celle de la 102e le 17 novembre 1794.

Le *1er bataillon du 51e*, après avoir servi à la reprise de *Toulon* sous les ordres du futur général *Miollis*, entra, le 11 novembre 1793, dans la formation de la *101e demi-brigade de bataille*, en exécution du décret de la Convention du 21 février 1793. L'année suivante, le 17 novembre 1794, le *2e bataillon*, qui avait assisté au siège de *Lyon*, et qui servait sur les Alpes, fut versé dans la *102e demi-brigade*(2).

(1) Placé sur une éminence, Joubert voit sa gauche enfoncée et des bataillons en désordre, il vole avec ses aides de camp pour rallier ses troupes, et les ramène à la charge en criant : « En avant, mes amis ». En tournant son cheval, une balle le frappe au flanc droit et pénètre jusqu'au cœur ; il fait signe de la main, et s'écrie encore : « Marchez toujours. » Il tomba de cheval, et expira en prononçant ces mots : « Couvrez-moi, que les Russes croient toujours que je combats parmi vous. »

Quelques instants avant la bataille, Joubert disait en regardant le portrait de sa jeune épouse : « Je vaincrai, je l'ai promis à la République et à elle, ou je mourrai. » *(Fastes de la gloire.)*

(2) Le 29 février 1796, la 101e est entrée dans la 25e demi-brigade de ligne, formée à l'armée l'Italie. La 102e, aussi à l'armée d'Italie, a été fondue, le 10 avril 1796, dans la composition de la 69e demi-brigade de ligne.

1794 Ici se termine l'histoire du *51e* (1) sous l'ancienne monarchie. Ce Régiment, on l'a vu, avait pris part à presque toutes les campagnes qui eurent lieu en Europe sous le règne de Louis XIV, et dans le Nouveau-Monde, sous les

(1) Cadres des deux bataillons du 51e au commencement de novembre 1793 :

Colonel	Rivas.
Lieutenants-colonels......	Saint-Jean et Morangies.
Quartier-maître trésorier.	Longuefosse.
Adjudants-majors.........	Villevalleix et Motte.

Capitaines :

Loyac.	Gouvault.
Davenne.	Leybardie.
Lachenaye.	Laugé.
Dalidon.	Philip.
Desolmes.	Moreau.
Jacquemart.	Courrois.
Poly.	Langlois.
Molette.	Gauthier.
Lebrun.	Meissonnier.

Lieutenants :

Millebert.	Brunet.
Montbel.	Barthey.
Chevanne.	Rideau.
Langallerie.	Baukay.
Pinel.	Joubert.
Laroche-Aymon.	Touche.
Dufort.	Godard.
Ladevèze.	Bertet.
Brestin.	Razonts.
Ballet.	Lagautnière.

Sous-lieutenants :

Boéry.	Olivry.
Rentière.	Jaunon.
Delhorme.	Laborie.
Marais.	Largey 2.
Mathis.	Garnier.
Clauze.	Maifret.
André.	Astier.
Largey 1.	Bocage.
Delort.	

règnes de Louis XV et de Louis XVI. Partout, il s'était montré digne de la brillante réputation qu'il s'était acquise dès les premières années de sa création, notamment à la célèbre *bataille de Saint-Gothard*. Sa renommée sous l'ancienne Monarchie était telle que l'on disait en parlant de lui : « *On n'a jamais eu le temps de bien juger comment les talons du régiment de La Sarre sont faits.* » Et plus tard, lorsqu'il combattait avec tant d'héroïsme au Canada, des généraux, faisant le récit d'une bataille, le terminaient ainsi : « ..... *Quant à La Sarre, il a fait comme à son ordinaire, ç'en est assez dire.* » 1794

Aussi, est-ce avec un légitime orgueil que nous avons inscrit dans nos annales les glorieuses campagnes qui ont illustré ce vaillant régiment de 1651 à 1793.

On verra, dans la deuxième partie de cet ouvrage, que le *51e* sut continuer sous la première République et sous l'Empire les belles traditions de La Ferté et de La Sarre.



1794 bataillon des ci-devant régiments d'infanterie et de deux bataillons de volontaires, mais son exécution fut retardée dans certains corps, et un nouveau décret du 19 nivôse an II (18 janvier 1794) prescrivit l'embrigadement immédiat. Des représentants du peuple furent spécialement choisis pour y présider dans chacune des armées de la république.

C'est en vertu de ce dernier décret que la *51e demi-brigade* (1) *d'infanterie de bataille* fut formée au camp de *Casotto*, le 1er thermidor an II (19 juillet 1794), de l'amalgame du 1er bataillon du 26e régiment d'infanterie (ex-Bresse) avec les 3e et 5e bataillons des Hautes-Alpes; elle comptait trois bataillons à huit compagnies et une compagnie de canonniers, comme l'indique le procès-verbal d'amalgame et de revue que nous reproduisons ci-dessous :

1er thermidor an II.

ARMÉE D'ITALIE. — ÉGALITÉ.

DIVISION DE DROITE. — LIBERTÉ.

51e demi-brigade de bataille.

PROCÈS-VERBAL D'AMALGAME ET DE REVUE.

Ce primidi de la 1re décade du mois de thermidor de la 2e année républicaine.

Au camp de Casotto, pays conquis par la division de droite de l'armée d'Italie.

(1) La 51e demi-brigade d'infanterie de bataille ne nous intéresse qu'à cause de son numéro, car elle n'a aucun rapport avec le 51e régiment, non plus qu'avec la 51e demi-brigade d'infanterie de ligne.

« En conformité de la loi du 21 février 1793, concernant 1794
la nouvelle organisation de l'armée française, de celle du 12 août suivant, qui détermine le mode d'amalgame, et de l'instruction à la suite, aux officiers généraux chargés d'organiser les demi-brigades, il a été procédé par le citoyen François, général de brigade, commandant les camps de Casotto et de Carnete de la division de droite de l'armée d'Italie, assisté de nous Tripoul, commissaire des guerres, employé à la même armée, à l'amalgame de l'état-major de la 51e demi-brigade composée des ci-devant bataillons : 1er du 26e régiment d'infanterie, 3e et 5e des volontaires nationaux du département des Hautes-Alpes.

L'amalgame de la demi-brigade fait, il en a été passé la revue, il en est résulté qu'elle est composée de la manière suivante » :

État-major et adjoints.

La Balguerie, chef de la demi-brigade.
Télémon, 3e chef de bataillon attaché au 1er bataillon.
Alberny, 1er — — 2e —
Savaris, 2e — — 3e —
Itier, 4e — adjoint.
Beljeambe, quartier-maître.
Nausseau, adjudant-major.
Pallandre, adjudant-major adjoint.
Roubeaud, quartier-maître adjoint.
Audibert, chirurgien-major.
Baude, chirurgien-adjoint.
Barillon, adjudant-sous-officier du 1er bataillon.
Jufar. — — 2e —
Harlemont, — — 3e —
Barbat, tambour-major.
12 musiciens.
1 maître-cordonnier.
1 maître-tailleur.
2 adjoints au maître-cordonnier.
2 — maître-tailleur.
3 armuriers.

1794 La compagnie de canonniers (1) comprend : 1 capitaine en premier, 1 capitaine en second, 1 lieutenant en premier, 1 premier sous-lieutenant, 1 second sous-lieutenant, 1 sergent-major, 5 sergents, 1 caporal-fourrier, 10 caporaux, 70 canonniers et 1 tambour.

Chacune des 24 compagnies comprend : 1 capitaine, 1 lieutenant, 1 sous-lieutenant, 1 sergent-major, 2 ou 3 sergents, 1 caporal-fourrier, 4 ou 5 caporaux, 2 ou 3 appointés, 2 tambours et 50 soldats.

EFFECTIF TOTAL DE LA DEMI-BRIGADE.

OFFICIERS.		Total.	SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS.		Total.	Total général.
Présents	Absents.		Présents.	Absents.		
75	13	88	1,432	405	1,837	1,925

« Les officiers, sous-officiers et soldats ayant été reconnus et promulgués, conformément aux articles 34, 35, 36 et 37 de l'instruction, la demi-brigade ainsi formée, un ban a été battu, et le serment prescrit par l'article 56 de l'instruction a été prêté par les officiers, sous-officiers et soldats.

« Fait, arrêté et rédigé ledit jour et an que ci-dessus, et nous nous sommes signé avec le général.

« TRIPOUL,
« *Commissaire des guerres.*

« FRANÇOIS,
« *Général de brigade, commandant les camps de Casotto et de Carnete.* »

(1) Cette compagnie servait six pièces de 4.

Uniforme et drapeaux des demi-brigades de première formation.

En vertu de la loi du 26 février 1793 (1), toute l'infanterie 1794
de ligne porta l'habit national bleu, à revers blancs, et chaque demi-brigade fut distinguée par un numéro sur les boutons et sur les drapeaux.

Les grenadiers portèrent le bonnet à poil, auquel on substitua peu après le chapeau surmonté du panache de crin rouge.

Les fusiliers furent alternativement coiffés de chapeaux et de casques de feutre vernissé.

Chaque bataillon eut un drapeau aux couleurs nationales, porté par le plus ancien sergent-major du bataillon.

En vertu du décret du 15 février 1794, les drapeaux portèrent au centre le chiffre R. F., entouré de deux branches de laurier en or, avec le numéro de la demi-brigade en diagonale aux quatre coins.

La 51e demi-brigade d'infanterie de bataille à l'armée d'Italie. Campagne de 1794.

L'armée d'Italie, commandée par Dumerbion, comptait trois divisions, et appuyait sa gauche aux Barricades, et sa droite à Loano. Ses principales forces, réunies au col de Tende et en avant d'Orméa, n'attendaient pour pénétrer en Piémont que l'approbation d'un plan d'invasion envoyé par les représentants au Comité de salut public.

L'armée piémontaise, campée sous Ceva et Coni, entrete-

(1) Les capitaines, lieutenants et sous-lieutenants d'infanterie avaient eu en campagne, jusqu'à cette époque, deux chevaux et deux rations de fourrage; le décret du 16 brumaire an II (6 novembre 1793) supprima les rations de fourrage, et interdit aux officiers d'avoir aucun cheval à l'armée, même à leurs frais.

1794 nait de forts détachements sur les principaux débouchés, et les postes avancés des deux armées avaient de fréquents engagements.

Telle était la situation des deux armées, lorsque la *51e*, ayant à sa tête le chef de brigade la *Balgueric*, fut attachée à la division de droite commandée par *Masséna*, dans laquelle les 3e et 5e bataillons des Hautes-Alpes servaient précédemment, et que le 1er bataillon du 26e venait de rejoindre. Mise à la disposition du général *François*, commandant la gauche de cette division, la *51e* fut placée en première ligne : son 1er bataillon campa à la chartreuse de *Casotto*, et les 2e et 3e bataillons sur le mont *Carnete*.

La *51e* conserva ces positions jusqu'au 21 août, époque à laquelle les 1er et 3e bataillons occupèrent *Isola-Prosa* et *Ormea*, et le 2e bataillon *Cia-Bernardo*.

A la fin de septembre 1794, la division Masséna ayant reçu une nouvelle organisation, la *51e* fit partie de la brigade *Hamel*; le 1er bataillon fut cantonné à *Intrapa*, le 2e à *Cia-Bernardo*, et le 3e à *Ponte-di-Nave*.

Les deux armées restèrent sur la défensive pendant tout le mois d'octobre.

Les représentants du peuple Ritter et Turreau ayant ordonné un grand fourrage dans la vallée du Tanaro, la *51e* demi-brigade fut désignée pour y prendre part. Ce fourrage commença le 16 novembre, dura quatre jours, et procura à l'armée 2,000 quintaux de foin, 400 bêtes à cornes et 500 moutons; l'ennemi ne chercha pas à le troubler.

Après cette opération, qui fut la seule à laquelle elle prit part pendant cette campagne de 1794, la *51e demi-brigade* retourna à Intrapa, Cia-Bernardo et Ponte-di-Nave, où elle passa la mauvaise saison.

Peu de jours après, le général Schérer remplaça le général en chef Dumerbion, admis sur sa demande à la retraite. Le 10 décembre, Masséna tomba gravement malade, et remit le commandement de sa division au général Sérurier.

Campagne de 1795.

Les 1er et 3e bataillons de la *51e* demi-brigade restèrent fort tranquilles dans leurs cantonnements, à Intrapa et Ponte-di-Nave, pendant les mois de janvier, février et mars, faisant toujours partie de la division de droite aux ordres de *Sérurier;* le 2e bataillon, attaché à la même division, descendit, vers le milieu de janvier, des hauteurs de Cia-Bernardo, resta quelques jours à Intrapa, puis se rendit à la Piéva, qu'il ne quitta qu'à la fin de mars, pour revenir à Cia-Bernardo. 1795

Mal chaussée, à peine vêtue, accablée de service, placée dans un climat très rigoureux, la *51e* eut, comme tous les autres corps de la division, un grand nombre de malades dans ses rangs, et, à la fin de mars, ses bataillons étaient réduits à peu près au tiers de leur force ordinaire. Les soldats supportèrent les maux, les fatigues et les privations de toute espèce qui les accablaient, avec une résignation et une patience au-dessus de tout éloge.

Par un ordre du 31 mars 1795, Schérer sépara la division de droite en deux divisions, donna le commandement de la première à Masséna, et celui de la seconde à Sérurier : la *51e* fut attachée à cette dernière division, et ses trois bataillons, toujours cantonnés à Intrapa, Cia-Bernardo et Ponte-di-Nave, firent partie de la brigade *Miollis*.

Dans les premiers jours d'avril, les Piémontais se présentèrent sur les hauteurs d'Orméa, et tentèrent le 6 mai, sans succès, de s'établir au col del Inferno. Sérurier, ne voulant pas être prévenu par eux, fit replier, les jours suivants, les postes avancés sur les montagnes, malgré les neiges qui les couvraient encore, et le 3e bataillon de la *51e* reçut l'ordre d'occuper le col *del Inferno* vers le 15 avril.

Le 5 mai, Kellermann fut nommé commandant en chef des armées des Alpes et d'Italie, et l'aile droite, forte de 18,000 hommes, fut séparée en trois divisions et confiée au

1795-1796 commandement supérieur de Masséna. Par suite de cette nouvelle organisation, la brigade *Miollis*, dont faisait toujours partie la *51e*, fut attachée à la *3e division (Sérurier)* : les 1er et 2e bataillons campèrent au col *del Inferno*, et le 3e à *Bertolotti*.

Nous ignorons ce que devint la *51e* demi-brigade d'infanterie de bataille pendant le reste de l'année 1795 et pendant l'année 1796 (1) ; elle eut pour chef de brigade, à la fin de 1795, *Brenier*.

En 1796, le Directoire ayant ordonné une refonte générale des demi-brigades de première formation, la *51e* demi-brigade d'infanterie de bataille fut incorporée, le 30 nivôse an V (19 janvier 1797), dans la 14e demi-brigade de même arme, devenue *63e demi-brigade* de ligne le même jour, puis 63e régiment d'infanterie de ligne.

51e DEMI-BRIGADE D'INFANTERIE DE LIGNE.

Formation de la 51e demi-brigade d'infanterie de ligne.

En vertu des ordres du Directoire, ce fut d'après un tirage au sort que chaque demi-brigade de ligne ou de deuxième formation prit son rang dans l'ordre numérique. Le 11 prairial an IV (30 mai 1796), le numéro *51* échut au sort à la *99e demi-brigade* (2), qui avait été embrigadée à Savone, le 3 germinal an IV (23 mars 1796), avec les corps ci-dessous désignés :

1° 105e demi-brigade de bataille, formée le 16 juin 1795

(1) Note de l'auteur. — Les registres de la 51e demi-brigade d'infanterie de bataille ayant été perdus, il nous a été impossible de retrouver les traces de cette demi-brigade de 1795 à 1796.

(2) La 99e demi-brigade avait été formée le 24 novembre 1793 avec le 1er bataillon du 50e (ex-Hainaut), le 4e bataillon des Bouches-du-Rhône et le 1er bataillon de *Luberon*.

avec le 1er bataillon du 53e (ex-Alsace), les 1er et 2e bataillons du Gers; 1796

2° 199e demi-brigade de bataille, formée le 5 juillet 1795 avec le 2e bataillon de Seine-et-Marne, le 3e bataillon de l'Ain et le 10e bataillon de la Côte-d'Or;

3° 13e demi-brigade provisoire, formée le 3 mai 1796 avec les 1er, 3e et 6e bataillons des côtes maritimes, et la 2e compagnie franche des chasseurs de Castelnaudary;

4° 3e compagnie de grenadiers de la 14e demi-brigade de bataille;

5° 2e compagnie de grenadiers de la 26e demi-brigade de bataille.

Toutes ces demi-brigades avaient combattu vaillamment à la bataille de Loano (23 novembre 1795).

Noms des officiers portés sur l'état de formation de la 51e demi-brigade de ligne (1), d'après le procès-verbal d'embrigadement du 3 germinal an IV (23 mars 1796).

État-Major.

Lafond.......	Chef de brigade.
Laubadère....	Chef de bataillon.
Doutre.......	Id.
Bazin........	Id.
Armand......	Adjudant-major.
Castex.......	Id.
Rey..........	Id.
Litner........	Quartier-maître trésorier.
Marion.......	Id.
Drivon.......	Id.

(1) La demi-brigade comprend trois bataillons à neuf compagnies chacun, dont une de grenadiers, ce qui donne au total vingt-sept compagnies. La compagnie de canonniers est supprimée.

1796 Capitaines :

Leblanc,
Beauvier.
Giroux.
Pagoli.
Michel.
Rivière.
Besson.
Brigo.
Jouve.
Jeanot.
Moireau.
Némon.
Baulon.
Roment.
Girard.
Turquand.
Chenet.
Chatel,
Arnoux.
Metton.
Thévenon.
Destouot.
Chevallier.
Arnaud.
Tournon.
Perraud.
Brot.

Lieutenants :

Cavallier.
Grognet.
Lebeau.
Ducosse.
Dubois.
Robert.
Curnière.
Pannetier.
Cornillot
Lebon.
Gondane.
Broqua.
Mazelin.
Thorillon.
Pauly.
Corriger.
Poylot.
Simonel.
Saintis.
Tournesier.
Chabassière.
Binet.
Vallette.
Billot.
Temporal.
Bachelard.
Bony.

Sous-lieutenants :

Vingt-Deux.
Villedieu.
Chabaud.
Gavardie.
Gelot.
Dabadie.
Mouroux.
Vacant.
Billat.
Ramand.
Goyon.
Martin.
Basseville.
Huguet.
Delon.
Ezelin.
Tabardin.
Cordier.
Croze.
Malabre.
Sureau.
Gauthier.
Ferradoux.
Sauvard.
Normand.
Bosse.
Favel.

Drapeaux.

Par arrêté du Directoire, du 8 janvier 1796, les drapeaux portèrent au centre deux branches de laurier vertes, encadrant soit le numéro de la demi-brigade, soit un faisceau de licteur surmonté d'un bonnet phrygien. 1796

CAMPAGNE D'ITALIE

(1796-1797).

« La cinquième campagne de la liberté allait commencer; elle devait s'ouvrir sur les plus beaux théâtres militaires de l'Europe, sur les plus variés en obstacles, en accidents, en lignes de défense ou d'attaque. C'étaient, d'une part, la grande vallée du Rhin, et les deux vallées transversales du Mein et du Necker; de l'autre, les Alpes, le Pô, la Lombardie. »

« Deux belles armées de 70 à 80,000 hommes chacune étaient données, sur le Rhin, à deux généraux célèbres, une trentaine de mille soldats affamés étaient confiés à un jeune homme inconnu, mais audacieux, pour tenter la fortune au-delà des Alpes. »

« *Bonaparte* arriva au quartier général à Nice, le 6 germinal an IV (26 mars). Tout s'y trouvait dans un état déplorable. Les troupes y étaient réduites à la dernière misère. Sans habits, sans souliers, sans paye, quelquefois sans vivres, elles supportaient cependant leurs privations avec un rare courage. » *(Thiers.)* Elles étaient sous les ordres de *Masséna*, *Augereau*, *La Harpe*, *Sérurier*, *Stengel* et *Kilmaine*, cantonnées entre le Var et le territoire de Gênes, ayant derrière elles la mer, et, devant, les Alpes-Maritimes. La *51e demi-brigade* (1), ayant à sa tête le chef

(1) Note de l'auteur. — Quoique la 99e ne soit devenue 51e que quelques jours plus tard, le 30 mai, nous l'appellerons néanmoins 51e, dès le commencement de la campagne.

1796 de brigade Lafond, faisait partie de la division *La Harpe* (brigade *Cervoni*) : le 3e bataillon était à *Savone*, les 1er et 2e en avant de cette ville, sur les hauteurs qui se prolongent jusqu'à *Voltri*, les trois compagnies de grenadiers étaient détachées, et formaient, avec celles des autres corps de la division, l'avant-garde qui occupait ce village, sous les ordres du chef de brigade *Lannes*.

De l'autre côté des montagnes, étaient échelonnés 45,000 Autrichiens, commandés par *Beaulieu*, et 25,000 Piémontais, commandés par *Colli*.

1796. — Combat de Voltri (9 avril).

Malgré la disproportion numérique, Bonaparte va prendre l'offensive. Traverser le col de Cadibone, séparer les Piémontais des Autrichiens, rejeter Colli sur Turin, Beaulieu sur Milan, tel est son plan.

En ce moment même, Beaulieu prenait l'offensive pour se placer entre ses adversaires et Gênes : le 9 avril, 15,000 Autrichiens vinrent attaquer *Voltri* avec vigueur. Le chef de brigade *Lannes* soutint avec ses grenadiers un choc terrible, et, malgré la grande inégalité de ses forces, il ne perdit point un pouce de terrain. Le feu dura jusqu'à la nuit, et fut pendant toute la journée des plus vifs et des plus soutenus; les assaillants éprouvèrent de grandes pertes. A dix heures du soir, la retraite étant ordonnée, nos troupes la firent en bon ordre, sans être nullement inquiétées : le 1er bataillon de la *51e*, commandé par le chef de bataillon *Meinsweig*, formait l'arrière-garde. La division La Harpe resta sous Savone.

Nos compagnies de grenadiers, qui seules avaient pris part à cette affaire, n'eurent que *2 hommes tués, 6 blessés et 2 prisonniers*.

Combat de Montelegino (10 avril), le sergent Furiot.

Le lendemain 10 avril, à la pointe du jour, 10,000 Autrichiens, commandés par *Argenteau*, attaquèrent les redoutes

de *Millesimo* et en enlevèrent plusieurs; le 3e bataillon de 1796
la *51e* sortit aussitôt de Savone, se porta sur le lieu du combat, et s'engagea avec l'ennemi, qui, déjà repoussé par l'intrépide Rampon, occupait encore néanmoins nos premiers retranchements. On se battit tant que le jour dura, et, à la tombée de la nuit, les Autrichiens se mirent en retraite. Ils avaient laissé pour la protéger quelques troupes dans les ouvrages, on les attaqua aussitôt : le *sergent Furiot* de la 7e compagnie du 3e bataillon de la *51e*, sans consulter ni le nombre ni le danger, court sur l'ennemi, brave tous ses coups, et, secondé par deux chasseurs de la 1re demi-brigade légère, *il saute dans le retranchement et fait mettre bas les armes à une trentaine d'Autrichiens.*

1796. — Combat de Montenotte (11 avril).

Cependant l'ennemi, poursuivi avec vivacité, fit volte-face à *Montenotte :* attaqué par notre avant-garde, il résista faiblement, et bientôt le village fut emporté. La *demi-brigade* y resta cette nuit et la journée du lendemain; elle eut *3 hommes tués et 5 blessés.*

1796. — Bataille de Dego (14 et 15 avril), acte de courage du sous-lieutenant Mouroux; quatre drapeaux pris à l'ennemi par les soldats Taulinet, Bérard, Mailleron et Jop.

Les Austro-Sardes étaient déployés sur les hauteurs de *Dego;* la division *La Harpe* marcha à eux, et la *51e*, qui tenait la gauche, fut chargée, sous les ordres du *général Causse,* de les prendre en flanc. La *51e* passa aussitôt la Bormida sous un feu terrible : elle attaqua les redoutes de droite, et les emporta d'assaut. Le *sous-lieutenant Mouroux* fit preuve dans cette rencontre d'une intrépidité rare : *il se jeta à la tête de quelques grenadiers, brava le feu et la mitraille, et arriva aux retranchements. Un coup de sabre*

1796 *l'atteignit au bras; mais, loin de l'arrêter, cette blessure ne fit qu'irriter son courage. Il gravit l'épaulement : un coup de baïonnette l'atteignit encore et le renversa; il se releva avec une sorte de fureur, et s'élança dans la redoute. Quelques soldats accoururent à sa suite; les Autrichiens perdirent courage, et mirent bas les armes. Alors, épuisé par la perte de son sang,* Mouroux, *content de ce succès, fut emporté à l'ambulance.*

La *51e*, achevant sa victoire, poursuivit vivement l'ennemi; les soldats *Taulinet*, *Bérard*, *Maileron* et *Jop*, secondés par le caporal *Marianne* et par les soldats *Melousse*, *Gilleron*, *Jales*, *Linnois* et *Extase*, réussirent à s'emparer de *4 drapeaux*.

Le *sergent-major Paradis*, porte-enseigne, se comporta aussi avec distinction; « il courait en avant du front de bataille, et animait ses camarades par son exemple ».

Là ne s'arrêtèrent pas les succès de la *51e*; elle réussit encore à couper la retraite à une partie des troupes ennemies, et le *3e bataillon*, commandé par le chef de bataillon *Soulès*, fit mettre bas les armes au *régiment de marine piémontais : état-major, musique, artillerie, équipages, tout fut enlevé.*

Le lendemain 15 avril, *Beaulieu* voulut prendre sa revanche; avec l'élite de ses troupes, il tomba sur Dego, et surprit nos soldats au milieu de la sécurité que donne la victoire. La *51e* accourut aussitôt, et aborda vivement l'ennemi; la résistance fut aussi opiniâtre que l'attaque était impétueuse. Le général *Causse* tomba frappé à mort, et le chef de brigade de la *51e*, le vieux *Lafond*, âgé de 70 ans, dont les forces ne secondaient pas le courage, fut fait prisonnier.

L'action se présentait sous un aspect fâcheux; *Bonaparte*, qui venait d'arriver sur le champ de bataille, fit alors former en colonne d'attaque serrée la *51e*, et la lança de nouveau contre l'ennemi. La *demi-brigade*, reprenant son énergie, revint à la charge, ayant à sa tête le *général Victor*, culbuta les troupes ennemies, et *dégagea son chef*. Les Autri-

chiens, découragés, ne résistèrent plus que faiblement, et bientôt après prirent la fuite ou mirent bas les armes. 1796

Cette bataille de six jours, livrée sur dix points différents, mais toujours par une même masse principale, à des parties morcelées, fut plutôt une série de combats qu'une bataille rangée, et coûta à l'ennemi *10,000 hommes hors de combat et 40 pièces de canon.*

Dans les journées des 14 et 15 avril, la *51e* eut le capitaine *Brige* tué, le capitaine *Cardinal,* les sous-lieutenants *Croze, Mouroux, Fouchon,* le sergent-major *Paradis,* le caporal *Courtet* (devenus officiers), grièvement blessés, et 177 hommes hors de combat, dont 22 tués.

Les deux armées ennemies étaient séparées. Bonaparte poursuit les Piémontais, les chasse de *Ceva* (17 avril), les culbute à *Mondovi* (22 avril), et force le roi de Sardaigne à signer l'armistice de *Cherasco.*

A l'issue de la bataille de Dego, la *51e* était passée sous les ordres du général *Mesnard,* et avait suivi le mouvement de la division La Harpe, qui avait pour mission d'observer Beaulieu : elle avait traversé *Vessino, Créqui, Rivalta, Tortone, Stradella,* et était arrivée le 19 avril à *Plaisance.*

1796. — Combats de Fombio et de Codogno (8-9 mai). — Action d'éclat du tambour-major Idrac de la 51e.

Débarrassé des Piémontais, Bonaparte se retourna contre Beaulieu, et, dans la journée du 7 mai, il fit franchir le Pô à toute l'armée française : les divisions *Masséna* et *La Harpe* le passèrent à *Plaisance.*

Le lendemain 8 mai, l'avant-garde française chassa de *Fombio* un corps de 5,000 Autrichiens commandés par *Liptay ;* la *51e* reçut l'ordre de pousser jusqu'à *Codogno.*

Persuadé que cette localité avait été évacuée par l'ennemi, le chef de brigade *Lafond* fit marcher sa demi-brigade sans former d'avant-garde. Il était nuit close ; la tête de la *51e* allait déboucher sur la place de Codogno, lorsque les

1796 Autrichiens ouvrirent le feu. La première décharge nous tua trois hommes et en blessa un plus grand nombre ; les chevaux épouvantés se jetèrent dans les rangs, et la confusion devint extrême.

Le tambour-major *Idrac* de la *51e* ne s'effraya pas de cette surprise : une lumière à la main, il s'avança sans s'inquiéter s'il servait de point de mire aux coups de l'ennemi ; il fouilla la place, et prit à lui seul *une quinzaine d'Autrichiens.*

Cependant, le général *La Harpe* s'obstinait à croire que l'ennemi n'occupait plus Codogno : il voulut s'assurer luimême de l'état des choses, et fut atteint, dans sa reconnaissance, d'un coup de feu qui le renversa sans vie aux pieds de son cheval.

Le capitaine adjudant-major *Rey* se distingua également dans cette surprise, où la *51e* eut le chef de bataillon *Meinzweig* blessé, *3 hommes tués et 10 blessés,* parmi lesquels le sergent *Destouet* (plus tard officier).

1796. — Siège de Pizzighettone (9-11 mai).

De *Codogno*, la *51e* se dirigea avec la division (commandée provisoirement par Mesnard) sur *Pizzighettone,* où elle arriva le même jour (9 mai) : cette place nous canonna vivement, et cependant ne nous tua que 2 hommes pendant les trois jours que dura le siège. Elle capitula le 11. Le capitaine adjudant-major *Rey se distingua* encore pendant ce siège.

Combat de Lodi (10 mai).

Tandis que la *51e* assistait au siège de Pizzighettone, ses *trois compagnies de grenadiers* contribuaient à forcer le passage de l'Adda au pont de *Lodi :* tous les grenadiers, réunis en une seule colonne, franchirent ce pont, au pas de charge et aux cris de « Vive la République ! » sous le feu de l'artillerie de Beaulieu, qui les couvrait de projectiles.

1796. — Combat de Borghetto (30 mai). — Blocus de Mantoue.

La *51e*, revenue de Pizzighettone à Codogno le 11 mai, 1796
partit de cette ville le 24, et alla séjourner, les 28 et 29, à *Montechiaro*, qu'elle quitta le 30, pour se diriger sur *Borghetto*, où toutes les divisions françaises avaient ordre de se rendre pour passer le *Mincio*. L'avant-garde autrichienne, forte de 3 à 4,000 hommes et de 1,800 chevaux, défendait l'approche de Borghetto, mais après un combat long et sanglant, elle dut repasser le pont à la hâte, et en rompit une arche.

Le général en chef ordonna qu'on réparât aussitôt ce pont, mais le feu de l'ennemi, mettant des obstacles à cette opération, un bataillon d'élite, composé des grenadiers des *51e* et 70e demi-brigades, sous les ordres du commandant *Soulès* de la *51e*, se jeta dans le Mincio, tenant ses armes sur la tête et ayant de l'eau jusqu'aux épaules. Le capitaine *Arnoux*, commandant la compagnie de grenadiers du 3e bataillon de la *51e*, atteignit le premier à la nage la rive ennemie. Ses hommes le suivirent, entre autres les sergents *Darral*, *Bonnet*, les caporaux *Ferry*, *Dupuy*, les grenadiers *Trémoulet*, *Lassus*, *Darte*, *Carles*, *Dodo* et *Castera*. Les Autrichiens crurent revoir la terrible colonne de Lodi, et lâchèrent pied, nous abandonnant beaucoup de prisonniers; le pont fut alors réparé avec facilité, et l'armée française franchit le *Mincio*.

Le commandant *Soulès*, dont l'éloge n'est plus à faire, s'empara de *deux pièces de canon*.

Le caporal *Ferry* s'était fait remarquer entre tous par sa bravoure : à peine arrivé sur la rive ennemie, il avait fait prisonnier un commandant autrichien.

Le capitaine *Caire* fut blessé dans cette affaire.

Cette victoire eut pour résultat d'obliger Beaulieu à se retirer dans le Tyrol.

Après avoir franchi le Mincio, la division se porta le

1796 même jour à Valeggio; la *51e* se rendit à *Castel-Nuovo*, puis à *Vérone*, où elle arriva le 1er juin, et passa dans la brigade *Robert* de la division *Augereau*.

Les 2e et 3e bataillons de la *51e* eurent ordre de se rendre le 4 juin à *Villafranca*, et le 7 à *Governolo*. Le 1er bataillon partit également le 4 juin de Vérone pour suivre la même route, et, le 8 juin, la *demi-brigade* était réunie devant *Mantoue*, qui était bloquée par nos troupes depuis le 4 : la demi-brigade prit position sur une ligne parallèle à la porte Pradella.

Expédition de la Romagne.

Quelques jours plus tard, Bonaparte, ayant résolu de se débarrasser du royaume de Naples et du gouvernement romain, deux ennemis dont la position menaçait les derrières de l'armée française, donna l'ordre à la division Augereau de quitter le blocus de Mantoue pour se rabattre vivement sur la *Romagne*, afin d'en imposer à ces deux États.

La division partit le 16 juin, passa par *San-Benedetto*, *Mirandola*, *Crevansanno*, et arriva le 19 à *Bologne*, où elle fut reçue avec acclamation.

Le pape, effrayé de cette marche de nos troupes sur ses États, signa l'armistice de Bologne, et le roi de Naples rappela son contingent, joint jusque-là aux Autrichiens.

La division Augereau quitta Bologne le 24 juin pour se rendre à *Ferrare*, et arriva le 2 juillet à *Carpi*. Le 5, la *51e* se mit en marche, remonta la rive droite de l'*Adige*, et alla s'établir, partie à *Roverchiaretta*, partie à *Roverchiara*. Elle occupa ensuite *Ronco* du 20 au 30 juillet, tandis que le reste de la division était à Legnago.

1796. — Opérations qui ont précédé la première bataille de Castiglione (29 juillet-2 août).

Würmser venait de prendre le commandement de l'armée autrichienne, et débouchait en Italie sur trois colonnes,

avec le dessein de débloquer Mantoue; le 19 juillet, il at- 1796
taqua la division Masséna, qui était en position sur la rive droite de l'Adige, de Vérone à Rivoli : Masséna, assailli à trois heures du matin par des forces considérables, ne put leur résister, et dut battre en retraite. La division Augereau fut obligée de se conformer à ce mouvement, et, le 30 juillet, la *51e* se mit en marche pour *Villafranca;* la perfidie de son guide la conduisit sous Vérone, que les Autrichiens occupaient déjà. La cavalerie impériale s'avança aussitôt, mais la *51e*, forte alors de 1,930 hommes, la repoussa, se retira sur Roverbella, et vint prendre position, le 31 juillet, sur les hauteurs de *Montechiaro,* contre lesquelles *Quasdanowich,* commandant l'extrême droite de l'armée autrichienne, marchait avec deux brigades. L'issue du combat de Lonato arrêta tout court la marche de Quasdanowich, qui se replia sur Gavardo.

La division *Augereau* se porta alors, en une marche forcée, sur *Brescia,* et en chassa les Autrichiens.

Le 2 août, la division revint à Montechiaro.

1796. — Première bataille de Castiglione (3 août).

Bonaparte résolut de frapper un coup décisif pour se délivrer promptement de Quasdanowich et de Würmser, et donna l'ordre à Augereau de marcher sur *Castiglione,* afin de contenir la colonne de Würmser qui s'avançait du côté de Guirdizzolo.

Le général Liptay, commandant l'avant-garde de Würmser, était déjà établi à Castiglione avec 15,000 hommes, et y occupait des positions formidables. Augereau, qui n'avait pas plus de 6,000 baïonnettes, entreprit cependant de les enlever : d'après ses ordres, la *51e*, commandée par le général de brigade *Robert,* partit de Montechiaro à minuit, pour tourner l'ennemi par sa gauche et tomber sur ses derrières; elle arriva vers deux heures du matin sur sa position, et s'y embusqua. Le reste de la division se mit en

1796 mouvement vers une heure du matin, et se déploya en bataille à deux heures pour attaquer de front les positions ennemies.

Après un combat très vif, les Autrichiens furent repoussés; mais, voyant le petit nombre des troupes qui les poursuivaient, ils se reformèrent bientôt. Une nouvelle charge les força une deuxième fois à la retraite, et les jeta sous le feu de la *51e*, qui, comme nous venons de le dire, s'était placée en embuscade sur leurs derrières. La surprise qu'elle leur causa augmenta leur désordre et leurs pertes.

Les *grenadiers*, réunis sous le commandement du général *Verdier*, avaient été chargés d'attaquer le château de Castiglione, situé sur un rocher à pic; malgré un feu terrible, ils l'escaladèrent sans tirer un seul coup de fusil. Les compagnies de grenadiers de la *51e* y firent merveille, et s'emparèrent de plusieurs pièces de canon.

Cependant, Liptay, ayant été renforcé, faisait les plus grands efforts pour se maintenir dans une position où Würmser devait bientôt le rejoindre; il manœuvrait pour gagner la droite des Français. Augereau fit aussitôt déployer dans la plaine la *51e*, ainsi que la 4e et la 17e légère. Nos soldats étaient couchés par terre, n'ayant plus la force de marcher : ces braves se battaient depuis deux heures du matin; il était trois heures du soir. Augereau leur dit : « Eh bien! mes amis, il n'y a plus qu'un coup de main à donner, suivez-moi », et s'élançant en avant, le sabre à la main, il fit battre le pas de charge. La *51e* le suivit aux cris de : « Vive la République! » et se porta sur les hauteurs de droite, pendant que la 4e attaquait le village de front, et que les grenadiers le pressaient par la gauche : *quoique foudroyée par une artillerie nombreuse, la 51e parvint à débusquer l'ennemi*, et s'empara des batteries qui avaient porté le désordre dans ses rangs. Le chef de brigade *Lafond*, appesanti par l'âge et blessé d'un éclat d'obus, avait peine à suivre ses mouvements rapides, mais le commandant *Meinsweig* y suppléa par son intelligence et par son audace. Le général *Robert* ayant été blessé,

Meinzweig prit le commandement de la *51e*, et, de concert avec le commandant *Soulès*, il rallia, ranima la troupe, et la conduisit enfin à la victoire. 1796

Les Autrichiens, agglomérés dans Castiglione, combattirent eux-mêmes à outrance; mais, attaqués de tous côtés avec fureur, ils furent forcés de céder. La *51e*, profitant des avantages que sa position lui donnait, acheva de les mettre en désordre. Nous leur avions pris de l'artillerie, des bagages et 2,000 prisonniers. Nous les suivions néanmoins encore, lorsqu'une colonne ennemie, sortie de Mantoue, nous attaqua nous-mêmes avec vigueur, et balança longtemps la fortune; mais enfin cette colonne fut vaincue, et se retira sur Borghetto.

Le capitaine *Bauvier*, les lieutenants *Bony*, *Simonel*, *Ramand*, *Mouroux*, le tambour-major *Idrac* et le grenadier *Gileron* déployèrent dans cette importante bataille beaucoup de courage et d'intrépidité. Quant aux lieutenants *Lafosse*, *Missonnier* et *Gauthier*, au sergent *Eitaf*, aux caporaux *Marianne et Humbert*, ils eurent une conduite au-dessus de tout éloge : le lieutenant *Lafosse* enleva une batterie autrichienne, et, quoique grièvement blessé, tourna aussitôt une partie des pièces vers l'ennemi; le lieutenant *Missonnier* entra un des premiers dans le château, et contribua à la prise de 300 hommes et de cinq pièces de canon; le lieutenant *Gauthier* s'empara également d'une pièce de canon : le sergent *Eitaf* trouva la mort en montant courageusement à l'assaut à la tête de ses hommes; le caporal *Marianne* coupa les traits des chevaux qui emmenaient une pièce de canon, et s'en empara ; le caporal *Humbert* fit prisonnier un colonel autrichien à la tête de son régiment.

Cette bataille coûta à la *51e* : les capitaines *Choisot*, *Michel* et *Deck*, tués; le chef de brigade *Lafond*, les chefs de bataillon *Soulès* et *Meinzweig*, les capitaines *Bauvier*, *Cardinal*, *Drivon* (5 blessures), les lieutenants *Robert*, *Bony*, *Cordier*, *Chatelas*, *Mouroux*, *Ducosso*, *Gelot*, blessés; *85 hommes tués*, *32 prisonniers et 258 blessés*,

1796 parmi lesquels le sergent-major *André*, les sergents *Dupin*, *Abesque* et *Faudoas* (devenus officiers).

1796. — Deuxième bataille de Castiglione (5 août).

La division *Augereau* était rentrée dans les positions qu'elle avait quittées ; on avait employé, de part et d'autre, la journée du 4 août à rassembler ses forces.

Le 5 au matin, l'armée impériale, forte de 25,000 hommes et commandée par Würmser, parut sur les hauteurs, et se forma en bataille sur deux lignes, la gauche au mamelon de Medolano, la droite au-delà de Solferino.

La division *Augereau* se forma sur deux lignes en avant de Castiglione ; la réserve, aux ordres de Kilmaine, était placée en échelons à sa droite, la division Masséna tenait la gauche.

Vers sept heures du matin, les divisions *Augereau* et *Masséna*, se formant en colonnes serrées en masse, attaquèrent les impériaux de front avec impétuosité, tandis que la division Sérurier, qui avait tourné leur gauche, arrivait à Cavriana et répandait l'alarme sur leurs derrières. La *51e*, qui venait de passer sous les ordres du général de brigade *Joubert*, tenait la gauche de la division Augereau, ayant son 2e bataillon en tirailleurs ; la 4e, s'avançant par la plaine, gravit les hauteurs et les enleva. L'armée autrichienne plia au premier choc, et fut poursuivie jusqu'à la nuit : elle perdit 20 pièces de canon, 1,000 prisonniers et 2,000 hommes tués ou blessés.

L'armée française, victorieuse, vint se mettre en bataille à quelque distance du Mincio : la division *Augereau*, près de *Pozzolengo*.

Cette journée, dont l'importance ne doit pas être appréciée d'après le nombre d'hommes mis hors de combat, fut décisive, puisqu'elle assura la conquête de l'Italie. La *51e* y perdit les sous-lieutenants *Chabaud* et *Ferradoux*, plus 12 soldats.

Parmi les officiers qui se signalèrent dans cette bataille, nous devons citer le lieutenant *Gavardie*, de la *51e* : ayant reçu l'ordre du général Joubert de déployer sa section en tirailleurs, Gavardie parvint, avec quelques braves, au nombre desquels le caporal *Ferry*, à faire abandonner une pièce de canon à l'ennemi, et fut le premier qui atteignit ladite pièce et s'en rendit maître. Le caporal *Ferry* se distingua une deuxième fois dans cette bataille, en faisant prisonnier, sans l'aide de personne, un colonel autrichien à la tête de sa troupe. 1796

Le lendemain 6 août, la division *Augereau* poussa sur Borghetto, qu'elle trouva évacué; elle continua son mouvement, arriva le 7 à *Castel-Novo*, et le 8 à *Vérone*, d'où elle partit le 11 pour aller, par les montagnes de *Santa-Anna*, couper la retraite à l'ennemi qui s'était retiré dans les gorges. Le 14 août, la division rentra à Vérone.

Conquête du Tyrol.

Au 1er septembre, Würmser avait réuni de nouveau 55,000 hommes dans le Tyrol, et se préparait à un nouvel effort pour sauver Mantoue; Bonaparte, voulant le prévenir, fit marcher ses troupes sur le Tyrol sans délai. La division Augereau partit de Vérone le 3 septembre, et alla bivouaquer dans les montagnes. Le 6, elle prit position à une lieue de Trente.

Combat de Primolano ou de Luan (7 septembre).

Le lendemain 7 septembre, la *51e* rencontra l'ennemi à *Luan*, mais les lieux resserrés et étroits ne lui permirent pas de se former en bataille; l'avant-garde seule en vint aux mains. Les Autrichiens perdirent dans cette rencontre de 1,200 à 1,500 prisonniers, 5 canons et 3 drapeaux.

Combat de Bassano (9 septembre).

1796 L'armée française déboucha, le 9 septembre, par la gorge de *Bassano*. Würmser voulut en vain défendre le passage; il fut battu et perdit 4 à 5,000 prisonniers, 8 drapeaux, un équipage de pont et une quantité considérable d'artillerie et de bagages. Les gorges étaient toujours plus resserrées, de sorte que la *51e* ne put combattre que par ses tirailleurs; elle entra avec la division Augereau au pas de charge dans Bassano, par la gauche, tandis que Masséna y pénétrait par la droite.

Bonaparte, victorieux à Bassano, poursuivit avec vivacité Würmser, qui se dirigeait à marches forcées sur Mantoue pour s'y jeter.

Le lendemain du combat de Bassano, la division *Augereau* poussa jusqu'à *Pradella;* elle passa la *Brenta* le même jour, et s'achemina sur *Padoue,* se rendit le 12 à *Mataguana,* et le 13 devant *Legnago.*

Reprise de Legnago (14 septembre).

La garnison que Würmser avait laissée dans *Legnago* mit bas les armes le 14 septembre; le 3e bataillon de la *51e* prit sa place, et la division, continuant la poursuite de l'ennemi, arriva le même jour à Governolo.

1796. — **Affaire de Saint-Georges (faubourg de Mantoue), 16 septembre. — Trait d'audace du sous-lieutenant Sognot.**

Le 16 septembre, la division *Augereau,* provisoirement commandée par le général *Bon,* se porta sur le faubourg *Saint-Georges,* déjà attaqué par Masséna, et chercha à tourner la droite de l'ennemi.

La *51e* avait sa gauche appuyée à des marais, un escadron du 1er hussards et la 4e demi-brigade étaient à sa droite : elle fut d'abord repoussée, mais deux bataillons formés en arrière étant accourus à son secours, elle reprit l'attaque, et l'ennemi fut rejeté dans Mantoue après des pertes considérables. Un régiment de cuirassiers et une division de houlans mirent bas les armes. Le sous-lieutenant *Sognot* de la *51e* fit preuve dans cette affaire d'une audace qui mérite d'être signalée : le chef de bataillon ayant demandé un officier de bonne volonté et quelques soldats pour aller en tirailleurs, le sous-lieutenant *Sognot* sortit avec *12 hommes* de sa compagnie; après avoir marché environ un quart de lieue en avant, le sous-lieutenant *Sognot* aperçut *400 Autrichiens* en bataille, aussitôt il masqua ses tirailleurs derrière des arbres, en leur recommandant de ne tirer que lorsqu'il en donnerait l'ordre. Cette disposition prise, *Sognot* s'avança seul vers le commandant de la troupe ennemie, le somma de se rendre et de faire mettre bas les armes à ses soldats. Étonnés d'une telle audace, les uns le mettent en joue, les autres délibèrent, enfin leur chef demande que sa personne et celle de ses soldats soient garanties de toute insulte. *Sognot* en signe l'engagement, reçoit leurs armes, et conduit ses *400 prisonniers* au quartier général de la division. 1796

Le capitaine *Torrillon* et le lieutenant *Robert* de la *51e* furent blessés dans cette affaire.

La demi-brigade passa la nuit sur le champ de bataille.

1796. — Combat de Governolo (23 septembre).

Après la victoire de Saint-Georges, Bonaparte chercha à attirer Würmser dans une nouvelle affaire, afin d'affaiblir, par des actions extérieures, la garnison de Mantoue.

Le 18 septembre, les 1er et 2e bataillons de la *51e* revinrent à *Governolo,* et prirent position sur la rive droite du Mincio, où ils furent presque aussitôt rejoints par le 3e.

1796 On était en présence : la troupe se mettait sous les armes deux heures avant le jour, et y restait jusqu'à la rentrée des reconnaissances. Cette précaution était sage, car, le 23 septembre, une de ces reconnaissances rencontra, presque sur les portes, la tête d'une colonne ennemie, qui appuyait sa droite au Pô, tandis qu'une autre, venant le long du Mincio, cherchait à s'emparer du pont et à nous couper toute espèce de retraite. Les grenadiers de la *51e* firent feu dès qu'ils aperçurent les Autrichiens, puis poussèrent en avant, et cherchèrent à reconnaître la force de l'ennemi auquel ils avaient affaire. Le lieutenant *Lafosse*, qui commandait nos grenadiers, était en tête. Un coup de feu l'abattit; son sous-lieutenant, *Ramand*, prit sa place, et contint les Autrichiens qui le pressaient avec vigueur. La *51e* accourut aussitôt au secours de ses grenadiers; elle culbuta l'ennemi, et rentra dans son camp, après avoir pris *5 pièces de canon et 1,400 prisonniers.*

Le commandant *Soulès* se couvrit d'une nouvelle gloire à ce combat.

Le sergent-major *Constantin*, de la *51e*, se distingua particulièrement : il fit lui seul cinq prisonniers, dont un officier.

Cette affaire coûta à la *51e* : le lieutenant de grenadiers *Saintis*, tué ; l'adjudant-major *Castex* et le lieutenant *Lafosse* blessés, et *55 hommes hors de combat, dont 12 tués.*

1796. — Combat de la porte Cerese (29 septembre).

Le 29 septembre, la division se mit en mouvement pour attaquer les Autrichiens, qui occupaient encore la porte *Cerese*. La *51e* était à son rang de bataille, ayant son 2e bataillon en réserve derrière l'artillerie. Le combat ne fut pas long; l'ennemi s'éloigna et nous abandonna le poste.

1796. — Affaire de Bassano, ou de la Brenta (6 novembre).

Au commencement de novembre, l'Autriche lança sur l'Italie une nouvelle armée : le feld-maréchal *Alvinzi* s'avançait à la tête de 40,000 hommes, de l'Est à l'Ouest, sur la Brenta, dans la direction de l'Adige, tandis que *Davidowitch*, partant du Tyrol, descendait l'Adige du Nord au Sud ; les deux généraux ennemis devaient se rejoindre à Vérone pour marcher au secours de Mantoue. 1796

La *51e* quitta alors le blocus de cette place, et arriva le 4 novembre à *Vérone*, où Augereau reprit le commandement de la division. Cette dernière se porta le 5 novembre à *Vicence*, et se mit en mouvement le lendemain avant le jour pour marcher sur *Bassano*. La *51e*, quittant le chemin que parcourait la tête de la division, prit à gauche, et s'avança par un chemin de traverse en fort mauvais état. Le général en chef le suivait lui-même avec le 1er régiment de hussards.

Les Autrichiens avaient déjà été refoulés jusqu'à la Brenta, qu'ils avaient en partie repassée au moment où la *51e* arrivait au village de la Nove. On était occupé à rallier les troupes, lorsqu'un gros d'ennemis embusqués derrière ce village se démasqua et ouvrit un feu terrible. Le général *Bon* fit immédiatement déployer la *51e*, et envoya le *1er bataillon* à la droite du village, d'où partait le feu. Ce bataillon, secondé par deux compagnies de grenadiers, prit les impériaux à dos, et les obligea à fuir en lui abandonnant *200 prisonniers*.

Cependant une cinquantaine d'Autrichiens enfermés dans une maison se défendaient encore ; le capitaine *Bonat* de la *51e* se charge de les réduire. Il prend avec lui deux compagnies, cerne la maison et se met en devoir de l'enlever : ses efforts sont inutiles. Le capitaine *Bonat* a déjà plusieurs balles dans ses vêtements, la mousqueterie continue, il est obligé de recourir aux flammes pour triompher de cette résistance.

plus à elles deux que 13,000 hommes à opposer aux 40,000 1796
d'Alvinzi. L'armée était dans la consternation. Ces braves soldats, éprouvés par tant de fatigues et de dangers, commençaient à murmurer. Ce fut dans ces fâcheuses circonstances que, le 14 novembre, à la nuit tombante, le camp de Vérone prit les armes. Les divisions *Augereau* et Masséna se mirent en marche dans le plus grand silence, passèrent les trois ponts, traversèrent la ville et se formèrent sur la rive droite de l'Adige. Nos soldats pensaient avec tristesse qu'on battait en retraite, mais à quelque distance de Vérone, on fit un à gauche, et au lieu de continuer à s'éloigner de l'Adige, on le descendit jusqu'à Ronco, où un pont de bateaux avait été jetó par les soins de Bonaparte. Alors les officiers et les soldats commencèrent à deviner le plan de leur général : Bonaparte veut tourner Caldiéro, et porter son champ de bataille sur des chaussées entourées de vastes marais, où le nombre ne pourra rien et où le courage des têtes de colonnes décidera de tout. L'espérance de la victoire renaît dans tous les cœurs.

La division *Augereau*, après avoir passé la première l'Adige sur le pont de Ronco, s'engagea sur la digue de droite, avec mission de franchir l'Alpon sur le *pont d'Arcole* et de déboucher ensuite sur Villa-Nova, tandis que la division Masséna s'engageait sur la digue de gauche, pour remonter sur Gombione et Porcil.

Lannes prit le commandement de la *51°*, à la place du général Bon, qui avait pris celui de la 5° légère, et marcha sur le pont d'Arcole. L'avant-garde d'Augereau avait déjà engagé un combat très vif, mais, malgré son énergie, elle n'avait pu pénétrer dans Arcole, dont l'accès était fort difficile et vaillamment défendu par les brigades autrichiennes Mitrouski et Brigido. Les autres corps avaient successivement donné, sans obtenir plus de succès : le feu était si violent que les pelotons de tête se trouvaient écrasés avant d'arriver à portée.

Les 1er et 3e bataillons de la *51°* prirent alors la tête de la colonne, et s'avancèrent avec la plus vive ardeur. Déjà

1796 les grenadiers touchaient au pont, mais l'intrépide Lannes, encore souffrant d'une blessure reçue à Governolo, fut atteint d'une balle qui le mit hors de combat. Un grand nombre de braves furent tués, un plus grand nombre couverts de blessures. Ce qui restait des 1er et 3e bataillons de la *51e* perdit courage, et se replia sur le revers de la chaussée, où il se mêla aux débris de la division. Les tirailleurs ennemis, qui bordaient la rive opposée, avaient vue sur ce revers, et semaient le ravage dans les rangs de la multitude qui y avait cherché refuge. Aucune représentation ne pouvait lui rendre cet élan, dont elle avait si souvent fait preuve. Son énergie était éteinte, elle n'avait la force ni de se reformer, ni de reprendre l'attaque. Cependant il était urgent pour les Français de forcer le pont avant l'arrivée des renforts d'Alvinzi; les officiers le sentirent bien, et s'efforcèrent, mais en vain, de donner l'exemple à leurs soldats, en se précipitant à la tête de la colonne, pour essayer de franchir le pont à travers la grêle de balles et de mitraille qui partait de l'extrémité opposée. Mais, cette fois, la fortune trahit leur noble courage, et leur dévouement fut inutile. Le capitaine *Rhonet* de la *51e* perdit la vie en se jetant sur le pont. Le brave *Simonet*, lieutenant de la même demi-brigade, voulut tenter ce que Rhonet n'avait pu faire; *il saisit le drapeau d'une main, et, tirant son sabre de l'autre, il s'avance, tombe sous les coups de l'ennemi sans pouvoir enlever sa troupe.*

Le chef de brigade *Lafond* éprouve le même sort; ce respectable vieillard est atteint au milieu des efforts qu'il fait pour vaincre une irrésolution inaccoutumée, *Augereau* lui-même s'élance sur le pont, un drapeau à la main, mais n'est pas plus heureux. La *51e* est stupéfaite, étonnée de l'audace que montrent ceux qui la commandent, mais elle reste immobile. Rien ne peut la faire sortir de sa stupeur.

Bonaparte paraît tout à coup avec son état-major, et harangue les soldats : « N'êtes-vous donc plus les guerriers de Lodi ? Qu'est devenue cette intrépidité dont vous avez donné tant de preuves ? » Puis, descendant de cheval, le

général en chef se met à la tête des grenadiers, et, un drapeau à la main, il s'élance sur le pont, à l'exemple d'Augereau. Le général Lannes, malgré ses deux blessures, monte à cheval pour suivre Bonaparte, mais il tombe blessé pour la troisième fois. Cependant la colonne est près de franchir le pont, lorsqu'une dernière décharge l'arrête et la rejette en arrière. Les Autrichiens, profitant du désordre inséparable d'un tel événement, franchissent le pont, et poursuivent nos troupes en retraite sur la digue. Mais les grenadiers, apprenant que Bonaparte est tombé dans le marais et se trouve en danger d'être enlevé par l'ennemi, font volte-face, et parviennent à faire repasser l'Alpon aux Autrichiens. 1796

Sur ces entrefaites, le général Guyeux avait réussi à passer l'Adige près d'Albaredo avec quelques troupes, et se dirigeait sur Arcole, pour l'attaquer de flanc, pendant que la division *Augereau* ferait un nouvel effort pour l'aborder par le pont. Cette manœuvre réussit.

Augereau, qui avait déjà fait passer quatre compagnies de l'autre côté de l'Alpon, se mit à la tête du 3e bataillon de la *51e*, et s'avança sur la chaussée, afin de tourner le village, et de tâcher d'y mettre le feu, s'il n'y pouvait pénétrer. Ce bataillon, intelligemment conduit par le commandant *Soulès,* s'avança sans hésiter jusqu'aux premières maisons d'*Arcole*, parvint à en brûler quelques-unes, et chercha à se rendre maître du village. Les Autrichiens ne purent faire tête à cette attaque; pris de front et de flanc, ils s'éloignèrent momentanément, laissant 2 bouches à feu et 400 prisonniers entre les mains du commandant *Soulès*.

Comme le jour commençait à baisser, les Autrichiens s'ébranlèrent de nouveau pour reprendre Arcole; ils attaquèrent vivement le 3e bataillon de la *51e,* parvinrent à lui faire repasser le pont, et le poursuivirent sur la chaussée. Le *1er bataillon* arriva heureusement à ce moment, il arrêta l'ennemi, et protégea la retraite de la division, qui se rallia sur la rive droite de l'Adige, un peu en avant de la tête de pont de Ronco, où elle passa la nuit.

Deuxième journée (16 novembre).
Le sous-lieutenant Ramand, et le tambour André, dit Pierrot.

1796 Arcole avait été évacué, il fallait le reprendre ; le 16 au matin, les divisions françaises repassèrent l'Adige. A peine eurent-elles franchi le pont de Ronco qu'elles rencontrèrent l'armée autrichienne en marche de Porcil et d'Arcole. Le 1er bataillon de la *51e* s'avança avec le gros de la division *Augereau* sur la chaussée de droite, pour repousser l'avant-garde ennemie. Cette dernière fut rejetée sur Arcole, mais ici se renouvela la scène sanglante de la veille : Augereau essaya, mais en vain, de franchir le terrible passage. La majorité des forces d'Alvinzi défendait alors ce village, d'un abord si difficile, et il n'était pas probable qu'on l'emporterait de front.

Les 2e et 3e bataillons de la *51e*, au lieu de suivre la division Augereau après le passage du pont de Ronco, avaient obliqué à droite ; Bonaparte ordonna à Augereau de diriger ces deux bataillons, commandés par l'adjudant général *Vial*, sur les bords de l'Alpon, pour fusiller l'ennemi et protéger la construction d'un pont de chevalets, dont le chef du génie, Chasseloup, avait été chargé, puis de franchir ce cours d'eau, pour se porter sur Arcole par la rive gauche. Vial fait sonder l'Alpon en amont de son embouchure dans l'Adige, avec l'espoir de trouver un gué ; n'en trouvant pas, il ordonne à la *51e* de franchir l'Alpon à la nage. Le sous-lieutenant *Ramand* était en tête avec la compagnie de grenadiers du 3e bataillon, c'était un officier dont les obstacles irritaient le courage, il se jeta à l'eau sans souci du courant ni du feu terrible que faisait l'ennemi, et atteignit la rive opposée. Il fut suivi de quelques grenadiers, de l'adjudant général *Vial*, du capitaine adjudant-major *Rey*, d'une foule d'officiers, parmi lesquels le capitaine *Bony*, le lieutenant *Gauthier*, les sous-lieutenants *Wittiäger* et *Bosse*, et du tambour *André*, dit *Pierrot*, âgé de 15 ans, *qui, ayant traversé l'Alpon, sa caisse sur la tête,*

battit aussitôt la charge; mais la troupe n'osa se jeter sur 1796
leurs traces : elle recula. Les braves qui avaient gagné le bord opposé, furent obligés de lâcher prise. Le sous-lieutenant *Bosse* du 3e bataillon fut blessé sur ces entrefaites, et courait risque d'être emporté par le courant; heureusement une nacelle se trouvait à quelque distance, ses camarades coururent s'en saisir à travers une grêle de balles, et le ramenèrent.

A la liste de ces braves, il faut ajouter le nom du sergent-major *Constantin,* qui, aidé de cinq soldats de la *51e*, fit mettre bas les armes à *20 Autrichiens,* dont 1 capitaine.

Le feu avait cessé : l'ennemi, craignant que quelque tentative ne fût hasardée à la faveur des ténèbres, s'était éloigné de l'Alpon. Bonaparte crut devoir faire reprendre à ses troupes les positions de la nuit précédente sur la rive droite de l'Adige. Les Autrichiens, de leur côté, rentrèrent dans leurs positions derrière Arcole.

On travailla activement pendant toute la nuit à la construction du pont sur l'Alpon, et avant le jour il était achevé.

Troisième journée (17 novembre).

« Enfin, le soleil se lève pour la troisième fois sur cet épouvantable théâtre de carnage : c'était le 17 novembre 1796 » (Thiers). L'armée française, après avoir éprouvé un certain retard au passage de l'Adige, par suite d'un accident survenu au pont de Ronco, repoussa, comme le jour précédent, les Autrichiens sur Arcole et Porcil. La division *Augereau* reçut l'ordre de Bonaparte de passer l'Alpon sur le pont de chevalets construit pendant la nuit : les 2e et 3e bataillons de la *51e* passèrent le pont, et attaquèrent vivement l'ennemi, qui dut évacuer sa première position; mais bientôt les Autrichiens, revenant en force, fondirent sur ces deux bataillons et les mirent en désordre. Ils les avaient en partie rejetés de l'autre côté du pont, et allaient s'emparer de cet ouvrage, quand le 1er bataillon, accourant

1796 au pas de charge, changea la face du combat : les impériaux furent culbutés à leur tour et mis en déroute.

C'est à ce moment que Bonaparte ordonna au lieutenant Hercule de s'avancer à travers les roseaux avec 25 de ses guides, pour tomber avec impétuosité sur le flanc gauche de l'ennemi, en faisant sonner la charge par plusieurs trompettes. Ce stratagème réussit complètement, il causa un moment d'hésitation dans l'infanterie autrichienne. Augereau en profita pour attaquer vivement en faisant avancer la *51e* et la *4e* sur la chaussée située sur la rive gauche de l'Alpon.

Toutes les forces étaient de part et d'autre amoncelées sur les deux digues qui s'étendent d'Arcole à l'Adige. Le combat était opiniâtre et sanglant. Les différents corps furent bientôt pêle-mêle. L'ennemi, refoulé dans Arcole, essaya cependant encore de s'y établir, et s'y maintint quelque temps; mais enfin il l'évacua. 600 hommes, qu'il avait laissés dans un château, mirent bas les armes.

Une division autrichienne, qui s'était d'abord portée sur Vérone, faisant un mouvement rétrograde, déboucha sur Arcole, et tenta de reprendre ce village : ses efforts furent inutiles. Elle fut repoussée après un combat qui se prolongea jusqu'à 10 heures du soir.

La division Masséna, qui avait également réussi son attaque sur Arcole, se relia par sa droite à la division *Augereau*. Alors les Autrichiens se retirèrent définitivement « et après soixante douze heures de cet épouvantable combat, découragés, accablés de fatigue, ils cèdent la victoire à l'héroïsme de quelques mille braves et au génie d'un grand capitaine. » (Thiers.)

L'armée française s'établit pour passer la nuit, la gauche en avant du village d'Arcole, la droite à celui de San-Gregorio.

Nous devons citer parmi les militaires de la *51e* qui se distinguèrent en cette journée : le capitaine adjudant-major *Rey*, qui fut blessé pendant qu'il excitait par son exemple le courage de ses soldats, et le soldat *Bérard, qui prit un drapeau à l'ennemi*.

L'armée autrichienne avait perdu, dans ces trois journées, cinq mille prisonniers, 8 mille morts et blessés, 4 drapeaux et 18 canons. 1796

Les pertes des Français n'ont pas été indiquées; on les a exagérées, en les calculant d'après le nombre des officiers généraux qui s'y sacrifièrent pour enlever les troupes.

La 51ᵉ demi-brigade, qui à elle seule *avait pris 2 drapeaux, 2 canons* et fait 400 prisonniers, paya assez cher ces trophées : elle eut, dans les trois journées, les capitaines *Rhonet, Mouroux,* et le sous-lieutenant *Quintin,* tués; le chef de brigade *Lafond,* le chef de brigade *Berthollet,* qui avait remplacé ce dernier dès qu'il fut mis hors de combat, les chefs de bataillon *Meinzweig* et *Soulès,* l'adjudant-major *Rey,* les capitaines *Giroux* et *Grognet,* les lieutenants *Simonel, Sicard, Bosse, Goyon, Didenhoffen* et *Dubois,* les sergents-majors *Huck* et *Perriot,* le fourrier *Saner,* les sergents *Faudoas* et *Chevallièr,* le caporal *Laguillermie* (devenus tous officiers), blessés, et *317 hommes* hors de combat, dont *79 tués.*

Au nombre de ces derniers, nous citerons : le sergent-major *Devoux,* les sergents *Dauzas, Guyot, Pauplard, Braugard, Jirche, Truchut, Guilleme, Laporte, Curnier, Paquier, Martel;* le caporal-fourrier *Pérès;* les caporaux *Fayeton, Sicle, Gérard, Bazouet, Pons, Bonafoux, Dupuy, Pradine, Mazanne, Arly;* le tambour *Lionard;* les grenadiers *Auson, Panissier, l'Hote, Spinesot, Brunet;* les fusiliers *Billot, Bonier, Chaton, Pellisset, Segretin, Vessière, Ajimbert, Barge, Boquel, Monfret, Valette, Laffaye, Codant, Gabillon* et *Laborde.*

1796. — Affaire du 22 novembre dans les montagnes de Santa-Anna.

La division *Augereau,* qui avait bivouaqué autour d'Arcole, se rendit le lendemain 18 à *Vérone,* puis gagna le 21 les montagnes de *Santa-Anna,* et descendit le 22 dans la

1796-1797 gorge par laquelle l'ennemi effectuait sa retraite. Elle surprit et mit en fuite un poste assez considérable.

Le lieutenant *Robin* et le sous-lieutenant *Exélin*, de la *51e*, furent blessés dans cette affaire.

Les Autrichiens avaient disparu : la *51e* revint sur *Vérone*, passa quelques jours dans les environs de cette ville, se remit en mouvement le 12 décembre, et se plaça, le 1er bataillon à *Vérone*, le 2e à *Zevio* et le 3e à *Ronco*.

1796. — Le chef de bataillon Meinsweig, nommé chef de brigade de la 51e (21 décembre).

Le chef de bataillon *Meinsweig* fut promu au grade de chef de brigade de la *51e* le 21 décembre 1796, les adjudants-majors *Castex* et *Rey* furent élevés à celui de chef de bataillon, le général *Point* prit le commandement de la demi-brigade, forte à cette date de 1,740 hommes.

1797. — Combat d'Angyari (14 et 15 janvier).
Manœuvres de la division Augereau contre Provéra.

Au commencement de janvier 1797, Alvinzi rentra en campagne. Avec 45,000 hommes, il descendit l'Adige, de Rovérédo sur Vérone, tandis que son lieutenant, Provéra, venant de Padoue avec 20,000 hommes, devait passer le bas Adige et secourir Mantoue.

En effet, le 7 janvier 1797, les postes de Saint-Michel et de Bévilaqua furent vivement attaqués par l'ennemi. La canonnade s'alluma sur divers points; tout annonçait que l'ennemi cherchait à passer l'Adige, et, le 13 au soir, Provéra se mit en devoir de le franchir à Angyari.

Le 2e bataillon de la *51e* (4 compagnies) s'était mis en marche aux premiers coups; mais, les Autrichiens ayant rapidement franchi le fleuve, ce bataillon fut assailli, à la hauteur de Villa-Bartholomeo, d'une grêle de projectiles.

Le général *Point* lui fit d'abord faire halte, puis, s'apercevant que c'était une fausse attaque, il le fit avancer sur Angyari. Point, ayant appris presque aussitôt que le passage était forcé en cet endroit par l'ennemi, fit prendre position au 2e bataillon sous les murs de *Legnago,* où il attendit le jour. 1797

Le *3e bataillon* se trouvait à *Roverchiara,* au-dessus d'Angyari ; toute communication était par conséquent interceptée. Le capitaine *Crouzet,* de la *51e*, fut chargé de joindre les Autrichiens avec trois compagnies de grenadiers, et de les attaquer sans leur donner le temps de se reconnaître. Cet ordre fut exécuté avec intelligence et vigueur. *Crouzet* attaqua *Angyari,* et, quoique les troupes qui le défendaient fussent bien supérieures aux siennes, il réussit à enlever le village presque entièrement. L'ennemi, cependant, était déjà retranché à la tête du pont; il avait coupé la chaussée et mis en batterie 2 bouches à feu. Les troupes de *Crouzet* ne purent forcer le pont : trois fois elles se lancèrent à l'assaut, trois fois elles furent repoussées. Les Autrichiens manœuvrant pour envelopper le détachement du capitaine *Crouzet,* ce dernier fut obligé de battre en retraite, et fut renforcé le lendemain par un bataillon de la 4e demi-brigade de ligne. L'attaque recommença et n'eut pas plus de succès.

Provéra continua de s'avancer sur Mantoue.

Cependant, Augereau rassembla à la hâte toutes les troupes qu'il avait sous la main, et en forma un corps de 3,200 hommes, qu'il divisa en deux colonnes : la 1re fut commandée par le général Lannes, et la 2e par le général *Point.* L'un devait attaquer de front, l'autre était chargé de descendre dans la plaine, de tourner le village et de couper toute retraite à l'ennemi. Les troupes françaises se mirent en marche, avec la confiance que donne la victoire, et fondirent sur les Autrichiens, qu'elles culbutèrent au premier choc, leur enlevant 2,000 prisonniers et 16 bouches à feu.

Le 2e bataillon de la *51e* fut le seul des trois qui prit part

1797 à cette affaire ; mais les grenadiers, ainsi que leur chef le brave *Ramand*, donnèrent dans cette rencontre de nouvelles preuves de leur courage : plusieurs furent tués, un plus grand nombre mis hors de combat, entre autres le fourrier *Buisson* (plus tard officier), et le caporal *Ferry* qui se signala de nouveau par sa bravoure. Nous devons citer aussi le grenadier *Fingle*, qui, à la tête de quatre de ses camarades, *s'empara de 6 pièces de canon.*

Les troupes d'*Augereau*, qui avaient été dispersées, se réunirent pendant la nuit du 15 au 16 janvier, et se mirent sur les traces de Provéra, qui, ce jour-là même, le 16, succombait à la *Favorite*. La division *Augereau* avait atteint *Castellare*, et se dirigeait sur *Garemalo*, lorsqu'on apprit que *Provéra* se rendait avec les 6 mille hommes qui lui restaient ; la division revint alors à Angyari. La *51e* gagna ensuite *Legnago*, où elle rallia son 3e bataillon, et se mit en route pour *Padoue*, qu'elle atteignit le 20 janvier 1797. Le 30, elle passa la Brenta : elle traversa *Citadella*, *Castelfranco*, et gagna *Trévise*, où elle apprit la reddition de Mantoue.

Au commencement de mars, la division passa sous le commandement du général *Guyeux* (1) ; la *51e* fit partie de la brigade *Bon*.

Le quartier général fut établi à Castel-franco : la *51e* cantonna à *Bassano*.

1797. — Passage de la Piave (12 mars).
Dévouement de la cantinière Marie Dauranne, de la 51e.

Maître de l'Italie, Bonaparte résolut d'envahir l'Allemagne et de marcher sur Vienne ; il disposait, par suite de renforts qu'il avait reçus, de 80,000 hommes, et allait

(1) La division Guyeux comprenait : la 27e demi-brigade légère, les 4e, 40e, 13e et 51e demi-brigades de ligne, le 10e chasseurs à cheval et le 9e dragons.

avoir à combattre l'archiduc Charles, rappelé des bords du Rhin pour lui résister. 1797

L'armée française se mit en mouvement le 12 mars 1797 : la division *Guyeux* traversa la *Piave* près d'Ospedaletto, en présence de la cavalerie ennemie, qui prit la fuite en nous laissant quelques prisonniers. Les canaux qui sillonnent la plaine sont profonds, rapides ; néanmoins, l'infanterie, formée en colonnes serrées en masse, les franchit dans le plus bel ordre. Un grenadier de la 4e demi-brigade et un soldat de la *51e* s'y laissèrent cependant tomber, et couraient risque de se noyer, lorsqu'une des cantinières de la *51e*, *Marie Dauranne, se jetant à l'eau, saisit ces soldats aux cheveux et les sauva.* Le général en chef voulut récompenser ce trait de courage : il fit présent à Marie *Dauranne* d'une somme assez forte et d'un collier d'or, auquel était suspendue une couronne civique avec les noms des militaires qu'elle avait arrachés à la mort (1).

Le sapeur *Petit* se signala aussi, au passage de la *Piave,* par son intrépidité : il traversa quatre fois une troupe autrichienne dans une charge, et tua plusieurs ennemis.

La division *Guyeux,* après avoir passé la *Piave,* alla prendre position à *Conegliano.* Le lendemain, 13 mars,

(1) Nous croyons intéressant de reproduire ici une lettre du général Brune, datée de Vérone, le 16 fructidor an V (2 septembre 1797), qui rend compte de l'acte de courage de Marie Dauranne, et de la revue pendant laquelle on lui remit la couronne civique :

« Au passage de la Piave (12 mars 1797), Marie Dauranne, cantinière à la 51e demi-brigade, sauva, au péril de sa vie, le grenadier Philippe Richard de la 4e demi-brigade et un volontaire de la 51e, nommé Réné Bossuet. Sur le compte-rendu au général en chef de cette action héroïque, il accorda à Marie Dauranne la couronne civique. Cette récompense fut donnée solennellement par le général de division Brune à cette femme courageuse, à la tête de la 51e demi-brigade en bataille sur la place d'armes, où étaient un nombre considérable de militaires, qui ne savaient qu'admirer le plus, ou le trait héroïque de Marie, ou cette mémoire exquise qui ne laisse oublier au général en chef aucun moyen de récompenser et d'exciter l'amour des vertus. Le général Brune ajoute : « Marie Dauranne

1797 elle marcha sur *Sacile*, atteignit l'arrière-garde autrichienne à deux lieues de cette ville, et lui fit quelques prisonniers; puis elle alla occuper *Pordenone* le 14.

1797. — Passage du Tagliamento (16 mars).

L'archiduc Charles avait réuni la plus grande partie de ses forces sur la rive gauche du Tagliamento, mais voyant ses troupes complètement démoralisées, il renonça à défendre le passage de ce cours d'eau, et se contenta de faire construire quelques retranchements pour retarder un peu la marche des Français.

Le 16 mars, Bonaparte, ne se doutant pas de cette résolution, s'avança avec les divisions *Guyeux*, Bernadotte et Sérurier, par *Volvasone*, sur les bords du *Tagliamento*. Il voulut sonder lui-même la profondeur du courant et reconnaître les forces qu'il avait en tête. Une vive canonnade, engagée d'une rive à l'autre, rendait cette expédition assez périlleuse; mais les dispositions étaient prises. A midi, les deux divisions, formées en colonnes serrées par demi-brigade, se mirent en mouvement, chaque demi-brigade ayant ses 1er et 3e bataillons ployés en colonnes serrées sur

---

est estimée dans sa demi-brigade, et le trait que le général en chef a récompensé, n'était pas son apprentissage. Dans un fossé, à Saint-Georges, elle avait sauvé quatre volontaires de la 4e demi-brigade. Souvent elle a porté secours aux blessés, à travers les balles et les périls. Cette femme a véritablement l'âme grande. »

« Lorsque le général Brune lui eut attaché au cou la couronne civique et qu'il l'eut embrassée, elle était tremblante et avait les yeux mouillés de larmes. Un officier lui ayant dit : « Marie, tu voudrais bien embrasser le général en chef, » elle a baisé la couronne et a répondu seulement : « Oh ! oui, ce brave général. »

« La demi-brigade a défilé devant Marie Dauranne, qui était à côté du général Brune.

« Un peloton de grenadiers et la musique l'ont reconduite chez elle. Le général l'a invitée ensuite à dîner au quartier général, tâchant de remplir ainsi le vœu du général en chef. »

les ailes du 2e ; Bernadotte tenait la droite, et les grenadiers réunis à la cavalerie formaient l'avant-garde. Le corps de bataille venait ensuite ; la réserve se trouvait à quelque distance. Celle de la division *Guyeux* était composée de la *51e* demi-brigade et du 9e dragons. L'ordre de bataille était magnifique ; les mouvements des corps se firent avec une admirable précision. Les soldats, pleins de confiance, descendaient dans l'eau, et, se tenant par le bras, conservaient un alignement parfait. 1797

L'avant-garde culbuta l'ennemi ; elle enfonça son centre, et s'établit sur la rive qu'il occupait. La gauche fut moins heureuse, elle était sur le point d'être tournée ; un corps d'infanterie et de cavalerie l'inquiétait en flanc avec deux pièces de canon, et faisait sur elle un violent feu de mousqueterie. Le 2e bataillon de la *51e* marcha à son secours avec une partie de la 43e et le 9e dragons. Les Autrichiens furent rompus, et leurs pièces de canon enlevées.

Les 1er et 3e bataillons de la *51e* entrèrent également en action. Avant la nuit, l'armée française fut maîtresse du village de gauche, que l'ennemi avait vaillamment défendu. L'obscurité couvrit les vaincus et protégea leur fuite. Leur perte fut néanmoins considérable ; ils abandonnèrent des prisonniers et un grand nombre de bouches à feu.

Le sergent *Melchisedeck Schwertz*, de la *51e*, se distingua en cette affaire, où, quoique blessé, ***il s'empara d'une pièce de canon.***

La division *Guyeux* continua le mouvement ; elle arriva le 18 mars à *Palma-Nova*, et prit position à la gauche de Bernadotte.

La 51e dans le Frioul autrichien. — Prise d'assaut du fort de Chiusa di Pletz.

Le 20 mars, la division Guyeux entra dans le Frioul autrichien : elle dépassa *Cividale*, s'enfonça dans les gorges, et atteignit *Chiacerito*, au moment où l'ennemi, forcé dans un

1797 étroit passage, abandonnait à l'avant-garde 400 prisonniers et 2 pièces de canon. Elle le suivit, et arriva devant le fort de *Chiusa di Pletz*. Situé dans une position escarpée, et couvert de batteries, ce fort semblait en quelque sorte inabordable. Les têtes de colonnes voulurent néanmoins l'attaquer ; elles furent accueillies par une grêle de pierres et de mitraille, et contraintes de renoncer à l'entreprise, mais la nuit vint : elles escaladèrent une montagne réputée inaccessible, et passèrent sous le fort à la faveur des ténèbres. Au jour, nos troupes étaient en mesure d'attaquer ce fort : tandis qu'une colonne le couvrait de quartiers de roche, une autre lui donnait l'assaut, et l'emportait.

Le passage dans la gorge ayant été assuré, la division *Guyeux* poussa en avant, et atteignit *Trevisano*, où venait d'arriver la division Masséna.

La *51e*, portée sur *Villach* le 28 mars, s'établit à la gauche de la 43e. Le lendemain, la *demi-brigade* prit la tête de la colonne, gagna *Klagenfurth*, *Saint-Weit*, et alla bivouaquer le 2 avril en avant de *Freisach*, à l'arrière-garde de la division Masséna. Des troupes autrichiennes cherchaient à se jeter sur Neumark ; la *51e* se mit à leur poursuite, dépassa *Murnau*, *Tamesvert*, sans pouvoir engager le combat. La division *Guyeux* marchait sur *Judenbourg ;* la *51e* la suivit, et arriva elle-même dans cette ville. Elle n'alla pas plus loin que Léoben, où une suspension d'armes venait d'être conclue, et rétrograda, avec la division *Guyeux*, sur *Klagenfurth*, *Villach*, *Ponteba*, *Cornegliano*, *Vicence*, puis alla s'établir à *Vérone*, où elle se trouvait encore au mois de septembre 1797, dans la division *Brune*.

1797. — Traité de Campio-Formio (17 octobre). — Sabres d'honneur accordés à la 51e.

Le traité de Campio-Formio, signé le 17 octobre 1797, mit fin à cette brillante campagne d'Italie, à laquelle la *51e* demi-brigade avait pris une part si glorieuse : elle

avait enlevé à l'ennemi *6 drapeaux, 21 canons et près de 4,000 prisonniers.* Ces trophées lui coûtaient *16 officiers tués, 37 blessés et plus de 1,000 hommes hors de combat.* 1797

Le général en chef, Bonaparte, accorda 100 sabres d'honneur à l'armée d'Italie, en récompense des services distingués de plusieurs officiers et soldats : la *51e* eut pour sa part *9 sabres* décernés aux militaires dont les noms suivent :

Humbert, caporal;
Taulinet, fusilier;
Bérard, —
Maileron, —
Jop, —
André, dit *Pierrot*, tambour;
Fingle, grenadier;
Melchisedeck Schwertz, sergent;
Petit, sapeur.

Le sous-lieutenant *Ramand*, qui s'était si vaillamment conduit à Arcole, reçut un sabre d'honneur le 5 brumaire an II; le sergent-major *Constantin* obtint la même récompense le 29 fructidor an X, pour sa brillante conduite à Governolo et à Arcole.

CHAPITRE II.

La 51e en Belgique (1798-1799); la 51e en Hollande (1799-1800), combat d'Alkmaar (2 octobre 1799), bataille de Castricum (6 octobre 1799); la 51e à l'armée du Rhin (1800), bataille de Biberach (9 mai 1800), combat de Waldsteten (15 juin), combat d'Abach (14 juillet), bataille de Hohenlinden (3 décembre 1800); un demi-bataillon de la 51e en Egypte (mars-septembre 1801); la 51e au camp de Bruges (1803-1804), le 51e régiment d'infanterie (22 septembre 1803), la Légion d'honneur (1804), combat naval du 23 octobre 1804, distribution des aigles à l'armée le 5 décembre 1804; le 51e régiment au camp d'Ambleteuse (1805); le 3e bataillon du 51e, de mars 1803 à août 1805.

LA 51e EN BELGIQUE

(1798-1799).

La *51e* quitta l'Italie à la fin de 1797, et se rendit à *Lille*, d'où elle partit au commencement de 1798, pour aller occuper la *Belgique*, où venait d'éclater une insurrection contre les Français.

Disséminée dans cinq départements, la demi-brigade fit partie de la 24e division militaire, dont l'état-major résidait à Bruxelles sous le commandement supérieur du général Tilly.

Pour ramener la paix dans cette contrée, on dut organiser des colonnes mobiles; la *51e* fit partie de plusieurs d'entre elles, et battit partout les insurgés.

Vers le mois d'avril 1798, le chef de bataillon *Soulès*, qui commandait la quatrième colonne mobile à *Nivelles* (département de la Dyle), pénétra à la tête de 200 hommes

1798-1799 de la *51e* dans *Malines*, où s'étaient réfugiés 1,200 rebelles avec 8 pièces de canon. Il les attaqua sur la place où ils s'étaient réunis, les battit complètement, leur enleva leur artillerie, beaucoup de prisonniers, et se rendit maître de la ville.

Quelques jours après, le commandant *Soulès* marcha sur *Diest*, entra dans cette ville à huit heures du soir, et en chassa l'ennemi.

Louvain était menacé par les rebelles, le général Béguinot, qui commandait par intérim la 24e division militaire, ordonna au commandant *Soulès* de s'y rendre avec son détachement. Arrivé dans la place, il eut à soutenir plusieurs attaques, et parvint non seulement à empêcher l'ennemi d'y pénétrer, mais encore à lui infliger des pertes énormes.

Le capitaine adjudant-major *Armand*, de la *51e*, se fit également remarquer par les sages dispositions qu'il prit, pour détruire une bande de brigands qui désolaient le département de la Dyle; il en fut récompensé par le grade de chef de bataillon.

Le 29 octobre 1798, un détachement du 2e régiment de hussards, soutenu par 35 soldats de la *51e*, attaqua environ mille rebelles à *Moorsleiden*, les battit complètement, et délivra 15 soldats de la garde nationale de Lille.

Cette dernière action fut si décisive aux yeux des révoltés, qu'ils mirent bas les armes et rentrèrent dans leurs foyers.

La *51e* resta en Belgique jusqu'à la fin de septembre 1799, époque à laquelle elle reçut l'ordre de se rendre en *Hollande*.

LA 51e EN HOLLANDE

(1799-1800).

Alarmées par les envahissements rapides de l'esprit républicain, l'Autriche et la Russie s'étaient unies, pour former, avec l'Angleterre, la Sicile et la Turquie, une nou-

velle coalition, et, du 26 août au 14 septembre 1799, 45,000 Anglais et Russes, sous les ordres des généraux Abercromby, Hermann, et du duc d'York, commandant en chef, vinrent débarquer en Hollande, dans la presqu'île du Helder. 1799

Le général Brune, qui commandait l'armée gallo-batave, forte d'environ 18,000 hommes, essaya vainement de refouler les envahisseurs ; il fut repoussé au combat de Zyp (10 septembre), et dut se replier sur Bergen et Alkmaar. Attaqué le 19 septembre dans ces dernières positions par les Anglo-Russes, Brune parvint cependant à les repousser sur tous les points. Néanmoins, le duc d'York, ayant reçu de nouveaux renforts, se préparait à renouveler son attaque contre les lignes de Bergen.

Telle était la situation des deux armées, au moment où la *51e* était en marche pour venir renforcer l'armée gallo-batave : le 2e bataillon arriva à *Bergen* le 1er octobre, et fut attaché à la brigade *Gouvion* de la division *Vandamme*.

1799. — Combat d'Alkmaar (2 octobre).

Le lendemain 2 octobre, à six heures du matin, les lignes françaises furent attaquées avec vigueur par l'armée alliée.

Le général *Gouvion*, qui défendait Bergen, essaya de prendre l'offensive, et s'avança sur l'ennemi en deux colonnes; ses efforts furent inutiles, il fut obligé de se replier après avoir été fort maltraité.

Le combat, incertain et vif toute la journée, ne cessa qu'à 10 heures du soir. 10,000 hommes avaient lutté pendant quinze heures contre 36,000. Cette affaire coûta à peu près 2,000 hommes hors de combat à chaque armée.

Le sergent-major *Labusquette*, de la *51e*, mérite d'être mentionné pour la bravoure dont il fit preuve dans ce combat. Parmi les blessés, nous citerons le sergent *Laguillermie* de la *51e* (plus tard officier).

1799 Brune, se voyant tourné par sa gauche, donna pendant la nuit ses ordres pour la retraite : les troupes de *Gouvion* se replièrent sur *Bewerwyk*, protégées par la cavalerie du général Simon.

1799. — Bataille de Castricum (6 octobre).

Les 1er et 3e bataillons de la *51e* rejoignirent le 2e bataillon à *Bewerwyk*, les 3 et 4 octobre. Brune, renforcé de ces bataillons et de trois autres de la 98e, organisa les troupes françaises en deux divisions, qu'il confia à Gouvion et à Boudet, sous la direction de Vandamme : la *51e*, forte de 2,800 hommes, fut attachée à la division *Gouvion*. Cette dernière fut placée entre *Wyk-op-sée* et *Heemskerkduyn*, tandis que la division Boudet prenait position entre ce village et Wittgeets. L'avant-garde, sous les ordres de Pacthod, occupa Akersloot, Limmen et Bakum. Daendels, qui commandait les troupes hollandaises, fut chargé de défendre les débouchés des polders inondés, et prit position à Monikendam et à Purmerend. La réserve, formée par deux demi-brigades commandées par le général Fuzier, resta à Bewerwyk.

Pour atténuer son infériorité numérique, Brune fit construire des retranchements en avant de ses lignes, et attendit avec sécurité les nouvelles tentatives de l'ennemi.

Le 6 octobre, à cinq heures du matin, les troupes anglo-russes attaquèrent nos positions avec acharnement, et portèrent leur principal effort sur *Castricum*, qu'elles parvinrent à enlever malgré la défense énergique du général *Pacthod*.

Pendant que notre centre subissait cet échec, la *51e*, tenant la droite de la division Gouvion, qui formait l'aile gauche de l'armée gallo-batave, luttait contre le corps d'*Abercromby*, et réussissait à le chasser de tous les points qu'il occupait dans le Wogelwater. La *demi-brigade*

prit ensuite position à hauteur de *Bakum*, et s'y maintint 1799
malgré un feu des plus vifs, jusqu'au moment où Brune donna l'ordre à toutes ses troupes de reprendre leurs anciennes positions.

A trois heures après-midi, Brune, se décidant à tenter un vigoureux effort pour repousser ses adversaires, rallia les troupes du centre, et s'élança à leur tête au pas de charge. Les Russes, malgré leur supériorité numérique, ne purent arrêter l'impétuosité des Français ; culbutés de toutes parts, ils furent forcés d'abandonner les dunes et de se replier en arrière de Castricum, où le général Essen essaya de résister avec sept bataillons de grenadiers qu'il y avait ralliés. Le général Pacthod les chargea à la baïonnette, et après un combat sanglant dans les rues de Castricum, il resta maître de cette localité. Une colonne anglaise vint alors renforcer les Russes, et le combat recommença avec une nouvelle fureur autour de Castricum.

Le jour baissait, et la victoire était indécise ; la cavalerie anglo-russe, parvenue à déborder la gauche de notre ligne, menaçait de prendre à revers la division *Gouvion*, lorsque Brune ordonna aux hussards bataves de charger en colonne. Ce mouvement eut un succès décisif ; la cavalerie ennemie fut enfoncée, sabrée et ramenée en désordre. Le duc d'York donna ses ordres pour la retraite.

La *51e* avait été presque étrangère à ces dernières actions ; mais elle avait malgré cela contribué au succès de la journée, en retenant devant elle une partie de la colonne anglaise du général *Abercromby*.

Ainsi se termina cette bataille, justement célèbre par ses résultats et par l'acharnement avec lequel les deux partis s'attaquèrent et se défendirent tour à tour.

La perte des Anglo-Russes fut évaluée à 4,000 hommes, et la nôtre à près de 2,000.

La *51e* eut les sous-lieutenants *Cannezin* et *Souchon* tués, le chef de bataillon *Rey*, le capitaine adjudant-major *Armand* (rang de chef de bataillon), les capitaines *Sannod*, *Naudon*, *Queugney*, les lieutenants *Gauthier*,

1799-1800 *Suran*, *Miannet*, *Bosse*, *Ezelin* et le sous-lieutenant *Peyron* blessés.

Parmi les hommes de troupe blessés, nous citerons l'adjudant *Vessard*, le sergent-major *Loriol*, les fourriers *Caire* et *Broqua*, les sergents *Chauclu* et *Courtet*, le caporal *Saintis* et les soldats *Monnié* et *Courtillier* (devenus tous officiers).

Le fourrier *Broqua*, le sergent *Millon* et le sergent-major *Labusquette* se signalèrent particulièrement; ces deux derniers furent, en récompense de leur brillante conduite, nommés sous-lieutenants le 6 novembre suivant.

Battu à Castricum et poursuivi par Brune, qui lui fit encore 1,000 prisonniers le 7 octobre, le duc d'York regagna le Zyp, et signa le 18 octobre à Alkmaar une capitulation, en vertu de laquelle toutes les troupes anglo-russes devaient se rembarquer. De plus, l'Angleterre s'engagea à rendre à la France 8,000 prisonniers sans échange, mais elle garda la flotte hollandaise. Le 29 novembre, toutes les troupes alliées étaient embarquées, et l'armée gallo-batave reprit possession du Helder.

La *51e*, qui, après la victoire de Castricum s'était portée à *Egmont-op-zée*, occupa *Bergen* du 7 octobre au 19 novembre, et détacha le 1er bataillon à *Schonet* du 15 octobre au 3 novembre. A cette dernière date, ce bataillon fut relevé à Schonet par trois compagnies du 3e bataillon, et revint à Bergen, qu'il quitta de nouveau le 13 novembre pour aller occuper *Alkmaar*, où il fut rejoint le 19 par les deux autres bataillons. Le 23 novembre, la *51e* quitta Alkmaar, pour se rendre par *Harlem* et *Amsterdam* à *Utrecht*, où elle arriva le 26; le 1er bataillon et quatre compagnies du 2e tinrent garnison dans cette dernière ville, deux compagnies furent détachées à *Voirden*, et les trois autres à *Vianen*, le 3e bataillon alla tenir garnison à *Gorcum* et dans les forts voisins.

La *51e* resta dans ces différentes garnisons jusqu'au mois de mars 1800, où elle reçut l'ordre de se rendre à l'*armée du Rhin*.

LA 51e A L'ARMÉE DU RHIN

(1800).

Au printemps de 1800, l'Autriche avait deux grandes armées, chacune de 120,000 hommes. La première, en Italie, commandée par Mélas, devait forcer le Var et pénétrer en Provence. La seconde, sur le Rhin, était chargée, sous le commandement de Kray, de couvrir le fleuve de Mayence à ses sources, en laissant 30,000 hommes, sous le prince de Reuss, pour garder le Vorarlberg et les Grisons, et donner la main à l'armée d'Italie. 1800

Pour faire face à cette situation menaçante, le premier consul avait demandé 100,000 conscrits au corps législatif, qui s'était empressé de les lui accorder. Grâce à cette mesure, la France put jeter sur le Rhin et sur les Alpes près de 200,000 hommes.

Pendant le mois de mars, 120,000 hommes furent réunis entre Bâle et Landau, pour former l'armée du Rhin, sous le commandement de *Moreau*. Cette masse d'hommes fut divisée en quatre corps d'armée, comptant chacun trois divisions : l'aile droite commandée par Lecourbe, le centre commandé par *Saint-Cyr*, l'aile gauche commandée par Sainte-Suzanne, et enfin un corps de réserve placé directement sous les ordres de Moreau.

La *51e*, forte de 2,247 hommes, fut attachée avec la 42e à la brigade *Debilly* de la division *Tharreau*, qui faisait partie du *corps du centre (Saint-Cyr)* avec les divisions Ney et Baraguey-d'Hilliers.

Composition de la 51e en mars 1800.

Chef de brigade....... Meinzweig.

Chefs de bataillon............ { 1er bataillon, Rey. 2e bataillon, Castex. 3e bataillon, Bérard.

15

1800

Adjudants majors .... 1er bataillon, Armand (rang de chef de bataillon). 2e bataillon, Puyot. 3e bataillon, Mirepoix.

Quartiers-maîtres trésoriers . Litner. Drivon.

Chirurgiens-majors........... Daurignac. Lachapelle. Barbanton.

Capitaines :

1er bataillon.	2e bataillon.	3e bataillon.
Arnoux (grenadiers).	Némon (grenadiers).	Grognet (grenadiers).
Bauvier.	Girard.	Jannet.
Queugney.	Tournesier.	Ducosso.
Chéruit.	Giroux.	Naudon.
Robert.	Poylot.	Bony.
Besson.	Tureau.	Jouve.
Simonel.	Sicard.	Genin.
Aulard.	Gaillard.	Caire.
Carnaud.	Dubois.	Billot.

Lieutenants :

1er bataillon.	2e bataillon.	3e bataillon.
Tarpin.	Ramand.	Cordier.
Le Beau.	Corneillot.	Miannet.
Dabadie.	Bosse.	Tabardin.
Robin.	Sitter.	Missonnier.
Normand.	Brunet.	Suran.
Temporal.	Granon.	Alexandre.
Martin.	Sognot.	Billot.
Malabre.	Gavardie.	Gauthier.
Gelot.	Ezelin.	Goutet.

Sous-lieutenants :

1er bataillon.	2e bataillon.	3e bataillon.
Dalon.	Rouff (Bernard).	Arcuveau.
Erard.	Lannes.	Wittiager.
Dufour.	Grégoire.	Houk.
Labusquette.	Duval.	Marianne.
Rédard.	Pironnon.	Blandin.
Rouff (Georges).	André.	Duportet.
Abesque.	Jeannot.	Ratier.
Idrac.	Paradis.	Cadéot.
Fornèse.	Mélac.	Millon.

Le corps de *Saint-Cyr,* dont l'effectif s'élevait à 25,000 hommes, fut cantonné de *Neuf-Brisach* à *Strasbourg :* il occupait, sur la rive droite du Rhin, les têtes de pont de Kehl et de Vieux-Brisach. 1800

« Cette armée du Rhin, quoique portant, comme les autres armées de la République, les haillons de la misère, était superbe. Quelques conscrits lui avaient été envoyés, mais en petit nombre, tout juste assez pour la rajeunir. » (Thiers).

Tandis que le premier consul, se réservant le commandement de l'armée rassemblée en Suisse, devait franchir le grand Saint-Bernard et fondre au milieu des troupes de Mélas dispersées de Mantoue à Nice, *Moreau* avait pour mission de rejeter, sur *Ulm et Ratisbonne, Kray* qui l'attendait sur le revers des montagnes Noires, à *Donaueschingen.*

1800. — **Passage du Rhin et combat de Fribourg (25 avril).**

Le 25 avril, Moreau, dont le plan consistait à déboucher par les trois ponts de Strasbourg, Vieux-Brisach et Bâle, pour se dérober ensuite et remonter le Rhin jusqu'à Schaffouse, mit ses troupes en mouvement : *le corps de Saint-Cyr* traversa le Rhin à quatre heures du matin sur le pont établi à Vieux-Brisach, et se dirigea sur *Fribourg,* à l'exception de la division Ney, qui prit à gauche pour se porter sur Bezingen.

Dans l'après-midi, la division *Tharreau* (1) déboucha dans la plaine de *Saint-Georges,* où un corps ennemi sous les ordres de *Giulay* avait pris position. Mais ce dernier, ne

(1) Composition de la division Tharreau, en avril 1800 : 16e 42e et 51e demi-brigades de ligne, 23e régiment de cavalerie, 16e chasseurs, 7e régiment d'artillerie à pied (18e compagnie), 7e régiment d'artillerie légère (4e compagnie), 3e bataillon de sapeurs (8e compagnie).

1800 pouvant résister à la supériorité du nombre, se retira sur *Fribourg*, où il essaya encore d'arrêter la marche de nos troupes. La division *Tharreau*, renforcée d'une partie de la division Baraguey-d'Hilliers, força de nouveau Giulay à abandonner cette dernière position, et, à huit heures du soir, elle entra dans Fribourg.

La *51e* n'eut que très peu d'hommes hors de combat dans cette journée.

Opérations de la division Tharreau, du 25 avril au 8 mai 1800.

La division *Tharreau* resta à Fribourg jusqu'au 28 avril, pour garder les défilés du Val-d'Enfer, par où s'étaient retirées les troupes de Giulay, et, le 29, elle se rapprocha des autres divisions, qui se portaient sur *Saint-Blaise*.

Le 30 avril, la division *Tharreau* alla prendre position entre *Graffenhausen* et *Birkendorf*, afin d'observer le camp ennemi placé à Bondorf.

Le 1er mai, toutes les forces de Moreau se trouvaient au-delà du Rhin, prêtes à marcher sur Engen et Stockach, et menaçant à la fois la ligne de retraite et les magasins de l'ennemi. Le 3 mai, en effet, Lecourbe battit le prince de Lorraine à *Stockach*, pendant que Moreau obtenait le même succès sur Kray à *Engen*. Le corps de Saint-Cyr, qui avait reçu l'ordre de se porter sur *Blumberg*, et ensuite sur *Engen*, pour soutenir le corps de Moreau, et le flanquer lorsqu'il serait à sa hauteur, arriva trop tard, et ne prit aucune part à cette dernière bataille. La division *Tharreau*, qui avait quitté ses positions entre Seebrück et Birkendorf à cinq heures du matin, n'arriva à *Blumberg* qu'à neuf heures du soir, harassée de fatigue, après avoir laissé à *Bondorf la 51e*, la 42e et un escadron, pour garder les communications avec le corps de Sainte-Suzanne.

La journée du 4 mai fut employée à rectifier la position de l'armée française, et à se diriger lentement vers le Danube. *Saint-Cyr* y marcha par *Tuttlingen*, tandis que

Moreau et Lecourbe s'y portaient par Mœskirch. Kray, qui avait pris position près de cette dernière localité, y fut battu le lendemain, 5 mai, par Moreau, et dut passer sur la rive gauche du Danube. Le corps de Saint-Cyr n'avait pu encore prendre part à cette bataille : en marche, dès le lever du soleil, sur Liptingen, où était la droite des Autrichiens, commandée par l'archiduc Ferdinand, il y était arrivé à quatre heures de l'après-midi sans avoir trouvé d'obstacles. 1800

Le 6, la division *Tharreau* se porta sur *Mœskirch*, et, le lendemain 7, elle alla prendre position en avant de *Mengen* pour relier Saint-Cyr au corps de Moreau.

1800. — Bataille de Biberach (9 mai).

Le 8, *Saint-Cyr*, qui avait suivi la retraite de Kray sur le Danube, appuya sa gauche à ce fleuve, près de *Riedlingen*, et sa droite à la route de Buchau à Biberach : la division *Tharreau* prit position, la gauche à *Kanzach*, le centre à *Buchau*, et la droite à *Reichenbach*.

Kray, voyant ses immenses magasins de Biberach menacés, repassa inopinément sur la rive droite du Danube, près de Riedlingen, et vint prendre position avec toute son armée en avant et en arrière de Biberach.

Devant ce mouvement de l'armée ennemie, les divisions *Tharreau*, Baraguey-d'Hilliers et la réserve de cavalerie du général Sahuc se portèrent, le 9 mai, sur *Biberach* par la route de Buchau, et arrivèrent, vers dix heures du matin, devant les hauteurs occupées par les Autrichiens forts de 10 bataillons, 15 pièces d'artillerie et un corps nombreux de cavalerie. Le reste de l'armée autrichienne était placé en arrière de Biberach, ayant son front couvert par le grand ravin que forme la rivière de la Riss. 20,000 Français allaient lutter contre 60,000 Autrichiens occupant des positions formidables!

Malgré cette infériorité numérique, Saint-Cyr fit prendre position à ses troupes sur les hauteurs en arrière de Mittel-

1800 Biberach, et résolut d'attaquer cette position avancée de l'ennemi, assez vivement pour que Kray fût dans l'impossibilité de la renforcer : les divisions *Tharreau* et Baraguey-d'Hilliers, formées en colonnes d'attaque par bataillon, prirent le pas accéléré, et, suivies de vingt-quatre escadrons, marchèrent droit aux 10,000 Autrichiens qui barraient le passage du défilé. L'ennemi ne put résister à cette charge impétueuse, à laquelle il était loin de s'attendre; il fut culbuté dans le ravin de la Riss et forcé de fuir en désordre, les soldats jetant leurs armes pour traverser plus facilement les marais qui bordent la Riss.

Sans perdre de temps, les troupes de Saint-Cyr se précipitèrent sur Biberach pour y passer la Riss, et prirent position au pied des hauteurs du *Mettenberg*, occupées par l'armée ennemie. « Saint-Cyr fit ranger les divisions Tharreau et Baraguey-d'Hilliers sur deux colonnes, en forma une troisième de la division Richepanse, et plaça la cavalerie en échelons sur les ailes. Quand ce déploiement fut fait, il ébranla toutes ses colonnes à la fois. Elles franchirent les pentes du Mettenberg avec un aplomb sans pareil. Les Autrichiens, à la vue de ces soldats gravissant avec tant de calme une position formidable, et d'où une armée trois fois supérieure en nombre pouvait les précipiter dans les marécages de la Riss, furent saisis d'étonnement et d'épouvante. » (Thiers.) L'ennemi, cependant, avait essayé de déborder notre gauche, formée par la division Tharreau, « *mais la 51e, conduite par le général* Debilly, *repoussa cette contre-attaque avec la plus grande valeur.* » (Rapport officiel de la bataille.)

Kray ordonna alors la retraite : elle se fit dans le plus grand désordre. Les Autrichiens avaient 2,000 hommes hors de combat, et abandonnaient à Saint-Cyr plus de 2,000 prisonniers, et des magasins bien approvisionnés qui servirent à nourrir longtemps l'armée française.

Moreau, quoiqu'il fût en froideur avec Saint-Cyr, lui rendit le lendemain, en présence de Carnot, un témoignage éclatant de satisfaction, et termina ainsi son rapport sur

cette bataille : « Les officiers ét les troupes des divisions *Tharreau* et Baraguey-d'Hilliers méritent des éloges. » 1800

Le lieutenant *Tarpin* et les sous-lieutenants *Duval* et *Peyron* de la *51ᵉ* furent au nombre des blessés.

Opérations de l'armée française du 10 mai au commencement de juin 1800.

Battu à Biberach, Kray se replia sur Memmingen, où la droite de Moreau arrivait le 11 mai; mais là encore Kray fut vaincu, et se rejeta dans le camp retranché d'Ulm.

Pendant cette dernière journée, le corps de Saint-Cyr s'était porté sur l'Iller, la gauche à la hauteur d'Illertissen, et la droite se prolongeant jusqu'à *Sinningen.*

Le 12 mai, l'armée française, qui s'était portée trop à droite, dans une direction qui l'éloignait de l'ennemi, se reporta sur sa gauche, sous la protection du corps de Saint-Cyr, qui prit une position rapprochée du Danube et d'Ulm : la division *Tharreau* avait sa gauche à *Wiblingen,* et sa droite vers *Unter-Kirchberg.*

Le 14 mai, Saint-Cyr franchit l'Iller, laissant la *51ᵉ* et la 42ᵉ, sous les ordres du général *Debilly,* en position sur la rive droite de cette rivière, à *Gertenhofen,* faisant face à *Ulm,* pour l'observer et couvrir le mouvement du reste de l'armée.

Le 16 mai, Sainte-Suzanne, qui s'était avancé sur Ulm par la rive gauche du Danube, fut vigoureusement attaqué près d'Erbach par l'armée ennemie; il allait infailliblement succomber, quand, vers quatre heures après-midi, *le corps de Saint-Cyr,* qui se portait sur les derrières de l'ennemi, arriva près de *Göklingen,* et se rangea sur les bords de la rive droite du Danube, engageant avec l'ennemi qui bordait la rive opposée une vive canonnade. La *51ᵉ* et la 42ᵉ, formant l'avant-garde de la division *Tharreau,* s'apprêtaient à franchir le Danube vers Einsingen, quand l'ennemi, crai-

1800 gnant qu'on ne lui coupât sa retraite sur Ulm, commença à se retirer.

Le lendemain 17 mai, le corps de Saint-Cyr traversa le Danube sur le pont de *Dischingen :* la division *Tharreau* prit position, la gauche à *Gerhausen*, la droite vers *Pappelau.*

Cependant Moreau, voyant que l'armée autrichienne persistait à rester dans son camp retranché d'Ulm, rappela toute son armée sur la rive droite du Danube, et résolut de manœuvrer sur le Loch. Le corps de Saint-Cyr, qui se trouvait au-delà de la Blau, couvrit le mouvement de l'armée, puis repassa à son tour, le 20 mai, à *Erbach*, sur la rive droite du Danube.

Dès ce moment, Moreau se renferma dans une inaction calculée. Il rectifia sa position, et la rendit meilleure. Au lieu de former une longue ligne, dont l'extrémité seule touchait au Danube, position qui exposait notre corps de gauche à des combats inégaux avec l'armée autrichienne tout entière, il exécuta un changement de front, et désormais, faisant face au Danube, il se rangea parallèlement à ce fleuve, mais à une assez grande distance, sa gauche appuyée à l'Iller, sa droite à la Guntz, son arrière-garde occupant Augsbourg, et un corps de flanqueurs observant le Tyrol.

1800. — Nouvelle organisation de l'armée de Moreau (juin).

Dans les premiers jours de juin 1800, Moreau changea l'organisation de son armée; il confia le commandement de l'aile droite à Lecourbe, celui de l'aile gauche à *Grenier*, continua à commander le centre, détacha Molitor à l'extrême droite avec un corps de flanqueurs, et Richepanse à l'extrême gauche. Par suite de ces modifications dans le commandement, la *51e* fit partie de la division *Legrand* du corps de l'*aile gauche* (Grenier).

Opérations de l'armée française du 12 au 15 juillet 1800 : Combat de Waldsteten (15 juin), où le chef de brigade de la 51e, Meinzweig, est blessé mortellement; combat d'Abach (14 juillet).

Une lutte d'environ cinq semaines va recommencer, mais 1800
au lieu de cette multiplicité d'attaques destinées à tromper l'ennemi, l'offensive va prendre une tendance plus prononcée.

Moreau, nous l'avons vu, s'était placé parallèlement au Danube; il résolut, pour faire tomber la position d'Ulm, de passer ce fleuve en aval de cette place, et de forcer Kray à l'évacuer, en menaçant de couper sa ligne de retraite.

Le 12 juin, *Grenier* s'avança sur Weissenhorn et *Vohringen*, d'où il délogea les avant-gardes de Nauendorf et de Kienmayer, puis formant le pivot de la conversion à gauche faite par toute l'armée, il masqua les différents débouchés entre Ulm et Gunzbourg; la division *Legrand* descendit la Gunz vers *Ichenhausen*, et battit, le 15 juin, à *Waldsteten*, un corps ennemi commandé par Giulay. *Ce combat coûta à la 51e son chef de brigade Meinzweig blessé mortellement*, et les lieutenants *Sognot* et *Bray*, blessés.

Grenier, continuant son mouvement, s'empara ensuite de *Gunzbourg*, culbuta les ennemis, et les força à repasser le Danube sur les ponts de Leipheim et de Gunzbourg, qu'ils rompirent.

Tandis que Grenier faisait des démonstrations sur Gunzbourg, et que Lecourbe faisait une fausse attaque sur Dillingen et Lauingen, Moreau écrasait les Autrichiens dans une série de combats qui portent le nom de bataille d'*Hochstedt* (19 juin), et franchissant le Danube à Gremheim et à Blindheim, menaçait Kray de le couper de Vienne par la rive gauche comme par la rive droite. Alors, ce dernier quitta Ulm, et battit en retraite, par Neresheim, sur Nordlingen.

1800 Le 20 juin, *Grenier*, qui n'avait pu passer le Danube à Gunzbourg, vint s'établir sur la Brenz à *Gundelfingen*.

Le 23, l'armée française se mit en marche sur Nordlingen ; le corps de *Grenier* prit la route d'Achenhausen à Nattheim.

Arrivé à Nordlingen, Kray, voyant qu'il était mollement poursuivi, tourna brusquement à droite, et passa sur la rive droite du Danube à *Neubourg*, dans le but de reprendre par derrière la ligne du Lech, mais battu par Lecourbe, il repassa le Danube, et le franchit de nouveau à Ingolstadt pour s'emparer de la ligne de l'Iser. Y ayant trouvé Moreau, qui occupait déjà Munich, Kray se résigna, vers le 7 juillet, à se retirer derrière l'Inn avec une armée réduite à 40,000 hommes.

La division *Legrand* avait occupé successivement, depuis le 24 juin, *Donauwerth* et *Neubourg*, puis elle avait poussé sur *Vohbourg*, *Neustadt*, *Mainbourg*, *Landshut* et *Freysing*.

Tandis que Moreau concentrait son armée derrière l'Iser, bien convaincu que l'ennemi se trouvait hors d'état de former aucune entreprise offensive, la division *Legrand* battait, le 14 juillet, à *Abach*, le corps de *Klenau*, que Kray avait laissé sur le Danube pour couvrir Ratisbonne et inquiéter notre flanc gauche.

Les lieutenants *Gavardie*, *Missonnier*, et le sergent-major *Déporte* (plus tard officier), de la *51e*, furent blessés dans ce combat.

Le lendemain 15 juillet, une convention, signée à *Parsdorf*, vint mettre un terme aux opérations militaires en Allemagne.

Opérations de l'armée française du 27 novembre au 2 décembre 1800.

Après plus de quatre mois passés en négociations et en armistices, les hostilités recommencèrent.

L'armée impériale du Danube avait été portée à 100,000 hommes, et confiée à l'archiduc *Jean*.

L'armée française n'avait reçu, durant l'armistice, qu'un petit nombre de recrues; elle s'élevait aussi à 100,000 hommes cantonnés entre l'Iser et l'Inn. 1800

La *51e*, forte de 88 officiers et de 2,546 hommes, avait à sa tête le chef de brigade *Bonnet d'Honnières*, nommé en remplacement de *Meinzweig*, le 23 juillet 1800, et faisait partie de la brigade *Sabatier* de la division *Legrand*, qui était toujours attachée au corps de gauche, commandé par *Grenier*.

Dès les 26 et 27 novembre, les deux armées s'étaient mises en mouvement : Moreau avait porté le corps de *Grenier* sur la grande route de *Munich* à *Mühldorf*, par Hohenlinden, Haag et Ampfing; la division *Legrand*, qui, depuis le 21 novembre, était réunie en cantonnements resserrés à *Landshut*, avait pris position en arrière de *Menpach*, faisant face à Dorfen. Le centre occupait la route directe de Munich à Wasserbourg par Ebersberg. L'aile droite était placée le long de l'Inn supérieur, aux environs de Rosenheim.

Le 28 novembre, la *51e*, couverte par le 5e chasseurs à cheval, partit de *Menpach* sous les ordres du général *Sabatier* pour se rendre à *Dorfen*, d'où elle mit en fuite 6 ou 700 cavaliers ennemis, sans éprouver de pertes, puis elle prit position sur les hauteurs en avant de Dorfen, à cheval sur l'Iser.

Les journées des 29 et 30 novembre furent employées par l'armée française à reconnaître la ligne de l'Inn, tandis que l'armée autrichienne franchissait cette ligne, et traversait le bas pays entre l'Inn, le Danube et l'Iser.

Le 30 novembre, la *51e* partit de Dorfen, et se rendit au bivouac en avant de *Schwindeck*, où elle parvint, après avoir vigoureusement repoussé l'ennemi. La *demi-brigade* n'eut, dans cet engagement, que *16 hommes hors de combat*.

Le 1er décembre, l'archiduc Jean porta la majeure partie de son armée sur notre gauche : 40,000 Impériaux allaient attaquer 26,000 Français! Aussi, la journée fut-elle vive et difficile pour le corps du général Grenier. Moreau, voyant

lerie, placée en arrière d'Hohenlinden, fut mise à la disposition du général Grenier, à l'exception de la brigade d'Espagne, qui avait été envoyée à Erding, avec quatre compagnies d'infanterie, pour couvrir l'aile gauche. Le général Richepanse, commandant la 2e division du centre, prit position à Ebersberg, en arrière d'Hohenlinden; il avait ordre de se mettre en marche avant le jour sur le hameau de Saint-Christophe, en longeant les bois, pour arriver au village de Mattenboett, y prendre position, et tomber sur les derrières de l'ennemi aussitôt que ses dernières troupes seraient engagées dans le défilé. Lecourbe avait reçu l'ordre de se porter sur Ebersberg, afin de prendre en flanc les colonnes ennemies qui tenteraient de pénétrer de ce côté. 1800

Telle était la situation de l'armée française, quand les Impériaux se mirent en mouvement sur quatre colonnes, dans la nuit du 2 au 3 décembre : la colonne de droite, commandée par Kienmayer, devait déboucher par Lendorf; les deux du centre, commandées par Baillet-Latour et Kollowrath, se dirigeaient sur Isen et Hohenlinden, et la colonne de gauche, sous les ordres de Riesch, se portait d'Albaching sur Saint-Christophe.

Le jour commence à poindre; à la pluie battante des jours précédents succède tout à coup de la neige qui tombe à gros flocons, l'horizon en est tellement obscurci qu'on se distingue à peine à quelques pas. C'est à ce moment que l'archiduc Jean fait attaquer la division Grouchy, et, après un véritable combat corps à corps, la victoire reste à ce dernier. Au bout de quelques instants de repos, l'archiduc Jean dirige une nouvelle attaque sur Hohenlinden, mais n'est pas plus heureux.

La neige avait cessé de tomber pour quelques instants : « Tout à coup, on aperçoit une sorte d'agitation, de flottement dans les troupes autrichiennes du centre, qui n'avaient pu sortir encore du défilé de la forêt. Quelque chose d'extraordinaire semble se passer sur leurs derrières. » (Thiers.) Moreau, se doutant que Richepanse commence

1800 son attaque, ordonne aux divisions Ney et Grandjean de charger les Autrichiens. Le général en chef avait deviné juste. La colonne de Riesch, forte de 40,000 hommes, pressée de front, de flanc et sur ses derrières, rompt ses rangs et se précipite dans la forêt. Ney et Richepanse passent sur ses débris pour se donner la main.

« Pendant ces événements, les divisions Bastoul et *Legrand*, placées à la gauche de l'éclaircie de Hohenlinden, avaient eu sur les bras l'infanterie des généraux *Baillet-Latour* et *Kienmayer*. Ces divisions avaient fort à faire, car elles étaient inférieures de moitié à l'ennemi; elles avaient de plus le désavantage du lieu, car la tête des ravins boisés, par lesquels les Autrichiens débouchaient dans la petite plaine de Hohenlinden, dominait un peu cette plaine découverte, et permettait d'y faire un feu plongeant. Mais les généraux Bastoul et *Legrand*, sous les ordres du général *Grenier*, se soutenaient vigoureusement, secondés par le courage de leurs braves soldats. Heureusement, d'ailleurs, la réserve de cavalerie de d'Hautpoul était là pour les appuyer, ainsi que la 2e brigade de Ney, celui-ci n'étant entré dans le défilé qu'avec une seule. » (Thiers.)

La division *Legrand* avait été attaquée avec impétuosité, vers midi, par un corps autrichien, fort de huit bataillons, trois régiments de cavalerie et six canons. L'ennemi voulant s'emparer du bois à la gauche de la division, et couper ainsi le petit corps d'observation sur la route d'Erding, la *51e* reçut l'ordre de s'y porter et de résister vigoureusement. L'ennemi, pour appuyer son mouvement, fit une charge sur tous les points de la division; le général *Legrand* fit aussitôt former les colonnes d'attaque, et toutes les troupes reçurent les Autrichiens avec ce sang-froid qui assure la victoire. La *51e*, dont un bataillon formait un crochet défensif à gauche, *fut chargée plusieurs fois en flanc par la cavalerie, et fit preuve en cette circonstance d'un aplomb rare et d'une héroïque fermeté : « tantôt faisant un feu nourri sur l'infanterie, tantôt croisant la baïonnette sur la cavalerie* » (Thiers), *elle opposa à toutes les attaques*

une résistance invincible. Elle fit plus encore, *elle culbuta* 1800
5 bataillons ennemis qui lui étaient opposés, prit 4 pièces de canon qui la foudroyaient, et fit 500 prisonniers, au nombre desquels un colonel, deux majors et beaucoup d'officiers. Alors le grand nombre céda au courage de nos troupes; le corps de Kienmayer fut poursuivi par les tirailleurs de la division *Legrand* jusque sur les hauteurs en arrière d'Isen et culbuté dans les défilés de *Lendorf.*

« Moreau revient dans ce moment du fond de la forêt avec un détachement de la division Grandjean, afin de porter secours à sa gauche, si vivement attaquée. Mais là, comme sur tous les autres points, il trouve ses soldats victorieux, transportés de joie, félicitant leur général d'un si beau triomphe. Le triomphe était beau, en effet. L'armée autrichienne avait encore plus de peine à sortir de ces bois qu'elle n'en avait eu à y pénétrer. On voyait partout des corps égarés, qui, ne sachant où fuir, tombaient dans les mains de l'armée victorieuse, et mettaient bas les armes. Il était cinq heures, la nuit couvrait de ses ombres le champ de bataille. On avait tué ou blessé 7,000 à 8,000 hommes à l'ennemi, fait 12,000 prisonniers, pris 300 voitures et 87 pièces de canon, résultats bien rares à la guerre. L'armée autrichienne avait donc perdu en un jour près de 20,000 soldats, presque toute son artillerie, ses bagages, et, ce qui était plus grave encore, toute sa force morale. » (Thiers.)

L'armée française eut 1,200 hommes hors de combat : la division *Legrand* en eut pour sa part 240, dont 80 tués. Le capitaine *Grognet,* le lieutenant *Billot,* le sous-lieutenant *Auvergne,* les sergents *Broqua, Jersey,* et le caporal *Cornère* (devenus officiers), de la *51e,* furent au nombre des blessés.

Les troupes de la division *Legrand* avaient déployé pendant cette journée une valeur et un courage au-dessus de tout éloge : plusieurs soldats, en se battant comme des lions, disaient : « Je ne veux pas mourir aujourd'hui, pour voir la fin d'un si beau jour. »

1800 *Treize armes d'honneur furent distribuées à la 51e.* Parmi les traits de valeur que le premier consul voulut ainsi récompenser, nous citerons les suivants :

Le capitaine *Grognet* franchit un des premiers, à la tête de sa compagnie de grenadiers, des palissades vigoureusement défendues par l'ennemi.

Le sergent *Ferry* et les fusiliers *Ladrières*, *Leroy* et *Amiot* s'emparèrent de 4 pièces de canon défendues par une nombreuse infanterie et par deux escadrons de cuirassiers.

Le sergent *Broqua* fit 3 prisonniers de sa main.

Le sergent *Nicolin* fit aussi 3 prisonniers, dont un officier, et contribua également à la prise des 4 pièces d'artillerie.

Les autres militaires de la *51e*, qui furent récompensés, autant pour leur brillante conduite à Hohenlinden que dans des combats antérieurs, sont : le lieutenant *Paradis*, le sergent-major *Constantin*, le sergent *Ritche*, le caporal *Garreau*, les fusiliers *Gaillau* et *Laugier*.

Nous ne voulons pas clore cette liste de braves sans parler du capitaine *Bony*, qui contribua à la prise de deux bouches à feu, et du soldat *Lesure*, qui, ayant été pris par deux Autrichiens, en tua un et ramena l'autre prisonnier.

Après la victoire de Hohenlinden, Moreau donna un peu de repos à ses troupes, et marcha sur Vienne : le corps de *Grenier* appuyait sa gauche au Danube. La division *Legrand* s'étant presque toujours trouvée en arrière des divisions du centre, sa marche n'offre rien d'intéressant. Elle passa l'Inn à *Wasserbourg*, le 11 décembre, la Salza à *Lauffen* le 14, la Traun le 20, l'Ens le 23 à Enns, et elle avait pris position le 25 sur l'Ips, appuyant sa gauche à l'embouchure de ce cours d'eau dans le Danube, quand la cour de Vienne, effrayée de voir les avant-postes de Moreau à seize lieues de la capitale, signa le même jour l'armistice de *Steyer*, qui mit fin aux hostilités.

Les Autrichiens avaient vainement sacrifié des arrière-gardes pour arrêter la marche victorieuse des Français ; leur armée avait reculé sans cesse, et avait perdu en vingt jours 40,000 hommes, 150 canons et 6,000 voitures.

Désignée pour faire partie de la 16e division militaire, 1801
la *51e* quitta l'armée du Rhin au mois de mars 1801, et se rendit par *Bruchsal* et Landau à *Lille*, où elle arriva vers le 15 avril. Sauf pendant les mois de septembre et d'octobre 1801, où elle fut envoyée à Boulogne-sur-Mer, la *51e* tint garnison à Lille jusqu'au mois de mars 1803.

UN DEMI-BATAILLON DE LA 51e EN ÉGYPTE

(mars-septembre 1801).

De retour à Paris, après la bataille de Marengo, le premier consul s'était occupé des moyens de secourir l'armée d'Orient : une escadre de quatre vaisseaux de ligne et de plusieurs frégates avait été réunie sous les ordres de *Ganteaume* dans le port de Brest, et devait transporter en Egypte 4,000 soldats, des munitions et tous les autres approvisionnements jugés nécessaires à l'armée. *Un demi-bataillon de la 51e*, fort de 200 hommes, fut désigné pour faire partie de ce renfort, et embarqué sur la frégate la *Régénérée*, avec une compagnie d'artillerie.

Le 23 janvier 1801, l'escadre mit à la voile, et, grâce à une tempête affreuse, qui dispersa la croisière anglaise, elle put sortir heureusement du port de Brest. Mais à peine Ganteaume était-il entré dans la Méditerranée, qu'il apprit qu'une escadre anglaise assez forte croisait sur les côtes d'Egypte : n'étant point en mesure de disputer la mer aux Anglais, l'amiral français crut plus prudent d'entrer dans le port de Toulon. A plusieurs reprises, il essaya de se remettre en mer, mais ce fut toujours sans succès. Toutefois, une des frégates de l'escadre, la *Régénérée*, qui avait été détachée lors de la première sortie, arriva sans fâcheuse rencontre, le 1er mars 1801, devant *Alexandrie*, où elle débarqua les *200 hommes de la 51e* et la compagnie d'artillerie.

L'arrivée de cette frégate ranima les espérances et redoubla le courage des Français. Ils pensaient que, ce

1801 bâtiment étant parvenu en Egypte, l'escadre entière réussirait également à effectuer le débarquement annoncé.

L'armée d'occupation, comptant environ 18,000 hommes, était alors commandée par le général *Menou*, et occupait le Caire, à l'exception de la division *Friant*, forte de 2,000 hommes, qui était à *Alexandrie*.

A peine le demi-bataillon de la *51e* était-il débarqué, que la flotte anglaise fut signalée à l'ouest d'*Alexandrie*, faisant voile sur la rade d'*Aboukir*. Le général Friant, laissant à Alexandrie les marins et les invalides, partit de suite avec 1,500 fantassins, y compris les 200 de la *51e*, 180 cavaliers et 10 pièces de canon, pour suivre par terre le mouvement des Anglais et arriver en même temps qu'eux au point de débarquement. Arrivé sur le terrain, il fit occuper la maison carrée d'Edko, Rosette, le fort Julien et *Aboukir* : le demi-bataillon de la *51e* prit position près de cette dernière localité, avec les 61e et 75e demi-brigades, un détachement de la 25e et une centaine de cavaliers des 18e et 20e dragons.

Lord *Keith*, qui commandait la flotte anglaise, avait été obligé, par suite du mauvais temps, de rester au large; enfin, le 8 mars, à la pointe du jour, la mer étant plus calme, il distribua 6,000 hommes d'élite, sous les ordres du major Ludlow, dans 320 chaloupes, qui se dirigèrent vers la côte entre l'ouverture du lac Madieh et le fort d'*Aboukir*.

Les troupes françaises, pour se garantir du feu des canonnières ennemies, disposées en avant et sur les flancs des embarcations, prirent aussitôt position derrière des mamelons de sable, vis-à-vis la partie menacée : la *51e* fut placée en *réserve*, avec un détachement de la 25e, deux pièces de 8 et un obusier, entre la 75e, qui formait la gauche de la ligne française, et le fort d'Aboukir.

« Les Anglais s'avançaient à force de rames, les soldats couchés dans le fond des chaloupes, les matelots debout maniant leurs avirons avec vigueur, et supportant avec sang-froid le feu de l'artillerie. Des matelots tombaient, d'autres les remplaçaient à l'instant. La masse, mue par

une seule impulsion, s'approchait du rivage. Enfin, elle y touche; les soldats anglais se lèvent du fond des chaloupes et s'élancent à terre. Ils se forment et courent aux escarpements sablonneux qui bordaient la rade. » (Thiers.) 1801

La droite de notre ligne parvint à repousser les troupes qui lui étaient opposées; il n'en fut pas de même de la gauche, où la 75e, avertie trop tard du débarquement, trouva les Anglais formés en bataille sur les mamelons de sable, et fut forcée de se replier après avoir éprouvé des pertes sensibles. La *51e* reçut alors l'ordre de se rapprocher de ces hauteurs en même temps que le détachement de la 25e et les pièces d'artillerie; mais la difficulté qu'elle éprouva à marcher dans le sable ralentit son mouvement, et, accueillie par un feu très vif, menacée de plus d'être tournée sur sa gauche par 1,100 Suisses et Irlandais, elle fut également obligée de se replier et de rejoindre la 75e.

Ce mouvement de retraite de notre gauche força notre droite à se replier également, et le général Friant dut abandonner le champ de bataille aux Anglais, après trois heures de combat.

Nos troupes se retirèrent sous les murs d'Alexandrie, à l'exception d'une compagnie de la *51e*, qui fut laissée dans le fort d'*Aboukir* pour en renforcer la garnison.

Les Anglais avaient eu 1,200 hommes hors de combat, et les Français 400.

Après la retraite du général Friant, les Anglais continuèrent leur débarquement, et furent bientôt au nombre de 18,000, sous les ordres d'Abercromby, dans la presqu'île d'Aboukir.

Dès le 9 mars, Abercromby envoya un corps sur la hauteur qui domine le village d'*Aboukir*, pour bloquer le fort. Ce dernier, défendu par le chef de bataillon du génie *Vinache*, qui disposait de 300 hommes, y compris la compagnie de la *51e*, se défendit bravement, mais, écrasé par le feu des vaisseaux anglais, il eut bientôt toutes ses pièces démontées, et fut obligé de se rendre, le 17 mars, pour éviter un assaut qu'il n'était pas en état de soutenir.

1801-1803 Dans cet intervalle, le général Lanusse était arrivé à Alexandrie avec sa division, et s'était concerté avec le général Friant sur les moyens de prendre l'offensive. Mais, après un combat malheureux pour nos armes, livré le 13 mars, ces deux généraux avaient repris leurs anciennes positions, résolus d'attendre Menou, qui se dirigeait sur Alexandrie avec le gros de ses forces.

Un nouveau combat, livré aux Anglais, le 21 mars, à *Canope*, par toutes ces forces réunies, ne nous fut pas plus favorable. Dès lors, Menou se renferma dans *Alexandrie*, avec les 11,000 hommes qui lui restaient, et se rendit après cinq mois de résistance, le 30 août 1801, aux mêmes conditions que le général Belliard, qui, bloqué dans le Caire avec 8,000 hommes, avait capitulé le 27 juin.

En vertu de la capitulation, les troupes françaises furent embarquées au mois de septembre 1801 avec armes et bagages sur des bâtiments anglais, qui les transportèrent à *Toulon* et à *Marseille*.

Ainsi se termina cette étonnante expédition d'Égypte, qui, en peu de mois, avait fait la conquête de ce pays, et qui en aurait fait une des plus intéressantes colonies de la France, sans la jalousie et les intrigues de l'Angleterre.

ARMÉE DES COTES DE L'OCÉAN.

1803. — La 51e au camp de Bruges.

La paix d'Amiens, signée le 25 mars 1802, n'avait été qu'une trêve imposée aux nations belligérantes, et, au mois de mars 1803, le roi d'Angleterre, pour satisfaire les rancunes de l'aristocratie anglaise, demandait au parlement des subsides et des hommes « en raison des préparatifs considérables qui se faisaient dans les ports de France et de Hollande ».

Deux mois après, l'amirauté britannique, violant le droit

des gens, mettait l'embargo sur 1,200 bâtiments français 1803
et bataves.

« Dès lors la guerre était devenue inévitable, et le premier consul se préparait aussitôt avec son activité extraordinaire à cette lutte nouvelle qui allait prendre des proportions gigantesques, qui dans sa pensée devait se dénouer par une invasion de l'Angleterre. De là cette œuvre militaire qui a gardé dans l'histoire le nom de *Camp de Boulogne*. » (Ch. de Mazade.)

Les demi-brigades, qui étaient alors à trois bataillons, durent fournir deux bataillons de guerre, chacun de 800 hommes, en prenant dans le 3e bataillon de quoi compléter les deux premiers. Le 3e bataillon fut laissé au dépôt, pour recevoir les conscrits, les instruire et les discipliner.

150,000 hommes furent ainsi réunis dans les camps de *Saint-Omer*, de *Montreuil*, de *Bruges* et d'*Utrecht*. Ces différents camps furent placés sous le commandement direct du premier consul, avec le ministre de la guerre Berthier comme chef d'état-major.

Désignée pour faire partie du camp de *Bruges*, la *51e*, ayant à sa tête le chef de brigade *Bonnet d'Honnières*, se rendit de *Lille à Ostende*, vers le 20 mars 1803 : le 1er bataillon était sous les ordres du commandant *Rey*, le 2e sous les ordres du commandant *Castex*.

Les troupes qui étaient réunies dans ce camp comprenaient trois divisions d'infanterie et une de cavalerie, sous le commandement en chef de *Davoust* : la *51e* (2 bataillons), comptant 1,280 hommes, fit partie de la *1re division* (Oudinot) (1).

« Le camp de *Bruges* était, entre tous, une forte école militaire : Davoust, déjà renommé comme homme de guerre,

(1) La division Oudinot comprenait la 13e demi-brigade légère, et les 17e, 30e, 51e et 61e demi-brigades de ligne. Cette division, ainsi que l'atteste une lettre de Berthier à Davoust, se fit remarquer entre toutes par sa bonne discipline et son instruction.

1803 se signalait de plus en plus dans le commandement par ses talents d'organisation, par son activité vigilante dans le service et sa sollicitude pour ses troupes, comme par sa mâle résolution toutes les fois qu'il y avait à combattre, à se mesurer le jour et la nuit avec les Anglais » (1).

Pour embarquer toutes ces troupes, une innombrable flottille, composée de chaloupes canonnières, de bateaux canonniers, de péniches et de prames, fut réunie, par les ordres du premier consul, dans les principaux ports de la Manche : elle devait aborder les côtes d'Angleterre, sous la protection de la flotte française. La flottille batave (2), commandée par le vice-amiral *Werhuell*, fut affectée aux troupes de *Davoust :* les bateaux canonniers, numérotés de 37 à 54 et stationnés à Ostende, furent destinés à l'embarquement des 1er et 2e bataillons de la *51e*.

LE 51e RÉGIMENT D'INFANTERIE

(22 septembre 1803).

En vertu de l'arrêté des consuls du 1er vendémiaire an XII (22 septembre 1803), qui supprimait la dénomination de demi-brigade et rétablissait celle de *régiment*, la *51e demi-brigade de ligne devint le 51e régiment d'infanterie.*

(1) Correspondance du maréchal Davoust (Ch. de Mazade).

(2) La flottille de guerre batave comptait trois divisions de chaloupes canonnières, six divisions de bateaux canonniers, avec une réserve de péniches, formant ensemble trois cent six bâtiments; il y avait en plus la flottille de transport, etc....

Au total, cet immense armement, préparé depuis un an, comptait 270 chaloupes canonnières, 540 bateaux canonniers, 306 péniches, 103 écuries, 162 bateaux de transport, 60 pour l'artillerie, soit 1,831 bâtiments de toute sorte. (Correspondance de Napoléon.) Chaque compagnie fournissait au bâtiment qui lui était affecté une garnison de 25 hommes, qui était relevée tous les mois. Chaque jour, ces soldats étaient exercés à manœuvrer les chaloupes canonnières, à y combattre, à s'y embarquer et à en débarquer avec célérité,

1804. — La Légion d'honneur : Distribution de 2,000 Croix à l'armée des côtes de l'Océan (16 août).

Cependant, tout en se préparant à cette grande guerre, Bonaparte entrait dans une phase nouvelle de sa fortune : le consulat à vie venait de faire place à l'empire héréditaire déclaré à Paris le 28 floréal an XII (18 mai 1804). 1804

Bonaparte, nommé empereur, s'empressa de créer la *Légion d'honneur*, dont les croix devaient désormais remplacer les armes d'honneur, avec lesquelles la République avait récompensé les services éminents rendus à la patrie. Cette honorable distinction avait été distribuée pour la première fois à l'Hôtel des Invalides. C'est au milieu des braves qui menaçaient l'Angleterre, sur les côtes de Boulogne, que l'empereur décerna pour la deuxième fois, le 16 août 1804, le prix du courage militaire.

« Les troupes se rendirent sur le lieu de la fête, à travers les flots d'une immense population, accourue de toutes les provinces voisines pour assister à ce spectacle. 100,000 hommes, presque tous vétérans de la République, les yeux fixés sur Napoléon, attendaient le prix de leurs exploits. Les soldats et officiers qui devaient recevoir des croix étaient sortis des rangs, et s'étaient avancés jusqu'au pied du trône impérial. Napoléon, debout, leur lut la formule si belle du serment de la Légion d'honneur, puis tous ensemble, au bruit des fanfares et de l'artillerie, répondirent : Nous le jurons ! Ils vinrent ensuite, pendant plusieurs heures, recevoir les uns après les autres cette croix qui allait remplacer la noblesse du sang. »

Le *51e* eut une large part dans les deux mille croix qui furent ainsi distribuées ; parmi les braves qui furent l'objet de cette distinction, nous citerons :

Le colonel *Bonnet d'Honnières* et le capitaine *Grognet*, officiers de la Légion d'honneur ; les commandants *Bérard* et *Gallo*, le major *Baille*, les capitaines *Giroux*, *Bony*, *Simonel*, *Genin*, les lieutenants *Missonnier*, *Gauthier*

1804 (Hugues), *Bosse*, *Sognot*, *Ezelin*, *Paradis*, le sous-lieutenant *Broqua* et le grenadier *Amiot*, chevaliers de la Légion d'honneur.

Quelques mois plus tard, le 4 novembre, le caporal *Paille* (Claude), le grenadier *Chenebous*, le tambour *Saudet* et les soldats *Beligand*, *Glaise* et *Tiva* furent également admis dans la Légion d'honneur.

Combat naval du 23 octobre 1801.

Les combats sur mer entre Français et Anglais étaient fréquents; parmi ceux auxquels prit part le *51e*, nous citerons celui du 23 octobre 1804, où un détachement de ce régiment, commandé par le lieutenant *Auvergne* et embarqué sur la prame la *ville de Montpellier*, se signala particulièrement. *Davoust* en rendit compte en ces termes à l'empereur :

« Ostende, 24 octobre 1804.

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté impériale d'un combat notable et brillant que vient de soutenir la prame *la ville de Montpellier* contre sept bâtiments anglais, dont le plus faible était de sa force. La bravoure a été récompensée par la prise d'un brick anglais de douze pièces.

« Le 1er brumaire (23 octobre), dans l'après-midi, une division de bateaux canonniers bataves a appareillé d'*Ostende* pour *Dunkerque*, ainsi que les prames la ville de Bruxelles et la *ville de Montpellier*, qui faisaient l'arrière-garde. Vers les cinq heures du soir, les bateaux canonniers (qui tous ont mouillé, à neuf heures du soir, dans la rade de Dunkerque) étant déjà à une grande distance, sept voiles anglaises sont venues, à la hauteur de Nieuport, attaquer la *ville de Montpellier*, qui se trouvait, dans ce moment, isolée. Le combat s'est engagé à portée de mitraille, et a été très vif. Un brick anglais, ayant voulu se présenter à l'abordage, a reçu un feu de mousqueterie et d'artillerie si soutenu et si bien dirigé, qu'il a été mis hors d'état de manœuvrer et a

fini par échouer. Les autres bâtiments anglais ont pris le large. L'équipage a profité de la nuit pour s'échapper sur les embarcations. 1804

« La prame la *ville de Montpellier*, ayant reçu beaucoup d'avaries et faisant eau, a été obligée d'échouer : elle a profité de la marée basse pour réparer les plus majeures, a appareillé à la marée montante, et est entrée dans Nieuport.

« Les détachements de nos troupes qui formaient la garnison étaient du *51ᵉ* et du 61ᵉ, commandés par le lieutenant *Auvergne du 51ᵉ. Ils ont tous montré avec l'équipage la bravoure la plus distinguée alliée au plus grand sang-froid.* Je devrais tous les citer à Votre Majesté. Je me bornerai à ceux qui parmi tous ces braves ont le plus marqué dans cet honorable combat. Le lieutenant *Auvergne du 51ᵉ* s'est multiplié, et a électrisé, par son exemple, tout son détachement. Il cite lui-même particulièrement les nommés *Dumas*, sergent; *Gandon*, caporal; *Galendine, Dorel, Aimable, Ferant, Lenin, Moliart*, fusiliers au *51ᵉ* régiment, comme ayant été remarqués, au milieu de leurs braves camarades, par leur intrépidité et leur sang-froid.

« Sire, quelque vif qu'ait été ce combat, comme l'atteste la quantité de mitraille qui a brisé les bastingages et causé d'autres nombreuses avaries, il n'a coûté la vie qu'à *deux soldats du 51ᵉ*. Il y a eu en outre 8 blessés, tant matelots que soldats.

« Si les Anglais ont été dans cette occasion au-dessous de leurs prétentions maritimes, ils ont de plus donné des preuves de déloyauté et d'atrocité. Toutes leurs mitrailles trouvées à bord du bâtiment et dans les bastingages de la prame, en très grande quantité, étaient des balles creuses et remplies de verre pilé et autres poisons. »

1804. — Distribution des Aigles à l'armée (5 décembre).

A la fin de novembre 1804, le *51ᵉ* envoya à Paris une députation, qui, après avoir assisté le 2 décembre à la cérémonie du *sacre*, reçut des mains de l'empereur, le

1804-1805 5 décembre, au Champ de Mars, les *nouveaux drapeaux* surmontés d'un aigle (1), à raison d'un par bataillon.

1805. — Le 51e au camp d'Ambleteuse.

En 1805, comme en 1804, on était toujours à la veille de la grande entreprise contre l'Angleterre, et toutes ces diversions éclatantes d'un règne naissant, du couronnement, du sacre, ne suspendaient pas les préparatifs de Boulogne. Napoléon, devenu empereur, semblait au contraire poursuivre plus que jamais et hâter la réalisation de ses projets.

Dès le mois d'avril 1805, la *1re division* du camp de Bruges, commandée par le général *Bisson*, successeur du général Oudinot, commença à partir d'*Ostende* pour se porter au camp d'*Ambleteuse*.

L'ordre du jour du 14 juin 1805 notifia que les noms des différents camps disparaissaient, et que les troupes qui composaient ces derniers formaient l'*armée des côtes de l'Océan*. Les troupes de *Davoust* constituèrent le *corps de droite*, qui devait fournir 3,500 hommes pour organiser la cinquième aile de débarquement : 700 hommes du *51e*, pris parmi les anciens soldats et les conscrits de bonne volonté, contribuèrent à la formation de cette aile.

---

(1) Les nouveaux drapeaux avaient au centre un losange blanc; un triangle bleu et un triangle rouge attenaient à la hampe, les couleurs des triangles flottants étaient disposées en sens inverse. Ces enseignes, comme on les appela, furent surmontées d'un aigle d'or aux ailes à demi déployées; elles étaient ornées de cravates tricolores, de franges et de broderies d'or.

L'inscription que portaient les drapeaux de la République fut remplacée, d'un côté par celle-ci : « L'empereur à tel régiment, » de l'autre, par les noms des batailles auxquelles le corps avait pris une part glorieuse. Il y avait de plus, sur ce dernier côté, la légende : « Valeur et discipline » et le numéro du bataillon; le numéro du régiment était placé aux angles.

Napoléon partit de Paris, visita une dernière fois la flottille, qui comptait 2,293 bâtiments armés de 5,000 canons, passa en revue l'armée des côtes de l'Océan, qui était forte de 173,000 hommes, de 14,000 chevaux et de 572 canons; enfin fit préparer des masses de munitions et de vivres, 14 millions de cartouches, 4 millions de rations de biscuit, etc... Le 2 août, tout était prêt : Napoléon allait enfin voir la réalisation de son projet, quand il apprit avec stupeur que l'amiral *Villeneuve* s'était laissé bloquer dans Cadix par les flottes anglaises de Collingwood et de Colder, dont *Nelson* vint prendre le commandement. 1805

A ce dernier coup, Napoléon ordonna de lever les camps : c'était l'Autriche qui allait payer pour l'Angleterre. En vingt-quatre heures, l'*armée des côtes de l'Océan* fait demi-tour à droite, prend le nom de *grande armée* (28 août 1805), et va se précipiter comme un torrent sur l'Allemagne, où les aigles impériales vont recevoir le baptême du feu.

Le 3e bataillon du 51e, de mars 1803 à août 1805.

Lorsque les 1er et 2e bataillons du *51e* s'étaient rendus à Ostende, au mois de mars 1803, le *3e bataillon* (commandant Bérard), qui faisait partie de la 16e division militaire, dont l'état-major résidait à *Lille*, avait reçu l'ordre d'aller à *Bruges ;* il avait ensuite tenu garnison successivement à *Lille*, à *Courtrai* et à *Ypres*, où il se trouvait encore au mois d'août 1805.

CHAPITRE III

Campagne de 1805 : bataille d'Austerlitz (2 décembre 1805). — Campagne de 1806 : bataille d'Auerstædt (14 octobre 1806), combats de Czarnowo (23 décembre) et de Golymin (26 décembre 1806). — Campagne de 1807 : bataille d'Eylau (8 février 1807), combat d'Ostrolenka (16 février), siège de Dantzig (mars-mai 1807), bataille de Friedland (14 juin 1807).

CAMPAGNE DE 1805.

1805. — Capitulation d'Ulm (17 octobre).

L'Angleterre et la Russie avaient conclu un traité d'alliance, au mois d'avril 1805, avec les rois de Suède et de Naples, et au mois de juillet avec l'empereur d'Autriche. Ce dernier s'engageait à porter 80,000 hommes sur l'Inn et 100,000 sur l'Adige. Enfin, la Russie devait appuyer les armées autrichiennes par un contingent de 180,000 hommes.

Pour faire face à cette formidable coalition, Napoléon avait organisé son armée, comptant environ 180,000 hommes, en sept corps, plus la garde impériale, indépendamment de l'armée d'Italie placée sous les ordres de Masséna. De plus, il formait deux corps de réserve sous Lefebvre et Kellermann, et en laissait un troisième à Boulogne, sous les ordres de Brune.

Le *51*e régiment d'infanterie (portion active), sous les ordres du colonel *Bonnet d'Honnières*, ayant son 1er bataillon commandé par le chef de bataillon *Gallo*, et son 2e par le chef de bataillon *Devez*, fit partie de la 2e brigade

1805 *(Debilly)* de la 1re division *(Bisson)* du 3e corps *(Davoust)* (1); son effectif était de 62 officiers et 1,300 hommes. Le 3e bataillon (dépôt), commandé par le chef de bataillon *Bérard*, se dirigea sur Mayence, où il fit partie du 2e corps de réserve *(Lefebvre)*. Il resta dans cette place pendant toute la campagne.

Composition du 51e régiment d'infanterie en 1805.

Colonel : Bonnet d'Honnières.
Major : Baille.
Chefs de bataillon : Bérard, Gallo, Devez.
Quartier-maître trésorier : Litner.
Adjudants-majors : Puyo, Mirepoix, Tabardin.
Chirurgien-major : Faugère.
Aides-majors : Boyer, Bachelet.
Sous-aides-majors : Menou, Fritch.

Capitaines :

Jaunod.	Queugney.	Dubois.
Chéruit.	Musias.	Billot.
Giroux.	Tournesier.	Lobeau.
Naudon.	Ducosso.	Robin.
Besson.	Robert.	Cordier.
Turcan.	Poylot.	Corneillot.
Aulard.	Bony.	Temporal.
Gaillard.	Simonel.	Mianné.
Caire.	Génin.	

Lieutenants :

Sitter.	Gauthier.	Sognot.
Missonnier.	Dabadie.	Decoudé.
Granon.	Bosse.	Billa.
Trémoulet.	Normand.	Gelot.
Gavardie.	Suran.	Ezelin.
Driancourt.	Dalon.	Rouff.
Erard.	Duval.	Pironon.
Rédard.	Arcuveau.	Dupuis.
André.	Paradis.	

(1) Le corps de Davoust comprenait les divisions Bisson, Friant et Gudin. La division Bisson était composée des 17e, 30e, 51e, 61e de ligne, et du 13e léger.

Sous-lieutenants : 1805

Idrac.	Dupetit.	Chauclu.
Cadeot.	Loriol.	Escarguei.
Houk.	Donnié.	Fournier.
Abesque.	Leforestier.	Joron.
Jeannot.	Magene.	Lagneau.
Mélac.	Broqua.	Buisson.
Millon.	Escony.	Destouet.
Ekard.	Gauthier (Jules).	Courtot.
Auvergne.	Litner	Cabières.

Se porter rapidement des bords de l'Océan sur le Danube avec le gros de ses forces, cerner et prendre l'armée autrichienne, aux ordres de *Mack*, dans la fameuse position d'Ulm, qu'elle ne manquerait pas d'occuper, et marcher ensuite sur Vienne à la rencontre des Russes, tel fut le plan de Napoléon.

La division *Bisson* quitta Ambleteuse le 28 août, passa par *Ardres*, *Cassel*, *Lille*, *Mons*, *Charleroi*, *Namur*, *Arlon*, *Luxembourg*, *Thionville*, *Sarrebrück*, *Deux-Ponts*, *Kaiserslautern*, et arriva le 26 septembre à *Manheim*, où elle franchit le Rhin, pour aller prendre position à *Neckarhausen*.

« Napoléon avait tout disposé pour que Murat, Ney, Lannes, et avec eux les corps des maréchaux Soult et Davoust au moins convergeassent ensemble, le 6 octobre, entre Heidenhein, Oettingen et Nordlingen, de manière à pouvoir présenter une masse imposante à l'ennemi. Mais jusque-là ses soins tendaient toujours à tromper le général Mack, assez longtemps pour qu'il ne songeât point à décamper, et qu'on pût atteindre le Danube à Donauwerth avant qu'il eût quitté sa position d'Ulm. » (Thiers.)

Après avoir passé le Necker le 28 septembre à *Obreckheim*, la division *Bisson* se porta sur *Mosbach* près d'*Oettingen*, où tout le 3e corps était réuni le 5 octobre.

Tandis que Mack demeurait immobile dans Ulm, les masses françaises débouchaient le 6 octobre dans la plaine de Nordlingen, au-delà des montagnes de Souabe, qu'elles avaient tournées, et aux bords du Danube, sur la rive

1805 droite duquel elles allaient passer. Le 3e *corps* franchit ce fleuve à *Neubourg*, le 8 octobre, et se porta ensuite à *Aichach*, sur la route de Munich, pour pousser devant lui Kienmayer et former l'arrière-garde des masses qui s'accumulaient autour d'*Ulm*.

Le 12 octobre, le 3e *corps quitta Aichach*, et alla prendre position à *Dachau*; il faisait face au Tyrol et au Lech, et coupait ainsi les communications entre Augsbourg et Munich.

Après la victoire d'Elchingen, remportée le 14 octobre par Ney, l'investissement d'Ulm fut complet, et Mack se rendit le 17 octobre avec 33,000 hommes, 60 canons et 40 drapeaux : 85,000 hommes avaient été détruits sans avoir, pour ainsi dire, combattu. Aussi les soldats disaient-ils : « L'empereur a battu l'ennemi avec nos jambes et non avec nos baïonnettes. »

C'est à cette époque que fut organisée la compagnie de voltigeurs, créée dans chaque bataillon, par décret impérial du 25 octobre 1805. Cette compagnie fut placée la troisième dans l'ordre de bataille, et remplaça la deuxième de fusiliers, qui fut dissoute (1).

1805. — Marche sur Vienne (20 octobre-14 novembre). Combats de Lambach (31 octobre) et de Mariazell (9 novembre).

Après la capitulation d'Ulm, Napoléon se dirigea sur Vienne; le 3e *corps*, qui était toujours à Dachau, traversa l'*Iser* le 23 octobre, et se porta sur *Erding*. Le 24, il arriva à *Ampfing*, et le 26, il était devant *Mühldorf* sur l'Inn, qu'il passa de vive force sous le feu de l'ennemi. Il franchit ensuite la *Salza*, le 28 octobre, à *Burghausen*, et se dirigea sur *Lambach*, où il traversa la *Traun*, après un brillant

(1) Les voltigeurs furent assimilés aux grenadiers comme soldats d'élite.

combat livré à l'arrière-garde austro-russe (31 octobre). 1805
La 1re division prit part à cette affaire; le général *Bisson* y fut grièvement blessé, et fut remplacé dans son commandement par le général *Caffarelli*. Le *51e* perdit une dizaine d'hommes tués ou noyés.

Davoust, qui avait franchi, en onze jours, les quatre-vingt-cinq lieues qui le séparaient de la Traun, continua sa route par *Steyer* et *Saint-Gaming*. Ses troupes gravissaient péniblement, à travers les neiges et les glaces d'un hiver précoce, les montagnes les plus escarpées, et, grâce à l'énergie des officiers, elles étaient parvenues à vaincre tous les obstacles, lorsque, le 9 novembre, elles rencontrèrent près de Mariazell le corps autrichien du général *Merfeld* fuyant le général Marmont. Après un combat acharné, les Autrichiens furent culbutés, et perdirent 4,000 prisonniers, 18 canons et 2 drapeaux.

Vainqueur à Mariazell, *Davoust* reprit sa marche, par *Lilienfeld*, *Modling*, et arriva, le 14 novembre, devant *Vienne*, qu'il occupa avec les divisions Friant et Gudin. La division *Caffarelli* traversa la capitale de l'Autriche, et alla prendre position à trois lieues en avant de cette ville, sur la route de *Brünn*, à l'exception du *51e*, qui s'avança sur *Wolkersdorf*, où il s'empara d'un parc de 180 pièces de canon, et bivouaqua à *Ronstrafen*.

Opérations de la division Caffarelli, du 16 novembre au 1er décembre 1805.

Le 16 novembre, la division *Caffarelli* fut détachée du 3e corps et mise à la disposition de *Lannes* (5e corps), pour suivre le mouvement du reste de l'armée en Moravie. Le même jour, elle alla coucher à *Stockerau;* le 17, elle se porta en avant à un quart de lieue de *Hollabrünn;* le *51e* fut cantonné à *Müllersdorf*.

Le 19, la division prit position sur les bords de la *Thaya*, à un quart de lieue de *Znaym*, et fut ensuite chargée, du

1805 20 au 27 novembre, de garder les routes de Vienne, Brünn et Znaym ; le *51e* occupa *Porlitz*.

Le 28 novembre, à sept heures du soir, la division se mit en marche, traversa *Brünn*, et prit position à une lieue au-delà de cette ville. Le 1er décembre, toute l'armée était en position : la division Caffarelli était en deuxième ligne, à cheval sur la route de Brünn à Olmütz, sa gauche appuyée à un mamelon appelé *Santon*.

La journée et la soirée du 1er décembre se passèrent en reconnaissances. Le capitaine *Robin* du *51e* fit des prodiges de valeur : envoyé en reconnaissance avec 200 voltigeurs du régiment, il tint en échec un bataillon de grenadiers russes, et repoussa une multitude de cosaques. Il fut nommé pour ce fait chevalier de la Légion d'honneur, le 14 mars 1806.

On connaît la proclamation que Napoléon fit communiquer à ses troupes dans la soirée, proclamation dans laquelle il leur divulguait son plan, et l'illumination spontanée que les soldats lui offrirent, saluant en même temps de leurs acclamations l'anniversaire de son couronnement et la victoire éclatante du lendemain.

BATAILLE D'AUSTERLITZ

(2 décembre 1805).

Le 2 décembre, Napoléon avait 70,000 hommes à opposer aux 90,000 du Czar et de l'empereur d'Autriche.

Le corps de *Lannes*, composé des divisions Suchet et Caffarelli, s'appuyait au mamelon appelé *Santon*, et formait la *gauche* de la ligne de bataille ; il avait pour mission de repousser au-delà de *Posoritzer-Post* (maison de poste) l'aile droite ennemie, composée des troupes de *Bagration* (douze bataillons et quarante escadrons) et de la formidable cavalerie austro-russe du prince de *Lichtenstein*.

La division *Caffarelli*, dont la gauche s'appuyait à la division Suchet, et la droite au corps de Bernadotte, fut, par les ordres de Lannes, disposée sur deux lignes : la

première était en bataille; la deuxième, composée des *51e* et 61e régiments d'infanterie, était formée de bataillons en colonnes placés à deux cents pas derrière les intervalles de la première. 1805

L'artillerie était répandue sur le front des deux divisions de Lannes. La cavalerie légère de Kellermann ainsi que les dragons se trouvaient à droite dans la plaine, la grosse cavalerie de Nansouty et d'Hautpoul en réserve en arrière.

Vers huit heures du matin, Lannes, entendant le canon de Pratzen, donna l'ordre à la division Suchet de se porter en avant. Pendant ce temps, la division *Caffarelli,* se liant à ce mouvement offensif, *s'ébranlait dans un ordre imposant, et traversait au pas, comme sur un champ de manœuvre,* cette plaine éclairée par un beau soleil d'hiver. Le prince Jean de *Lichtenstein,* apercevant ce mouvement, lance le régiment des *uhlans du grand duc Constantin* sur la division *Caffarelli.* Ces hardis cavaliers se jettent sur cette division, devant laquelle se trouvait Kellermann avec sa brigade de cavalerie légère. Ce dernier, jugeant qu'il serait culbuté sur l'infanterie française et la mettrait peut-être en désordre, s'il recevait immobile cette charge redoutable, replie ses escadrons, et, les faisant passer par les intervalles des bataillons de *Caffarelli,* va les reformer à gauche, afin de saisir une occasion favorable pour charger. Les uhlans, lancés au galop, ne trouvent plus notre cavalerie légère, et rencontrent en place une ligne d'infanterie inébranlable, qui les accueille par un feu meurtrier de mousqueterie. Plusieurs pelotons avaient pénétré derrière la première ligne; ils sont reçus par le *51e qui, sans même se former en carré, les fusille à bout portant :* 400 de ces cavaliers sont aussitôt couchés par terre. Saisissant l'à-propos, Kellermann charge les débris du régiment du grand duc Constantin, et en sabre un bon nombre. Le prince Jean de Lichtenstein envoie une nouvelle partie de ses escadrons au secours des uhlans. Nos divisions de dragons s'ébranlent à leur tour, fondent sur la cavalerie ennemie, et pen-

1805 dant quelques instants on n'aperçoit plus qu'une mêlée où tout le monde lutte corps à corps. Enfin, la cavalerie ennemie cède le terrain.

Il était onze heures du matin, les divisions *Caffarelli* et Suchet, débarrassées pour le moment des escadrons du prince de Lichtenstein, s'avancent pour attaquer le village de *Blaziowitz*. *Quoique exposées au feu meurtrier de 22 pièces d'artillerie, ces deux divisions marchent d'un pas ferme et assuré;* les musiciens, qui, par ordre de Napoléon, étaient restés au centre des bataillons, jouent, accompagnés des tambours qui battent la charge.

L'ennemi, qui était en force, débouche tout à coup du village pour essayer de tourner la division *Caffarelli* par sa droite; mais ce dernier, voulant prévenir cette manœuvre, lui oppose aussitôt le *51e* et le 13e léger, et, après un combat assez vif, à la suite duquel le *51e fait 400 prisonniers*, le village de *Blaziowitz* reste en notre pouvoir.

Blaziowitz pris, Lannes fait enlever *Holubitz* et *Kruch*, villages situés le long de la route d'Olmütz, et parvient à joindre l'infanterie de Bagration. Il porte la division Suchet obliquement à gauche, la division *Caffarelli* obliquement à droite. Par ce mouvement divergent, Lannes sépare l'infanterie de Bagration de la cavalerie du prince de Lichtenstein, rejette la première à la gauche de la route d'Olmütz, la seconde à la droite, vers les pentes du plateau de Pratzen. Alors cette cavalerie veut faire une dernière tentative, et fond toute entière sur la division *Caffarelli*, qui, formée maintenant sur une seule ligne, *reçoit la charge avec son aplomb ordinaire et l'arrête par le feu de sa mousqueterie*. Les nombreux escadrons de Lichtenstein, d'abord dispersés, sont ralliés et ramenés une deuxième fois sur nos bataillons, mais les cuirassiers de Nansouty et d'Hautpoul, qui suivaient l'infanterie de Caffarelli, défilent au trot derrière ses rangs, se déploient sur sa droite, et achèvent la déroute de cette formidable masse de cavalerie, qui ne comptait pas moins de quatre-vingt-deux escadrons, et qui ne reparait plus de la journée.

La division *Caffarelli* continua sa marche en bataille jusqu'à un quart de lieue en avant de la maison de poste, située à l'embranchement des routes d'*Olmütz* et d'*Austerlitz*. 1805

« Ainsi, vers notre gauche, Lannes venait de livrer, à lui seul, une véritable bataille. Il avait fait 4,000 prisonniers. La terre était jonchée autour de lui de 2,000 morts ou blessés, tant Russes qu'Autrichiens. » (Thiers.)

Bagration, poursuivi de près, avait abandonné le champ de bataille et rallié ses troupes sur les hauteurs de Rausnitz.

On sait ce qui s'était passé au centre et à la droite de notre ligne : la prise par les Russes des villages de Telnitz et de Sokolnitz, l'assaut du plateau de Pratzen par nos troupes, le rabattement à droite d'une partie de nos forces, et la destruction complète de l'armée ennemie.

La division *Caffarelli* bivouaqua pendant la nuit du 2 au 3 décembre sur le champ de bataille, *en avant de la maison de poste.*

20,000 hommes tués ou blessés, 20,000 prisonniers, 270 canons, 400 caissons furent les trophées de cette véritable lutte de géants, que les soldats appelaient déjà la *bataille des trois empereurs,* et à laquelle Napoléon donna le nom du château d'*Austerlitz*, où il porta son quartier général.

« Soldats, dit Napoléon dans la proclamation restée célèbre qu'il fit à son armée à la suite de cette victoire — Soldats, je suis content de vous. Vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire. Une armée de 100,000 hommes, commandée par les empereurs de Russie et d'Autriche, a été en moins de quatre heures ou coupée ou dispersée. Ce qui a échappé à votre fer s'est noyé dans les lacs..... Cette infanterie tant vantée et en nombre supérieur n'a pu résister à votre choc, et désormais vous n'avez plus de rivaux à redouter.....

« Mon peuple vous reverra avec joie, et il vous suffira de dire : j'étais à la bataille d'Austerlitz, pour que l'on vous réponde : voilà un brave. »

Les Français avaient eu 7,000 hommes hors de combat.

1805-1806 Le *51e* eut *64 hommes tués ou blessés;* parmi ces derniers nous citerons les sergents-majors *Paturot* et *Embry* (devenus officiers).

Le colonel *Bonnet d'Honnières* et le major *Baille* du *51e*, qui s'étaient brillamment conduits, en furent récompensés, le premier par le grade de *général de brigade* (23 décembre), le second par le grade de *colonel du régiment* (26 décembre). Le capitaine *Bony* se distingua également : à la tête de sa compagnie de grenadiers, il fit mettre bas les armes à 300 Autrichiens.

1805. — Traité de Presbourg (26 décembre).
1806. — Cantonnements du 51e dans la principauté d'Œttingen (mars-septembre).

Le lendemain de la bataille d'Austerlitz, la division *Caffarelli* alla prendre position à *Wischau;* le *51e* occupa *Lultsch*. Après s'être reposée les 4 et 5 décembre, la division se porta le 6 sur *Prosnitz*, mais ayant appris, le même jour, la signature de l'armistice, elle revint le soir même à *Wischau*.

La division *Caffarelli* se rendit ensuite, par Brünn, à Znaym, à l'exception d'un bataillon du *51e*, qui fut détaché du 10 au 17 décembre à *Nikolsbourg*, pour servir de garde au congrès, qui primitivement devait se réunir dans cette ville.

Après la signature du traité de *Presbourg* (26 décembre), qui couronnait cette admirable campagne, la divison *Caffarelli* quitta Znaym dans les premiers jours de janvier, pour se rendre à Krems, où elle passa le Danube, et rejoignit le 3e corps d'armée à Mœlk, vers le 10 janvier.

Du 11 janvier au 23 février 1806, le *51e* occupa successivement *Schwanstadt*, *Ezelsdorf*, *Bückel* et *Mockenhoffen*.

Le 23 février, le général *Morand* vint prendre le commandement de la division, en remplacement du général *Caffarelli*, et le lendemain la grande armée se mit en

marche sur six colonnes pour aller prendre ses cantonne- 1806
ments. Désigné pour occuper la principauté d'*Oettingen*, le *51e*, qui constituait avec le 61e et le 1er chasseurs à cheval la sixième colonne, passa par *Lambach*, *Burghausen*, *Landshut*, *Freysing*, *Pfaffenhofen*, *Vohburg*, et arriva à destination le 25 mars (1) : le 1er bataillon occupa *Nordlingen*, et le 2e *Papenheim*. Le régiment resta dans ces cantonnements jusqu'à la fin de septembre 1806, époque à laquelle il rentra de nouveau en campagne.

Les vides que la campagne de 1805 avait produits dans les rangs du *51e* furent comblés avec des conscrits de l'*Oise* et de la *Roër*, que lui envoya le 3e bataillon, toujours stationné à Mayence. Les compagnies d'élite de ce bataillon rejoignirent aussi la portion active du régiment à la grande armée.

CAMPAGNE DE 1806.

Marches et Opérations militaires, auxquelles prend part le 51e, du 24 septembre au 14 octobre 1806.

Le lendemain d'Austerlitz, la Prusse, qui, la veille, se préparait à entrer dans la coalition contre la France, avait envoyé au vainqueur des félicitations « dont la fortune avait changé l'adresse ». Mais Napoléon n'était pas dupe des intentions hostiles de cette puissance. L'établissement de la confédération du Rhin et l'occupation d'une partie de l'Allemagne par nos troupes furent les prétextes apparents de la guerre. Les Prussiens, dont les têtes avaient été

(1) Par décision du 26 mars, le shako est donné à toute l'infanterie, les compagnies de grenadiers conservent le bonnet à poil à plaque. Les habits sont raccourcis pour la troupe. Le collet est rouge pour les grenadiers et fusiliers, et jonquille pour les voltigeurs; les parements rouges à pattes blanches pour tout le monde. Les officiers conservent l'habit long.

1806 exaltées par l'ardeur belliqueuse de leur belle reine, oubliant Valmy, se vantaient qu'eux, les vainqueurs de Rosbach, auraient facilement raison des soldats d'Austerlitz.

Devant cette attitude provocante, vers la fin de septembre, Napoléon donna des ordres pour la concentration de la grande armée.

Le 24 septembre, le *51e* (1), fort de 1,200 hommes, ayant à sa tête le colonel *Baille*, quitta ses cantonnements de Nordlingen et de Papenheim, et arriva le 26 à *Oettingen*, point de concentration de la division Morand (2). De là, cette division se porta par *Gunzenhausen* et *Schwabach* sur *Bamberg*, où tout le 3e corps (26,000 hommes) était réuni le 3 octobre, et passé en revue le 5 par son chef Davoust.

Malgré ces mouvements de concentration des troupes, la guerre n'était pas encore officielle, ce ne fut que le 7 octobre qu'un courrier, porteur d'un ultimatum du roi de Prusse, équivalant à une déclaration de guerre, parvint à Bamberg. Cette note demandait la retraite immédiate des troupes françaises en deçà du Rhin, et ajoutait que si les mouvements ne commençaient pas le 8 octobre, le roi de Prusse se considérerait comme en état de guerre avec Napoléon. « Prince, dit alors l'empereur à Berthier qui se trouvait près de lui — on nous donne un rendez-vous d'honneur pour le 8. Jamais un Français n'y a manqué. »

Le 8 octobre, toute l'armée française se mit en marche sur trois colonnes, pour franchir la frontière de la Saxe, et couper de Berlin l'armée prussienne, qui avait sa droite à Gotha, son centre à Erfurth et sa gauche à Iéna, en tout 200,000 hommes, sous les ordres du roi de Prusse, du duc de Brünswick et du prince de Hohenlohe. Le 3e corps, qui constituait la colonne du centre avec les corps de Murat et

(1) La portion active du 51e comprenait les 1er et 2e bataillons, plus les grenadiers et voltigeurs du 3e.

(2) Le 3e corps était constitué comme en 1805, et comprenait les mêmes divisions, brigades et régiments.

de Bernadotte, se porta de Lichtenfels, où il était arrivé 1806
le 7 octobre, sur Kronach. Précédé du corps de Murat, qui culbuta le 9 octobre à *Schleitz* 10,000 hommes commandés par le général Tauenzien, le 3e corps put se diriger sans coup férir sur cette dernière localité, par Lobenstein et Saalbourg, et y arriva le 10.

Tandis que la colonne du centre avait obtenu ce succès à Schleitz, la colonne de gauche (Lannes) avait battu à *Saalfeld* le corps du prince Louis de Prusse, qui fut tué dans l'action.

Ces deux succès jetèrent le trouble dans l'armée prussienne, qui, voyant sa gauche débordée, se hâta de rétrograder sur Weimar, pour s'y concentrer. Apprenant cette manœuvre de l'ennemi, Napoléon résolut d'enlever à la fois les deux principaux passages de la Saale, soit pour y arrêter l'armée prussienne, si elle voulait les franchir et se retirer sur l'Elbe, soit pour aller l'attaquer, si elle restait sur la défensive.

En conséquence, il marcha avec le gros de ses forces sur Iéna, tandis que le *3e corps*, se portant sur *Naumbourg*, où il arrivait le 12 octobre, à neuf heures du soir, occupait de suite le pont de la Saale, et s'emparait de magasins considérables et d'un bel équipage de pont.

BATAILLE D'AUERSTÆDT

(14 octobre 1806).

A la nouvelle du mouvement de Davoust sur Naumbourg, le roi de Prusse, craignant d'être coupé de la Saxe et même de la Prusse, donna l'ordre au prince de Hohenlohe de rester sur les hauteurs d'Iéna avec 51,000 hommes, et se mit à la tête des cinq divisions du duc de Brünswick, comptant près de 70,000 hommes, pour se diriger sur Naumbourg.

Davoust avait pour mission de bien garder le pont de Naumbourg, et même de le franchir, si c'était possible,

forces de Davoust et de tourner le village par la gauche, quand 1806
heureusement, vers dix heures et demie, la division *Morand* arriva au pas de course sur le champ de bataille : elle longeait la chaussée de Kösen à Rehhausen, et avait ordre d'aller prendre position à gauche de la division Gudin. Davoust courut aussitôt se mettre avec Morand à la tête de cette division « non pas la plus brave des trois, car toutes l'étaient également, mais la plus nombreuse.

« L'intrépide *Morand* amenait cinq régiments, le 13e léger et les 61e, *51e*, 30e, 17e de ligne. Ces cinq régiments présentaient neuf bataillons, le dixième ayant été laissé à la garde du pont de Kösen. Ils viennent occuper le terrain uni qui est à la gauche de *Hassenhausen*. Les Prussiens avaient braqué sur ce terrain une nombreuse artillerie, prête à foudroyer les troupes qui se montreraient. Chacun des neuf bataillons, après avoir gravi les rampes de Kösen, devait déboucher sur le plateau sous la mitraille de l'ennemi. » (Thiers.)

Précédés du 13e léger, qui marchait en tête de la division, les *51e* et 61e de ligne se déployèrent sur le plateau, sans se laisser ébranler par les décharges répétées de l'artillerie prussienne, et obliquèrent à gauche, suivis du 30e de ligne qui appuyait leur mouvement. *Ces admirables régiments*, ayant à leur tête Davoust, se ruèrent à l'assaut au milieu d'un feu épouvantable, et firent reculer la division Wartensleben renforcée de la brigade d'Orange.

Il était onze heures du matin, le roi de Prusse, croyant qu'un énergique effort des troupes fraîches dont il disposait aurait enfin raison de nos bataillons épuisés, donna l'ordre à toute la cavalerie de charger à fond. Mais le général *Morand*, qui avait aperçu ce mouvement, arrêta aussitôt sa division, et ordonna à ses bataillons disposés en échiquier de former les carrés. « Il s'établit dans l'un de ces carrés, le maréchal Davoust s'établit dans un autre, et ils se disposent à recevoir de pied ferme la masse d'ennemis qui s'apprête à fondre sur eux. Tout à coup les rangs de l'infanterie de Wartensleben s'ouvrent, et vomissent les torrents

1806 de la cavalerie prussienne, qui, sur ce point, ne compte pas moins de 10,000 chevaux, conduits par le prince Guillaume. Elle entreprend une suite de charges qui se renouvellent à plusieurs reprises. Chaque fois, nos intrépides fantassins, attendant avec sang-froid l'ordre de leurs officiers, laissent venir les escadrons ennemis à trente ou quarante pas de leurs lignes, puis exécutent des décharges si justes, si meurtrières, qu'ils abattent des centaines d'hommes et de chevaux, et se créent ainsi un rempart de cadavres. Dans l'intervalle de ces charges, le général Morand et le maréchal Davoust passent d'un carré dans un autre, pour donner à chacun d'eux l'encouragement de leur présence. Les cavaliers prussiens réitèrent avec fureur ces rudes assauts, mais n'arrivent pas même jusqu'à nos baïonnettes. Enfin, après une fréquente répétition de cette scène tumultueuse, la cavalerie prussienne, découragée, se retire derrière son infanterie. » (Thiers.) Morand et Davoust n'hésitèrent pas une seconde ; décidés à en finir avec la division Wartensleben, ils firent rompre les carrés, déployer les bataillons, battre la charge, et commandèrent en avant !

Le choc de ces bataillons, qui venaient de résister avec tant de vigueur à toute la cavalerie prussienne, fut irrésistible. Le *51e* et le 61e, conduits par le général *Debilly*, s'avancèrent sur *Rehhausen*, où s'appuyait la droite de l'armée prussienne, et, tandis que le 61e culbutait l'infanterie ennemie qui en défendait les approches, le *51e*, *quoique foudroyé par l'artillerie ennemie, qui faisait d'affreux ravages dans ses rangs, reçut avec intrépidité une nouvelle charge de cavalerie combinée avec une attaque d'infanterie.* Une horrible mêlée s'engagea à la baïonnette, mais l'infanterie ennemie fut presque aussitôt rompue et repoussée en désordre. Le brave général *Debilly* fut tué dans ce dernier combat.

Le roi de Prusse tenta encore, avec une partie de ses réserves commandées par Kalkreuth, un dernier effort contre la division *Morand*, mais sans succès. Ce dernier

porta ses troupes à hauteur du moulin d'*Emsen*, et y fit mettre en batterie son artillerie, qui, prenant en flanc la ligne prussienne, y causa de grands ravages. Dès lors, la victoire nous est assurée; les divisions prussiennes, débordées à droite et à gauche, sont ramenées au-delà du ruisseau marécageux qui traverse le champ de bataille, et commencent leur retraite sous la protection des deux divisions de Kalkreuth. 1806

Davoust ébranla aussitôt ses trois divisions, et les porta vivement au-delà du ruisseau, après les avoir arrêtées un instant pour reprendre haleine « car ce combat inégal durait depuis six heures, et nos soldats expiraient de fatigue » (Thiers).

La division *Morand* attaqua vivement la droite des deux divisions de réserve, et après une fusillade meurtrière, qui ne cessa qu'à cinq heures du soir, *Kalkreuth* se décida à battre en retraite.

Cette retraite, exécutée d'abord avec ordre, dégénéra bientôt en un véritable sauve-qui-peut, quand les fuyards d'Iéna rencontrèrent ceux d'Auerstædt.

Cette superbe armée prussienne, qui avait si bruyamment réclamé la guerre, et dont on annonçait par avance les victoires certaines, était en pleine déroute. Pour peindre l'effet produit en Prusse par les deux défaites d'Iéna et d'Auerstædt, il suffit de citer la phrase suivante, qui se trouvait dans la *Gazette de Berlin* quatre jours après la bataille : « L'armée du roi a été battue à Auerstædt, le roi et ses frères sont en vie. » C'était, en effet, tout ce qui leur restait; car, dans cette journée, la monarchie prussienne fut anéantie. L'affront de Rosbach était lavé! Quand Napoléon apprit la victoire d'Auerstædt, il ressentit la joie la plus vive, et combla d'éloges, bientôt après, de récompenses, l'admirable conduite du 3e corps.

L'armée prussienne avait perdu 3,000 prisonniers, 115 canons et 15,000 tués ou blessés, plus le duc de Brünswick, le maréchal de Mollendorf et le général Schmettau frappés mortellement. Le corps de *Davoust* avait essuyé des pertes

1806 cruelles ; sur 26,000 hommes, il en comptait 7,000 hors de combat. Quant à la *1re division*, à qui revient la plus grande part d'honneur dans cette journée, elle avait son chef *Morand* blessé, le général *Debilly* tué, et un peu plus du tiers de son effectif hors de combat.

Le *51e* eut le capitaine adjudant-major *Puyc*, le capitaine *Auvergne*, les lieutenants *Trémoulet*, *Idrac*, *Abesque*, *Cadeot* tués ; le chef de bataillon *Gallo*, les capitaines *Bony*, *Normand*, *Suran*, les sous-lieutenants *Gelot*, *Caire* blessés ; 70 hommes tués, et environ 300 blessés, au nombre desquels les sergents-majors *Colombard*, *Musias*, le fourrier *Duval*, les sergents *Baille*, *Daurignac* et le caporal *Buckman* (devenus officiers).

Le chef de bataillon *Gallo* et le capitaine *Bony* furent récompensés de leur belle conduite, le 28 octobre suivant, le premier, par le grade de colonel, et le second par celui de chef de bataillon (le commandant Bony fut maintenu au *51e*).

Le *3e corps* bivouaqua, le 14 au soir, sur le champ de bataille, entre *Eckartzberg* et *Auerstædt*, le 15 à Salza, et les 16 et 17 octobre à *Naumbourg*, pour couvrir ce point important.

1806. — A Berlin ! Entrée triomphale du 3e corps d'armée dans cette capitale (25 octobre).

Le 18 octobre, Davoust, laissant tous ses blessés à Naumbourg, se porta avec son corps d'armée sur *Leipzig*, et, de là, sur *Wittemberg*, où il franchit audacieusement l'Elbe le 20, après avoir mis en fuite un détachement prussien, qui essayait de défendre le pont.

Aucun autre obstacle ne pouvait plus arrêter la marche des vainqueurs d'Auerstædt. *A Berlin ! à Berlin !* s'écriaient-ils, en défilant sur le pont de l'Elbe et traversant la ville de Wittemberg, pour aller prendre position sur la rive droite.

Aussi la joie de ces braves fût-elle à son comble, quand le lendemain 21 octobre, parut l'ordre du jour suivant : 1806

« L'empereur a également lieu d'être satisfait de tous les corps de la grande armée : ils rivalisent tous de zèle et de gloire, mais le 3e corps, commandé par M. le maréchal Davoust, a eu l'avantage d'être appelé, par les circonstances, à donner à la bataille d'Iéna (1) des preuves de courage toutes particulières.

« Sa Majesté, voulant lui en témoigner toute sa satisfaction par la plus belle récompense pour des Français, a ordonné que *ce corps entrerait le premier à Berlin*, le 25 octobre. »

En exécution de cet ordre, le 3e corps quitta Wittemberg le 22, et se dirigea par *Jüterbock* sur *Berlin*, où il fit son entrée triomphale le *25 octobre*, par la chaussée de Dresde.

Le *51e* occupait le troisième rang dans la division *Morand*, qui tenait la tête du corps d'armée.

Les représentants de la bourgeoisie offrirent au maréchal *Davoust* les clefs de la capitale, qu'il leur rendit, en disant qu'elles appartenaient à plus grand que lui, c'est-à-dire à Napoléon. Nos soldats défilèrent à travers les rues de Berlin, dans un ordre parfait, la tête haute, le cœur débordant de joie, au milieu d'une foule énorme, attirée par le désir de contempler de près ces héros d'Austerlitz et d'Auerstædt.

Davoust laissa un régiment dans Berlin, pour y faire la police, et alla camper avec le reste de son corps d'armée à *Friedrichsfeld*, sur la route de Francfort, à une lieue de la capitale. Par ordre de Napoléon, les troupes du 3e corps campèrent (2) militairement, l'artillerie braquée, une partie

(1) Quoique la bataille d'Iéna fut moins importante que celle d Auerstædt, Napoléon donna le nom d'Iéna à la journée du 14 octobre.

(2) Davoust fit construire des baraques en paille et en sapin pour mettre ses troupes à l'abri des rigueurs de la saison.

1806 des soldats consignée au camp, l'autre allant visiter alternativement la capitale conquise par leurs exploits.

Le surlendemain, 27 octobre, *Napoléon* fit à son tour son entrée à Berlin, et, le 28, il alla passer la *revue du 3e corps d'armée :* après avoir fait dans les trois divisions de nombreuses promotions et distribué 500 décorations de la Légion d'honneur, dont le *51e* eut une bonne part, il fit appeler près de lui les généraux, officiers et sous-officiers. Le cercle étant formé, il leur dit :

« Généraux, officiers et sous-officiers de mon 3e corps d'armée, j'ai voulu vous réunir, pour vous témoigner moi-même toute ma satisfaction de la belle conduite que vous avez tenue à la bataille du 14 octobre. J'ai perdu des braves, je les regrette comme mes propres enfants ; mais, enfin, ils sont morts au champ d'honneur, en vrais soldats. Vous m'avez rendu un service signalé dans cette circonstance marquante. C'est particulièrement à la brillante conduite du 3e corps d'armée que sont dus les résultats que vous voyez. Dites à vos soldats que j'ai été satisfait de leur courage : vous avez tous acquis pour jamais des droits à ma reconnaissance et à mes bienfaits... » — « Sire, répondit le maréchal, le 3e corps sera pour vous, dans toutes les circonstances, ce que fut pour César la 10e légion. »

1806. — Le 3e corps en Pologne. — Combats de Czarnowo (23 décembre), et de Golymin (26 décembre).

La conquête de la Prusse était terminée; mais l'armée russe, commandée par Benningsen, venait de franchir le Niémen, et s'apprêtait à marcher sur Varsovie. C'était une campagne nouvelle qui commençait.

Le *3e corps*, qui était entré à Berlin avant tous les autres, avait eu le temps de s'y reposer ; aussi Napoléon l'achemina-t-il le premier vers la *Pologne*. Il quitta le camp de *Fridrichsfeld* le 29 octobre, pour se porter, par *Francfort-sur-l'Oder*, sur *Posen*, où il arriva le 9 novembre : le

3e corps avait marché avec cet ordre, avec cette discipline 1806
sévère que Davoust avait coutume de maintenir parmi ses troupes, et fut reçu à Posen avec des transports d'enthousiasme.

Après quelques jours de repos à Posen, le 3e corps se porta, par *Sempolno, Klodawa* et *Kutno,* sur *Varsovie,* que les Russes évacuèrent à l'approche de nos troupes, pour se retirer sur la Narew.

Les trois divisions de Davoust firent leur entrée dans la capitale de la Pologne le 29 novembre, et y furent reçues avec la même ivresse qu'à Posen, aux cris de : « Vive l'Empereur ! Vivent les Français ! »

Napoléon, maître de Varsovie, se contenta d'abord d'observer l'armée russe, dont la gauche s'appuyait au Bug, à Czarnowo, et la droite à l'Ukra ; mais, vers le 20 décembre, il résolut de faire une attaque générale, pour refouler les Russes, et pouvoir prendre définitivement ses quartiers d'hiver, en attendant le moment d'une campagne décisive.

Le 23 décembre, à sept heures du soir, la division *Morand,* protégée par le feu de ses compagnies de voltigeurs, passa l'Ukra sur un pont de bateaux, à son embouchure dans le Bug. Elle s'avança ensuite, couverte par la nuit et les bois, sur Czarnowo ; les sapeurs des régiments frayaient dans l'épaisseur du fourré un passage à l'infanterie. Sorties des bois, les troupes de Morand marchèrent à découvert à l'attaque de Czarnowo, défendu par la division russe Tolstoy, qui comptait 15,000 hommes et une nombreuse artillerie. Malgré la nuit, on manœuvrait avec le plus grand ordre, et, après un violent combat à la baïonnette, la division *Morand* resta maîtresse du village, et s'empara de six pièces de canon. Le *51e* avait marché en réserve, derrière le 30e et le 17e, qui avaient attaqué Czarnowo par la droite ; il n'eut que quelques hommes hors de combat.

Jamais combat de nuit ne s'était livré avec plus d'ordre, de précision et d'audace. Les Russes eurent 1,800 hommes hors de combat, et les Français 700.

Le lendemain 24, *Davoust* se dirigea sur *Nasielsk,* mais

18

1806 la division *Morand* était tellement exténuée par le combat de la nuit, que, pour lui procurer quelques heures de repos, ce fut la division Friant qui prit la tête du mouvement. Les Russes furent encore une fois culbutés et mis en déroute.

Le 25, le 3e corps se porta sur *Strzegoczin*, poursuivant toujours l'ennemi, à qui il prit ses bagages et de nombreux prisonniers.

Le 26, Davoust arriva en face de *Golymin*. Ce village était entouré d'une ceinture de bois et de marécages entremêlée de quelques hameaux, derrière laquelle l'infanterie russe des corps détachés de Saken et de Gallitzin avait pris position. Davoust fit d'abord former la division *Morand* en colonnes d'attaque par bataillons, et la dirigea sur la lisière des bois, où ses tirailleurs s'engagèrent. Après une vive fusillade, plusieurs régiments de *Morand*, au nombre desquels le *51e*, chargèrent les Russes à la baïonnette, et les contraignirent, par des combats corps à corps, à leur abandonner les bois. Tandis que la division Morand remportait ce succès, les généraux Rapp et Augereau obtenaient, l'un à notre droite, et l'autre à notre gauche, le même avantage. Les Russes, resserrés et presque entourés dans Golymin, l'évacuèrent au milieu de la nuit, abandonnant une partie de leur artillerie et de leurs bagages.

Le colonel *Baille* du *51e*, le lieutenant *Billot*, le sergent *Cassiau* et le caporal *Buckman* (plus tard officiers) furent blessés dans ce combat.

A la suite de ces défaites, l'armée russe se replia sur Ostrolenka. Le but de Napoléon était donc rempli, et, le 6 janvier, il assigna à ses troupes leurs cantonnements définitifs. Le corps de *Davoust* occupa les environs de *Pultusk* et une partie de la presqu'île entre la Narew et le Bug : le *51e* fut cantonné à *Golymin ;* son effectif était de 1,368 hommes, par suite d'un renfort de 300 hommes, que son 3e bataillon, toujours stationné à Mayence, lui avait envoyé à la fin de novembre 1806.

Se préoccupant maintenant des distances auxquelles la guerre allait être portée, Napoléon organisa en bataillons et

en régiments provisoires les renforts envoyés à la grande armée. Ces bataillons ou régiments avaient ordre de s'arrêter dans les places qui étaient sur notre ligne d'opération, et d'y tenir garnison, s'il le fallait, pour la sûreté de nos derrières. Arrivés sur le théâtre de la guerre, ils devaient être dissous par l'envoi de chaque détachement à son corps. 1806-1807

En vertu de cette organisation, le 3e bataillon du *51e* détacha, dans la première quinzaine de novembre 1806, une compagnie qui contribua à la formation du 5e bataillon provisoire, destiné à se rendre à Cassel pour y maintenir l'ordre.

Le 3 janvier 1807, une autre compagnie du 3e bataillon entra dans la composition du 1er bataillon du 7e régiment provisoire, destiné à se rendre à Magdebourg.

CAMPAGNE DE 1807. — BATAILLE D'EYLAU

(8 février 1807).

Le repos de nos troupes ne fut pas de longue durée. Le 27 janvier, Benningsen ayant mis son armée en mouvement, dans le but de tourner les Français par le nord et de couper leurs communications avec Berlin, Napoléon donna l'ordre à tous ses corps d'armée de se tenir prêts à marcher. Le dessein de l'empereur était de déborder les Russes par leur gauche et de les pousser à la mer.

Le *3e corps*, qui allait former l'extrême droite de la grande armée, se concentra à *Pultusk* le 28 janvier, puis se porta, par *Myszyniec*, *Ortelsburg*, *Passenheim*, *Wartenburg* et *Guttstadt*, sur la ville d'*Heilsberg*, en vue de laquelle il arriva le 6 février. L'arrière-garde ennemie occupait fortement Heilsberg; la division *Morand* fut chargée de l'en chasser, ce dont elle s'acquitta en très peu de temps.

Le *51e*, qui était resté en réserve, ne subit aucune perte dans ce combat.

Le lendemain 7 février, le 3e corps, continuant à poursuivre les Russes, se dirigea sur *Bartenstein*, à deux ou

1807 trois lieues d'Eylau, avec ordre de Napoléon, en cas de bataille, de marcher au canon et de tomber sur le flanc gauche de l'ennemi.

Le plan de Napoléon devait réussir, car Benningsen, las de se dérober à l'armée française, s'arrêta en effet à *Eylau*, décidé à y soutenir une lutte acharnée, pour sauver Kœnigsberg.

Le 8 février au matin, au moment où allait se livrer la grande et terrible bataille d'Eylau, la situation était la suivante : l'armée russe, forte de 70,000 hommes, était disposée au-delà d'Eylau en masses profondes, couverte par une immense artillerie ; le corps prussien de Lestocq, fort de 10,000 hommes, était à Hussenen, à trois lieues du champ de bataille. Napoléon, maître d'Eylau depuis la veille au soir, avait sous la main les corps de Soult et d'Augereau, la garde, la cavalerie de Murat ; il pouvait également compter sur le corps de Ney chargé de poursuivre les Prussiens de Lestocq, et sur le corps de *Davoust* qui était, comme nous l'avons dit, à *Bartenstein*. 54,000 Français allaient donc lutter contre 80,000 hommes !

A la pointe du jour, les armées étaient en présence, par un ciel sombre, la neige tombait par rafales et couvrait la terre. C'est ainsi que s'engageait la bataille, qui commençait par une effroyable canonnade prolongée assez longtemps.

Napoléon ne se hâtait pas d'engager ses forces, attendant l'apparition de *Davoust*, qui arrivait en effet, vers dix heures, par le village de *Mollwiten*, sur le flanc gauche des Russes. La division Friant était en tête, suivie de la division *Morand*, puis de la division Gudin.

La lutte prit immédiatement de ce côté un caractère des plus acharnés ; la division Friant, soutenue de la division *Morand*, attaqua le village de *Serpallen*, où s'appuyait la gauche ennemie, et s'en empara. Aussitôt ce village évacué par l'ennemi, Davoust fit avancer la division *Morand* sur la position que la division Friant venait de quitter pour poursuivre les Russes. Le *51e* fut à ce moment détaché de la division Morand, pour renforcer la division *Friant*, avec

laquelle il resta toute la journée, et prit position à droite de Serpallen. 1807

Les divisions russes Ostermann et Saken tentèrent, mais en vain, de reprendre le village de Serpallen, et furent rejetées sur Klein-saus-Garten, où de fortes batteries leur servaient d'appui.

Le général *Friant*, qui souffrait beaucoup du feu de cette artillerie, reçut l'ordre d'attaquer *Klein-saus-Garten*. Mais à ce moment, les Russes, renforcés d'une forte colonne d'infanterie, reprirent l'offensive, et fondirent sur la division *Friant*. Nos troupes soutinrent ce choc avec fermeté, forcèrent de nouveau les Russes à se replier, et occupèrent Klein-saus-Garten.

Renforcé de la majeure partie de l'artillerie de la division Gudin, le général Friant poursuivit la division russe Ostermann à travers bois, jusqu'à hauteur du village d'*Anklappen*. Davoust, dont tout le corps d'armée était alors réuni entre ce dernier village et Klein-saus-Garten, profitant de ses avantages, continua à poursuivre l'ennemi jusqu'au-delà du village de *Kutschitten*, qu'il fit attaquer par le *51e*. *Ce brave régiment*, ayant à sa tête le colonel *Baille*, parvint à se rendre maître de Kutschitten, mais après des efforts inouïs, et au prix de pertes énormes.

Le 3e corps avait glorieusement rempli sa tâche; toute l'aile gauche de l'armée russe avait été forcée de se replier, après avoir défendu pied à pied le terrain entre Serpallen et Kutschitten.

Benningsen ne combattait plus que pour assurer sa retraite, lorsque le corps de *Lestocq*, échappé aux troupes de Ney, arriva sur le champ de bataille, et vint au secours de l'aile gauche de l'armée russe.

Lestocq prit sur le champ ses dispositions pour attaquer *Kutschitten occupé uniquement par le 51e;* il forma deux fortes colonnes, et fit déployer entre elles le bataillon de grenadiers de Fabieski. Son artillerie foudroyait le village, pendant que l'une des deux colonnes et un gros de cosaques le tournaient par la gauche. 1,200 Français, épuisés

1807 de fatigue et isolés, sans espoir de secours, luttaient contre 10,000 Prussiens! *Malgré cette situation menaçante, le 51e tint contre l'attaque inattendue de forces si supérieures. Il combattit avec une opiniâtreté héroïque ; mais, enveloppé et taillé en pièces, il chercha enfin à se dégager,* obligé d'abandonner ses blessés, dont beaucoup moururent dans les prisons de Kœnigsberg. *Après des efforts désespérés, les débris du 51e parvinrent cependant à regagner la tête du bois d'où il avait débouché.*

Maître de Kutschitten, Lestocq forma son infanterie en bataille, et attaqua à la fois Anklappen et les bois défendus par les seules troupes de Friant. La nuit s'approchait, le moment était critique, nos troupes, exténuées de fatigue et accablées par le nombre, venaient d'évacuer le bois. Davoust porta alors sur sa droite ce qui lui restait des troupes en réserve au soutien de celles de Friant, et y rallia les *débris des bataillons du 51e*.

L'intrépide maréchal passe au galop sur le front des régiments, il communique à ses soldats l'élan qui l'anime, et s'écrie : « Les lâches iront mourir en Sibérie, les braves mourront ici en gens d'honneur. » Prussiens et Russes sont arrêtés, et font de vains efforts pour vaincre la résistance de nos intrépides soldats. Ils ne peuvent y parvenir, et ne cessent de combattre qu'avec la nuit, qui s'étend froide et sombre sur cet horrible champ de carnage.

Vers les huit heures du soir, Napoléon ordonna d'allumer sur toute la ligne des feux de bivouac, et donna ainsi à ses braves soldats le signal de la victoire. Benningsen, au contraire, profita de l'obscurité pour dérober sa retraite, qu'il fit sur Kœnigsberg.

Le 3e corps bivouaqua à *Serpallen;* le *51e* rallia la division Morand.

Les Russes avaient plus de 25,000 hommes hors de combat, dont 7,000 tués; ils avaient perdu de plus 4,000 prisonniers, 24 pièces de canon et 16 drapeaux.

Les Français avaient eu à peu près 10,000 hommes hors de combat, dont 3,000 tués.

Le *51e*, qui s'était si héroïquement sacrifié à Kutschitten, fut réduit à 600 hommes; il avait donc environ *750 hommes hors de combat*, c'est-à-dire plus de la moitié de son effectif. 1807

Les lieutenants *Fournier* et *Martel*, le sous-lieutenant *Saner* furent tués sur le champ de bataille ; les capitaines *Janot* et *Sannod* moururent quelques jours après des suites de leurs blessures. Parmi les blessés, nous citerons les capitaines *Missonnier, Normand* et le lieutenant *Ezelin*, le sergent-major *Garraud*, le fourrier *Brack* et le sergent *Ferry* (plus tard officiers).

Au nombre des hommes de troupe tués, figurent : les sergents *Wolf, Feston, Baudoin, Denis, Patigny*, *Pradel*, le caporal *Glaumon*, les tambours *Gros*, *Bécard*, les grenadiers *Treint, Leprat*, les voltigeurs *Ecal, Fort, Alliaume, Dupré, Boyer, Gerberon, Blaizin, Ducastel*, les fusiliers *Bouquet, Denis, Labiche, Clément, Granthome, Bornékop, Savenon, Gorrons, Brismontier, Labadin, Bégue, Populaire* et *Reuters*.

Parmi les officiers du *51e* qui se firent remarquer particulièrement par leur courage, dans cette bataille, nous citerons le sous-lieutenant *Broqua* (Pierre).

Cantonnements du 3e corps de février à juin 1807.
1807. — Combat d'Ostrolenka (16 février).
1807. — Siège de Dantzig (mars-mai).

Après huit jours de repos près du champ de bataille d'Eylau, Napoléon se décida à faire un mouvement rétrograde pour reprendre ses quartiers d'hiver sur la ligne de la Passarge. Mais auparavant, ses troupes durent encore livrer deux combats aux Russes, l'un à *Brausberg* et l'autre à *Ostrolenka* (16 février), où les généraux Suchet et Oudinot battirent complètement le général Essen.

Les compagnies d'élite du 3e bataillon du *51e*, qui avaient été détachées à la division *Oudinot* (brigade Ruffin) après la bataille d'Iéna, prirent part à ce combat : le capitaine

1807 *Mianné* y fut tué, et le lieutenant *Magène* blessé ; parmi les grenadiers et voltigeurs blessés, nous citerons le caporal *Hallemer* (devenu officier).

Le lendemain de ce combat, le 17 février, le 3ᵉ corps, qui avait été cantonné jusqu'au 16 sur la route d'Eylau à Domnau, formant l'extrême droite du gros de l'armée, se mit en marche pour gagner ses cantonnements entre *Allenstein* et *Hohenstein*, en passant par *Bartenstein, Heilsberg* et *Guttstadt*. La division Morand occupa les environs d'*Allenstein :* le *51ᵉ* fut cantonné à *Ridikamen* avec le 61ᵉ. C'est à ce moment que Napoléon, voulant récompenser les militaires de tout grade, qui s'étaient fait remarquer par leur courage et leur bonne conduite depuis le commencement de la guerre de la quatrième coalition, fit une importante promotion dans l'ordre de la Légion d'honneur : le *51ᵉ reçut dix-huit croix.*

A partir de cette époque, jusqu'au commencement de juin, il n'y eut d'autre action de guerre que le siège de *Dantzig,* auquel prirent part les compagnies d'élite du *3ᵉ bataillon.* Cette place, assiégée par le maréchal Lefebvre dès les premiers jours de mars, se rendit le 26 mai, après cinquante et un jours de tranchée ouverte. Au nombre des blessés du *51ᵉ* figure le sergent *Michon* (devenu officier).

Fin de la campagne de 1807.
1807. — Marche du 3ᵉ corps sur Kœnigsberg, bataille de Friedland (14 juin).

Après la chute de Dantzig, tout annonçait une nouvelle campagne sanglante. L'empereur Alexandre était arrivé à son armée avec sa garde et d'autres renforts, dans le but de reprendre l'offensive dans les premiers jours de juin.

De son côté, Napoléon avait fait venir de l'intérieur une partie des 80,000 hommes levés depuis quelques mois, pour combler les vides produits par la bataille d'Eylau, de plus, le corps d'Augereau avait été dissous, et ses débris (7,000

hommes) répartis entre les différents régiments de la grande armée : le *51e*, toujours commandé par le colonel Baille, fut complété à 1,158 hommes (1er bataillon, Bony; 2e bataillon, Devez) (1). 1807

Dès les premiers jours de juin, les Russes se mirent en mouvement pour attaquer les lignes françaises; mais ils furent repoussés les 5 et 6 juin par les maréchaux Soult et Ney. Le *3e corps*, qui s'était concentré le 6 juin à *Allenstein*, se porta à *Osterode* pour appuyer le corps de Ney.

Le 9 juin, Napoléon, voyant que les Russes se repliaient, prit à son tour l'offensive, avec l'intention d'enlever à l'armée russe l'appui de Kœnigsberg et de la rejeter au-delà de la Pregel.

Le même jour, le 3e corps eut l'ordre de franchir la Passarge à *Haasenberg*, et de se porter sur *Guttstadt*, où il resta en observation le 10, pendant que Napoléon battait l'armée russe à *Heilsberg*. De Guttstadt, le 3e corps, menaçant le flanc droit de l'ennemi, marcha par *Altkirch*, *Grossendorf* et *Eylau* sur *Villenberg*, où il battit le 13 juin l'arrière-garde de Lestocq, qui se retirait sur Kœnigsberg. Le *3e corps*, précédé des troupes de Soult et de Murat, continua sa route sur *Kœnigsberg*, et arriva devant ses murs le 14 : la division *Morand* prit position à *Jérusalem*.

Pendant cette marche sur Kœnigsberg, Napoléon se porta, avec le reste de ses troupes, sur *Friedland*, où il battit complètement l'armée russe le 14 juin : cette bataille, que nous n'entreprenons pas de décrire, coûta aux Russes près de 20,000 hommes hors de combat et 80 pièces de canon. Les compagnies d'élite du *51e*, qui y combattirent sous les ordres du général *Oudinot*, comptèrent parmi leurs blessés le sergent-major *Clément* et le fourrier *Cellier* (devenus officiers).

---

(1) Le 3e bataillon (Mayence) avait fourni deux compagnies de 150 hommes, l'une le 14 mars 1807 au 11e régiment provisoire (1er bataillon), et l'autre le 4 avril au 15e régiment provisoire; il comptait 296 hommes, cadre compris.

1807 A la nouvelle de la bataille de Friedland, Lestocq, qui disposait de 25,000 hommes, abandonna Kœnigsberg, et les troupes de Soult entrèrent dans la place. Le corps de Davoust se porta aussitôt sur la Prégel vers *Labiau*, tomba sur l'arrière-garde ennemie, et lui fit 2,500 prisonniers (16 juin). Napoléon, ne pouvant plus être arrêté par aucun obstacle sérieux jusqu'aux bords du Niémen, fit poursuivre vivement l'armée russe sur la route de Tilsitt. Le 18 juin, l'ennemi se montra pour la dernière fois en deçà du Niémen.

Le corps de *Davoust*, qui avait rallié la grande armée, prit position entre *Tilsitt* et *Ragnitz*, ayant ses avant-postes sur les bords du fleuve.

« Là devait se terminer la marche audacieuse de l'armée française, qui, partie du camp de Boulogne en septembre 1805, avait parcouru la plus grande étendue du continent, et vaincu en vingt mois toutes les armées européennes. » (Thiers.)

Le traité de paix de Tilsitt, signé après un armistice de quelques jours, le 8 juillet, fut le couronnement de cette brillante campagne. A cette occasion, Napoléon accorda encore quelques croix de la Légion d'honneur à la grande armée; le colonel *Baille* du *51ᵉ* fut nommé officier de la Légion d'honneur et baron de l'empire (1).

Pendant les conférences qui précédèrent la signature du traité de paix, Napoléon, accompagné du Czar et du roi de Prusse, passa une grande revue des troupes cantonnées à Tilsitt et aux environs (29 juin). Le *3ᵉ corps* prit part à cette revue, et manœuvra devant les trois souverains; les troupes méritèrent les compliments du Czar, auxquels elles répondirent par les cris répétés de : « Vive Alexandre! Vive Napoléon! »

Le *3ᵉ corps* quitta les environs de Tilsitt le 18 juillet, pour se porter dans le duché de *Varsovie*, où il arriva vers le 17 août : la division *Morand* fut cantonnée à *Varsovie*.

Le 3 novembre 1807, le *51ᵉ reçut l'ordre de partir de*

(1) Baron de Saint-Pol.

Varsovie : ses deux bataillons quittèrent cette ville, le 1807-1808
1er bataillon le 24 novembre, le 2e le 26, et arrivèrent à *Magdebourg* les 21 et 23 décembre. Après quelques jours de repos à Magdebourg, le *51e* se dirigea sur *Mayence*, où il arriva le 20 janvier 1808. Il rallia son dépôt (3e bataillon) (1) dans cette dernière ville, et se mit en marche le 28 janvier pour *Boulogne*, où il arriva le 27 février. Les compagnies d'élite du 3e bataillon étaient toujours détachées à la division Oudinot; elles étaient en garnison à Dantzig depuis le traité de Tilsitt, et devaient y rester jusqu'au parfait éclaircissement des affaires européennes.

---

(1) Le 3e bataillon, qui, comme on le verra dans le chapitre suivant, avait détaché, au commencement de novembre 1807, quatre compagnies destinées à aller en Espagne (corps de Moncey), était à peu près réduit à son cadre.

CHAPITRE IV.

Guerre d'Espagne (1808-1814). — Organisation de l'infanterie en 1808. — Insurrection de Madrid (2 mai 1808), affaire de Valence (28 juin 1808). — Affaire de Bilbao (16 août 1808). — Prise de Logrono (27 octobre 1808). — La division Dessoles au blocus de Saragosse (30 novembre-2 décembre 1808). — Combat de Saint-Martin-des-Asturies (2 juin 1809). — Affaire de Cervera (novembre 1809). — Bataille de Talavera de la Reyna (27-28 juillet 1809). — Bataille d'Almonacid (11 août 1809). — Combat de Puerto del Rey (janvier 1810). — Le 51ᵉ en colonne mobile dans la province de Cordoue (1810); affaire du pont de Montoro (7 juillet 1810); le capitaine Billot à Fuente-Ovejuna (7 septembre 1810). — Expédition du général la Houssaye (janvier-février 1811). — Expédition du général Darmagnac sur Badajoz (avril-mai 1811). — Le 51ᵉ en colonne mobile dans la Sierra-Morena (février 1811). — Bataille d'Albuéra (16 mai 1811). — Affaire de Bénameja (7 juin 1811). — Le 51ᵉ en colonne mobile dans la province de Ronda (septembre 1811); affaires de Bénavjan (16 septembre), d'Ubrique (17 septembre), et de Xiména de la Frontéra (25 septembre 1811). — Première expédition sur Tarifa (octobre 1811). — Deuxième expédition sur Tarifa (décembre 1811), assaut infructueux de cette place (31 décembre 1811). — Blocus de Cadix (janvier-mars 1812). — Le major Taillé nommé colonel du 51ᵉ (5 mai 1812). — Evacuation de l'Andalousie (août 1812). — Combat d'arrière-garde aux Arapiles (15 novembre 1812). — Campagne de 1813 en Espagne; bataille de Vittoria (21 juin 1813), prise du col de Maya (25 juillet 1813), affaire de Berra (31 août), affaires du 8 octobre et du 10 novembre 1813 au camp d'Ainhoué, affaire de Villefranque (9 décembre 1813), bataille de Saint-Pierre d'Yrube (13 décembre 1813). — Le 51ᵉ (1ᵉʳ bataillon) à l'armée des Pyrénées (campagne de 1814); bataille d'Orthez (28 février 1814), bataille de Toulouse (10 avril 1814).

GUERRE D'ESPAGNE

(1808-1814).

Organisation de l'infanterie en 1808.

1808 Par un décret du 18 février 1808 (1), Napoléon décida que les régiments d'infanterie seraient formés à cinq bataillons, dont quatre de guerre et un de dépôt. Les nouveaux bataillons furent formés d'hommes de nouvelle levée pris dans les classes de réserve de 1804, 1805, 1806 et 1807.

(1) ART. 1er. — Les régiments d'infanterie de ligne et d'infanterie légère comprendront un état-major et cinq bataillons.

Les quatre premiers bataillons porteront la dénomination de bataillons de guerre, le cinquième celle de bataillon de dépôt.

ART. 2. — Chaque bataillon de guerre, commandé par un chef de bataillon ayant sous ses ordres un adjudant-major et deux adjudants sous-officiers, sera composé de six compagnies, dont une de grenadiers, une de voltigeurs, et quatre de fusiliers, qui seront toutes d'égale force.

ART. 3. — Le bataillon de dépôt aura quatre compagnies ; le major sera toujours attaché à ce bataillon. Un capitaine, désigné par le ministre, sur la présentation de trois candidats faite par le colonel, commandera le dépôt sous les ordres du major; il commandera en même temps une des quatre compagnies, il y aura, en outre, au dépôt, un adjudant-major et deux adjudants sous-officiers.

ART. 4. - L'état-major du régiment comprendra : un colonel, un major, quatre chefs de bataillon, cinq adjudants-majors, un quartier-maître trésorier, un officier payeur, un porte-aigle, un chirurgien-major, quatre aides-chirurgiens, cinq sous-aides-chirurgiens, dix adjudants, les deuxième et troisième porte-aigles, un tambour-major, un caporal-tambour, huit musiciens dont un chef, quatre maîtres-ouvriers.

La compagnie comprendra : un capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant, un sergent-major, quatre sergents, un caporal-fourrier,

Chaque régiment allait avoir un effectif de 108 officiers et 3,862 sous-officiers, caporaux et soldats. 1808

En exécution de ce décret, les bataillons du *51e* furent formés ainsi qu'il suit, à la date du 1er avril 1808 :

1er bataillon : grenadiers, voltigeurs, 1re, 3e, 4e, 5e compagnies de fusiliers du 1er bataillon ;

2e bataillon : grenadiers, voltigeurs, 1re, 3e, 4e, 5e compagnies de fusiliers du 2e bataillon ;

3e bataillon : 6e, 7e, 8e compagnies de fusiliers du 1er bataillon, 6e, 7e, 8e compagnies de fusiliers du 2e bataillon ;

4e bataillon : grenadiers, voltigeurs, 1re, 3e, 4e, 5e compagnies de fusiliers du 3e bataillon ;

5e bataillon : 6e, 7e, 8e compagnies de fusiliers du 3e bataillon, plus une compagnie de nouvelle formation.

Au mois d'avril 1808, ces cinq bataillons étaient ainsi répartis : les 1er (Bony), 2e (Devez), 3e (Aulard) au camp de Boulogne, sous les ordres du colonel *Baille* ; le 4e (Genin), à l'armée d'Espagne (3e régiment provisoire), à l'exception de ses grenadiers et de ses voltigeurs détachés à la division Oudinot, à Dantzig, le 5e (major Curnier) à Lille (16e division militaire).

---

huit caporaux, deux tambours, cent vingt et un grenadiers, voltigeurs ou fusiliers, en tout 140 hommes.

ART. 5. — Il y aura quatre sapeurs par bataillon, pris dans la compagnie de grenadiers ainsi que le caporal.

Par décret de la même date, il n'y eut plus qu'une aigle par régiment ; elle devait être là où se trouverait le plus grand nombre de bataillons et être confiée à un porte-aigle du grade de lieutenant, qui compterait dix ans de service ou aurait combattu à Ulm, Austerlitz, Iéna et Friedland. Le porte-aigle devait avoir auprès de lui, à titre de deuxième et troisième porte-aigle, deux vieux soldats avec rang de sergent et solde de sergent-major, ayant assisté aux grandes batailles et n'ayant pu avoir d'avancement comme illettrés. Les deuxième et troisième porte-aigles reçurent un casque de carabinier et les épaulettes défensives; ils furent armés d'un esponton de parade et d'une paire de pistolets.

En outre, chaque bataillon de guerre eut une enseigne portée par un sous-officier du bataillon.

1808. — Le 4e bataillon du 51e en Espagne (1).

1808 Au mois de septembre 1807, deux armées étaient déjà formées : l'une, entrée en Espagne, pour faire la conquête du Portugal qui refusait d'adhérer au blocus continental, l'autre en route pour Bayonne. Napoléon, voulant profiter de la discorde qui régnait dans la famille royale, pour détrôner les Bourbons d'Espagne, résolut de composer une troisième armée (2) destinée à marcher sur Madrid. Il en prit les éléments dans les quarante-huit dépôts stationnés sur le Rhin, et en donna le commandement au maréchal *Moncey*.

En exécution des ordres de l'empereur, le 3e bataillon du *51e*, toujours stationné à Mayence, dut fournir quatre compagnies de 150 hommes chacune, pour former le 4e bataillon du 3e régiment provisoire (3).

Ces quatre compagnies quittèrent Mayence le 1er novembre 1807, et arrivèrent le 21 à *Metz*, point désigné pour l'organisation de la division *Musnier*, dont elles allaient faire partie.

Les nouvelles de Madrid s'aggravant de jour en jour, Napoléon prescrivit l'établissement de relais de charrettes, des points de formation des divisions de Moncey à Bayonne, afin de transporter les troupes en poste. Le 4e bataillon arriva ainsi le 9 décembre à Orléans, et le 29 janvier 1808 à Bayonne.

(1) Pour faciliter le récit, nous ferons l'historique de chaque bataillon ou groupe de bataillons, par année.

(2) Cette armée comptait trois divisions commandées par les généraux Musnier, Gobert et Morlot.

(3) Chaque bataillon continuait à relever du régiment dont il était détaché.

Le bataillon fourni par le 51e au 3e régiment provisoire devint plus tard, par suite de la nouvelle organisation, le 1er bataillon ; nous le désignerons donc dès maintenant par ce numéro.

1808. — Insurrection de Madrid (2 mai).

Le 26 février 1808, Murat prit le commandement en chef 1808
des troupes françaises en Espagne, et ordonna à Moncey de se diriger avec son corps sur *Madrid*.

Le 23 mars au matin, toutes nos troupes étaient sous les murs de cette capitale, et y firent leur entrée dans l'après-midi, ayant à leur tête Murat escorté d'un brillant état-major. La garde seule logea dans Madrid, le reste des troupes occupa les hauteurs qui dominent cette ville; le corps de Moncey campa d'Aranda à Chaumartin.

Sur ces entrefaites, le départ de Ferdinand VII, suivi de celui de Charles IV, avait clairement révélé l'intention de Napoléon, et le peuple de Madrid, n'y tenant plus, se souleva le 2 mai. L'insurrection, à la répression de laquelle prit part le 4e bataillon du *51e*, fut étouffée au bout de deux heures de combat.

Napoléon était donc maître de la couronne d'Espagne; il la donna à son frère Joseph.

1808. — Expédition de Valence (4 juin-23 juillet), attaque infructueuse de cette place (28 juin).

L'avènement de Joseph au trône d'Espagne fut le signal d'un soulèvement général contre les Français; la populace de Valence, dirigée par le chanoine Calvo, massacra 300 négociants français détenus dans la citadelle. Aussitôt que Napoléon connut ce massacre, il donna l'ordre à Moncey de se diriger sur *Valence* avec la division *Musnier*, forte de 8,400 hommes, jeunes mais ardents et très bien disciplinés.

Partie de Madrid le 4 juin, la division *Musnier* se dirigea

1808 par Pinto, Aranjuez, Santa-Cruz, Tarancon, Carracosa, Villar del Horno, sur Cuenca, où elle entra le 11 juin.

Après s'être reposée un peu dans cette ville, la division repartit le 18, passa par Tortula, Buenache, Minglanilla, et arriva le 21 au bord du *Cabriel,* dont le pont était défendu par quelques milliers d'insurgés embusqués sur les rochers voisins. Cette position fut enlevée par nos troupes, non sans difficulté, au moyen d'une attaque de front combinée avec un mouvement tournant.

Le surlendemain de ce combat, la division se dirigea à marches forcées sur Utiel, et arriva le 24 en face du long et étroit défilé de *Las Cabreras*, où l'ennemi s'était fortement retranché.

Cette position était réputée inexpugnable; Moncey, voyant qu'il ne pourrait l'aborder de front, la fit tourner, et s'en rendit maître après des efforts inouïs. « Dans cette journée, honorable pour nos jeunes soldats et les officiers qui les dirigeaient, les pertes de l'ennemi ont été considérables, les nôtres ont été légères. » (Rapport de Moncey.)

Nos troupes continuèrent leur marche victorieuse par Thiva, et débouchèrent le 27 juin dans la plaine de Valence. Il fallait traverser, à deux lieues de cette ville, le grand canal qui détourne les eaux du Guadalaviar, rétablir le pont de ce canal, enlever le village de *Quarte,* plus une multitude de petits postes disséminés dans la plaine : bien qu'exposés à une véritable grêle de balles, nos soldats triomphèrent encore de toutes ces difficultés, et, en moins d'une heure, les ennemis furent chassés de toutes leurs positions. Le soir, la division bivouaqua sous les murs de *Valence.*

L'attaque de cette place fut décidée pour le lendemain 28 juin. A la pointe du jour, Moncey lança deux colonnes d'assaut sur les portes de *Quarte* et de *Saint-Joseph*. Les premiers obstacles furent promptement franchis, mais en arrivant près des portes, il fallut, avant d'y employer le canon, arracher les chevaux de frise qui les couvraient. Nos braves jeunes soldats s'élancèrent plusieurs fois sous

le feu, pour aller avec des haches exécuter cette périlleuse opération. Mais, après plusieurs tentatives infructueuses et suivies de pertes considérables, Moncey reconnut l'impossibilité absolue de forcer les portes, et fit replier ses troupes. 1808

Le 4e bataillon du *51e*, qui avait fait partie de la colonne de gauche, sous les ordres directs du général Musnier, eut 30 hommes hors de combat : au nombre des tués, nous citerons le sergent-major *Chirrolle*, au nombre des blessés le sous-lieutenant *Milhet*, et le sergent *Fanenschreiber* (plus tard officier).

N'ayant pas de grosse artillerie, Moncey prit la résolution d'effectuer sa retraite par Almanza et Albacète.

Après avoir battu, le 1er juillet, 8,000 insurgés qui voulaient lui barrer le passage du *Xucar*, la division Musnier franchit le 3 le défilé d'*Almanza*, repoussant partout l'ennemi et lui enlevant même son artillerie.

La division arriva le 5 juillet à Chincilla, le 6 à Albacète, et le 10 elle opéra sa jonction à San-Clement avec la division Frère qui venait à son secours. Le 23 juillet, nos troupes rentrèrent à Madrid ; elles étaient en très bon état, quoique fatiguées, et n'avaient laissé en route ni un blessé ni un canon.

1808. — **Evacuation de Madrid, et retraite sur l'Ebre (juillet-août).**

La nouvelle du désastre de Baylen arriva à Madrid vers la fin de juillet, aussitôt le roi Joseph, épouvanté, prit le parti de quitter sa capitale, et donna des ordres pour une retraite sur l'Ebre. Nos troupes commencèrent leur mouvement rétrograde le 2 août, en passant par Buytrago, Somo-Sierra, Aranda et Burgos. Elles s'arrêtèrent sur l'Ebre, la gauche à Tudela, le corps de Moncey au centre de Miranda à Logrono, la droite à Bilbao.

1808 Le 4e bataillon du *51e*(1), réduit par les maladies et le feu à 468 hommes et 9 officiers, fut cantonné à *Paucorbo*, puis à *Miranda*, où il fit sa jonction avec les deux premiers bataillons. Les grenadiers et voltigeurs de ce bataillon (150 hommes) quittèrent Dantzig le 17 juillet, pour se rendre à Wesel et de là à Bayonne, où ils arrivèrent le 13 octobre 1808.

1808. — Le 51e (état-major, 1er et 2e bataillons) en Espagne; affaire de Bilbao (16 août), beau fait d'armes du capitaine Robin.

Les troupes qui étaient en Espagne ne se composaient presque toutes que de conscrits levés pendant l'hiver de 1807, braves d'ailleurs et remplis de bonne volonté, mais qui n'avaient pas encore cette expérience du champ de bataille si nécessaire pour la guerre difficile, opiniâtre qu'ils allaient faire. Pour remédier à cet état de choses, Napoléon dirigea sur l'Espagne douze vieux régiments, au nombre desquels le *51e*. Aussitôt l'ordre de départ reçu, le 27 juin 1808, les deux premiers bataillons du régiment, commandés par le colonel *Baille*, quittèrent le camp de Boulogne, et arrivèrent à Vire le 12 juillet. Renforcés dans cette ville de 200 conscrits, que leur envoya le dépôt (Lille), ces deux bataillons (1,740 hommes) partirent en poste le

(1) Par un décret du 7 juillet 1808, Napoléon avait ordonné que les régiments provisoires seraient convertis en huit régiments définitifs. En exécution de ce décret, le 3e régiment provisoire entra dans la composition du 115e, mais, par un ordre daté du même jour, l'empereur décida que le 4e bataillon du 51e ne serait pas compris dans la nouvelle organisation, et qu'il rejoindrait son régiment primitif, aussitôt que cela serait possible.

20 juillet, et arrivèrent le 1er août à *Bayonne* (1), où ils formèrent, avec deux bataillons du 43e de ligne et le 26e chasseurs à cheval, une brigade, dont le commandement fut confié au général *Godinot*. 1808

Aussitôt constituée, la brigade *Godinot* reçut l'ordre de se rendre de Bayonne à *Burgos*, en passant par Vittoria, et de châtier sur son passage les villages qui s'étaient révoltés. Arrivée le 9 août à Vittoria, cette brigade changea son itinéraire, par ordre du roi Joseph, et dut se porter rapidement sur *Bilbao*, pour y détruire un parti de 5 à 6,000 insurgés.

Nos troupes arrivèrent le 16 août au matin en vue de Bilbao, et attaquèrent l'ennemi avec beaucoup d'ardeur. Après un combat acharné, qui se continua dans les rues de la ville, les insurgés, culbutés de toutes parts, prirent la fuite, avec une perte de 1,200 tués et 10 pièces de canon.

Le capitaine *Robin* du *51e* se signala particulièrement en cette journée : il attaqua à la tête de sa compagnie 800 insurgés, les chassa des hauteurs sur lesquelles ils s'étaient retranchés, et les poursuivit à la baïonnette jusqu'à ce qu'il les eut mis dans l'impossibilité de se rallier. Dans ce combat, qui fut sanglant, il s'élança le premier sur les batteries ennemies, et lorsqu'il s'en fut rendu maître, après avoir tué tous les canonniers, il n'avait plus avec lui qu'un sergent, un grenadier et trois voltigeurs.

Grâce à l'élan de nos soldats, les pertes du *51e* furent très faibles ; au nombre des blessés figure l'adjudant *Taret*.

Le *51e*, à qui ce combat fit le plus grand honneur, *fut signalé à l'empereur pour sa belle conduite, et proposé pour des récompenses.*

Après avoir pacifié complètement la contrée, la brigade

(1) Chaque régiment de l'armée d'Espagne eut, à Bayonne, un deuxième dépôt, dit petit dépôt, destiné à recevoir les conscrits, les isolés et les blessés. Le petit dépôt du 51e comptait à cette époque un capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant et deux sergents.

1808 *Godinot* se rendit vers le 21 août à *Miranda*, laissant à Bilbao deux bataillons, dont un du *51e*.

1808. — Organisation de la division Dessoles à Miranda (août); le 51e (1er et 2e bataillons) fait sa jonction avec le 4e bataillon.

En vertu d'un ordre de Napoléon, la *3e division* du 6e corps *(Ney)* fut organisée à Miranda, vers le 25 août, avec les 43e, *51e*, 55e de ligne et le 12e léger; elle fut confiée au général *Dessoles*. Le *51e* continua à faire partie de la brigade *Godinot* (1re), il fit sa jonction avec le 4e bataillon, et fut rallié par tous les détachements du régiment, présents en Espagne. Le *51e* reçut à la même époque 250 hommes du 2e bataillon de marche, formé de soldats appartenant aux divisions de Dupont prisonnières. Les anciens soldats furent tiercés avec les nouveaux et exercés ensemble.

Opérations de la division Dessoles du 27 août au 24 octobre 1808.

Le 27 août, la division *Dessoles* quitta Miranda, et, après avoir fait des marches et contre-marches sur la rive droite de l'Ebre, entre *Haro* et *Calahorra*, elle vint prendre position le 20 septembre au matin à *Logrono ;* le *51e* fut établi près de *Viana*, gardant la route de *Lodosa*.

Cependant, les mouvements des armées espagnoles devenaient de plus en plus menaçants : l'armée de gauche, sous Blake, s'avançait par la Biscaye sur Bilbao ; l'armée du centre, sous Castanos, occupait Burgos ; enfin, l'armée de droite, sous Palafox, menaçait Pampelune.

En présence d'une pareille situation, l'armée française se replia le 22 septembre sur la rive gauche de l'Ebre, de manière à couvrir Pampelune et les débouchés des Pyré-

nées; la division *Dessoles* rétrograda sur *Laguardia,* où elle arriva après une marche très pénible : le *51e* occupa le village de *Léza* près Laguardia; les grenadiers, réunis à ceux des autres régiments de la division, restèrent en réserve à Treveno et Uzquiano, auprès de Ney. 1808

Tout le mois d'octobre se passa en escarmouches et en reconnaissances, auxquelles le *51e* prit une part active, ainsi que l'atteste la lettre suivante, écrite par Ney à Jourdan, le 24 octobre 1808 : « Je vous prie, Monsieur le maréchal, d'exprimer au roi le désir que j'ai de voir Sa Majesté témoigner sa satisfaction aux 12e léger, *51e* de ligne et 26e chasseurs. Ces troupes, depuis qu'elles occupent Laguardia, n'ont cessé de remplir un service très actif, elles ont fait le coup de feu presque tous les jours, et repoussé l'ennemi quoiqu'en nombre supérieur. »

1808. — **Affaire de Logrono** (27 **octobre**).

Les renforts, que recevait à chaque instant l'armée française, lui permettaient maintenant de reprendre l'offensive, et, le 24 octobre, le roi Joseph donna l'ordre à Ney de marcher sur *Logrono* occupé par 15,000 hommes, dont 10,000 paysans, sous les ordres de Pignatelli. Le 25, la division *Dessoles,* ayant à sa tête Ney en personne, s'empara, malgré une vive canonnade, des positions occupées par l'ennemi sur la rive gauche de l'Ebre, et franchit ce fleuve pour s'établir vis-à-vis Logrono. Le surlendemain 27 octobre, le *51e* et le 12e léger entrèrent dans *Logrono,* baïonnette au canon, chassant devant eux les Castillans de Pignatelli, qui se retirèrent sur Nalda. Les pertes du *51e*, dans cette affaire, furent insignifiantes.

La division *Dessoles* occupa *Logrono* jusqu'au 10 novembre, continuant à avoir avec l'ennemi de fréquentes escarmouches. Ce fut dans cette localité que le bataillon du *51e*, qui était resté à Bilbao au mois d'août, rallia le régiment le 1er novembre; le colonel *Baille,* ayant ses trois

1808 bataillons réunis (1er, 2e et 4e), disposa dès lors de 2,099 hommes et 52 officiers.

Opérations de la division Dessoles du 10 novembre au 21 décembre 1808.
Marche de cette division sur Saragosse et son retour à Madrid.

Napoléon venait d'arriver en Espagne, pour diriger lui-même les opérations; son dessein était de percer le centre de l'armée espagnole vers Burgos avec les 2e et 6e corps, et de se rabattre ensuite sur l'une ou l'autre aile pour les battre successivement.

Pour seconder la première opération de ce plan, la division *Dessoles* quitta Logrono le 10 novembre, le jour même où Napoléon détruisait la gauche des Espagnols à *Burgos*, et arriva à *Brivieska* le 11.

Pour favoriser l'exécution de la deuxième partie de son plan, l'Empereur donna l'ordre à *Ney*, le 14 novembre, de porter son corps d'armée par *Lerma* et *Aranda* sur *Soria*, où il arriva le 22 novembre, la veille de la victoire de Lannes sur Castanos à *Tudela*.

De Soria, Ney se dirigea avec tout son corps d'armée sur *Saragosse*, où s'étaient enfermés les frères Palafox et les fuyards aragonais; la division *Dessoles* se mit en marche le 25, passa par *Agreda*, *Borja*, et traversa l'Ebre sur un bac, à *Mallen*, le 29, pour contribuer le 30 à l'investissement de *Saragosse*, sur la rive gauche, concurremment avec le reste du 6e corps : le *51e* prit position à *Zuera*, à deux lieues de la place.

Le 6e corps ne prit part que deux jours au blocus de Saragosse ; le 2 décembre, il reçut l'ordre de se remettre à la poursuite des débris de l'armée de Castanos et de se diriger par *Catalayud* sur *Guadalaxara*, où il arriva le 9 décembre. Ney laissa dans cette ville la division *Dessoles* pour pacifier la contrée, et se rendit en deux jours avec le reste de ses troupes à Madrid. La division *Dessoles* était

très fatiguée des longues marches qu'elle venait d'exé- 1808
cuter; elle avait parcouru plus de 240 kilomètres en sept jours, et manquait de chaussures, son séjour à Guadalaxara lui permit de se remettre un peu en état. Les troupes furent cantonnées dans la ville et aux environs; le *51e* occupa *Alcala.* Un bataillon du régiment fit partie d'une colonne forte de 3,000 hommes, qui fut envoyée le 13 décembre à *Siquenza*, pour y désarmer les habitants, et revint le 18.

Le 20 décembre, la division *Dessoles* quitta ses cantonnements pour se porter sur *Madrid*, où elle entra le 21 décembre.

1808. — La division Dessoles à la poursuite d'un corps de 30,000 Anglais commandés par John Moore (27-31 décembre).

La division *Dessoles* ne resta pas longtemps à Madrid, elle en repartit le 27 décembre, à cinq heures du matin, pour soutenir les troupes qui, sous les ordres de Napoléon, marchaient à la poursuite de 30,000 Anglais, commandés par *John Moore*, qui allaient se faire battre le 10 janvier à la *Corogne*. La division passa par *Medina del Campo, Tordésillas, Medina del rio Secco*, et se trouvait entre cette dernière localité et Benavente, à *Villaricos*, lorsqu'elle reçut l'ordre le 31 décembre de retourner à *Madrid*, et d'y rester pour faire face à toutes les éventualités. La division *Dessoles* suivit le même itinéraire qu'à son départ, et arriva à *Madrid* le 8 janvier 1809.

Après la victoire de la Corogne, Joseph entra triomphalement dans Madrid le 22 janvier 1809, à la tête des divisions *Dessoles* et Sébastiani, composées des plus belles troupes de l'armée française, de vieux régiments qui, comme le *51e*, avaient vaincu l'Europe. C'est à la tête de ces redoutables soldats qu'il fit son entrée dans la capitale, au son des cloches et au bruit du canon.

Napoléon voulut que son armée se reposât tout un mois,

1808 du milieu de janvier au milieu de février 1809. Il profita de ce repos pour faire partir de Bayonne, en bataillons de marche, les conscrits destinés à renforcer les corps.

Le 3e bataillon du 51e en Espagne. — Campagne de 1808.

A la fin de juillet 1808, Napoléon donna des ordres pour l'entière réunion aux armées d'Espagne et de Portugal des quatre bataillons de guerre de chaque régiment; en exécution de ces ordres, le *3e bataillon du 51e* partit de *Boulogne* le 3 août, et arriva le 7 septembre à *Bayonne*. A son arrivée dans cette ville, ce bataillon fut renforcé d'un détachement envoyé de Lille par le dépôt, et compta 750 hommes (1). Quelques jours après, le 15 septembre, le 3e bataillon reçut l'ordre d'envoyer aux 1er, 2e et 4e bataillons un renfort de 600 hommes, sous la conduite de trois officiers, six sergents et six caporaux; il reçut lui-même dans le courant d'octobre environ 700 conscrits du Morbihan et de l'Indre, pour combler ses vides.

A peine le 3e bataillon était-il réorganisé qu'il fut mis, au commencement de novembre, à la disposition du général *Thouvenot*, pour maintenir l'ordre dans la province de *Guipuscoa;* la compagnie de grenadiers occupa *Oyassum;* la 1re compagnie de fusiliers, *Tolosa;* la 2e, *Irun;* les 3e et 4e, *Saint-Sébastien;* la compagnie de voltigeurs, *Ernani.*

Le général Thouvenot avait placé les compagnies d'élite aux postes les plus dangereux, parce qu'elles comptaient quelques anciens soldats, et se trouvaient plus en état de

(1) Ce bataillon était ainsi composé : six capitaines, quatre lieutenants, six sous-lieutenants, un sous-aide-chirurgien, deux adjudants sous-officiers, cinq sergents-majors, vingt-deux sergents, six fourriers, quarante-cinq caporaux, six cent quarante et un grenadiers, voltigeurs et fusiliers, douze tambours, en tout sept cent cinquante hommes.

faire la chasse aux brigands que les compagnies de fusiliers exclusivement composées de conscrits. 1808-1809

Au mois de décembre, le *3e bataillon* se rendit à *Bilbao*, puis de là à *Aranda*, en passant par *Burgos*.

Le 3e bataillon pendant la campagne de 1809 (Espagne).
1809. — Expédition des Asturies, affaire de Saint-Martin (2 juin).

Au commencement de 1809, le Nord de l'Espagne était confié à une multitude de corps séparés, qui, répartis dans les différentes garnisons de la Biscaye et de la Castille, pouvaient, en cas de nécessité, fournir quelques colonnes mobiles pour disperser des rassemblements d'insurgés, qui se formaient dans la contrée, sous les ordres du marquis de la Romana, ancien colonel espagnol.

Le 3e bataillon (commandant *Genin*), qui occupait *Cervera* depuis le mois de janvier et fournissait un détachement de 60 hommes à *Valladolid*, fit partie de plusieurs de ces colonnes mobiles, et repoussa, notamment le 13 mars, une bande de 400 insurgés auprès de Cervera ; il ne perdit que 3 hommes dans cette escarmouche.

Vers le 20 avril, la Romana, quittant brusquement la Galice où il avait concentré ses forces, se porta dans les Asturies sur Oviédo. En apprenant ce mouvement, Ney donna l'ordre à *Kellermann* de réunir en un seul corps, aux environs de *Léon*, toutes les troupes réparties dans les garnisons de la Castille, et de marcher sur *Oviédo*, de concert avec lui, dans le but d'envelopper et d'écraser l'armée de la *Romana*. En conséquence, le *3e bataillon* se rendit à Léon dans les premiers jours de mai, et, le 18, Kellermann mit son corps, fort de 8,000 hommes, en marche pour se rendre dans les Asturies.

Après avoir traversé *La Pola de Gordon* et *Villa Simplis*, en suivant des sentiers presque impraticables, l'avant-garde de la colonne culbuta l'ennemi à l'hospice d'*Arbos* et à *Pajarès*. Maître par ce double succès des passages

1809 qui conduisent du royaume de Léon dans les Asturies, Kellermann continua sa route par *Pola de Lena* sur *Oviédo*, où il fit sa jonction avec Ney le 21 mai. Pour échapper à une défaite certaine, la Romana s'était replié devant nos colonnes et embarqué à Gijon.

Le corps de Kellermann resta à Oviédo jusqu'au 23 mai, et se dirigea ensuite sur la *Pola de Siero*, à la recherche d'un corps ennemi, commandé par *Balleysteros*, que le général Bonnet avait rejeté au-delà de Cabadouga. Malheureusement Balleysteros réussit à se soustraire à cette poursuite, et Kellermann, après avoir occupé successivement *Canjas d'Ouis*, le *Puerto del Tarna* et le val de *Buron*, revint le 28 mai à Oviédo.

A peine rentré dans cette ville, Kellermann apprit qu'un corps ennemi s'était avancé jusqu'à *Salas;* aussitôt il détacha le 31 mai trois bataillons, dont celui du *51e*, sous les ordres de l'adjudant commandant *Barthélemy*, pour l'attaquer.

La colonne française (1,200 hommes) rencontra l'ennemi fort de 5,000 hommes à *Salas*, le poursuivit jusqu'à *Belmonte*, et l'attaqua de nouveau le 2 juin à *Saint-Martin*. Bien qu'occupant des positions inexpugnables, les Espagnols furent battus et dispersés dans les rochers, après avoir perdu leurs canons et un bon nombre d'hommes.

Le 3e bataillon du *51e* eut à regretter la mort du capitaine de voltigeurs *Rédart* « officier d'une grande bravoure » (rapport de Kellermann), et d'une quinzaine d'hommes, y compris quelques blessés qui furent assassinés par les paysans; le sous-lieutenant *Clément* fut au nombre des blessés.

Le 4 juin, la colonne de Barthélemy vint prendre position à *Grado*, et le 5, le *3e bataillon* du *51e* rentra à *Oviédo*, tandis que les deux autres bataillons du détachement gardaient leurs positions pour observer l'ennemi, qui s'était retiré derrière la Nascéa.

Se trouvant trop isolé par suite de l'évacuation de la Galice par Ney, Kellermann se décida à battre en retraite.

Il quitta Oviédo le 10 juin, précédé d'un convoi de 300 malades, et se dirigea par *Mières* sur *Pola de Lena.* A un quart de lieue de cette localité, le convoi, qui n'était escorté que par 200 hommes, fut attaqué par les insurgés, qui se précipitèrent sur quelques voitures et massacrèrent une vingtaine de malades ; tout le convoi allait être infailliblement détruit, quand heureusement le *3e bataillon* du *51e* arriva à son secours et dispersa les rebelles. 1809

Le convoi put dès lors continuer sa marche jusqu'à *Fuente de los Fieros,* sous la protection du *51e*.

Après une dernière escarmouche à Fuente de los Fieros, entre l'arrière-garde et un parti ennemi, la colonne franchit les montagnes à *Pajarès,* et rentra en bon ordre dans le royaume de Léon ; le *3e bataillon* du *51e* occupa *Valladolid;* il était réduit, tant par le feu que par les maladies, à 400 hommes.

1809. — Affaire de Cervera (novembre).

Des partis de Balleysteros s'étant jetés dans la province de Santander et interceptant les communications entre Burgos et cette ville, le *3e bataillon* du *51e*, un bataillon du 43e et un bataillon irlandais furent dirigés le 16 juin sur *Cervera,* pour renforcer le corps du général Bonnet, qui avait ordre de déblayer Santander. Le *3e bataillon* occupa *Cervera* et *Reynosa,* et repoussa au mois de novembre une tentative faite par le marquésito pour s'emparer de ces deux places.

Le *3e bataillon* quitta ces garnisons au commencement de janvier 1810, pour se rendre à Madrid.

1809. — Le 51e (1er, 2e et 4e bataillons) en Espagne. — Rôle du régiment de janvier à juillet 1809, le cadre du 4e bataillon renvoyé en France (11 mai).

Arrivée à Madrid le 8 janvier 1809, la division *Dessoles* y resta pour tenir garnison ; elle constituait la division de

1809 réserve spécialement chargée de veiller à la sûreté de la personne du roi : le *51e* (1er, 2e et 4e bataillons), fort de 1,800 hommes, fit quelques sorties dans les environs, tant pour le maintien de l'ordre que pour la destruction des bandes, dont il défit un grand nombre.

Le *2e bataillon* (Devez) fut détaché, du 27 avril au 3 juin, dans la province d'*Avila*, avec le général *Godinot*.

Le 11 mai, on incorpora dans les deux premiers bataillons les soldats du *4e bataillon*, dont le cadre (1) se rendit en France ; le 1er bataillon (Bony) compta dès lors 1,067 hommes, et le 2e 766.

1809. — **Affaire de Torrijos (26 juillet), bataille de Talavera de la Reyna (27-28 juillet).**

Pendant que l'armée française restait pour ainsi dire inactive autour de Madrid, le général anglais Wellesley manœuvrait habilement et hardiment ; le 20 juillet, il faisait sa jonction à Oropesa avec le général espagnol Cuesta, et s'apprêtait à marcher sur la capitale de l'Espagne avec toutes ses forces, c'est-à-dire avec 60,000 hommes.

A la première nouvelle de cette marche sur Madrid, le roi Joseph ordonna à Sébastiani, qui couvrait cette ville vers le sud, de se rapprocher à marches forcées de Tolède, pour passer le Tage et se réunir au maréchal Victor, qui, de son côté, s'était porté dans la direction de Talavera de la Reyna, sur l'Alberche. Joseph partit de Madrid dans la nuit du 22 au 23 juillet, avec sa garde, le 12e léger et le *51e*, et arriva le 25 à *Vargas*, un peu en arrière du Guadarrama, sur lequel Victor s'était replié pour opérer sa jonction avec

(1) Ce cadre comprenait : un chef de bataillon, un adjudant-major, cinq capitaines, deux lieutenants, huit sous-lieutenants, deux adjudants sous-officiers, six sergents-majors, vingt-quatre sergents, cinq fourriers, quarante-sept caporaux, dix tambours et deux cornets.

Sébastiani. Nous eûmes ainsi 4,500 hommes d'excellentes troupes. 1809

Le lendemain 26, il y eut une première affaire près de *Torrijos*, entre l'avant-garde française et le corps de Cuesta qui fut battu. A la suite de cette défaite, l'armée combinée se replia et prit position devant *Talavera*, derrière l'Alberche.

Le 27, l'armée française, qui avait couché à Santa-Olalla, partit à deux heures du matin pour se porter sur *Talavera;* nos troupes franchirent l'Alberche en colonne serrée, ayant de l'eau jusqu'à mi-corps, et prirent position vers dix heures du soir sur un plateau faisant face à l'aile gauche ennemie, c'est-à-dire aux Anglais.

Victor tenta aussitôt d'enlever les mamelons où ces derniers s'étaient établis, mais ce mouvement partiel, tenté en pleine nuit, ne réussit pas. Nos troupes bivouaquèrent sur leurs positions, en ordre de combat : le 12e léger et le *51e* étaient en réserve, sous les ordres du général Godinot, derrière le centre.

Le 28, au lever du jour, Victor renouvela son attaque de la veille, tandis que le corps de Sébastiani, soutenu par le 12e léger et le *51e* de ligne, se portait sur le centre de l'ennemi pour empêcher les Anglais de renforcer leur gauche. Malheureusement Victor fut repoussé, et Joseph se préparait à diriger une attaque générale sur tout le front, quand on signala une forte colonne ennemie débouchant de Talavera et se dirigeant sur l'Alberche. Aussitôt le 12e léger et le *51e* reçurent l'ordre de faire un mouvement sur la gauche pour attaquer cette colonne, mais les reconnaissances dirigées sur ce point n'ayant rien rencontré, ils s'arrêtèrent.

Les deux armées, après avoir lutté sans un avantage marqué pour l'une ou pour l'autre, restèrent en possession de leur champ de bataille.

Les Français avaient eu pendant ces deux journées 10,000 hommes hors de combat, la perte des Anglo-Espa-

1809 gnols n'avait guère été moindre. Le *51e*, qui était resté constamment en réserve, ne subit aucune perte.

Le lendemain 29, à la pointe du jour, l'armée française repassa l'Alberche, à l'exception du corps de Victor, qui resta pour observer l'ennemi, et se porta sur *Tolède* et *Aranjuez*, pour arrêter le corps de Vénégas qui menaçait Madrid par le sud ; la brigade *Godinot* (12e léger et *51e*) occupa *Tolède*.

BATAILLE D'ALMONACID

(11 août 1809).

Vénégas, apprenant le retour de l'armée française, s'arrêta à *Almonacid*, dans une forte position ; il avait sa gauche établie sur une colline élevée, son centre sur un plateau, sa droite sur les hauteurs escarpées d'Almonacid.

Le 11 au matin, le roi Joseph fit attaquer la gauche de Vénégas par la division Leval, et le centre par les troupes de Sébastiani, soutenues du 12e léger et du *51e*, les seuls régiments de la division Dessoles présents à cette bataille.

L'ennemi, après un combat acharné, fut obligé de plier. Vénégas, ainsi culbuté sur sa gauche et sur son centre, essaya de rétablir le combat en portant sa cavalerie sur l'extrême droite des Français. Ce mouvement, exécuté avec assez de précision, réussit, et les cavaliers espagnols, débordant la droite de Sébastiani, allaient compromettre notre premier succès, *quand le 51e se forma en carré sur le plateau, en arrière de la ligne des Français, et força par ses feux bien nourris les régiments d'Alcantara et de Ferdinand à se replier*. Ces régiments ennemis, chargés au même moment par quelques escadrons français, furent presque entièrement détruits.

Vénégas, chassé de sa première position, se retirait sur une hauteur où était placée sa réserve, et cherchait à s'y maintenir, lorsque Sébastiani ordonna une nouvelle at-

taque. Le 12e léger et le *51e*, marchant en réserve derrière 1809
les troupes de ce dernier, se dirigèrent en colonne serrée sur le château d'Almonacid. « On aurait pu tourner cette position. Mais les vieux régiments de Sébastiani et Dessoles ne voulaient pas qu'on leur épargnât les difficultés. Ils gravirent sous le feu des positions presque inaccessibles, et achevèrent de mettre en déroute ce qui restait d'ennemis. On tua ou blessa 3,000 à 4,000 hommes aux Espagnols. On leur fit un nombre à peu près égal de prisonniers, et on leur prit 16 bouches à feu. » (Thiers.) Les Français eurent 300 tués et 2,000 blessés. Les pertes du *51e* furent très faibles.

L'armée anglaise était en retraite sur Badajoz, suivie de celle de Cuesta, celle de Vénégas était tout à fait dispersée; Joseph n'avait plus qu'à retourner à Madrid. Il y rentra avec sa garde et la brigade *Godinot* (12e léger et *51e* de ligne).

Détachements fournis par le 51e en juillet et en août 1809.

Les deux premiers bataillons du *51e*, en garnison à Madrid, avaient aussi quelques détachements dans plusieurs villes du Nord de l'Espagne; ainsi le 1er bataillon détacha 118 hommes et 2 officiers à *Vittoria* pendant les mois de juillet et d'août. Le lieutenant *Destouet*, qui faisait partie de ce détachement, fut assassiné par des brigands, le 21 août. Le 2e bataillon eut 98 hommes et 2 officiers en détachement successivement à *Catalayud*, *Funcaral* et *Tudela*, pendant les mêmes mois.

Rôle du 51e (1er et 2e bataillons) d'août à décembre 1809.

Le *51e* (1er et 2e bataillons) ne prit plus part à aucune action de guerre jusqu'à la fin de 1809.

1810 *Perriot du 51e saisit* le premier la garde du ponton et la désarma, puis il se porta de suite aux câbles et les coupa. Perriot s'opposa avec la plus grande énergie à l'abordage que l'ennemi voulait tenter; enfin, après bien des efforts, le ponton se trouvant libre, cet officier fut envoyé par le colonel Buquet pour demander des secours aux batteries françaises éloignées de plus d'une lieue; sans hésiter un seul instant, le lieutenant Perriot se jeta à l'eau, et, après avoir rempli sa mission, il regagna à la nage le ponton la Castille. » (*Registre matricule des officiers du 51e*) Pendant ce temps, le ponton continuait à dériver et venait échouer à la côte. La situation des malheureux prisonniers de la Castille devenait néanmoins de plus en plus critique : ils recevaient à quart de portée le feu du fort de Pontalès, celui de toutes les batteries qui étaient sur la côte entre le fort et Cadix, ainsi que les bordées d'une vingtaine de canonnières.

Grâce au dévouement du lieutenant Perriot, les troupes françaises furent prévenues, et aussitôt on chargea des embarcations sur des voitures pour les conduire au galop au Trocadéro, seul point où le débarquement pût s'effectuer. Le lendemain 16 mai, à midi, tout le monde était débarqué.

1810. — Organisation des colonnes mobiles dans la province de Cordoue.

Pour pacifier les contrées montueuses qui entourent les vastes plaines de l'Andalousie, où la junte réfugiée à Cadix ne cessait d'entretenir des foyers d'insurrection, on organisa le système des colonnes mobiles.

Le *51e* fut particulièrement chargé du maintien de l'ordre et de la destruction des bandes existant dans la province de Cordoue; il eut plusieurs fois l'occasion de se signaler par sa bravoure, comme nous allons le voir.

1810. — Le 2e bataillon (Bony) du 51e en colonne mobile (avril-mai).

Au mois d'avril 1810, le 2e bataillon du *51e*, commandé 1810
par le chef de bataillon *Bony* (1), un des plus braves officiers du régiment, se dirigea de Cordoue sur *Penaflor* et *Constantina*, et chassa un parti de rebelles des positions qu'il occupait.

Peu de jours après, ce même bataillon attaqua un autre parti ennemi à *Valsequillo*, lui tua 80 hommes, et fit 60 prisonniers.

Dans les premiers jours de mai, le 2e bataillon se porta sur *Almaden* et *Cabeza del Rey*, pour communiquer avec le 2e corps ; il rencontra un détachement ennemi fort de 400 hommes, auquel il fit éprouver de grandes pertes.

1810. — Le 1er bataillon (Poinchevalle) du 51e en colonne mobile. Affaire du pont de Montoro (7 juillet).

Le 1er bataillon du *51e* n'eut pas un rôle moins actif que le 2e; pendant trois mois de l'année 1810, il parcourut les montagnes, sous les ordres du commandant *Poinchevalle*, atteignit les rebelles dans leurs retraites presque impénétrables, les battit dans toutes les rencontres, et détruisit plusieurs de leurs bandes.

---

(1) Bony (François), né le 20 septembre 1772 à Cressey (Côte-d'Or), engagé le 10 septembre 1793 dans le 10e bataillon de la Côte-d'Or (incorporé plus tard dans la 51e demi-brigade devenue 51e de ligne), lieutenant le 21 septembre 1793, capitaine le 19 février 1797, chef de bataillon le 28 octobre 1806, major à la suite du 51e le 23 juin 1810, major du 4e de ligne le 29 janvier 1811, colonel le 10 août 1813, général de brigade le 27 septembre 1813. — Chevalier de la Légion d'honneur le 16 mai 1804, officier le 16 novembre 1818, commandeur le 20 mars 1820.

hommes commandés par *Morillo* sur *Fuente-Ovejuna* (1), 1810
occupé par une seule compagnie du *51e*, forte de 96 hommes et commandée par le capitaine *Billot*, officier d'une bravoure bien reconnue.

Le 7 septembre, à cinq heures du matin, *Fuente-Ovejuna* fut attaqué et cerné par la troupe de *Morillo*. Après une résistance énergique aux issues du village, les soldats de *Billot* se retirèrent dans leur quartier, le déposito, puis dans l'église, d'où ils firent plusieurs sorties à la baïonnette, et de là dans le clocher.

Entourés de toutes parts, ces braves, qui soutenaient une lutte inégale depuis treize heures, continuaient à se défendre avec autant de sang-froid que de courage, quoiqu'épuisés de fatigue et manquant de munitions.

Morillo, désespérant de pouvoir vaincre cette poignée de Français, fit apporter au bas de l'escalier du clocher de vieux matelas et des ballots de laine, auxquels on mit le feu, afin d'étouffer par la fumée ceux qui se défendaient si opiniâtrement. En effet, plusieurs d'entre eux ayant succombé, le capitaine *Billot*, grièvement blessé lui-même, descendit, avec ce qui lui restait d'hommes, sur le toit de l'église, où il fut forcé de se rendre après avoir brûlé sa dernière cartouche. Les Espagnols, embusqués dans les maisons environnantes, tuaient ces soldats sans défense. Morillo, rempli d'admiration pour ces héros, fit cesser le feu, et les fit descendre de l'église avec des échelles à incendie ; il ne restait plus que 50 Français, presque tous blessés, qui furent conduits, ainsi que le capitaine *Billot*, en *Portugal*, où ils furent délivrés un peu plus tard par le 6e léger. Ils rentrèrent ensuite au régiment.

Le 2e bataillon (Bony), envoyé au secours de cette compagnie, ne put arriver à temps à Fuente-Ovejuna, qu'il trouva en flammes et évacué par l'ennemi.

Les Espagnols n'eurent pas à se prévaloir de cette victoire, que plus de 200 des leurs payèrent de leur vie.

(1) Localité située à soixante kilomètres au nord-ouest de Cordoue.

1810-1811 Nous regrettons de ne pouvoir donner les noms des 45 hommes qui trouvèrent la mort dans cette défense vraiment héroïque! (1).

A la même époque, le capitaine *Robin* commandait un autre détachement du *51e* en colonne mobile; il battit les partis nombreux qui se présentèrent devant lui. Comme il était un peu isolé, il reçut l'ordre, après l'affaire de Fuente-Ovejuna, de se rapprocher de Cordoue.

Le 3e bataillon pendant la campagne de 1810 (Espagne).

Le 3e bataillon passa toute l'année 1810 à *Madrid.* Il ne quitta cette ville que le 8 décembre pour se porter à *Guadalaxara,* dans le but de soutenir le général Hugo, qui marchait sur Coyollado et en chassait l'empecinado le 9.

Le 12 décembre, le 3e bataillon revint à Madrid, et, le lendemain, il fut détaché à Alcala.

Le 3e bataillon du 51e de janvier à mai 1811 (Espagne).
1811. — Expédition du général la Houssaye (janvier-février) vers Badajoz assiégé par les Français.

Rentré à Madrid dans les premiers jours de janvier 1811, le *3e bataillon (Ducosso)* quitta de nouveau cette capitale le 10, et arriva le 12 à *Talavera,* où se rassemblait une colonne, destinée, sous le commandement du général la *Houssaye,* à se porter sur *Alcantara,* pour avoir des nou-

(1) Note de l'auteur. — Tous ces détails ont été puisés dans la lettre que le corregidor de Fuente-Ovejuna envoya le soir même au général Godinot pour lui rendre compte de ce combat. Nous n'avons pu trouver parmi les tués que le nom du fusilier Michaud, dit Gros-Benoit.

velles de l'armée du Portugal ou du 9e corps, et pour communiquer avec les troupes de Soult qui faisaient le siège de Badajoz. 1811

Cette colonne, forte de 2,600 hommes, traversa le Tage au pont de l'*Arzobispo,* et arriva le 22 janvier à *Truxillo,* d'où elle communiqua le 24 avec une reconnaissance du 5e corps sortie de Mérida.

La *Houssaye* avait l'ordre formel de Joseph de revenir sur la rive droite du Tage, et de pousser des reconnaissances vers Abrantès, pour avoir des nouvelles de Masséna; il rétrograda donc sur *Talavera* le 1er février, et se dirigea ensuite le 21 sur *Plasencia,* d'où il poussa des partis le 23 et le 24 vers *Coria* et *Alcantara.* Le manque de vivres l'ayant contraint de se replier, la *Houssaye* regagna de nouveau *Truxillo.*

Le *3e bataillon* resta dans cette dernière localité jusqu'à la prise de *Badajoz* par nos troupes (11 mars), et occupa ensuite *Almaraz.*

1811. — Expédition du général Darmagnac sur Badajoz (avril-mai).

Vers le 20 avril, le *3e bataillon* quitta *Almaraz* pour faire partie d'une colonne qui, sous les ordres du général *Darmagnac,* se dirigeait avec un convoi de vivres, par *Truxillo* et *Mérida,* sur *Badajoz,* alors bloqué par les Anglais. Mais les pluies abondantes, qui eurent lieu pendant plusieurs jours, empêchèrent le général Darmagnac de passer la Guadiana et de se rejeter sur Badajoz ; il rétrograda sur *Tolède,* d'où il dirigea sur l'armée du midi le *3e bataillon* du *51e*. Ce bataillon arriva à *Cordoue*, le 17 mai, fort de 513 hommes et 20 officiers; il fut bientôt porté à 800 hommes par l'arrivée d'un renfort de 300 hommes que lui envoya le dépôt.

Le 51e (1er et 2e bataillons) de janvier à mai 1811 (Espagne).
1811. — Un détachement du 51e en colonne mobile dans la Sierra-Morena (février).

1811 A la fin de janvier 1811, un détachement du *51e* partit de *Cordoue*, sous le commandement du capitaine *Normand*, en colonne mobile dans la Sierra-Morena.

Le 3 février, ce détachement rencontra à la *Conquesta* une bande nombreuse qui venait de la Manche; il l'attaqua à la baïonnette, lui tua son chef, 2 officiers et 80 hommes, lui fit 30 prisonniers, et lui prit 90 chevaux.

BATAILLE D'ALBUERA

(16 mai 1811).

La place de *Badajoz*, défendue par le général Philippon, était assiégée depuis le 3 mai par l'armée anglo-portugaise, commandée par *Béresford;* Soult réunit toutes les troupes disponibles, au nombre desquelles le *2e bataillon* du *51e*, aux environs de *Séville*, pour se porter au secours de Philippon.

Le 14 mai, il arrivait à *Villafranca*, le 15, il n'était plus qu'à quelques lieues d'*Albuéra*, où les ennemis se concentraient.

Les forces de l'armée française s'élevaient à peine à 18,000 hommes, celles de Béresford à plus de 30,000.

Les alliés s'étaient établis derrière la petite rivière l'Albuéra, la gauche appuyée au village de ce nom, et le reste de leurs troupes sur un plateau élevé, limité à droite et à gauche par deux ruisseaux.

L'artillerie, disposée sur différents points de cette ligne de défense, pouvait couvrir de projectiles le pont et les pentes qui conduisent au village d'Albuéra.

Tandis que le 5e corps, dirigé par Soult, devait tomber 1811
sur la droite des alliés et la culbuter, le général *Godinot* avait l'ordre de s'emparer du village d'Albuéra, où s'appuyait leur gauche ; il avait à sa disposition le 16e léger, le *51e* (2e bataillon) et 5 escadrons.

Les postes que l'ennemi avait en avant d'Albuéra s'étant repliés, le général *Godinot* fit ouvrir sur le village un feu très vif d'artillerie, puis lança ses troupes sur le pont. Le 16e léger et le *51e* marchèrent avec intrépidité sur Albuéra, et s'en emparèrent malgré un feu très meurtrier de l'artillerie espagnole.

Pendant que Godinot remportait ce succès sur la gauche ennemie, le 5e corps forçait les positions de la droite, et s'avançait sans même déployer ses colonnes d'attaque. Mais les bataillons anglais, installés bientôt sur leur dernière position, reçoivent nos colonnes serrées avec un feu de deux rangs si nourri, que le 5e corps tourbillonne et ne présente plus qu'une masse confuse de fuyards. C'en était fait de l'armée, si le général Ruty, commandant l'artillerie, n'eût fait preuve du plus grand sang-froid et fait ouvrir immédiatement un feu terrible sur les troupes victorieuses, qui furent arrêtées presque aussitôt par les boulets et la mitraille.

Protégé par cette artillerie, le 5e corps se remit en ordre, et put se replier au-delà du ruisseau pour reprendre ses anciennes positions.

Pendant ce temps, le 16e léger et le *51e* tenaient toujours *Albuéra*, après l'avoir perdu et repris plusieurs fois aux troupes portugaises et espagnoles. Vers trois heures du soir, ces deux régiments évacuèrent le village par ordre de Soult, et repassèrent le ruisseau pour se conformer au mouvement de retraite du reste de l'armée. Depuis ce moment jusqu'à la nuit, il n'y eut plus que quelques tirailleries. Les postes avancés et les sentinelles de l'armée française furent placés sur les bords de l'Albuéra, qui séparait les deux partis.

Les Français eurent 4,000 hommes hors de combat, et les

1811 ennemis 3,000. — Nous ignorons quelles furent les pertes subies par le *51e*.

Le 20 mai, l'armée française, précédée de ses blessés et de ses bagages, se retira par *Fuente-del-maestre* et *Ribeira* sur *Llerena*, où elle arriva le 23; le *51e* et le 16e léger occupèrent *Villagarcia*. Soult était en mesure, en gardant cette importante position, d'attendre des renforts et de réorganiser son armée.

1811. — Levée du siège de Badajoz par l'armée alliée (juin). Occupation d'Olivenza et de Niébla par Godinot (21-28 juin).

Instruit par ses espions de la position presque désespérée dans laquelle se trouvait *Badajoz*, Soult donna des ordres pour marcher de nouveau au secours de cette place.

Parties le 11 juin, nos troupes arrivèrent le même jour à *Los-Santos*, et le 13 à *Fuente-del-Maestre*, où le comte d'Erlon amena un renfort de 6,000 hommes, dont 330, provenant du 5e bataillon (dépôt), destinés au *51e*, rallièrent ce régiment. La colonne française, ainsi renforcée, continua sa marche par *Almendralejo*, où elle séjourna le 17, et arriva le 18 à *Santa-Martha*. Effrayés par ce mouvement offensif, et sachant que Soult avait reçu des renforts, les alliés levèrent aussitôt le siège de Badajoz, et battirent en retraite dans la direction d'*Olivenza*. Le lendemain 19 juin, les colonnes françaises traversèrent ce même champ de bataille d'Albuéra, un mois auparavant le théâtre d'un horrible carnage, et entrèrent dans *Badajoz*, où elles firent leur jonction avec les troupes de Philippon.

Tandis que Soult établissait son quartier général à Badajoz, le *51e* (2e bataillon) se dirigeait avec le reste des troupes de Godinot sur *Valverde*, et de là sur *Olivenza*, pour en prendre possession. La garnison ennemie ayant évacué cette place, les troupes de Godinot y entrèrent sans coup férir le 21 juin. Ce général, chargé de démanteler Olivenza, termina cette opération le 26 au soir, et le 27 juin,

ses troupes se reportèrent sur Valverde et Albuéra pour 1811
rallier l'armée. Le lendemain 28, la colonne se remit en marche pour aller au secours de *Niébla,* assiégée par Morillo; elle passa par Los-Santos, Fuente-Cantos, Aracena. A son approche, les Espagnols levèrent le siège de Niébla, et se rembarquèrent à l'embouchure du Rio-Tinto.

Leur mission étant terminée pour le moment, les troupes de *Godinot* rentrèrent à *Cordoue* dans les premiers jours de juillet.

1811. – Le 51e en colonne mobile en Andalousie (mai-juin). Affaire de Benaméja (7 juin).

Pendant qu'un bataillon du *51e* opérait, sous les ordres de Godinot, autour de *Badajoz,* d'*Olivenza* et de *Niébla,* en mai et en juin 1811, le reste du régiment était en colonne mobile en *Andalousie,* où des bandes considérables s'étaient répandues. L'une d'elles, forte de 1,200 hommes, fut attaquée le 7 juin à *Benaméja,* sur le Génil, par le commandant *Robin* du *51e,* dont le bataillon était en colonne mobile dans la campina de Cordoue. Cette bande fut entièrement détruite ou dispersée, grâce aux excellentes dispositions du commandant *Robin* et à la valeur de ses soldats; 350 Espagnols, dont 2 officiers supérieurs, furent tués, le chef principal tomba au pouvoir des vainqueurs avec plusieurs de ses hommes, le reste prit la fuite en jetant ses armes. Grâce à ce succès, nos soldats délivrèrent un de nos officiers et 30 de ses soldats, que les Espagnols avaient capturés; un second officier, compatriote de ces derniers, et qui avait accepté du service dans l'armée française, dut son salut à la promptitude avec laquelle l'intrépide *Robin* effectua son attaque.

Ce brillant fait d'armes produisit un excellent effet en Andalousie, et valut au commandant *Robin* les félicitations de Soult, qui s'exprime ainsi à son sujet dans son rapport : « Cette affaire fait beaucoup d'honneur au chef de bataillon

1811 *Robin* (1) ainsi qu'aux divers officiers qui étaient sous ses ordres. »

Le *51e* n'eut dans cette affaire que 12 hommes hors de combat, dont 4 tués. Au nombre de ces derniers figure le caporal *Ladrières*, un vieux brave du régiment, qui, on se le rappelle, avait reçu un fusil d'honneur, pour sa brillante conduite à Hohenlinden (2 décembre 1800).

1811. — Le 51e en colonne mobile, sous les ordres du colonel Baille, dans la Serena dépendante de l'Estramadure (mai-juin).

A la même époque, le colonel *Baille* était détaché avec une forte partie du *régiment* et 150 dragons vers la région dite Serena dépendante de l'Estramadure, et vers la frontière de la Manche, au-delà d'Almaden.

Il fut chargé plusieurs fois de diriger des convois de vivres sur Badajoz, et dispersa une bande de plus de 2,000 hommes, commandée par *Morillo*, qui faisait beaucoup de mal dans cette contrée.

Le lieutenant *Bernadac* du *51e* fut tué dans cette expédition.

Opérations du 51e en juillet et en août 1811, sous les ordres du général Godinot.

Pendant les mois de juillet et d'août 1811, le *51e* participa aux marches et aux opérations que la division Godinot fit

(1) Robin (Frédéric), né le 28 janvier 1771 à Coligny (Ain), engagé le 4 septembre 1791 au 3e bataillon de volontaires de l'Ain (devenu 51e demi-brigade puis 51e régiment d'infanterie).

Sergent-major le 18 février 1792, sous-lieutenant le 2 décembre 1792, lieutenant le 22 décembre 1793, capitaine le 19 août 1802, chef de bataillon le 21 octobre 1810, passé au 32e le 1er octobre 1812, nommé

tant dans les environs de *Jaen* que dans les *Alpujarras*, pour purger le pays des bandes et des partis qui l'infestaient. Cette expédition n'offrant rien d'intéressant pour le régiment, nous ne nous en occuperons pas davantage. 1811

1811. — Expédition du 51e dans les montagnes de la province de Ronda (septembre).
Affaires de Junquera (13 septembre), de Montejaque et de Bénavjan, près Ronda (16 septembre).

Balleystéros était débarqué à *Algésiras*, et formait des rassemblements d'insurgés entre cette ville et *Ronda;* Soult organisa une expédition pour les détruire.

Le *51e*, désigné pour en faire partie, reçut l'ordre de se rendre avec ses trois bataillons (1er, 2e et 3e), formant un effectif de 2,118 hommes, à *Junquera*, pour se mettre à la disposition du général *Rignoux* (1), qui s'y rendait de Malaga avec le 4e régiment polonais. Ce dernier régiment et le *51e* firent leur jonction le 13 septembre près de *Junquera*, et se réunirent aux troupes de la division *Cassagne*, qui venaient de Ronda. Une fois réunis, les généraux *Rignoux* et *Cassagne* se mirent en devoir de se rendre maîtres de *Junquera*, occupé par un parti de 500 à 600 hommes. La lutte fut acharnée de part et d'autre; les ennemis défendirent pied à pied les maisons, mais finirent par succomber. La plupart de ces derniers furent tués, les autres périrent au milieu des flammes qui consumèrent le village.

---

major le 14 juin 1813. — Chevalier de la Légion d'honneur le 14 mars 1806, officier le 5 août 1813.

Note de l'auteur. — Comme major au 32e, Robin s'est encore signalé dans plusieurs campagnes; l'armée, qui a connu ses exploits, le citait comme l'un des chefs les plus vaillants.

(1) Le 51e faisait partie de la 1re brigade (Rignoux) de la 1re division (Godinot) de la réserve de l'armée du Midi.

1811 Le 14 septembre, la colonne française se porta sur *Ronda*, où elle fit séjour le 15.

Le lendemain 16 septembre, nos troupes marchèrent sur *Montejaque*, et s'en emparèrent après un combat dans lequel l'adjudant *Delaplace* du *51e* fut blessé.

Maîtres de Montejaque, les généraux Cassagne et Rignoux dirigèrent leurs troupes sur *Benaojan*, autre repaire de brigands, défendu par quelques centaines d'hommes de *Balleysteros*. Le commandant *Poinchevalle* du *51e* fut particulièrement chargé, avec son bataillon (2e), de s'emparer de cette localité et d'en chasser l'ennemi. L'entreprise était périlleuse et difficile : mais tous les obstacles furent vaincus. Les Espagnols, surpris, culbutés sur tous les points, s'enfuirent et laissèrent aux soldats du *51e* la gloire d'un triomphe des plus complets. Le capitaine *Normand* et le sous-lieutenant *Klein* du *51e* furent au nombre des blessés. Par ordre des généraux, nos soldats incendièrent *Benaojan*, et détruisirent les armes et approvisionnements qui s'y trouvaient.

Affaire d'Ubrique (17 septembre).

Le 17 septembre, nos troupes marchèrent sur *Ubrique*, où se tenait le principal rassemblement des insurgés. Ces derniers, surpris par l'attaque soudaine de la colonne française, n'eurent que le temps de gravir les rochers qui environnent cette localité ou de se jeter dans les précipices. Un grand nombre cependant furent faits prisonniers, d'autres périrent en voulant se sauver.

Après ce dernier succès, la brigade *Rignoux* se porta sur le *Guadalète*, et s'y établit sur la rive gauche, de *Villamartin* à *Moran*, la division Cassagne retourna à Ronda.

Le général *Rignoux*, dans son rapport sur cette expédition (13-18 septembre), fit le plus grand éloge du *51e*; il cita particulièrement le colonel *Baille*, le chef de bataillon *Bizot*, le capitaine *Normand* et le sergent *Nave*.

1811. — **Escarmouche près d'Ubrique (23 septembre).**

L'intention de Soult étant de détruire entièrement le corps de Balleysteros et de l'obliger à se rembarquer, le général *Rignoux* reçut l'ordre de se porter dans ce but sur *Xiména de la Frontera*, avec ses deux régiments, le *51e* et le 4e polonais. 1811

Partie de la ligne du Guadalète le 22 septembre, la brigade *Riguoux* arriva le même jour à *Los Poblaciones*. A son départ de ce village, le 23 au matin, elle fut suivie de près par 120 cavaliers ennemis, que 25 de nos grenadiers tinrent en respect, sans qu'on fût obligé de s'arrêter.

Vers trois heures après-midi, deux régiments espagnols, qui se trouvaient à Ubrique sur la gauche de la route suivie par la colonne, évacuèrent cette localité en laissant un fort détachement d'infanterie en observation à mi-côte; le commandant *Poinchevalle* reçut l'ordre de le refouler avec le 2e bataillon du *51e*. Une légère fusillade suffit pour déterminer la retraite de l'ennemi, et à cinq heures tout avait disparu, sauf quelques paysans, qui, perchés sur des rochers, selon leur habitude, tiraient sur le bataillon. Le capitaine *André* du *51e* fut blessé et fait prisonnier dans cette escarmouche, ainsi que 2 voltigeurs.

L'espoir de voir arriver le général Cassagne, qui lui aussi devait marcher sur Xiména, et la crainte de manquer d'eau en allant plus loin, déterminèrent le général Rignoux à bivouaquer sur cette position, qui était très avantageuse et où il trouva de nombreux troupeaux.

1811. — **Combat de Xiména de la Frontera (25 septembre).**

Le lendemain 24, la brigade *Rignoux* continua sa route sur *Xiména*, le chemin était difficile et le pays couvert; de temps à autre nos soldats recevaient des coups de fusil.

1811 Après avoir essuyé le feu d'un poste de 20 hommes qui disparut aussitôt, notre avant-garde arriva, vers trois heures et demie, sur les hauteurs de Xiména. Le général Rignoux, surpris de ne voir aucune troupe ennemie, fit immédiatement reconnaître ce village par le chef de bataillon *Bizot* du *51ᵉ* et deux compagnies de voltigeurs. Xiména était totalement abandonné; un seul vieillard paralytique, qui y était resté, raconta au général Rignoux que Balleysteros était parti le matin à quatre heures en toute hâte, sur le bruit de l'arrivée des troupes françaises, et qu'il avait annoncé le projet d'aller surprendre Ronda.

Nos troupes trouvèrent dans le village 20,000 cartouches et 300 gibernes, qui furent détruites.

Cependant, ne voyant à la tombée de la nuit aucune troupe amie venir le renforcer, le général Rignoux, inquiet, forma le projet de partir le lendemain de grand matin et de se replier sur *Alcala* et *Medina Sidonia*, par où devait venir le reste de la division Godinot.

Le général Rignoux avait raison d'être inquiet, car Balleysteros, ayant appris qu'aucune colonne française n'était sortie de Medina Sidonia pour se joindre au *51ᵉ* et au 4ᵉ polonais, s'était décidé à revenir avec 6,000 hommes sur Xiména, pour nous y attaquer. Il était arrivé le 24, à neuf heures du soir, tout près de cette localité, et avait fait bivouaquer ses soldats, leur défendant de faire du feu et le moindre bruit, ajoutant « qu'il y avait à Xiména 2,500 Français qui, le lendemain, seraient tous à lui avant six heures du matin ».

Le général Rignoux, ne se doutant nullement de l'embuscade qui lui était tendue, mit ses troupes en marche le 25, au point du jour. Mais à peine l'arrière-garde était-elle sortie du village, qu'elle fut chargée par une troupe de cavaliers.

Aux premiers coups de fusil, Rignoux arrêta la brigade marchant par le flanc, et reconnut la situation : deux colonnes ennemies, d'environ 1,800 hommes chacune, marchaient sur nos derrières, tandis qu'une troisième de même

force manœuvrait sur notre flanc droit, dans le but de couper notre ligne de retraite en s'emparant des hauteurs que nous devions traverser pour gagner le chemin d'Alcala. 1811

Le général Rignoux fit immédiatement faire tête de colonne à droite par bataillon et gravir promptement ces hauteurs déjà occupées par les tirailleurs ennemis. Ici nous laissons la parole au général Rignoux, qui s'exprime ainsi dans son rapport au maréchal Soult : « J'y envoyai promp- « tement un bataillon polonais et ensuite le 2e bataillon du « *51e* (Poinchevalle). Il y avait vingt positions à défendre « avant d'arriver au sommet, je les fis occuper successi- « vement par les compagnies des deux régiments. Les « deux autres colonnes ennemies nous serraient de près, « elles firent des détachements pour marcher sur notre « gauche. Alors la fusillade s'engagea de toutes parts, les « nôtres sentaient la nécessité de faire bonne contenance, « et, pénétrés de la situation critique où ils se trouvaient, « ils ne cédaient le terrain que pied à pied. Plusieurs coups « de baïonnette furent échangés, on s'est même pris aux « cheveux dans quelques positions défendues avec beaucoup « de valeur. La colonne de droite fixait toute mon atten- « tion ; elle marchait à grands pas vers le défilé d'Alcala. « J'ordonnai au chef de bataillon *Bizot* du *51e* (1er bataillon) « de s'y porter en toute hâte et de tâcher d'y arriver avant « l'ennemi. Cet officier, qui a l'habitude de la guerre, a « exécuté mon ordre au-delà de mes espérances; il s'em- « para du sommet de la montagne, d'un bois qui y est « adossé et du défilé, avant que l'ennemi eût pu y avoir un « seul homme. La colonne de droite paraissait avoir ce « bois pour objectif; elle arrêta sa marche dès qu'elle vit « qu'il était occupé par nos troupes. Nous étions alors hors « de danger d'être coupés; nos compagnies se retirèrent « en bon ordre par échelons vers le sommet, arrêtant par « leur feu la marche des colonnes ennemies qui les sui- « vaient. Quand les dernières compagnies furent arrivées « sur le sommet, la fusillade cessa tout à coup, parce que « l'ennemi vit que le projet de la colonne de droite avait

1811 « échoué, et qu'elle devait perdre tout espoir de nous « couper.

« Nous nous arrêtâmes un instant pour rallier la gauche « de la brigade; il était midi, des bataillons entiers étaient « sans cartouches, nos soldats étaient tourmentés par la « soif et n'avaient pas touché de pain depuis deux jours; « nous ne trouvâmes de l'eau que vers trois heures. Après « nous être assurés que l'ennemi n'avait pas l'intention de « nous suivre, la brigade continua sa marche sur *Alcala*, « où elle arriva entre sept et huit heures du soir.

« *Cette affaire, Monseigneur, honore le 51e régiment* « *d'infanterie et le 4e polonais, qui ont rivalisé de courage* « *et ont exécuté les ordres avec une précision admirable et* « *un sang-froid étonnant, ils sentaient la situation critique* « *où ils se trouvaient, ils voulaient s'en tirer honorable-* « *ment et ils l'ont fait. Officiers, sous-officiers et soldats* « *méritent des éloges; j'en dois de particuliers au colonel* « *Baille, aux chefs de bataillon Bizot et Poinchevalle* (1) *du* « *51e, qui m'ont parfaitement secondé dans cette circonstance* « *difficile.* »

L'ennemi eut dans cette journée environ 400 hommes hors de combat, et la brigade *Rignoux* 150. Le lieutenant *Millon*, les sous-lieutenants *Colombard* et *Reverdy* du *51e* furent au nombre des blessés.

La brigade *Rignoux* fit séjour à *Alcala* le 26, et se rendit le 27 à *Arcos*, d'où elle alla reprendre ses anciens cantonnements sur le Guadalète, où toute la division *Godinot* se trouva de nouveau réunie : le *51e* occupa *Bornos*. A la suite de cette expédition, le colonel *Baille* fut nommé

(1) Poinchevalle (Jean-François), né à Auteuil (Oise), engagé au 9e bataillon de volontaires de la Seine-Inférieure le 26 septembre 1792, nommé sergent le même jour, capitaine le 9 décembre 1792, chef de bataillon au 30e de ligne le 28 octobre 1808, passé au 51e le 1er décembre 1809, major de la 32e demi-brigade provisoire le 10 mai 1813, lieutenant-colonel du 6e léger en 1814. — Chevalier de la Légion d'honneur.

général de brigade, et le commandant *Bizot* prit le commandement du régiment. 1811

1811. — Opérations de la division Godinot contre Balleysteros, première attaque de Tarifa (octobre).

Le 11 octobre, le *51e* quitta *Bornos* avec la division *Godinot*, qui était chargée, de concert avec la division *Barrois* et une colonne du 1er corps, commandée par *Sémelé*, de chasser le corps de *Balleysteros* des montagnes entre *Ronda* et *Saint-Roch*.

La division *Godinot* se dirigea par *Ubrique* sur *Xiména*, et, après avoir fait sa jonction avec les deux autres colonnes, elle marcha sur le camp de *Saint-Roch*, où Balleysteros avait réuni toutes ses forces. Mais à l'approche de nos troupes, ce dernier prit le parti de se retirer sous le canon de *Gibraltar*. La division *Godinot* put donc occuper le camp de *Saint-Roch* le 14 octobre, sans coup férir, et y resta quelques jours pour observer le corps de Balleysteros.

Quelques jours après, un fort détachement de troupes anglo-espagnoles débarqua à *Tarifa*, et s'en empara dans le but de seconder les opérations de Balleysteros. Le général *Godinot* prit aussitôt ses dispositions pour aller déloger ces nouveaux ennemis; mais la seule route par laquelle pouvait passer l'artillerie, suivant les bords de la mer, les vaisseaux anglais balayèrent tellement ce défilé avec leurs bordées, que Godinot fut obligé de renoncer à son entreprise avec perte d'un certain nombre d'hommes : *les deux tiers des officiers des compagnies d'élite du 51e et du 16e léger y périrent, et leurs compagnies furent presque détruites.*

Après être retourné au camp de Saint-Roch, qu'il occupa encore pendant quelques jours, le général *Godinot* se dirigea avec toute sa division sur *Séville*, et le lendemain

1811 de son arrivée, il se brûla la cervelle, à la suite d'une explication un peu vive qu'il eut avec le maréchal Soult.

1811. — Seconde expédition sur Tarifa (décembre), assaut infructueux de cette place (31 décembre).

Les avantages que l'armée du Midi retirait de l'occupation de *Tarifa* déterminèrent le maréchal Soult à faire entreprendre de nouveau le siège de cette place défendue par une garnison anglo-espagnole forte de 4,500 hommes.

Le commandement des troupes de siège fut confié au général *Leval*, qui disposait de deux divisions formant un effectif de 10,000 hommes : le *51e* fit partie, avec le 95e, de la 2e brigade (*Chasseraux*) de la 2e division commandée personnellement par le général *Leval.*

Les troupes, réunies à *Vejer,* en partirent le 9 décembre, mais, retardées dans leur marche par des pluies torrentielles qui avaient rendu les chemins impraticables, elles ne purent arriver devant Tarifa que le 20 décembre.

Après une sortie de la garnison, qui fut repoussée brillamment le 22 décembre au matin par les voltigeurs du *51e* et du 16e léger, le général Leval put faire ouvrir la tranchée pendant la nuit du 23 au 24 décembre. Notre artillerie ouvrit son feu le 29, et le 30 à midi la brèche paraissait déjà praticable. Nos soldats, sans vivres, sans abris contre la pluie qui ne cessait de tomber, ne pouvant ni se sécher, ni faire cuire leurs aliments, demandaient hautement l'assaut; le général Leval décida qu'il serait donné le lendemain.

Le 31 décembre à neuf heures du matin, les grenadiers et les voltigeurs, formés en quatre bataillons sous le commandement du général *Chasseraux,* s'élancèrent de la batterie de brèche, et s'avancèrent, sous une grêle de balles et de mitraille, le long d'un ruisseau qui conduisait directement à la brèche. La colonne, qui avait ainsi à parcourir



deux cents mètres, sur un terrain complètement détrempé 1811-1812
par la pluie, arriva en désordre au pied de la brèche, dont le talus n'était plus qu'un amas de boue et de pierres, où l'on pouvait à peine se tenir. Malgré cela, quelques braves parvinrent à le gravir, et arrivèrent presque sur le terre-plein du rempart, mais ils ne purent aller plus loin. Le mur d'enceinte, qui n'avait été battu par notre artillerie qu'à moitié de sa hauteur, formait du côté de la ville un ressaut de cinq à six mètres qu'il était impossible de franchir.

Nos intrépides soldats, après avoir résisté quelques moments au feu terrible que faisait l'ennemi, n'ayant plus l'espoir de vaincre des obstacles insurmontables, furent obligés de se replier.

Cet assaut malheureux coûta au *51e*: le capitaine *Simonel*, tué; les lieutenants *Imbert*, *Kernier* et *Lecomte*, morts des suites de leurs blessures; l'adjudant-major *Musias* et le sergent-major *Cappel* (devenu officier) blessés, plus environ 30 hommes hors de combat.

Toute la journée du 31 décembre et les deux jours suivants, la pluie tomba par torrents. La misère des soldats était à son comble; ils manquaient de pain depuis quatre jours, se trouvaient sans souliers, et n'avaient plus pour vêtements que des haillons pourris, de plus leurs cartouches étaient presque toutes avariées. Devant cette triste situation, le général Leval se décida à lever le siège.

Nos troupes, forcées d'abandonner leurs pièces de canon, commencèrent leur retraite, le 5 janvier 1812, à trois heures du matin. Elle se fit dans le plus grand ordre, bien que le mauvais temps ne discontinuât pas et que les chemins, transformés en bourbiers, fussent presque impraticables.

Les brigades se retirèrent par échelons, sous la protection de la 1re division (Barrois). La brigade *Chasseraux* (*51e* et 95e) se replia sur *Torre-Pèna*, couverte par les voltigeurs du 16e léger.

La cavalerie ennemie suivit nos troupes jusqu'à *Rio-Salado*, où elle s'arrêta devant la contenance encore imposante de nos malheureux soldats.

1812 Ainsi se termina cette expédition, qui, sous le rapport des fatigues, de la misère et des maladies, fut une des plus malheureuses de la guerre de la Péninsule.

Campagne de 1812 (Espagne).
Opérations de la division Barrois, de janvier à juillet 1812.
1812. — Blocus de Cadix (janvier-mars); le major Taillé nommé colonel du 51e (5 mai).

Au mois de janvier 1812, le *51e* (1er, 2e et 3e bataillons), commandé par le major *Douarche*, comptait 1,742 hommes et 44 officiers; il faisait partie, avec le 54e, de la 2e brigade (Avy) de la 2e division (*Barrois*) de l'armée du Midi toujours commandée par *Soult*.

Pendant les mois de janvier, février et mars, le *régiment* prit part avec la division Barrois au blocus de *Cadix;* il était en position à *Puerto-Réal*. Au nombre des blessés qu'il eut dans différents petits combats livrés pendant cette période, nous citerons le sous-lieutenant *Genty*, qui mourut des suites de ses blessures, et le sergent *Rouyre* (devenu officier).

Au commencement d'avril, le régiment quitta le blocus de Cadix, et se porta, avec la division Barrois, à marches forcées sur *Badajoz*, que Soult voulait essayer de sauver. Malheureusement il était trop tard; arrivées à *Llerena*, nos troupes apprirent la chute de *Badajoz*, qui venait d'être pris d'assaut le 7 avril. La division Barrois revint par *Lora del Rio* à *Séville*, où elle arriva le 13 avril.

Le 5 mai 1812, le major *Taillé* du 117e fut nommé *colonel du 51e*.

Pendant les mois de mai et de juin, la division manœuvra avec le 5e corps (d'Erlon) sur la rive gauche de la Guadiana, dans le but de tenir en respect l'armée ennemie, puis se replia sur les limites de l'Estramadure et de la province de Cordoue, vers Fuente-Ovejuna.

1812. — Evacuation de l'Andalousie par l'armée du Midi (août). Sa retraite sur Valence (août-septembre).

Les affaires prenaient une tournure désastreuse en 1812
Espagne ; après la défaite de Marmont aux *Arapiles* (12 juillet), Wellington marcha sur Madrid, et y entra sans obstacle. A cette nouvelle, Soult abandonna le blocus de Cadix et l'Andalousie, pour se replier dans le royaume de *Valence*, et y faire sa jonction avec Joseph, vers la fin de septembre.

Cette marche, pendant laquelle l'armée du Midi ne fut inquiétée par aucun parti ennemi, avait été toutefois très pénible ; le *51e* perdit quelques hommes de la fièvre jaune, qui régnait dans ces contrées.

1812. — Marche de l'armée du Midi sur Madrid (octobre). Poursuite de l'armée anglo-portugaise, combat d'arrière-garde aux Arapiles (15 novembre).

Du royaume de Valence, l'armée du Midi poursuivit sa marche, par *Ocana* et *Aranjuez*, sur *Madrid*, d'où elle chassa les Anglais au commencement de novembre.

Ayant fait sa jonction avec l'armée du Portugal, le 7 novembre, l'armée du Midi attaqua, le 9, les avant-postes ennemis, et les rejeta dans *Alba de Tormès*.

Le 15 novembre, une bataille allait s'engager près des *Arapiles*, lorsque Wellington décampa, en sacrifiant son arrière-garde, et alla occuper *Ciudad-Rodrigo*. Soult poursuivit l'armée alliée jusqu'à deux lieues de cette ville, et ramassa quelques milliers de prisonniers.

La campagne de 1812 était terminée; nos troupes allèrent occuper des cantonnements entre le *Duero* et le *Tage*.

La division *Barrois* passa, à cette époque, à l'armée du centre, commandée par le comte *d'Erlon*, et occupa *Ségovie* et les environs.

CAMPAGNE DE 1813 EN ESPAGNE.

1813. — Le 51ᵉ à Madrid et à Sépulvéda (janvier-juin). Retour en France des cadres des 2ᵉ et 3ᵉ bataillons (avril).

1813 Soult ayant été rappelé par l'empereur pour prendre une part active à la nouvelle campagne qui allait s'ouvrir en Allemagne, le roi Joseph prit le commandement de l'armée d'Espagne, composée des armées du Portugal, du centre et de l'Andalousie. Le *51ᵉ* (1ᵉʳ, 2ᵉ et 3ᵉ bataillons), fort de 1,927 hommes et 38 officiers, occupait *Madrid;* il faisait toujours partie de la 2ᵉ brigade (Vichery) de la 2ᵉ division (Cassagne) de l'armée du centre (d'Erlon).

Pendant le printemps de 1813, le régiment ne prit part à aucune action de guerre importante ; il quitta Madrid au mois de mars, pour se porter, avec sa division, sur *Sépulvéda*, à la rencontre d'un corps de partisans commandé par l'empécinado. Mais ce dernier s'étant retiré à l'approche de nos troupes, celles-ci entrèrent sans coup férir à Sépulvéda, où elle tinrent garnison. Au nombre des quelques blessés que le *51ᵉ* eut dans cette expédition, se trouve l'adjudant *Tanton* (devenu officier).

Au mois d'avril, les soldats des 2ᵉ et 3ᵉ bataillons du *51ᵉ* furent incorporés dans le 1ᵉʳ, et les cadres de ces bataillons rentrèrent en France. Le 1ᵉʳ bataillon (capitaine Sognot) resta seul en Espagne, avec l'état-major du régiment, sous le commandement du colonel *Taillé*, et compta dès lors 1,218 hommes et 15 officiers.

1813. — Retraite de l'armée française de Madrid sur l'Ebre (juin), bataille de Vittoria (21 juin), nos troupes évacuent le territoire espagnol (fin juin).

Encouragé par l'inaction de l'armée française, Wellington, dont les troupes étaient cantonnées dans la province portu-

gaise de Tras-os-Montes, se détermina, vers le 20 mai, à prendre l'offensive et à manœuvrer de manière à tourner la ligne occupée par les Français sur le Duero. 1813

Par suite de ce mouvement offensif, l'armée française évacua Madrid, et commença son mouvement de retraite sur l'Èbre le 3 juin, en passant par Burgos et Paucorbo. Après avoir pris position sur l'Ebre le 16 juin, nos troupes se portèrent, le 19, sur *Vittoria*, et prirent les positions suivantes : l'armée du Midi sur les hauteurs en avant d'Arinez, au sud-ouest de Vittoria, sa droite appuyée à la Zadorra ; *l'armée du centre* en deuxième ligne, à la hauteur du village de *Gomecha*, gardant les routes de Trevino et de Logrono; l'armée du Portugal en troisième ligne, sur les hauteurs de Zuazo. L'effectif de toutes ces troupes ne dépassait pas 45,000 hommes.

Dans la soirée du 20 juin, Wellington, qui disposait de 80,000 hommes, se prépara pour une action générale, et le lendemain, à la pointe du jour, il fit avancer ses troupes sur les hauteurs qui les séparaient de l'armée française. Les positions occupées par cette dernière étaient les mêmes que le 19 juin pour les armées du centre et du Midi; le corps de Reille seul (armée de Portugal), avait quitté Zuazo pour se porter à Aranjuez, sur la rive droite de la Zadorra.

Vers huit heures du matin, l'armée alliée commença son attaque, en manœuvrant sur le flanc droit de l'armée du Midi, dans le but évident de franchir la Zadorra à *Tréfuentes*, pour la tourner. Le comte d'Erlon, apprenant ce mouvement, porta de suite à Tréfuentes les divisions Darmagnac et *Cassagne*, cette dernière en réserve. Ces deux divisions furent établies parallèlement à la Zadorra et perpendiculairement à l'aile droite de l'armée du Midi ; elles formaient donc un crochet défensif à droite. L'action fut très vive sur ce point; mais bientôt l'ennemi, ayant pu franchir la Zadorra et s'emparer d'un mamelon qui séparait les armées du Midi et du centre, descendit avec des forces considérables dans la plaine, et déborda la gauche des troupes du comte d'Erlon. La position de l'armée du centre n'était plus tenable ; elle exécuta aussitôt un chan-

1813 gement de front en arrière de son aile droite, et alla prendre position plus en arrière, en avant de *Zuazo*, la division *Cassagne* à droite, la division Darmagnac à gauche de ce village, près duquel le général Tirlet avait fait placer 30 pièces de canon. L'ennemi suivit l'armée du centre dans ce petit mouvement rétrograde qui se fit en bon ordre, et l'attaqua avec vigueur. Mais après une lutte très vive, à laquelle le *51e* prit part, les colonnes ennemies, écrasées par les feux de l'artillerie et de l'infanterie, durent renoncer à leur entreprise. Une nouvelle attaque, prononcée par la réserve ennemie sur l'aile droite de l'armée du centre, au village de *Crispijana,* n'eut pas plus de succès. Malheureusement, pendant que les divisions Cassagne et Darmagnac résistaient ainsi aux efforts réitérés de l'ennemi, l'armée du Midi, forcée dans ses positions, battait en retraite.

Dès lors, l'*armée du centre,* ayant son flanc gauche découvert, commença à se replier sur la droite de *Vittoria,* vers sept heures du soir. Après une marche très pénible à travers des champs coupés de fossés nombreux et très profonds, où notre artillerie fut obligée d'abandonner ses pièces, les troupes du comte d'Erlon arrivèrent à *Salvatierra,* où elles passèrent la nuit.

L'armée alliée perdit dans cette bataille environ 5,000 hommes. Notre perte en tués, blessés et prisonniers fut de 6,960 hommes; 150 pièces de canon, 415 caissons, 1,500 voitures de bagages et tous les équipages du roi tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Au nombre des blessés du *51e*, nous citerons les capitaines *Castaingt* et *Donnié* (ce dernier fut fait prisonnier), le lieutenant *Klein* et le sous-lieutenant *Delaplace.*

Le lendemain, l'armée française continua son mouvement de retraite sur *Pampelune* et les Pyrénées, couverte par les divisions *Cassagne* et Darmagnac, qui, formant alternativement l'arrière-garde, prirent position le 22 juin à *Alsasua,* le 23 à *Lacunza,* et le 24 à *Sorauren.* Les pertes subies par ces deux divisions, pendant ces trois dernières journées, furent très faibles.

De Sorauren, l'armée du centre se dirigea par *Lanz* sur

Elisondo, où elle séjourna du 26 juin au 3 juillet, elle se rendit ensuite, le 4 juillet, à *Ainhoué*, le 5 à *Saint-Pée*, et après s'être portée le 7 à *Mendionde*, elle revint le même jour à *Ainhoué*, et se rendit le 9 à *Espelette*, où elle resta jusqu'au 24 juillet. 1813

Nouvelle organisation de l'armée d'Espagne en juillet 1813.

A la nouvelle de la défaite de nos troupes à Vittoria, Soult, qui était employé à l'armée d'Allemagne, fut rappelé sur les Pyrénées et investi par Napoléon du commandement des armées d'Espagne avec un pouvoir illimité. Arrivé en toute hâte à Bayonne, le 12 juillet, il s'attacha à rétablir la discipline dans l'armée et à lui rendre la force morale que les revers lui avaient fait perdre. Il lui donna une nouvelle organisation, d'après laquelle l'infanterie fut répartie en neuf divisions et une réserve : l'aile droite fut mise sous les ordres de Reille, le centre sous ceux du comte d'Erlon, l'aile gauche fut confiée au général Clausel.

Le *51e* (1er bataillon), qui comptait 1,145 hommes et 11 officiers, fit partie, avec le 54e et le 75e, de la 2e brigade *(Gruardet)* de la 2e division *(Darmagnac)* (1), qui, avec les 3e et 6e divisions, formait le *corps du centre* (d'Erlon).

1813. — L'armée française reprend l'offensive; prise du col de Maya (25 juillet).

L'armée alliée nous avait suivis sur les Pyrénées, dont elle occupait les différents passages, depuis le col de Roncevaux jusqu'à la mer. L'armée française s'étendait de Saint-Jean-Pied-de-Port à la Bidassoa. Ayant reçu l'ordre

(1) La division Darmagnac comprenait le 16e léger, les 8e, 28e, 51e, 54e et 75e régiments de ligne.

1813 de l'empereur de reprendre l'offensive, afin de débloquer Pampelune assiégée par l'armée ennemie, Soult rassembla les divisions de l'aile droite et de l'aile gauche à Saint-Jean-Pied-de-Port, du 20 au 24 juillet, et donna l'ordre au comte *d'Erlon* de s'emparer du col de *Maya*, puis de déboucher dans la vallée de Bastan, pour faire sa jonction avec l'aile droite et l'aile gauche, qui devaient déboucher sur Pampelune par Roncevaux.

Le 25 juillet, jour fixé pour l'attaque, toutes les divisions françaises reçurent pour quatre jours de vivres, et se mirent en marche. Les avant-gardes des deux corps de Reille et de Clausel, qui étaient sous les ordres immédiats de Soult, enlevèrent les premières positions de l'ennemi, et débouchèrent dans la vallée de Roncevaux, tandis que de son côté le comte d'Erlon se dirigeait sur le col de Maya.

La position de *Maya,* qui peut être regardée comme inexpugnable, lorsqu'elle est défendue par de bonnes troupes, était occupée par les 2e et 7e divisions anglaises sous les ordres du général Hill. Ce dernier avait sa droite appuyée à un rocher escarpé appelé le Gorospile, véritable citadelle, d'où l'on pouvait battre, à portée de pistolet, l'unique chemin étroit qui accédait à la principale position de l'ennemi. Reconnaissant l'impossibilité d'enlever de front ce rocher, clef de la position, le comte d'Erlon résolut de le tourner par la droite. La division *Darmagnac,* qui avait quitté le camp d'Espelette avant le jour, pour venir se former au-dessous du mont Darrain, en se défilant des vues de l'ennemi, fut chargée de ce mouvement tournant. Tous les voltigeurs de cette division, réunis en un seul corps, quittèrent leurs sacs, et, suivis des régiments qui marchaient par le flanc, ils commencèrent le mouvement, en marchant toujours sur le revers de la montagne.

Nos voltigeurs gravirent avec la plus grande intrépidité la colline la plus rapprochée du rocher, chassant devant eux les postes ennemis, puis après avoir franchi un ravin très profond, ils montèrent à l'assaut du rocher avec un entrain remarquable. Ces soldats d'élite furent repoussés

plusieurs fois, mais enfin leur intrépidité surmonta tous les obstacles, et le rocher fut emporté de vive force. 1813

Maîtres du rocher, les voltigeurs poursuivirent de mamelon en mamelon l'ennemi qui se repliait sur sa gauche, et lui enlevèrent 4 pièces de canon qu'il avait mises en batterie pour couvrir sa retraite. La fusillade se prolongea jusqu'à neuf heures du soir, heure à laquelle nos troupes restèrent maîtresses de toutes les positions ennemies.

Les Anglais eurent 3,500 hommes tués, blessés ou prisonniers, et perdirent 5 pièces de canon. La division *Darmagnac* eut 1,400 hommes, tués ou blessés. Le *51e* fut cruellement éprouvé; ***il eut 8 officiers sur 11 mis hors de combat :*** le colonel *Taillé* fut tué à la tête du régiment ainsi que le capitaine *Charpentier* ; le capitaine ***Mars*** et le lieutenant ***Viaud*** moururent des suites de leurs blessures ; les lieutenants *Colombard* et *Courtillier,* les sous-lieutenants *Rondot* et *Jupin* furent blessés ; les pertes en hommes de troupe s'élevèrent à environ 100 tués ou blessés. Parmi ces derniers figure le sergent *Reverchon* (plus tard officier).

« Cette affaire, qu'on peut mettre au nombre des plus vigoureuses qu'on ait vues à la guerre, fait beaucoup d'honneur à toutes les troupes qui y ont pris part et surtout à la division *Darmagnac* » (comte d'Erlon).

Le comte d'Erlon laissa ses troupes en position sur le col de Maya, dans la nuit du 25 au 26 juillet, puis il chercha à opérer sa jonction avec le gros de l'armée française, en se dirigeant, par *Lanz* et *Ostiz*, sur *Pampelune*. Malheureusement il arriva trop tard ; les corps de Reille et de Clausel venaient d'être battus le 27, à Sorauren, par des forces supérieures.

Le 30 juillet, le comte d'Erlon reçut l'ordre de Soult de se porter sur *Lizoso*, et d'attaquer le général Hill, qui avait pris position sur les hauteurs en arrière du village de *Gorroux*. Après un combat très vif, les divisions *Darmagnac* et Abbé enlevèrent ce village, et poursuivirent les troupes

1813 du général Hill jusqu'à Arostéguy. Le *51e* ne perdit que quelques hommes dans cette affaire.

Comme on le voit, la situation des Français n'était pas désespérée, mais les progrès de Wellington dans la vallée de Lanz et le manque de vivres et de munitions déterminèrent Soult à battre en retraite sur San Estevan par le col d'Arraiz. La retraite commença le 31 juillet, dans la nuit, sous la protection des divisions du comte d'Erlon, qui prirent position au pied du col d'*Arraiz*, pour arrêter l'ennemi. Celui-ci, dont la plupart des soldats étaient ivres, tenta de s'emparer de la position occupée par la division *Darmagnac*, mais il fut repoussé à la baïonnette.

Le 1er août, le corps du comte d'Erlon suivit le mouvement de l'aile droite dans la vallée de la Bidassoa, pour se retirer sur Echalar, et, le 2, la division *Darmagnac* alla prendre position, avec la division Maransin, en arrière *d'Ainhoué*.

Ainsi se termina cette marche sur Pampelune, qui avait coûté à l'armée française 8,000 hommes hors de combat. Le but de cette expédition était manqué; Pampelune restait bloquée par l'ennemi.

Le *51e* (1er bataillon), commandé par le capitaine *Sognot*, resta pendant tout le mois d'août au camp d'Ainhoué; il avait à la fin de ce mois : 13 officiers et 821 hommes, à l'effectif présent; 1 officier et 257 hommes détachés à l'armée d'Aragon (Suchet), 9 officiers et 405 hommes à l'hôpital.

1813. — L'armée française prend de nouveau l'offensive; affaire du passage de la Bidassoa au-dessous de Berra (31 août).

A la fin du mois d'août, Soult résolut de prendre de nouveau l'offensive, pour essayer de débloquer Saint-Sébastien assiégée par l'armée alliée. Dans ce but, deux fortes colonnes d'attaque furent formées en avant d'Ascain, dans la nuit du 30 au 31 août; l'une commandée par le général

Reille, l'autre sous les ordres du général *Clausel* et composée 1813
des divisions *Darmagnac*, Taupin, Vandermaessen et Maransin.

Le 31 août au matin, les quatre divisions de *Clausel* franchirent la Bidassoa au-dessous de *Berra*, et attaquèrent le col du même nom. Les alliés, abordés de front et tournés en même temps, se virent contraints d'abandonner ce col après des pertes énormes. Malheureusement, l'insuccès du général Reille sur le centre de la ligne ennemie força le général Clausel à battre en retraite et à repasser la Bidassoa. Cette rivière, ayant été subitement grossie par un violent orage, n'était plus guéable; il fallut pour la franchir, la remonter jusqu'au pont de Berra. Ce dernier était couvert du côté de l'Espagne par un fortin qui en formait la tête, et dont on avait négligé de débusquer l'ennemi la veille. Nos malheureux soldats furent donc obligés de défiler sur ce passage étroit, pendant que l'ennemi, faisant feu par les créneaux du fort, n'avait que l'embarras du choix de ses victimes. La perte de 2,000 Français paya un oubli trop funeste.

Cette journée coûta au *51e* 142 hommes hors de combat, dont 20 tués: le sous-lieutenant *Patigny* fut tué, le capitaine *Bertrand* et le lieutenant *Savary* furent grièvement blessés et moururent quelques jours après des suites de leurs blessures. (1)

(1) Les pertes que l'armée française avait éprouvées depuis quelque temps en officiers supérieurs et subalternes, surtout le 25 juillet, où, on se le rappelle, le 51e avait eu huit officiers sur onze hors de combat, émurent le maréchal Soult, qui en rechercha les causes et recueillit à ce sujet les renseignements suivants que nous croyons intéressant de reproduire: « Il existe dans l'armée anglaise un bataillon du 60e régiment fort de dix compagnies, qui n'est jamais réuni, et qui fournit une compagnie à chaque division d'infanterie. Les hommes de ce bataillon sont armés de carabines et choisis parmi les tireurs d'élite; ils font le service d'éclaireurs, et, dans les combats ils ont ordre de tirer de préférence sur les officiers et particulièrement sur les officiers supérieurs et les généraux.

1813 Le 2 septembre, l'armée française reprit ses anciennes positions; la division *Darmagnac* rentra au camp d'*Ainhoué*.

1813. — La division Darmagnac au camp d'Ainhoué (septembre-novembre), le major Douarche nommé colonel du 51e (19 septembre). Affaires du 8 octobre et du 10 novembre 1813.

Au commencement de septembre 1813, le *51e* (1er bataillon) avait un effectif bien réduit; il ne comptait plus que 8 officiers et 679 hommes; il avait à l'hôpital 14 officiers et 522 hommes.

Le 19 septembre, le major *Douarche* fut nommé colonel du *51e*, en remplacement du colonel Taillé, tué le 25 juillet.

Tout le mois de septembre se passa sans incident remarquable; nos soldats furent employés à construire ou à remettre en état plusieurs ouvrages en terre. Cette opération était d'autant plus urgente que, Saint-Sébastien étant tombée au pouvoir des alliés le 9 septembre, ceux-ci pouvaient d'un moment à l'autre envahir la France.

Le 8 octobre, en effet, l'armée alliée franchit la Bidassoa, et attaqua toutes nos positions. La division *Darmagnac* était aux avant-postes, sur la Nivelle, en avant d'Ainhoué; elle fut assaillie par les Anglo-Portugais, et allait être forcée

---

Aussi a-t-il été remarqué que dans une affaire, lorsqu'un officier supérieur est dans le cas de se porter en avant, soit pour observer, soit pour diriger sa troupe, il est ordinairement atteint, à moins qu'il n'ait pas été reconnu. Cette manière de faire la guerre et de nuire à son ennemi nous est très désavantageuse. Les pertes en officiers sont si considérables, qu'après deux affaires ils sont ordinairement tous hors de combat; j'ai vu des bataillons qui ont eu des officiers tués ou blessés dans la proportion de un sur huit hommes, j'ai vu aussi des bataillons réduits à deux ou trois officiers, quoiqu'ils n'eussent pas le sixième de leurs hommes hors de combat. » (Soult.)

de se replier, quand elle fut renforcée par la division Darricau. L'ennemi dut rentrer dans ses positions du matin avec une perte de 400 hommes. Le *51e* eut dans cette journée 1 officier et 2 hommes tués. 1813

Un renfort de 30,000 conscrits étant venu réparer les pertes que l'armée française avait éprouvées dans les affaires précédentes, Soult pressa l'instruction de ces nouvelles troupes, et passa tout le mois d'octobre à fortifier la ligne que nous occupions encore dans les Pyrénées, de Saint-Jean-de-Luz à Ainhoué.

Le *51e* (1er bataillon), fort maintenant de 17 officiers et 737 hommes, occupait toujours le camp d'Ainhoué avec les autres régiments de la division Darmagnac.

A la fin d'octobre, le 31, Pampelune capitula; Wellington songea alors à reprendre l'offensive. Le 10 novembre, au point du jour, les avant-postes français furent attaqués; la division *Darmagnac* opposa d'abord une résistance énergique, mais cédant bientôt au nombre, elle fut forcée d'abandonner le camp d'*Ainhoué* et de se replier sur *Ustaritz*. Le sous-lieutenant *Joly* et l'adjudant *Ossaye* (plus tard officier) du *51e* furent au nombre des blessés.

Par suite de cet insuccès, l'armée française prit une nouvelle position défensive derrière la Nive; la division Darmagnac fut établie à *Villefranque*.

La fin du mois de novembre se passa sans action de guerre.

Le 25 novembre, le chef de bataillon *Sognot*, promu à ce grade le 18 octobre 1813, reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur, en récompense des brillants services qu'il avait rendus à la tête de son bataillon depuis le printemps de cette année.

1813. — Affaire du 9 décembre à Villefranque.

Après avoir donné un mois de repos à ses troupes, Wellington résolut de porter sa droite au-delà de la Nive et de

1813 l'étendre jusqu'à l'Adour. Le 9 décembre, au point du jour, un grand feu allumé sur une hauteur donna le signal de l'attaque aux troupes alliés réparties sur la rive gauche de la Nive.

Le *51*e (1er bataillon), qui se trouvait alors devant Ustaritz avec deux autres bataillons, rallia aussitôt la division *Darmagnac* en position sur le plateau de *Villefranque*. Les troupes de Darmagnac défendirent ce plateau avec opiniâtreté, mais accablées par le nombre, elles durent l'abandonner après avoir infligé des pertes énormes à l'ennemi. Le capitaine *Castaingt* et l'adjudant-major *Delaplace* du *51*e furent blessés dans ce combat.

1813. — **Bataille de Saint-Pierre-d'Yrube** (13 **décembre**).

Soult, après avoir repoussé dans la journée du 10 le corps du général Hope jusqu'à Biarritz, résolut ensuite d'aborder les Anglo-Portugais par la rive droite de la Nive et de les attaquer à *Saint-Pierre-d'Yrube*. En conséquence les divisions *Darmagnac*, Abbé, Foy, Darricau et Maransin s'ébranlèrent dans la nuit du 12 au 13 décembre, sous les ordres du comte d'Erlon, et, se portant par Bayonne sur la rive droite de la Nive, elles vinrent camper avant le jour au bas de Saint-Pierre-d'Yrube.

Le 13, à sept heures du matin, la division Abbé attaqua la position ennemie de front, tandis que la division *Darmagnac* s'emparait de la montagne de *Partouharis* et se portait sur *Saint-Jean-vieux-Mouguère*, pour attaquer la droite ennemie. L'action fut menée avec vigueur; l'ennemi allait plier, quand il reçut des renforts qui lui permirent de rétablir son ordre de bataille. Le comte d'Erlon, voyant que la division Abbé allait être écrasée à son tour si elle n'était pas soutenue, donna l'ordre au général Darmagnac de déployer le *51*e, le 54e et le 75e sur la route de Saint-Jean-pied-de-Port, et de les porter au secours de cette division. Ces régiments se mirent en marche sous les ordres du

général *Gruardet*, mais gênés dans leurs mouvements par 1813-1814
la quantité énorme de blessés qui se détachait des troupes de première ligne, ils arrivèrent trop tard, et la division Abbé fut obligée de se replier. A la vue des troupes qui battaient en retraite, le *51e* et les deux autres bataillons de Gruardet montrèrent un peu d'hésitation, mais aussitôt Soult s'élança au milieu de leurs rangs, et leur rappelant leurs triomphes passés, la honte de voir une armée anglaise sur le territoire français, parvint à ranimer leur courage. Ces trois régiments arrêtèrent l'élan de l'ennemi, et se battirent avec un acharnement admirable jusqu'au soir.

La bataille de Saint-Pierre-d'Yrube est une des plus sanglantes que l'armée française d'Espagne ait livrées, et cependant demeura sans résultats. L'ennemi perdit 8,000 hommes, et les Français 6,000.

Le *51e* eut 115 hommes hors de combat; parmi les blessés étaient les capitaines *Klein* et *Courtillier*, les lieutenants *Ripho* et *Jupin*, les sous-lieutenants *Schmitz* et *Paubert*.

A la suite de cette bataille, Wellington établit sa gauche à Ustaritz, son centre sur la Nive, et sa droite sur l'Adour. Les troupes françaises occupèrent une courbe de Saint-Jean-pied-de-Port à Bayonne par Peyrehorade ; la division *Darmagnac* fut installée à *Saint-Laurent*.

Le 4 janvier 1814, le colonel Douarche du *51e* fut récompensé de sa brillante conduite dans les dernières affaires de 1813 par la croix d'officier de la Légion d'honneur ; il laissa le commandement du 1er bataillon au commandant Sognot, et se rendit au dépôt à Lille.

LE 51e (1er BATAILLON) A L'ARMÉE DES PYRÉNÉES ; CAMPAGNE DE 1814

1814. — Bataille d'Orthez (28 février).

Après avoir passé tout le mois de janvier 1814 dans l'inaction, Wellington se décida à prendre l'offensive vers

1814 le 15 février, et passa l'Adour pour attaquer l'armée française. Celle-ci, ne pouvant espérer, vu son infériorité numérique, se maintenir sur ses positions, se replia sur *Orthez*, où elle s'établit le 26 février : l'aile droite s'appuyait au village de Saint-Boès, les divisions Foy et *Darmagnac* étaient au centre à cheval sur la route de Bayonne, l'aile gauche occupait Orthez. Malgré des efforts héroïques, nos troupes ne purent encore arrêter là le flot envahisseur de nos ennemis, et battirent en retraite sur *Sault de Navailles*.

Les alliés avaient 2,300 hommes hors de combat, et les Français 2,500; le *51e*, qui était resté en réserve, n'eut que des pertes insignifiantes.

Après quelques heures de repos à Sault de Navailles, les troupes de Soult continuèrent leur retraite sur *Hagetmau*, *Saint-Sever* et *Aire*.

Elles prirent position aux environs de cette ville, pour faciliter l'évacuation des magasins de riz et de farine qui s'y trouvaient, et soutinrent avec honneur un combat dans lequel le *51e* eut une vingtaine d'hommes tués ou blessés.

BATAILLE DE TOULOUSE

(10 avril 1814).

Le 2 mars, l'évacuation des magasins d'Aire étant terminée, l'armée française continua à battre en retraite, et se dirigea sur Tarbes. Après avoir encore livré quelques combats d'arrière-garde, nos troupes arrivèrent le 24 mars sous les murs de *Toulouse*, où Soult était décidé à tenter encore une fois le sort des armes contre les 65,000 ennemis qui le poursuivaient.

L'armée française, que Soult avait un peu réorganisée, ne comptait que 33,000 hommes. Le *51e* (1er bataillon), commandé par le chef de bataillon *Sognot*, faisait toujours partie de la 2e division (Darmagnac) du corps du comte



d'Erlon, mais il appartenait maintenant, avec le 31e léger 1814
et le 75e de ligne, à la 1re brigade (Le Seur); son effectif était de 620 hommes.

Pour compenser un peu son infériorité numérique, Soult se hâta de faire construire des retranchements et des redoutes, particulièrement sur les hauteurs de Calvinet et de Montaudran, qui dominent Toulouse à l'Est.

Les alliés, résolus à nous attaquer par la rive droite de la Garonne, passèrent ce fleuve dans les premiers jours d'avril, et, le 10 au matin, leurs forces s'ébranlèrent sur tous les points.

L'armée française appuyait sa droite à l'Ers, et sa gauche au canal du Languedoc, le gros des forces de Soult occupait le plateau de Calvinet, couvrant Toulouse à l'Est; le *51e* avait été détaché de la division Darmagnac, et occupait les hauteurs de *Montaudran*, à l'extrême droite.

La bataille, engagée à six heures du matin, laissait peu d'espoir de succès à Wellington, quand, vers midi, Béresford vint s'établir avec deux divisions en arrière de notre aile droite, au pied de la colline de Montaudran, dans le but d'enlever cette position et de prendre ensuite en flanc les troupes qui occupaient les redoutes du plateau de Calvinet.

S'apercevant de ce mouvement, Soult prescrivit aussitôt à la division Taupin, soutenue par le *51e* et le 75e, de marcher à la rencontre des troupes de Béresford, pour essayer de les couper du reste de l'armée alliée.

La division Taupin se mit en marche en colonne serrée sur la route de Caraman, mais arrivée à cent pas des Anglais, elle reçut l'ordre de se jeter à gauche de la chaussée, afin de donner passage au 13e chasseurs qui allait exécuter une charge. Cette manœuvre, exécutée si près et en face de l'ennemi, causa un instant de flottement, dont celui-ci profita pour prévenir le choc et reprendre l'offensive. La division Taupin est culbutée, le *51e* et le 75e, qui s'étaient formés en potence sur le flanc droit des divisions de Béresford, s'avancent alors contre les colonnes

1814 assaillantes, mais ils sont écrasés à leur tour et mis en fuite.

C'est à ce moment que le général *Taupin*, cherchant à rallier les fuyards, fut frappé mortellement. A partir de ce moment, la bataille était perdue pour nous; nos soldats cependant continuèrent à lutter jusqu'à sept heures du soir. Mais il fallut céder au nombre et se replier sur les faubourgs de la ville.

Les alliés eurent 4,400 hommes tués ou blessés, et les Français 3,200. Le *51e* eut le sous-lieutenant *Abadie* tué; le capitaine *Courtillier*, les lieutenants *Faudoas* et *Joly* blessés.

L'armée française se replia sur Castelnaudary, dans la nuit du 11 au 12, sous la protection des divisions du comte d'Erlon, et les alliés prirent possession de Toulouse.

Soult avait l'intention de gagner Montpellier, pour opérer sa jonction avec Suchet, qui venait de repasser les Pyrénées avec 14,000 hommes, quand il apprit l'*abdication de l'empereur*, et reçut l'ordre du gouvernement provisoire de signer le 19 avril un armistice avec Wellington.

L'armée des Pyrénées fut passée en revue, à la fin d'avril, par le duc d'Angoulême, et dissoute quelque temps après.

Le 1er bataillon du *51e*, qui occupait *Puylaurens* depuis la cessation des hostilités, se dirigea sur *Lille*, où se trouvaient les 5e et 6e bataillons du régiment, et y arriva le 26 juillet 1814.

CHAPITRE V

Le 4e bataillon du 51e de mai 1809 à avril 1812. — Campagne de 1812 en Russie, le 4e bataillon fait prisonnier au combat de Borisow (28 novembre 1812). — Campagne de 1813 en Allemagne; les 3e et 4e bataillons (2e formation) du 51e au 1er corps de la grande armée, affaire de Pirna (26-27 août 1813), bataille de Kulm (30 août 1813); défense de Dresde (octobre-novembre 1813), les 3e et 4e bataillons faits prisonniers le 11 novembre 1813. — Le 2e bataillon du 51e en Allemagne et en Hollande (1813-1814), Leipzig (16-18 octobre 1813), combats d'Arnheim (25 et 30 novembre 1813), blocus de Wesel (janvier-mai 1814). — Le 4e bataillon (3e formation) en Hollande (1813-1814); surprise de Berg-op-Zoom par les Anglais, belle défense de la garnison de cette place (8-9 mars 1814). — Le 6e bataillon du 51e à l'armée du Nord (janvier-mai 1814), combat de Courtray (31 mars 1814). — Le 5e bataillon du 51e (dépôt) de 1808 à 1814. — Le 51e devient 47e (6 août 1814), le baron Rignon, colonel du régiment (7 août 1814).

Le 4e bataillon du 51e de mai 1809 à avril 1812.

Rentré en France au mois de mai 1809, le *4e bataillon du 51e*, qui avait versé ses hommes dans les bataillons du régiment restés en Espagne, fut complété à Lille avec les recrues de la dernière levée provenant de la Mayenne.

Ce bataillon (Ducosso) occupa *la tête de Flandre,* un des forts d'Anvers, pendant le reste de l'année 1809, revint en 1810 tenir garnison à *Lille,* et en repartit en juillet 1811, pour se rendre au camp de *Boulogne,* où il resta jusqu'au mois d'avril 1812.

CAMPAGNE DE 1812 EN RUSSIE.

Le 4e bataillon du 51e au 9e corps de la grande armée.

1812 Au commencement d'avril 1812, le *4e bataillon du 51e (Dupetit)*, fort de 725 hommes et 20 officiers, fut désigné pour faire partie, avec les quatrièmes bataillons des 36e et 55e de ligne, de la 2e brigade *(Blamont)* de la 12e division (1) *(Partouneaux)* qui, avec les 26e et 28e divisions d'infanterie et une division de cavalerie légère, allait former le 9e corps commandé par *Victor*. Ce corps, composé d'excellentes troupes formant un effectif de 38,000 hommes, était destiné à garder l'Allemagne de l'Elbe à l'Oder; il formait la réserve de la grande armée, avec laquelle Napoléon s'apprêtait à fondre sur la Russie.

Parti du camp de Boulogne le 22 avril 1812, le 4e bataillon passa par *Wesel, Magdebourg, Brandebourg*, et arriva le 7 juin à *Berlin*, où se réunissait le 9e corps.

Après avoir occupé successivement *Berlin, Stettin* et *Marienbourg*, le 9e corps se porta à la fin de juillet sur *Tilsitt*, où il resta en observation derrière le Niémen, jusqu'au commencement de septembre.

Cependant, Napoléon, qui avait franchi le Niémen vers le 24 juin, marchait sur Moscou; voulant assurer ses communications avec Wilna, où des approvisionnements considérables avaient été réunis, il donna l'ordre à Victor de se rendre à *Smolensk*. En exécution de cet ordre, le 9e corps franchit le Niémen à *Kowno* le 4 septembre, et se dirigea par *Wilna* et *Minsk* sur *Smolensk*, où il arriva le 21 sep-

(1) La division Partouneaux comptait 15,000 hommes; elle comprenait les 10e et 29e régiments d'infanterie légère, les quatrièmes bataillons des 36e, 44e, 51e, 55e, 125e et 126e régiments de ligne.

Les 26e et 28e divisions étaient commandées, la première par Daendels, et la seconde par Girard.

tembre. Au bout de quelques jours, Victor, éprouvant trop 1812
de difficultés pour faire vivre ses troupes, élargit les cantonnements ; la division *Partouneaux* fut envoyée à *Micislaw,* où elle arriva le 14 octobre.

A peine ce mouvement de troupes était-il terminé, que le 9e corps dut se porter le 17 octobre vers *Sienno*, pour couvrir *Wittepsk* menacé par *Wittgenstein,* qui venait de prendre position sur la Dwina, après avoir battu les 2e et 6e corps (Gouvion Saint-Cyr).

Mouvements du 9e corps en Lithuanie du 10 au 26 novembre 1812; affaire du 13 novembre, combat de Smoliany (14 novembre).

Sur ces entrefaites, la grande armée, partie de Moscou le 18 octobre, battait en retraite sur Smolensk. Victor, se sentant trop faible pour attaquer seul Wittgenstein, fit sa jonction avec le 2e corps (Oudinot) le 29 octobre, et se replia le 6 novembre sur *Czéreia.*

Cependant, il devenait de plus en plus urgent de rejeter Wittgenstein au-delà de la Dwina ; en conséquence, le 10 novembre, *Victor* reprit l'offensive dans le but d'attaquer résolument ce général à Polotsk.

La terre était alors couverte de neige, et le thermomètre marquait 18 degrés au-dessous de zéro ; néanmoins, nos soldats, qui n'avaient pas encore combattu, brûlant du désir de se mesurer avec les Russes, oublièrent toutes les souffrances que leur causait ce froid excessif pour marcher à l'ennemi. Couvertes par la division *Partouneaux* qui formait l'avant-garde, les troupes de Victor arrivèrent le 11 novembre à Lukoml, et se dirigèrent le 13 sur *Smoliany*. A deux lieues de ce village, la division *Partouneaux* fut arrêtée par l'avant-garde de Wittgenstein, qui, sous les ordres du général major Jachwill, défendait un bois traversé par la route. Après un brillant combat, *Partouneaux* repoussa les Russes au-delà du bois, et l'armée française

1812 bivouaqua près de Smoliany, que Wittgenstein semblait disposé à défendre, comme poste avancé de sa position.

Les forces de Wittgenstein s'élevaient à 30,000 hommes, celles de Victor à 20,000.

Le lendemain 14 novembre, après une vive canonnade qui s'engagea au point du jour entre les deux armées, le *9e corps*, soutenu par le 2e, attaqua résolûment *Smoliany*. Ce village, après avoir été pris et perdu plusieurs fois, finit par rester au pouvoir des Français. Wittgenstein battit en retraite à la tombée de la nuit, après avoir perdu 4,000 hommes tués ou blessés et 3,000 prisonniers. Le capitaine *Sconnio*, le lieutenant *Millon* et le caporal *Girardot* (devenu officier) furent au nombre des blessés du *51e*.

Victor, craignant de compromettre le seul corps encore bien organisé, « l'unique ressource » de Napoléon, ne voulut pas risquer une deuxième bataille, et se retira, le 15 novembre, sur Czéreia, tout en manœuvrant pour tenir en échec Wittgenstein. De Czéreia, les troupes de Victor se portèrent sur *Lochnitza*, où elles firent leur jonction, le 26 novembre, avec la grande armée. Ce fut pour l'armée de Moscou un spectacle nouveau que celui de soldats ayant conservé leurs uniformes, leurs armes et leurs rangs, et pour le 9e corps un spectacle inattendu que celui du déplorable état auquel se trouvait réduite cette armée; il en fut frappé d'étonnement et de stupeur.

1812. — Combat de Borisow sur la Bérézina (27 novembre), le 4e bataillon du 51e est fait prisonnier avec la division Partouneaux (28 novembre).

Avant de faire le récit du combat de Borisow, nous devons exposer la situation dans laquelle se trouvait la grande armée, au moment d'effectuer le passage de la Bérézina.

Cette magnifique armée, dont la réunion avait fait trembler la Russie, ne comptait plus, y compris les corps de Victor et d'Oudinot, 40,000 combattants, encore étaient-ils

transis de froid et de douleur. Pour comble de malheur, un dégel froid survint, pire que la gelée : « Il fallut se traîner dans la fange et la neige fondue. Il arriva une terrible nouvelle : Borisow, notre pont sur la Bérézina, était aux mains de l'ennemi. Tchitchakoff était devant nous, Wittgenstein sur notre flanc; Kutusoff derrière nous. Napoléon laissa échapper un cri d'angoisse : « Pultava! Pultava! » Il voyait devant lui le destin de Charles XII. » (Henri Martin.) 1812

Dans cette situation, la plus périlleuse où il se soit jamais trouvé, Napoléon ne fut pas au-dessous de lui-même; il confia à la division *Partouneaux*, la meilleure des trois de Victor, la mission honorable de former l'arrière-garde et de se sacrifier au besoin pour sauver les débris de la grande armée. En même temps, il fit faire, en aval de *Borisow*, des démonstrations qui persuadèrent à Tchitchakoff que nous marchions sur Minsk, tandis qu'il donnait l'ordre à ses pontonniers de construire des ponts à trois lieues en amont de Borisow, à *Studianka*.

Arrivée à Borisow, la grande armée fit demi-tour à droite pour remonter la rivière jusqu'à Studianka, et commença le passage de la Bérézina sous la protection de Ney et d'Oudinot.

Tandis que la grande armée engageait une lutte terrible auprès de Studianka, la division *Partouneaux* arrivait à *Borisow* le 27 novembre, à midi. Elle se disposait à continuer sa retraite, lorsqu'elle reçut l'ordre de se maintenir dans Borisow et d'y passer la nuit. Le bruit du canon et la foule des voitures et des traînards qui rétrogradaient apprirent bientôt à Partouneaux qu'il était coupé de Studianka. Sa position était on ne peut plus critique, puisque Napoléon n'avait pas laissé de troupes entre ce village et Borisow, pour protéger la retraite, et selon toutes les apparences, on le sacrifiait pour le salut du reste de l'armée. La division Partouneaux, qui était réduite à 3,500 hommes, allait avoir à lutter contre 40,000!

Apprenant que Wittgenstein marchait sur Borisow avec toute son armée, *Partouneaux* se hâta de quitter cette ville,

1812 résolu de se faire jour à travers les masses ennemies pour gagner Studianka. A ce moment, un parlementaire ennemi se présenta à Partouneaux, pour le sommer de mettre bas les armes. — « Je ne veux pas me rendre, et vous allez être témoin, Monsieur, des efforts que nous allons faire pour nous ouvrir un passage. » Telle fut la réponse du général français. Il sortit de Borisow à quatre heures du soir, sa gauche à la Bérézina, flanqué à droite par le *51e* et le 125e, qui avaient gagné les hauteurs de Staroï-Borisow. Une foule désordonnée de traînards, de chevaux et de voitures s'interposait entre les colonnes, et se pressait autour des combattants. Malgré ces difficultés, nos soldats, se portant au pas de charge sur la route de Borisow à Studianka, attaquèrent l'ennemi avec une grande résolution, et le chassèrént deux fois des positions qu'il occupait, mais leurs efforts héroïques vinrent se briser contre une trop grande supériorité de forces. Partouneaux fut enveloppé et fait prisonnier avec 400 hommes, le reste de la division put se retirer jusque près de Borisow, où il passa la nuit, entouré de tous côtés par l'ennemi et harcelé sans relâche par les cosaques de Platow. Nos malheureux soldats souffrirent d'autant plus du froid, qu'étant cernés de toutes parts, il leur était interdit de faire du feu ; la plupart des blessés moururent pendant la nuit.

Le 28 au matin, nos soldats, le désespoir dans l'âme, se rendirent ou plutôt furent pris; la moitié de la division Partouneaux était hors de combat, le général Blamont était blessé; il ne restait plus qu'environ 1,200 hommes, tellement affaiblis par cette nuit de souffrances, qu'ils n'avaient plus la force de porter leurs armes.

Les débris du 4e bataillon du *51e*, c'est-à-dire environ 200 hommes, partagèrent le sort malheureux des prisonniers du reste de l'armée française, et payèrent encore un large tribut à la mort ; le capitaine *Broqua*, le lieutenant *Mortail*, le sous-lieutenant *Durat* moururent en captivité à *Wittepsk*. Parmi les autres officiers du *51e* qui furent faits prisonniers, citons les sous-lieutenants *Warnotte* et *Corner*.

CAMPAGNE DE 1813 EN ALLEMAGNE.

1813. — Les 3e et 4e bataillons du 51e au 1er corps de la grande armée.

Rentré en France à la fin d'avril 1813, après avoir versé 1813
ses hommes dans le 1er bataillon resté en Espagne, le 3e bataillon (1) du *51e* fut réorganisé à Lille avec des conscrits de 1813 et dirigé aussitôt sur *Mayence*. Il quitta cette place vers le 25 juin pour se rendre, par Francfort et Fulda, à *Magdebourg*, où il arriva le 11 juillet, et fit sa jonction avec le *4e bataillon*, réorganisé à Mayence au mois de janvier 1813.

Ce *4e bataillon* de deuxième formation avait quitté Mayence le 7 avril, et, passant par Giessen et Cassel, était arrivé à *Magdebourg* le 25 juin. Ces deux bataillons, com-

(1) *Composition du 3e bataillon en juin 1813 :*

Lamette, chef de bataillon.
Buisson, capitaine adjudant-major.
Ducher, sous aide-major.

Compagnies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-Lieutenants.
Grenadiers..........	Dabadie.......	Dorignac.....	Southon.
1re compagnie de fusiliers...........	Barbé.........	Alavoine......	Dagnan.
2e compagnie de fusiliers...........	Théroin.......	Betoux........	Juvigny.
3e compagnie de fusiliers......	Boucquet.....	N...	Blondy.
4e compagnie de fusiliers...........	Colson........	Labaudy... ..	Bocaze.
Voltigeurs..........	Millet	Lecompte.....	Derlon.

Un adjudant sous-officier, six sergents-majors, vingt-deux sergents, six fourriers, quarante-cinq caporaux, douze tambours, sept cent trente-six soldats, en tout huit cent vingt-sept hommes.

1813 mandés, le 3e par le chef de bataillon *Lamette*, et le 4e par le chef de bataillon *Pécheur*, furent placés sous les ordres du major *Charton;* ils comptaient ensemble 31 officiers et 1,684 hommes.

Ainsi réorganisé, le *51e* (3e et 4e bataillons) partit de Magdebourg le 13 juillet, et arriva le 15 à *Dessau*, où il entra avec le 57e dans la composition de la 2e brigade (*Doucet*) de la 2e division (*Dumonceau*) (1) du 1er corps d'armée commandé par le général *Vandamme*.

La division *Dumonceau* resta à Dessau pendant près d'un mois, qui fut mis à profit pour compléter l'instruction des conscrits.

1813. — Opérations du 1er corps (Vandamme) du 15 au 29 août. Combat de Pirna (26-27 août). — Affaires des 28 et 29 août.

Au milieu de l'année 1813, les alliés disposaient de plus de 500,000 hommes, répartis en trois armées : l'armée du Nord, ou de droite (Bernadotte), était campée sur le Havel; l'armée du centre, ou de Silésie (Blücher) occupait l'Oder; celle de gauche, ou de Bohême (Schwartzemberg), forte de 130,000 Austro-Russes, était à Prague.

A ces forces énormes, Napoléon pouvait opposer 280,000 hommes, échelonnés sur l'Elbe, de Hambourg à Dresde et Liegnitz.

A la reprise des hostilités, le 15 août, le corps de *Vandamme* quitta les environs de Dessau, et se porta, par Strehla, Meissen, Dresde et Neustadt, sur *Rumbourg*, où il resta en position du 20 au 23 août, afin de fermer de ce côté les débouchés de la Bohême, par lesquels Schwartzemberg pouvait menacer notre flanc droit.

(1) La division Dumonceau comprenait le 13e léger et le 25e de ligne (brigade Duchesne), le 51e et le 57e (brigade Doucet). Le 1er corps était composé des divisions Philippon, Dumonceau et Teste.



Le 24 août, le 1er corps se replia sur Stolpen, et le 25 sur Dresde. 1813

Le 26 août, pendant que l'armée française remportait sur les alliés la brillante victoire de *Dresde*, le 1er corps, renforcé de la division Mouton-Duvernet du corps de Saint-Cyr, franchit l'Elbe à *Kœnigstein*, et s'empara du plateau de *Pirna*, défendu par 15,000 Russes sous les ordres d'Ostermann.

Ce succès rendit Vandamme maître de la route de Péterswalde. La journée du 27 se passa en tirailleries. Le capitaine *Dabadie* fut au nombre des blessés que le *51e* eut dans ces deux journées.

Le 28 août, *Vandamme* se porta sur *Peterswalde*, chassant toujours devant lui Ostermann, auquel il fit plus de 2,000 prisonniers. Cette journée fit beaucoup d'honneur à nos jeunes conscrits, qui rivalisèrent de zèle et d'ardeur. Le soir, le 1er corps occupa *Hœllendorf*; la division *Dumonceau* s'établit à Berg-Gieshübel, détachant à *Langen-Hennersdorf* le *51e* et le 57e. Le lieutenant *Dorignac* et le sous-lieutenant *Girante* du *51e* furent blessés dans cette journée.

Le lendemain 29 août, *Vandamme* franchit les montagnes, atteignit *Kulm*, et culbuta de nouveau Ostermann, qu'il poursuivit jusqu'à *Tœplitz*. Mais vers le soir, l'ennemi ayant reçu des renforts assez nombreux, Vandamme fut obligé de se replier sur Kulm.

BATAILLE DE KULM

(30 août 1813).

Napoléon pensait que les alliés, vivement poursuivis par Saint-Cyr, Marmont et Murat, et obligés de traverser les montagnes en désordre, allaient tomber par milliers dans les mains de Vandamme, placé au revers; il fut cruellement déçu.

Le 30 août au matin, le 1er corps était en position en avant de *Kulm*, sa droite vers *Straden*, sa gauche vers

Prussiens est rompue et culbutée à la baïonnette par nos 1813
soldats, dont rien ne peut arrêter la fureur.

Le 1er corps va être sauvé. « Mais un étrange accident survient et déjoue tous les calculs de l'infortuné Vandamme. Notre cavalerie, chargée à outrance sur la gauche de la route et rejetée sur la droite, s'y précipite, suivie d'une multitude de soldats du train qui étaient séparés de leurs pièces. Dans leur course désordonnée, cavaliers et canonniers se ruent sur Mouton-Duvernet et Philippon, mettent le trouble dans leurs rangs, et y décident par leur exemple un mouvement général de retraite vers les bois.

« Alors tout prend cette direction. » (Thiers.) Le général Baltus, après avoir mitraillé les Russes jusqu'au dernier moment, se retire du même côté avec ses attelages, toujours soutenu par les *51e* et 57e. *Ces deux régiments eurent une conduite digne d'éloges;* ils firent leur retraite dans le meilleur ordre, en repoussant toutes les charges de cavalerie.

Vandamme, blessé et resté le dernier au milieu du péril, fut fait prisonnier.

Telle fut cette malheureuse journée de Kulm, qui coûta au 1er corps plus de 10,000 hommes, dont 7,000 prisonniers, et 30 pièces de canon. Le *51e* (3e et 4e bataillons) eut plus de *600 hommes tués, blessés* ou *prisonniers;* le sous-lieutenant *Derlon* fut tué, le sous-lieutenant *Boucherot* mourut des suites de ses blessures, le capitaine *Courtet* et le sous-lieutenant *Fanenschreiber* furent blessés et prisonniers, le capitaine *Milhet*, le lieutenant *Seintis*, les sous-lieutenants *Bocaze*, *Legrand* et *Duval* furent blessés.

A la suite de ce désastre, le 1er corps, qui s'était replié sur *Dirstersdorf*, au-delà de Péterswalde, reçut l'ordre, le 1er septembre, de se rendre à *Dresde*, pour s'y réorganiser. Il fut placé sous le commandement du comte *Lobau.*

Opérations du 1er corps du 9 septembre au 1er octobre 1813.

Après la bataille de Kulm, les Autrichiens et les Prussiens n'avaient pas tardé à déboucher de la Bohême par la

1813 grande route de Péterswalde. Le *1er corps* partit de Dresde, le 9 septembre, pour marcher sur Pirna avec le 14e corps et trois divisions de la garde, le tout sous les ordres de Napoléon. Tandis que le 1er corps se portait de Zehist sur *Gieshübel* et de là sur *Péterswalde,* poussant l'ennemi de front, l'ennemi s'avançait latéralement avec le 14e corps et la jeune garde. On marcha toute la journée du 9, et le soir, on bivouaqua à Fürstenwalde. Le lendemain, le 1er corps s'établit au *Nollenberg*, et le 14e corps au Geyersberg, tous deux au débouché des montagnes.

Le 14 septembre, le 1er corps fut attaqué par l'ennemi, qui débouchait de Tœplitz, et se replia sur la seule position qu'il pouvait défendre, sur celle de *Gieshübel.*

Les 15 et 16 septembre, nos troupes reprirent l'offensive, et repoussèrent jusqu'au-delà des montagnes l'armée alliée, forte d'environ 120,000 hommes. Le 17 septembre, le 1er corps attaqua une division ennemie qui avait pris position entre Tellnitz et Knietnitz, et la repoussa sur Kulm. A la suite de cette action, le commandant *Pécheur* du 4e bataillon fut nommé officier de la Légion d'honneur. Au nombre des blessés que le *51e* eut dans cette journée, se trouve le capitaine *Biot.*

Les deux jours suivants, nos troupes rétrogradèrent sur Berggieshübel, où elles restèrent en position jusqu'au 2 octobre, puis se rendirent à *Dresde.*

1813. — Défense de Dresde (octobre-11 novembre), le 51e (3e et 4e bataillons) est fait prisonnier de guerre avec la garnison (11 novembre).

Les alliés avaient mis à profit tout le mois de septembre pour réparer leurs pertes, évitant toute bataille importante pour gagner du temps. Au commencement d'octobre, ils formaient autour de Dresde un demi-cercle, qui se resserrait de plus en plus sur les Français acculés sur l'Elbe.

C'est alors que Napoléon, laissant les 1er et 4e corps à Dresde, sous les ordres de *Saint-Cyr,* se porta le 7 octobre

sur Düben, puis sur Leipzig, où eut lieu, les 16 et 18 octobre, 1813
la sanglante bataille, à la suite de laquelle il battit en retraite sur la France.

Aussitôt le départ de Napoléon, Dresde fut bloquée par le corps de Tolstoy, qui, après la bataille de Leipzig, fut renforcé de celui de Klenau.

Le *51e* (3e et 4e bataillons) prit part à toutes les sorties faites par la garnison, notamment à celle du 17 octobre, où l'ennemi fut repoussé des redoutes qu'il avait élevées à *Racknitz*, et à celle du 6 novembre, où Saint-Cyr essaya, mais en vain, de percer les lignes ennemies pour se porter sur Torgau.

Depuis le commencement de novembre, les vivres étaient presque épuisés ; de réduction en réduction, la ration du soldat était progressivement descendue à environ 180 grammes de pain et 90 grammes de viande de cheval; de plus, un bon tiers des hommes, n'ayant plus de chaussures, ne pouvait plus faire de service. Aussi le typhus, qui avait fait son apparition dans Dresde, fit-il de grands ravages dans la garnison; on perdait en moyenne 130 hommes par jour, à l'hôpital ou dans les rues (1).

Enfin, le 11 novembre, Saint-Cyr, cédant à des considérations d'humanité et ayant perdu tout espoir d'être dé-

(1) Les soldats français souffraient si cruellement de la faim, qu'à la fin du siège, ils s'arrachaient les débris des chevaux morts et à moitié pourris qu'on trouvait partout dans la rue. Ici l'on voyait quelques-uns de ces malheureux occupés à écorcher un chien maigre, pour en faire rôtir la chair. Là, on en voyait d'autres ramasser, pour se nourrir, des restes jetés dans les ruisseaux, ou recueillir sur le fumier les pelures de pommes de terre; et, pour achever d'un seul trait ce tableau de la plus affreuse misère, on vit un de ces infortunés dévorer avidement des pommes de terre, qu'un de ses camarades avaient rejetées de son estomac presque crues. On voyait fréquemment dans des coins de rues écartées, ou sur des tas de fumier, accumulés partout, des soldats étendus mourant sans secours, et qui aimaient mieux attendre leurs derniers moments à l'air libre que de mourir dans les hôpitaux. (Extrait de la campagne de Saxe en 1813, par le baron d'Odeleben.)

1813 bloqué, offrit une capitulation qui fut acceptée. La garnison devait déposer ses armes, se rendre en France et ne pas servir avant parfait échange des prisonniers.

L'armée de Saint-Cyr défila en six colonnes, du 12 au 17 novembre, et se mit en route pour la France. A son arrivée à Altenbourg, on signifia au général français que Schwartzemberg avait refusé de ratifier la capitulation. Tout en protestant contre cette violation manifeste du droit des gens et des lois de la guerre, Saint-Cyr dut se rendre à discrétion; nos malheureux soldats furent emmenés en captivité.

LE 2e BATAILLON DU 51e EN ALLEMAGNE ET EN HOLLANDE (1813-1814).

1813. — Leipzig (16-18 octobre).

Le 2e bataillon du *51e*, rentré à Lille au mois de juin 1813, après avoir versé ses hommes dans le 1er bataillon resté en Espagne, se rendit vers le 14 septembre à *Mayence*, où il fut complété à 14 officiers et 550 hommes. Ainsi réorganisé, le 2e bataillon, commandé par le chef de bataillon *Joubert*, fit partie, avec un bataillon du 55e, de la 42e demi-brigade provisoire de la 54e division, qui formait avec trois autres divisions le *corps d'observation de Bavière* (9e corps) aux ordres d'*Augereau*, dont le quartier général était à *Würtzbourg*.

Le 29 septembre, le 2e bataillon, qui allait prendre part à la bataille de *Leipzig*, quitta *Mayence*, et se dirigea par Fulda et Wach sur Iéna, pour rallier le corps d'Augereau, qui était parti de Würtzbourg le 26 septembre, se portant sur Leipzig. Augereau arriva sous les murs de cette ville le 12 octobre, après avoir culbuté au-delà de *Weissenfels* le corps du prince Maurice de Lichtenstein, qui avait essayé de lui barrer la route.

De son côté, Napoléon arriva le 15 octobre à Leipzig, à la tête de 150,000 hommes, et le lendemain il engagea cette bataille mémorable, connue sous le nom de bataille des Nations, la plus meurtrière de l'histoire moderne. 190,000 Français soutinrent pendant trois jours l'attaque furieuse de 333,000 hommes ! 1813

Quoique n'ayant perdu aucune de nos positions, il fallut reculer, car à la fin de la troisième journée, il ne restait plus de munitions que pour 1,500 coups, c'est-à-dire à peine pour deux heures de combat, et le nombre des ennemis s'accroissait sans cesse.

Les alliés avaient perdu environ 60,000 hommes, et les Français 40,000. Les sous-lieutenants *Duval* et *Tixier* furent au nombre des blessés du *51e*.

La grande armée se replia sur Erfurt et Fulda, et, après avoir battu à *Hanau* un corps de 60,000 Austro-Bavarois, elle arriva à *Mayence* le 4 novembre.

Le 7 novembre, le 2e bataillon, qui s'était rendu à *Cologne*, fut désigné pour passer, avec le 2e bataillon du 55e, à la 1re brigade *(Lauberdière)* de la 35e division *(Brayer)*, qui, avec la 31e division, forma le 11e corps, sous les ordres de *Macdonald*. Le 2e bataillon se rendit vers le 10 novembre à *Wesel*, où s'organisait la 35e division.

1813. — **Le 2e bataillon du 51e en Hollande; affaire du 25 novembre, combat d'Arnheim et retraite sur Nimègue (30 novembre).**

1814. — **Blocus de Wésel (13 janvier-10 mai).**

Au milieu de novembre 1813, les alliés envahirent la Hollande, qui n'était occupée que par quelques régiments étrangers et plusieurs bataillons français, d'un effectif très faible, sous les ordres de *Molitor*. Celui-ci, trop faible pour arrêter les progrès de l'envahisseur, demanda des renforts ;

1813 on lui envoya les 2e bataillons des *51e* et 55e stationnés à Wesel. Ces deux bataillons, *les plus beaux* et *les meilleurs* (1) du 11e corps, se portèrent en toute hâte sur *Nimègue*, et de là sur *Arnheim*, où ils arrivèrent le 24 novembre au matin, après avoir marché toute la nuit. Ces deux bataillons furent mis à la disposition du général *Amey*, pour la défense du camp retranché d'*Arnheim*.

Le lendemain 25 novembre, la division Oppen du corps prussien de Bülow, qui était maîtresse de Dœsbourg depuis le 23, marcha sur *Arnheim*, et attaqua vigoureusement nos troupes, dont l'effectif ne dépassait pas 3,000 hommes. Le 2e bataillon du *51e* avait pris position entre Dœsbourg et Arnheim ; quoique composé de conscrits ayant à peine trois mois de service, « *il soutint bravement les attaques et les charges de l'ennemi, et se retira en bon ordre sur Arnheim*, avec une perte de 150 hommes tués ou blessés, dont *6 officiers*. » (Rapport de Macdonald.)

Les journées des 26 et 27 se passèrent en tirailleries.

Le 29 novembre, le général Marie partit à la tête d'un détachement, dont faisait partie le 2e bataillon du *51e*, pour reconnaître les forces de l'ennemi établi sur toutes les hauteurs dominant le camp retranché d'Arnheim. Il eut à soutenir un combat assez vif, dans lequel le *51e* eut 2 hommes tués et 13 blessés.

Le 30 novembre, Bülow vint renforcer la division Oppen avec le reste de son corps d'armée, et résolut d'enlever le camp retranché. Les forces ennemies s'élevaient à 14,000 hommes, celle des Français à 1,500 seulement.

---

(1) Le général Amey s'exprime ainsi qu'il suit, au sujet de ces deux bataillons, dans une lettre adressée par lui au général en chef: « J'étais dans une grande inquiétude avant l'arrivée de ces bataillons, aussi ne saurai-je assez reconnaître la marque de bonté que votre excellence vient de me donner en m'envoyant deux beaux et bons bataillons. »

Le *51e* (2e bataillon) était établi au centre du camp retranché, dont il garnissait les parapets concurremment avec le 55e. 1813

Entre onze heures et midi, Bülow dirigea trois colonnes, fortes chacune de 1,500 hommes, sur trois coupures existant dans le parapet, tandis qu'il faisait battre et prendre le camp à revers par 12 pièces de canon soutenues par une quatrième colonne. Les compagnies du *51e*, et particulièrement la compagnie de voltigeurs, tinrent ferme comme de vieilles troupes; elles repoussèrent, en exécutant des feux très nourris, deux attaques de la colonne ennemie du centre, dont les morts et les blessés jonchèrent le fossé et le glacis. Mais bientôt l'ennemi, se ralliant sous la protection de fortes réserves, s'avança pour la troisième fois l'arme au bras et au pas de course, et parvint, à la faveur du brouillard et de la fumée de la mousqueterie, à prendre pied sur le parapet. Alors s'engagea un combat terrible à la baïonnette, dans lequel le capitaine et le lieutenant de la compagnie de voltigeurs du *51e* tombèrent frappés à mort; le sous-lieutenant de cette même compagnie reçut cinq coups de baïonnette dans le bras et un dans le shako, et réussit, grâce à son courage, à s'échapper des mains de l'ennemi, qui cherchait à le faire prisonnier.

Malgré leurs efforts héroïques pour repousser l'assaut, nos pauvres soldats, écrasés par le nombre des ennemis qui grossissait toujours, et menacés d'avoir leur retraite coupée, furent enfin obligés d'abandonner le parapet et de se replier rapidement vers la barrière d'entrée du camp, pour franchir le Wahal sur un pont de bateaux.

Les boulets et les obus, qui pleuvaient sur ces deux débouchés, occasionnèrent du désordre parmi nos jeunes soldats, dont quelques-uns se noyèrent au passage du pont. Ce dernier n'ayant pu être brûlé, les ennemis le passèrent à leur tour, et poursuivirent nos troupes sur la digue qui conduit d'Arnheim à Nimègue. Alors quelques-uns de nos bataillons, pris de panique, se débandèrent complètement.

1813-1814 Cependant, grâce à l'énergie des officiers et en particulier du commandant *Joubert*, le *51e* et le 55e se rallièrent bientôt à *Elst*, à la tête du grand pont qui se trouve sur un cours d'eau parallèle au Wahal, et tinrent tête aux assaillants pendant une demi-heure. Grâce à ces deux régiments, les fuyards des autres bataillons purent être ralliés, et la retraite put enfin s'achever sur Nimègue avec beaucoup d'ordre et de calme. Entre onze heures et minuit, le *51e* et le 55e franchirent à leur tour le Wahal sur un pont volant, et entrèrent à *Nimègue*. Cette journée coûta aux ennemis 800 hommes hors de combat, et aux Français 700, dont 300 prisonniers. Le 2e bataillon du *51e* eut 134 hommes tués, blessés, ou prisonniers; nous citerons au nombre des officiers tués le lieutenant *Bertra* et le sous-lieutenant *Tanton*, au nombre des blessés le capitaine *Cormillot*. Le commandant *Joubert* fut *cité* dans le rapport du général Lauberdière, pour la fermeté et la bravoure dont il avait fait preuve; il en fut récompensé un peu plus tard par la croix d'officier de la Légion d'honneur.

Le 2e bataillon du *51e*, qui avait été si éprouvé les 25 et 30 novembre, était réduit à 338 hommes; il se reposa le 1er décembre à Nimègue, et fut dirigé le 2 par Kranenbourg et Xanten sur *Wesel*, où il arriva le 4 décembre. Il eut pour mission de garder des postes avancés, sous les ordres du général Lauberdière.

La place de Wesel, gardée par environ 6,000 hommes, sous les ordres du général Bourke, fut bloquée à partir du 13 janvier 1814, d'abord par la division Borstel du corps de Bülow, puis par la cavalerie de Winzingerode, enfin par le général prussien Püttlitz. Le 2e bataillon du *51e* resta dans cette place jusqu'au 10 mai 1814, jour fixé par le nouveau gouvernement pour son évacuation, et rentra à *Lille* au commencement de juin 1814.

LE 4e BATAILLON (3e FORMATION) DU 51e EN HOLLANDE
(1813-1814).

1814. — Surprise de Berg-op-Zoom par les Anglais, belle défense de la garnison de cette place (8-9 mars).

A la fin de novembre 1813, le 4e bataillon du *51e* fut 1814
réorganisé pour la troisième fois (1) à Lille, et placé sous le commandement du chef de bataillon *Lombard;* son effectif était de 17 officiers et 787 hommes. Désigné pour faire partie de la 2e division *(Ambert)* du 1er corps *bis (Maison)*, devenu armée du Nord, le 4e bataillon se rendit à *Anvers*, quartier général du corps d'armée. Il ne resta que quelques jours dans cette ville, et alla au commencement de décembre 1813 renforcer la garnison (2) de Berg-op-Zoom, qui était sous les ordres du général *Bizanet.*

Dès le 13 décembre, la place de Berg-op-Zoom fut assiégée par le général Graham, qui commandait un corps composé de 6,000 Anglais et de 1,000 Hollandais. La ville avait été divisée en quatre secteurs, correspondant à un même nombre de portes et ayant chacun sa garnison et son chef; l'instruction des hommes avait été conduite avec zèle et intelligence, ils étaient notamment exercés à gagner rapidement leur place de combat, en cas d'alerte; enfin, la nuit, malgré la rigueur de la saison, tous les postes étaient doublés.

(1) On se rappelle que le 4e bataillon avait été fait prisonnier une première fois au passage de la Bérézina, le 28 novembre 1812, et une seconde fois à Dresde, le 11 novembre 1813. Le 3e bataillon, fait également prisonnier à Dresde, n'avait pas été reformé.

(2) La garnison de Berg-op-Zoom comprenait des détachements des 12e, 17e, et 21e de ligne, le 4e bataillon du 51e, 34 gendarmes, 464 marins, 254 hommes du 4e régiment d'artillerie de marine, 443 vétérans canonniers; en tout, 2,977 hommes.

1814 Les choses étaient dans cet état, lorsque, le 8 mars, l'ennemi tenta d'enlever Berg op-Zoom par surprise (1).

Vers dix heures du soir, une fusillade très vive se fit entendre à la porte de Steenberg (Nord). Une colonne anglaise, forte de 1,000 hommes environ, avait surpris notre garde avancée, forcé le glacis et la demi-lune, et pénétré jusque dans la place, en passant par dessus le pont-levis au moyen d'échelles.

Cette attaque fut contenue par la garde du rempart, qui fit bonne contenance.

Dès les premiers coups de fusil, la garnison avait pris les armes, et chacun avait couru à son poste de combat; des patrouilles parcouraient la ville, faisant rentrer les habitants chez eux, et leur défendant, sous peine de mort, d'en sortir ou même d'ouvrir leurs portes ou leurs fenêtres.

A ce moment, dix heures et demie, la fusillade se fit entendre de nouveau aux portes d'Eau (Ouest) et d'Anvers (Sud); c'étaient deux nouvelles colonnes anglaises qui venaient de pénétrer dans la place par les mêmes moyens que la première.

La situation des Français était des plus critiques; sur les quatre portes de la ville, l'ennemi en possédait trois.

Tout ceci s'était passé avec la rapidité d'un éclair. Mais le général Bizanet, avec une célérité et un sang-froid admirables, fit face de toutes parts au péril, et distribua plusieurs détachements, au nombre desquels le 4ᵉ bataillon du *51ᵉ*, à l'issue des diverses rues de la ville, de manière à empêcher l'ennemi d'y pénétrer.

Bientôt les Français reprirent l'avantage sur presque tous les points, sauf au bastion 13, non loin de la porte d'Eau; le *51ᵉ* y fut aussitôt envoyé, et parvint à en chasser les Anglais après un combat très vif.

Vers deux heures et demie du matin, les Français avaient

(1) Berg-op-Zoom était d'autant moins à l'abri d'une surprise, que le corps de place n'était qu'à demi-revêtu et que la glace facilitait le passage des fossés.

reconquis trois portes sur quatre; aussi le moral des nôtres s'était relevé, et toute la garnison était remplie d'ardeur. 1814

Cependant, comme les Anglais étaient encore maîtres de la partie du rempart, comprise entre la porte d'Eau (Ouest) et le bastion Orange (Sud), Bizanet ordonna de retirer les troupes devenues inutiles sur les fronts évacués par l'ennemi, et d'en former trois colonnes d'attaque pour chasser définitivement les Anglais; le 4e bataillon du *51e* forma la colonne de gauche. Par ordre du général, nos troupes restèrent sur la défensive jusqu'au point du jour.

Enfin l'aube paraît, les tambours battent la charge, et nos soldats, animés par Bizanet qui leur rappelle que c'est le moment de vaincre ou de mourir, se jettent sur l'ennemi avec la plus grande ardeur.

Le *51e*, chargé d'enlever le bastion Orange défendu par la colonne du général Cooke, est accueilli par un feu épouvantable d'artillerie et de mousqueterie, et après une lutte sanglante, il est forcé de rétrograder. Pendant que le *51e* éprouvait cet échec au bastion Orange, notre colonne de droite culbutait et acculait à la porte d'Eau les Anglais, qui se noyèrent dans les fossés ou se rendirent à discrétion.

Les défenseurs du bastion Orange, s'étant aperçus du désastre des leurs à la porte d'Eau, prirent la fuite à leur tour, et se précipitèrent hors de la place au moyen de leurs échelles. A cette vue, le *51e*, renforcé par la colonne du centre, reprit l'offensive, et poursuivit les fuyards, tuant impitoyablement tous ceux qui ne jetaient pas leurs armes à terre. La ville était sauvée!

Restait le fameux régiment des gardes anglaises, occupant comme une vraie citadelle tous les bâtiments du port et le rempart y attenant. Privé de sa ligne de retraite par la marée montante (1) et cerné de tous côtés par les Français, il fut obligé également de mettre bas les armes, après s'être défendu énergiquement.

Cette défense, qui dura douze heures, fit le plus grand

(1) Ce régiment avait profité de la marée basse pour franchir le chenal et pénétrer dans le bassin du port.

1814 honneur au général Bizanet et au petit nombre de braves qu'il avait sous ses ordres (1).

Sur 5,000 Anglais qui avaient pris part à la lutte, 4,000 étaient tués, blessés ou prisonniers ; les généraux Skerret et Goore étaient tués, le général Cooke prisonnier. Nos soldats avaient pris 4 drapeaux, parmi lesquels celui du 1er régiment des gardes anglaises. Les pertes des Français ne s'élevaient pas à plus de 500 hommes tués ou blessés.

Le capitaine *Michon* et le sous-lieutenant *Girardot* du *51e* furent au nombre des tués.

Le 10 mars, le général anglais Graham, atterré par cet échec, demanda et obtint une suspension d'armes de trois jours, pour enterrer les morts et évacuer les blessés.

Les Anglais étaient tellement démoralisés, qu'on les fit relever devant Berg-op-Zoom par une armée hollandaise. Elle essaya à deux reprises, sans s'aventurer trop loin, de surprendre la garnison française, mais elle échoua devant la vigilance et l'énergie de nos soldats.

La convention du 23 avril 1814, qui ordonnait l'évacuation des places étrangères par les troupes françaises, vint mettre un terme au blocus. Les vaillants défenseurs de Berg-op-Zoom quittèrent cette ville le 3 mai, tambours battant, enseignes déployées, et se rendirent à *Dunkerque*, où ils furent dissous par ordre du roi Louis XVIII. Le 4e bataillon du *51e* partit de Dunkerque le 12 mai, et rejoignit le dépôt du régiment à *Lille* le 14 mai.

LE 6e BATAILLON DU 51e A L'ARMÉE DU NORD

(janvier-mai 1814).

1814. — Combat de Courtray (31 mars).

Le *51e* ayant été désigné par un décret du 15 décembre 1813 pour former son 6e bataillon, ce dernier commença à

(1) Cette défense de Berg-op-Zoom, où une poignée d'hommes s'est couverte de gloire en résistant à des attaques formidables, est une preuve évidente qu'il ne faut pas croire tout perdu parce que l'ennemi a pris pied dans la place.

s'organiser à *Lille* le 6 janvier 1814, et fut à peu près en état d'entrer en ligne au commencement de mars où il comptait 420 hommes et 20 officiers. Après avoir eu à sa tête, pendant quelques jours seulement, d'abord le commandant *Fauverteix* et ensuite le commandant *Millet*, ce bataillon reçut comme chef définitif le commandant *Formis*, nommé à cet emploi le 18 mars 1814. 1814

Ainsi organisé, le 6e bataillon forma, avec plusieurs autres détachements, un régiment provisoire, sous les ordres du colonel *Douarche* du *51e*, qui fit partie de la division *Solignac*, du corps du général *Maison*. Ce dernier avait l'ordre d'être continuellement en mouvement, et de se porter alternativement sur Bruxelles, sur Gand ou sur Tournay, afin de ranimer la confiance des habitants de la Belgique.

Cette campagne n'offrant absolument rien d'intéressant pour le régiment, nous nous contenterons d'indiquer que le 6e bataillon prit part au mouvement que le général Maison fit sur *Gand*, du 25 au 31 mars. Ce mouvement fut marqué par le combat de *Courtray*, du 31 mars, où nos troupes battirent la division Thieleman, du corps saxon du duc de Weimar. L'ennemi eut 2,000 hommes tués, blessés ou prisonniers, et les Français 300. Le *51e* eut environ 30 hommes hors de combat, et le lieutenant *Donnat* tué.

Nos troupes, et en particulier le régiment provisoire dont faisait partie le 6e bataillon du *51e*, méritèrent les éloges du général Maison, pour l'entrain qu'elles avaient montré dans cette expédition.

Après ce combat, le seul auquel il assista, le 6e bataillon du *51e* revint à *Lille* avec la division Solignac.

Le 5e bataillon (dépôt) du 51e de 1808 à 1814.

Pendant toute cette période de 1808 à 1814, le dépôt du *51e* était resté dans la 16e division militaire à *Lille*, où il instruisait les conscrits et les envoyait ensuite aux bataillons de guerre, comme nous avons eu l'occasion de le voir.

1814 Voici les noms des majors qui commandèrent le dépôt du *51e* pendant ces quelques années : *Mathivet* (septembre 1808-avril 1809), de *Wimpfen* (avril-octobre 1809), *Griolet* (décembre 1809-avril 1811), *Douarche* (avril 1811-septembre 1813), *Collette* (septembre-décembre 1813), *Gonin* (décembre 1813-août 1814).

1814. — **Ordonnance du 12 mai; le 51e devient 47e (6 août), le baron Rignon, colonel du régiment (7 août).**

Une ordonnance royale du 12 mai 1814 fixa à 90 le nombre des régiments de ligne, et à quinze celui des régiments légers. Les trente premiers régiments de ligne seuls conservèrent leurs numéros.

En vertu de cette ordonnance, le *51e* (1) devint *47e*, à la date du 6 août 1814. Le *47e* fut formé du *51e*, dont toutes les fractions avaient rejoint le dépôt à Lille de mai à juillet 1814, du 1er bataillon du *13e* voltigeurs de la jeune garde, et du 1er bataillon du *139e* de ligne; il compta trois bataillons à six compagnies chacun.

Le colonel *Douarche* ayant été renvoyé en demi-solde, le baron *Rignon* fut nommé colonel du régiment, le 7 août 1814.

Par arrêté du 1er avril 1814, le drapeau tricolore avait été remplacé par le drapeau blanc, qui portait l'écusson de France et l'inscription : « Le roi à tel régiment d'infanfanterie. »

Le *47e* (ex-*51e*) continua à tenir garnison à *Lille*. Au 1er janvier 1815, l'état-major du régiment était composé de la façon suivante : colonel *Rignon*, major *Martin*; chefs de bataillon *Pernet* (1er bataillon), *Pécheur* (2e bataillon), *Sognot* (3e bataillon); *Adam*, quartier-maître trésorier.

(1) Pendant cette période, le no 51 fut porté par l'ex-55e de ligne, qui avait été formé du 55e, du 5e bataillon du 153e et du 1er bataillon du 12e tirailleurs. Il était commandé par le colonel Morin, et tenait garnison à Dunkerque.

CHAPITRE VI.

Décret du 28 mars 1815, le 47e redevient 51e (20 avril 1815). — Campagne de 1815 : opérations des 15, 16 et 17 juin 1815, bataille de Waterloo ou du mont Saint-Jean (18 juin 1815), retraite de l'armée française sur Paris (19-20 juin 1815). — Licenciement de l'armée (septembre 1815).

1815. — **Décret du 28 mars; le 47e redevient 51e (20 avril).**

A son retour de l'île d'Elbe, l'empereur ordonna, par un décret daté du 28 mars, aux officiers, sous-officiers et soldats, qui avaient quitté l'armée pour quelque raison que ce fût, de rejoindre leurs corps et de courir à la défense de la patrie.

Enfin, par un autre décret daté du 20 avril, les régiments reprirent les numéros qu'ils avaient perdus sous la première restauration. Le drapeau tricolore remplaça le drapeau blanc.

En vertu de ces deux décrets, le *47e* redevint *51e*, ses deux premiers bataillons furent complétés par le 3e, et commandés, le 1er par le commandant *Pernet*, le 2e par le commandant *Formis*. Ainsi réorganisé, le *51e*, toujours sous les ordres du colonel *Rignon* et en garnison à *Lille*, eut un effectif de 42 officiers et 1,126 hommes; il fit partie, avec le 19e de ligne, de la 2e brigade *(Aulard)* de la 2e division *(Donzelot)*, qui, avec les divisions Alix (1re) Marcognet (3e) et Durutte (4e) forma le *1er corps* commandé par le général d'*Erlon*.

Le *51e* occupa *Armentières* du 21 mai au 1er juin, il occupa ensuite, le 1er bataillon *Wallers*, et le 2e *Hélennes*, près de Valenciennes, jusqu'au 9 juin.

CAMPAGNE DE 1815.

Opérations des 15, 16 et 17 juin 1815.

1815 Le 1er corps, organisé à Lille, fit partie de l'armée de Flandre (1), avec laquelle Napoléon se disposait à attaquer Wellington et Blücher, qui avaient leurs quartiers généraux, le premier à Bruxelles, et le second à Namur. Toutes les combinaisons de l'empereur, dont l'armée avait sa droite à Metz et sa gauche à Lille, devaient tendre à empêcher la réunion des Anglais et des Prussiens. Aussi, dès le 7 juin, Napoléon donna ses ordres pour la rapide concentration des troupes, et, le 14 au soir, elles étaient réunies autour de lui ; la droite en avant de Philippeville, le centre à Beaumont, et la gauche (1er et 2e corps) à *Solre-sur-Sambre*. Le 1er corps avait quitté Lille le 9 juin pour venir occuper cette dernière localité.

Le 15 juin, au point du jour, l'armée française se mit en marche sur six colonnes vers les ponts où elle devait passer la Sambre, elle culbuta les avant-gardes prussiennes, et arriva vers onze heures à *Charleroi*. Le 1er corps, qui formait avec le 2e l'*aile gauche*, sous les ordres de *Ney*, avait franchi la Sambre à *Marchiennes-au-Pont*, et s'était dirigé de là sur *Gosselies ;* la division *Donzelot* passa la nuit près de *Juinay*.

Le lendemain 16 juin, Napoléon battait les Prussiens à Fleurus, pendant que Ney, disposant d'un seul corps

(1) L'armée de Flandre, forte de 128,000 hommes, était divisée en cinq corps, commandés : le 1er par le comte d'Erlon, le 2e par Reille, le 3e par Vandamme, le 4e par Gérard, le dernier par Lobau. Le 1er corps comptait 20,000 hommes, et la division Donzelot 5,000. Les régiments, tous à deux bataillons, composant cette division, étaient : le 13e léger et le 17e de ligne (1re brigade), les 19e et 51e de ligne (2e brigade).

d'armée, luttait aux Quatre-Bras contre toute l'armée 1815
anglo-hollandaise. Le 1er corps, qui, d'après les ordres de Napoléon, devait marcher aussi sur les Quatre-Bras, n'était arrivé que le soir, trop tard pour rendre cette bataille décisive. « Il avait toujours marché pour n'arriver nulle part, malgré une ardeur sans pareille, rendue stérile par la fatalité qui planait en ce moment sur nos affaires. » (Thiers.)

Le 17 juin, l'armée française se dirigea sur Bruxelles en deux colonnes : l'une, la plus forte, avec laquelle marchait le *1er corps*, était sous les ordres de *Napoléon*, et avait devant elle toute l'armée de Wellington ; l'autre, forte de 30,000 hommes, sous les ordres de Grouchy, poursuivait l'armée prussienne.

Arrivée à *Planchenoit*, la colonne commandée par Napoléon dut s'arrêter devant l'armée anglo-hollandaise, qui avait pris position sur le mont *Saint-Jean*, et s'établit au bivouac. Le *1er corps*, qui était arrivé à la *Maison-du-Roi* vers sept heures du soir, bivouaqua, à cheval sur la grande route, entre la *Belle-Alliance* et *Rossome*, poussant ses avant-postes jusqu'au pied du mont Saint-Jean.

BATAILLE DE WATERLOO, OU DU MONT SAINT-JEAN

(18 juin 1815).

Le 18 juin, vers neuf heures du matin, l'armée française s'ébranla sur onze colonnes pour aller prendre ses positions de combat. Malgré la pluie qui était tombée toute la nuit, le plus grand enthousiasme régnait parmi nos troupes; les trompettes sonnaient, les tambours battaient, et les musiques jouaient des airs qui rappelaient aux soldats le souvenir de leurs nombreuses victoires. Ces onze colonnes se déployèrent avec tant de précision qu'il n'y eut aucune confusion, et chaque corps occupa bien la place qui lui était assignée. Le 1er corps, qui formait la 3e colonne, appuya sa gauche à la route de Charleroi, près de la ferme de la

goumont, 78 pièces de canon ouvraient un feu épouvantable contre le mont Saint-Jean, que Ney allait attaquer à la tête du 1er corps. 1815

Les troupes du *1er corps*, désolées d'être restées inutiles le 16, attendaient avec impatience le moment d'agir. A une heure, les quatre divisions de ce corps, marchant par échelons, la gauche en avant, se dirigèrent sur le mont Saint-Jean, laissant la Haie-Sainte sur leur gauche. La division *Donzelot* formait le deuxième échelon, et avait, comme les autres divisions, ses huit bataillons en ligne déployée les uns derrière les autres, à distance de cinq pas; les deux bataillons du *51e* étaient les derniers de la division. *Ney*, qui a pris le commandement de ces troupes, détache sur la Haie-Sainte une brigade pour couvrir son flanc gauche, et, couvert par vingt-quatre bouches à feu, continue sa marche avec ces quatre colonnes énormes, pesantes, espèces de phalanges antiques, profondes, dans lesquelles la mitraille de l'ennemi exerce de grands ravages. Cheminant dans des terres grasses et détrempées, notre « infanterie franchit lentement l'espace qui la sépare de l'ennemi. Bientôt nos canons ne pouvant plus tirer par dessus sa tête, elle continue sa marche sans protection, et gravit le plateau avec une fermeté remarquable. » (Thiers.) En approchant du sommet, la division Alix, qui formait l'échelon de gauche, est accueillie par un feu terrible de mousqueterie partant du chemin creux d'Ohain, dans lequel est embusqué le 95e anglais. La division *Donzelot* se rapproche alors de cette division, et « toutes deux marchent au chemin d'Ohain, le traversent malgré plusieurs portions de haie vive, et, après avoir essuyé des décharges meurtrières, se précipitent sur le 95e et sur les bataillons déployés de la brigade Bylandt. Elles tuent un grand nombre de soldats du 95e, et culbutent, à la baïonnette, les bataillons de Kempt et de Bylandt. » (Thiers.) Nos soldats couvraient le bruit des armes par leurs cris mille fois répétés de : « Vive l'Empereur ». Déjà la victoire se prononce en notre faveur, et la position semble emportée, lorsqu'à un signal du général Picton, les Ecossais de Pack,

1815 cachés dans les blés, se lèvent à l'improviste et tirent à bout portant sur les divisions Alix et *Donzelot*. « Surprises par ce feu au moment même où elles débouchaient sur le plateau, elles s'arrêtent. Le général Picton les fait alors charger à la baïonnette par les bataillons de Kempt et de Pack ralliés. Il tombe mort atteint d'une balle au front, mais la charge continue, et nos deux colonnes, vivement abordées, cèdent du terrain. Elles résistent cependant, se reportent en avant, et se mêlent avec l'infanterie anglaise, lorsque tout à coup un orage imprévu vient fondre sur elles. Le duc de Wellington, accouru sur les lieux, avait lancé sur notre infanterie les 1,200 dragons écossais de Ponsonby, appelés les Ecossais gris, parce qu'ils montaient des chevaux de couleur grise. Ces dragons, formés en deux colonnes et chargeant avec toute la vigueur des chevaux anglais, pénètrent entre la division Alix et la division *Donzelot* d'un côté, entre la division *Donzelot* et la division Marcognet de l'autre. Abordant par le flanc les masses profondes de notre infanterie, qui ne peuvent se déployer pour se former en carré, ils s'y enfoncent sans les rompre ni les traverser, à cause de leur épaisseur, mais y produisent une sorte de confusion. Ployant sous le choc des chevaux et poussées sur la déclivité du terrain, nos colonnes descendent pêle-mêle avec les dragons jusqu'au fond du vallon qu'elles avaient franchi. » (Thiers.) La division *Donzelot*, et en particulier le *51e*, avait fait des pertes énormes dans cette lutte. C'est à ce moment que Napoléon, apercevant ce désordre, lança sur les Ecossais la brigade de cuirassiers Travers, qui les détruisit à peu près complètement. L'infanterie de *Donzelot* était vengée !

Cependant un corps prussien, commandé par Bülow, commençait à déboucher sur notre extrême droite ; il était urgent d'en finir avec les Anglais avant son arrivée. Napoléon donna donc l'ordre à *Ney* de renouveler l'attaque, mais d'enlever d'abord la *Haie-Sainte*.

Les divisions de d'*Erlon* s'étaient reformées sur le bord



du vallon; *Ney* se mit à la tête de la division *Donzelot,* qui 1815
s'était ralliée la première, et marcha droit sur la *Haie-Sainte.* Entraînés par l'intrépide Ney, les soldats de *Donzelot,* au nombre desquels ceux du *51e* se distinguent particulièrement, pénètrent d'un premier élan dans le verger et le jardin; ils en sont chassés, ils y reviennent. Arrivés au pied des murs crénelés, nos soldats saisissent les fusils à travers les meurtrières, et s'efforcent de les arracher des mains des assiégés; puis enfonçant la porte de la ferme, ils y pénètrent malgré un feu épouvantable, et massacrent le bataillon léger de la légion allemande qui la défendait, et dont 40 hommes seulement sur 500 réussissent à s'enfuir. A trois heures, la division *Donzelot* était maîtresse de la *Haie-Sainte,* mais au prix de quels sacrifices! Les régiments étaient absolument décimés; le *51e avait son colonel tué, ses officiers supérieurs et les deux tiers de son effectif hors de combat!*

A la suite de ce succès, les autres divisions de d'Erlon, qui s'étaient emparées des fermes de la Haie et de Papelotte, se rapprochèrent de la Haie-Sainte, et, emportées par leur ardeur, gravirent la pente du plateau du mont Saint-Jean, qu'elles trouvèrent abandonné par l'infanterie ennemie. Le *1er corps* débordait donc toute la gauche de l'armée anglaise, et interceptait toute communication avec le corps de Bülow. Il était quatre heures, Napoléon parcourut le front de la division *Donzelot,* qui venait de se signaler si glorieusement dans l'attaque de la Haie-Sainte.

Il aurait fallu de l'infanterie fraîche pour pousser plus loin nos avantages, car le *1er corps,* qui avait soutenu à lui seul les attaques les plus considérables sur le centre et sur l'aile gauche de la ligne anglaise, était harassé de fatigue et avait épuisé presque toutes ses munitions. C'est alors que *Ney,* s'apercevant que l'ennemi s'apprêtait à faire un retour offensif sur la Haie-Sainte, qui était la clef de cette formidable position, appela à son aide les cuirassiers de Milhaud et de Kellermann. On connaît les charges magnifiques que ces braves cavaliers firent sur le plateau du

1815 mont Saint-Jean, charges qui jetèrent l'épouvante dans toute l'armée anglaise et nous donnèrent un moment l'espoir de la victoire. Il était huit heures, déjà la nuit commençait à tomber; c'est à ce moment que Napoléon, délivré enfin de la poursuite obstinée de Bülow, résolut de frapper sur l'armée anglaise le coup décisif qui devait, il l'espérait, lui donner la victoire. Les divisions *Donzelot* et Alix, qui depuis quatre heures étaient restées sur la défensive, se jettent de nouveau en avant. Après leur désastre de l'après-midi, après un combat acharné de quatre heures, elles portent encore sur le front d'attaque tout le poids de la bataille. A ce moment, Ney court à d'Erlon et lui dit : « Toi et moi nous devons périr ici; car tous deux, si la mitraille anglaise nous épargne, nous sommes destinés à être pendus. » Il semble que les soldats de ces deux divisions aient entendu ces paroles, tant ils mettent de désespoir et de furie à renouveler leur attaque. Le souvenir de leur effort suprême a été longtemps confondu avec les derniers moments de la garde; il nous appartient donc de restituer à cette portion de la ligne la gloire qui lui revient, puisque le *51e* en faisait partie.

Sorties de la Haie-Sainte par toutes les issues, *les deux divisions* Alix et *Donzelot* se répandent en nuées de tirailleurs sur la pente du plateau. Courbés dans les blés comme des moissonneurs, les soldats de *Donzelot* avancent jusqu'au-dessous de l'escarpement. Là, ils couvrent de leurs feux les troupes harassées d'Alten, d'Omptéda et de Maitland. Ces feux incessants, succédant aux grandes charges, ne laissent pas à l'armée anglaise un instant de repos. La garde impériale apparaît à son tour; toute la ligne d'Hougoumont à Papelotte s'avance avec elle, les blessés rentrent dans le rang. Les tirailleurs de *Donzelot* couvrent la garde d'un rideau de fumée; ils la précèdent rapidement, pendant que, loin derrière eux, les tambours battent la charge et annoncent l'approche des colonnes d'attaque qui les suivent au pas. Enfin, le rideau de nos tirailleurs s'entr'ouvre pour laisser passer la garde; celle-ci, conduite par

Ney, va culbuter la seconde ligne de Wellington, quand un nouvel ennemi est signalé sur notre droite. C'est Blücher qui débouche sur le champ de bataille avec 50,000 hommes de troupes fraîches. La victoire nous échappe pour la seconde fois ! 1815

Bientôt deux brigades de Blücher s'emparent de la Haie et de Papelotte ; la cavalerie prussienne, profitant de ce succès, s'élança par cette trouée, et inonda bientôt le champ de bataille en sabrant les soldats isolés et rendant tout ralliement impossible. La cohue devint alors épouvantable, aucune description n'en peut donner une idée. Cependant, au milieu de cette nuée de fuyards, les intrépides soldats de *Donzelot* gardent leurs rangs, ils s'abritent derrière les carrés de la garde comme derrière des forteresses vivantes, et battent en retraite en même temps qu'eux.

Il était neuf heures du soir, quand Wellington et Blücher firent leur jonction à la ferme de la Belle-Alliance. « Blücher, vainqueur sans avoir combattu, déshonora la victoire par une jactance déplacée, et l'armée prussienne ternit ses lauriers par des actes de cruauté, indignes d'une nation civilisée » (1). Les soldats prussiens, en effet, signalèrent leur arrivée sur le champ de bataille par de lâches assassinats sur des blessés et des prisonniers français ! « Odieuses et lâches vengeances que n'excusent pas le ressentiment de longs revers et l'orgie d'une victoire inespérée. » (Duruy.)

Poursuivis par les troupes prussiennes, les débris de l'armée française arrivèrent le 19 juin, vers six heures du matin, à *Charleroi*.

Les Français avaient eu 25,000 hommes hors de combat, et les alliés 22,000. Le 1er corps était le plus éprouvé, ce qui s'explique par ce fait qu'il avait soutenu presque à lui seul le poids de la journée ; les 16,000 hommes qu'il comptait à son effectif le matin avaient tenu tête pendant neuf heures aux 90,000 qui formaient l'armée de Wellington.

---

(1) *Histoire de la campagne de 1815*, par Edgar Quinet,

1815 Le *51e*, qui avait joué un rôle particulièrement glorieux au milieu des incomparables troupes de *Donzelot*, fut véritablement décimé. *Il était réduit à 17 officiers et 216 hommes;* il avait donc eu *25 officiers* et *910 hommes tués, blessés* ou *prisonniers*. Parmi les tués : le colonel *Rignon*, les capitaines *Penaud, Escarguel, Harant*. Parmi les blessés : les chefs de bataillon *Pernet* (prisonnier) et *Formis*, les capitaines *Cormillot, Dabadie, Biot, Clément;* les lieutenants *Joron* (mort des suites de ses blessures), *Schalder, Alaooine;* les sous-lieutenants *Ansous, Buy, Verrier* et *Kukes* (prisonnier).

1815. — **Retraite de l'armée française sur Paris (19-29 juin), licenciement de l'armée française (septembre).**

Le 19 juin, le *1er corps* passa la Sambre à *Marchiennes*, et se porta par *Maubeuge* et *Avesnes* sur *Laon*, où il arriva le 23 juin. Grouchy, qui venait de prendre le commandement des troupes, les réorganisa un peu, et donna ses ordres pour continuer la retraite sur *Paris*. Les débris du 1er corps furent réunis à ceux du 2e, et formèrent, sous les ordres de *Reille, l'aile droite* de l'armée. Ce corps, chargé de couvrir le flanc droit de Grouchy, se dirigea par *Compiègne* et *Senlis* sur Paris, où il arriva en même temps que le reste de l'armée, le 29 juin. *L'aile droite* prit position entre la *Villette* et *Vincennes;* la division *Donzelot*, réduite à environ 1,100 hommes, occupa *Saint-Maur* et la *barrière du Trône*. Le même jour, dans la soirée, l'armée alliée arrivait aussi devant Paris.

On connaît les événements qui se succédèrent alors avec rapidité : l'abdication de Napoléon, l'entrée de Louis XVIII à Paris, la retraite de l'armée française derrière la Loire (5 juillet), et enfin son licenciement au commencement de septembre 1815. C'est à *Poitiers*, où il s'était retiré, que le *51e* fut licencié, le 20 septembre; son dépôt forma, avec



celui du 13e léger, le fond de la légion de la Vienne (n° 83), 1815
devenue *59e* régiment de ligne, par ordonnance du 23 octobre 1820. Le *3e bataillon*, qui avait été reformé au commencement de juin 1815, s'était rendu de Lille à *Cherbourg;* il y fut licencié le 1er octobre 1815.

En terminant l'histoire du *51e* sous la République et l'Empire, saluons une dernière fois ces braves qui ont porté si fièrement le drapeau du régiment par toute l'Europe ! Honneur à ces intrépides soldats, qui nous ont légué un patrimoine si glorieux, honneur enfin aux vainqueurs d'Arcole, de Hohenlinden, d'Austerlitz, d'Auerstædt et d'Eylau, qui ont acquis au *51e* le surnom de *régiment sans tache !*



FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

PÉRIODE CONTEMPORAINE.

(1815-1891).

CHAPITRE Ier.

Légion de la Marne (octobre 1815-17 novembre 1820). — La légion de la Marne devient le 51e régiment d'infanterie de ligne, le 17 novembre 1820. — Guerre d'Espagne (15 septembre-18 novembre 1823). — Le 51e aux Antilles (1825-1832). — Le 51e forme le noyau du 2e régiment d'infanterie de marine, en mai 1832. — Le 51e forme le noyau du bataillon de tirailleurs de Vincennes, devenu le 28 septembre 1840 le 1er bataillon de chasseurs à pied; garnisons occupées par le 51e, de 1837 à 1845.

LÉGION DE LA MARNE

(octobre 1815-17 novembre 1820).

1815. — Organisation de l'armée en légions départementales; formation de la légion de la Marne (devenue 51e régiment d'infanterie de ligne) au mois d'octobre 1815.

Les ordonnances royales du 16 juillet et du 3 août 1815 organisèrent l'armée en légions départementales, ayant chacune deux bataillons d'infanterie de ligne, un bataillon de chasseurs à pied, trois cadres de compagnies de dépôt, une compagnie d'éclaireurs à cheval et une compagnie d'artil-

1815-1816 lerie. Chaque légion prit le nom du département dans lequel elle avait été organisée, et se composa d'hommes nés dans le département, les officiers exceptés. Les bataillons d'infanterie de ligne comptaient huit compagnies, dont une de grenadiers et une de voltigeurs ; le bataillon de chasseurs à pied avait également huit compagnies. Le fond du drapeau affecté à chaque légion était blanc, portant l'écusson de France et l'inscription : « Le roi à telle légion, » la hampe était surmontée d'une fleur de lys. Les 2e et 3e bataillons avaient aussi un drapeau formé de deux triangles juxtaposés, l'un blanc attenant à la hampe, et l'autre cramoisi. Il n'y eut néanmoins qu'un sous-lieutenant porte-drapeau par légion. L'habit blanc remplaça l'habit bleu, avec des couleurs distinctives pour chaque légion, au collet, aux pattes de parements et aux revers.

La légion qui devait former plus tard le *51e* **régiment** d'infanterie de ligne s'appelait la *légion de la Marne* (1), et portait le n° 49 (2). Elle entra en voie de formation à *Châlons-sur-Marne*, au commencement d'octobre 1815, sous la direction du colonel de *Lascours*, qui organisa la 1re compagnie de dépôt avec l'ancien dépôt du 55e de ligne. Mais ce fut seulement le 26 avril 1816 que le 1er bataillon fut formé dans la même ville, sous les ordres du colonel d'*Oria*, successeur du baron de Lascours, mis en non activité le 21 mars 1816. Ce bataillon était composé d'hommes rappelés en activité de service, provenant des anciens corps licenciés et d'enrôlements volontaires ; il comptait des officiers vétérans de nos longues guerres, qui voyaient briller sur leur poitrine la croix de Saint-Louis à côté de

(1) La légion de la Marne avait : collet et parements blancs, passepoil cramoisi ; revers et pattes de parements cramoisis, passepoil blanc, boutons blancs.

(2) Le n° 51 fut porté, de 1816 à 1820, par la légion de la Mayenne, commandée par le colonel Guillot de la Poterie ; cette légion, organisée à Laval avec le dépôt de l'ex-64e de ligne, tint garnison à Paris, et devint 12e régiment d'infanterie de ligne en 1821.



celle de la Légion d'honneur. Son effectif était de 31 officiers, 384 sous-officiers et soldats. 1816-1819

Après de brillantes fêtes données par la ville de Châlons pour célébrer son organisation, le 1er bataillon quitta cette ville le 9 novembre 1816, pour aller relever des troupes étrangères à *Béthune*, où il arriva le 20 novembre.

Le 11 juin 1817, le colonel de *Cornebize* fut placé à la tête de la légion de la Marne, en remplacement du colonel d'*Oria*, mis en non activité.

Le 1er bataillon quitta *Béthune* le 20 avril 1819, pour se rendre à *Montmédy*, où il arriva le 1er mai.

Le 21 juin 1819, le 2e bataillon, dont le cadre seul avait été formé en novembre 1818 à Châlons, fut organisé à *Montmédy* avec des recrues des classes 1816 et 1817. A la même date, la 2e compagnie du dépôt fut formée également à Montmédy, et rejoignit la 1re à Châlons. *La légion de la Marne compta alors 59 officiers et 1,024 hommes* (1).

---

(1) *Composition de la légion de la Marne à la fin de l'année 1819:*

Colonel, de Cornebize.
Lieutenant colonel, Folley.
Chefs de bataillon, Magnant et Parchappe.
Major, Gastebois.
Capitaines adjudants-majors, Loiseau et Bertrand.
Lieutenant adjudant-major, d'Espremesnil.
Capitaine-trésorier, Doineau.
Capitaine d'habillement, Véra.
Sous-lieutenant porte-drapeau, Boisselle.
Aumônier, l'abbé Gaunon.
Chirurgien-major, Lemoine.
Aide-major, Remy.

Capitaines :

Brezet.	Daune.
Dauphin.	Dubournial.
Fauché.	Rongier.
Lavidière.	Bonjour.
Julien.	Cuignet.
Rebilly.	De la Voltais.
Massy.	

d'infanterie de ligne, la *légion de la Marne* devint, le 17 novembre 1820, le *51e régiment d'infanterie de ligne.* 1820-1823

Le *51e*, composé identiquement de la même façon que la légion de la Marne, c'est-à-dire à deux bataillons (1), continua à tenir garnison à *Lille*, et reçut, le 10 octobre 1821, le colonel de *Contréglise*, en remplacement du colonel de Cornebize, nommé à la même date lieutenant du roi à l'île de Ré.

Au mois de mai 1822, le régiment quitta Lille pour aller tenir garnison à *Givet*. Au mois de mars 1823, il se rendit à Nancy, à l'exception de la gauche du 2e bataillon qui fut détachée à *Phalsbourg*, et se trouva réuni en entier à *Metz* à la fin d'avril de la même année. Ce fut dans cette dernière ville que, par ordonnance du 2 février 1823, le 3e bataillon fut formé le 5 mai 1823.

A peine organisé à trois bataillons, le *51e* quitta Metz, le 21 mai 1823, pour se rendre à *Perpignan*, où il arriva à la fin de juin. Les 1er et 2e bataillons furent immédiatement disséminés dans différents forts et places tels que *Bellegarde, Saint-Elme, Pratz-de-Mollo, Bourgmadame, Fort-les-Bains, Port-Vendres, Villefranche, Montlouis, Saillagousse, etc...*

Le 3e bataillon resta à *Perpignan*.

Au mois de juillet suivant, un détachement de 200 hom-

---

(1) Chaque bataillon se composait de huit compagnies, dont une de grenadiers, une de voltigeurs et six du centre. La compagnie comptait un capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant, un sergent-major, quatre sergents, un fourrier, huit caporaux, soixante-quatre soldats, deux tambours ou cornets.

L'habit blanc fut remplacé par l'habit bleu. Le collet, les contre-épaulettes, les pattes de parements, les retroussis et les passepoils urent de couleurs distinctives et différentes pour chaque série de quatre régiments. Les revers furent abandonnés, et l'habit boutonna droit sur la poitrine, au moyen de neuf gros boutons jaunes pour la ligne. Le pantalon bleu eut un liséré ou passepoil de couleur distinctive.

La couleur distinctive des 49e, 50e, 51e et 52e de ligne fut orange.

1823 mes entra en *Espagne*, sous les ordres du commandant *Parchappe*, pour occuper la petite ville de *Puycerda*. Ce détachement eut plusieurs alertes, mais aucun engagement.

Le 51e prend part à la guerre d'Espagne, du 15 septembre au 18 novembre 1823.

L'Autriche, la Russie et la Prusse avaient formé une « sainte alliance » pour étouffer les idées de liberté, que la Révolution avait jetées dans le monde, et qui fermentaient partout. Le gouvernement français reçut du Congrès de Vérone la mission d'aller les combattre en Espagne, et, le 7 avril 1823, une armée française, forte de 80,000 hommes, entrait en Espagne, sous le commandement du *duc d'Angoulême*.

Au mois de septembre 1823, le *51e* fut appelé à prendre part à cette guerre, et fit partie du corps d'armée de la Catalogne, sous les ordres du maréchal *Moncey*.

Tous les détachements du régiment, y compris celui de Puycerda, furent aussitôt réunis à Perpignan, afin de former deux bataillons de guerre destinés à opérer en *Espagne*. Ces deux bataillons, commandés par le colonel de *Contréglise*, entrèrent le 15 septembre en Espagne, en suivant la route d'étapes du *Boulou*, la *Jonquière*, *Figuières*, *Girone*, *Caleilla*, *Reins-de-Mars*, *Balalona*, *Moulinos del Rey*, et s'arrêtèrent à *Villafranca*. Un détachement de quatre compagnies fut envoyé à *Villanova*, sur les bords de la mer.

Le *51e* séjourna dans cette position jusqu'aux premiers jours de novembre, et, la guerre d'Espagne étant terminée par suite de la prise de Cadix, il rentra à *Perpignan* le 18 novembre, par la même route, sans avoir pris part à aucune action de guerre.

Le 3e bataillon continua à tenir garnison à *Perpignan*, et les deux premiers furent placés dans les villages environnants.

Garnisons occupées par le 51e de 1824 à 1825.

Au commencement de décembre 1823, les trois bataillons du *51e* quittèrent Perpignan et ses environs, pour se rendre à *La Rochelle*, où ils arrivèrent les 29 et 31 du même mois. Le 1er bataillon fut immédiatement détaché à l'*île de Ré*. Un peu plus tard, au mois de mai 1824, la droite du 3e bataillon fut détachée à *Rochefort*. 1823-1825

Les trois bataillons du régiment occupèrent ces garnisons jusqu'en janvier 1825, époque à laquelle ils se rendirent, les 1er et 3e au *Havre*, le 2e à *Dieppe*.

LE 51e AUX ANTILLES
(1825-1832).

Le 1er septembre 1825, les trois bataillons du *51e* quittèrent leurs garnisons respectives, pour se rendre à *La Rochelle* procéder à l'organisation de deux bataillons expéditionnaires, destinés à aller tenir garnison aux *Antilles*. Le sort désigna les 1er et 2e bataillons (1).

---

(1) *Cadres du 51e en 1825 :*

Colonel, de Contréglise.
Lieutenant-colonel, de Posson.
Chefs de bataillon, Thevenin, Parchappe et Boursetti.
Major, Coroller.
Capitaines adjudants-majors, Loiseau, Goulard et Faure.
Capitaine-trésorier, Gailhac.
Capitaine d'habillement, Véra.
Sous-lieutenant porte-drapeau, Latand.
Aumônier, l'abbé Goulet
Chirurgien-major, Meunier.
Aides-majors, Guilleminot et Azais.

1825 Le 12 octobre 1825, ces deux bataillons, ayant à leur tête le colonel de *Contréglise*, furent embarqués à ***Rochefort***, sur les navires de commerce : l'*Alcide*, l'***Anne-Marie***, le *Ferdinand* et *Adolphe*, et la *Grande-Terre*. Mais, par suite

---

Capitaines :

Lavallée.	Maulmont.
Lovidière.	Maronier.
Julien.	Daugault.
Otthenin.	D'Espremesnil.
Massy.	Legros de Marcy.
Dauno.	D'Angell.
Rongier.	Harlet.
Bonjour.	Olivier.
Jacquier.	Demetz.
Cuignet.	De Bornier.
Bertrand.	Barthélemy.
Chambes.	Carossio.

Lieutenants :

Gasteboís.	Vidal.
Perrot.	Desouches.
Valette.	Lefebvre.
Garnier.	Rieff.
Panisse.	Lalaune.
Paoli.	Macaire.
Homassel.	Huart.
Herbillon.	Cairo
Duplan.	Gobeau.
Dugommier.	Rubino.
Guibourg.	Bounin.
Bally.	Clément.

Sous-lieutenants :

Sella.	Jussiot.
Cebron.	Bouisson.
Beuvelet.	Levaillant.
Barbichon.	Durand.
Schultz.	Isambert.
Bécaune.	Brisson.
Déjardin.	Terrin.
Quint (Charles).	Choquier.
De Barolet.	Otool.
D'Angell.	Dautemare.
Brunet.	Coyon.
De Montredon.	

du mauvais temps, ces bâtiments ne purent mettre à la voile qu'à la fin de décembre 1825, et arrivèrent successivement à la *Guadeloupe* du 2 au 9 février 1826. Le régiment occupa la *Pointe-à-Pitre* et la *Basse-Terre* (Guadeloupe), *Marie-Galante*, les *Saintes* et *Saint-Martin*. 1825-1831

Le 31 décembre 1826, le colonel *Ocher de Beaupré* fut placé à la tête du *51ᵉ*, en remplacement du colonel de Contréglise mis en non activité; il débarqua aux Antilles à la fin de mai 1827.

Une ordonnance royale du 17 août 1828 constitua le *51ᵉ*, *régiment colonial*, et accorda aux officiers l'option entre le séjour aux colonies ou la rentrée en France.

Bon nombre profitèrent de cette disposition.

En exécution de cette ordonnance, cinq compagnies du 3ᵉ bataillon, qui était resté en France, furent embarquées à *Brest* au mois d'octobre, et débarquèrent à la *Basse-Terre* le 4 décembre 1828.

Le colonel Ocher de Beaupré, étant passé au 30ᵉ de ligne le 7 mars 1830, fut remplacé à la même date par un ancien chef de bataillon du régiment, le colonel *Parchappe*, qui ne parut jamais aux colonies, et fut nommé le 10 août suivant au commandement du 15ᵉ léger. Le successeur du colonel Parchappe fut le colonel *Guingret*, nommé au commandement du *51ᵉ* le 11 août 1830; il débarqua à la Guadeloupe en janvier 1831.

Dans le courant de l'année 1831, le sergent de voltigeurs *Simoni* (devenu officier) du *51ᵉ*, accompagné de deux hommes seulement, alla, au péril de ses jours, arracher un pavillon anglais, qu'une main inconnue avait planté au sommet de la *Soufrière*, le volcan le plus élevé de la Guadeloupe.

Cette action fit d'autant plus d'honneur à ces hardis soldats, qu'il leur fallut traverser une large savane, percer une forêt vierge, et gravir les rudes escarpements de ce volcan, élevé de 1,600 mètres, avant d'arriver à leur but patriotique.

1832. — Le 51e forme le noyau du 2e régiment d'infanterie de marine (mai), retour en France (août).

1832 Après avoir formé, au mois de mai 1832, le *noyau du 2e régiment d'infanterie de marine*, qui, en vertu d'une nouvelle loi, allait tenir garnison aux Antilles, le *51e* s'embarqua le 20 juin à la *Pointe-à-Pitre* pour rentrer en France, et débarqua le 13 août 1832 au Havre.

Le *51e*, qui avait séjourné sept ans aux Antilles, avait été très éprouvé par le climat meurtrier de cette contrée; il avait perdu, dans la première année seule, 15 officiers, parmi lesquels : le chef de bataillon *Thévenin;* le capitaine *Vial;* les lieutenants *Panisse, Barbichon, Bouisson, Guibourg, de Castel la Boulbène ;* les sous-lieutenants *Collin, Baron*, et l'abbé *Bresnan*, aumônier.

Le dépôt du 51e en France, de 1825 à 1832.

Aussitôt l'embarquement des deux premiers bataillons en octobre 1825, le *3e bataillon*(1), formant dépôt, avait quitté La Rochelle pour se rendre à *Morlaix;* il avait occupé successivement ensuite *Brest* et *Quimper*.

Les régiments d'infanterie ayant été augmentés d'un 4e bataillon, en vertu d'une ordonnance royale du 1er août 1830, le 4e bataillon du *51e* avait été organisé au dépôt à *Quimper* le 18 septembre 1830, et mis sous les ordres du commandant *Chauvin*.

En vertu de la même ordonnance, le *drapeau tricolore*

(1) Cinq compagnies du 3e bataillon s'étant embarquées à Brest pour la Guadeloupe, en novembre 1828, comme nous l'avons vu, les trois dernières compagnies de ce bataillon constituèrent seules le dépôt du 51e à partir de cette époque.



reparut, et, le 27 mars 1831, les nouveaux drapeaux (1) 1832-1835
furent distribués à l'armée, à raison d'un par régiment.

1832. — Réorganisation du 51e (octobre).

Débarqué au Havre au mois d'août 1832, le *51e* fut dirigé sur le dépôt, à *Quimper*, pour y être réorganisé; il reçut, pour remplir ses cadres, un grand nombre d'officiers et de sous-officiers provenant du licenciement des 4es bataillons ou de différents contingents que la Révolution de Juillet rappelait à l'activité. Vers le 15 octobre 1832, les trois bataillons du régiment étaient complètement reformés.

Garnisons occupées par le 51e de 1833 à 1837.

Le *51e* quitta Quimper dans le courant de l'année 1833, et occupa successivement *Brest*, *Caen*, le *Havre* et *Granville*, puis il se rendit le 15 juillet 1834 à *Douai*. Dans cette ville, deux bataillons mis sur le pied de guerre partirent les 24 et 26 juillet pour le *camp* d'*Elfaut*, à *Saint-Omer*, et prirent part à toutes les manœuvres et travaux qui y furent exécutés. Ils rentrèrent à Douai et Cambrai les 18 et 19 octobre 1834. A l'inspection générale suivante, le lieutenant-général *Roguet* adressa au *51e* une allocution dont voici un extrait : « Camarades, rappelez-vous avec un sentiment d'orgueil que vous représentez dans l'armée ce *51e* régiment, modèle de bravoure, de patriotisme et de dévouement, qui s'est acquis sur tous les champs de bataille de l'Europe une gloire immortelle, notamment dans la célèbre campagne d'Italie de 1796 à Arcole, à l'armée d'Allemagne à

(1) Les nouveaux drapeaux portaient sur une face : « Le roi à tel régiment d'infanterie, » et sur l'autre : « Honneur et patrie. » La hampe était surmontée du coq gaulois appuyé sur un globe, où était gravé le mot : Liberté.

1836-1837 Hohenlinden, en 1805 à Austerlitz, en 1807 à Eylau, enfin en 1809 en Espagne à Almonacid. »

Le 13 août 1836, le *51e* fut dirigé sur *Compiègne*, y arriva le 19, et fit partie du *camp d'Orléans* (1re division : général *Damrémont*; 3e brigade : général *Mangin*). A la levée du camp, le régiment fut envoyé à *Paris*, où il resta jusqu'à la fin de septembre 1837, détachant successivement un bataillon à *Rueil* et à *Versailles*.

Dans ces différentes garnisons, le *51e* se fit remarquer par sa discipline et ses nombreux actes de dévouement.

Pendant que le choléra sévissait à Quimper en 1832, les malades de l'hôpital civil auraient été privés de soins sans le dévouement des sous-officiers et soldats du *51e*; le sergent *Cotterlaz* reçut une médaille d'or à cette occasion. En 1834 et en 1835, le sous-lieutenant *Saffré*, le caporal *Hamelin* et le voltigeur *Flageol* reçurent des témoignages de satisfaction du ministre, pour leur courage dans différents incendies.

Le 51e forme, le 28 août 1839, le noyau du bataillon de tirailleurs de Vincennes, devenu, le 28 septembre 1840, le 1er bataillon de chasseurs à pied.

Dans le courant de l'année 1837, le *51e* fut désigné pour expérimenter la carabine rayée (système Delvigne); un peloton de 40 hommes, choisis parmi les meilleurs tireurs et les soldats les plus agiles, reçut une instruction particulière sur le tir, sous la direction intelligente du lieutenant de *Bellefonds*.

Le ministre de la guerre, satisfait des résultats de cet essai, se décida, sous l'inspiration du *duc d'Orléans*, à former avec le peloton dressé au *51e* une compagnie provisoire de *tirailleurs de Vincennes*, qui eut à sa tête le capitaine *Bougourd de Lamarre*, le lieutenant de *Bellefonds*, les sous-lieutenants *Mattei* et *Le Creurer* (trésorier), tous quatre du régiment. Cette compagnie modèle, com-

plétée par des hommes d'élite pris dans différents corps, 1837-1842
fut immédiatement réunie à *Vincennes*, et, le 28 août 1839, elle constitua avec d'autres compagnies le bataillon de *tirailleurs de Vincennes*, devenu le *1er bataillon de chasseurs à pied* le 28 septembre 1840.

Garnisons occupées par le 51e de 1837 à 1845.

De Paris, le *régiment* se rendit à *Metz*, d'où, le 9 mai 1838, deux bataillons actifs furent envoyés à l'armée du Nord ; ils occupèrent *Sedan*, *Mézières*, et eurent de nombreux détachements.

L'épaulette étoilée venait de récompenser les longs et brillants services du colonel Guingret. Après un commandement nominal de quelques mois du colonel *Duvivier* (janvier-mars 1838), le colonel *Siméon* fut placé à la tête du *51e*, le 7 mars 1838.

Le 9 mai 1839, après la dissolution de l'armée du Nord, le *51e* alla occcuper *Phalsbourg*, *Marsal* et *Bitche*.

C'est à cette époque que la question si longtemps controversée de la transformation des armes à silex en armes percutantes fut enfin résolue, à la suite d'expériences longues et pénibles faites par le *51e*, sous la direction du lieutenant-colonel *Delattre*.

De Phalsbourg, Marsal et Bitche, le *51e* se rendit, dans le courant de l'année 1840, à *Lyon*, d'où il partit en mai 1842 pour aller occuper *Briançon* (1), *Gap*, *Montdauphin* et *Embrun*.

(1) Le sous-lieutenant Gérard et le voltigeur Gluck méritèrent les éloges du lieutenant-général de Lascours, le premier pour s'être distingué dans un incendie violent qui avait éclaté aux environs de Briançon le jour même de l'arrivée du 2e bataillon dans cette ville, et le second pour s'être fait remarquer par sa froide intrépidité en face d'un péril imminent, dans une inondation causée par une crue subite de la Durance, le 3 juin 1843.

1843-1845 Au mois de juillet 1843, les 1er et 3e bataillons furent mis sur le pied de guerre, pour se rendre au camp formé près de *Lyon*, sous les ordres du duc de *Nemours*.

A la levée de ce camp, le 20 octobre 1843, le régiment fut envoyé à *Marseille* et à *Aix;* il fournit des détachements dans les Basses-Alpes, à *Ratonneaux*, au *Château-d'If* et à *Toulon*. Un bataillon occupa successivement les *Martigues* et *Saint-Chamas*, à l'occasion de troubles survenus dans ces localités. Le régiment occupa les mêmes garnisons jusqu'à son départ pour l'Algérie, au mois d'octobre 1845.

CHAPITRE II.

Campagne d'Algérie (1845-1850). — Colonne du général Gentil sur l'oued Korso (Kabylie) du 14 novembre 1845 au 18 janvier 1846; surprise de Ben-Salem sur les hauteurs de Chérak-Tboul (7 février 1846): combat dans la vallée des Flissas (17 février 1846); prise d'Azrou (16 mai 1847); combat du 21 mai 1849 en Kabylie; prise du col de Tizi-Boali (24 mai 1849); prise d'Adjiba (6 juillet 1849); prise de Zaatcha (26 novembre 1849); combats des 21 mai et 26 juin 1850 en Kabylie; retour du 51e en France (novembre 1850).

CAMPAGNE D'ALGÉRIE

(1845-1850).

A la suite des combats de Djemmâa-Ghazaouat et de Sidi-Brahim (septembre 1845), le gouvernement français résolut d'envoyer des renforts en Algérie. Six régiments furent désignés; le *51e* (1) se vit avec joie compris parmi les élus.

---

(1) *Cadres du 51e en 1845 :*

Colonel, Siméon.
Lieutenant-colonel, Blanchard.
Chefs de bataillon, de la Chevardière de la Grandville (3e bataillon), Planès (2e bataillon) et Bellet (1er bataillon).
Major, Crépel
Capitaines adjudants-majors, Poiret, Dubost et Molet.
Capitaine-trésorier, Brisson.
Capitaine d'habillement, Thiellement.
Sous-lieutenant adjoint au trésorier, Brennetuit.
Sous-lieutenant porte-drapeau, Laviron.
Chirurgien-major de deuxième classe, Astier.
Aide-major commissionné, Peyrocave.

1845 L'ordre du jour suivant, qui annonçait au *51e* la faveur qu'il recevait, fut entendu avec acclamations :

« Vive le Roi ! Le *51e* est appelé en Afrique, les bataillons de guerre vont être formés. Sous-officiers et soldats, à Lyon, dans les Hautes-Alpes, à Marseille, partout en France, vous vous êtes fait remarquer par votre bonne tenue, votre bonne discipline.

Capitaines :

Genet.	Cogniasse de Loge.
Ducher.	Brennetuit.
Picard.	Poch.
Bérard.	Malaize.
Guynet.	Vedeaux.
Giron.	Le Roy de Dais.
De Blanchard du Val.	Lalire.
Collon.	Balagué.
Proust.	Rostan.
Lafontaine.	Lasserre.

Lieutenants :

Marchand.	Jouanjan.
Vincent.	Feillet.
Lemarquant.	Cordier.
Grillot.	Henry.
Lépine.	Rougier.
Gaucherel.	Albignac.
Gauffre.	De Leau.
Coulon.	Jourdain.
Courtepasse.	Landry.
Jubien.	Joannès.
Gantier.	

Sous-lieutenants :

Bourlier.	Simoni.
Chatard.	Lagrange.
Delate.	De Vauvineux.
Grouzil.	Bronier.
Laviron.	D'Audchard de Férussac.
Tritschler.	Brennetuit.
Ramez.	De la Chevardière de la Grandville.
Lamour.	Sarrette.
Gérard.	Faligant.
Pollet.	Rougon.
Dussant, dit Pony.	

« En Afrique, vous joindrez à ces qualités militaires la bravoure devant l'ennemi, et surtout la patience, la résignation à supporter les privations, les fatigues de la guerre. Sous-officiers et soldats, votre colonel, vos officiers comptent sur vous, vous pouvez compter sur eux; vous les trouverez toujours à votre tête dans le chemin de l'honneur. 1845

« Soldats, le *51e* a de belles pages dans l'histoire des guerres de la République et de l'Empire; il mérita le surnom de *régiment sans tache;* vous lui conserverez ce titre glorieux.

« Vive le Roi! vive la France! »

Les trois bataillons s'embarquèrent à *Marseille*, les 21 et 25 octobre 1845, sur les frégates l'*Albatros* et le *Montezuma*, et débarquèrent à *Alger* les 24 et 29 octobre.

Colonne du général Gentil sur l'oued Korso (Kabylie), du 14 novembre 1845 au 18 janvier 1846.

Toutes les forces de l'Algérie ayant été concentrées dans l'Ouest, Alger se trouvait entièrement découvert à l'Est, et on pouvait craindre à tout instant de voir les Arabes envahir le Sahel.

Pour prévenir une semblable éventualité, une colonne, composée des trois bataillons du *51e*, d'un bataillon du 31e, d'un escadron du 5e chasseurs et d'une section d'artillerie de montagne, fut organisée à la *Maison-Carrée*, et placée sous les ordres du général *Gentil*. Cette colonne avait aussi pour mission de hâter la rentrée des contributions, qui se levaient avec peine chez les Khachnas.

Partie de la Maison-Carrée le 14 novembre, la colonne campa le soir même au *Boudouaou*, et arriva le lendemain sur l'*oued Korso*, son centre d'opérations. Comme, malgré cette démonstration, quelques douars de la montagne refusaient de payer les contributions, le camp fut levé le 21 novembre, et la colonne, remontant quelques heures le lit de l'oued Korso, tourna brusquement à gauche pour

1845-1846 suivre l'ancienne route turque, qui conduit au pont de *Ben-Hini*, puis s'enfonça par un âpre sentier dans une longue gorge. Vers le soir, on s'arrêta sur les pentes d'un vallon dominé par de hauts rochers. On se disposait à lancer un bataillon dans la montagne pour s'emparer des villages voisins, quand les chefs de tribus vinrent payer l'impôt entre les mains du général Gentil.

Le 24 novembre, la colonne reprit la position de l'*oued Korso*, où elle resta jusqu'au 17 janvier 1846, jour de sa dissolution ; le *51e* rentra à *Alger* le 18 janvier. A la suite de cette expédition, la sécurité reparut sur les routes, et les Kabyles apportèrent leurs denrées à Alger.

Opérations en Kabylie du 5 au 15 février 1846.

1846. — **Surprise de Ben-Salem sur les hauteurs de Chérak-Tboul (7 février).**

Le *51e* ne resta pas longtemps à Alger, il en repartit le 30 janvier 1846, sous les ordres du général *Gentil*, pour aller reprendre, le 1er février, son ancienne position de l'*oued Korso*. Le lendemain, 2 février, le *3e bataillon*, commandé par le chef de bataillon *Danner*, qui remplaçait le commandant de La Grandville, nommé lieutenant-colonel dans un autre corps, partit pour *Dellys*, et n'arriva dans cette ville, où il devait tenir garnison, qu'après une marche des plus pénibles.

Depuis quelques jours, les douars donnaient de nouveau des signes d'agitation. Le 5 février, une colonne légère, composée du *1er bataillon du 51e*, du 31e, de cavalerie et d'une section d'artillerie de montagne, quitta le camp vers six heures du soir, laissant ses gros bagages sous la garde du *2e bataillon du 51e*, aux ordres du lieutenant-colonel *Blanchard*. Descendant la vallée de l'oued Korso, puis faisant à droite, cette colonne arriva le lendemain matin 6 février dans le bassin inférieur de l'*Isser*.

Le même jour, à la tombée de la nuit, les compagnies d'élite du *51°* et du 31°, la cavalerie et l'artillerie de montagne détachées de la colonne, passèrent à gué au confluent de l'*oued Aabid*, et, remontant le cours de ce ruisseau, arrivèrent à l'aube au pied des hauteurs de *Chérak-Tboul*, où *Ben-Salem* campait en toute sécurité. L'ordre d'attaquer fut immédiatement donné, et nos soldats, gravissant ces hauteurs, surprirent le poste avancé de l'ennemi, qui, à ce moment, adressait sa prière du matin à Allah. Terrifiés de cette subite apparition, les Arabes tentèrent de résister un moment, puis s'enfuirent vers leur camp, où les compagnies du *51°* ne tardèrent pas à les rejoindre. L'épouvante devint générale parmi les ennemis, et bientôt, cavaliers, fantassins disparurent dans toutes les directions, abandonnant chevaux, armes et bagages. *Ben-Salem*, presque seul, rejoignit sur un monticule voisin le camp de l'émir *Abd-el-Kader*, qui était resté tranquille spectateur de la déroute des siens. 1846

Les compagnies du *51°*, poussant l'ennemi avec vigueur, lui tuèrent une quarantaine d'hommes, et décidèrent du succès. D'immenses troupeaux, 3 drapeaux et 600 fusils furent les trophées de cette facile victoire, qui eut pour résultats immédiats la destruction de la cavalerie de Ben-Salem, et la consolidation de notre influence dans l'Est; ce qui permit au maréchal *Bugeaud* de continuer à opérer dans l'Ouest et le Sud-Ouest, sans avoir à s'inquiéter d'Alger. La petite colonne française n'avait ni un seul tué, ni même un blessé.

A la suite de cette brillante affaire, les lieutenants *Coulon* et *Jubien* du *51°* reçurent la croix de la Légion d'honneur.

Du 8 au 15 février, la colonne réunit le butin résultant de son succès, et se replia sur ses réserves, que venait de renforcer encore le *2° bataillon du 51°*, laissé, le 5 février, à la garde des gros bagages. Elle prit alors position sur la rive gauche de l'Isser, auprès du col de *Beni-Aïscha*.

Opérations en Kabylie du 16 au 22 février 1846, sous les ordres du maréchal Bugeaud.

1846. — Combat dans la vallée des Flissas (17 février).

1846 Le 16 février, la colonne quitta sa position du col de Beni-Aïscha, pour franchir l'Isser près de *Souk-el-Had*, et s'engagea dans la longue vallée de *Tam-Tiguert*. Le soir même, elle se réunit à la colonne *Bedeau*, et, le lendemain 17 février, ces deux colonnes firent leur jonction avec celle du maréchal *Bugeaud*. Le *51e* (1er et 2e bataillons) fit alors partie de la brigade d'*Arbouville*, et campa dans la vallée des *Flissas*, au pied de leurs principaux douars. Le maréchal Bugeaud résolut d'attaquer le même jour; trois colonnes s'élancèrent contre les positions ennemies, la brigade d'*Arbouville* de front, les deux autres exécutant un mouvement tournant. Les deux bataillons du *51e*, colonel en tête, gravirent les pentes abruptes de la vallée des Flissas, sous un feu assez nourri, et ne tardèrent pas à couronner la hauteur, que les Arabes abandonnèrent sans plus de résistance.

Le 19 février, nos troupes vinrent camper au pied des plus hautes cimes du *Djurjura*, non loin du vieux fort turc *Bordj-el-Bokni*, après avoir essuyé quelques coups de fusil destinés à couvrir la retraite de l'émir, qui venait de nous échapper.

Le 21 février, on revint camper à l'entrée du défilé de *Tam-Tiguert*. Le lendemain, le *51e* (1er et 2e bataillons), se séparant du maréchal Bugeaud, se dirigea sur le *bas Isser*, pour travailler à la construction d'une redoute et d'un ouvrage destinés à couvrir un pont que l'artillerie se préparait à jeter.

1846. — Colonne commandée par le maréchal Bugeaud, chez les Béni-Manek (1-13 mars).

A peine le *51e* (1er et 2e bataillons) avait-il achevé son travail sur le bas Isser, qu'il reçut l'ordre, le 4 mars 1846,

de partir pour le *Fondouk*, où le maréchal *Bugeaud* organisait une colonne. Après une longue marche de seize heures, le *régiment* se trouva, le 5 mars au matin, le premier de tous les corps, au point de réunion. Le lendemain, le corps expéditionnaire, fort de 11 bataillons divisés en trois brigades, dont l'une était commandée par le colonel *Siméon*, s'engagea dans le massif de *Bouzisa*. Après avoir traversé l'*Isser* le 7 mars, près des ruines du pont de *Ben-Hini*, la colonne arriva le soir chez les *Beni-Manek*, ayant reçu toute la journée une pluie torrentielle. 1846

Le 8 mars, nos soldats, traversant la vallée des Oliviers, franchirent l'*oued Arba* et les nombreux affluents de l'Isser, puis ils s'engagèrent dans la gorge de *Teniet-el-Melab*, qui débouche dans le Hamza, et s'installèrent au bivouac.

Le corps expéditionnaire resta quatre jours dans ce camp, que les soldats baptisèrent du nom de *camp de la Boue;* malgré un temps épouvantable, nos soldats ne perdaient rien de leur gaieté, et le maréchal *Bugeaud*, parcourant ce triste bivouac, félicita le colonel *Siméon* sur le moral excellent du *51*ᵉ, qui, presque seul, se livrait à ses travaux journaliers.

La seule approche de nos troupes avait suffi à décider la retraite définitive d'*Abd-el-Kader* et de *Ben-Salem*.

Le 13 mars, la colonne rétrograda par la vallée de l'*oued Djemmâa*, et rentra à *Alger*.

1846. — Le 1er bataillon du 51e en colonne dans le Sud (28 mars-4 juin).

Le *1er bataillon du 51e* ne put se reposer que peu de jours à Alger; le 28 mars, il dut rejoindre à *Blidah* le 58e et les tirailleurs indigènes, pour former la colonne *Blangini*, destinée à opérer dans le Sud, où déjà le général Jusuf et sa cavalerie serraient de près l'*émir*. En deux jours, gorges de la *Chiffa*, rampes de *Nador* étaient franchies,

1846 *Médéah* traversé, et, le 3 avril, ayant fortement appuyé à l'Est, la colonne venait camper dans la grande tribu des *Beni-Sliman*. Le lendemain 4 avril, nos troupes s'élançaient à la poursuite d'un convoi destiné à Ben-Salem.

Les 9, 10, 11 et 12 avril, la colonne rayonna de la position centrale de *Sour-el-Djouab*, pour recevoir les impôts, et, le 25, elle entra dans *Boghar*, après avoir traversé de nombreux cours d'eau.

Le 26, le duc d'*Aumale* arriva avec un bataillon du 36e, et prit le commandement de la colonne. Après quatre jours de longues marches, par une chaleur assez forte, nos troupes arrivèrent le 29 avril à *Aïn-Ouzra*, dernière limite du Tell.

Le 1er mai, la colonne opéra sa jonction avec celle du général *Jusuf*, près de *Gharza;* le duc d'Aumale divisa alors les troupes en deux brigades : 1re *(Jusuf)*, comprenant des zouaves, le 22e de ligne, des chasseurs d'Afrique et de France ; 2e *(Blangini)*, composée des *51e*, 36e et de tirailleurs indigènes.

Ainsi organisé, le corps expéditionnaire pénétra chez les *Ouled-Naïls*, où opérait déjà le colonel Ladmirault, qui, le 5 mai, rallia les troupes du duc d'Aumale. Arrivé le 7 mai chez les *Ouled-Sidi-abt-Allah*, le duc d'*Aumale* rétrograda sur *Boghar* avec la brigade *Blangini :* le *51e* fut dès lors rattaché à la brigade *Jusuf.*

Après plusieurs razzias, les Ouled-Naïls et les Ouled-Sidi-abt-Allah, pressés de toutes parts par notre cavalerie et chassés de leurs positions par l'infanterie, vinrent faire leur soumission.

Nos troupes vinrent occuper ensuite pendant quelques jours la position dominante de *Kourireuch*, et, le 25 mai, la pacification étant complète, elles rétrogradèrent pour aller camper près du lac de *Gharza*. Elles passèrent les journées des 29 et 30 mai à Boghar, et le 4 juin, après plus de soixante jours de marche, d'incessantes fatigues, de privations inouïes, ramenant 500 chevaux, la colonne entrait dans *Alger* aux acclamations de la foule.

A la suite de cette colonne, l'adjudant *Cotterlaz* du *51e*,

qui s'était fait remarquer en plus d'une circonstance, reçut 1846
la croix de la Légion d'honneur.

Rôle du 2e bataillon du 3 avril au 8 juin 1846.

Quelques jours après le départ du *1er bataillon* pour la colonne du Sud, le *2e bataillon* avait aussi quitté *Alger*, le 3 avril, pour se porter au camp des Oliviers sur la *Chiffa*, où il fut employé aux travaux de la route de *Médéah*. Il rentra le 26 avril à *Alger*, et quitta de nouveau cette ville le 2 mai, pour faire partie d'une petite colonne, qui, sous les ordres du général *Gentil*, opéra d'abord sur la rive droite de l'*Isser*, et alla ensuite camper à *Souk-el-T'nin*, sur le Sébaou. Le 2e bataillon fut rejoint dans ce dernier camp, le 16 mai, par le *3e bataillon*, qui arrivait de Dellys, où il était depuis le commencement de février 1846.

Après avoir pris position, le 17 mai, à *Beni-Aïscha*, la colonne du général Gentil rentra le 8 juin à *Alger*, où les trois bataillons du *51e* se trouvèrent momentanément réunis.

1846. — **Le colonel Claparède nommé au commandement du 51e (27 avril).**
Mouvements du régiment en juin et juillet 1846.

Le colonel *Siméon* ayant été promu maréchal de camp le 22 avril 1846, le colonel *Claparède* fut placé à la tête du *51e* le 27 avril suivant, et rejoignit, le 6 juillet, à *Nadhor*, les 2e et 3e bataillons, qui avaient quitté *Alger* le 16 juin pour travailler à la route de *Médéah*. Le 25 juin, le *1er bataillon* quitta à son tour *Alger* pour se rendre par mer à *Bougie*.

Le 18 juillet, le colonel *Claparède*, qui venait d'être nommé commandant supérieur du cercle de *Blidah*, y fit venir le 2e bataillon.

Le 1er bataillon à Bougie (juillet 1846-septembre 1847), affaires des 18, 19 et 20 octobre 1846, et du 12 janvier 1847.

1846-1847 Le *1er bataillon*, à *Bougie*, soutenait glorieusement contre les Kabyles l'honneur du drapeau du *51e*. Depuis longtemps enfermée dans cette ville, sans cesse harcelée par un ennemi actif, la garnison de Bougie brûlait d'obtenir une éclatante réparation.

Les Kabyles vinrent au-devant de ses désirs; un de leurs chefs, *Amezzian*, donna rendez-vous aux Français pour le mois d'octobre 1846. Le 18 de ce mois, de nombreux groupes d'ennemis vinrent s'embusquer dans le marabout de *Sidi-el-Hann;* ils en furent bientôt chassés par le lieutenant *Chatard* du *51e*, à la tête de 50 hommes. Le lendemain 19 octobre, les tirailleurs indigènes, de garde au troupeau, allaient être tournés, lorsque des boulets, lancés du fort Clauzel par le lieutenant *Sarrette* du *51e*, causèrent de l'hésitation parmi les Arabes, et permirent d'attendre un secours que l'épuisement des munitions rendait très urgent. Le *1er bataillon du 51e*, arrivant au pas de course, se déploya rapidement en tirailleurs, et, malgré son infériorité numérique, couronna tous les mamelons, pénétra dans les villages, puis détruisit, le soir, le marabout qui servait de refuge à l'ennemi.

Cette brillante affaire ne coûta au *51e* que 2 blessés. Le 20 octobre, Amezzian, s'étant approché avec ses cavaliers, fut repoussé et poursuivi par nos soldats jusqu'au col de *Thizi*.

Dans la soirée du 12 janvier 1847, les *Mézaïa inférieurs* vinrent implorer l'appui de la garnison de Bougie, pour tirer vengeance de plusieurs agressions des *Mézaïa supérieurs*. A une heure du matin, une colonne de 900 hommes, dont faisait partie le *1er bataillon du 51e*, se dirigea sur *El Abbel*, principal douar de l'ennemi, qu'elle détruisit

bientôt, malgré une vive défense. La retraite de nos troupes se fit en bon ordre, malgré un feu terrible. 1846-1847

Dans cette sortie, que les Kabyles payèrent de 30 morts, le *51e* eut un tué, le grenadier *Maurel*, et 6 blessés, dont 1 officier, le lieutenant *Chatard*.

Après avoir fait quelques sorties dans les environs de la garnison, dont une le 19 avril 1847 jusqu'aux dernières limites du *Beni-bou-Méçaoud*, et ouvert, au commencement de mai, une route de 8 kilomètres passant par le col de *Thizi* et débouchant près de *Mélilla*, le *1er bataillon*, relevé par le 2e, quitta Bougie, et vint à son tour prendre part aux travaux de la *Chiffa*, vers la fin de septembre 1847.

Le 2e bataillon alternativement à Blidah, à la Chiffa et en colonne, sous les ordres du colonel Claparède (juillet 1846-septembre 1847), à Bougie (septembre-décembre 1847).

Après être resté inactif à *Blidah*, du 18 juillet au 21 septembre 1846, le *2e bataillon*, commandé par le capitaine de *Blanchard du Val*, alla travailler à la route de *Médéah*, près des gorges de la Chiffa, jusqu'au commencement de novembre, puis relevé par le *3e bataillon*, il se rendit, après un court séjour à *Blidah*, sur les bords de l'*oued Djer*.

Cependant deux tribus du cercle de Blidah, les *Béni-Misrah* et les *Bou-Knénas*, refusant de payer l'impôt, le colonel *Claparède* reçut l'ordre de les soumettre. En conséquence, une colonne, dans laquelle entra le *2e bataillon du 51e*, fut bientôt organisée, et quitta Blidah, le 29 janvier 1847, pour aller bivouaquer le soir même sur le col de *Mouzaïa*. Le lendemain, la colonne arriva à *Médéah* après une marche très fatiguante, rendue plus pénible encore par une pluie glaciale entremêlée de neige, qui tomba toute la journée. Après être restée quinze jours à Médéah, à cause

1846-1847 du mauvais temps, la colonne reprit sa marche le 16 février 1847; elle traversa le territoire des *Ouzra-Cheragas*, franchit l'*oued Gergous*, pénétra chez les *Bou-Knénas*, et, gravissant les pentes les plus abruptes du *Djebel-Ouzra*, se concentra, le 18 février, sur le plateau de *Sbira*, d'où on apercevait le territoire ennemi. Le colonel *Claparède* ayant perçu les contributions, nos troupes se remirent en marche, le 20 février, par les gorges de l'*Harach*, vinrent camper le 21 sur l'*oued Bouniah*, et rentrèrent à Blidah le 22 février 1847.

Le 18 mars, le *2e bataillon* quitta *Blidah* pour aller relever le *3e* aux travaux des gorges de la *Chiffa*.

A la fin de septembre 1847, le *2e bataillon* alla à *Bougie* relever le *1er*; il resta dans cette ville jusqu'au 11 décembre de la même année, où il s'embarqua pour *Alger*. A peine arrivé dans cette ville, le 2e bataillon alla rejoindre le 3e à *Sidi-Madoni*.

Le 3e bataillon successivement à Nadhor et à la Chiffa (16 juin 1846-18 mars 1847).

Après être resté à Nadhor, du 16 juin au commencement de novembre 1846, le *3e bataillon* alla relever le 2e à la *Chiffa*, et se rendit vers le 25 novembre au *Bas-Nadhor*; une partie du bataillon fut bientôt envoyée à *Sidi-Madoni*, tandis que l'autre restait à l'*oued Merdja*, où elle passa les mois de décembre 1846 et de janvier 1847, travaillant avec ardeur au milieu de dangers constants, de grandes privations, par un froid piquant et des pluies continuelles. Ce dernier détachement rallia, le 19 janvier 1847, le reste du 3e bataillon à *Sidi-Madoni*.

Après quatre mois d'un long et rigoureux hiver passé dans les âpres gorges de la Chiffa, quatre mois de rudes travaux, le *3e bataillon*, relevé le 18 mars par le 2e, se

rendit à *Blidah* pour y prendre un repos bien mérité. 1847
Quelques jours après, le commandant *Danner du 3e bataillon* et le capitaine de *Lage* reçurent la croix de la Légion d'honneur.

1847. — **Le 3e bataillon du 51e en colonne avec le maréchal Bugeaud, dans la Kabylie (5 mai-10 juin), prise d'Azrou (16 mai).**

Bougie, Dellys et Djidjelli étaient sans cesse inquiétés par des tribus insoumises; le maréchal *Bugeaud* résolut de faire une expédition en Kabylie.

Deux colonnes devaient opérer simultanément, l'une partant d'Alger, sous les ordres du maréchal gouverneur, l'autre de Sétif, avec le général Bedeau, et faire leur jonction sous les murs de Bougie.

Désigné pour faire partie de la colonne aux ordres du maréchal *Bugeaud*, le *3e bataillon du 51e*, rapidement complété en hommes et en officiers, partit de Blidah, le 5 mai 1847, sous les ordres du lieutenant-colonel *Blanchard*, et se porta par *Bouffarik* sur *Bordj-Bouira*, dans le *Hamza*, point de concentration des éléments de la colonne, où il arriva, après des marches très pénibles, le 12 mai. Le maréchal Bugeaud divisa les 7,000 hommes et les 400 chevaux dont il disposait en trois brigades, commandées par les généraux *Gentil*, *Blangini* et le colonel *Gachot;* le *51e* (3e bataillon) forma, avec le 3e léger et le 3e bataillon de chasseurs, la colonne de gauche, aux ordres du colonel *Gachot*.

Les opérations commencèrent le 13 mai. Les deux premières journées se passèrent sans combat; les tribus de la vallée de l'*oued Sahel* venaient faire leur soumission tour à tour. Le 15 mai, les premiers coups de fusil furent tirés par les *Béni-Abbés*. « A la nuit tombante, des signaux de feu coururent sur les crêtes de la rive droite, et il y fut pareil-

1847 lement répondu de la rive gauche. Presque tout de suite, dès huit heures, l'attaque commença contre les grand'-gardes, qui ripostèrent, sans que l'ordre et le silence fussent troublés dans le bivouac. Vers une heure du matin, le feu cessa ; deux heures après, le maréchal prit l'offensive.

« Laissant ses bagages à la garde de trois bataillons, il s'éleva dans la montagne de la rive droite avec les huit autres et les obusiers. Toutes les crêtes, occupées sur plusieurs lignes par les Kabyles, furent tournées les unes après les autres, et les villages qui leur servaient d'appui, successivement enlevés et incendiés. Il n'en restait plus qu'un tout au sommet, entre deux tours. Ce village portait le nom d'*Azrou*, et, dans le pays, les deux tours étaient couramment appelées les *Cornes-du-Taureau*. La chaleur était excessive — 45 degrés — et la pente raide » (1). Malgré cela, tous nos soldats grimpèrent résolûment à l'assaut. Les trois brigades gravissaient les rampes avec une égale ardeur. « Les officiers et les soldats les plus vigoureux devancèrent bientôt leurs camarades, et l'on vit la position abordée sur trois points par une poignée d'hommes, qui n'étaient pas plus braves que leurs frères d'armes, mais que leurs jarrets et leurs poitrines avaient mieux servis. Leur audace fut couronnée d'un plein succès. Les deux tiers de nos forces étaient encore sur les pentes que déjà la position était enlevée » (1). A la suite de ce combat, qui ne coûta aux Français que 57 tués ou blessés, *Hamou-Tahar*, le chef le plus puissant des *Béni-Abbès*, vint demander grâce au maréchal Bugeaud, et, le lendemain, les *Béni-Abbès* et les *Béni-Mellikeuch* firent une soumission complète.

Le 20 mai, la colonne franchit le défilé d'*Akbout*, sous la protection du *3e bataillon du 51e*, du 3e léger et du 3e bataillon de chasseurs, et, le 22 mai, elle campait sous *Bougie*,

(1) *La conquête de l'Algérie*, par Camille Rousset.

sur les pentes du col de *Thizi*. Le 24 mai, le *3e bataillon* 1847-1848
détacha une compagnie qui alla rejoindre le 1er bataillon à *Bougie*.

Le 26 mai, les troupes composant la colonne se mirent en marche pour rentrer dans leurs garnisons; le *51e* forma avec les zouaves la 1re brigade de droite, aux ordres du colonel *Ladmirault*. Malgré quelques escarmouches avec les Arabes, nos troupes purent continuer leur marche sans s'arrêter, et, le 10 juin, après trente-sept jours d'une glorieuse expédition, la dernière commandée par le maréchal Bugeaud en Afrique, la première qui ait traversé complètement la Kabylie, le *3e bataillon du 51e* rentrait à *Blidah*, pour aller bientôt reprendre ses travaux à *Sidi-Madoni*. Quelques jours après, le 8 août, le capitaine *Lalire*, qui s'était distingué pendant cette expédition, reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Les trois bataillons du 51e de décembre 1847 à mars 1848.

A la fin de l'année 1847, les trois bataillons du *51e* étaient employés à construire des routes, le 1er aux gorges de la *Chiffa*, les 2e et 3e à *Sidi-Madoni*. L'hiver de 1847-1848 se passa ainsi en rudes travaux par un temps affreux, et ne fut interrompu par aucune expédition.

En décembre 1847, le caporal *Lavie* et les voltigeurs *Maury*, *Régis*, *Veyrine*, *Lindor*, *Bollereau* et *Bru* du *2e bataillon*, placés à la *Chiffa*, près d'un gué, pour aider au passage de la rivière, se signalèrent en se jetant plusieurs fois à l'eau, au péril de leur vie, afin de sauver plusieurs de leurs camarades qui allaient infailliblement se noyer; ils furent pour ce fait *mis à l'ordre du jour*.

A la fin de janvier 1848, les *1er et 3e bataillons* se trouvaient réunis au petit dépôt, à *Douéra*.

Le 24 mars suivant, tout le *régiment* se rendit à *Birkaden*, à environ 8 kilomètres d'Alger, pour y exercer son droit électoral, et, le lendemain 25 mars, il fut passé en

1848 revue par le nouveau gouverneur d'Algérie, le **général** *Cavaignac*, qui, en présence des troupes et de la multitude, proclama solennellement la République (1).

1848. — Le 3e bataillon en colonne dans le Dahra, contre les Béni-Ouragh, sous les ordres du colonel Bosquet (5 avril-28 mai).

A la fin de mars 1848, de sourdes rumeurs circulaient dans les tribus, et devenaient de plus en plus inquiétantes. Il devint urgent de renforcer la garnison d'*Orléansville ;* le *3e bataillon du 51e* (Jannin) y arriva le 5 avril 1848, et, en attendant l'organisation d'une colonne destinée à opérer dans le Dahra, les grenadiers et la 1re compagnie de ce bataillon partirent le 14 avril pour le camp des *Trois-Palmiers*, afin de travailler à la route de *Ténez*.

Cependant les *Ouled-Felten* (fraction des *Beni-Ourah*), ayant donné le signal de l'insurrection dans cette région, deux colonnes partirent simultanément de Mostaganem (Pélissier) et d'Orléansville (Bosquet), pour secourir les tribus fidèles, punir les agresseurs, concentrer vivement l'insurrection dans son foyer et l'y étouffer.

Le 3e bataillon du *51e*, qui faisait partie, avec les zouaves, de la colonne Bosquet, partit d'Orléansville à la fin d'avril 1848, et, après une marche de vingt heures, il arriva au point où se trouvaient réunis les troupeaux, les vivres et les familles des insurgés. Le 30 du même mois, le *3e bataillon*, qui opérait sur les pentes escarpées qui forment le lit de l'*oued Riou*, fit une razzia de 400 têtes de bétail.

En quelques jours, le pays fut fouillé dans tous les sens,

(1) Le 20 avril 1848, de nouveaux drapeaux furent distribués aux régiments ; ils portaient d'un côté la devise : « Unité, liberté, égalité, fraternité, » entourant l'inscription « République française et la désignation du régiment, » de l'autre le numéro du régiment et la devise : « Valeur et discipline. »

et bientôt, se voyant cernés de toutes parts, traqués dans des retraites jusque-là inaccessibles, perdant leurs troupeaux, les insurgés demandèrent leur pardon. Le *3e bataillon du 51e* revint alors au *camp des Trois-Palmiers*, tenant dans ce pays douteux, d'une main la pioche, de l'autre le fusil. Pendant cette expédition, une compagnie du *3e bataillon* était restée seule dans le camp des *Trois-Palmiers*, camp sans eau, sans arbres ou végétation, sans communication avec Ténez ou Orléansville; elle avait travaillé avec ardeur, toujours en armes, et avait souffert gaiement de dures privations. 1848

Enfin, le 23 mai 1848, le *3e bataillon* put reprendre la route de *Douéra*, recevant des témoignages de satisfaction du colonel *Bosquet*, qui adressa la lettre suivante au colonel *Claparède* :

« Mon cher colonel, je n'ai eu qu'à me louer de votre bataillon et de son chef. En route, pendant l'expédition des Béni-Ouragh, il a rivalisé avec le bataillon de zouaves, et marché avec la régularité et l'ensemble qui caractérisent de vieilles troupes. »

Mouvements des bataillons du 51e d'avril à juin 1848.

Le *3e bataillon* remplaçait à *Douéra* les 1er et 2e, partis depuis le 14 avril 1848 pour travailler sur l'*oued Djer* à la route de *Milianah*. Ces deux derniers bataillons restèrent aux environs d'*Hammam-Rira* jusqu'à la fin avril; ils partirent alors, le 1er bataillon pour *Aumale*, et le 2e pour *Douéra*.

Le 26 juin 1848, l'état-major, le petit dépôt et le *3e bataillon* vinrent occuper *Alger*, tandis que le *2e* tenait garnison à *Mustapha*, *Douéra* et *Koléah*.

L'été de 1848 fut employé par les cadres du *3e bataillon* à équiper, armer et instruire près de 1,800 recrues provenant de l'appel des réserves fait par le gouvernement provisoire.

1848. — Le 1er bataillon du 51e en colonne sous les ordres du colonel Carbuccia contre les Ouled-Aâbrid (12-16 septembre).

1848 Les *Ouled-Aâbrid*, qui occupent les pentes nord-ouest du *Djurjura*, donnaient depuis longtemps des sujets de plaintes. Le colonel *Carbuccia*, commandant supérieur d'Aumale, voulant les châtier, partit le 12 septembre avec une colonne composée du *1er bataillon du 51e* et de zouaves, pour se diriger sur *Aïn-Dokara*, où il arriva le 13 septembre, à huit heures et demie du matin.

En vingt heures, dix-huit lieues franchies, l'*oued Soflata* et l'*oued Djemmaâ-el-Nezliona* traversés, les rapides pentes du *Djebel-Azemma* gravies prouvèrent une fois de plus tout l'élan, toute l'ardeur du *51e*.

Les spahis et le goum des *Ouled-Driss*, ayant devancé la colonne, surprirent les douars des *Aâbrid*, qui furent rapidement entourés et incendiés, malgré une assez vive fusillade.

Le 14 septembre, la colonne revint camper sur l'*oued Djemmaâ*, et, après quelques jours de repos, elle rentra dans la matinée du 16 septembre à *Aumale*.

1848. — Le 2e bataillon du 51e en colonne dans le Djurjura avec le colonel Carbuccia (décembre).

Au commencement d'octobre 1848, le *1er bataillon* se rendit à *Alger*, et fut remplacé à *Aumale* par le *2e (Lanoé)*.

Dans une nouvelle course que la garnison d'Aumale fit au mois de décembre suivant dans le *Djurjura*, le colonel *Carbuccia*, frappé de la vigueur, de l'élan du *51e*, s'empressa d'écrire au colonel *Claparède* la lettre suivante :

« Mon cher colonel, je viens vous faire connaître le dévouement de vos braves soldats, qui, prévenus le 8 décembre

1848 qu'ils allaient avoir une marche forcée de dix-sept heures, à la suite de laquelle ils auraient à livrer, dans un pays affreux (Djurjura), un combat très sérieux, et laissés libres par moi de rester ou de marcher, ont tous voulu prendre leur part de l'opération. Je ne les avais jamais vus si nombreux, et leur air décidé faisait plaisir à voir. Je n'ai pu m'empêcher de les complimenter hautement, et après leur avoir promis de parler d'eux à leur digne colonel, je viens tenir ma promesse. » 1848-1849

Le 3e bataillon du 51e pendant l'hiver de 1848-1849.

L'Assemblée nationale ayant décrété l'envoi en Afrique de 12,000 colons, le *3e bataillon*, qui avait quitté Alger le 5 octobre 1848, pour se rendre d'abord à *Koléah* et ensuite à *Castiglione* le 26 novembre, passa l'hiver de 1848-1849 à construire à *Tefschoun* et à *Bou-Ismaël*, sur les riches coteaux de Sahel, des maisons, des fontaines, des puits, et à défricher des terres incultes. Le sergent *Ferteix*, grâce au zèle duquel les sables arides de *Staoueli* furent défrichés et bientôt couverts d'abondantes moissons ou de vignes, qui fournirent de très bon vin (peut-être un jour la fortune de l'Algérie), reçut en récompense la croix de la Légion d'honneur.

Emplacements des bataillons du 51e en mars 1849.

L'hiver terminé, vers la fin de mars 1849, le *51e* occupait : le 1er bataillon, *Alger;* le 2e, *Aumale;* le 3e, *Alger, Douéra, Koléah, Mustapha* et la *Maison-Carrée.*

LES 2e ET 3e BATAILLONS DU 51e PRENNENT PART A L'EXPÉDITION DE KABYLIE

(13 mai-25 juin 1849).

Opérations du 13 au 23 mai 1849, mort héroïque du capitaine de Leau du 51e; combat du 21 mai 1849.

1849 Depuis quelque temps, les tribus soumises des environs de Bougie étaient l'objet d'agressions continuelles des *Béni-Sliman*. On ne pouvait plus communiquer avec Sétif; les *Beni-Abbès*, les *Toudja*, les *Béni-Mimoun* ne paraissaient plus sur les marchés, signe certain de révolte. Le gouverneur général, résolu à en finir avec ces tribus, envoya le général de *Saint-Arnaud*, avec les deux compagnies d'élite du *3e bataillon du 51e* et le commandant *Jannin*, pour étudier la situation. Il ne tarda pas à rentrer à Alger, et une expédition y fut décidée. Deux colonnes s'organisèrent : l'une forte de 1,800 hommes, sous les ordres du général de *Saint-Arnaud*, était composée du 3e bataillon du *51e*, d'un bataillon du 12e de ligne, d'un peloton du 5e chasseurs à cheval, et de deux compagnies du 5e bataillon de chasseurs; l'autre, sous les ordres du général *de Salles*, comptant 3,500 hommes, comprenait le 2e bataillon du *51e*, un bataillon du 38e, un bataillon de zouaves, un bataillon d'Afrique, un escadron du 3e spahis, un escadron du 3e chasseurs d'Afrique, du génie et de l'artillerie.

La colonne du général de *Saint-Arnaud*, prenant *Bougie* pour base, devait attaquer dans les montagnes les *Béni-Sliman* par le Nord, tandis que le général *de Salles*, partant de *Sétif*, avait pour mission de les prendre à revers par le Sud.

Par suite de ces dispositions, le *3e bataillon du 51e* s'embarqua à Alger sur le *Phare* et le *Titan*, pour arriver à *Bougie* le 2 mai; le *2e bataillon*, qui était à Aumale, en partit le 5 mai, et arriva le 10 à *Sétif*.

Aussitôt arrivé à *Bougie*, le général de *Saint-Arnaud* fit camper ses troupes sur la rive droite de la *Soumam*. Après une reconnaissance faite du 15 au 17 mai, dans la direction des *Barbachas*, reconnaissance à laquelle prirent part les compagnies d'élite du *3e bataillon*, la colonne Saint-Arnaud quitta, le 19 mai, les rives de la Soumam, pour s'engager dans l'âpre et difficile pays situé entre *Sétif*, *Bougie* et *Djidjelli*, habité par les *Barbachas*, les *Béni-Sliman* et les *Béni-Thizi*. 1849

Le 20 mai, la colonne vint prendre position en avant de *Tiazibin*, village des *Barbachas*. Vers onze heures du soir, nos troupes furent réveillées subitement par une fusillade assez vive; aussitôt, le capitaine de *Leau* du *51e*, prenant quelques hommes avec lui, alla placer un petit poste dans un groupe d'arbres, qui était en avant de la ligne de tentes de sa compagnie. Comme l'ennemi était venu s'embusquer dans un bois et tirait de fort près, le capitaine de *Leau* revint au petit poste avec un renfort de quelques hommes. Atteint d'une balle au flanc gauche, *ce brave officier eut encore l'énergie de commander le feu avant d'aller à l'ambulance.*

Cette décharge éloigna l'ennemi, qui, perdant tout espoir de surprendre le camp, se retira vers minuit.

Le capitaine de *Leau*, qui s'était si vaillamment conduit, expira le lendemain, le dos appuyé à un arbre, la face vers l'ennemi, pleuré de ses soldats comme de ses camarades; le fusilier *Armand* fut également tué dans cette affaire.

Le 21 mai, la colonne *Saint-Arnaud* avait à franchir le long défilé qui s'étend sur le revers du *Djebel-Afroun*. L'arrière-garde, dont le *3e bataillon* faisait partie, était dirigée par le commandant *Jannin* du *51e*. Bientôt un combat sérieux s'engagea avec l'ennemi, et le 5e bataillon de chasseurs, serré de près, commençait à plier, quand, heureusement, les grenadiers du 3e bataillon du *51e*, commandés par le lieutenant *Gouzil*, exécutèrent une brillante charge à la baïonnette qui décida du succès. Les Arabes, étonnés de cette brusque attaque, se replièrent, ce qui permit d'emporter les morts et les blessés. Au même moment,

fallait emporter. Nos troupes durent exécuter leur mouvement par un seul passage de l'*oued Beni-Abbès*, passage excessivement difficile à cause de ses pentes raides et rocailleuses. 1849

De l'autre côté du ravin, la colonne *Saint-Arnaud* prit le chemin de droite, celle du général de *Salles* le chemin de gauche. Le *3e bataillon du 51e*, qui formait l'avant-garde, gravit péniblement, sous un soleil ardent, les chemins sinueux qui conduisent au col de *Tizi-Boali*, et enleva rapidement les positions ennemies. Pendant sept heures, les soldats du *3e bataillon*, dispersés sur de nombreuses positions, soutinrent un combat inégal contre des masses de Kabyles toujours croissantes, qui, protégées par des bois escarpés, tiraient à bout portant.

Resté sur les hauteurs de la veille, le *2e bataillon du 51e* n'opéra son mouvement de retraite, en échelons par compagnie, que vers les neuf heures du matin, en commençant par les ailes, et en occupant successivement des positions jusque sur les bords du ravin, où un bataillon du 38e était posté. Le *2e bataillon* passa à son tour sur le ravin, après un combat assez vif. Puis, marchant constamment sur le flanc de la montagne, *ce bataillon* et celui du 38e combinèrent leurs mouvements, et, se relevant successivement de position en position, ils forcèrent les Kabyles à abandonner leur poursuite. Enfin, vers deux heures, toute la colonne ayant rallié, un dernier effort fut décidé pour mettre le camp à l'abri de toute insulte.

A l'avant-garde, le *3e bataillon du 51e*, quittant les positions, où depuis tant d'heures il luttait victorieusement contre un ennemi acharné, s'élança au pas de course sur les crêtes voisines. Ce fut un magnifique coup d'œil que ces 1,500 fantassins, spahis, chasseurs, canonniers, gravissant un long talus de gazon, au bruit d'une vive fusillade, au son éclatant de tous les tambours et clairons, au bruit du canon. La *1re compagnie* de fusiliers et les voltigeurs du *3e bataillon*, ayant à leur tête leurs officiers, les lieutenants *Chatard*, de *Vauvineux*, et le sous-lieutenant *Nicod*, ardents à

1849 la poursuite des fuyards, étaient avec les zouaves, à près d'un kilomètre du col, lorsque la retraite les rappela. Ces deux compagnies ne rentrèrent au camp qu'à la nuit.

Cette journée, glorieuse pour le *51e*, lui coûtait : le capitaine *Le Roy de Dais* et le lieutenant *Sarrette*, blessés ; les grenadiers *Rousse* et *Berndt*, le voltigeur *Coustaury*, le fusilier *Dubessé*, tués ; environ 15 blessés. Les fusiliers *Baroque* et *Crozet*, qui s'étaient particulièrement distingués, furent nommés *grenadiers*,

1849. — Fin de l'expédition (25 mai-13 juin).

Le lendemain de ce combat, le 25 mai, nos troupes étaient à *Tagmoun*, sur l'*oued Djemmaâ*. Les 26 et 27 mai, toutes les tribus vinrent faire leur soumission, à l'exception des *Beni-Tizi*, qui, croyant leurs rochers inaccessibles, vinrent tirailler sur les postes avancés. Aussitôt, l'occupation de leurs positions fut décidée, et, le 28 mai, elles furent attaquées par nos troupes, qui, malgré une grêle de balles et une avalanche de pierres, s'en rendirent maîtresses, après une ascension d'une heure et demie. Le *51e* n'eut en cette occasion que trois hommes blessés.

Le 30 mai, la colonne, repassant par *Tizi-Boali*, campa chez les *Beni-Tizi*, à *Ain-el-Moual*. La journée du 31 mai fut employée à donner une sévère leçon à cette tribu, qui, malgré cela, tira encore sur notre arrière-garde, le lendemain 1er juin, au moment du départ du bivouac. Pendant toute cette journée, le *3e bataillon du 51e* fut chargé de couvrir la marche de la colonne, et dut livrer une série de petits combats, qui lui coûtèrent quelques pertes. Nous devons citer le grenadier *Huon*, qui, quoique blessé à la tête, n'en continua pas moins à rester à son poste.

Enfin, après avoir exécuté sous le feu de l'ennemi le passage d'un torrent profondément encaissé, le *3e bataillon* rejoignit le camp vers sept heures du soir.

La colonne revint à *Tagmoun* le 3 juin, d'où fut évacué

le lendemain, sur Bougie, un fort convoi de blessés, escorté jusqu'à *Medkoura* par le *3e bataillon du 51e*. 1849

Nos troupes se ravitaillèrent sous *Bougie* les 6 et 7 juin, et, après avoir perçu l'impôt chez les *Barbachas*, et pénétré les 9, 10 et 11 juin chez les *Guisfer*, qui firent leur soumission, elles se dirigèrent sur leurs garnisons le 13 juin. Le *3e bataillon du 51e* rentra avec le général de *Saint-Arnaud* à *Bougie*, où il resta en garnison, et le *2e bataillon* regagna, en passant par *Sétif, Aumale*, où il arriva le 26 juin.

Le *3e bataillon du 51e*, qui s'était particulièrement distingué dans cette expédition, reçut les félicitations du général de Saint-Arnaud, et mérita un ordre du jour du colonel Claparède, dont voici un extrait : « Le 3e bataillon, dans les différentes affaires qui ont eu lieu aux environs de Bougie, a dignement soutenu la réputation et l'honneur du régiment... Officiers, sous-officiers et soldats ont rivalisé de zèle et dévouement... »

1849. — Le 2e bataillon du 51e en colonne avec le colonel Canrobert dans le Djurjura (3-17 juillet), prise d'Adjiba par ce bataillon (6 juillet).

A peine rentré à Aumale, le *2e bataillon du 51e* forma de nouveau, avec deux bataillons de zouaves et un bataillon du 12e de ligne, une colonne, qui, sous les ordres du colonel *Canrobert*, allait punir les turbulents et fanatiques *Beni-Yala*. Cette colonne, forte de 65 officiers et de 2,180 hommes, sortit d'*Aumale* le 2 juillet, et, passant par *Aïn-Tizzirt*, arriva le 4 au pied d'un contrefort du *Djurjura*, au-dessus duquel s'élevaient les principaux villages des *Beni-Yala*. Ces derniers s'apprêtaient à se défendre vigoureusement ; ils avaient même construit des retranchements en pierre sèche.

Le 5, à deux heures du matin, on prit les armes ; tandis que les zouaves et le 12e de ligne devaient aborder le centre

1849 et la gauche de l'ennemi, le *2e bataillon du 51e* avait pour mission de contourner la montagne, de traverser un ravin et d'attaquer le village d'*Adjiba*.

Tout réussit à souhait; les villages de Sameur et d'Amboude furent successivement enlevés et livrés aux flammes par les zouaves et le bataillon du 12e de ligne. Quelques heures après, le *2e bataillon du 51e*, ayant achevé son mouvement tournant, se mit en devoir d'attaquer *Adjiba* : les grenadiers et la 1re compagnie de fusiliers, aux ordres du capitaine *Le Roy de Dais*, et appuyés par les voltigeurs, enlevèrent ce village de la manière la plus brillante, refoulant au loin les Kabyles. *Adjiba* subit le même sort que Sameur et Amboude. Cette affaire, qui ne coûta au *51e* que 6 blessés, valut au capitaine *Le Roy de Dais* la croix de la Légion d'honneur.

Le soir venu, nos troupes rentrèrent, sans être inquiétées, au bivouac. Le 8 juillet, les *Beni-Yala* demandèrent grâce, et payèrent une forte amende.

Le 9 juillet, la colonne marcha sur les *Beni-Mellikeuch*, qu'elle attaqua le 12 à la pointe du jour. Le *51e* et le 12e au centre, les zouaves sur les ailes, s'élancèrent, et, après une lutte violente, dépostèrent l'ennemi. Le *2e bataillon du 51e*, employé tour à tour à défendre l'artillerie et à protéger la retraite, s'était montré, comme toujours, plein d'ardeur. Il en fut vivement remercié par le colonel *Canrobert*, lors de sa rentrée à *Aumale*, le 17 juillet.

Mouvements des bataillons du 51e au mois de juillet 1849.
1849. — Mort du colonel Claparède (30 octobre).

Le *1er bataillon* étant arrivé d'*Alger* à *Aumale*, le 7 juillet, pour y relever le *2e*, celui-ci quitta cette garnison le 19 juillet, et arriva à *Alger* le 24.

Le *3e bataillon* était toujours à *Bougie;* il travaillait activement aux travaux de nivellement de la ville, et ne tarda pas à donner de nouvelles preuves de son infatigable vigi-

lance, en déjouant un complot formé par les Arabes, pour délivrer un de leurs chefs *Ahmed-ou-Mehenna*, captif au fort d'Abd-el-Kader. 1849

Dans les premiers jours d'octobre, le *choléra* se déclara avec une grave intensité à *Aumale ;* le *1er bataillon du 51e* fut fortement éprouvé, et perdit 98 hommes en moins d'un mois.

Au commencement du mois de novembre, le *régiment* apprit avec stupeur que la mort venait de lui ravir en quelques heures son brillant chef, le colonel *Claparède*, mort le 30 octobre à *Alger* d'une fièvre putride.

LE 3e BATAILLON DU 51e A L'EXPÉDITION DE ZAATCHA

(29 octobre-26 décembre 1849).

1849. — **Assaut et prise de Zaatcha (26 novembre). — Le colonel de Lourmel nommé au commandement du 51e.**

Depuis près de trois mois, un point du désert, jusque-là ignoré, *Zaatcha*, tenait en échec des forces françaises assez considérables, aux ordres du général *Herbillon*, lorsque le 29 octobre 1849, le *3e bataillon du 51e* (1), toujours à Bougie,

(1) La partie du 3e bataillon qui fit cette expédition, était ainsi composée :

Jannin, chef de bataillon.
Jourdeuil, chirurgien aide-major.

Compagnies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-Lieutenants.
Grenadiers..........	N.............	Gouzil........	D'Autecourt.
1re compagnie.......	Jourdain......	De Vauvineux	Nicod.
5e compagnie	Vincent.......	Gérard........	Japy (*).
6e compagnie	Remy.........	Lombard.... .	Pierrard.
Voltigeurs..........	N.............	Chatard.......	Agostini.

Les 2e, 3e et 4e compagnies étaient restées à Bougie.

(*) Devenu commandant de corps d'armée.

1849 fut désigné pour prendre part à ce siège. Il s'embarqua le jour même de la réception de l'ordre, à sept heures du soir, à bord du *Titan*, pour débarquer le lendemain 30 octobre à *Philippeville*. Les trois étapes pour gagner *Constantine* furent rapidement franchies, mais le bataillon était à son tour atteint par le *choléra*. En quelques heures, ce terrible fléau enlevait le capitaine *Jourdain* et plusieurs hommes. La route de *Constantine* à *Batna* se fit sous cette pénible impression; cependant, à *Aïn-y-Agoud*, on creusait la tombe du dernier cholérique. Le *3e bataillon du 51e* ayant fait sa jonction à *Batna* avec le 8e chasseurs à pied venu d'Oran, ces deux corps furent chargés de conduire de l'artillerie et des approvisionnements de siège, et après avoir traversé la vaste plaine de *Kzour*, harcelés sans cesse par des tribus hostiles, ils arrivèrent le 11 novembre à la limite du Tell, à *El-Kantara*. Le passage du défilé de ce nom mit pendant cinq heures à une rude épreuve le courage de la *1re compagnie du 3e bataillon*, qui formait l'extrême arrière-garde et voyageait isolément depuis le matin; le sol inégal et pierreux du pont, sur lequel il fallait passer, s'opposant au jeu des roues, il fallut dételer, et nos soldats entrèrent au camp à la tombée de la nuit, traînant pièces et voitures. Enfin, le 15 novembre au soir, le *3e bataillon du 51e* et le 8e chasseurs à pied arrivèrent à *Zaatcha*, et s'établirent sur la face sud du camp de *Djebel-Meïda*. L'arrivée de ce renfort porta à 8,000 hommes l'effectif des troupes de siège.

Du 16 au 25 novembre, le *bataillon du 51e* contribua activement à la construction et à la défense des travaux de toute nature nécessités par le siège : sous le feu de l'ennemi, au milieu des dangers et des privations, les hommes du *51e* conservaient toute leur gaîté, et durent peut-être à leur énergie morale d'être respectés par le choléra, qui, chaque jour, faisait de nombreuses victimes dans les autres corps.

Le 24 novembre, trois brèches étaient praticables; l'assaut fut décidé et fixé au 26 novembre. Quatre colonnes furent formées, aux ordres des colonels *Canrobert*, de *Barral*, du lieutenant-colonel de *Lourmel* et du commandant *Bour-*

baki; le *51e (3e bataillon)* fit partie de la colonne aux ordres de ce dernier. 1849

Tandis que les trois premières colonnes devaient pénétrer par les brèches, la quatrième colonne *(Bourbaki)* avait pour mission de couper la retraite à l'ennemi et d'arrêter tout secours venant de *Lichana.*

Le 26 novembre, à six heures moins un quart, toute l'infanterie disponible quitte le camp laissé à la garde de la cavalerie, des ordonnances et des malades. Les trois colonnes d'attaque se massent dans les têtes de sape et places d'armes, tandis que le *51e* et les tirailleurs indigènes de *Bourbaki* s'établissent dans les jardins qui séparent Lichana de Zaatcha.

A sept heures, le feu de toutes nos batteries éloigne les défenseurs des brèches. A huit heures moins vingt minutes, le signal est donné, et, colonels en tête, les troupes se précipitent avec un élan irrésistible. Pendant trente-sept minutes, la charge, battue et sonnée par 100 tambours ou clairons, mêle sa voix éclatante à la fusillade, aux cris de nos soldats, aux hurlements des Arabes.

Les terrasses sont bientôt occupées, et un des chefs de colonne, le lieutenant-colonel de *Lourmel,* nommé la veille *colonel du 51e*, plante sur la plus élevée, aux deux tiers de la ville, un drapeau, au cri de : « *Vive la France.* » Blessé quelques moments après sa jonction avec les zouaves, il demeure néanmoins le reste de la journée à la tête de sa colonne, qu'il avait électrisée le matin par de chaleureuses paroles. « Il est neuf heures; les trois colonnes se sont rejointes au cœur de la place; néanmoins, rien n'est fini. Refoulés d'une moitié de la ville, les Ksouriens se sont concentrés dans l'autre. Chaque maison est un réduit dont il faut faire le siège, qu'il faut saper ou pétarder... On chemine pas à pas, dans la fumée, dans le feu, dans le sang. » (Camille Rousset.) Tandis que nos troupes livraient ce combat sanglant à l'intérieur de la ville, le commandant *Bourbaki,* à la tête des *400 hommes du 51e* et de ses tirailleurs indigènes, arrêtait, à la fois, les tentatives des assiégés

1849-1850 qui voulaient échapper au désastre, et celles des *Lichaniens* qui s'efforçaient de venir en aide à leurs frères.

Vers midi, *Zaatcha* n'est plus qu'un monceau de cadavres sur un monceau de ruines, et les instigateurs de cette terrible lutte, parmi lesquels *Bou-Ziane*, après avoir combattu en héros, tombent en martyrs dans leurs foyers dévastés.

De tous les défenseurs de Zaatcha, un seul échappa : confondu parmi les morts, il put attendre la nuit, et gagna furtivement Lichana, qui accueillit avec incrédulité son funèbre récit.

On compta plus de 800 cadavres ramassés sur les décombres, on ne connut jamais le nombre de ceux qui étaient ensevelis dessous. La journée du 26 novembre coûta au vainqueur 43 tués et 175 blessés. Au nombre des militaires du *51e* qui moururent des suites de leurs blessures, citons les voltigeurs *Alaux* et *Laurent*.

Le 27 novembre, tout ce qui restait de Zaatcha fut rasé au niveau du sol. « Ainsi finit cet épisode de Zaatcha, moins éclatant, mais dans sa sombre horreur, plus tragique peut-être que celui de Constantine. » (C. Rousset.)

Le 28 novembre, le *bataillon du 51e*, devançant la colonne et chargé du convoi des blessés, vint s'établir à *Ras-el-Ma*, près *Biskra*, où toutes les troupes étaient réunies le soir. De Ras-el-Ma, le 3e bataillon du *51e*, formant avec les bataillons du 16e et du 38e, une colonne sous les ordres du colonel de *Barral*, se dirigea par *Ksour* sur *Bou-Sàda*, qu'il atteignit le 13 décembre, après sept jours d'une marche accablante dans les sables du *Hodna*, pays sans bois, souvent sans eau. C'est à cette époque que le *51e* apprit officiellement au milieu du désert la nomination de son nouveau chef, le colonel de *Lourmel*, dont il avait admiré quelques jours plus tôt la froide intrépidité à Zaatcha.

Après être restée sept jours à *Bou-Sàda*, la petite colonne du colonel de *Barral* partit le 20 décembre pour *Sétif*, et y arriva le 26.

Bloqué par les neiges et le mauvais temps, le *3e bataillon du 51e* resta jusqu'au 9 février 1850 à *Sétif*, d'où il se mit

en route pour *Alger*, en passant par *Mansourah* et *Aumale;* 1850
il arriva à destination le 19 février 1850.

Mouvements des 1er et 2e bataillons du 51e (octobre 1849-mars 1850).

Pendant que le *3e bataillon* prenait part à cette longue expédition de *Zaatcha,* les compagnies du centre du *2e bataillon* étaient allées tenir garnison à *Bougie*; relevées par le 8e de ligne, elles rejoignirent le 1er bataillon à *Aumale,* au mois de mars 1850.

LE 1er BATAILLON DU 51e A L'EXPÉDITION DE KABYLIE

(9 mai-8 juillet 1850).

1850. — **Première phase, soumission et punition des Béni-Himmels** (9-30 mai). — **Combat du 21 mai.**

Affermir, consolider les résultats de l'expédition de 1849, ouvrir un débouché aux riches produits de la Medjana, par la création d'une route entre Sétif et Bougie, inspirer le respect de la France à des tribus jusque-là insoumises, et récemment coupables ou complices de l'assassinat d'un officier de bureau arabe : tels furent les motifs déterminants de l'expédition de 1850 en *Kabylie.* En raison de l'importance du but, les troupes des provinces d'Alger et de Constantine durent concourir à cette opération.

En conséquence, le *1er bataillon du 51e* et le 2e bataillon de zouaves partirent d'*Aumale* le 22 avril 1850, sous les ordres du colonel de *Lourmel,* pour arriver le 29 du même mois à *Sétif,* où s'organisait la colonne destinée au général de *Barral.* Les troupes réunies à *Sétif* furent divisées en deux brigades : le *1er bataillon du 51e* fit partie, avec les 1er et 2e bataillons de zouaves, de la 1re, commandée par le

1850 colonel de *Lourmel;* la 2e brigade était aux ordres du lieutenant-colonel Lenoble.

Ainsi constituée, la colonne quitta Sétif le 9 mai, pour se diriger vers le Nord, par la route de *Sétif* à *Bougie*, afin de rechercher les instigateurs de l'attentat commis sur l'officier de bureau arabe.

La marche était lente, parce que nos troupes avaient à élargir et à améliorer la route par laquelle elles cheminaient. Du 9 au 19 mai, elles n'avaient encore eu à vaincre que les difficultés du terrain ; mais, dans la nuit du 19 au 20, nos avant-postes échangèrent quelques coups de fusil avec l'ennemi, et le sergent *Pitrois* du *51e*, qui commandait un petit poste, se fit remarquer par la valeur dont il fit preuve en repoussant énergiquement une attaque des Kabyles.

Le 21 mai, la colonne s'arrêta à *Souk-el-Tleta*, et, après un long repos, elle se dirigea sur les hauteurs boisées de l'*Aïn-Fouila*, où 2,000 Kabyles, composés en partie de *Beni-Himmels*, avaient pris position pour lui barrer la route. Au moment où le général de *Barral*, en tête de la colonne, menait à l'attaque une compagnie de zouaves et les sapeurs, il fut frappé d'une balle en pleine poitrine. Il fit appeler le colonel de *Lourmel* du *51e*, lui remit le commandement des troupes, et, ce devoir accompli, se laissa descendre de cheval. Le trop grand allongement de la colonne empêcha d'engager l'action immédiatement. Un pli de terrain permit au colonel de masser ses forces sous un feu assez vif, sans perdre un seul homme. Ce rassemblement demanda près de deux heures.

Enhardis par cette apparente inaction, les Kabyles descendirent de leurs positions défensives vers quatre heures, et s'aventurèrent à portée d'arme blanche. Aussitôt la charge retentit ; le *51e* à droite et les zouaves à gauche, s'élancent avec une incroyable ardeur ; l'ennemi est poussé la baïonnette dans les reins, et, bientôt sabré par la cavalerie, il jonche le sol de 250 cadavres. Frappés de terreur, fuyant dans toutes les directions, les *Beni-Himmels* n'osent même pas venir la nuit relever leurs morts.

Ardents à la poursuite, les soldats du *51ᵉ* et les zouaves, 1850
franchissant de profonds ravins, gravissant les pentes escarpées qui conduisent à la vallée de l'*O-Sahel*, ont bientôt fouillé, saccagé les villages et les bois, dont le pays est couvert. Ni les fatigues de la journée, ni les difficultés du chemin ne peuvent arrêter leur élan. A la nuit, tout le monde ralliait le bivouac d'*Aïn-Fouila*, où le colonel de *Lourmel* témoigna sa satisfaction au *1ᵉʳ bataillon du 51ᵉ* par l'ordre du jour suivant: « C'est avec bonheur et fierté, que le colonel fait connaître au régiment la belle conduite du *1ᵉʳ bataillon* dans le combat livré le 21 mai courant aux *Beni-Himmels*; il a encore ajouté à la brillante réputation que le régiment s'est acquise depuis longtemps en Afrique. Officiers, sous-officiers et soldats, tous ont vaillamment fait leur devoir. Le colonel les en remercie avec empressement et de tout cœur. La compagnie de voltigeurs, lancée en avant, a déployé une vigueur digne des plus grands éloges, et a su montrer le calme et le sang-froid d'une vieille troupe. »

Au nombre des militaires du *51ᵉ* qui se distinguèrent dans ce combat, nous citerons : le capitaine de *Blanchard du Val*, le capitaine adjudant-major *Bernard*, le capitaine *Amadieu*, le sous-lieutenant *Lecouvez*, les sergents *Berthaud*, *Barbier* et *Pitrois*, le voltigeur *Mir* et le sapeur *Leludec*.

Cette affaire, vigoureusement conduite, eut le plus grand retentissement dans toute la Kabylie, et principalement dans la vallée de l'O-Sahel.

1850. — Deuxième phase, construction de la route de Bougie à Sétif (1ᵉʳ-25 juin).

Après avoir fait ravager le territoire des tribus réfractaires, le colonel de *Lourmel* s'appliqua, pendant le mois de juin, à la construction de la route de *Bougie* à *Sétif*, à laquelle le *1ᵉʳ bataillon du 51ᵉ* travailla à peu près tous les

1850 jours; le 24 juin, 51 kilomètres étaient achevés. Une pyramide, élevée auprès d'*Aïn-Roua*, consacra le souvenir des chefs et des corps qui avaient exécuté ce travail.

1850. — Troisième phase, soumission des Béni-Méraï (26 juin-8 juillet). — Combat du 26 juin.

Tandis que nos troupes travaillaient à la construction de la route de Bougie à Sétif, les *Beni-Méraï*, retirés dans leurs montagnes et appuyés par les Djermouna et les Amouchas, étaient en pleine insurrection.

Par une marche de nuit aussi rapide qu'imprévue, le colonel de *Lourmel* arrive le 26 juin, à trois heures du matin, sur le territoire des *Beni-Méraï*, que viennent secourir de nombreux contingents.

Nos troupes, formées en plusieurs colonnes d'attaque, abordent simultanément les *Beni-Méraï*, les *Djermouna* et les *Amouchas*, que prennent à revers les goums partis de Sétif.

Après un vif combat, les villages sont enlevés et brûlés. Le col réputé imprenable est enlevé de la manière la plus brillante par le *1er bataillon du 51e*, après un combat qui n'a pas duré moins de trois heures.

A la suite de ce combat, les *Beni-Méraï* et leurs alliés, remplis d'effroi en pensant à la promptitude et à la vigueur de la répression, vinrent faire leur soumission.

Ce brillant fait d'armes, qui ne coûta au *1er bataillon du 51e* que quelques hommes tués, parmi lesquels le grenadier *Lanusse*, lui valut encore l'ordre du jour suivant :

« Le *1er bataillon du 51e*, dans le combat livré le 26 juin aux *Beni-Méraï* et autres tribus, a été d'une vigueur digne des plus grands éloges; les positions les plus difficiles ont été enlevées.

« Le colonel se plaît à féliciter et à remercier tout le monde; il n'attendait pas moins de ce brave bataillon, après sa belle conduite du 21 mai.

« Les *voltigeurs* et la *4e compagnie,* sous les ordres du capitaine de *Blanchard du Val* et du lieutenant *Peretti,* ont montré encore une fois, en abordant des positions formidables, tout ce que l'on pouvait attendre des braves et excellents soldats du *51e*, qui s'est depuis longtemps déjà fait une si belle réputation en Afrique. » 1850

Le capitaine *Amadieu* du *51e* s'était distingué d'une manière remarquable, en se maintenant avec une poignée d'hommes sur une position vigoureusement attaquée, et en refoulant au loin les Kabyles; il en fut récompensé le 9 août suivant par la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Parmi les sous-officiers, caporaux et soldats du *51e* qui se firent remarquer par leur bravoure, nous citerons : le sergent-major *Dumas;* les sergents *Vissières, Pitrois* et *Lacaffinière;* les fourriers *Loyer* et *Carrère;* les caporaux *Rouault, Gaillard, Pétigny, Ardurat;* le grenadier *Lemoine,* les voltigeurs *Mir, Vernet, Boursin;* les fusiliers *Treuil* et *Dérussé.* Le colonel de *Lourmel,* qui avait si bien conduit cette affaire, en fut récompensé par la croix d'officier de la Légion d'honneur, le 9 août suivant.

Le 27 juin, à deux heures du matin, le camp fut levé, et nos troupes vinrent s'établir à *Sidi-Embarek*, chez les Djermouna, qui ne tardèrent pas à se rendre à discrétion; les jours suivants, dix autres tribus suivirent le même exemple. Le 8 juillet, toute la colonne était rentrée à *Sétif.*

Le 12 juillet, la colonne fut dissoute, et le *1er bataillon du 51e*, passant par *Aumale,* arriva le 18 juillet à *Alger* pour y tenir garnison. A *Alger,* comme à *Sétif* et à *Aumale,* chacun félicitait, admirait ce beau bataillon, qui, dans une rude campagne de quatre-vingt-dix jours, n'avait envoyé aux ambulances que des blessés.

1850. — Les trois bataillons du 51e à Alger (juillet-novembre). Retour en France (novembre).

A la suite de cette expédition, vers la fin de juillet 1850, les *trois bataillons du 51e* furent, pour la première fois,

1850 réunis à *Alger*. De grandes manœuvres précédèrent l'inspection générale, qui donna des résultats tellement satisfaisants, que l'inspecteur général *Blangini* crut devoir proposer au ministre de *former avec les trois bataillons du 51e le 2e zouaves*, conformément au projet de loi sur la nouvelle organisation de l'armée.

En septembre 1850, le *choléra* vint de nouveau frapper le *51e*, et lui enleva le capitaine *Cordier*.

Enfin, dans les premiers jours de novembre 1850, le *régiment* reçut l'ordre de rentrer en France; les trois bataillons, embarqués sur l'*Orénoque*, l'*Albatros*, le *Vautour* et le *Vauban*, débarquèrent à *Toulon* et à *Port-Vendres*, les 15, 17, 23 novembre et le 3 décembre 1850 (1).

Le *51e* était rentré en France en même temps que le 16e de ligne; avant leur départ d'Afrique, le 9 novembre, ces deux régiments avaient reçu du général *Blangini* un ordre du jour très élogieux, qui se terminait ainsi :

« En toutes circonstances, ils se sont montrés les dignes émules de leurs devanciers, et leur conduite pourra servir d'exemple aux corps qui les remplaceront en Afrique. Qu'ils conservent toujours cette discipline et cette abnégation qui font la force du soldat : la France pourra compter sur eux au moment du danger. Les vœux de leurs frères d'armes les suivront partout où ils seront appelés à se dévouer pour la France. »

---

(1) Nous n'avons donné, dans le courant du récit, que les noms d'un certain nombre d'officiers et sous-officiers décorés à la suite de faits de guerre, nous devons ajouter : les chefs de bataillon Lanoé et Jannin; le capitaine adjudant-major Bernard; les capitaines Lafontaine, O'Malley, Marchand, Gauffre, Coulon, Basso et Chatard; les lieutenants Gérard, Simoni et Peretti; le tambour-major Fortuné, le sergent Helmstetten, tous nommés chevaliers de la Légion d'honneur pour s'être distingués pendant la campagne.

CHAPITRE III.

Evénements de décembre 1851 à Paris. — Expédition de la Baltique (juillet-septembre 1854). — Le 51e dans les Etats pontificaux (octobre 1860-juin 1862).

Garnisons occupées par le 51e de décembre 1850 à décembre 1851.

Aussitôt son débarquement à Toulon et à Port-Vendres, le *51e* fut dirigé sur *Avignon*, qu'il quitta en janvier 1851 pour aller occuper les garnisons et cantonnements de la 9e division militaire : *Perpignan*, *Montlouis*, *Collioure*, *Carcassonne*, *Port-Vendres*, *Foix*, *Limoux*, *Villefranche*, etc... Dans ces différentes garnisons, plusieurs militaires du régiment se signalèrent par leur intrépidité dans quelques incendies.

Ayant reçu l'ordre de se rendre à Paris, le *51e* fut concentré le 21 septembre 1851 à *Perpignan*. Le *dépôt*, organisé et composé des 5e et 6e compagnies de chaque bataillon, partit le 25 du même mois pour *Blois*, tandis que les trois bataillons actifs se mettaient en route, les 3, 11 et 13 octobre, pour gagner, le 7 novembre, à *Châlon-sur-Saône*, le chemin de fer, qui les amenait à *Paris* le 8 novembre : le 1er bataillon occupa le fort de *Romainville* ; le 2e, le fort de *Noisy-le-Sec* ; le 3e, le fort de *Rosny*.

Evénements de décembre 1851 à Paris.

1851 Le 2 décembre 1851, au matin, les trois bataillons du *51e* reçurent subitement l'ordre de se concentrer à *Romainville*, et furent dirigés aussitôt sur *Paris*, pour prendre position aux *Tuileries*.

Le lendemain 3 décembre, le *51e* fut chargé de veiller à la sûreté de la prison de *Mazas*, et revint le soir seulement aux Tuileries.

Le jeudi 4 décembre, au matin, des barricades ayant été élevées dans le quadrilatère compris entre les boulevards, la Seine, la rue Saint-Martin et la rue Montmartre, le *51e* reçut l'ordre, vers une heure trois quarts après-midi, de se rendre à la pointe *Saint-Eustache*. A deux heures et demie, le signal de l'attaque est donné : le *1er bataillon* se masse à l'entrée de la rue *Rambuteau*, tandis que la compagnie de grenadiers de ce bataillon, ayant à sa tête le commandant *Lanoé* et le capitaine *Le Roy de Dais*, s'élance sur la première barricade de cette rue et l'enlève ainsi que les suivantes.

Sur ces entrefaites, le colonel de *Lourmel* demande un sous-officier pour porter un ordre urgent au capitaine *Le Roy de Dais*, dix se présentent : le sergent *Trembloy* est désigné. Il revient, rend compte que les ordres sont exécutés, fait un pas et tombe : il avait été dangereusement blessé en exécutant sa mission. Quelques jours plus tard, ce brave reçut la croix de la Légion d'honneur.

A quatre heures et demie, le *51e* était maître de toute la rue Rambuteau, et avait des postes avancés dans les rues Montmartre, Montorgueil, Saint-Denis et Saint-Martin.

Vers huit heures du soir, le colonel de *Lourmel*, qui se tenait à la pointe Saint-Eustache, fut informé qu'un dernier groupe d'hommes armés se préparait à résister dans les rues *Montorgueil* et du *Petit-Carreau*, où de nouvelles barricades venaient d'être construites. Bien qu'appréciant les difficultés d'un combat de nuit, le colonel se décida à faire

attaquer immédiatement par le *2e bataillon (Jannin)*. A la première barricade, Denis-Dussoubs, frère du représentant de la Haute-Vienne, se présenta seul, sans armes, et adressa d'une voix vibrante un appel aux soldats. Le commandant *Jannin*, ému de l'accent douloureux de Denis-Dussoubs, le conjura de se retirer, de ne pas tenter une résistance inutile. Après avoir encore harangué vainement les soldats, Denis-Dussoubs remonta vers la barricade, et aussitôt une grêle de balles s'abattit sur la tête de colonne du bataillon. Les grenadiers et les voltigeurs du *2e bataillon* s'avancèrent alors au pas de course, et escaladèrent avec entrain cette barricade ainsi que les trois suivantes. Denis-Dussoubs avait trouvé la mort en défendant la première. Une cinquième barricade restait encore à prendre, plus élevée et mieux défendue que les autres; malgré son éloignement, malgré l'obscurité, le colonel de *Lourmel* n'hésita pas à l'attaquer. Tous les grenadiers demandèrent à marcher en tête; quinze seulement, aux ordres du sergent *Pitrois*, sont désignés, et s'élancent, bientôt suivis par les grenadiers et les voltigeurs du bataillon. Rien ne peut résister à l'élan de ces braves soldats : la barricade est enlevée malgré une résistance désespérée. 1851

Maître de toutes les barricades des rues Montorgueil et du Petit-Carreau, le *2e bataillon* passa le reste de la nuit sur ses positions. La compagnie de voltigeurs de ce bataillon se chauffait avec les débris d'un omnibus qui avait servi de base à une barricade; les roues et le timon avaient brûlé, lorsque, vers une heure du matin, les soldats se mirent en devoir de briser la caisse de la voiture pour la jeter au feu. Un gamin en sortit, qui s'y était blotti au moment de la prise de la barricade. Aussitôt les voltigeurs le fouillèrent, et trouvèrent sous sa blouse un pistolet et un poignard. Après l'avoir réprimandé, le capitaine renvoya ce polisson chez ses parents.

Le *51e* eut dans cette journée 2 tués et 15 blessés, parmi lesquels le sous-lieutenant de grenadiers *Dumas*, qui dut subir l'amputation.

1851-1852 Le colonel de *Lourmel* cita dans son rapport comme s'étant particulièrement distingués : le commandant *Jannin* du 2e bataillon, le commandant *Lanoé* du 1er bataillon, le capitaine de grenadiers *Le Roy de Dais*, le capitaine adjudant-major *Bernard*, le sous-lieutenant de grenadiers *Dumas*; le sergent *Trembloy;* le sergent *Pitrois*, qui comptait plus de dix-huit ans de service, 12 campagnes et plusieurs citations en Afrique, et le grenadier *Frugier*, un des plus braves et intrépides soldats du *51e*, qui escalada un des premiers plusieurs barricades.

Enfin, le 6 décembre, après trois jours d'un bivouac dont les rigueurs avaient été tempérées par la cordiale générosité des habitants du quartier Montmartre, le *51e* rentra dans ses forts.

Quelques jours après, le 12 décembre 1851, le colonel de *Lourmel* fut nommé commandeur, le lieutenant-colonel *Le Gualès* et le commandant *Lanoé*, officiers; le capitaine *Lasserre*, le sous-lieutenant *Dumas*, les sergents *Pitrois* et *Trembloy*, les grenadiers *Frugier* et *Astier*, chevaliers de la Légion d'honneur.

Belle conduite du voltigeur Maëstron du 51e, dans la nuit du 20 au 21 janvier 1852.

Au mois de janvier 1852, le voltigeur *Maëstron* du *51e* fut l'objet de l'ordre du jour suivant, du général commandant en chef Magnan :

« Le 20 de ce mois, vers dix heures du soir, deux hommes de mauvaise mine se présentèrent à la porte du logement du colonel du 51e de ligne, à Romainville, et demandèrent à parler à ce chef de corps.

« Le voltigeur *Maëstron*, qui se trouvait en faction, pressentant que ces individus avaient de mauvaises intentions, ne voulut pas les laisser entrer, et leur intima l'ordre de s'éloigner. Ils insistèrent, et offrirent même 30 francs à ce voltigeur, pour qu'il leur désignât les fenêtres de la chambre

à coucher du colonel. Pour toute réponse, *Maëstron* croisa la baïonnette sur ces deux individus, qui prirent la fuite. 1852

« Vers quatre heures, le même voltigeur se trouvait de nouveau en faction; un homme, qu'on suppose être un de ceux qui étaient déjà venus, se glissant le long du mur voisin de la maison, s'approcha du factionnaire à la faveur de l'obscurité, et lui tira un coup de pistolet qui lui fracassa le bras gauche. Quoique grièvement blessé, le brave voltigeur eut encore la force de faire feu sur l'assassin, mais sans pouvoir l'atteindre.

« Le général en chef témoigne au voltigeur *Maëstron* sa satisfaction pour l'intelligente fermeté avec laquelle il a fait son devoir. »

Deux jours après, le voltigeur *Maëstron* fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Garnisons occupées par le 51e, d'avril 1852 à juin 1854.

Les 16, 18 et 20 avril 1852, les trois bataillons du *51e* vinrent tenir garnison à *Paris*, et furent casernés à l'*école militaire*.

Le 25 avril, le régiment fut passé en revue par le Président, qui accorda la médaille militaire aux sergents *Durand*, *Chatemisse*, *Barbé*, *Erigonne*, au sergent-fourrier *Justamond*, aux caporaux *Jean* et *Alaux*, aux grenadiers *Alliès* et *Alier*, au voltigeur *Réné*, qui tous s'étaient distingués, soit en Afrique, soit pendant les journées de décembre 1851, à Paris.

Par un décret du 31 décembre 1851, Louis-Napoléon avait décidé que l'aigle serait rétablie sur les drapeaux de l'armée: ces derniers portaient, sur une face, l'inscription « *Louis-Napoléon à tel régiment,* » et sur l'autre les noms des batailles auxquelles le corps avait pris une part glorieuse. La remise solennelle de ces nouvelles aigles eut lieu le

1852-1854 10 mai 1852 (1). Le nouveau drapeau du *51e* portait les noms des batailles suivantes :

Arcole................	1796
Hohenlinden...........	1800
Austerlitz.............	1805
Eylau.................	1807
Zaatcha...............	1849

Le même jour (10 mai), le colonel de *Lourmel* fut nommé général de brigade, et remplacé à la tête du *51e* par le colonel *Perrin-Jonquière*. Le 15 novembre 1852, le *dépôt* reçut l'ordre de quitter *Blois* pour se rendre à *Saint-Denis*, où il arriva le 23 du même mois.

Le 1er juillet 1853, les deux premiers bataillons quittèrent Paris, pour aller prendre part, au *camp de Satory*, à des manœuvres dirigées par le maréchal *Magnan*. Le 14 août, le *51e* rentra à l'*école militaire*.

Désigné pour faire partie de la 3e brigade de la 1re division de l'armée de Paris, le *51e* se rendit de l'école militaire à *Courbevoie*, le 24 octobre 1853, et y resta jusqu'au 24 mai 1854, époque à laquelle il fut envoyé à *Rueil*. Le régiment resta dans cette garnison jusqu'au moment où les deux premiers bataillons reçurent l'ordre de se rendre au *camp de Boulogne*, en juin 1854, tandis que le *dépôt*, formé du 3e bataillon, quittait *Saint-Denis* pour aller occuper *Angers*.

EXPÉDITION DE LA BALTIQUE

(juillet-septembre 1854).

1854. — Prise de la tour du Sud par le 51e (14 août). Capitulation de Bomarsund (16 août).

Au printemps de 1854, la France et l'Angleterre avaient contracté une alliance offensive et défensive, pour protéger

(1) Le sergent-major vaguemestre Raulin reçut, à cette occasion, la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

l'empire ottoman contre la Russie : tandis que le maréchal de Saint-Arnaud débarquait à Gallipoli, au mois d'avril 1854, avec un corps de 50,000 hommes, le maréchal *Baraguey-d'Hilliers* était désigné par Napoléon III pour prendre le commandement d'un autre corps de 10,000 hommes, réuni au mois de juin au camp de *Boulogne,* et destiné à débarquer dans les îles russes d'*Aland,* sous la protection de la flotte anglo-française, commandée par l'amiral Napier. 1854

Appelé à faire partie de ce dernier corps, le *51*^e^ (1er et 2e bataillons) (1) fut complété à 2,000 hommes, avec des jeunes soldats des 19e et 17e de ligne, et quitta *Rueil* les 23 et 24 juin, pour arriver au camp de *Boulogne* les 28 et

---

(1) *Composition du 51e en 1854.*

Colonel....................	Perrin-Jonquière.
Lieutenant-colonel..........	Ferru.
Chefs de bataillon...........	D'Arricau (1er bataillon), Bouvin (2e bataillon), Mortier (3e bataillon).
Major......................	Brismontier.
Capitaines adjudants-majors	Jouanjan, Gouzil, Lamour.
Capitaine-trésorier..........	Noiré.
Capitaine d'habillement.....	Ramez.
Adjoint au trésorier........	Guérin.
Porte-drapeau..............	Gravier.
Médecin-major de 2e classe.	Ducastaing.
Aide-major de 1re classe.....	Noguès.

Capitaines :

Malaize.	Landry.
Vincent.	Joannès.
Lasserre.	Chatard.
Marchand.	Melot.
Amadieu.	Bourlier.
Feillet-Pilatrie.	Delate.
Gauffre.	Tritschler.
Coulon.	Le Page des Longchamps.
Basso.	Dussant.
Remy.	Lagrange.
Nisard.	Brennetuit.
Rougier.	

casematée à deux étages, et de trois tours en granit, occupées par une garnison de 3,000 Russes, sous les ordres du général *Bodisko*. 1854

D'après les ordres du général Baraguey-d'Hilliers, les troupes du corps expéditionnaire, divisées en trois colonnes, devaient débarquer sur trois points différents, et, aussitôt à terre, manœuvrer de manière à investir complètement la place de *Bomarsund*. Le débarquement commença le 8 août, à trois heures et demie du matin : à sept heures et demie, le *51e*, qui devait former la colonne de gauche, avait pris pied en entier dans la partie sud, à peu près au centre de l'île, sans aucune résistance de la part de l'ennemi : aussitôt débarqué, le *51e* marcha directement vers le Nord, sur le petit village de *Tranwick*, qu'il atteignit à neuf heures du matin, après s'être frayé péniblement un chemin à travers des bois épais de sapins, escaladant des troncs d'arbres renversés dans tous les sens, et des rocs.

De *Tranwick*, le régiment, conduit par un guide, se dirigea par un petit chemin carrossable sur *Fenby*, à trois milles de la tour du Sud, et dressa ses tentes derrière ce village, vers trois heures et demie.

Le lendemain 9 août, les quatre compagnies de droite du *2e bataillon* partirent de Fenby, sous les ordres du commandant *Bouvin*, pour se rendre à *Castèllum*, point stratégique très important, situé à l'ouest de Bomarsund, et y restèrent jusqu'au 15 août.

Le 11 août, le bruit courant que quelques troupes russes étaient parvenues à débarquer dans l'île, le commandant d'*Arricau* du 1er bataillon partit en reconnaissance dans l'intérieur de l'île avec ses quatre compagnies de droite, tandis que le capitaine *Amadieu* se dirigeait avec trois autres compagnies sur le village de *Sund*, pour le fouiller et y rester en observation. Ces reconnaissances restèrent sans résultat.

Le jour même du départ de ces reconnaissances, le 11 août, la tranchée fut ouverte devant la *tour du Sud*, et, le 13, nos batteries ouvraient le feu.

1854 Pendant ces trois journées, les cinq compagnies du *51e*, restées en position à Fenby, furent occupées aux travaux de siège par le génie et l'artillerie. Enfin, le 14 août, à deux heures du matin, elles partirent pour la tranchée, sous les ordres du colonel *Perrin-Jonquière*.

Cependant, la *tour du Sud* était devenue tellement silencieuse, que l'on commençait à douter qu'elle renfermât encore des défenseurs. Aussi, à trois heures et demie du matin, le colonel *Perrin-Jonquière* fit tirer sur elle, afin d'y éveiller les défenseurs endormis. Toujours même silence. Le colonel donna alors l'ordre à une section de voltigeurs de s'approcher de la tour, et d'y entrer, non pas par la porte, qui était exposée à tout le feu de la place de Bomarsund, mais par les embrasures démolies.

Ce petit détachement, ayant à sa tête le lieutenant-colonel *Ferru* du *51e*, se dirigea aussitôt sur la *tour du Sud*, et y entra par les embrasures, presque sans résistance. Le commandant du fort seul essaya de se défendre, et allait tuer le sous-lieutenant de voltigeurs *Gibon,* quand le caporal *Armand* s'élança à son secours et frappa l'officier russe de deux coups de baïonnette. Privée de son chef, la garnison de la *tour* mit bas les armes; mais une partie des défenseurs s'étant enfuie la veille, il ne resta en notre pouvoir que 40 prisonniers. Le *drapeau du 51e* fut aussitôt arboré au sommet de la *tour du Sud*.

Ce fait d'armes ne coûta au *51e* que 2 blessés, parmi lesquels le caporal *Lecoat*, qui mourut quelques jours après des suites de ses blessures.

Vers dix heures du matin, le *51e* prit position non loin de *Bomarsund*, pour protéger l'établissement d'une batterie d'obusiers et de mortiers. Dans la soirée, la garde de la *tour du Sud* fut confiée aux voltigeurs du 1er bataillon. Malheureusement, les bombes de la place y mirent le feu, et, vers onze heures du soir, ces soldats durent rejoindre le reste du régiment. Le lendemain 15 août, à onze heures et demie du matin, la tour du Sud sautait, et, comme par miracle, personne n'était blessé. Pendant toute cette jour-

née, le *51°*, rallié le matin par les compagnies détachées à Castellum et à Sund, resta en position entre la tour du Sud et Bomarsund. 1854

Le même jour, la tour du Nord se rendit, et, le lendemain, 16 août, *Bomarsund* et la tour Presto imitèrent son exemple. Toute la garnison, 2,500 Russes environ, fut faite prisonnière de guerre.

Les jours suivants furent employés à raser complètement les fortifications, et, le 30 août, nos troupes reçurent l'ordre de retourner en France.

Nous avions perdu peu de soldats par le feu, mais en revanche, le *choléra*, qui avait fait son apparition dès le commencement du siège, nous avait enlevé plus de 500 hommes en quelques jours; le *51°*, un des corps les plus éprouvés, perdit *132 hommes* et 2 officiers : le capitaine *Remy* et le lieutenant *Defrance*.

Embarqués sur le *Donawerth*, la *Sirène* et la *Cléopâtre*, les bataillons du *51°* furent débarqués à *Cherbourg* les 22 et 23 septembre 1854.

A la suite de cette expédition, le commandant d'*Arricau* fut nommé officier de la Légion d'honneur; les capitaines *Joannès*, *Delate* et *Tritschler*, le lieutenant *Evo*, le sous-lieutenant *Gibon*, l'aide-major *Nogués* et le caporal de voltigeurs *Armand* reçurent la croix de chevalier de la Légion d'honneur; le sergent-major chef de musique *Douard*, les sergents *Chabre* et *Robini*, le voltigeur *Morin*, le fusilier *Cordelier* (amputé) et le musicien *Mellon* reçurent la médaille militaire.

Enfin, par décision impériale du 17 octobre 1854, le *51°* dut inscrire sur son drapeau ce mot : *Bomarsund* (1).

(1) Tous les militaires ayant pris part à l'expédition de la Baltique reçurent la médaille commémorative de la reine d'Angleterre.

Garnisons occupées par le 51e d'octobre 1854 à octobre 1860. Emeutes des 5 et 6 août 1855 à Angers, et du 5 mai 1859 à Tarbes.

1854-1855 Les deux bataillons actifs du *51e* partirent de Cherbourg les 26 et 27 septembre 1854, pour aller tenir garnison, le *1er* à *Rouen*, et le *2e* à *Dieppe*, fournisssant un détachement de deux compagnies à *Eu*.

Le 8 mars 1855, les 1er et 2e bataillons reçurent l'ordre de se rendre à *Paris*, où ils arrivèrent le 16 mars, et occupèrent les forts d'*Ivry*, de *Bicêtre*, de *Montrouge*, de *Vanves* et du *Mont-Valérien*.

Le 19 mars suivant, le colonel *Perrin-Jonquière* fut nommé général de brigade, et remplacé à la tête du *51e* par le colonel *Teulat*, nommé le 21 du même mois.

Le 8 avril 1855, le *2e bataillon* détacha à *Melun* trois compagnies, qui rentrèrent au fort d'*Issy* le 4 septembre suivant.

A la fin d'avril, le régiment fut organisé à quatre bataillons de six compagnies, en exécution d'un décret impérial du 24 mars 1855 : les 1er, 2e et 3e bataillons furent composés de deux compagnies d'élite et de quatre compagnies du centre. Le 4e bataillon fut formé avec les six compagnies du centre de l'ancien 3e bataillon, qui était en garnison à *Angers ;* le nouveau 3e bataillon fut organisé avec les 5e et 6e compagnies des 1er et 2e bataillons et les compagnies d'élite de l'ancien 3e bataillon. Le nouveau 3e bataillon, ainsi constitué, fut caserné au fort d'*Issy*.

Le 30 juin 1855, les 1er et 3e bataillons quittèrent les forts du Mont-Valérien et d'Issy, où ils étaient casernés, pour se rendre au camp de *Satory*, afin d'y être employés à la construction d'une butte destinée au tir de l'artillerie. Leur travail terminé, ces deux bataillons vinrent tenir garnison à *Paris*, le 1er octobre 1855, et occupèrent la caserne de *Reuilly*, où ils furent rejoints quelques jours après par le 2e bataillon.

Par décret impérial du 4 décembre 1855, le colonel *Teulat* passa au commandement du 32ᵉ de ligne, en Crimée, et fut remplacé par le colonel *Jossée*, nommé le 10 décembre. 1855-1856

Le 3 avril 1856, les trois bataillons actifs quittèrent la caserne de *Reuilly*, pour aller occuper *Vincennes*, le fort de *Nogent*, la redoute de la *Gravelle*, la caserne *Picpus* et les *postes casernes 1* et *2*.

Quelques jours après, le 8 avril, le 3ᵉ bataillon, qui occupait ces trois derniers casernements, alla tenir garnison à *Fontainebleau*.

En vertu d'un nouveau décret impérial du 16 avril 1856, prescrivant la dissolution des 4ᵉˢ bataillons, le *51ᵉ* fut reformé à trois bataillons de huit compagnies à la fin de mai. Pour l'exécution de cette mesure, les quatre compagnies du centre de l'ancien 3ᵉ bataillon furent versées dans les deux premiers, pour en former les 5ᵉ et 6ᵉ compagnies, ses compagnies d'élite formèrent, avec les six compagnies du centre de l'ancien 4ᵉ bataillon, le nouveau 3ᵉ bataillon.

Le 27 juin 1856, le ministre de la guerre décida que le *51ᵉ* ferait partie, avec le 77ᵉ, de la 2ᵉ brigade *(Grésy)* de la 3ᵉ division *(Grobon)* de l'armée de Paris.

Le 2 juillet suivant, le *51ᵉ* (1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons) quitta Vincennes et ses autres casernements pour rentrer à *Paris*, où il occupa les casernes de la *Pépinière* et de la *Nouvelle-France*. Le 15 du même mois, le *dépôt* (3ᵉ bataillon) reçut l'ordre de quitter *Angers*, où il était en garnison depuis le mois de juin 1854, pour se rendre à *Alençon*. Le dépôt du *51ᵉ* n'avait laissé que de bons souvenirs à *Angers*, où, les 5 et 6 août 1855, il avait réprimé, sous les ordres du major *Vintrignier*, une tentative faite sur cette ville par 2,000 ouvriers ardoisiers, dans le but de la piller.

Les deux bataillons actifs du *51ᵉ* ne restèrent que quelques jours à Paris; le 22 juillet 1856, ils reçurent l'ordre de se rendre à *Pau* avec tous les corps composant la 3ᵉ division de l'armée de Paris, qui devenait division active d'observation des Pyrénées, à l'occasion de troubles survenus en Espagne. Transportés en chemin de fer jusqu'à

1856-1859 *Dax*, ces deux bataillons, continuant leur route à pied, arrivèrent à *Pau* les 3 et 6 août, et occupèrent les cantonnements suivants : *Nay*, *Arros*, *Pardies*, *Clarac*, *Mirepeix*, *Coarraze*, *Gélos*, *Pontacq*, *Livron*, *Bazun*, *Espoey*, *Soumoulou*, *Nousty*, *Artigueloutan*, *Ousse* et *Bizanos*.

Le 7 octobre suivant, le *51e* quitta ces cantonnements pour se rendre en garnison à *Pau*, et fournit des détachements à *Navarreins*, *Lourdes*, *Mont-de-Marsan*, fort de *Portalet* et *Auch*.

Au commencement de mai 1857, le régiment fut mis en garnison à *Bayonne*, fournissant des détachements à *Tarbes*, *Saint-Jean-Pied-de-Port*, *Saint-Jean-de-Luz* et *Biarritz*. A la même époque, le 3e bataillon (dépôt) quitta *Alençon* pour aller occuper *Pau*.

Bien que ne devant pas participer à la guerre d'Italie, le régiment reçut néanmoins l'ordre, à la fin d'avril 1859, de former de nouveau son 4e bataillon avec les 5es et 6es compagnies des trois premiers bataillons.

Par décision du 27 avril 1859, le colonel *Jossée* fut mis en non activité pour infirmités temporaires, et remplacé le 2 mai suivant par le colonel *Guynet*, autrefois capitaine au régiment.

Dans les premiers jours de mai 1859, les trois premiers bataillons quittèrent Bayonne, pour aller prendre part aux manœuvres du camp de *Châlons*.

Avant de quitter *Tarbes*, où elle était détachée, la compagnie de voltigeurs du 1er bataillon, commandée par la capitaine *Joannès*, eut à réprimer une émeute, qui éclata, le 5 mai, par suite de l'établissement d'un nouvel impôt sur les bestiaux : quoiqu'assaillie par une grêle de pierres, cette compagnie parvint à secourir les gendarmes, qui étaient littéralement assiégés dans leur caserne, et rétablit l'ordre en peu de temps. Le capitaine *Joannès* et deux voltigeurs furent blessés par des pierres. La municipalité de Tarbes, pénétrée de reconnaissance pour les énergiques efforts et la courageuse modération des voltigeurs du *51e*, les combla d'éloges et de remerciements. Aussitôt l'émeute réprimée,

cette compagnie rejoignit les bataillons actifs au camp de *Châlons*. 1859-1860

A l'occasion d'une revue passée par l'empereur, le 8 août, le lieutenant *Agarant* reçut la croix de la Légion d'honneur, et plusieurs sous-officiers furent décorés de la médaille militaire.

A la levée du camp, le 20 septembre 1859, les trois bataillons actifs du *51*e furent dirigés sur *Lyon*, où ils arrivèrent du 14 au 17 octobre. A la même époque, le 4e bataillon (dépôt) quitta *Pau*, et arriva à *Saint-Etienne* le 24 octobre.

En vertu d'une circulaire ministérielle du 15 septembre 1859, le *51*e fut réorganisé à trois bataillons de huit compagnies chacun, au commencement du mois de novembre de la même année. Le *dépôt* (3e bataillon) continua à tenir garnison à *Saint-Etienne*, et les deux bataillons actifs occupèrent alternativement *Lyon* et le camp de *Sathonay*.

Le 24 août 1860, l'empereur passa la revue des troupes de la garnison de *Lyon*, et distribua des récompenses : le lieutenant-colonel *Le Beschu de la Bastays* et le commandant *Felker* reçurent la croix d'officier de la Légion d'honneur; le capitaine *Monier* et le chef de musique *Douard*, la croix de chevalier; plusieurs sous-officiers, la médaille militaire.

A la fin de septembre 1860, le *51*e reçut l'ordre de se tenir prêt à partir pour l'*Italie* ; il forma trois bataillons de guerre à six compagnies chacun, et un bataillon de dépôt composé des 5es et 6es compagnies des trois autres bataillons.

Aussitôt organisés, les trois bataillons de guerre quittèrent Lyon le 2 octobre, pour se rendre par le chemin de fer à *Toulon* ; le *dépôt* resta à *Saint-Etienne*.

Le 51e dans les Etats pontificaux (octobre 1860-juin 1862).

Embarqués le 4 octobre 1860 sur les frégates à vapeur le *Vauban* et l'*Asmodée*, les trois bataillons de guerre du *51*e

1860-1861 débarquèrent le 7 à *Civita-Vecchia*, et, après avoir séjourné jusqu'au 10 dans le camp retranché de cette place, ils partirent pour *Rome*, où ils arrivèrent le 11 octobre. Le *51e* faisait partie de la 2e division (de *Géraudon*) du corps d'occupation commandé par le général de *Goyon*.

Le 18 janvier 1861, les trois bataillons du *51e* partirent de Rome, pour aller tenir garnison, les 1er et 3e à *Viterbe*, le 2e à *Civita-Castellana* détachant sa compagnie de voltigeurs à *Orte* et une compagnie de fusiliers à *Pazzo-di-Corrèse*.

Le *51e* resta dans ces garnisons jusqu'à la fin de juillet 1861, époque à laquelle le 1er bataillon alla occuper *Tivoli*, le 2e *Subiaco*, *Frascati* et *Palestrino*, le 3e *Albano*, avec une compagnie détachée à *Genzano*. Pendant le séjour du 3e bataillon à *Albano*, une colonne, composée des grenadiers et des voltigeurs, partit pour *Velletri* le 7 septembre 1861, dans le but de renforcer les troupes françaises vers la frontière napolitaine. Cette opération n'eut pas de suite, et ces deux compagnies rentrèrent à Albano le 10 septembre.

Pendant la durée de son séjour hors de Rome, le *51e* eut l'occasion de se signaler dans plusieurs incendies. Au nombre des militaires qui s'y firent particulièrement remarquer, et auxquels le pape Pie IX accorda la médaille de *Bene-Merenti*, nous citerons : les voltigeurs *Espardelier*, *Pujo*, et le grenadier *Meunier*, du 2e bataillon (incendie du 27 juillet 1861 à Frascati) ; le voltigeur *Bernard*, du 1er bataillon (incendie du 18 août 1861 à Tivoli) ; les grenadiers *Dandine*, *Ott*, et le fusilier *Breuil*, du 2e bataillon (incendie du 17 septembre 1861 à Subiaco). Dans ce dernier incendie, le lieutenant *Emond d'Esclevin* fit preuve d'un grand courage, en arrachant des flammes un vieillard à moitié asphyxié, et sur le point de périr ; il en fut récompensé par la croix de chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand.

Le général en chef de *Goyon* adressa, par la voie d'un ordre général, des félicitations à tous ces détachements, et cita particulièrement le *1er bataillon*, qui fit preuve du plus

grand désintéressement, en versant au bureau de bienfai- 1861-1862
sance de *Tivoli* la somme que la municipalité lui avait fait accepter en récompense des services qu'il avait rendus lors de l'incendie du 17 septembre 1861.

Au mois de novembre 1861, les trois bataillons du *51*e furent relevés dans leurs cantonnements, et rentrèrent à *Rome*, pour y passer quatre mois. Au mois d'avril 1862, le *51*e quitta de nouveau cette ville, et fut réparti dans les localités suivantes : *Civita-Vecchia*, *Corneto*, *Montalto*, *Valentano*, *Viterbe* et *Toscanella*.

Le 13 juin 1862, le *51*e fut désigné pour rentrer en France, et choisi pour prendre part à l'expédition du *Mexique* ; il débarqua à *Toulon* les 2 et 5 juillet, et fut dirigé par les voies rapides sur *Angers*, où se trouvait le dépôt.

Le 6 juillet suivant, le colonel *Guynet*, nommé commandant de place de Marseille à la date du 23 juin, remit le commandement du *51*e au colonel *Garnier* venant du 18e.

Aussitôt arrivé à *Angers*, le *51*e fut organisé conformément aux instructions du ministre de la guerre : les deux premiers bataillons furent composés de sept compagnies, et complétés à l'effectif de guerre avec un détachement de 450 hommes du 76e de ligne ; le dépôt se composa du 3e bataillon et des 5es compagnies des deux premiers bataillons.

1862 de cavalerie ; le *51e* (1) (1er et 2e bataillons) était désigné pour faire partie, avec le 7e chasseurs à pied et le 62e de ligne, de la 2e brigade (de *Bertier*) de la 2e division (*Douay*).

Au commencement d'août 1862, les deux bataillons de guerre du *51e* étaient complètement organisés, et comptaient 53 officiers et 2,015 sous-officiers et soldats; ils partirent d'*Angers* par voie ferrée, le 19 août, et arrivèrent le 21 à *Cherbourg*. Le lendemain 22, l'état-major et le 2e bataillon furent embarqués sur le *Lyon*, et le 1er bataillon sur

---

(1) *Cadres du 51e le 8 août 1862 :*

Etat-major.

Garnier, colonel. — Copmartin, lieutenant-colonel.

1er bataillon.	2e bataillon.	3e bataillon.	Dépôt.
Felker, chef de bataillon. Hermieu, adjudant-major.	De Longueville, chef de bataillon. De Musset, adjudant-major	Louis, chef de bataillon. Fatiguant, adjudant-major	Boyer, chef de bataillon. Verreaux, adjudant-major

Lantelme, médecin-major de 1re classe.
Paoli, aide-major de 2e classe.
Vanson, officier payeur.
Boutigny, porte-drapeau.

1er bataillon.

Compagnies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
Grenadiers..........	Voinot........	Barbier.......	Descoubès.
1re compagnie.... ..	Beliben.......	Pommeret des Varennes...	Martin.
2e compagnie..	Emond d'Esclevin	Micheleau.....	Lamotte.
3e compagnie.......	Malzy.........	Niéger.... ...	Simon.
4e compagnie.......	Guérin........	Brunot........	Pérennès.
6e compagnie.......	Bénédetti.....	Fouga.........	Lamblot.
Voltigeurs....	Charpentier ..	Munier........	Birot.



la ville de *Bordeaux*. Ces deux vaisseaux quittèrent Cherbourg le 23 août, et, après avoir fait escale à la *Martinique*, ils arrivèrent à la *Véra-Cruz* les 8 et 11 octobre. 1862

Le régiment débarqua du 9 au 17 octobre, et occupa : le 1er bataillon, *Casamata ;* le 2e, moins la compagnie de voltigeurs, la *Téjéria;* l'état-major et la compagnie de voltigeurs du 2e bataillon, la *Véra-Cruz*, où fut installé le *petit dépôt* sous les ordres du lieutenant *Courvoisier* (1).

2e bataillon.

Compagnies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-Lieutenants.
Grenadiers	Melot	Vollant	Monclard.
1re compagnie	Monier	Honoret	Riégé.
2e compagnie	Trinité	Melot	Vollant.
3e compagnie	Monclard	Monier	Honoret.
4e compagnie	Riégé	Trinité	Barillier.
6e compagnie	Pignol	Courvoisier	Lesueur.
Voltigeurs	Hocédé	Simonnot	Martin.
3e bataillon.			
Grenadiers	Basso	Carlbian	Martin.
1re compagnie	Courteval	Bonnefoy	Kiener.
2e compagnie	Agostini	Guichard	N.
3e compagnie	Dabry	Agarant	Farret.
4e compagnie	Joannès	Bertrand	Couvelet.
5e compagnie	Finaud.	Lesgourgues	Remy.
6e compagnie	Brennetuit	Bonté	Jaubourg.
Voltigeurs	Evo	Ormancey	Bertrand.
Dépôt.			
5e compagnie du 1er bataillon	Pierrard	Descosses	Cirou
5e compagnie du 2e bataillon	Vedeaux	Humblot.	N.

(1) Le lieutenant Courvoisier mourut des fièvres, le 20 novembre 1862, et fut remplacé dans son commandement par le sous-lieutenant Lévy.

1862. — Expédition de Jalapa (27 octobre-16 décembre). Combat de Cerro-Gordo (4 novembre).

1862 La brigade étant déstinée à l'occupation de *Jalapa*, les différentes fractions du *51e* se concentrèrent, le 25 octobre, à *Santa-Fé*. Les troupes du général de *Bertier*, auxquelles on avait adjoint une batterie d'artillerie et un escadron du 12e chasseurs, formaient un effectif de 5,400 hommes; elles quittèrent *Santa-Fé* le 27 octobre, et se portèrent, par *Zopilote* et *Paso-de-Ovejas*, sur *Puente-Nacional*, où elles arrivèrent, sans coup férir, le 30 du même mois, après des fatigues énormes. Le général de Bertier s'y arrêta trois jours pour attendre un convoi de vivres, et, laissant, sous la protection de quatre compagnies du 2e bataillon du *51e* (commandant de Longueville), 211 malades, dont 171 appartenant au régiment, dans une hacienda voisine transformée en ambulance par l'aide-major *Pacli*, il se porta de nouveau en avant, le 3 novembre. Près du rancho de la *Rinconada*, des guérilléros, embusqués dans les broussailles, ouvrirent le feu sur la tête de colonne, et se retirèrent sans qu'on pût les atteindre. Peu après, nos troupes furent de nouveau attaquées par 200 cavaliers mexicains, mais l'escadron du 12e chasseurs les chargea vigoureusement, et les força de tourner bride. Après ce combat de cavalerie, la brigade put continuer sa route jusqu'à *Plan-del-Rio*, où elle passa la nuit. Nos soldats avaient beaucoup souffert de la chaleur dans cette journée; le sergent *Grouspy* et un voltigeur du *51e* moururent d'insolation.

Le lendemain, 4 novembre, le général de Bertier, ayant résolu d'attaquer la forte position de *Cerro-Gordo* défendue par environ 3,000 hommes, fit laisser les bagages et les sacs à Plan-del-Rio, et partit vers dix heures et demie du matin. A une heure et demie, la tête de colonne fut arrêtée au pied des hauteurs de *Cerro-Gordo* par une vive fusillade

et plusieurs coups à mitraille; mais deux compagnies de chasseurs s'apprêtant à tourner la position, l'ennemi disparut promptement. Maître de *Cerro-Gordo*, le général de Bertier y laissa une partie de ses troupes, et rentra, avec le *51e* l'artillerie et la cavalerie, à Plan-del-Rio, vers cinq heures du soir. 1862

Le reste de la route se fit sans incident, et, le 7 novembre, la brigade arriva sous les murs de *Jalapa*. La population de cette ville paraissant mal disposée à l'égard des Français, le général de Bertier fit camper ses troupes pendant quatre jours en dehors de la localité, sur un plateau découvert de tous côtés, où, la nuit, le froid accompagné de gelée blanche était extrêmement vif, tandis que la chaleur était étouffante pendant le jour. C'est à ce moment, qu'une épidémie de fièvres des terres chaudes, qui avait commencé à sévir sur le *51e* à Puente-Nacional, atteignit sa plus grande intensité : pendant ces quatre jours, plus de 300 hommes du *régiment* furent atteints. Devant cet état de choses, le général de Bertier fit entrer ses troupes dans *Jalapa*; le *51e* fut installé dans la caserne *Saint-Joseph,* et les officiers logèrent chez l'habitant, qui, d'ailleurs, les reçut très mal.

Le 18 novembre, les compagnies du *2e bataillon* laissées à *Puente-Nacional* rallièrent le régiment, et furent remplacées dans ce poste par les compagnies de gauche du même bataillon.

Pendant son séjour à *Jalapa,* le *51e* prit part à quelques reconnaissances, notamment à celle du 24 novembre sur *San-Miguel-Soldato,* et à celle du 1er décembre sur *Concepcion.*

Le 7 décembre, trois compagnies du 1er bataillon partirent sous les ordres du commandant *Felker*, pour escorter un convoi jusqu'à *Puente-Nacional,* et rentrèrent à *Jalapa,* le 12 du même mois, avec les compagnies de gauche du 2e bataillon; le régiment était donc réuni en entier à Jalapa.

Expédition de Pérote (16 décembre 1862-6 janvier 1863).
1862. — Combat de Cerro-Léone (18 décembre).

1862 Le 16 décembre 1862, le *51e*, laissant 336 malades à *Jalapa*, sous la protection de deux compagnies aux ordres du lieutenant-colonel *Copmartin* nommé commandant militaire de cette ville, partit avec le général *Bazaine*, qui, arrivé le 12 décembre à Jalapa, commençait son mouvement sur *Pérote*, à la tête de 3,700 hommes. La colonne coucha à *San-Miguel-Soldato*, et en repartit le lendemain, 17, pour se porter sur *Las-Vigas*. Les chemins étaient si mauvais, que quelques voitures ne purent suivre la colonne et furent renvoyées, sous l'escorte d'une compagnie du *51e*, à Jalapa. Cette compagnie y resta en garnison avec les deux qui y étaient déjà. Dans la même journée, des tirailleurs ennemis, dissimulés, grâce à un épais brouillard, entre la *Hoya* et *Las-Vigas*, tirèrent sur l'avant-garde, avec laquelle marchait le général Bazaine, et disparurent aussitôt.

Le lendemain, 18 décembre, la colonne, qui avait bivouaqué à *Las-Vigas*, se porta par la *Cruz-Blanca* (2,300 mètres d'altitude) sur *Cerro-Léone*, afin de tourner les obstacles accumulés sur la route principale. Après avoir été harcelée sur son flanc gauche par l'ennemi, la colonne fut attaquée, à une demi-lieue de *Cerro-Léone*, par 500 cavaliers ennemis, qui furent mis en pleine déroute par l'escadron de chasseurs. Le *51e* n'eut dans ce combat que 3 hommes blessés.

Enfin, le 19 septembre, le fort de *Pérote* fut occupé sans résistance par nos troupes. Le général Bazaine s'y arrêta, et fit rayonner des détachements dans les environs, autant pour rassurer les populations que pour se procurer des vivres : le 24 décembre, huit compagnies du *51e* firent partie d'une colonne commandée par le colonel *Garnier*, qui se

rendit à *Altotonga* et à *Jalacingo* pour se procurer de la farine, et revint à Pérote le 26 du même mois. 1862-1863

L'état sanitaire du régiment, qui avait été si mauvais à Puente-Nacional et à Jalapa, s'améliora beaucoup sur le plateau de Pérote, et bientôt l'épidémie disparut complètement. A la date du 31 décembre 1862, sur 797 malades que le *51e* avait eus, 57 étaient morts.

1863. — Le 51e à Jalapasco et à Nopalucan (6 janvier-4 mars). Combat de la Ventilla (12 février).

Le 6 janvier 1863, le gros du *régiment* quitta *Pérote*, ayant à sa tête le général de *Bertier*, et se dirigea, par *Cuantotolapa* et la *Capilla*, sur *Jalapasco*, où il arriva le 9 du même mois. Après avoir campé plusieurs jours près de cette localité, dans un endroit très malsain, où les hommes étaient littéralement enterrés dans le sable, le *51e* fut dispersé, le 13 janvier, dans les haciendas voisines. Pendant son séjour aux environs de Jalapasco, le *51e* prit part à plusieurs reconnaissances, notamment à celle du 19 janvier sur *San-Salvador-el-Seco*, où il fit onze lieues dans la même journée.

Le 31 janvier, le *51e* se concentra près de *Jalapasco*, et, après avoir évacué ses malades sur *San-Andrès*, il se mit en route, le 1er février, pour *Nopalucan*, où il arriva le 3. Le régiment fit sa jonction dans cette ville avec deux de ses compagnies, le 3e zouaves et le 62e, qui y étaient arrivés le 1er février sous les ordres du général *Bazaine*. Le 8 janvier, en effet, Jalapa avait été évacué par nos troupes, et sa garnison, dont trois compagnies du *51e* faisaient partie, était arrivée le 12 du même mois à Pérote. Peu de temps après, le 23 janvier, le général Bazaine, laissant ses malades à Pérote, sous la protection de plusieurs compagnies de la brigade de Bertier, dont une du *51e* (la 6e compagnie du 2e bataillon), aux ordres du lieutenant-colonel *Copmartin*, avait quitté cette ville avec le 3e zouaves, le 62e et les deux

1863 autres compagnies du *régiment*, pour arriver le 1er février à *Nopalucan*.

A peine dans cette ville, le *51e* reçut l'ordre de se rendre à *Pérote*, pour y prendre des vivres et ramener les convalescents; il partit le 5 février, sous les ordres du colonel *Garnier*, passa par *Ojo-de-Agua*, la *Ventilla*, *Tepeyahualco*, et arriva à *Pérote* le 8 février. Pendant cette marche, le *régiment* avait été inquiété près de la *Ventilla* par des partis d'*Aureliano*, et le colonel *Garnier* avait dû employer deux compagnies d'élite pour les repousser. Le *51e* repartit de *Pérote*, le 10 février, par la même route, et fut de nouveau attaqué, le 12 février, à la *Ventilla*, par les troupes d'*Aureliano* : à peine arrivés au bivouac, et sans avoir le temps de faire le café, les hommes prennent les armes pour repousser une attaque venant de Los-Elanos. Le *51e*, laissant ses sacs à la Ventilla et à peu près la moitié de son effectif, se met en route sur trois colonnes, pour marcher à l'ennemi fort de 600 cavaliers. Malgré une marche très rapide, le régiment ne peut atteindre les troupes d'Aureliano, et les tirailleurs seuls trouvent l'occasion d'envoyer quelques balles. Vers une heure et demie, le *51e* fut renforcé d'une façon inattendue par la cavalerie du général *Mirandol*, et continua, de concert avec elle, la poursuite de l'ennemi, jusqu'à *San-Carlos*. Après quelques instants de repos, la colonne battit en retraite très lentement, et rentra au bivouac vers cinq heures du soir. Les soldats, qui n'avaient rien mangé depuis le matin, et avaient fait douze lieues dans la journée, étaient extónués de fatigue.

Le lendemain, 13 février, le *51e* continua sa route sur *Nopalucan*, où il arriva sans nouvel incident le 15. Le même jour, la *6e compagnie du 1er bataillon* quitta Nopalucan pour escorter un convoi de malades jusqu'à *Orizaba*, et y resta en garnison.

Le 21 février, quatre compagnies du *1er bataillon*, commandées par le colonel *Garnier*, firent une reconnaissance sur la route de *Puébla* jusqu'à la *Venta-del-Pural*.

Le 23 février, la ville de *Pérote* fut évacuée, et les malades

dirigés, sous l'escorte de la *6e compagnie* du *2e bataillon*, sur *Orizaba*, où elle resta en garnison avec la 6e compagnie du 1er bataillon. Le lieutenant-colonel Copmartin rallia le régiment le 27 février. 1863

SIÈGE DE PUÉBLA

(18 mars-17 mai 1863).

1863. — Investissement de la place (18 mars), escarmouche de San-Balthazar (22 mars).

A la fin de février 1863, le général *Forey* avait organisé solidement sa ligne de communication avec la Véra-Cruz, et se trouvait en mesure de commencer ses opérations contre Puébla : il avait à sa disposition 26,300 hommes et 56 bouches à feu. De son côté, le général *Ortéga* avait déployé une grande activité dans la mise en état de défense de Puébla, dont la garnison s'élevait à 22,000 hommes ; un matériel de guerre considérable s'y trouvait réuni, et des fortifications continues avaient été élevées autour de la ville. Si Puébla succombait, le gouvernement mexicain pensait avoir encore environ 15,000 hommes pour défendre Mexico.

Le 27 février, le général Forey établit son quartier général à *Quetcholac*, et annonça aux troupes françaises la reprise des opérations contre *Puébla*, par un ordre du jour qui se terminait ainsi :

« Soldats, le temps du repos est passé ; reprenez vos armes, et marchez à la victoire, que Dieu vous donnera, parce que jamais cause n'a été plus juste que la vôtre. Vous avez à venger vos compatriotes, soumis depuis de longues années, par le gouvernement de ce pays, à des injures, à des excès de tout genre ; vous avez en outre à rendre le Mexique à lui-même. Quelle plus belle mission que celle-là !

« Animés de cette noble ardeur, qui vous a rendus si redoutables sur tant de champs de bataille, vous allez renverser tous les obstacles qui se présenteront devant vous.

1863 « Comme je vous l'ai déjà dit, soyez humains après la victoire, surtout envers les êtres faibles et désarmés, mais soyez terribles pendant le combat, et bientôt vous planterez le noble étendard de la France sur les murs de Mexico, au cri de vive l'empereur ! »

Dès le 4 mars, les troupes françaises se rapprochèrent de *Puébla* ; le *51e* quitta ses positions autour de *Nopalucan*, et s'établit à *Acajète*, d'où il partit le 8 du même mois, pour aller occuper *San-Bartolo* et *Tépéaca*.

En vertu d'un ordre général du 10 mars modifiant l'organisation des divisions du corps d'occupation, la brigade de *Bertier*, dont le *51e* continuait à faire partie, devint 1re brigade de la 1re division *(Bazaine.)*

Le *51e* occupa les mêmes positions jusqu'au 15 mars, et se rendit le 16 à *Amozoc* (16 kilomètres de *Puébla*), point sur lequel devait s'opérer la concentration de l'armée. Le lendemain, 17 mars, le *régiment* escorta des convois jusqu'à *Alamos*, et campa en vue de *Puébla*.

Le 18 mars, la division *Bazaine* étant chargée de tourner *Puébla* par le Sud, tandis que la division Douay tournait cette place par le Nord, le *51e*, parti de son emplacement de bivouac à cinq heures du matin, se dirigea par *Totimehuacan* sur l'hacienda de *San-Bartolo*, où il arriva vers cinq heures du soir, marchant en colonne, au son des tambours et de la musique. L'investissement de Puébla était complet. Le lendemain, le *51e* quitta l'hacienda de *San-Bartolo*, pour faire une reconnaissance vers *Puébla*, et passa la nuit à *Molino del Medio*. Le 20, il bivouaqua auprès de la lagune de *San-Balthazar*, et en partit le 22, sous les ordres du colonel *Garnier*, pour reconnaître le village de *San-Balthazar*, où il s'installa, après avoir échangé une fusillade assez vive avec des tirailleurs ennemis cachés dans les premières maisons. Cette escarmouche ne coûta au *51e* qu'un tué, le voltigeur *Chaffot*, et un blessé. Le 23 mars, le *régiment* partit de San-Balthazar pour aller bivouaquer de nouveau à *Molino-del-Medio*.

1863. — **Ouverture de la tranchée devant le fort San-Xavier (ou Pénitencier), le 23 mars, assaut et prise de ce fort (29 mars).**

Le 23 mars au soir, les dispositions préliminaires du siège étant terminées, la tranchée fut ouverte devant le fort *San-Xavier*, sur un développement de 1,000 mètres, et à 600 mètres de saillant. Ce fort, dont le tracé était irrégulier, avait son réduit formé par un vaste bâtiment servant de *pénitencier* et par l'église San-Xavier; il formait à l'ouest une saillie très prononcée, permettant de faire converger les attaques, c'est ce qui avait décidé le général Forey, à le choisir pour objectif. Les travaux d'attaque furent vigoureusement menés; le 26 mars, les batteries ouvraient leur feu, et le lendemain l'assaut était possible; il fut fixé au 29 mars. Depuis l'ouverture de la tranchée, le *51*ᵉ avait fourni journellement, en moyenne, 300 travailleurs; ses pertes jusqu'au 29 mars ne s'élevaient qu'à 2 tués, les voltigeurs *Caudan* et *Cassus*, et 5 blessés. 1863

Le 29 mars, dans l'après-midi, les troupes destinées à donner l'assaut, environ 4,000 hommes, prirent position dans la 4ᵉ parallèle, ouverte à 70 mètres du bastion attaqué; le 2ᵉ bataillon du *51*ᵉ (de *Longueville)* fut placé en réserve. A cinq heures du soir, le général Bazaine donne le signal de l'assaut. Les hourras des troupes y répondent aussitôt, et, malgré une pluie de balles, de bombes et de mitraille, le fort et son réduit sont enlevés en très peu de temps. L'ennemi tenta, sans succès, plusieurs retours offensifs, et, à huit heures du soir, le feu diminua de part et d'autre. A neuf heures et demie le 2ᵉ bataillon du *51*ᵉ rentra au camp.

Les Mexicains avaient perdu 400 hommes tués ou blessés, 200 prisonniers, et 2 fanions. Les pertes des Français s'élevaient à 3 officiers tués et 13 blessés, 215 hommes hors de combat dont 26 tués. Le *51*ᵉ eut le

1863 colonel *Garnier*, les capitaines *Monier* (1), *Hocédé*, le lieutenant *Honoret* grièvement blessés, et 4 hommes seulement hors de combat, dont 1 tué, le voltigeur *Bousquet*.

A la suite de ce succès, le colonel *Garnier* fut cité dans l'ordre général de l'armée du 31 mars ; le capitaine *Hocédé* et le lieutenant *Honoré* reçurent la croix de la Légion d'honneur; le caporal *Pigeot*, les voltigeurs *Taillibert*, *Dumazedier* et *Midi*, le sapeur *Gaillat*, la médaille militaire.

Guerre des cadres (2), attaque du cadre n° 27 par deux compagnies du 51e dans la nuit du 2 au 3 avril 1863.

« La prise du fort San-Xavier n'avança pas les opérations du siège autant qu'on l'avait espéré ; les Mexicains, avec une opiniâtreté à laquelle on était loin de s'attendre, se retranchèrent dans les maisons voisines, à 500 mètres seulement des murs du pénitencier ; leurs tirailleurs, placés sur les terrasses, plongeaient sur les attaques, dont ils gênaient considérablement les travaux. Les pièces de petit calibre, qui furent amenées dans le fort San-Xavier, ne parvinrent pas à renverser les murs de ces massives constructions espagnoles ; on tenta inutilement de pétarder les portes ; une attaque par surprise ne réussit pas mieux ; l'emploi de la mine ne donna aucun résultat..... Le tracé régulier des rues, dont le passage était couvert par de fortes barricades armées de canon, permettait à l'ennemi de former de 100 en 100 mètres de véritables lignes fortifiées d'une solidité extrême. Ces difficultés étaient tout

(1) Le capitaine Monier mourut des suites de sa blessure, le 1 avril suivant.

(2) La ville de Puébla est composée d'îlots de maisons, ou cadres, séparés par des rues qui se coupent à angle droit; pour faciliter l'intelligence des ordres des généraux, ces cadres furent numérotés de 1 à 158 : le Pénitencier prit le n° 1.

imprévues. Le général en chef donna l'ordre de faire le siège de chacun des cadres. » (1) 1863

Le *51*e figura avec honneur dans cette guerre d'un nouveau genre, qui mit, plus d'une fois, le courage de nos soldats à une rude épreuve. Les îlots 8, 7, 6, 53 et 25 furent enlevés assez facilement, mais, dans la nuit du 2 au 3 avril, nos troupes furent arrêtées par les cadres nº 26 et nº 27.

Pendant qu'une colonne d'attaque, formée d'un détachement de zouaves, essayait, mais en vain, de s'emparer du cadre nº 26, où se trouvait une caserne, le commandant de *Longueville* s'était élancé du cadre nº 7 sur le cadre nº *27* avec les *grenadiers* et la *1re compagnie* du 2e bataillon du *51*e plus une section du génie. « Après avoir pénétré dans la première maison, il s'était heurté contre un mur parallèle à la façade et percé de deux rangées de meurtrières. Le capitaine *Melot* parvint cependant à se maintenir dans une chambre ; on s'efforça de le soutenir en établissant une sape à travers la rue ; la mousqueterie des terrasses et la mitraille d'une barricade voisine empêchèrent ce travail.

« Le général de Bertier tenta vainement de faire tourner cette barricade par deux compagnies du 1er zouaves ; accueillies par un feu terrible, elles furent obligées de rétrograder.

« L'ordre fut alors donné d'évacuer cette position intenable, mais il fallait passer de nouveau à découvert sous les décharges de mitraille qui balayaient la rue. Tous les blessés furent cependant emportés à dos d'homme au pas de course ; au point du jour, la compagnie de grenadiers du capitaine *Melot* quitta cette maison, où *elle avait donné un si bel exemple de courage et de fermeté.* » (Niox).

Le *51*e eut dans cette affaire : le commandant de *Longueville*, le capitaine *Melot* et le sous-lieutenant *Lévy* blessés ; 35 hommes hors de combat, dont 10 tués, le sergent *Trubelle*, le caporal *Talieu*, les grenadiers *Dutoya*, *Tranel*,

(1) *Expédition du Mexique*, par le capitaine Niox.

1863 *Huchon*, *Frédière*, *Lafont*, *André*, *Fabrié*, *Malegol*, et 4 morts des suites de leurs blessures, les grenadiers *Toumelot*, *Massin*, *Bourgnunant*, et le fusilier *Gentat*. A ces noms, nous devons ajouter celui de l'adjudant *Vernhes*, tué le 31 mars. Au nombre des blessés, nous citerons le sergent-major *Serdet* (devenu officier).

A la suite de cette affaire, le commandant de *Longueville* reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur, le capitaine *Melot* fut nommé chef de bataillon au 1er zouaves, le lieutenant *Kincher* fut promu au grade de capitaine et reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur; la médaille militaire fut conférée au sergent-major *Serdet*, aux sergents *Christholome*, *Brousse*, et au grenadier *Méjanet*. Tous ces braves, auxquels il faut ajouter le sergent *Lissillour*, furent *cités* par le général en chef, pour « l'indomptable énergie » dont ils avaient fait preuve dans ce combat de nuit.

Opérations militaires du 4 avril au 6 mai 1863.

De nouvelles attaques, dirigées du 4 au 7 avril contre les cadres n° 26 et n° 34, ayant encore échoué, et la poudre de mine commençant à faire défaut, le général Forey dut se résigner à interrompre la guerre des cadres pour attendre l'arrivée de nouveaux convois de munitions.

Pendant cette interruption des opérations, nos troupes s'occupèrent d'améliorer les ouvrages de la ligne d'investissement.

Le corps de siège n'eut qu'un court répit à ses fatigues. Le général Forey avait décidé que des travaux d'approche seraient commencés vis-à-vis du fort *Carmen*; il en confia la direction au général *Bazaine*.

De son côté, l'ennemi ne resta pas inactif; il perfectionna chaque jour ses lignes de défense, et fit quelques sorties dans le but d'empêcher l'exécution des travaux d'approche commencés devant le fort Carmen. Le 15 avril, une forte colonne de 1,500 fantassins et de 700 cavaliers, soutenue

par 8 pièces de canon, sortit de la ville, et attaqua avec une grande vigueur les positions françaises. Le *51e*, qui avait pris aussitôt position vers la *Téja*, contribua à repousser cette sortie. 1863

Dans la nuit du 17 au 18 avril, un corps de cavalerie ennemie, qui avait réussi à sortir de Puébla dans la nuit du 13 avril, essaya de jeter un convoi dans la place en combinant son mouvement avec une sortie de la garnison. Cette tentative échoua, et le convoi fut enlevé. Le *51e* était au nombre des troupes qui obtinrent ce succès.

Les cheminements dans les cadres avaient recommencé avec les difficultés et les dangers de ce genre de guerre. Le *51e* coopéra, le 16 avril, à l'enlèvement du cadre nº 4, et, le 19, à celui du cadre nº 29. Cette dernière attaque coûta à l'ennemi 150 tués et 250 prisonniers, aux Français 10 tués et 45 blessés.

Du 13 avril au 3 mai, le *51e* avait fourni, tous les jours, des travailleurs ou des détachements de garde à la tranchée ; ses pertes pendant cette période s'élevèrent à : 2 officiers blessés, le sous-lieutenant *Vedeaux* (17 avril), et le capitaine *Charpentier* (18 avril), qui mourut des suites de ses blessures le 11 mai suivant; 5 hommes tués, le voltigeur *Faure*, les fusiliers *Doucinot*, *Legac*, *Rabois* et *Bonnet*; 39 blessés, dont 9 moururent des suites de leurs blessures, les voltigeurs *Agard*, *Pointet*, *Lestel*, *Mathieu*, les fusiliers *Lamy*, *Brémaud*, *Dumas*, *Lambert* et *Abalain*.

Depuis le milieu du mois d'avril, les troupes de siège avaient été aussi employées à quelques opérations extérieures ayant pour objet de ravitailler l'armée : le 18 avril, les deux compagnies du *51e*, restées à *Orizaba*, avaient rejoint le régiment sous Puébla ; le 20, deux autres étaient parties pour escorter un convoi jusqu'à *Puente-Colorado*, et étaient rentrées au camp le 4 mai. Le 6 mai, le *1er bataillon (Felker)*, moins une compagnie, partit sous les ordres du colonel Mengin, du 3e zouaves, pour escorter un convoi jusqu'à *Orizaba*.

COMBAT DE SAN-LORENZO

(8 mai 1863).

1863 La garnison de Puébla, qui souffrait déjà depuis longtemps de la faim, bien qu'elle eût enlevé tout ce que possédait la population, était aux abois. *Comonfort*, qui tenait la campagne avec un corps de 8 à 9,000 hommes, résolut de forcer notre ligne d'investissement pour ravitailler la place. Ayant échoué dans cette tentative les 5 et 6 mai, Comonfort concentra ses forces le 7 sur les hauteurs de *San-Lorenso*, et s'y retrancha fortement. Le général *Forey* chargea aussitôt le général *Bazaine* de déloger les Mexicains de cette position menaçante, à la tête d'une colonne forte de 3,000 hommes. Désigné pour en faire partie, le *2e bataillon du 51e* (six compagnies), ayant à sa tête le commandant de *Longueville*, quitta le camp le 7 mai à cinq heures et demie du soir, pour se rendre au pied du *Serro-San-Juan*, point de rassemblement de la colonne.

A une heure du matin, nos troupes (1), couvertes par une avant-garde, se mirent en marche par la route de Mexico, et, après avoir dépassé le village de *Cuantlancingo*, elles coupèrent à travers champs pour éviter les postes avancés de l'ennemi.

Tout réussit à souhait et sans autre incident que la rencontre de quelques vedettes, que le général Bazaine trompa en faisant répondre à leur « Qui vive! » par ses cavaliers mexicains, et d'une grand'garde qui fut enlevée par la ca-

(1) La colonne du général Bazaine se mit en mouvement dans l'ordre suivant : 50 cavaliers alliés et deux compagnies de zouaves en avant-garde, un bataillon du 3e zouaves, une section de la 4e compagnie du 1er régiment de génie, la section de montagne des marins, le bataillon de tirailleurs algériens, la batterie de la garde, le 2e bataillon du 51e, les mulets de cacolets, deux compagnies du 81e, l'ambulance, le convoi, trois compagnies du 81e.

valerie alliée. A cinq heures, la colonne étant à environ deux kilomètres de *San-Lorenzo*, le général Bazaine prit ses dispositions préparatoires de combat : les compagnies de zouaves formant l'avant-garde furent déployées en tirailleurs, et les troupes du gros de la colonne, formées en échelons par bataillon à demi-distance, continuèrent à marcher sur San-Lorenzo, l'aile gauche en avant, précédées de la batterie de la garde, et flanquées à gauche par la cavalerie. 1863

Le jour parut, et le général Bazaine put alors se rendre compte de l'ensemble de la position ennemie : *San-Lorenzo* est situé sur un mamelon, dont les pentes orientales, assez raides, tombent brusquement à pic sur la rive droite de l'Atoyac, tandis que les pentes occidentales, légèrement ondulées et en partie boisées, se prolongent au loin; au sud, l'inclinaison du terrain est moins forte, et se termine à l'endroit où la colonne venait d'arriver. Une ligne continue de retranchements garnis d'artillerie formait une sorte de grande redoute ouverte à la gorge, dont l'église de San-Lorenzo et le coral étaient le réduit.

A 1,200 mètres, l'artillerie ennemie ayant ouvert son feu, la batterie de la garde se porta rapidement en avant de notre front pour la contre-battre, et la colonne put ainsi continuer son mouvement en avant jusqu'à 800 mètres, en conservant la même formation. A cette dernière distance, le général Bazaine modifia son ordre de bataille, de manière à déborder l'ennemi et à lui couper la retraite : il disposa sa ligne en échelons par bataillon à distance entière, l'aile gauche, constituée par le bataillon du *51*[e], en avant. La cavalerie, couvrant le mouvement tournant de l'infanterie, reçut l'ordre de suivre le pied des hauteurs, de sabrer ce qu'elle rencontrerait et de refouler dans l'Atoyac tous les fuyards.

Ces dispositions prises, le général Bazaine dessina son mouvement offensif, malgré le feu redoutable des pièces ennemies qui couvraient de mitraille le terrain sur lequel s'avançaient ses troupes. Bientôt, jugeant le moment opportun, il fait déposer les sacs et battre la charge; les soldats,

1863 conservant l'arme sur l'épaule droite, se précipitent sur le village, aux cris de : « Vive l'empereur ! » avec un élan irrésistible, malgré un feu violent de mousqueterie. Tandis que les tirailleurs algériens et les zouaves attaquent *San-Lorenzo* au centre et à droite, le *51e*, enlevé par le commandant *de Longueville*, l'aborde à gauche, et, après une lutte corps à corps, dans laquelle beaucoup de soldats mexicains sont tués à coups de baïonnette, il marche, de concert avec les autres troupes assaillantes, sur l'église et le coral. La résistance avait été opiniâtre dans le village, où des femmes, des soldaderas (1) combattaient dans les rangs des Mexicains, elle le fut plus encore, dans le réduit, occupé par un bataillon de Zapadorès. Mais nos soldats, animés par l'énergique exemple de leurs chefs, triomphèrent rapidement de tous ces obstacles ; le bataillon de Zapadorès fut entièrement détruit, partie par les hommes du *51e*, partie par les tirailleurs algériens. Vers six heures du matin, les troupes mexicaines se débandèrent, et cherchèrent à se sauver par le gué de *Pansacola*, en se précipitant dans le ravin formé par l'Atoyac ; mais mitraillés par notre artillerie, poursuivis par la cavalerie du général de Mirandol d'un côté, et par celle du général Marquez de l'autre, ces malheureux Mexicains jonchèrent la campagne de morts et de blessés jusqu'à Santa-Inez, où le général Marquez, voyant l'ennemi dans une déroute complète et fuyant de toutes parts dans un affreux désordre, cessa la poursuite.

Le *51e*, qui s'était divisé en poursuivant les débris des compagnies ennemies, avait traversé l'Atoyac, dont l'eau

(1) Les soldaderas sont les compagnes des soldats mexicains, elles marchent à pied à la suite des fantassins ou des cavaliers. « Ce sont de vrais bataillons de femmes, qui remplacent l'administration militaire, service inconnu au Mexique.... Au combat, elles sont à leur poste, et marchent à une allure résolue ; nous en avons vu, à la prise de San-Lorenzo, plusieurs étendues à terre, le crâne emporté par nos obus. » (*La Contre-Guérilla*, par de Kératry.)

glaciale montait jusqu'à la ceinture, et ne s'était arrêté, 1863
épuisé de fatigue, que lorsqu'il n'avait plus rien trouvé devant lui. Vers huit heures du matin, on sonna la marche du régiment pour rallier les différentes fractions du 2e bataillon.

Les résultats du combat de San-Lorenzo furent considérables : 3 drapeaux, 11 fanions, 8 pièces de canon, la plus grande partie du convoi destiné au ravitaillement de Puébla, un millier de prisonniers restèrent entre les mains du général Bazaine. Les pertes de l'ennemi s'élevèrent à 8 ou 900 hommes tués ou blessés. Grâce à leur élan, celles des troupes françaises furent relativement faibles : 1 officier et 10 hommes tués, 10 officiers et 89 hommes blessés.

Le *2e bataillon* venait d'inscrire à *San-Lorenzo* une des pages les plus glorieuses de l'histoire du *51e*, il avait combattu avec un entrain remarquable, et pris *2 fanions* à l'ennemi. Ce succès lui coûtait : 2 officiers grièvement blessés, le commandant *Desmerliers de Longueville*, qui mourut le 8 juillet suivant des suites de sa blessure, et le lieutenant *Gobillard*, qui dut subir l'amputation d'un bras ; 2 hommes tués, les voltigeurs *Constant* et *Goumy* ; 5 grièvement blessés qui succombèrent à leurs blessures, le grenadier *Le Rouzic*, les fusiliers *Mollé*, *Manach*, *Masséguin* et *Pennors* ; 17 blessés, au nombre desquels le sergent-major *Pépin-Malherbe* (plus tard officier).

A la suite de cette victoire, le général en chef cita comme s'étant particulièrement distingués, dans le *51e* : le commandant de *Longueville*, qui enleva son bataillon avec une énergie extrême ; le capitaine adjudant-major de *Musset*, qui eut son cheval tué d'un coup de baïonnette ; le capitaine *Trinité* ; les lieutenants *Gobillard* (nommé capitaine le 9 mai) et *Simonnot* ; le médecin-major *Lantelme*, qui fit preuve d'un grand courage en pansant les blessés sous le feu de l'ennemi ; le sergent-major *Pépin-Malherbe* ; les sergents-fourriers *Vincensini* et *Louviot* ; le sergent *Chanteur* ; le sergent *Dupuis*, qui lutta corps à corps avec l'ennemi ; le caporal *Maingon* et le fusilier *Gonnord*, qui enlevèrent chacun un fanion à l'ennemi ; et le fusilier *Canard*,

Le lendemain, 17 mai, le général *Ortéga*, craignant une attaque de vive force, et ne pensant pas être en état d'y résister, se rendit, après avoir fait briser les armes, enclouer les canons, et sauter les magasins à poudre. Le 19 mai, le drapeau français fut hissé sur une des tours de la cathédrale, et le général *Forey* fit son entrée dans *Puébla*, à la tête d'une partie de l'armée ; il fut reçu par le clergé mexicain à la porte de la cathédrale, et assista à un *Te Deum* d'actions de grâces. Le *51e* occupa la *Garita de Cholula*, l'hacienda de *Papolo*, *San-Martinetto*, la *Téja*, *Majorasgo*, et le camp sous *Puébla*. 1863

La prise de Puébla fit tomber entre nos mains : 26 généraux, plus de 200 officiers supérieurs, environ 800 officiers subalternes, 11,000 sous-officiers ou soldats, 150 pièces de canon. Le siège avait duré 62 jours depuis l'investissement, 55 jours depuis l'ouverture de la tranchée. Il avait coûté au *51e* : 10 officiers blessés, dont 3 morts des suites de leurs blessures et 1 amputé ; 23 soldats tués, 17 morts des suites de leurs blessures, et 86 blessés.

Le 25 mai, le général en chef fit paraître un ordre général, dans lequel le lieutenant *Simonnot* et le sergent *Lecornu* du *51e* furent cités pour s'être distingués, le premier comme aide-major, et le second comme sous-aide-major de tranchée, pendant le siège du fort de *Totiméhuacan*.

Par arrêté du même jour, le lieutenant-colonel *Copmartin* fut nommé officier de la Légion d'honneur, le lieutenant *Simonnot*, chevalier. La médaille militaire fut conférée aux sergents *Lecornu* et *Alcide*. Quelques jours après, le 1er juin 1863, le colonel *Garnier* fut nommé commandeur de la Légion d'honneur.

Opérations du 51e du 21 mai 1863 au 7 janvier 1864 : Mexico, Toluca, Ixtlahuaca, Maravatio, Morélia, Salamanca et Guadalajara.

Maître de Puébla, le général en chef résolut de diriger ses troupes sur Mexico, où les libéraux avaient, pensait-on,

1863 l'intention de résister. En conséquence, le *51e* quitta ses cantonnements autour de *Puébla*, le 21 mai; il passa par *San-Antonio*, *San-Martino*, *Tesmelucan*, *la Venta-de-Cordaoa*, *San-Isidro*, et arriva, sans coup férir, le 7 juin à *Mexico*, où il fut cantonné dans la prison de Santiago. Le 10 juin, le général *Forey* fit son entrée solennelle dans cette capitale. Le 14 du même mois, le *1er bataillon*, qui était parti le 6 mai pour escorter un convoi, et avait, pendant cette course de trente-neuf jours, parcouru à plusieurs reprises la route de Puébla à Orizaba, arriva à *Mexico*; il avait laissé à *Orizaba* deux compagnies sous les ordres du capitaine *Emond d'Escleoin*.

Le 1er juillet, le *51e* quitta Mexico pour se rendre à *Toluca*, sous les ordres du général de *Bertier*; il arriva à destination le 5 du même mois. Aussitôt ses troupes installées, le général de Bertier fit faire autour de Toluca des reconnaissances auxquelles le *51e* prit une part active.

Le 4 septembre, le colonel *Garnier* quitta Toluca avec six compagnies du *2e bataillon*, pour aller occuper *Ixtlahuaca*, qu'il atteignit le lendemain, et fut rejoint le 11 par deux compagnies du *1er bataillon*.

La garnison d'Ixtlahuaca formant l'avant-garde de la colonne destinée à marcher vers *Maracatio* et *Acambaro*, le colonel reçut l'ordre de bien surveiller le pays, et, dans ce but, il envoya tous les jours des détachements en reconnaissance dans les environs. Plusieurs fois, des compagnies du *51e*, prenant part à ces reconnaissances, espérèrent atteindre l'ennemi, notamment le 11 septembre, sur la route de *San-Félipe*, et le 15 du même mois, sur celle de *Bastège*, mais chaque fois, les Mexicains se dérobèrent.

Le 12 octobre, deux compagnies du *51e* quittèrent *Ixtlahuaca* pour se rendre à *Mexico*, et, le 13, une compagnie du *1er bataillon*, venant de Toluca, arriva à *Ixtlahuaca*. Il ne restait donc plus à Toluca que quatre compagnies du *1er bataillon*, qui, après avoir exploré, du 16 au 28 octobre, *San-Nicolas*, *Malacatepec*, *Villa-del-Valle*, *Temascaltepec* et *Texcatitlan*, quittèrent définitivement Toluca le 30 du même

mois, pour rejoindre le lendemain le gros du régiment à Ixtlahuaca. 1863

Le général Forey ayant été élevé à la dignité de maréchal de France, le général *Bazaine* avait pris le commandement du corps expéditionnaire le 1er octobre 1863, et le général de *Castagny* fut placé à la tête de la *1re division*.

Avant d'entreprendre une expédition dans l'intérieur, le général Bazaine organisa solidement sa ligne de communication avec la mer, et forma deux colonnes principales, l'une, sous les ordres du général de *Castagny*, dont fit partie le *51e*, et l'autre, commandée par le général *Douay*. La colonne *Castagny*, opérant de concert avec la division Marquez, sous les ordres du général en chef, avait pour mission de s'assurer la possession de *Morelia*, avant de pénétrer plus à l'Ouest.

Dès le 8 novembre 1863, le *51e* quitta Ixtlahuaca pour se rendre à *San-Félipe*, et, n'y laissant que quatre compagnies, il se fractionna pour occuper, du 13 au 18, la *Jordana* et la *Venta-del-Aire*. Le 20 novembre, le *régiment* était réuni dans cette localité, point de concentration de la division de *Castagny*.

Cette division quitta la Venta-del-Aire le 21 novembre, et arriva le lendemain 22 à *Maravatio*. Un peu avant d'atteindre cette localité, le peloton de cavalerie escortant le logement rencontra un escadron ennemi. Quoique bien inférieurs en nombre, nos cavaliers n'hésitèrent pas à charger les Mexicains et les mirent en fuite : l'adjudant-major de *Musset* du *51e* se distingua particulièrement, en chargeant avec les cavaliers et en tuant deux Mexicains. Le 23 novembre, la colonne continua sa route sans incident, et arriva le 24 à *Acambaro*.

Désigné pour se rendre à *Morélia*, le *51e* partit d'*Acambaro* le 27 novembre, sous les ordres du général de *Bertier*, et arriva à destination le 30 du même mois. Le soir même de l'arrivée du régiment à *Morélia*, le sous-lieutenant *Lamotte* fut assassiné au moment où il se rendait à son logement.

une section du génie et un détachement du train, formant en tout un effectif d'environ 1,800 hommes, était sérieusement menacé. *Uraga*, en effet, s'avançait vers *Guadalajara*, à la tête de 7,000 hommes. Mais l'énergique contenance du colonel *Garnier* montra bientôt à l'ennemi qu'il ne serait pas facile d'avoir raison de sa petite garnison. Il contint par sa ferme attitude les dispositions hostiles d'une partie des habitants, déclara la ville en état de siége, et, se mettant à la tête de huit compagnies du *51*e, de la compagnie de zouaves, de la section du génie, de la batterie d'artillerie et de l'escadron de chasseurs, il prit lui-même l'offensive dans la nuit du 6 au 7 février. Partie de Guadalajara à minuit, la colonne força les guérillas, qui s'approchaient de la place, à reculer au-delà de *San-Augustin*, et rentra à deux heures après-midi, après avoir fait cinquante kilomètres. Pendant plusieurs jours, on tirailla aux garitas, notamment le 12 février, où *Simon Guttieres* chercha à enlever le poste de la garita de *Carmen* avec une centaine de cavaliers; après une courte fusillade, l'ennemi se retira, poursuivi par deux compagnies du *51*e, aux ordres du commandant de *Linière*. 1864

L'arrivée du général Douay, le 26 février, et des quatre compagnies du *51*e détachées à Mexico et à Salamanca, le 28, mit Guadalajara complétement à l'abri des insultes de l'ennemi.

Le 1er mars, dans une nouvelle sortie, le colonel *Garnier*, à la tête d'une colonne, dont faisaient partie dix compagnies du *51*e, délogea de *San-Antonio* le chef de bande *Rojas*, et le força à s'enfuir en désordre, lui faisant une trentaine de prisonniers. Le lendemain, la colonne se porta sur *Cuyutlan*, qu'elle occupa après une petite escarmouche, dans laquelle les zouaves et les voltigeurs du 2e bataillon du *51*e tuèrent encore quelques fuyards, et, le 3 mars, elle rentra à *Guadalajara*.

Le 8 mars, cinq compagnies du 1er bataillon quittèrent cette place, sous les ordres du commandant de *Linière*, pour aller occuper *Zamora* et la *Piedad*.

1864 Parti de Guadalajara, le 21 mars, avec un détachement, dont faisaient partie trois compagnies du *51e*, pour escorter un convoi de ravitaillement destiné à la colonne du général Douay, le colonel *Garnier* rencontra l'ennemi, le 23 mars, en position sur les hauteurs qui séparent *Santa-Anna-Acatlan* de *Zacoalco*. Nos soldats débusquèrent les Mexicains avec une grande vigueur, et franchirent le passage difficile où on voulait les arrêter. Dans cette affaire, qui coûta à l'ennemi 28 hommes hors de combat, le *51e* n'eut qu'un caporal blessé.

Après avoir rejoint le général Douay à Zacoalco, le 24 mars, le détachement du colonel *Garnier* se rendit à *Estipac*, et rentra le 1er avril à *Guadalajara*.

1864. — Combat de Valle de Santiago (3 février).

Avant de rejoindre le gros du régiment à Guadalajara, le 28 février, les 1re et 2e compagnies du 2e bataillon (capitaines Kincher et Munier) détachées à *Salamanca* sous les ordres du commandant *Estelle*, qui disposait en tout de 400 hommes, s'étaient couvertes de gloire au combat de *Valle-de-Santiago*, livré le 3 février à 2,000 guérilleros du Michoacan commandés par *Torro* et *Pueblita*.

Parti de Salamanca à onze heures du soir, le commandant Estelle arriva en vue de Valle de Santiago au petit jour, et fit attaquer ce village sur deux points. L'élan de nos soldats fut si impétueux, qu'en une demi-heure la position fut enlevée à la baïonnette. L'ennemi eut, dans cette journée, 400 hommes hors de combat, dont 200 tués, 30 officiers et 174 soldats prisonniers, il perdit de plus un drapeau, 3 fanions et 3 obusiers de montagne. Le détachement français n'eut que 8 blessés, parmi lesquels le sous-lieutenant *Darquier* et le sergent-major *Durand* du *51e*.

Un *drapeau* et un *fanion* pris, le premier, par le lieutenant *Brunot*, et, le second, par le fusilier *Brizet*, furent les trophées glorieux que le *51e* conquit dans cette journée. Les

officiers, sous-officiers et soldats du régiment, dont les noms suivent, furent cités dans un ordre général comme s'étant particulièrement distingués : les capitaines *Kincher* et *Munier*, le lieutenant *Brunot*, le sous-lieutenant *Darquier*, le fourrier *Piat*, les sergents *Lissillour* et *Juvigny*, le caporal *David* et le fusilier *Brizet*. Par arrêté du 11 février suivant, le capitaine *Munier* fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, et la médaille militaire fut conférée au fourrier *Piat*, au sergent *Lissillour* et au fusilier *Brizet*. 1864

Dans le même ordre général, le sergent *Algier* fut cité pour sa belle conduite dans un combat livré à *San-Nicolas*, le 12 décembre 1863, par la compagnie de partisans de Mexico et 30 hommes du *51*e, aux bandes de *Martinez* et de *Fragoso*. Cette dernière affaire n'avait coûté au *51*e qu'un seul blessé, le fusilier *Delprat*, qui reçut aussi la médaille militaire le 11 février suivant.

1864. — **Le 51e dans l'état de Guanajuato (avril-novembre); organisation de la compagnie de partisans du 51e (30 avril), combats de San-Grégorio (1er juin), de Cuéramaro (27 juin), de Yuririapundaro (13 août), et de Rodéo (17 août).**

Ayant reçu l'ordre d'aller occuper l'état de *Guanajuato*, dont le colonel *Garnier* venait d'être nommé commandant supérieur, le *51*e (neuf compagnies) quitta Guadalajara le 4 avril, et, passant par *Tépatitlan, Jalostitlan, San Juan de los Lagos, Lagos,* il arriva à *Léon* le 10 avril, et fut réparti dans les garnisons suivantes : quatre compagnies à Léon, deux à *Silao* et trois à *Guanajuato*. Le 5 mai suivant, à l'arrivée des cinq compagnies du 1er bataillon (commandant de Linière) venant de Zamora et de la Piedad, le *51*e fut définitivement ainsi cantonné : état-major, grenadiers, 1re, 2e, 3e, 4e compagnies et voltigeurs du 1er bataillon à *Guanajuato* ; 6e compagnie du 1er bataillon à *Silao* ; grenadiers, 1re, 2e et 6e compagnies du 2e bataillon à *Léon* ;

1864 3e compagnie du 2e bataillon à *Irapuato* ; 4e compagnie et voltigeurs du 2e bataillon à *Salamanca.*

D'après les ordres du général en chef, *une compagnie de partisans*, exclusivement composée d'hommes du *51e*, fut organisée, le 30 avril 1864, à Guanajuato, et placée sous le commandement du capitaine adjudant-major de *Musset*, ayant sous ses ordres le lieutenant *Descoubès* et le sous-lieutenant *Martin*. L'effectif de cette compagnie s'éleva à 5 sous-officiers, 8 caporaux et 100 soldats.

Aussitôt organisée, la compagnie de partisans du *51e* explora les environs de *Guanajuato*, et fut assez heureuse pour arrêter à *San-Antonio*, dans la nuit du 12 au 13 mai, quatre des assassins du capitaine *Desvarennes* et du lieutenant *Ormancey*. Ramenés le 17 mai à Guanajuato par la compagnie de partisans, ces bandits furent jugés, condamnés à mort, et fusillés le 20 du même mois.

Des bandes nombreuses de guérillas occupant le pays compris entre *Léon* et la *Piédad*, le colonel *Garnier* fit reconnaître cette région du 26 au 30 mai par la compagnie de partisans du *51e*, et apprit ainsi que *Rincon-Gallardo*, un des principaux chefs de guérillas, avait établi son quartier général à *San-Grégorio*. Il résolut d'aller l'y attaquer immédiatement. Le 1er juin, 3 colonnes se mirent en marche sur trois routes parallèles : la 1re, sous les ordres directs du colonel *Garnier*, comprenant quatre compagnies du *51e*, une du 95e, une section d'artillerie de montagne, et un peloton du 3e chasseurs d'Afrique, se dirigea d'*Irapuato* sur *Coralejo* ; la 2e, commandée par le capitaine de *Musset*, et composée de la compagnie de partisans du *51e*, d'une compagnie d'infanterie mexicaine et d'un escadron de lanciers mexicains, se dirigea de *Silao* sur *Puerta-San-Juan* ; la 3e, commandée par le capitaine *Trinité* du *51e*, comprenant deux compagnies du *51e* et un escadron de lanciers mexicains, partit de *Léon* pour se diriger sur la *Canada-de-los-Négros*.

Partie d'*Irapuato* à cinq heures du matin, la colonne *Garnier* arriva à deux heures en vue de *Coraléjo*. La

cavalerie ennemie étant signalée, ordre fut donné à la nôtre de la poursuivre. Le colonel *Garnier* suivit à distance avec trois compagnies d'élite (deux du *51*e et une du 95e), auxquelles il fit déposer les sacs ; prévenu que nos cavaliers étaient en présence de fantassins ennemis, il hâta sa marche, et arriva à trois heures et demie dans les environs de *San-Grégorio*, où l'ennemi occupait une position formidable. Après avoir assigné à chacun son rôle (voltigeurs du 95e à gauche, voltigeurs du *51*e au centre, grenadiers du *51*e à droite, artillerie au centre, cavalerie en réserve), le colonel *Garnier* ordonna l'attaque ; l'ennemi fut lestement chassé de sa position, et dut se réfugier dans la montagne. 1864

L'intention du colonel n'étant pas de poursuivre l'ennemi ; nos soldats s'arrêtèrent au pied des rochers, et, à six heures, la colonne était rentrée au bivouac. L'ennemi eut 40 hommes hors de combat, les Français 5 blessés seulement, dont 4 du *51*e, parmi lesquels le grenadier *Marchal* (amputé). Le colonel *Garnier* cita comme s'étant distingués dans cette affaire, les capitaines *Voinot* et *Benedetti*, et le grenadier *Marchal*, du *51*e. Quelques jours plus tard, le capitaine *Benedetti* reçut la croix de la Légion d'honneur, et le grenadier *Marchal*, la médaille militaire.

Le lendemain, 2 juin, la colonne *Garnier* quitta le bivouac après avoir fouillé l'hacienda de *Coraléjo*, et vint prendre position au pied de *San-Grégorio*, que l'ennemi avait évacué pendant la nuit.

De son côté, la 2e colonne (de *Mussel*), partie de *Silao*, était arrivée le 2 juin au soir à *Puerta-de-San-Juan*, et y avait surpris et mis en déroute la bande de *Guzman*.

La 3e colonne *(Trinité)*, partie de *Léon*, était arrivée également le 2 juin au soir à *Piédra-Gorda*.

Les jours suivants, le *51*e continua à explorer la Sierra de *San-Grégorio*, sous l'habile direction du colonel *Garnier*, enleva des approvisionnements considérables cachés dans les grottes, prit 3 pièces d'artillerie, et força *Rincon-Gallardo* à disperser les bandes réunies sous son commandement et à quitter lui-même la contrée. Le 11 juin, toutes

1864 les troupes ayant pris part à cette expédition étaient rentrées dans leurs garnisons.

Le 25 juin, le capitaine de *Musset* quitta de nouveau Guanajuato avec ses partisans pour se rendre à *Penjamo*. Arrivé à Guadalupe, il apprit qu'une bande, sous les ordres de *Guzman*, devait passer la nuit à *Cuéramaro* ; changeant alors de direction, il surprit l'ennemi le 27 au lever du soleil, après une marche de nuit des plus pénibles, et le mit en pleine déroute au bout d'une demi-heure de combat : 26 prisonniers, parmi lesquels le chef *Guzman*, et 50 chevaux furent les résultats de ce coup de main, qui ne coûta au *51e* qu'un blessé, le fusilier *Assié*. Le général en chef cita, comme s'étant particulièrement fait remarquer dans cette affaire : le capitaine de *Musset*; le sous-lieutenant *Martin*, qui, à la tête de quelques hommes, surprit et enleva la caserne occupée par l'ennemi, pendant que le restant de la compagnie entourait l'hacienda où s'était réfugié Guzman ; le fusilier *Assié*, qui se précipita le premier à la baïonnette sur la porte de l'hacienda, fut grièvement blessé, et mourut des suites de sa blessure, avant d'avoir pu recevoir la médaille militaire, qui lui fut conférée en récompense de sa brillante conduite. Le 30 juin, la compagnie de partisans du *51e* rentra à Guanajuato avec ses prisonniers et ses prises.

Le 13 août, le capitaine *Hocédé*, ayant à sa disposition les voltigeurs et la 4e compagnie du 2e bataillon du *51e* plus quelques cavaliers mexicains, se rendit de *Valle de Santiago* à *Yuririapundaro*, où il rencontra la bande d'*El-Cantarito* ; *les cavaliers mexicains, ayant pris quelques voltigeurs en croupe*, arrivèrent rapidement au village, et chargèrent résolûment l'ennemi, qui, après avoir résisté un instant, battit en retraite à l'approche du détachement d'infanterie. Le fusilier *Bardin* du *51e* se distingua particulièrement dans cette affaire ; il sauva la vie du commandant Rodriguez des troupes auxiliaires mexicaines, en tuant à bout portant l'antagoniste de cet officier supérieur.

El-Cantarito ne s'échappa avec une partie des siens des mains du capitaine *Hocédé*, que pour tomber quatre jours

1864 Des bandits, sous les ordres d'*Eugenio-Rodriguez*, assassins du capitaine des Varennes et du lieutenant Ormancey, ayant élu domicile dans les environs de *San-Antonio*, le capitaine *Emond d'Escleoin* s'y rendit de Silao, le 14 novembre, avec une section, et y fit sa jonction avec la compagnie de grenadiers du capitaine *Voinot* venant de Guanajuato. *Eugenio Rodriguez* fut aussitôt capturé et fusillé, et les deux détachements rentrèrent à Silao et à Guanajuato, le lendemain 15 novembre, avec 23 prisonniers. Cette fois, nos officiers étaient complètement vengés ; tous leurs assassins avaient expié leur crime.

A peine rentré à Silao, le capitaine *Emond d'Escleoin* en repartit, dans la nuit du 15 au 16 novembre, avec une section, pour se rendre à l'hacienda de *Puerta*, où il put s'emparer du chef de bande bien connu, le nommé *Juan Burgos*, et de quelques autres bandits ; le 16 au matin, ce détachement était rentré à Silao.

Quelques jours plus tard, le *51e* reçut l'ordre de se tenir prêt à partir pour *Mazatlan*, en passant par *Durango*. Pendant sept mois, il avait fait la guerre de partisans avec tenacité ; par ses marches forcées, par son entrain dans l'attaque, il avait fait disparaître les bandes de guérilleros, qui infestaient l'État de Guanajuato, et s'était montré une fois de plus digne de sa brillante réputation.

Marche du 51e sur Durango et Mazatlan (21 novembre 1864-18 janvier 1865) ; passage de la Sierra-Madre, combat de l'Espinazo-del-Diablo (1er janvier 1865).

Le 21 novembre 1864, le *51e*, laissant une compagnie à *Lagos* et une autre à *Tépétitlan*, commença son mouvement sur *Durango* ; divisé en trois colonnes, il passa par *Zacatécas*, *Fresnillo*, *Sombrerete*, où resta une compagnie, et arriva à destination, la 1re colonne le 13 décembre, la 2e le 16, et la 3e le 19.

Le 20 décembre, le *51e* reçut l'ordre de contribuer à la

formation d'une *compagnie de partisans* destinée à la garnison de *Durango,* en fournissant 1 sous-lieutenant, 2 sergents, 3 caporaux, 1 clairon et 36 soldats. 1864

A peine arrivé à Durango, le *51*e dut en repartir pour se porter sur *Mazatlan,* où le général de *Castagny* avait reçu l'ordre de transporter son quartier général. La distance entre Durango et Mazatlan est de quatre-vingt-cinq lieues, et le sentier qui unit ces deux villes, traversant les montagnes abruptes de la *Sierra-Madre,* est à peine praticable pour les convois de mulets : « Des pentes, que la dureté du roc ne permet pas d'adoucir, s'accentuent en certains endroits jusqu'à quarante-cinq degrés ; les pierres roulantes, le peu de largeur du sentier, les précipices qui le bordent, en rendent les passages fort périlleux, même pour les piétons et les bêtes de somme. Au fond des gorges qui séparent les chaînons parallèles des montagnes, coulent des ruisseaux, dont les gués n'ont d'ordinaire que 40 à 60 centimètres d'eau, mais que la moindre pluie transforme en torrents infranchissables. Enfin, jusqu'à Durasnito, situé à cinquante lieues de Durango, on ne rencontre aucun village, aucune ressource ; au-delà, le pays est moins pauvre, mais les bandes de Corona l'avaient dévasté, et les habitants se déclaraient tous hostiles à l'intervention française. Ces obstacles ne devaient pas néanmoins empêcher l'expédition. » (1)

Une avant-garde de trois compagnies du *51*e, sous les ordres du lieutenant-colonel *Deplanque,* commença le mouvement le 18 décembre ; elle fut suivie, le 22, par le reste du *régiment* (huit compagnies) commandé par le colonel *Garnier.* Le quartier général, escorté d'un bataillon et d'un escadron, se mit en marche le 26 ; enfin, une dernière colonne partit le 4 janvier 1865. « Chacune de ces fractions était accompagnée d'un grand convoi de mulets chargés de vivres et de munitions ; on emmena les trou-

(1) *Expédition du Mexique (1861-1867),* par Niox.

1864-1865 peaux, et l'on emporta des fours de campagne, de manière à pouvoir distribuer chaque jour du pain aux hommes, et à leur permettre de surmonter les fatigues qu'on allait affronter. » (Niox).

Le 24 décembre, après une pénible montée de deux lieues, nos soldats atteignirent le point culminant de la Sierra-Madre (3,000 mètres), *las Cumbres*. A partir de là, il leur fallut cheminer, pendant une dizaine de lieues, par un sentier à pente raide, où il fallait se suivre à la file et veiller à l'équilibre.

Enfin, à l'endroit le plus difficile, sur une crête appelée l'*Espinazo-del-Diablo*, 500 hommes de Corona attendaient le *51e*, et s'apprêtaient à lui disputer le passage. L'avant-garde s'arrêta le 28 décembre à *Aguas Calientés*, et attendit l'arrivée du colonel *Garnier*. Ce dernier la rejoignit avec six compagnies du *51e*, en laissant deux à *Tépalcates* à la garde du convoi.

Le 1er janvier 1865 au matin, le colonel *Garnier*, avec son coup d'œil et sa décision habituels, sûr de ce beau régiment qu'il a vu tant de fois à l'œuvre, forme trois colonnes d'attaque, et les lance, vers huit heures, à l'assaut de la formidable position de l'*Espinazo-del-Diablo*. La colonne du centre (deux compagnies d'élite) aux ordres du commandant *Lieutaud*, qui devait aborder la position de front, rencontre des obstacles insurmontables, mais les autres, commandées, celle de gauche par le lieutenant-colonel *Deplanque* (trois compagnies), et celle de droite par le commandant de *Linière* (deux compagnies d'élite), gravissant résolûment les rochers, sans répondre au feu très vif de l'ennemi, atteignent les redoutes derrière lesquelles il était abrité, l'attaquent à la baïonnette, le culbutent dans les ravins, et, le pourchassant de sommet en sommet, le forcent à fuir en désordre sur la route de Mazatlan. Onze barricades ou retranchements furent ainsi enlevés. La poursuite de l'ennemi fut confiée au commandant *Lieutaud*, qui alla occuper *Puebla-Nuevo*, à deux lieues de l'Espinazo-del-Diablo.

Aussitôt maitres des positions ennemies, nos soldats

quittèrent le fusil, et prirent la pioche pour détruire les ouvrages construits par les gens de Corona; à cinq heures du soir, tout était terminé. 1865

L'ennemi eut une centaine d'hommes hors de combat, le *51*e eut les capitaines *Voinot* et de *Musset* blessés, plus 15 hommes hors de combat, dont 2 tués, les grenadiers *Bonnafoux* et *Pinelli*. A la suite de ce combat, le colonel *Garnier* et le commandant de *Linière* furent cités par le général en chef.

Les jours suivants, les guérillas ne cessèrent de harceler nos colonnes. Ce fut en vain que l'ennemi essaya encore une fois d'arrêter, le 7 janvier 1865, à *Higuéras*, la marche victorieuse du *51*e; deux compagnies d'élite, commandées par le lieutenant-colonel *Deplanque*, suffirent pour le chasser. Cette escarmouche ne coûta au régiment qu'un blessé.

Enfin, le 8 janvier 1865, le *51*e arriva à *Mazatlan*, donnant la main à la colonne du commandant Meunier des tirailleurs algériens.

1865. — **Le 51e dans le Sud du Sinaloa (8 janvier-25 mars).**

Le 13 janvier 1865, le *51*e fut rallié à Mazatlan par les deux compagnies laissées à Lagos et à Tépétitlan, et concourut, depuis cette époque jusqu'au 25 mars, à cette rude et pénible campagne de trois mois dans le sud du *Sinaloa*, où tous les éléments semblaient réunis contre les Français : climat brûlant, pays boisé, coupé de ravins et de précipices, percé de mille sentiers, ennemi audacieux, inflexible, terrible. Divisé d'abord en deux colonnes, fortes chacune de cinq compagnies, sous les ordres du colonel *Garnier* et du commandant de *Linière*, pendant qu'une troisième gardait *Mazatlan*, le *51*e fut employé, du 17 au 28 janvier, à battre les environs de cette ville. La colonne de *Linière* explora *Venadillo*, *Potréro*, *Gamacho*, *Quelite*, *El-Tacote*, la *Noria*, *Puerta-del-Aval*, et rentra, le 25 janvier, à *Mazatlan*, sans

1865 avoir rencontré l'ennemi. Mais la colonne *Garnier*, qui était passée par *Llano-grande, Présidio, Agua-Caliente, la Càna, Guasimas, San-Sébastian*, la *Barigona, Santa-Catarina, El Verde* et *Ziqueros*, pour rentrer à *Mazatlan* le 28, fut presque toujours en présence d'un ennemi insaisissable, évitant toute rencontre, et ne faisant que la guerre de buisson ; elle parvint cependant à surprendre deux postes avancés, à *Agua-Caliente*, le 19 janvier, et repoussa deux attaques tentées par les cavaliers de *Corona* sur nos avant-postes, à *Barigona*, le 24 janvier, et à *Santa-Catarina*, le 26. Ces deux dernières escarmouches ne coûtèrent au *51e* que 2 blessés.

Le 30 janvier 1865, la compagnie laissée à *Sombrerete* arriva à *Mazatlan*, et les quatorze compagnies du *51e* furent ainsi réunies un instant dans cette ville.

Le lendemain, 1er février, le *1er bataillon* (commandant de *Linière*) quitta Mazatlan, sous les ordres du lieutenant-colonel *Deplanque*, pour aller tenir garnison à la *Noria*, où il arriva le 2 du même mois. Établi dans cette ville, au milieu des populations hostiles ou effrayées par les menaces de l'ennemi, le 1er bataillon parvint par son admirable discipline à combler le vide qui s'était fait autour de nous, à ramener tous les habitants, et même à les armer pour notre cause. Parmi les nombreuses reconnaissances qu'il fit aux environs de la *Noria*, nous citerons celle du 28 février vers *Espinal*, où le capitaine *Emond d'Escleoin* surprit une bande de 60 cavaliers, celle du 16 mars, sur *El-Verde*, où le commandant de *Linière*, à la tête de deux compagnies du *51e* surprit un poste ennemi de 4 hommes et l'enleva. Le 23 mars, le *1er bataillon* quitta la *Noria* pour rentrer le 24 à *Mazatlan*, où il rejoignit le 2e bataillon.

Pendant le séjour du 1er bataillon à la Noria, le 2e n'était pas resté inactif à *Mazatlan* ; il avait exécuté presque tous les jours des reconnaissances, une entre autres, où la compagnie de voltigeurs du capitaine *Ségur*, organisée en compagnie franche, avait surpris, le 3 mars, à *Escamillas*, après une marche de nuit, un poste avancé ennemi : 2 chefs

tués, plusieurs chevaux et des armes, furent les résultats de cette surprise. 1865

1865. — Le 51e dans la Sonora (mars-octobre), prise de Guaymas (29 mars), combat de Cavallo (4 avril), défaite de Pesquiéra à la Passion (22 mai), occupation d'Hermosillo (29 juillet) et d'Urès (15 août).

Guaymas était le dernier port, par lequel *Juarez* communiquait avec les Américains de San-Francisco ; une expédition fut résolue pour s'en emparer.

Le 25 mars 1865, le colonel *Garnier*, laissant quatre compagnies à Mazatlan sous les ordres du lieutenant-colonel Deplanque, s'embarqua pour *Guaymas* avec les dix autres et une section d'artillerie de montagne, sur le *Lucifer*, le d'*Assas*, la *Cordelière* et la *Pallas*, de la division navale du Pacifique. L'escadre arriva devant *Guaymas* le 29 mars, et, le même jour à midi, les compagnies du *51e* commencèrent à débarquer sous la protection de l'artillerie d'une canonnière. L'ennemi, commandé par *Patoni, Pesquiéra*, et *Robinson*, paraissait vouloir opposer une vive résistance, mais, dès que les premières compagnies du *51e* furent débarquées, il abandonna la ville pour occuper les hauteurs voisines. Aussitôt à terre, le colonel *Garnier* se mit à la tête de 100 hommes pour poursuivre l'ennemi, et, après avoir échangé quelques coups de fusil dans la ville même avec son arrière-garde, il prit position à trois kilomètres du point de débarquement, en attendant des renforts. A leur arrivée, il se porta de nouveau en avant, et, bien secondé par son artillerie, il détermina la retraite des Mexicains, qui s'enfuirent en désordre sur Hermosillo, laissant entre les mains du *51e* le *drapeau du bataillon de Guaymas*, 140 fusils et une grande quantité de munitions. Ce fait d'armes ne coûta pas un seul blessé au régiment. A quatre heures du soir, nos soldats étaient installés dans la ville. A la suite de ce succès, le colonel *Garnier*, les capitaines

1865 *Ségur* et *Niéger*, le fusilier *Bienvenu* et le voltigeur *Ducrey* furent cités par le général en chef.

Quelques reconnaissances, exécutées les jours suivants, signalèrent les avant-postes ennemis à très petite distance; la situation se présentait donc la même qu'à Mazatlan; le *51e*, bloqué de très près et isolé, allait être réduit à un rôle passif. « D'ailleurs la ville, laissée sous le commandement du colonel *Garnier*, officier sur l'énergie duquel on savait pouvoir compter, était à l'abri d'un coup de main. »

Le 4 avril, (1) le colonel partit à deux heures du matin, à la tête de quatre compagnies du 2e bataillon, pour reconnaître le rancho de *Cavallo*, et y arriva à quatre heures, après avoir forcé à la retraite un poste avancé de cavalerie. Les soldats firent le café, et, aussitôt après, la compagnie de grenadiers, commandée par le capitaine *Trinité*, reçut l'ordre d'aller reconnaître l'ennemi signalé dans les environs; elle s'avança rapidement, et se trouva bientôt en présence de 150 hommes aux ordres de *Corella*, qui, embusqués derrière des rochers, l'accueillirent par un feu très nourri. Cette brusque attaque n'arrêta pas nos grenadiers, qui, s'élançant à la baïonnette, chassèrent les Mexicains de leur position et les poursuivirent pendant une lieue.

Tandis que le capitaine *Trinité* obtenait ce succès, les trois autres compagnies laissées au rancho de Cavallo s'avançaient successivement pour prendre part à l'action, mais les grenadiers avaient si bien fait la chasse, que l'ennemi était en pleine déroute, lorsqu'elles arrivèrent sur le terrain, à huit heures et demie du matin. Le détachement fut rassemblé, et rentra à *Guaymas* à midi; il avait fait douze lieues en seize heures. L'ennemi eut plus de 30 hommes hors de combat, le *51e* n'eut que 5 blessés.

---

(1) Au mois d'avril 1865, le maréchal Bazaine ayant remanié l'organisation divisionnaire, le 51e fit partie, avec le 7e chasseurs à pied et le 62e de ligne, de la 2e brigade (Aymard), de la 2e division (de Castagny).

Le capitaine *Trinité*, auquel revenait tout l'honneur de ce combat, fut cité dans le rapport adressé par le colonel au général de division, ainsi que le lieutenant *Micheleau*, le sous-lieutenant *Vedeaux* et le sergent *Chanteur*. 1865

Au commencement de mai, la garnison de Guaymas était complètement bloquée du côté de la terre par l'ennemi, et en but à des attaques continuelles. Trop faible pour essayer de rompre le blocus, le colonel *Garnier* attendit pour agir l'arrivée à Guaymas de renforts envoyés de Mazatlan par le général de Castagny, qui débarquèrent les 16 et 19 mai : ils consistaient en trois compagnies du *51*e et un escadron de chasseurs d'Afrique. Le *51*e compta dès lors treize compagnies à *Guaymas*, une seule restant à Mazatlan. Le 22 mai, à une heure du matin, le colonel partit de Guaymas, à la tête d'une colonne comptant neuf compagnies du *51*e, un escadron de chasseurs d'Afrique et 5 pièces d'artillerie, dans le but de surprendre *Pesquiéra*, qui se trouvait avec 3,000 hommes à la *Passion*, et, après avoir forcé les avant-postes ennemis établis à Cavallo à se replier, il lança sa cavalerie sur la Passion.

L'escadron de chasseurs tomba sur le camp de *Pesquiéra*, y sema le désordre, mais donna l'éveil à l'ennemi, qui put battre en retraite et se mettre hors de portée, avant l'arrivée du *51*e marchant aussi vite que possible. Aussitôt qu'il eut rejoint l'escadron de chasseurs, le colonel *Garnier* forma le régiment en trois colonnes, pour attaquer la position, mais l'ennemi, voyant tomber dans ses rangs les projectiles de notre artillerie, se dispersa de tous côtés. Le *51*e n'eut donc à faire qu'une marche en avant. Les hommes armés de carabines purent tirer quelques coups, et, à huit heures, les troupes ennemies avaient complètement disparu, laissant entre les mains du *51*e leur campement et les approvisionnements qui s'y trouvaient.

L'effet moral produit par cette déroute fut énorme ; une débandade impossible à expliquer en fut la conséquence ; sur 3,000 hommes présents le matin, Pesquiéra n'en put réunir le soir que 1,000, et se retira sur *Hermosillo*.

1865 A midi et demie, après s'être emparée de tout le matériel de l'ennemi, la colonne française se mit en route pour retourner à *Guaymas*, où elle arriva à neuf heures et demie du soir. Nos soldats avaient fait dix-sept lieues en vingt heures, par une chaleur étouffante, tous avaient parfaitement fait leur devoir et montré le dévouement le plus complet.

Le 2 juin suivant, la dernière compagnie du *51e* laissée à *Mazatlan* arriva à *Guaymas*, où le régiment fut dès lors réuni en entier.

Les bonnes dispositions des tribus indiennes fixées en Sonora, et particulièrement de celle des Opatas, dont le chef *Tanori* vint à Guaymas offrir au colonel *Garnier* un concours, qui fut très utile dans plus d'une circonstance, déterminèrent Bazaine à faire pénétrer des troupes françaises dans le cœur du pays. Parti de Guaymas le 23 juillet avec une colonne forte de 550 hommes, dont faisaient partie quatre compagnies du 2e bataillon *(Lieutaud)*, le colonel *Garnier* entra sans coup férir à *Hermosillo* le 29 du même mois. (1)

Pesquiéra, continuellement harcelé par les Indiens, se replia sur *Urès*, puis sur *Arispe*. Un pronunciamento en faveur de l'empire ayant eu lieu à *Urès*, le colonel *Garnier* se dirigea sur cette ville, le 12 août, avec deux compagnies du *51e* plus un peloton de chasseurs d'Afrique, et arriva à destination le 15 du même mois, après avoir franchi le *rio de la Senora*, dont le courant était très rapide : les cavaliers passèrent les premiers, et chaque fantassin, complètement nu, traversa ce cours d'eau en s'appuyant sur des cordes à fourrages tendues par 20 Indiens. Aussitôt arrivé à *Urès*, le détachement du *51e* fut employé à mettre la place en état de défense.

Au milieu de septembre, l'effectif de la garnison d'Urès fut porté à quatre compagnies par l'arrivée dans cette ville

(1) Pendant le dernier tiers de la route, de Palma à Hermosillo, les hommes furent transportés sur vingt-quatre grandes voitures.

de deux autres compagnies du *51°* venant d'Hermosillo. La garnison de cette dernière place avait été également renforcée par quatre nouvelles compagnies du *51°*, venues de Guaymas et arrivées à destination les 9 et 17 septembre. Le régiment était donc ainsi réparti : quatre compagnies à *Urès*, quatre à *Hermosillo* et six à *Guaymas*. 1865

Par suite de nouvelles combinaisons arrêtées par le maréchal Bazaine, en vue de la possibilité d'une agression des Etats-Unis, un seul régiment, le 62°, devait être laissé dans les deux provinces de Sonora et de Sinaloa ; en conséquence, les compagnies du *51°* détachées à *Urès* et à *Hermosillo* reçurent l'ordre, le 30 septembre, d'évacuer ces places pour revenir à *Guaymas*, où elles arrivèrent successivement du 13 au 17 octobre, et furent aussitôt embarquées pour *Mazatlan*, qu'elles atteignirent les 16 et 19 du même mois. Quant aux compagnies qui étaient restées à Guaymas avec le lieutenant-colonel *Deplanque*, elles étaient arrivées le 8 octobre à *Mazatlan*.

Du mois de juin au mois d'octobre, le *51°* avait pris part à toutes les opérations qui s'étaient faites en *Sonora*. Sous ce climat brûlant, où les hommes tombaient foudroyés par le soleil, il n'avait cessé de marcher, sans que son moral pût être abattu par les fatigues qu'il avait dû supporter. Enfin, il avait eu l'honneur d'aller plus loin qu'aucun autre régiment, en entrant à *Urès*, point extrême qu'avaient visité nos armes.

1865. — **Le 51° se rend dans l'Etat de Guanajuato (octobre-décembre).**

De *Mazatlan*, les différentes fractions du *51°* se portèrent sur la *Noria*, où tout le régiment était réuni le 22 octobre 1865. Désigné pour rentrer dans le *Guanajuato*, qui avait déjà été le théâtre de ses succès, le *51°* quitta la Noria le 23 octobre, et, suivant le même itinéraire qu'un an

1865-1866 auparavant, il arriva, dans les premiers jours de décembre, à *Léon*, d'où il détacha une compagnie à *Lagos*, deux à *Salamanca*, et deux à *Saucillo*.

Le 16 décembre, le colonel *Garnier* fut récompensé de ses brillants et nombreux services par sa nomination au grade de *général de brigade*, et eut pour successeur le colonel *Le Page des Longchamps*, nommé le 18 du même mois.

Le 29 décembre, le *51e* organisa de nouveau une *compagnie franche*; elle fut placée sous le commandement du capitaine de *Musset*, ayant sous ses ordres le lieutenant *Vedeaux*, le sous-lieutenant *Cirou*, et compta 5 sous-officiers, 111 caporaux et soldats.

1866. — Campagnes de Michoacan et de Bajio (janvier-mai). Combats de Tenguecho (18 mars) et de Frias (15 mai).

Au mois de janvier 1866, *Régules* était entré dans le *Michoacan* à la tête de plusieurs milliers d'hommes, et se dirigeait sur la *Piédad*. Le général *Aymard*, qui se trouvait à Léon avec le gros du *51e* (neuf compagnies), envoya aussitôt quatre compagnies sous les ordres du commandant de *Linière* garder le passage du rio de Lerma à la *Piédad*. Parti de *Léon* le 25 janvier, ce détachement arriva à destination le 29 du même mois, et rentra dans sa garnison le 11 février suivant.

Quoiqu'ayant été battu par le général Mendez, à la fin de janvier et en février, *Régules* marcha de nouveau sur la *Piédad* avec 3,000 hommes, et passa le rio de Lerma au gué de la Concepcion, le 11 mars. Le même jour, le général *Aymard* partit de Léon à la tête d'une colonne, dont faisaient partie huit compagnies du *51e* sous les ordres du commandant de *Linière* et du colonel *Le Page des Longchamps*, et arriva le 16 mars à *Zamora*, chassant devant lui Régules. Ayant appris par un espion que ce

dernier devait passer la nuit du 17 au 18 à *Tenguecho*, le 1866
général Aymard quitta Zamora le 17 au soir, n'emmenant avec lui que cinq compagnies, dont trois du *51e*, surprit l'ennemi fort de 3,000 hommes, à quatre heures du matin, le mit en pleine déroute, et lui enleva 1 drapeau, 2 étendards, 800 chevaux, ses armes et tous ses bagages. L'ennemi eut environ 30 hommes tués, la colonne française n'eut que 3 blessés, dont 1 appartenant au *51e*. Le capitaine *Trinité*, qui avait déployé beaucoup d'énergie et de vigueur, et le sergent-major *Mariani* du *51e* (devenu officier), qui s'était fait remarquer par son entrain, furent *cités* dans un ordre général daté du 10 mai suivant.

Ce combat, à la suite duquel, *Régules*, complètement désorganisé, s'enfonça dans le sud pour s'y refaire, assura pour longtemps la tranquillité du district.

Le général *Aymard*, après avoir ramené ses prises à Zamora, marcha sur *Uruapan*, où il entra sans coup férir, le 25 mars ; il y laissa provisoirement quatre compagnies du *51e* en garnison, sous le commandement du colonel, et revint à petites journées sur la *Piédad* et sur *Lagos*.

En rentrant dans l'état de *Guanajuato*, le général *Aymard* avait dû s'occuper de purgèr la région comprise entre le rio de *Lerma* et *Léon* des nombreuses guérillas qui s'y trouvaient et attaquaient fréquemment les petits postes français. Le 15 mai, il atteignit à *Frias* 400 cavaliers commandés par *Brigido-Torrès*, les battit complètement, et leur mit 130 hommes hors de combat. L'honneur de cette journée revint à la cavalerie ; le *51e* arrivait au pas de course, mais ne put qu'arrêter les fuyards de l'ennemi.

Après cette affaire, la colonne du général *Aymard* rentra à Léon le 17 mai.

Le 9 mai, les quatre compagnies du *51e* laissées avec le colonel à *Uruapan* avaient été relevées par 500 Mexicains, et étaient rentrées dans l'Etat de *Guanajuato*, où elles exécutèrent des marches et contre-marches jusqu'à la fin de juin, agissant de concert avec les autres fractions du régiment.

1866. — Deuxième campagne de Michoacan (juillet-août), Concentration du 51e à Mexico (septembre).

En juillet 1866, le 2e bataillon du *51e* (de Musset), commandé par le lieutenant-colonel *Deplanque*, fit la dernière campagne de *Michoacan* avec le général *Aymard*. Ce dernier suivit *Régules* pas à pas, par *Salamanca*, *Celaya*, *Acambaro* et *Maravatio*, puis, allégeant ses troupes, il fit une pointe rapide sur *Zitacuaro*, où il atteignit l'ennemi le 13 août et le rejeta sur *Laureles*. Après ce succès, le général Aymard continua sa route par *Toluca*, et arriva à *Mexico* le 24 août. 1866

Maffre, médecin-major.
Paoli, médecin aide-major.
Berthier, officier payeur.
Caubet, porte-drapeau.
Lesueur, officier d'habillement.
Delcambre, lieutenant d'état-major.
Douard, chef de musique.

1er bataillon.

Compagnies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-Lieutenants.
Grenadiers..........	Munier........	Brunot........	Coconas.
1re compagnie.......	N.............	Courbassier...	N.
2e compagnie.......	Béliben.......	Martin........	N.
3e compagnie.......	Barbier.......	Lesueur.......	Descombres.
4e compagnie.......	Guichard......	Birot..........	Ferrié.
5e compagnie.......	N.............	Farret..	Javelot.
Voltigeurs..........	Simonnot.....	N.............	N.

2e bataillon.

Compagnies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-Lieutenants.
Grenadiers...... ...	Trinité........	Boutigny......	Darquier.
1re compagnie.	N.............	Lévy..........	Ouzilleau.
2e compagnie.......	Guérin........	Vedeaux......	Imbert.
3e compagnie.......	Niéger........	Jaubourg.....	Buhot-Launay.
4e compagnie.......	Kincher.......	Rémy.........	Carbonneil.
5e compagnie.......	Micheleau.....	Simon........	Serdet.
Voltigeurs..........	Ségur.........	N.............	Magniat.

1866 Le *51e* étant désigné pour rentrer en France, les différentes fractions du régiment s'acheminèrent sur *Mexico*, où le colonel arriva le 22 septembre avec l'état-major la musique et quatre compagnies.

REMISE DE LA CROIX DE LA LÉGION D'HONNEUR AU DRAPEAU DU 51e, DÉCORÉ PAR DÉCRET IMPÉRIAL DU 19 DÉCEMBRE 1865

(25 septembre 1866).

« Par sa discipline sévère, son admirable tenue au milieu des populations, comme par son élan et sa solidité dans les combats, le *51e* de ligne s'était placé au premier rang dans l'estime de l'armée. » (1)

Depuis son arrivée au Mexique, ce régiment avait pris *2 drapeaux* et *3 fanions* à l'ennemi, et mérité de brillantes citations pour ses nombreux faits d'armes. Aux noms glorieux d'*Arcole*, de *Hohenlinden*, d'*Austerlitz*, d'*Eylau*, de *Zaatcha*, et de *Bomarsund*, inscrits sur son drapeau, il avait ajouté celui de *San-Lorenzo !* Par un décret du 19 décembre 1865, Napoléon III avait *décoré l'aigle de ce glorieux régiment de la croix de la Légion d'honneur* (2). Le 25 septembre 1866, le Maréchal, commandant en chef le corps expéditionnaire du Mexique, passa la revue de toutes les troupes présentes à Mexico, et attacha lui-même *au drapeau du 51e*, cette croix qu'il avait si bien méritée. A cette occasion, le lieutenant-colonel *Deplanque* fut nommé officier de la Légion d'honneur ; la médaille militaire fut conférée au caporal *Gouthière* et au tambour *Bruyère*.

(1) Extrait de l'ordre général du Maréchal commandant en chef, daté de Mexico (19 janvier 1867).

(2) Les corps de l'armée française, dont les drapeaux ou étendards portent la croix de la Légion d'honneur, sont : les 51e, 57e, 76e et 99e de ligne, les chasseurs à pied, les 2e et 3e zouaves, le 3e tirailleurs algériens, et le 1er chasseurs d'Afrique.

Le 51e en colonne mobile avec le général Aymard (octobre 1866-janvier 1867), Pérote (23 novembre 1866), Téhuacan (10 décembre 1866), Pérote (4 janvier 1867).

Le 26 septembre 1866, le 2e bataillon du *51e* partit de Mexico pour se rendre à *Puébla*, où il arriva le 8 octobre; il y fut rejoint le lendemain par le 1er bataillon. 1866-1867

Par suite de nouvelles dispositions, le *51e*, qui était désigné pour rentrer en France, fut retenu à Puébla, et fit partie de la colonne mobile du général *Aymard*, qui avait pour mission de garder notre ligne depuis cette ville jusqu'aux *Cumbres* : le 23 novembre, il alla débloquer le fort de *Pérote* assiégé par *Corillo*.

Au commencement de décembre, le général Aymard était particulièrement chargé de surveiller la ligne *San-Andrès-Tehuacan* et le passage des *Cumbres*; le *51e* occupait *San-Andrès*. Le 10 décembre, une colonne légère, composée de cinq compagnies du *51e*, dont quatre d'élite, se porta, sous les ordres du général Aymard, au secours de *Tehuacan* assiégé par *Figuéroo*, qui disposait de 1.500 hommes. Après avoir fait une marche forcée de 21 lieues en vingt-quatre heures, cette colonne arriva le 11 décembre à six heures et demie du matin devant *Tehuacan*, culbuta l'ennemi, et le poursuivit jusqu'à deux lieues de la ville.

Au mois de janvier 1867, le fort de *Pérote* étant de nouveau assiégé par 2,000 hommes, le général Aymard s'y rendit, le 4 de ce mois, à la tête d'une colonne, dont faisaient partie six compagnies du *51e* (quatre d'élite et deux de fusiliers) commandées par le colonel *Le Page des Longchamps*; il fit évacuer le fort, détruisit l'artillerie qu'il ne pouvait enlever, et ramena le détachement à *San-Andrès*, le 8 janvier.

1867. — Retour du 51e en France (mars-avril).

1867 Nous ne pouvions nous éterniser au Mexique, où l'autorité de Maximilien n'était reconnue que sur le territoire occupé par nos soldats; le rappel définitif des troupes françaises fut donc décidé. Le *51e* se concentra le 16 février 1867 à *Tecamalucan*, et en partit le 21, pour se rendre, par *Orizaba*, *Cordova* et *Paso-del-Macho*, à la *Soledad*, d'où il fut transporté par voie ferrée à la *Véra-Cruz*.

Embarqué le 4 mars sur le vaisseau la *ville de Bordeaux*, le *51e* débarqua à *Brest* le 4 avril suivant, et, dans la nuit du 7 au 8 avril 1867, il arriva par le chemin de fer à *Angers*, où se trouvait le *dépôt*.

Avant son départ du Mexique, le Maréchal commandant en chef avait adressé ses adieux au *51e*, par un ordre général très élogieux, résumant les opérations auxquelles il avait pris part depuis cinq ans, et se terminant ainsi :

« Jusqu'au dernier jour, le *51e* régiment de ligne a pris une part glorieuse à l'expédition du Mexique, et son nom ne sera jamais oublié dans les fastes de notre histoire militaire; des bords de l'Atlantique à ceux du Pacifique, il n'est presque point de contrées qu'il n'ait visitées, de combats auxquels il n'ait assisté.

« Il va rentrer en France jouir d'un repos qu'il a bien mérité, et si jamais l'Empereur l'appelait à de nouveaux combats, le Maréchal commandant en chef serait heureux de l'avoir sous ses ordres, bien sûr qu'il resterait à la hauteur de la renommée qu'il a conquise au Mexique. »

Pendant son séjour au Mexique, le *51e* avait perdu 8 officiers et 343 hommes tués ou morts de maladie.

Le dépôt du 51e, du 19 août 1862 au 8 avril 1867.

Pendant l'absence des bataillons de guerre, le *dépôt* du *51e* était resté en garnison à Angers, d'où il avait envoyé au

Mexique des renforts s'élevant à environ 500 hommes. 1867-1868
Il avait détaché une compagnie à *Saumur*, du 23 août au 8 octobre 1863, deux compagnies à *Ancenis*, du 29 septembre au 18 décembre 1866, enfin il avait versé 160 hommes dans le 37e de ligne, le 12 octobre 1864, et 300 hommes dans le 28e de ligne, le 10 décembre 1866.

Le 51e de 1867 à 1870; sa réorganisation en avril 1867 et en février 1868.

En vertu d'une décision impériale du 10 avril 1867, le *51e* fut réorganisé à trois bataillons actifs, composés de six compagnies de fusiliers et de deux d'élite, et détachant chacun leurs 5e et 6e compagnies pour former le dépôt, qui comprit alors six compagnies du centre.

Aussitôt réorganisé, le *51e* reçut l'ordre de détacher quatre compagnies à *Fontevrault*, deux à *Saumur*, quatre à *Ancenis* et deux à *Cholet*; les compagnies destinées à Fontevrault et à Saumur partirent d'Angers, le 17 avril, celles destinées à Ancenis et à Cholet, le 29 avril et le 5 mai 1867.

Au commencement de septembre 1867, l'état-major et les trois bataillons actifs du *51e* quittèrent leurs garnisons d'Angers, Fontevrault, Saumur, Ancenis et Cholet, pour se rendre, en plusieurs colonnes, à *Paris*, où tout le régiment, réuni le 30 du même mois, fit partie de la 1re brigade *(Aymard)* de la 1re division *(Douay)*; il occupa les forts de *Nogent* et de *Charenton*, le *poste-caserne* n° 2 et *Poissy*.

Le 16 octobre suivant, le *dépôt* partit à son tour d'Angers pour se rendre à *Dreux*, où il arriva le 25 du même mois. Le 22 octobre, sept compagnies casernées aux forts de Charenton, de Nogent, et au poste-caserne n° 2, allèrent s'installer à *Vincennes*.

Par décision du 22 janvier 1868, l'empereur ayant ordonné la suppression des compagnies d'élite, tous les hommes de troupe qui les composaient furent répartis, le

1868-1870 15 février suivant, dans les dix-huit compagnies actives, comme sergents-majors, sergents, fourriers, caporaux, tambours, clairons et soldats de *1re classe*.

Du 16 juin au 1er juillet 1868, le *51e* fut réuni au *camp de Saint-Maur*, pour y prendre part à des manœuvres de brigade.

A la fin de septembre, le *régiment* rentra dans Paris, et fut logé à la caserne du Prince-Eugène.

Le 13 octobre 1868, le *51e* eut la douleur de perdre son chef, le colonel *Le Page des Longchamps*, mort subitement dans son domicile; il eut pour successeur le colonel *Délebecque*, nommé le 22 décembre.

Le 18 août 1869, les trois bataillons du régiment se rendirent, comme l'année précédente, au camp de *Saint-Maur*, où ils séjournèrent jusqu'au 1er septembre.

Le 27 septembre 1869, le *51e* quitta la caserne du Prince-Eugène, pour occuper les forts de *Vanves*, de *Montrouge*, de *Bicêtre*, et les postes-casernes *10* et *12*.

Le 16 mars 1870, le *51e* rentra à *Paris*, et fut installé dans la caserne du *Prince-Napoléon*, à l'exception de trois compagnies, qui occupèrent la caserne *Babylone*. Du 15 juin au 1er juillet, le régiment prit part, comme les années précédentes, aux manœuvres du camp de *Saint-Maur*.

CHAPITRE V.

Guerre contre l'Allemagne (1870); batailles de Borny (14 août), de Rezonville (16 août), de Saint-Privat (18 août); blocus de Metz (20 août-28 octobre 1870), bataille de Noisseville (31 août-1er septembre 1870), capitulation de Metz (28 octobre 1870).

GUERRE CONTRE L'ALLEMAGNE

(1870).

Mouvements du 51e, du 16 juillet au 13 août 1870 (3e corps de l'armée du Rhin).

Bien que la déclaration de guerre n'ait été faite que le 19 juillet 1870, les mouvements de concentration des troupes françaises sur la frontière de l'Est commencèrent dès le 15 juillet. La *1re division de l'armée de Paris* étant désignée pour devenir la *1re division du 3e corps* (1), qui s'organisait à *Metz* sous la direction du maréchal *Bazaine*, le *51e*, qui en faisait partie, reçut l'ordre, le 15, de se tenir

---

(1) Le 3e corps comprenait quatre divisions d'infanterie: la première (Mautaudon), la deuxième (de Castagny), la troisième (Metman), la quatrième (Decaen), une division de cavalerie (de Clérambault), et huit batteries d'artillerie. Son effectif total était de 38,000 hommes. La division Montaudon comptait: le 18e chasseurs à pied, les 51e et 62e de ligne (1re brigade, Aymard); les 81e et 95e de ligne (2e brigade, Clinchant).

1870 prêt à partir. Le 16 juillet, le *51e* (1) (trois bataillons), fort de 65 officiers et 1,404 hommes, ayant à sa tête le colonel *Délebecque*, se rendit à la gare de l'Est, où il fut embarqué sur 2 trains, qui partirent, le premier à sept heures du soir, le 2e, à minuit. Le régiment débarqua à la gare de Metz, dans l'après-midi du 17, et alla camper avec le reste de la division au *Ban-Saint-Martin*, où il resta jusqu'au 21 juillet, complétant ses préparatifs, ses moyens de transport, et exécutant journellement des marches militaires ou des simulacres d'opérations de guerre.

Le 22 juillet, la division *Montaudon* partit pour *Boulay* (25 kilomètres) ; la *1re brigade* (18e chasseurs à pied, *51e* et 62e de ligne) campa au nord de cette localité, à droite et à gauche de la route de Sarrelouis. Après avoir séjourné le 23 à Boulay, la division alla occuper, le 24, des hauteurs

---

(1) *Composition de la portion active du 51e, le 16 juillet 1870 :*

Colonel........................	Délebecque.
Lieutenant-colonel	Bréart.
Porte-drapeau	Hanoy.
Médecin-major de 1re classe...	Ropert.
Médecin-major de 2e classe...	Ridreau.
Aide-major de 1re classe......	Folquet.
Chef de musique.............	Gibert.

1er BATAILLON.		2e BATAILLON.		3e BATAILLON.	
Commandant, Bergère Adjudant-major, Vereaux.		Commandant, Lieutaud Adjudant-major, Benedetti.		Commandant, Herbé. Adjudt-major, Niéger.	
Compagnies.	Capitaines.	Compagnies.	Capitaines.	Compagnies.	Capitaines.
1re........	Descoubès.	1re.......	Vedeaux.	1re.......	Guérin.
2e........	Brunot.	2e.......	Béliben.	2e.......	Micheleau.
3e........	Magniat.	3e.......	Munier.	3e.......	Kincher.
4e........	Honoret.	4e.......	Humblot.	4e.......	Cirou.
5e........	Ségur.	5e.......	Simonnot.	5e.......	Barbier.
6e........	Monclard.	6e.......	Bonnefoy.	6e.......	Louot.

qui dominent les villages de Dantivy et de Coume, la droite 1870
appuyée à la route de Saint-Avold, la gauche à celle de Sarrelouis ; à cinq heures du soir, le *51*e et le 1er escadron du 3e chasseurs partirent, sous les ordres du général *Aymard*, pour *Téterschen*, à neuf kilomètres en avant de Boulay, et campèrent, avec le 18e chasseurs à pied qui y était déjà, en avant du village, à cheval sur la route de Sarrelouis. Le 25 juillet, le *1er bataillon* partit de Téterschen avec un peloton de chasseurs à cheval, pour exécuter, vers la frontière, une reconnaissance, qui ne donna aucun résultat. Le 26, le *régiment* se rendit à *Boucheporn* (16 kilomètres), où il fut rejoint, dans la journée, par le reste de la division : il campa avec le 18e chasseurs à pied et le 62e de ligne en avant de cette localité, à cheval sur la route de Saint-Avold. La division *Montaudon* resta près de Boucheporn jusqu'au 31, exécutant des marches et des reconnaissances de bataillons et de brigades vers la frontière, dans la direction de Creutzwald. Ce fut à Boucheporn que le *51*e reçut, le 31 juillet, un premier renfort de 500 réservistes, venant du dépôt, sous les ordres du lieutenant *Grethner*. Dans la même journée, la division se porta sur *Haut-Hombourg* ; la *1re brigade* campa à gauche du chemin de fer de Forbach, et la 2e, à droite sur les hauteurs.

Le 1er août, à trois heures et demie du soir, la division *Montaudon* quitta Haut-Hombourg pour se porter en avant : la *1re brigade* campa à *Rosbrück*, parallèlement à la frontière prussienne, à quinze kilomètres de Sarrebrück.

Le 2 août, jour où le 2e corps (Frossard) attaquait les hauteurs de *Sarrebrück*, la division *Montaudon* se mit en marche à huit heures du matin, et vint asseoir son camp à *Morsbach*, à deux kilomètres en arrière de Forbach. Après une heure de repos, la division, laissant au bivouac les tentes dressées et les sacs des soldats, s'engagea, sous les ordres du maréchal Bazaine en personne, sur la route de Forbach à Sarrelouis, et vint prendre position à la *petite Rosselle*, soit pour couvrir la gauche du général *Frossard*,

1870 soit pour y recevoir un corps prussien annoncé comme venant de Sarrelouis : le *51e* prit position sur la crête en avant de la *petite Rosselle.* La division, n'ayant aperçu que quelques vedettes ennemies à de grandes distances, quitta ses positions vers six heures et demie du soir pour rentrer à son camp de Morsbach, où le régiment arriva à neuf heures.

Le 3 août, la division *Montaudon* leva son camp à une heure de l'après-midi, pour aller s'établir à hauteur et à l'Ouest de *Forbach,* à droite et à gauche de la route de Sarrelouis. Le 4 août, la division quitta son bivouac à cinq heures du soir pour rétrograder sur *Rosbrück.* Le *51e* reçut dans cette journée un *2e* détachement de 350 hommes, venant du dépôt, sous les ordres du sous-lieutenant de *Pointis,* ce qui porta son effectif à 2,200 hommes.

Le 5 août, le *3e corps* ayant reçu l'ordre d'exécuter vers l'Est un mouvement de flanc, qui allait avoir pour résultat de le placer en seconde ligne derrière le 2e corps, de Saint-Avold à *Sarreguemines,* la division *Montaudon* se dirigea sur cette dernière ville ; la *1re brigade* campa entre la route de Deux-Ponts et celle de Bitche, en avant de *Neunkirchen.* Après avoir passé une partie de la nuit du 5 au 6 sous les armes, la division Montaudon leva le camp vers minuit, par une pluie torrentielle, sans feux et sans bruit, pour prendre une position plus en arrière.

Le 6 août, vers onze heures du matin, on entendit une canonnade assez vive dans la direction de Sarrebrück ; c'était le 2e corps (Frossard) qui était aux prises avec l'armée prussienne. Ce ne fut qu'à cinq heures du soir que, sur un ordre tardif du maréchal Bazaine, la division *Montaudon* leva enfin son bivouac, pour se porter au secours du 2e corps ; la *1re brigade, (51e* et 62e), couverte sur son flanc droit par des tirailleurs, et suivie de près par la 2e brigade, accéléra sa marche, et ne s'arrêta qu'à la nuit close. Elle alla prendre position à Calenbronn, et fut ralliée, vers dix heures du soir, par la 2e brigade ; les régiments furent formés en ligne par bataillons en colonne.

A minuit, on apprit que le 2e corps était en retraite sur

Sarreguemines. La division *Montaudon* rétrograda alors, par une marche rapide de nuit, sur *Puttelange*, où elle se trouva réunie le 7, vers dix heures du matin, à la division Metman ; les régiments de la division campèrent au Nord du village, par bataillons en colonne de division, et passèrent toute cette journée du 7 août au repos. Dans la journée, les régiments du 2e corps arrivèrent à Puttelange, et se remirent en ordre.

Le 8 août, l'armée devant se concentrer tout entière sous Metz, la division *Montaudon* partit à quatre heures du matin, se dirigeant sur *Faulquemont*, et prit position, dans l'ordre déployé, sur la droite de ce village, parallèlement au chemin de fer, à cheval sur la route de Saint-Avold. Le 9 août, *la division* quitta sa position de Faulquemont à dix heures du matin, pour aller s'établir à *Pange*, et marcha toute la journée par une pluie battante, de concert avec la division Metman. Mais les routes étaient tellement encombrées, que ces deux divisions ne purent arriver dans les environs de Pange que vers dix heures du soir ; la brigade *Aymard* fut même obligée de s'arrêter à neuf heures du soir, de bivouaquer en avant de *Saucy*, et ne put rejoindre la 2e brigade de sa division, à *Remilly*, qu'au lever du jour. Le 10 août, les 2e, 3e, 4e corps et la garde impériale étaient réunis aux environs de *Pange*, faisant face à l'Est : la division *Montaudon* occupa le centre de la ligne, sur des coteaux escarpés, qui dominent le village de Pange au Nord. Le 11 août, nos troupes continuèrent leur retraite sur Metz ; la division *Montaudon* s'établit en avant de *Grigy*, sous le canon du fort *Queuleu*, à 5 kilomètres de la place. C'est là qu'on apprit la décision impériale qui réunissait les 2e, 3e, 4e, 6e corps et la garde impériale sous le commandement du maréchal *Bazaine*. Par suite, le général *Decaen* fut placé à la tête du *3e corps*, et, le général *Aymard* étant nommé commandant de la 4e division, le colonel Dauphin du 62e prit le commandement de la 1re brigade (*51e* et 62e). Les journées des 12 et 13 août furent employées à construire des épaulements de batterie et des tranchées-abris ; des

1870 compagnies du *51e* établirent des routes militaires dans le bois de Borny, et y pratiquèrent des éclaircies. Pendant la journée du 13, les avant-postes français et les patrouilles ennemies échangèrent quelques coups de feu.

BATAILLE DE BORNY

(14 août 1870).

Le 14 août, à trois heures et demie du matin, les tentes furent abattues, et les hommes restèrent derrière les faisceaux, car on s'attendait à une attaque. Ce ne fut qu'à deux heures de l'après-midi, que la division *Montaudon* commença son mouvement de retraite sur Metz. Elle s'apprêtait à passer à son tour sur la rive gauche de la Moselle, quand, vers quatre heures, on entendit retentir le canon du côté de *Colombey* : c'était le général Von *Goltz*, commandant l'avant-garde du VIIe corps allemand, qui, se croyant simplement en présence de fortes arrière-gardes, avait fait demander au général *Steinmetz* l'autorisation de les rejeter sur Metz, et commençait son attaque. Cet engagement prit de suite des proportions inattendues pour l'ennemi; le VIIe corps prussien accourut pour renforcer son avant-garde, et le Ier corps vint ensuite se former à sa droite par la route de Sarrelouis.

La division *Montaudon* fit aussitôt volte-face, et revint se placer en avant de *Grigy*; sa droite à la route de Strasbourg, sa gauche au bois de Borny, afin de s'opposer au mouvement tournant que l'ennemi tentait par *Ars-Laquenexy* : elle formait l'extrême droite de la ligne française constituée par les 3e et 4e corps, la garde impériale restant en réserve derrière notre aile droite. Le *51e* fut ainsi disposé : les trois premières compagnies du *3e bataillon* occupèrent le village de *Grigy* ; le *1er bataillon* garnit une tranchée-abri sur la gauche de la route de Saint-Avold, en avant de Grigy, appuyé à sa droite par une batterie d'artillerie ; le *2e bataillon* et les trois dernières

compagnies du 3e bataillon s'établirent à droite de cette même route. 1870

Depuis le commencement de la guerre, les régiments du 3e corps n'avaient pas encore brûlé une seule cartouche, aussi fut-ce avec le plus grand empressement qu'ils allèrent prendre leurs positions de combat. Pendant les premières heures de la bataille, la division *Montaudon* resta immobile sur ses positions, écoutant avec une impatience fébrile les bruits de la lutte acharnée qui avait lieu au-delà du bois de Borny. Mais, vers sept heures du soir, l'ennemi faisant un mouvement tournant par la route de Strasbourg, le colonel *Délebecque* ordonna au *51e* de se replier en échelons sur le village de *Grigy*, tout en conservant des tirailleurs dans la tranchée-abri. Ce mouvement s'exécutait, lorsque, tout-à-coup, la *28e brigade* d'infanterie allemande (14e division, VIIe corps) apparut dans la direction de la Grange-au-bois: le général Von *Woyna,* qui commandait cette brigade, dirigea le 5e régiment de Westphalie (no 53) sur *Grigy*, et le 2e régiment du Hanôvre (no 77) sur le bois de *Borny*. Aussitôt, le 1er bataillon du *51e* se porta à la tranchée-abri, et exécuta, pendant 25 minutes environ, un feu tellement vif, que le 53e prussien se retira de suite. Grâce à l'excellente disposition de sa ligne de défense en arrière de la crête, les pertes du 1er bataillon du *51e* ne furent que de 4 blessés, dont 1 caporal atteint grièvement.

Dans cette journée, l'adjudant *Jacquet,* du *51e*, sauva une pièce d'artillerie, en danger d'être enlevée par l'ennemi, faute d'attelages et de personnel pour la ramener. (1)

Le combat se prolongea jusqu'à huit heures du soir ; les Prussiens se replièrent alors sur leurs anciens emplacements ; les 3e et 4e corps français reprirent leur mouvement de retraite sans être inquiétés. Les deux partis s'attribuèrent

(1) Cette pièce d'artillerie appartenait à la batterie qui avait pris position à la droite du 1er bataillon : cette batterie avait eu toutes ses pièces démontées sauf une, tous ses officiers hors de combat, presque tous ses servants et ses chevaux tués.

1870 la victoire; les Prussiens avaient perdu 5,000 hommes, les Français 3,600 : au nombre des blessés se trouvait le général *Decaen*, qui mourut des suites de sa blessure. Il fut remplacé, le 15 août, à la tête du *3e corps*, par le maréchal *Lebœuf*.

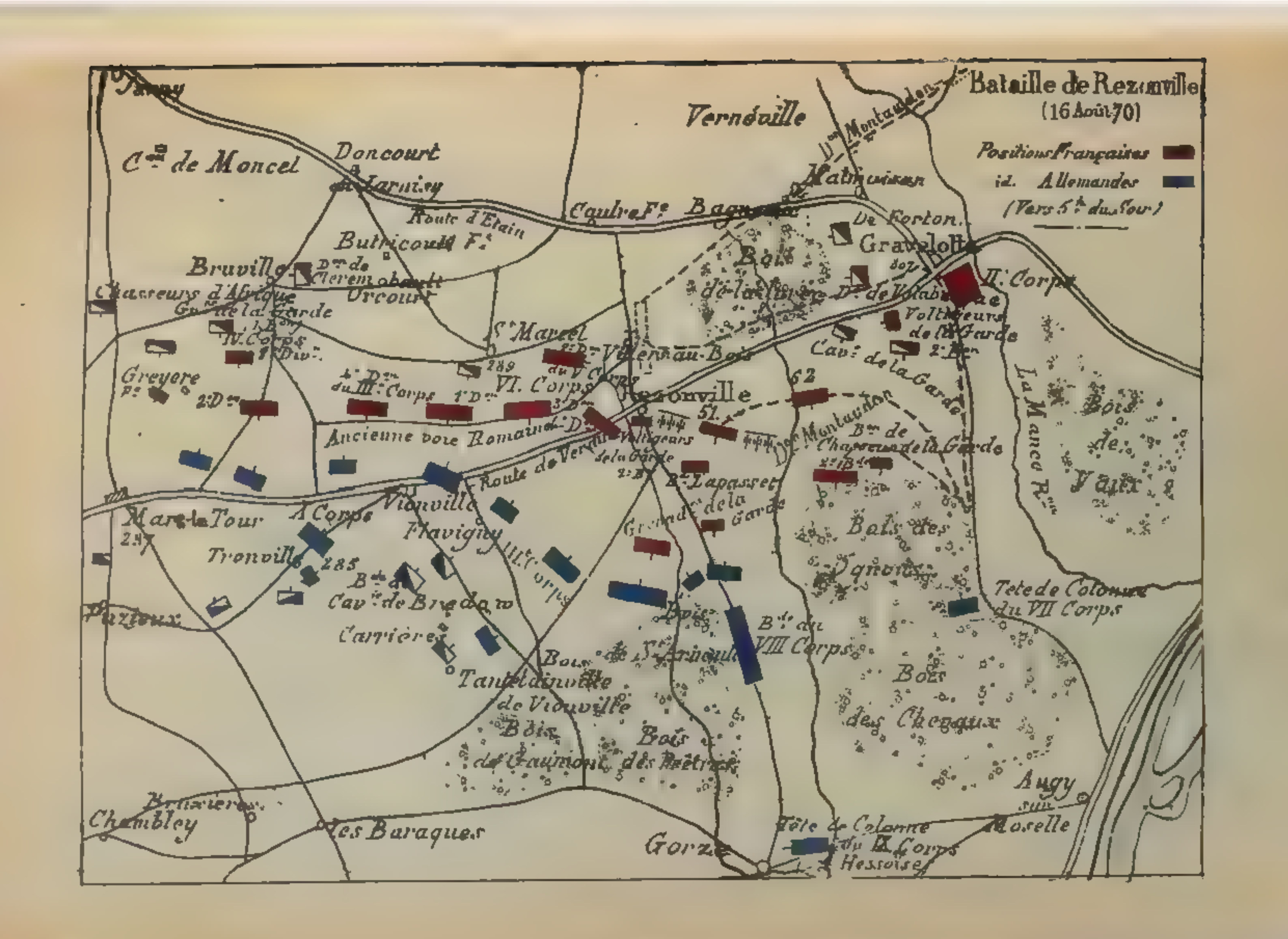
Après s'être rassemblée, vers onze heures du soir, sous le fort de Queuleu, la division *Montaudon* traversa *Metz* et la *Moselle*, par une marche de nuit très pénible, et alla s'établir sur le plateau de *Plappeville*, le 15 août vers huit heures et demie du matin, pour y prendre un peu de repos et faire la soupe. La *division* se remit en marche à trois heures après-midi, arriva, vers sept heures du soir, sur le plateau de *Verneville*, et campa en ordre de combat, entre *Montigny-la-Grange* et la ferme de l'*Envie*, face à l'Ouest; le *51e* installa son bivouac au Sud de la ferme de *Montigny*.

BATAILLE DE REZONVILLE

(16 août 1870).

La bataille de *Rezonville*, appelée quelquefois, improprement, bataille de Gravelotte, (1) peut être considérée comme une bataille de rencontre. L'armée française en effet reprenait sa marche sur Verdun, ne croyant avoir affaire qu'à des avant-gardes ennemies, l'armée allemande continuait son mouvement tournant autour de Metz, et croyait atteindre nos arrière-gardes, nous supposant plus avancés dans notre retraite. Le choc, qui eut lieu entre les têtes de colonnes des deux armées, dégénéra bientôt en une bataille générale absolument imprévue. Frédéric Charles, qui commandait la IIe armée, était même à vingt-deux kilomètres du terrain de la lutte, sur lequel il n'arriva qu'à quatre heures du soir.

(1) Les Allemands dénomment cette bataille : Vionville-Mars-la-Tour.



Bataille de Rezonville
(16 Août 70)
Positions Françaises
id. Allemandes
(Vers 5h du Soir)
Verneville
Cme de Moncel
Doncourt
Route d'Etain
Bruville
Greyere
St Marcel
VI. Corps
Ancienne voie Romaine
Route de Verdun
Mars-la-Tour
Tronville
Vionville
Flavigny
Carrières
Tantelainville
de Vionville
Chambley
les Baraques
Gorze
Gravelotte
II. Corps
Voltigeurs de la Garde
Cavie de la Garde
La Mance R.
Bois de Vaux
Bois des Ognons
Tete de Colonne du VII Corps
VIII Corps
Bois des Chevaux
Augy
Moselle
Tete de Colonne du IX Corps Hessoise

1870 renforcer notre aile gauche : guidée par le général Montaudon, cette brigade traversa le ravin de la Jurée, précédée par des troupes de la garde, et prit position entre *Resonville* et le bois des *Ognons*. Le *51e*, commandé par le lieutenant-colonel *Bréart*, (1) formant tête de colonne, se déploya sous le feu de l'ennemi, à gauche de l'artillerie de la garde, qui battait les débouchés de *Gorze* : les 1er et 2e bataillons furent placés en première ligne, le 3e bataillon, en soutien. Aussitôt, le feu de l'artillerie prussienne redoubla d'intensité ; les obus pleuvaient littéralement sur le *51e*, dont les trois bataillons étaient couchés par terre, sur un terrain incliné. Le capitaine adjudant-major *Niéger*, du 3e bataillon, voyant les jeunes soldats manifester quelque inquiétude, se porta à cheval devant le front de son bataillon, et, sans s'inquiéter s'il servait de cible aux pointeurs et aux tirailleurs ennemis, alluma tranquillement un cigare, qu'il fuma jusqu'au bout, sans changer de place. Plusieurs officiers vinrent lui demander du feu et causer avec lui. Ce bel exemple rendit courage aux soldats, qui reçurent dès lors, avec un calme imperturbable, la grêle de balles et d'obus qui ravageait leurs rangs.

Vers six heures, le lieutenant-colonel *Bréart* fit déployer en tirailleurs, en avant du bois des *Ognons*, deux compagnies du 1er bataillon (1re et 6e); les hommes, prenant aussitôt la position du tireur couché, exécutèrent un feu bien nourri, et maintinrent à distance l'infanterie allemande.

Un peu plus tard, ne recevant aucune nouvelle de la 1re compagnie (capitaine Descoubès), le lieutenant-colonel lui envoya un sergent qui fut blessé pendant le trajet et ne revint pas ; il s'adressa alors au commandant *Bergère* du 1er bataillon, et lui prescrivit d'aller à la recherche de cette compagnie. Ce dernier s'avança aussitôt à pied, sous un feu très meurtrier, et tomba frappé à mort.

Quelques instants après, le commandant *Lieutaud*, qui,

(1) Le colonel Délebecque, souffrant ce jour-là, était resté à l'ambulance du corps d'armée.

le genou en terre, en arrière de la ligne des tirailleurs, commandait, « attention, les enfants, en joue....... feu ! » reçut, au moment où il prononçait ce dernier mot, une balle dans la bouche, et tomba foudroyé. 1870

Grâce à l'énergique résistance du *51*e et des autres corps qui le secondaient (3e grenadiers, chasseurs de la garde, et brigade Lepasset), toutes les tentatives faites par les Allemands, (1) pour déboucher sur *Rézonville*, échouèrent. A sept heures du soir, l'armée prussienne opéra, avec deux divisions d'infanterie, un énergique retour offensif, débouchant du bois de la côte Fusée.

Pour répondre à cette attaque, le *51*e, soutenu par le 62e, se lance à la baïonnette. Le moment est solennel ; les tambours et clairons battent et sonnent la charge, *le drapeau du régiment est déployé*, chacun rivalise de courage et d'entrain pour refouler cette nouvelle nuée d'ennemis. Grâce à la vigueur de cette charge du *51*e, plusieurs corps, qui faiblissaient, reprennent courage, et se portent aussi en avant. Le *51*e, ayant à sa droite les troupes de la garde, et à sa gauche, le 62e, continue sa charge victorieuse, chassant devant lui les Prussiens, jusqu'à hauteur de *Flavigny* : le 1er bataillon, passant à gauche de ce village, s'arrête sur un plateau vis-à-vis de *Vionville*, le 2e, marche sur les *Carrières*, et le 3e, sur *Tantelainville* ; tous trois sont mêlés à des soldats de divers corps, principalement de la garde.

Pendant cette marche offensive, le *3e bataillon du 51e avait sauvé le drapeau du 3e grenadiers de la garde* ; ce régiment, qui luttait depuis longtemps contre les masses

(1) Pendant cette partie de la bataille, le 51e avait lutté contre les troupes de la 32e brigade (colonel Von Rex), appartenant à la 16e division du VIIIe corps prussien. Le régiment de fusiliers de Hohenzollern n° 40 et le 4e régiment d'infanterie de Thuringe n° 72, qui composaient cette brigade, avaient eu 53 officiers et 950 hommes hors de combat.

1870 profondes de l'ennemi, était réduit, vers sept heures du soir, à une poignée d'hommes, groupés sur un petit mamelon, autour du drapeau. La situation était devenue plus que critique ; les cartouches étant épuisées, le feu avait cessé complètement, et les Prussiens, enhardis par ce silence, s'avançaient sur les grenadiers, qui s'apprêtaient à mourir, en se défendant à l'arme blanche. Tout à coup, les clairons retentissent, sonnant la charge, le 3e bataillon du *51e* arrive au pas de course, ayant à sa tête le général *Montaudon* à pied, l'épée à la main, le lieutenant-colonel *Bréart*, le capitaine adjudant-major *Niéger*, les capitaines *Kincher, Cirou* et *Louot*, les lieutenants *Estienne* et *Mayence*. Devant cette charge irrésistible du 3e bataillon, les Allemands reculent et regagnent les bois, leurs batteries se retirent. Nos soldats arrivèrent sur les positions ennemies aux cris de : « En avant, vive l'empereur ! »

Mais, vers huit heures et demie du soir, le *51e* étant pris de flanc et presque à revers par de nouvelles masses ennemies sorties des bois, dut se replier sur Gravelotte, soutenu par un bataillon de voltigeurs de la garde.

La nuit mit fin à cette bataille sanglante qui coûtait à chaque armée près de 16,000 hommes. Les deux partis s'attribuèrent la victoire, et couchèrent sur leurs positions : la division *Montaudon* bivouaqua autour du village de *Gravelotte*.

Le *51e*, qui avait constamment combattu sous le feu d'une formidable artillerie (1), avait éprouvé des pertes très sensibles.

Neuf officiers étaient tués ; les chefs de bataillon ***Bergère*** et *Lieutaud* ; le capitaine *Monclard* ; les lieutenants *Coconas, Caubet, Grousset, Chelles*, les sous-lieutenants ***Duru***

(1) Vers sept heures du soir, les Allemands n'avaient pas moins de 105 pièces d'artillerie en batterie entre Vionville et le bois des Ognons.

et *Tridon*. Tous étaient morts bravement à la tête de leurs hommes ; le lieutenant *Caubet* était tombé en criant « Vive la France ! » 1870

Dix-sept officiers étaient blessés ; le commandant *Herbé*, le capitaine adjudant-major *Verreaux* ; les capitaines *Brunot* (mort le 26 août), *Honoret*, *Ségur* (mort comme chef de bataillon le 14 septembre), *Micheleau* (trois blessures), *Barbier* ; les lieutenants *Martin* (mort le 3 septembre), *Javelot*, *Desmarais*, *Serdet*, *Charpentier* (mort le 6 septembre), *Carbonneil* ; les sous-lieutenants *Avril*, *Chelles*, (1) *Singaraud*, et *Bergouignan*.

Les pertes pour la troupe s'élevaient à 376 hommes, savoir : 38 tués, (2) 259 blessés, 79 disparus. Parmi les braves qui se signalèrent dans cette journée, et dont nous n'avons pas parlé dans le courant du récit, nous citerons les suivants :

L'adjudant *Jacquet*, qui, voyant tomber le capitaine adjudant-major *Verreaux* traversé de part en part par une balle, se précipita sur lui, sans hésiter, et malgré une véritable pluie de projectiles, le chargea sur ses épaules pour le transporter à l'ambulance, où, grâce aux soins immédiats qui lui furent donnés, il put survivre à son horrible blessure. L'adjudant *Jacquet*, qui s'était déjà fait remarquer le 14 août à Borny, reçut la croix de la Légion d'honneur, et fut nommé, quelque temps après, sous-lieutenant (3).

---

(1) Frère du lieutenant Chelles tué le même jour.

(2) Hommes tués du 51e : les sergents-majors Degueret et Hiernard ; le sergent-fourrier Mousseux ; les sergents Bourge, Besnard et Debrock ; les caporaux Provost, Thomas, Payardelle et Avril ; les soldats de 1re classe Varenne, Bernard, Launay, Godier, Foussier, Puech, Petit et Courtillard ; le sapeur Gazeau ; le tambour Moru ; les soldats de 2e classe Mauri, Brisset, Betignies, Luzet, Favreau, Puret, Davy, Guichon, Zanzucchy, Rathéry, Voirin, Fouquet, Trèfle, Franck, Chiron, Pineau, Boulet et Châtellier.

(3) Plus tard, lors de la reddition de Metz, le sous-lieutenant Jacquet parvint à franchir les lignes prussiennes, et alla reprendre du service à Montmédy, où il fut grièvement blessé, et mourut le 17 novembre 1870 des suites de sa blessure.

1870 Le sergent *Peyron*, qui, faisant partie de la garde du drapeau, fut grièvement blessé, et refusa de se laisser transporter à l'ambulance, pendant le combat. Ce brave sous-officier, qui comptait vingt-deux années de service, était doué d'une telle énergie, que quelques jours après la bataille de Rezonville, le 26 août, il ne put résister au désir de venir voir son régiment au camp de Belletange, et paya de sa vie cette imprudence : il reçut la croix de la Légion d'honneur, à son lit de mort, le 12 septembre suivant.

Le soldat *Giroux*, qui tua plusieurs Allemands à la baïonnette, pendant la charge que fit le régiment ; il reçut, pour sa brillante conduite, la médaille militaire.

Le sapeur *Bailly*, qui se fit remarquer par son sang-froid et son courage : il brûla, sans changer de place, toutes ses cartouches et celles de deux de ses camarades tués à ses côtés, et dut changer plusieurs fois de fusil pour pouvoir continuer à tirer. *Bailly* reçut, en récompense, la médaille militaire, et devint plus tard adjudant.

Nous devons aussi un souvenir au sous-lieutenant porte-drapeau *Hanoy*, qui, au moment de la charge à la baïonnette, n'hésita pas, au risque d'attirer sur lui une grêle de projectiles, à *déployer le drapeau du régiment*, pour marcher à l'ennemi ; sa garde fut renouvelée trois fois, lui seul fut épargné par les projectiles.

Le 17 au point du jour, le *51e* se mit en marche, sous le commandement du colonel *Délebecque* (1), pour aller reprendre ses sacs, qui, on se le rappelle, avaient été déposés, la veille, dans un bois près de la ferme de *Bagneux*. Cette opération terminée, le régiment rejoignit la division, qui se mit en marche pour aller camper au Sud de Montigny-la-Grange, où elle arriva vers midi : le *51e* occupa une position entre les fermes de Champenois et de l'Envie, et passa une partie de la journée à se couvrir de tranchées-

(1) Le colonel Délebecque, remis de son indisposition, avait rejoint le régiment dans la nuit du 16 au 17 août.

abris. Comme on le voit, la division *Montaudon* occupait 1870
à peu près la même position que le 15 août.

Le prince Frédéric-Charles s'était attendu à être attaqué pendant cette journée du 17. Malheureusement, Bazaine, jugeant que la présence des Prussiens sur son flanc gauche ne lui permettait pas de continuer sa route par Mars-la-Tour, prétextant la nécessité de reconstituer les approvisionnements en vivres et en munitions, et de donner du repos aux troupes, avait ordonné de battre en retraite sur Metz. On avait brûlé des bagages, du matériel, abandonné les blessés entre les mains de l'ennemi, et tout cela, après une bataille où nous étions restés maîtres du terrain !

BATAILLE DE SAINT-PRIVAT

(18 août 1870).

La retraite de l'armée du Rhin sur Metz avait permis à l'ennemi de continuer son mouvement tournant vers l'Ouest et le Nord, et de barrer aux Français la route de Verdun avec toutes ses forces réunies. Une nouvelle bataille s'engagea le 18 août, celle de *Saint-Privat* (1).

L'armée française faisait face à l'Ouest, et se trouvait ainsi répartie : le 2e corps était à gauche, derrière le Point-du-Jour, le 3e s'appuyait aux fermes de *Moscou, Leipsick* et la *Folie*, le 4e se trouvait à Montigny-la-Grange et Amanvillers ; le 6e, qui formait la droite, occupait Saint-Privat et Roncourt ; la garde était en réserve en avant de Plappeville. Les 2e et 3e corps avaient tiré un excellent parti du terrain ; ils avaient construit des tranchées-abris, des épaulements de batterie, et mis en état de défense les fermes qui se trouvaient en avant de leur front.

Les Allemands, qui s'apprêtaient à exécuter une grande

(1) Le titre officiel français de cette bataille est : défense des lignes d'Amanvillers ; pour les Allemands, c'est la bataille de Gravelotte.

1870 conversion à droite, en pivotant autour du bois de Vaux, se mirent en mouvement à six heures du matin : vers dix heures, le XIIe corps (Saxons), formant l'extrême gauche ennemie, traversait Jarny, la garde était à Dancourt, le IXe à la ferme de Caulre, le VIIIe à Rezonville, le VIIe, servant de pivot à la conversion, occupait le bois de Vaux, les Xe et IIIe corps suivaient, le premier le XIIe, et le second le IXe.

220,000 Allemands, ayant 726 canons, allaient lutter contre 130,000 Français soutenus par 450 pièces.

Vers neuf heures et demie du matin, le général *Montaudon*, prévenu que l'ennemi s'avançait sur le bois des *Génivaux* pour l'attaquer, fit prendre les armes à sa division : le *3e bataillon du 51e* (capitaine *Kincher*) reçut l'ordre de s'établir sur la crête en avant de la ferme de la *Folie*, et de se relier à gauche avec la 2e brigade *(Clinchant)*, qui occupait le bois des Génivaux ; les *deux autres bataillons du régiment* restèrent, pour le moment, en position près de la *Folie* avec le 62e.

A onze heures, l'avant-garde de la *18e division allemande* du *IXe corps (Manstein)*, commandée par le général de *Blumenthal*, débouche de *Verneville*, et, après avoir pris possession de *Chantrenne*, pousse deux compagnies du *régiment de fusiliers de Magdebourg no 36* sur la pente qui s'élève à l'Est de cette ferme. Mais à peine ces compagnies ont-elles commencé leur mouvement, qu'elles sont assaillies par un feu très vif exécuté par le *3e bataillon du 51e* et par les régiments de la brigade Clinchant. Le général de *Blumenthal*, reconnaissant, pour le moment, l'impossibilité d'une attaque sur la *Folie*, fait aussitôt replier ces deux compagnies.

Sur ces entrefaites, toute la *18e division allemande* avait rejoint son avant-garde, et avait pris position en avant de *Verneville*, sous la protection de son artillerie placée en batterie au-dessous de la ferme *Champenois*. Un violent combat d'artillerie s'engagea alors entre les batteries françaises et allemandes, et le général de *Blumenthal*

s'apprêta à reprendre l'offensive contre la division *Montaudon*. 1870

Le général Clinchant, jugeant la situation grave, appelle à lui le *3e bataillon du 51e*, le déploie en tirailleurs sur le prolongement de la lisière du bois des *Génivaux*, organisé défensivement (1), et fait renforcer le 81e par deux de ses compagnies. En même temps, il porte en avant le reste du *51e* : le *1er bataillon* vient occuper le sommet et la droite du mouvement de terrain en avant de la *Folie*, sur lequel des tranchées-abris ont été construites. Les trois compagnies de droite du *2e bataillon* s'établissent, sous le commandement du capitaine *Emond d'Esclevin*, dans la ferme et le jardin de la *Folie*, où elles se barricadent, et dont les murs sont crénelés avec soin. Les trois compagnies de gauche de ce même bataillon, sous les ordres du capitaine *Simonnot*, restent en réserve sur leurs positions mêmes, qu'elles ne quittent que vers trois heures de l'après-midi, sur l'ordre du général Clinchant, pour se joindre au demi-bataillon de droite. C'est ainsi disposé que le *51e* attend l'ennemi.

Deux bataillons du *36e prussien*, renforcés d'une partie du bataillon de *chasseurs de Lauenbourg (no 9)*, se lancent à l'attaque des crêtes de la *Folie*, mais, n'ayant aucun abri contre la mousqueterie et les mitrailleuses de la division *Montaudon*, ils sont obligés de se replier avec des pertes énormes ; leur chef, le colonel de *Brandenstein* est tué.

Depuis ce moment jusqu'à cinq heures du soir, on s'abstint de part et d'autre de passer à l'offensive, et le combat en avant de la *Folie* dégénéra en une fusillade incessante et opiniâtre, dans laquelle les forces des Prussiens, comme leurs munitions, s'épuisaient peu à peu.

Vers cinq heures du soir, les Français se maintenaient sur toutes leurs positions, et la garde prussienne subissait de-

(1) D'eux-mêmes, les soldats des compagnies qui occupaient le bois des Génivaux, s'étaient mis au travail avec ardeur ; ils s'étaient couverts d'abatis, et avaient montré beaucoup d'ingéniosité pour se mettre à l'abri.

1870 vant notre droite, à *Saint-Privat*, un échec sanglant. La victoire semblait donc possible, et la victoire ce jour-là, c'était le salut. Il fallait envoyer la garde appuyer le *6e corps* et l'opposer aux Saxons qui exécutaient un mouvement tournant par *Roncourt*.

On n'en fit rien ! Aussi, vers six heures et demie du soir, les Prussiens font un nouvel effort ; ils lancent trois corps d'armée contre notre droite ; 200 canons couvrent d'obus le 6e corps, qui, écrasé, est obligé de battre en retraite.

Cette attaque sur notre droite avait été pour le *IXe corps prussien* le signal d'une reprise de la lutte sur Amanvillers et la *Folie*. Mais, cette fois encore, les *fusiliers de Magdebourg*, décimés (1) par le feu des *51e*, 81e, et 95e, sont obligés de battre en retraite. Ainsi, de onze heures du matin à sept heures du soir, les efforts des Allemands s'étaient brisés contre la défense énergique de la division *Montaudon*.

A huit heures du soir, le feu cessa du côté du *51e*. Les troupes du *3e corps* bivouaquèrent sur leurs emplacements de combat. Seule, la division *Montaudon*, qui se trouvait exposée à avoir l'ennemi sur son flanc droit, par suite de la retraite de l'aile droite de l'armée, resta en armes sur ses positions, sans bivouaquer. Quoique très proche des avant-postes de la *18e division allemande* (36e régiment et 9e chasseurs à pied) qui s'étendaient du bois des *Génivaux* à la ferme de l'*Envie*, la *division Montaudon* ne fut pas inquiétée pendant la nuit.

Les Allemands avaient plus de 20,000 hommes hors de

(1) Le régiment de fusiliers de Magdebourg (n° 36) eut 29 officiers et 556 hommes hors de combat. On lit à ce sujet dans l'ouvrage rédigé par le grand état-major prussien : « La position du 36e en terrain découvert ne lui ménageait que bien peu d'abris contre la mousqueterie et les mitrailleuses de l'ennemi, aussi ses pertes atteignirent-elles progressivement un chiffre élevé, tandis que les Français se tenaient généralement défilés ou en dehors de la zone d'action du fusil à aiguille. »

combat, nos pertes étaient de 12,000 hommes, dont 4,000 prisonniers. Grâce à l'emploi judicieux que le *51e* avait fait de la fortification de campagne, ses pertes furent très faibles; il eut : 3 officiers blessés, les lieutenants de *Boursetty*, *Mayence*, et le sous-lieutenant *Joannis* (ce dernier mourut le lendemain des suites de sa blessure) ; 1 soldat tué, le fusilier *Blot ;* 28 blessés, 6 disparus, presque tous appartenant au *3e bataillon*. 1870

La division *Montaudon*, qui, dès minuit, avait reçu l'ordre de se préparer à se replier sur Metz, commença son mouvement de retraite, le 19 août, vers six heures du matin, sans être inquiétée par l'ennemi ; elle s'engagea dans le ravin de *Châtel-Saint-Germain*, et arriva, à dix heures du matin, sous le fort de *Plappeville*, en arrière duquel elle établit son camp dans la soirée.

BLOCUS DE METZ

(20 août-28 octobre 1870).

A partir du 20 août, l'armée du Rhin fut enfermée dans un cercle de fer, qu'elle ne devait plus rompre qu'en mettant bas les armes.

Le 22 août, la division *Montaudon* quitta son camp, pour s'établir sur la rive droite de la Moselle, en arrière du fort de *Queuleu*, et fournit jusqu'au 25 de nombreux travailleurs pour établir des tranchées-abris reliant les forts entre eux. A la même époque, on organisa des *compagnies franches* destinées à harceler l'ennemi pendant toute la durée du siège.

Fausse sortie du 26 août 1870.

Le 26 août, *Bazaine* se décida à tenter une opération sur la rive droite de la Moselle, du côté de la route de Sarrelouis, dans le but de marcher vers *Thionville*.

A quatre heures du matin, le *3e corps* en entier prit les armes, et alla prendre position entre *Metz* et la route de *Sarrelouis* : le *3e bataillon du 51e*, déployé en tirailleurs,

1870 occupa le village de *Noisseville*, et s'étendit à droite jusqu'à la route ; *les deux autres bataillons* s'établirent, partie en tirailleurs, partie en réserve, à la droite du hameau de *Lauvallier* et en arrière du ruisseau de *Vallières*. Nos soldats, encouragés par quelques succès partiels, obtenus en surprenant plusieurs avant-postes ennemis, avaient repris confiance et marchaient avec entrain. Malheureusement, les autres corps ayant été retardés au passage des ponts, l'armée française ne se trouva entièrement formée, face au Nord, que dans l'après-midi : le 2e corps derrière le 3e, le 4e à la gauche de ce dernier, le 6e à l'extrême gauche ; la garde et les autres réserves demeuraient sur la rive gauche.

Pendant que ces mouvements s'exécutaient, le maréchal Bazaine réunissait les commandants de corps d'armée dans la ferme de *Grimont*, et leur faisait part de son intention de maintenir l'armée française sous Metz. En conséquence, ordre fut immédiatement donné à toutes nos troupes de rétrograder sur cette place. Après être restée inactive sur ses positions pendant toute l'après-midi, la division *Montaudon* se replia à cinq heures et demie du soir, et alla camper près de la ferme de *Belletange*, où elle devait rester jusqu'à la capitulation. Le colonel *Délebecque* avait été blessé, en plaçant une compagnie sur sa position ; les pertes en hommes de troupe ne s'élevaient pour le *51e* qu'à 1 tué, le soldat Boisdron, et 1 blessé.

BATAILLE DE NOISSEVILLE (1)

(31 août-1er septembre 1870).

Le 30 août, *Bazaine*, ne pouvant plus cacher à l'armée impatiente la marche entreprise par *Mac-Mahon*, pour essayer de faire sa jonction avec l'armée de Metz, donna des ordres pour reprendre, le 31, le mouvement sur *Thion*-

(1) Cette affaire est souvent désignée sous le nom de bataille de Sainte-Barbe ou de Servigny.

ville. Il fallait, pour s'assurer le passage, enlever le plateau de *Sainte-Barbe*, qui commande la route au Nord-Est de Metz ; ce fut l'objectif indiqué aux 3e, 4e et 6e corps. Pendant qu'ils en délogeraient les Allemands, le 2e corps et la garde s'engageraient sur la route de Thionville, par Malroy. 1870

Le passage des ponts s'exécuta avec lenteur ; la concentration des troupes ne fut terminée qu'à quatre heures du soir. Le 6e corps, formant la gauche de la ligne française, et ayant derrière lui la garde en réserve, était placé entre *Villers-l'Orme* et la *Moselle*, avec mission, tout en se portant sur Antilly, de s'emparer du village et du pont de Malroy ; le 4e corps, établi à la droite du 6e, devait aborder la position de *Sainte-Barbe* par la droite, pendant que le 3e, avec le soutien du 2e placé sous les ordres du maréchal *Lebœuf*, l'attaquerait par la gauche. Le *3e corps*, dont une division (de Castagny) était restée à Grigy, avait pris position en arrière de *Noisseville*, entre le bois de *Mey* et la route de Sarrelouis : la division *Montaudon*, qui avait pris les armes vers six heures du matin, s'était établie sur cette route, un peu en avant de la ferme de *Bellecroix*, (le *51e*, en 2e ligne).

Vers trois heures et demie, après un conseil de guerre tenu au château de Grimont, l'ordre d'attaque fut donné. Tandis que la 2e brigade de la division *Montaudon* avait pour mission de s'emparer de *Noisseville* et du château de *Gras*, la *1re brigade* (*51e* et 62e) devait faciliter l'attaque de la 2e par un mouvement tournant sur la droite. Les objectifs successifs qui lui étaient indiqués étaient : *Montoy*, *Retonfey*, *Churby* et *Avancy*.

Le *51e* se dirigea d'abord sur *Lauvallier*, puis sur la *Planchette*, où il resta en réserve, pendant que le 62e se portait sur Montoy.

Vers six heures, la 3e brigade (1) de la 2e division du

(1) Cette brigade comprenait le 3e régiment de grenadiers de la Prusse-orientale (n° 4) et le 7e régiment d'infanterie de la Prusse-orientale (n° 44).

1870 Ier corps allemand, ayant prononcé, sous le commandement du général de *Mémerty*, un mouvement offensif contre le 62e, le *1er bataillon du 51e* fut lancé à la baïonnette pour tourner sa droite : l'ennemi, ramené sur *Montoy*, en fut délogé, après une action très vive, le *1er bataillon du 51e* enlevant le village par la droite, pendant que le 62e l'attaquait par la gauche. Au même moment, *une section de la 2e compagnie du 3e bataillon*, commandée par le sergent *Christolhome*, un vieux brave, que nous avons déjà eu occasion de citer pendant la campagne du Mexique, était dirigée sur le château d'*Aubigny* défendu par un détachement du 8e régiment d'infanterie de la Prusse-orientale (no 45), et l'occupait après en avoir chassé l'ennemi.

Pendant une demi-heure, l'action fut très-vive entre *Noisseville*, *Montoy*, et la *Planchette*. L'ennemi ne cédait le terrain que pied à pied et en perdant beaucoup de monde.

Vers six heures et demie, le général *Montaudon*, toujours à la tête de sa division, ayant été blessé, le général *Bastoul* du 2e corps prit momentanément la direction des opérations du côté de la *Planchette* ; il renforça la division *Montaudon* de sept bataillons, et donna l'ordre au lieutenant-colonel *Bréart* de lancer en avant les *2e et 3e bataillons du 51e*, jusque là tenus en réserve. Devant ce mouvement offensif, l'ennemi se replia précipitamment, laissant deux compagnies du 44e prussien (capitaine de Lukowitz) dans *Flanville*. *Le 3e bataillon du 51e* reçut l'ordre de les en chasser, et, après un combat de pied ferme assez vif, il marcha à la baïonnette sur ce village. La *1re compagnie du 3e bataillon*, commandée par le sous-lieutenant Cureau, pénètre dans la principale rue du village, suivie de la *2e compagnie* du même bataillon (lieutenant Estienne). Bien qu'assaillies par un feu très vif partant des fenêtres, ces deux compagnies, enlevées par leurs officiers, s'avancent avec une audace étonnante ; les hommes, cheminant le long des murs, fouillent toutes les maisons à mesure qu'ils gagnent du terrain. Enivrés par le succès, ils combattent avec acharnement : *les Prussiens qui ne veulent pas se rendre sont tués à coups de baïonnette*. Les autres compagnies du bataillon

contournent le village, et, au bout d'une demi-heure, il était en notre pouvoir ainsi qu'une centaine de prisonniers. 1870

La nuit étant arrivée, le *3e bataillon* reçut l'ordre de se maintenir dans *Flanville* et de le mettre en état de défense; il fut rejoint par les *1er* et *2e bataillons* ainsi que par la *section de la 2e compagnie du 3e bataillon*, qui avait été détachée au château d'*Aubigny*, et tout le régiment passa la nuit dans le village, couvert par deux compagnies de grand'garde.

Le 31 août au soir, la limite orientale du terrain occupé par les troupes françaises était marqué par les villages de Servigny, Noisseville, Montoy, Flanville, Saint-Agnan, Coincy, Aubigny et Colombey. Au milieu de la nuit, deux compagnies du 44e prussien s'avancèrent sur *Flanville*, mais le trouvant occupé par le *51e*, elles s'arrêtèrent à 400 pas, au Nord-Est du village, et cherchèrent à se couvrir avec des tranchées-abris.

Le 1er septembre au matin, l'ennemi, qui avait repris pendant la nuit le village de *Servigny*, et reçu des renforts considérables, reprit l'offensive sur toute la ligne; l'action commença par une violente canonnade contre *Noisseville*, *Montoy* et *Flanville*.

Le *51e* qui s'apprêtait à manger la soupe, fut obligé de renverser ses marmites, pour résister à une attaque de front du 44e prussien, bientôt combinée avec une attaque dirigée sur son flanc droit par la 28e brigade (1) aux ordres du général de *Woyna* (53e et 77e régiments prussiens, 8e hussards et deux batteries).

L'infanterie allemande s'approche à la faveur des vignes qui entourent une partie du village ; mais le *51e* se défend énergiquement, et garde ses positions.

Cependant, en arrière de Flanville et sur la gauche de la division, un mouvement général de retraite est prononcé

(1) C'était la deuxième fois que le 51e se trouvait en face de cette brigade; on se rappelle qu'à Borny le 53e prussien fut repoussé par les feux du régiment en position en avant de Grigy.

1870 depuis le matin; à neuf heures et demie, le lieutenant-colonel *Bréart* reçoit à son tour l'ordre de se replier.

La retraite commence par le *3ᵉ bataillon*, et se continue sous sa protection; le *2ᵉ* se retire par le ravin et le village de *Montoy*; le *1ᵉʳ* par la route de *Sarrebrück* et la *Planchette*, afin de couvrir la droite du régiment. Aussitôt que les dernières compagnies du *51ᵉ* ont évacué *Flanville* en flammes, le 44ᵉ prussien(1) y pénètre par la lisière Nord-Est, et le 53ᵉ, par la lisière Sud. Ces deux régiments, bientôt rejoints par le reste de la 28ᵉ brigade, et par les 1ᵉʳ et 6ᵉ dragons, garnissent la face Ouest du village ainsi que les vignes adjacentes, et poursuivent de leurs feux le *51ᵉ* en retraite sur *Montoy*.

Cette retraite se fit avec un ordre admirable, sous un feu écrasant d'artillerie. L'infanterie et la cavalerie de l'ennemi n'osèrent pas approcher les échelons du *51ᵉ*, qui se retiraient pas à pas, *comme sur le terrain d'exercices*, s'arrêtant de temps en temps pour exécuter des feux.

Cette brillante attitude valut au *51ᵉ* les vifs éloges du général *Changarnier*, qui le félicita, sur le champ de bataille même, de sa bravoure et de son sang-froid.

Les trois bataillons du 51ᵉ se rallièrent à la sortie de *Montoy*, et y prirent position, pour attendre l'arrivée de la 2ᵉ brigade et du 32ᵉ de ligne. Aussitôt que ces troupes l'eurent rejoint, le *51ᵉ* continua à se replier en échiquier sous la protection d'une double ligne de tirailleurs, et rentra au camp de *Belletange* vers six heures du soir.

Pendant ces deux jours de lutte, les pertes de chaque armée s'élevèrent à environ 3,000 hommes. Le *51ᵉ* eut : le capitaine *Honoret*, le lieutenant *Serdet* et le sous-lieutenant *Brégy* blessés; 3 hommes tués, 66 blessés et 16 disparus.

(1) Pendant ces deux journées du 31 août et du 1ᵉʳ septembre, le 51ᵉ avait toujours eu en face de lui le 7ᵉ régiment d'infanterie de la Prusse-Orientale (nᵒ 41); les pertes de ce régiment s'élevèrent à 9 officiers et 510 hommes, sans compter les prisonniers.

Parmi les militaires de tout grade, qui se signalèrent particulièrement le 1er septembre, nous citerons : 1870

Le lieutenant-colonel *Bréart* et le capitaine *Niéger* (ce dernier commandant le 3e bataillon), qui se multiplièrent et se conduisirent en véritables héros, pendant la retraite. Le lieutenant-colonel *Bréart* fut récompensé de sa brillante conduite par sa nomination au grade de colonel du 19e de ligne, et eut pour successeur au *51e* le lieutenant-colonel de *Planhol*.

Le sergent *Trouillout*, qui s'apercevant, pendant la retraite, que quelques soldats de sa section marchaient plus vite que lui, leur dit : « Vous voyez les Prussiens, ils sont là à cent cinquante mètres derrière nous, s'il y en a un parmi vous qui me dépasse, je lui brûle la cervelle...., » et lorsque sa section s'arrêtait pour faire feu. « Restez debout, vous entendez.... debout.... » Grâce à l'énergie de ce sous-officier, qui comptait vingt-quatre ans de service, personne ne broncha dans cette section, qui effectua sa retraite au petit pas, ayant l'air de défier les Prussiens.

Le soldat *Boulevard*, qui, embusqué derrière un mur, tira sur une batterie prussienne jusqu'au moment où le mur s'écroula, et qui, blessé d'un éclat d'obus, demandait encore à combattre à la première ligne de tirailleurs. Ce brave, qui avait déjà la médaille militaire, fut nommé *chevalier de la Légion d'honneur* le 24 septembre suivant, et fut *cité* à l'ordre de l'armée du Rhin en date du 1er octobre 1870.

Le sergent *Thomas*, qui, faisant partie de la compagnie franche formée après la bataille de Saint-Privat, se fit remarquer par son audace, et en fut récompensé, le 17 octobre suivant, par sa nomination au grade de sous-lieutenant.

1870. — **Capitulation de Metz (28 octobre).**

La bataille de Noisseville fut la dernière affaire sérieuse ; il n'y eut plus à partir de ce moment que de petits combats, livrés dans le but de se procurer des vivres. C'est ainsi que,

1870 le 22 septembre, le *51e* alla prendre position avec les troupes du 3e corps entre le fort de *Saint-Julien* et la ferme de *Bellecroix*, dans le but de favoriser l'enlèvement de 25,000 gerbes de paille dans le hameau de *Lauvallier*.

Le 27 septembre, jour de la double opération dirigée sur *Peltre* et *Ladonchamps*, le *51e* quitta le camp à neuf heures du matin : le 2e bataillon occupa les tranchées-abris ; les 1er et 3e, avec le reste de la division *Montaudon*, allèrent occuper le village de *Colombey*. A une heure et demie après-midi, le *régiment* était rentré au camp.

Enfin, le 27 octobre 1870, une capitulation, qui livrait aux Allemands 170,000 hommes, 53 drapeaux, plus de 1,400 canons et de 200,000 fusils, fut signée au château de Frescati. Le 28, l'ordre fut donné de verser le drapeau du régiment à l'arsenal de Metz ; le lieutenant-colonel de *Planhol* en sauva la *décoration*.

Le général *Montaudon* fit, par la voie d'un ordre du jour, ses adieux à la brillante division, à la tête de laquelle il n'avait eu que des succès (1).

Le 29, à dix heures du matin, les troupes désarmées furent réunies sur les fronts de bandière, pour être conduites aux commissaires prussiens par les officiers de semaine. Nous n'essaierons pas de peindre l'horreur d'un tel moment, auquel un ciel gris et pluvieux vint ajouter sa tristesse.

Pour prix de tant de dévouement et de misère, il fallut subir une capitulation, que l'histoire ne reprochera pas à une armée qui fut un modèle de discipline, de valeur et d'énergie.

Chacun sait comment elle fut amenée.

---

(1) Nous croyons devoir donner ici les noms des hommes de troupe du 51e qui reçurent la médaille militaire pendant l'année 1870, depuis l'entrée en campagne, et dont il n'a pas été fait mention dans le courant du récit : les sergents Simonin, Domeneck, Brunet; le caporal Jaspard; les soldats Ognier, Lenormand, Goislard, Goëller, Aussiètre, Antoine, Santoni et Le Guiff.



Ligne extrême

——— id

1870 d'une section hors-rang ; l'effectif des compagnies était de 200 hommes environ. A peine réuni et sans être encore officiellement constitué, il quitta *Auxerre* le 14 novembre, arriva le même soir à *Leugny*, le 15 à *Saint-Fargeau*, et, le 16 à *Bonny* ; de là, il fut dirigé par les voies ferrées sur *Blois*, campa les 17 et 18 sur les bords de la Loire à un kilomètre de cette ville, et partit le 10 pour le camp de *Mer*. Aussitôt arrivé dans ce camp, le *51e* de marche, fort de 3,580 hommes, fut constitué officiellement, et mis sous le commandement du lieutenant-colonel *Thibouville* ; il fut placé dans la 2e brigade (général *Charvet)* de la 2e division (1) *(Paris)* du 17e corps (de *Sonis)*, qui était en voie de formation, et devait servir d'aile gauche à l'armée de la Loire (2), commandée par le général d'*Aurelles*.

1870. — Offensive du 17e corps sur Châteaudun (22-25 novembre).

Pour couvrir la haute vallée du Loir contre les entreprises du grand-duc de Mecklembourg, le 17e corps reçut l'ordre de se rendre à *Châteaudun* ; en conséquence le *51e*

(1) Le 17e corps comprenait trois divisions d'infanterie et une de cavalerie.

Composition de la 2e division d'infanterie :

1re brigade.	2e brigade.
10e chasseurs à pied.	51e de marche.
48e de marche.	85e de mobiles (Gers).
80e de mobiles (Isère).	Deux batteries du 3e régiment d'artillerie.
61e de marche.	Une batterie du 13e régiment d'artillerie.
Compagnie de tirailleurs toulonnais.	Une section de la 3e compagnie du 1er régiment de génie.

(2) A cette date, l'armée de la Loire se composait des 15e et 16e corps, qui avaient combattu à Coulmiers et se trouvaient établis au Nord d'Orléans, du 17e corps, du 18e qui se rassemblait à Nevers, et du 20e réuni à Gien; un 21e corps était en formation au Mans.

quitta le camp de Mer, le 22 novembre, et arriva dans cette ville, le 24, après avoir traversé la forêt de *Marchenoir*. 1870

Le lendemain, à la nouvelle que le grand-duc de Mecklembourg s'avançait en force sur *Bonneval* et *Châteaudun*, le général de *Sonis* fit partir, à quatre heures du soir, le *51*e, ainsi que toute la 2e division, pour opérer, au Nord-Est de Châteaudun, une reconnaissance offensive, à la suite de laquelle le *17e corps* tout entier quitta précipitamment ses positions, et se replia dans la nuit, sur la forêt de *Marchenoir*.

Après une marche de vingt-quatre heures des plus fatigantes, le *51*e arriva, le 26 à quatre heures du soir, au camp de *Saint-Laurent-des-Bois*, où il resta les 27 et 28 novembre.

Il en repartit le 29 au matin, se dirigeant vers le Nord, et arriva le même jour dans les plaines de *Charsonville*, où il se forma en bataille. On craignait un mouvement tournant de l'armée allemande, qui nous eût coupés d'Orléans; mais il n'y eut pas d'engagement ce jour-là, et, le soir à sept heures, après une journée extrêmement pénible, le *régiment* campait dans le parc du château de la *Renardière* : le *17*e corps avait sa droite à *Montpipeau*, et sa gauche à *Saintry*.

1870. — **Bataille de Loigny (2 décembre).**

Le 30 novembre, le gouvernement apprenant par une dépêche de Paris en date du 24, qu'une grande sortie devait avoir eu lieu le 29 par le Sud, décida qu'il fallait marcher sans retard au-devant de l'armée de Paris : les 15e et 16e corps, exécutant un grand mouvement de conversion à droite, devaient attaquer Pithiviers par l'Ouest, tandis que le 17e, venant de *Marchenoir*, obliquerait vers l'Est pour couvrir *Orléans* ; quant aux 18e et 20e corps, ils allaient rester dans la main du délégué de la guerre. Ces cinq corps comprenaient 180,000 hommes, disséminés de *Bellegarde* à *Marchenoir*, en passant par *Artenay*. De son

1870 côté, le prince *Frédéric-Charles* occupait avec les Xe, IIIe et IXe corps la ligne *Beaune-la-Rolande-Thoury*; à sa droite, le grand-duc de *Mecklembourg* s'étendait de *Thoury* à *Orgères*.

Le 1er décembre, le mouvement offensif des Français commença : le *51e* quitta la *Renardière* à quatre heures du soir, marchant toute la nuit vers le Nord-Est, par un froid glacial, traversa *Saint-Sigismond, Saint-Péravy*, et prit position, vers trois heures du matin, au Nord-Ouest de *Patay*, formant la tête de colonne du 17e corps tout entier.

Impatient de prendre part à la grande bataille qui se préparait près de *Loigny*, entre le 16e corps et toutes les troupes du grand-duc de Mecklembourg, le général de *Sonis* hâta la marche du 17e corps, mais malheureusement, l'avant-garde seule, dont faisait partie le *51e*, put prendre part à l'action: le 2 décembre, au point du jour, après quelques heures de repos, le *51e* était formé en bataille, ayant le 48e de marche à sa droite et toute l'artillerie de la division à sa gauche. On le fit alors porter en avant, à environ deux kilomètres, jusqu'au village de *Terminiers*, où il s'arrêta pour attendre les autres divisions du 17e corps, qui arrivaient à marche forcée.

Vers midi, la situation du 16e corps, engagé depuis le matin, commençant à devenir très critique, et l'ennemi, essayant, selon sa manœuvre favorite, de tourner notre gauche, on fit prendre position aux batteries de la division pour arrêter ce mouvement ; le *51e*, placé à trois cents pas en arrière de ces pièces, que l'ennemi couvrait d'un feu violent, reçut, l'arme au pied, et pendant une heure et demie, une grêle d'obus.

Enfin, vers deux heures et demie, le général de *Sonis* lança lui-même le *régiment* en avant : entraîné par son général de brigade *Charvet*, le *51e* emporta d'assaut la ferme crénelée de *Villours* et le petit bois de *Villepion* occupés par l'ennemi, positions importantes placées sur la gauche et un peu en avant du village de *Loigny*, centre principal de la bataille. Il se maintint dans cette position pendant deux heures, sous un feu très violent de mous-

queterie dirigé sur lui par des masses énormes d'infanterie prussienne établies sur le côteau opposé. 1870

Vers quatre heures et demie, lorsque le général de *Sonis* tentait, avec toutes les troupes qu'il avait pu réunir, un suprême effort sur *Loigny* et le château de *Goury*, le *régiment* se porta en avant pour appuyer ce mouvement. Mais, à ce moment, trompé par un commandement, qu'on dit avoir été fait en français par un officier prussien, le *51*e alla donner tête baissée sur une forte troupe ennemie masquée derrière un bouquet de bois, qui l'arrêta court par une terrible fusillade à bout portant, et lui causa des pertes très sérieuses. C'est à ce moment que le général *Charvet* fut fait prisonnier, après avoir eu son cheval tué sous lui. Au même instant, le général de *Sonis*, après avoir emporté et dépassé *Loigny* avec les zouaves pontificaux, tombait héroïquement, ainsi que le colonel *Charette,* la cuisse fracassée par une balle.

Dès lors, nos troupes, décimées et sans chefs, plièrent partout, et la retraite commença : le *51*e se retira en assez bon ordre sur *Patay*. Il avait : 3 officiers tués, entre autres le sous-lieutenant *Monnier*; 5 blessés, au nombre desquels le lieutenant *Couillard,* le sous-lieutenant *Garnier* (mort le lendemain), et 4 disparus. Les pertes pour la troupe s'élevaient à 643 hommes, ainsi répartis : 54 tués, 209 blessés, 380 disparus.

Citons, parmi les militaires du *51*e qui se distinguèrent dans cette journée, le caporal *Perdrau,* de la 2e compagnie du 1er bataillon (Saint-Agasse), qui, arrivé un des premiers dans la ferme de Villours, tua un soldat allemand d'un coup de baïonnette.

1870. — Retraite des 16e et 17e corps (3-7 décembre).

Le 3 décembre au matin, le *51*e, à peu près reformé, se retira sur *Coulmiers*, où il arriva fort tard dans la soirée, après une marche longue et fatigante dans les terres labourées.

La retraite de l'armée s'accomplissait dans le plus grand ordre (en échelons par bataillon) ; cette ferme attitude,

1870 ordonnée et obtenue par le général *Chanzy*, devenu général en chef des 16e et 17e corps, réussit à contenir les masses considérables qui nous pressaient de toutes parts.

Le 4 décembre, le *51e* remonta sur *Saint-Sigismond*, et se forma en bataille entre ce village et *Germiny*, puis redescendit à travers champs, en décrivant un grand arc de cercle à droite, et s'engagea, vers le soir, dans les bois de *Bucy* et de *Montpipeau*, où l'on n'avançait qu'avec beaucoup de peine, par des chemins impraticables, se dirigeant sur *Orléans*, où on entendait gronder le canon dans le lointain. Enfin, au milieu de la nuit, après un nouveau détour, le *régiment* vint camper à *Huisseau*, à la lisière de la forêt.

Le 5, au matin, la marche sur Orléans, qui était tombé au pouvoir de l'ennemi pendant la nuit, ayant été abandonnée, le *51e* fut dirigé sur le *Plessy-Prenay* et *Ourcelles*, où il arriva à midi, et apprit que l'ancienne armée de la Loire était fractionnée en deux : la première armée, composée des 15e, 18e et 20e corps passés sur la rive gauche de la Loire, était placée sous les ordres du général *Bourbaki* ; la deuxième armée, constituée avec les 16e et 17e corps restés sur la rive droite, et le 21e de nouvelle formation, était confiée au général *Chanzy*. Le même jour, le général de brigade *Guépratte* prit le commandement provisoire du *17e* corps, et le lieutenant-colonel *Thibouville* du *51e*, celui de la brigade.

En se repliant dans la direction de *Beaugency*, les 16e et 17e corps avaient échappé à l'étreinte des Allemands. *Chanzy*, qui disposait de 100,000 hommes, avec sa droite près de *Beaugency* et sa gauche à *Saint-Laurent-des-Bois*, s'apprêta à opposer à l'ennemi une vigoureuse résistance.

1870. — Bataille de Beaugency-Cravant (7-10 décembre).

Du 7 au 10 décembre, la deuxième armée de la Loire livra une série de combats partiels et d'engagements, dans lesquels elle tint souvent en échec les Allemands.

Le 7 décembre, au soir, le *51ᵉ*, qui était toujours campé 1870
près d'*Ourcelles*, reçut l'ordre d'envoyer le *3ᵉ bataillon* à *Cernay*. Ce *bataillon* quitta son campement par un temps affreux et un froid glacial, et arriva vers minuit à *Cernay*; il s'y établit solidement, et passa la nuit derrière les faisceaux, couvert par une compagnie de grand'garde.

Le 8, au matin, les deux *autres bataillons* vinrent prendre position sur la route de *Cernay*. Les reconnaissances, faites dès le point du jour par le *3ᵉ bataillon*, et la retraite de nos éclaireurs, annoncèrent bientôt l'approche de l'ennemi, qui ne tarda pas à s'établir dans le village de *Cravant*, situé en face de *Cernay*. Vers midi, le *3ᵉ bataillon* reçut l'ordre de se porter en avant de ce village : soutenu par les deux autres bataillons, il s'élança à la baïonnette sur *Cravant*, mais il fut accueilli par un feu de mousqueterie des plus violents, et après avoir vu tomber son chef, le commandant *Montalti*, et plusieurs autres officiers, il fut obligé de se replier sur *Cernay*, et alla se reformer derrière le *1ᵉʳ bataillon*. Le *2ᵉ bataillon*, qui était resté à droite de *Cernay*, à 700 mètres à peu près de *Cravant*, comme soutien des deux batteries de la division, dont presque toutes les pièces furent démontées, subit des pertes considérables. Jusqu'à neuf heures du soir, le *51ᵉ* tint ferme dans ses positions, sous une pluie d'obus, puis se retira sur *Ourcelles*. A minuit, il reçut l'ordre de se reporter en avant, et vint bivouaquer dans le vallon, entre *Cernay* et *Villorceau*, face à *Cravant*.

Le 9, au point du jour, les *1ᵉʳ* et *3ᵉ bataillons* furent déployés en tirailleurs au-dessus et à gauche de *Villorceau*. Attaqués de bonne heure par des forces considérables, ces *deux bataillons* soutinrent la lutte avec acharnement, et se maintinrent dans leurs positions jusqu'à quatre heures et demie du soir, malgré un feu très violent d'artillerie, qu'ils eurent à subir pendant toute la journée. Le soir, le *51ᵉ* se retira sur *Ourcelles*, et de là sur *Josnes*, où il passa la nuit.

Le 10, vers six heures du matin, tandis que le *3ᵉ ba-*

1870 *taillon* remplaçait le 2e comme soutien de l'artillerie de réserve, ce *dernier bataillon* et le 1er se formaient en bataille entre *Josnes* et *Origny* : vers deux heures de l'après-midi, ces *deux bataillons,* agissant de concert avec le 48e de marche, attaquèrent vivement à la baïonnette le village de *Villorceau,* que l'ennemi avait occupé la veille au soir, et où il s'était fortement retranché ; mais la résistance des masses prussiennes fut tellement opiniâtre que le *régiment,* après avoir occupé plusieurs maisons du village, dut battre en retraite et se replier sur *Origny,* où il tint ferme jusqu'au soir, malgré les pertes très sérieuses que lui fit éprouver le feu des batteries allemandes de Villorceau et de Villechaumont. Le *régiment* bivouaqua, pendant la nuit, autour de *Josnes.*

Dans ces sanglantes journées de décembre, pendant lesquelles la résistance de cette jeune armée de la Loire fut si acharnée et si honorable, les pertes du *51e* s'élevèrent à 11 officiers hors de combat ainsi répartis : 1 tué, le capitaine *Pérès* (9 décembre); 7 blessés, au nombre desquels le commandant *Montalti,* les lieutenants *Guicher, Laurenceau* (ces deux derniers morts des suites de leurs blessures); *Lohier, L'Hôte,* le sous-lieutenant *Olier* (qui dut subir l'amputation d'un membre), et 3 disparus ; les pertes pour la troupe atteignirent le chiffre de 792 hommes ainsi répartis : 103 tués, 275 blessés et 414 disparus.

1870. — Retraite sur le Loir (11-13 décembre), puis sur la Sarthe (16-19 décembre).

Chanzy, menacé sur son flanc droit par la tête de colonne du IXe corps prussien, qui était arrivée à Vienne, en face de *Blois,* après avoir surpris, le 9 décembre, une division du 16e corps chargée de s'opposer à tout mouvement tournant, donna, dans la nuit du 10 au 11, ses instructions pour une retraite immédiate sur le *Loir,* entre *Vendôme* et *Morée.*

La deuxième armée de la Loire, pivotant sur sa gauche,

commença à dessiner, le 11, un changement de front en arrière à droite. Le *17°* corps avait comme point de direction *Oucques* : se conformant à ce mouvement, le *51°* se retira, le 11, sur *Concrier*, et le 12 sur *Villeneuve-Froville*; le 13, il passa le Loir au pont de *Saint-Firmin*, et arriva dans la soirée à *Hay-de-Champs*, à quatre kilomètres de *Vendôme*, où il séjourna le 14. 1870

Le 15, le *17°* corps, s'étant laissé déloger de *Bel-Essort* par le III° corps allemand (combat de Vendôme), le *51°*, qui n'avait pas pris part à cette lutte, occupa une position défensive sur les hauteurs de l'Isle qui dominent le Loir, pour protéger la retraite des convois et de l'artillerie.

L'occupation par l'ennemi de la position dominante de Bel-Essort, sur le flanc gauche du 16° corps, rendant la continuation de la lutte difficile, le général *Chanzy* résolut de se replier sur la *Sarthe*, et fit commencer la retraite le 16. Le *51°* partit à quatre heures du soir, marcha toute la nuit derrière l'artillerie embourbée, et atteignit *Epuisay* le 17, à cinq heures du matin. Arrivés à ce point, les *1er* et *2°* *bataillons* du *régiment* furent désignés pour servir d'extrême arrière-garde à l'armée, couvrir la retraite par une résistance énergique, et donner ainsi aux convois et aux troupes harassées le temps de gagner *Saint-Calais*. Vers onze heures du matin, ces *deux bataillons* furent atttaqués par une forte avant-garde prussienne, mais, soutenus par deux pièces d'artillerie, et habilement dirigés par le capitaine adjudant-major *Gélormini*, ils soutinrent vaillamment ce choc, et se maintinrent sur leurs positions jusqu'à deux heures de l'après-midi. Après cette résistance énergique, le *51°* commença à se replier, couvrant toujours la retraite, et rejoignit le corps d'armée au-delà de la *Braye* (petit affluent du Loir), à *Sargé*.

Le 18 décembre, le *51°* traversa *Saint-Calais*, et alla camper, le soir, dans la forêt de *Coudrecieux*, à droite de la grande route. Le 19, il vint bivouaquer dans les bois *d'Ardenay*, puis, passant l'Huisne, à *Ivré-l'Evêque*, le 20, il traversa le *Mans* à minuit pour aller camper à *Chauffour* ;

1870-1871 Le lendemain, le *51e* fut dispersé et cantonné par compagnie dans les villages de *Chauffour*, *Fay*, le château de *Vandœuvre* et diverses fermes environnantes.

Le *régiment* resta dans ces cantonnements du 20 décembre 1870 au 8 janvier 1871, jouissant d'un repos légitimement gagné, se réorganisant peu à peu, recevant des effets d'habillement et d'équipement, dont il avait le plus grand besoin, en un mot, se préparant avec la plus grande activité à la lutte qui allait bientôt s'engager de nouveau, plus terrible que jamais. Le 24 décembre, il reçut 220 hommes venant du 58e de ligne.

1871. — Combat d'Ardenay (9 janvier).

Dans les premiers jours de janvier 1871, le prince *Frédéric-Charles* mit toutes ses forces en mouvement contre *Le Mans*.

Prévenu que le IIIe corps allemand s'avançait d'Orléans, par Vendôme et Saint-Calais, sur *Ardenay*, le général *Chanzy* donna l'ordre, le 8 janvier, au général de *Colomb*, qui avait pris le commandement du *17e* corps le 21 décembre, d'exécuter avec sa *deuxième division* une reconnaissance offensive sur *Saint-Calais*.

En exécution de cet ordre, le *51e* quitta ses cantonnements le 8 janvier, à cinq heures du soir, pour se rallier à la division. Aussitôt réunie, cette dernière, éclairée par trois escadrons du 4e régiment de cavalerie légère, commença son mouvement; elle traversa le *Mans*, mais ne put être réunie à *Saint-Hubert*, sur la route de *Saint-Calais*, que le 9, à quatre heures du matin, à cause du mauvais temps et de la neige qui couvrait le sol, et atteignit *Ardenay* à onze heures et demie. Le *51e* prit position dans les bois, au même endroit que trois semaines auparavant, lorsque l'armée se retirait sur le Mans; il avait à sa gauche un bataillon du 85e de mobiles, qui surveillait la route de Breuil, où l'on avait signalé des coureurs ennemis, et à sa

droite, le 48° de marche, dont un bataillon était placé en grand'garde dans le parc du château d'Ardenay. 1871

Les éclaireurs venaient de rentrer de reconnaissance, sans avoir pu rien apercevoir, tant le temps était sombre et la neige épaisse, lorsque vers midi et demi nos avant-postes furent vigoureusement attaqués, et, en peu d'instants, le combat devint général. Le *51°* entra immédiatement en ligne, formant, avec le 85° de mobiles, l'extrême gauche de la division : les *2°* et *3° bataillons* furent déployés en tirailleurs sur les crêtes d'*Ardenay*, à gauche de ce village, tandis que le *1er bataillon* s'avançait dans la plaine, également déployé en tirailleurs, et séparé de la ligne ennemie seulement par le Narais (petit affluent de l'Huisne).

Nos soldats soutinrent énergiquement le choc des masses prussiennes, que des rapports officiels évaluent à deux divisions (1) (18,000 hommes se ruant sur une seule division française, forte tout au plus de 8,000 combattants).

Devant des forces aussi considérables, le *1er bataillon* dut bientôt se replier sur le reste du *régiment*, dans les bois au pied des crêtes d'*Ardenay*. Le *51°* tint jusqu'au soir dans cette nouvelle position, pressé de plus en plus vivement par de nouvelles troupes, qui se massaient sur son front dans des bouquets de bois et qui ouvraient sur lui un feu de mousqueterie des plus nourris. Vers cinq heures, le *régiment* dut repousser deux fois de suite, à la baïonnette, quelques attaques plus violentes, et put ainsi tenir l'ennemi en respect. Enfin, à la nuit close, après une journée d'efforts héroïques, les hommes étant harassés de fatigue, le général *Paris*, se voyant presque complètement tourné à droite et fortement menacé à gauche, ordonna la retraite : le *51°* se retira en bon ordre sur la route du *Mans*, à travers

(1) Ces deux divisions étaient : l'une, la 6° qui allait lutter contre la division Paris, et l'autre, la 5°, qui avait ordre de marcher sur la gauche de la première; elles appartenaient toutes deux au III° corps allemand.

1871 les bois, et vint camper, à onze heures du soir, au pied du plateau d'*Auvours*.

Les pertes des Allemands dans ce combat s'élevèrent à 4 officiers et 152 hommes tués ou blessés; le 8e régiment d'infanterie du Brandebourg nº 64 (prince Frédéric-Charles de Prusse) qui avait supporté le principal effort de la lutte, et avait eu pour adversaire le *51e* de marche, eut pour sa part 3 officiers et 121 hommes hors de combat. La division *Paris* du 17e corps eut 12 officiers et 250 hommes tués ou blessés.

Parmi les officiers du *51e* de marche, qui se firent remarquer par leur bravoure, nous citerons le commandant *Corcelet*, qui résista avec opiniâtreté à toutes les attaques de l'ennemi, jusqu'au moment où il fut grièvement blessé.

Le 10 janvier, au matin, le *51e* prit position sur le plateau d'*Auvours*, que la *2e division* était chargée d'occuper et de défendre à outrance; il resta toute la journée sous les armes, mais ne fut pas appelé à combattre.

BATAILLE DU MANS

(11 janvier 1871).

Dans la nuit du 10 au 11 janvier, les corps français reçurent l'ordre d'occuper autour du *Mans* les positions qui avaient été préparées, et de s'y défendre à outrance: *l'aile droite* (amiral Jauréguiberry) s'appuyait à la *Sarthe*, *l'aile gauche* (général Jaurès) à *Lambron*; la *2e division* du 17e corps occupait le plateau d'*Auvours*. Le *51e*, qui était déjà établi sur ce plateau depuis le 10 au matin, modifia ainsi ses positions: le *2e bataillon* se porta à l'extrémité supérieure du plateau, et se déploya en tirailleurs sur des hauteurs dominant le village de *Champagné*, fortement occupé par des mobiles du 21e corps; le *3e bataillon* s'établit sur le versant occidental du même plateau, faisant face à la petite rivière de l'Huisne; deux compagnies du *1er bataillon* furent déployées sur le flanc

oriental, donnant la main au 48e de marche, les quatre 1871
autres restèrent en réserve au centre du plateau, servant de point de ralliement à toutes les portions éparses du régiment, et dans une position telle que leurs feux battaient le plateau dans toutes les directions.

L'action s'engagea vers neuf heures du matin par un combat d'artillerie; mais la batterie, qui était à l'extrémité du plateau d'Auvours, fut bientôt réduite au silence et obligée de quitter précipitamment sa position.

A midi, le village de *Champagné*, vigoureusement attaqué par des forces considérables et abandonné par les mobilisés de Bretagne, fut occupé par l'ennemi. Des masses profondes s'y précipitèrent aussitôt, et bientôt des colonnes d'attaque, composées de troupes du IXe corps (de Manstein), gravirent les pentes du plateau, précédées de nombreux tirailleurs, et protégées par les feux d'artillerie, qui balayaient le plateau depuis le matin. Le ***2e bataillon*** du ***51e*** résista énergiquement pendant plus d'une heure; mais devant ces forces écrasantes, que trois mitrailleuses ne pouvaient contenir, se voyant du reste débordé sur sa gauche par la fuite précipitée des mobilisés, il dut bientôt céder du terrain, et se replia sur les deux autres bataillons, en contenant toujours, par sa ferme attitude, les tirailleurs allemands, qui chargeaient audacieusement à la baïonnette.

L'ennemi, maître de la partie Nord du plateau, se trouva en présence des tirailleurs et de la réserve du ***1er bataillon*** du *51e*, qui avait pris ses dispositions défensives au centre du plateau. Pendant que le ***3e bataillon*** disputait le terrain sur la gauche, le ***1er bataillon,*** grâce à l'énergie de son chef, le commandant *Sartre*, contint l'ennemi jusqu'à quatre heures et demie du soir, et ne battit en retraite qu'en se voyant débordé sur sa droite par un mouvement tournant des Prussiens, coupant complètement sa ligne de communication avec Ivré-l'Evêque. Le ***régiment*** effectua sa retraite par la passerelle de *Cormaubœuf*, sur l'Huisne.

Sur ces entrefaites, la division de Bretagne (général Goujeard), qui avait reçu l'ordre du général de Colomb de

1871 reprendre le plateau d'*Auvours*, coûte que coûte, venait de s'acquitter avec succès de cette mission périlleuse ; à ce moment, le *51°* repassa sur la rive gauche de l'Huisne pour rallier les débris de la *2e division* et remonter de vive force sur le plateau, dans la direction d'*Ivré-l'Evêque*. Malheureusement, tout était déjà terminé : l'abandon de la position centrale de la Tuilerie par les mobilisés bretons allait entraîner la retraite de l'armée entière.

Les pertes du *51e* dans ces journées des 9 et 11 janvier furent les suivantes : 5 officiers blessés, le commandant *Corcelet*, les capitaines *Juan*, *Simonin* (mort des suites de sa blessure le 14 septembre suivant), le lieutenant *Evrard* et le sous-lieutenant *Lechat*; 6 disparus ; 98 soldats tués, 245 blessés et 425 disparus.

1871. — Retraite de la deuxième armée de la Loire sur la Mayenne (12-17 janvier); cantonnements occupés par le 51e de marche jusqu'à la dissolution de l'armée de la Loire (8 mars).

Le mouvement de retraite commença le 12 janvier : à six heures du matin, le *51e*, ainsi que toute la *2e division*, se retira sur *Ivré-l'Evêque*, traversa la Sarthe à *Saint-James*, où il passa la nuit, et repartit le 13, au matin, pour *Saint-Remy-le-Sille*, d'où il se dirigea le 14 sur *Sainte-Suzanne*. Le 15, à deux heures du matin, le *51e*, ayant à sa tête le commandant *Illartein*, qui remplaçait momentanément le lieutenant-colonel *Thibouville* malade, revint sur ses pas, et s'établit dans le défilé de *Torcé*, débouché très important, où les Prussiens menaçaient de s'engager. Le *régiment* prit ses dispositions défensives, et contint l'ennemi jusqu'au soir, couvrant ainsi le flanc gauche du 17e corps, qui se retirait sur *Laval*, par la chaussée du chemin de fer, et donnant aux nombreux convois le temps de se mettre en sûreté sur la rive droite de la Mayenne. Après avoir passé la nuit du 15 au 16 à *Evron*, le *51e*

resta encore sous les armes toute la matinée du 16, couvrant 1871
toujours la retraite, et ne se remit en marche qu'à midi pour aller coucher à *Montsur*. Il en repartit le 17 au matin, traversa la Mayenne, et fut cantonné le soir même dans quelques fermes placées entre *Andouillé* et *Saint-Germain-le-Fouilloux*. Le 29 janvier, date à laquelle le général *Chanzy* reçut avis d'un *armistice* de vingt et un jours, signé le 28 à Versailles, le *régiment* quitta ses cantonnements, et fut envoyé en avant de *Laval*, sur la rive gauche de la *Mayenne*, où il occupa plusieurs fermes dépendantes de *Louverné*.

Telle était la situation du *51*e de marche, lorsque la signature des préliminaires de paix (26 février 1871) mit fin définitivement aux hostilités.

A la dissolution de la *2e armée* de la Loire (8 mars), le *51*e de marche fut dirigé sur *Brest*, où il devait tenir garnison, mais arrivé à *Ploërmel*, il fut rappelé à *Rennes* par dépêche, et le 27 mars il était dirigé sur *Versailles* par es voies ferrées.

CAMPAGNE CONTRE LA COMMUNE

(28 mars-31 mai 1871).

Le 18 mars 1871, une insurrection formidable étant parvenue à se rendre maîtresse de *Paris*, le gouvernement se retira à *Versailles*, et y réunit une armée sous les ordres du maréchal de *Mac-Mahon*. A son arrivée à Versailles, le 28 mars 1871, le *51*e de marche, ayant à sa tête le lieutenant-colonel *Jobey*, qui avait succédé le 23 du même mois au lieutenant-colonel *Thibouville*, nommé seulement à titre auxiliaire, fut placé dans la 2e brigade (général *Fournès*, et, quelques jours plus tard, général *Pradier*) de la 1re division (*Grenier*) du 1er corps d'armée (de *Ladmirault*). Après avoir campé trois jours sur l'avenue de *Saint-Cloud*, le *régiment* vint s'installer, le 1er avril, avec le reste de la division, dans le parc de *Trianon*.

1871 Le 3 avril, les fédérés ayant voulu marcher sur *Versailles*, le *51e* prit part au combat livré contre eux entre *Nanterre* et le *Mont-Valérien*, et rentra le soir à Trianon avec une pièce d'artillerie qu'il leur avait enlevée.

Le 4 avril, le *51e* de marche reçut 4 officiers et 250 hommes du *51e* de ligne rentrant de captivité.

Le 7 avril, la *brigade* quitta *Trianon*, à onze heures du soir, et, après avoir marché toute la nuit, traversant *Ville-d'Avray* et le parc de *Saint-Cloud*, elle arriva le matin à *Puteaux*, sur la rive gauche de la Seine : le *51e* resta sous les armes pendant toute la journée du 8, et, le soir venu, il traversa le pont de *Neuilly*, pour aller occuper la barricade de l'avenue de la grande armée, derrière laquelle il resta toute la nuit.

Du 9 au 19 avril (1), le *51e* occupa successivement *Courbevoie*, le parc de *Villeneuve-l'Étang*, la caserne de *Rueil* et le château de *Bécon*. Le 20 avril, il fut dirigé sur *Asnières* que les insurgés tenaient encore en partie : tandis que le *1er bataillon* occupait les maisons situées sur les bords de la Seine et ouvrait son feu sur les fédérés, fortement retranchés sur la rive opposée, le *2e bataillon* attaquait vigoureusement la mairie et le château d'*Asnières*, et parvenait, après un combat très meurtrier, à en chasser les défenseurs et à les rejeter définitivement sur la rive droite de la Seine ; quant au *3e bataillon*, il était resté en réserve. Cette journée valut au *régiment* la citation à l'ordre du jour du corps d'armée des lieutenants *Miesch* (blessé), de l'*Estoile*, *Balesté*, et des sous-lieutenants *Bouisson* (blessé), *Cret* et *Peuillard*.

Le *51e* occupa *Asnières* jusqu'au 22 avril, puis alla camper à *Villeneuve-l'Étang*, du 23 au 27, et dans le parc de la *Malmaison*, du 27 au 30.

Le 1er mai, le *régiment* passa sur la rive gauche de la

(1) Le 13 avril, le 51e de marche reçut 2 officiers et 200 hommes du 83e de ligne, et le 15, 3 officiers et 200 hommes du 19e de ligne.

Seine, et se rendit à *Neuilly*, où il occupa la barricade de 1871
l'avenue de la Grande-Armée, le cimetière de *Neuilly*, la route des *Graviers* et le boulevard *Maillot*. Il resta dans ces positions pendant quatre jours, sous le feu incessant des batteries de l'arc-de-triomphe de l'Etoile et de la Porte-Maillot, qui battaient l'avenue et rendaient inhabitable tout le quartier de Neuilly.

Le *51e* occupa ensuite, du 5 au 9 mai, le parc de la *Malmaison*, et du 9 au 12 le village de *Colombes*, d'où il détacha des postes avancés à l'extrémité de la presqu'île de *Gennevilliers*, qui était le but de fréquentes incursions de la part des fédérés. Dans la nuit du 12 mai, le *régiment* prit part à la fausse attaque tentée dans le *bois de Boulogne* par le *1er corps* d'armée. Du 13 au 17 mai, il occupa de nouveau *Asnières*, où il reprit à peu près ses positions précédentes sur le bord de la Seine, à droite et à gauche du viaduc de *Clichy*; le feu des insurgés, qui tiraient presque à bout portant et sans discontinuer, lui causa des pertes assez sérieuses.

Le 18 mai, le *51e* de marche rentra à *Rueil*, où il trouva le colonel *Délebecque* du *51e* de ligne, ainsi que 8 officiers du même régiment rentrant de captivité; le colonel *Délebecque* prit immédiatement le commandement du régiment.

Le 21 mai, à huit heures du soir, le *régiment* quitta *Rueil*, ainsi que toute la *2e division*, et passa la nuit dans le *bois de Boulogne*.

Tout se préparait pour l'assaut qui devait être donné le le 22 ou le 23, lorsque la surprise de la porte de Saint-Cloud par le 4e corps vint précipiter les événements.

Le *1er corps* d'armée reçut aussitôt l'ordre de prendre ses dispositions pour entrer dans *Paris;* la *2e division* y entra le 22 mai, à cinq heures du matin, par la porte d'Auteuil, et, traversant *Passy*, se dirigea par le *Trocadéro* et *l'Arc-de-Triomphe* sur *Courcelles*, où elle passa la nuit dans les baraques. Le lendemain, à quatre heures du matin, la *division*, suivant le chemin de fer de ceinture, traversa l'avenue de *Clichy* et occupa le bas quartier de *Montmartre*.

1871 Vers onze heures du matin, le *51e* emporta à la baïonnette les barricades de l'avenue de *Saint-Ouen* et de **la rue de** *Maistre*. Enfin, à midi, il monta à l'assaut de **la** ***Butte-Montmartre***, et arriva le premier au *Moulin-de-la-Galette*, où le *drapeau tricolore fut arboré* par un ***officier du régiment***. Le chef de bataillon *Illartein*, et le lieutenant ***Chaumont*** furent cités pour leur belle conduite **dans cette** journée.

Après avoir passé la nuit sur le sommet des buttes, **le** *51e* quitta *Montmartre* le 24 mai, et alla bivouaquer pendant deux jours autour de l'église *Saint-Vincent de Paul*.

Le 26, le *régiment* fut dirigé sur la *Villette* **et passa la** nuit aux *Abattoirs-Généraux*, après avoir **assisté à la prise** des *Buttes-Chaumont*.

Le 27 mai, le *51e* se porta sur les hauteurs de ***Belleville***, s'empara de l'église et de la mairie du XXe arrondissement, et occupa militairement le quartier jusqu'au **31 mai.**

La *Commune était vaincue*, mais l'armée continua néanmoins à occuper les principaux quartiers **de la capitale** pendant quelque temps : le *1er bataillon du 51e* **fut envoyé** au nouveau *collège Rollin* (boulevard Rochechouart, **le 2e** occupa *le Grand Opéra* et la *mairie du IXe* ***arrondissement*** (rue Drouot), le 3e fut logé à la caserne de la ***Nouvelle-France***.

La campagne contre la Commune avait coûté au *51e* **de** marche : 2 officiers tués, les sous-lieutenants ***Seatelli*** **et** *Terson*; 4 blessés, le capitaine adjudant-major ***Niéger*** **(1)**, le capitaine *Bourgoin*, les lieutenants *Abeilhe* et ***Miesch***; 16 hommes de troupe tués, parmi lesquels le sergent-major *Paillat*, le sergent *Barbé*, le caporal *Richard* (ce dernier avait reçu la veille de sa mort, le 26 mai, **la médaille** militaire) ; les soldats *Charbonnier*, *Samson*, *Bigourie*,

---

(1) Le capitaine adjudant-major Niéger, qui dut subir l'amputation à la suite de sa blessure, fut nommé chef de bataillon au 51e, le 25 mai 1872, et admis à la pension de retraite par décret du 28 décembre de la même année.

Robert et *Quillieu*, plus 67 blessés, dont plusieurs mortellement, entre autres les soldats *Lutin* et *Valat* (ce dernier reçut la médaille militaire avant sa mort). 1871

Dans les premiers jours de juillet, le régiment fut concentré dans les baraquements de *Courcelles*, où il resta huit jours. De là il fut dirigé sur le camp de *Satory*, où il devait être fusionné plus tard avec l'ancien *51e* de ligne.

DÉPOT DU 51e DE LIGNE.

(16 juillet 1870-25 septembre 1871).

Le *dépôt du 51e de ligne*, qui se trouvait à *Dreux*, au moment de la déclaration de guerre, y resta jusqu'au 17 septembre 1870 ; il occupa ensuite *Saintes* jusqu'au 12 mars 1871, *Bayonne* et le camp de *Caudale* jusqu'au 24 avril, et enfin Caen.

Dès le 17 août 1870, le *dépôt* avait formé deux compagnies et organisé le 4e bataillon (commandant *Benedetti*). Aussitôt constitué, ce *4e bataillon* avait été dirigé le 22 août sur *Paris*, où il devait contribuer, le 1er novembre 1870, à former le 109e de ligne.

Le *dépôt* du *51e* de ligne contribua encore à former les régiments de marche, dont les numéros suivent : 136e à Paris, 31e au Mans, 39e à Orléans, 41e à la Rochelle, 48e à Angers, 77e à Bourges, 81e et 89e à Bordeaux.

En outre, deux compagnies constituées étaient passées, l'une au 57e de ligne à Bordeaux, le 17 décembre 1870, et l'autre au 80e de ligne, le 20 décembre de la même année.

FUSION DU 51e DE MARCHE ET DU 51e DE LIGNE.

(26 septembre 1871).

Par une décision ministérielle du 9 mars 1871, les régiments de marche devaient être fusionnés avec les anciens régiments. Les emplois étaient réservés aux officiers et aux

1872 générale, le tiercement fut effectué, et le régiment constitué comme il suit :

Bataillons actifs. — Etat-major.

Colonel	Robillard.
Lieutenant-colonel	Genestet de Planhol
Officier payeur	Hervelin.
Porte-drapeau	Soulage.
Médecin-major de 1re classe	Millot.
Médecin aide-major de 1re classe	Poignon.
Chef de musique	Gibert.

1er BATAILLON.

Dimoff, chef de bataillon. — Verreaux, capitaine adjudant-major.

Compagnies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-Lieutenants.
1re compagnie	Guérin	Avril	Costa.
2e compagnie	Rémy	V.	Andral.
3e compagnie	Micheleau	Couillard	Thomas.
4e compagnie	Bergouignan	Abeilhé	Giraudel.
5e compagnie	Bertrand	Lemoine	Rousset.
6e compagnie	Lebourgeois - Desmarais	Siméon	Noguès.

2e BATAILLON.

Dejean, chef de bataillon. — Vedeaux, capitaine adjudant-major.

1re compagnie	Kincher	Déjez	Cabley.
2e compagnie	Magniat	Ferrié	Singarand.
3e compagnie	Simon	V.	Grobon.
4e compagnie	De Thoury	Lohier	Pouillard.
5e compagnie	Lamblot	V.	Paulety.
6e compagnie	Calvet	L'Hôte	Chemelat.

3e BATAILLON.

Masse, chef de bataillon. — Cirou, capitaine adjudant-major.

1re compagnie	Simonnot	Hanoy	Cureau.
2e compagnie	Serdet	Caillol	Cousin.
3e compagnie	Loigerot	Javelot	Chelles.
4e compagnie	Rouvreau	V.	Delfour.
5e compagnie	Mallenfant	Avérous	Vilpelle.
6e compagnie	De l'Estoile	Mayence	Sirdet.

Dépôt (Caen). - Etat-major. 1872-1873

Denucq...... Lieutenant-colonel à la suite.
Mordacq.... Major.
Riègé........ Trésorier.
Descosse.... Capitaine d'habillement.
Dufay....... Médecin-major de 2e classe.

4e BATAILLON.

V., chef de bataillon. — Courbassier, capitaine adjudant-major.

Compagnies.	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants
1re compagnie.......	Honoret......	Cristiani......	Robin.
2e compagnie.......	Labarthe......	Deiss.........	Estret.
3e compagnie.......	Champs.......	Failly.........	Vallet.
4e compagnie.......	Delambre.....	Calendini	Vasseur.
5e compagnie.......	Lesueur.......	Guilbert de Govin..........	Frigul.
6e compagnie.......	Darquier......	V.............	Haumont.

Le 28 septembre 1872, le *51e* partit du camp de *Satory*, pour aller tenir garnison à *Paris*, où il fut logé à la *caserne Napoléon*. Il en partit le 31 mars 1873, et alla occuper les bastions 40, 43, 39, 36, 34 et 33, situés entre la porte Clichy et la porte de la Chapelle.

Au mois d'octobre 1873, l'armée fut organisée en 18 corps ; le *51e* fit partie de la 6e brigade de la 3e division du 2e corps d'armée, et contribua à la formation du 128e, en fournissant, le 15 octobre, par la voie du sort, trois compagnies. A la même époque, le régiment fut reformé sur le pied de trois bataillons à six compagnies et d'un dépôt de trois compagnies.

Par suite de la répartition des troupes dans les diverses régions de corps d'armée, le *3e bataillon* (commandant *Masse)* et le *dépôt* (major *Tournant)* quittèrent, l'un *Paris*, et l'autre *Caen*, pour se rendre, sous le commandement du

Quelques jours après, le 25 juillet, le *nouveau drapeau, portant les noms glorieux d'Arcole, Eylau, Bomarsund* et *San-Lorenzo*, fut remis officiellement au régiment par le général *Villette*. 1880-1887

Au mois d'octobre 1880, le *51*e reçut l'ordre de détacher un bataillon à *Toul* (bataillon de forteresse); en exécution de cet ordre, le 3e bataillon se mit en route le 8 octobre, et arriva à destination le 23.

Le 11 novembre 1880, le colonel *Mesny* fut nommé général de brigade, et le *51*e vit mettre à sa tête le colonel *Potier*, nommé le 30 du même mois. Ce dernier fut promu général de brigade, le 14 octobre 1886, et le lieutenant-colonel *Lacapelle*, venant du 95e de ligne, fut nommé colonel du *51*e à la même date.

Par suite d'une nouvelle organisation, le *51*e fut porté à effectif renforcé, le 1er octobre 1887, et ne compta plus que trois bataillons, le cadre complémentaire d'un 4e bataillon et la section hors-rang; le 1er bataillon, qui avait relevé le 4e à Toul en octobre 1885, passa au 146e régiment régional (1), et le 4e bataillon prit le numéro 1. A la même même époque, le *régiment* détacha deux compagnies à *Péronne*.

---

(1) Noms des officiers du 1er bataillon du 51e passés au 146e régiment régional, par suite de la nouvelle organisation :

Chef de bataillon : Simon-Duneau.

Capitaines...........	Barbas.
	Thomas.
	Chausson.
Lieutenants...........	Colin.
	Boulanger.
	Lallouette.
	Dubois.
Sous-lieutenants	Dubois de Hôves de Fosseux.
	Franchi.
	Baron.

1891

Composition du 51e régiment d'infanterie le 1er mars 1891.

ÉTAT-MAJOR.

Colonel	Lacapelle.
Lieutenant-colonel	Lefèvre d'Ormesson.
Major	Gaillhardon.
Capitaine trésorier	Hector.
Capitaine d'habillement	Floret.
Lieutenant adjoint au trésorier	Dupont.
Sous-lieutenant porte-drapeau	Richier.
Médecin-major de 1re classe	Dardignac.
Médecin-major de 2e classe	Béquin.
Aide-major de 2e classe	De Viville.
Chef de musique	Thiérion.

1er BATAILLON.

Commandant, Hélouis. — Capitaine adjudant-major, Kuntz.

1re COMPAGNIE.
Capitaine, Fighiéra.
Lieutenant, Guiot.
Sous-lieutenant, Margotin.
Sous-lieutenant, Jacquin.

2e COMPAGNIE.
Capitaine, Bréchemier.
Lieutenant, Bataille.
Sous-lieutenant, Delafontaine
Sous-lieutenant, Carpentier.

3e COMPAGNIE.
Capitaine, Franceschi.
Lieutenant, Ronsin.
Lieutenant, Vatonne.
Sous-lieutenant, Baumeister.

4e COMPAGNIE.
Capitaine, Beaucamps.
Lieutenant, Petit.
Lieutenant, Soret de Boisbrunet.
Sous-lieutenant, Molier.

2e BATAILLON.

Commandant, de Bertier. — Capitaine adjudant-major, Christophe.

1re COMPAGNIE.
Capitaine, Métrot.
Lieutenant, Bonnet.
Sous-lieutenant, Lochereau.
Sous-lieutenant, Livorain.

2e COMPAGNIE.
Capitaine, Hardez.
Lieutenant, Havage.
Lieutenant, Mano.
Sous-lieutenant, Guinard.

3e COMPAGNIE.
Capitaine, Lafon.
Lieutenant, Lefebvre.
Sous-lieutenant, Bord.
Sous-lieutenant, Baudechon.

4e COMPAGNIE.
Capitaine, Faveraux.
Lieutenant, Costemalle.
Sous-lieutenant, Langely.
Sous-lieutenant, Sorieul.

8e BATAILLON. 1891

Commandant, d'Adhémar de Cransac. — Capitaine adjudant-major, Siret.

1re COMPAGNIE.
Capitaine, Cadaux.
Lieutenant, Parinaud.
Sous-lieutenant, Habersperger.
Sous-lieutenant, Desblancs.

2e COMPAGNIE.
Capitaine, Bourgeois.
Lieutenant, Brossut.
Lieutenant, de Guillebon.
Sous-lieutenant, Vancy.

3e COMPAGNIE.
Capitaine, Cureau.
Lieutenant, Dubray.
Sous-lieutenant, Bernache-Assollant.
Sous-lieutenant, de Marsay.

4e COMPAGNIE.
Capitaine, Sabattier.
Lieutenant, Painvin.
Lieutenant, Lévêque.
Sous-lieutenant. Sido.

Cadre complémentaire.

Commandant : Demieux de Morchesne.
Capitaines : Humbert.
Martin d'Escrienne.
Canot.
Gaugué.
Lieutenants : Gayral.
Le Roy.
Le Jamtel.
Baude.

NOTA. — Noms des officiers ayant quitté le *51e*, du 1er janvier 1890 au 1er mars 1891 :

Lieutenant Jame, nommé à un emploi de son grade dans la gendarmerie (8 février 1890).
Médecin-major de 1re classe Boiland, passé au 136e (29 juin 1890).
Capitaine Alix, mis hors cadre (7 juillet 1890).
Capitaine Renaud, passé au 93e (12 juillet 1890).
Commandant Soyer, nommé au commandement du 8e bataillon de chasseurs à pied (12 juillet 1890).
Lieutenant Miret, nommé lieutenant adjoint à l'atelier des travaux publics, à Ténès (30 juillet 1890).
Capitaine Broc, nommé chef de bataillon au 120e (29 décembre 1890).
Lieutenant Potier de Courcy, passé au 35e (29 décembre 1890).
Commandant Radiguet, promu lieutenant colonel au 115e (29 décembre 1890).
Lieutenant Dompierre, nommé capitaine au 147e (23 février 1891).

1891 Aujourd'hui, le Régiment attend avec confiance le jour où il sera appelé à défendre la patrie. Ce jour-là, soldats du *51e*, vous jetterez les yeux sur votre cher drapeau, où brille la croix d'honneur, et vous vous souviendrez que « Noblesse oblige! »



APPENDICES.

NOMS.	GRADES.	LIEUX DE LA MORT.	DATES.
Durat La Salle (Jean)....	Sous-lieutenant.....	Wittepsk	1812.
Donnié..........	Capitaine..........	Vittoria............	21 juin 1813.
Taillé............	Colonel...........	Col de Maya.........	25 juillet 1813.
Charpentier (Martin).....	Capitaine..........	Id...............	Id.
Mars.	Id...	Id	Id.
Viaud (Pierre Louis).....	Lieutenant.........	Id..............	Id.
Derlon (Louis-Julien)	Sous-lieutenant.....	Kulm..............	30 août 1813.
Boucherot (Char'es)......	Id............	Id............ ..	Id.
Bertrand..............	Capitaine..........	Berra............ ...	31 août 1813.
Savary (Silvain Dominique)	Lieutenant	Id.......	Id.
Patigny.....	Sous lieutenant. ...	Id..............	Id.
Bertra.................	Id............	Arnheim..	30 novembre 1813.
Tanton.................	Id..	Id............ .	Id.
Michon (Benoist)........	Capitaine...	Berg-op-Zoom..... .	8 mars 1814.
Girardot (Jean-Claude)...	Sous-lieutenant....	Id..........	Id.
Donnat (Louis)..........	Lieutenant...	Courtray...........	31 mars 1814.
Abadie (Bertrand)	Sous-lieutenant....	Toulouse............	10 avril 1814.
Rignon................	Colonel............	Mont-Saint-Jean ou Waterloo	18 juin 1815.
Penaud............. ...	Capitaine..	Id...............	Id.
Escarguel (Guillaume)... .	Id..............	Id...............	Id.
Harant............	Id...	Id...............	Id.
Joron (Denis)	Lieutenant.........	Id...............	Id.
De Leau	Capitaine..........	Tiazibin (Kabylie)...	20 mai 1819.
Monier................	Id............	Siège de Puébla.....	20 mars 1863
Charpentier	Id........... ..	Id............ ..	18 avril 1863.
Desmerliers de Longueville	Chef de bataillon...	Puébla	8 juillet 1863 (blessé le 8 mai à San-Lorenzo).
Lamotte.....	Sous-lieutenant	Assassiné à Morélia (Mexique)	30 novembre 1863.
Des Varennes	Capitaine..	Assassiné à San-Antonio	15 décembre 1863.
Ormancey.....	Lieutenant....	Id...............	Id.
Bergère............ ...	Chef de bataillon ..	Rezonville..........	16 août 1870.
Lieutaud............ ...	Id.....	Id...............	Id.
Monclard.....	Capitaine....	Id	Id.
Coconas...............	Lieutenant.....	Id........	Id.
Caubet................	Id........	Id..	Id.
Grousset...............	Id....	Id......	Id.
Chelles	Id....	Id..............	Id.
Duru	Sous-lieutenant.....	Id...	Id.
Tridon.	Id............	Id.........	Id.
Brunot.................	Capitaine...	Id............ .	26 août 1870 (blessé le 16).

NOMS.	GRADES.	LIEUX DE LA MORT.	DATES.
Ségur	Capitaine..	Rezonville	**11 septembre 1870 (blessé le 16 août.**
Martin	Lieutenant	Id.	**4 septembre 1870 (blessé le 16 août.**
Charpentier	Id	Id.	**6 septembre 1870 (blessé le 16 août.**
Joannis	Sous lieutenant . ..	Saint-Privat	**18 août 1870.**
Jacquet	Id	Montmédy	**Novembre 1870**
Garnier	Id	Loigny.	**2 décembre 1870.**
Monnier	Id	Id	**Id.**
Pérès	Capitaine..	Villorceau	**9 décembre 1870**
Laurenceau	Lieutenant.........	Id.	**Id.**
Guicher	Id	Id.	**Id.**
Seatelli	Sous lieutenant . ..	Paris	**11 mai 1871.**
Terson	Id	Id.	**24 mai 1871.**



TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES

CHEFS DE CORPS DU RÉGIMENT.

NOMS DU RÉGIMENT.	NOMS DES CHEFS DE CORPS.	DATES DE LA NOMINATION.
La Ferté-Sennecterre (1651-1685).	Duc de **La Ferté** (Henri de Sennecterre) .	20 mai 1651.
	Marquis de **La Ferté** (Henri-François de Sennecterre), fils du précédent...........	10 août 1671.
La Sarre (1685-1791).	Comte de **Braque** (François-Albert).......	Février 1685.
	Comte de **Vaudrey** (Jean-Charles).	27 décembre 1691.
	Comte d'**Autrey de Montcault** (N. Fabry)	Mars 1704.
	Comte d'**Autrey de Montcault** (Henry-Fabry), frère du précédent..............	Septembre 1709.
	Comte de **Boissieux** (Louis de Frétat) ...	15 septembre 1730.
	Comte de **Maillebois** (Yves-Marie Desmarets)	10 mars 1734.
	Comte de **Lussan** (Charles-Claude-Joachim d'Audibert)	25 novembre 1734.
	Marquis de **Tombebœuf** (Jean-Baptiste).	15 janvier 1745.
	Marquis de **Montpouillan** (Louis-Guy-Sacriste de Tombebœuf de Samazan), frère du précédent........	24 février 1747.
	Comte de **Peyre** (Jean-Henri Morel de Groslée)	1er décembre 1762
	Duc de la **Rochefoucauld** (Louis-Alexandre)................................	16 avril 1767.
	Comte de **Montbel** (Jules-Gilbert).........	1er janvier 1784.
	Baron de **Vergennes** (Jean-Charles de Gravier).................................	10 mars 1788.

NOMS DU RÉGIMENT.	NOMS DES CHEFS DE CORPS.	DATES DE LA NOMINATION.
51e Régiment d'infanterie (1791-1794).	Du **Pont de Compiègne** (Charles-Léopold-Joseph)...........................	25 juillet 1791.
	Chevalier d'**Iversay** (Joseph Joulard)......	21 octobre 1791.
	Vial d'Allais (Charles Guillaume)........	7 mars 1792.
	Chevalier **Desperriers** (Joseph-Marie de la Venne)...........	16 mai 1792.
	Dagobert de Fontenille (Louis-Simon-Auguste),..................................	27 mai 1792.
	Dortoman (Jean-Jacques).................	8 mars 1793.
	Masséna (André)....	19 août 1793.
	Rivas.........................	Août 1793.
51e Demi-brigade de bataille (1794-1797).	**La Balguerie**..........................	19 juillet 1794.
	Brenier................................	1796.
51e Demi-brigade de ligne (1796-1803).	**Lafond**..................................	23 mars 1796.
	Meinzweig.............................	21 décembre 1796.
	Bonnet-d'Honnières (Joseph-Alphonse-Hyacinthe-Alexandre)...................	23 juillet 1800.
51e Régiment d'infanterie de ligne (1803-1814).	**Baille** (Louis-Paul, baron de Saint-Pol)...	26 décembre 1805.
	Taillé (François)	5 mai 1812.
	Douarche...........	19 septembre 1813.
47e Régiment d'infanterie de ligne (6 août 1814-20 avril 1815). 51e Régiment d'infanterie de ligne (20 avril-septemb. 1815).	Baron **Rignon**...........................	7 août 1814.
Légion de la Marne (1815-1820).	Baron de **Lascours**, de Renaud, de Boulogne (Louis-Joseph-Elisabeth-Fortuné)..	12 octobre 1815.
	Marquis d'**Oria** (Jean-André)...............	Avril 1816.
	Baron de **Cornebize** (Louis-Jean-Baptiste)	11 juin 1817.
51e Régiment d'infanterie (1820-1891).	**Aymond de Contréglise** (Charles-Alexandre)	10 octobre 1821.
	Ocher de Beaupré (André-François)...	31 décembre 1826.
	Parchappe (Charles-Jean-Baptiste)......	7 mars 1830.
	Guingret (Pierre-François).....	11 août 1830.
	Duvivier (Franciade-Fleurus)............	1er janvier 1838.

NOMS DU RÉGIMENT.	NOMS DES CHEFS DE CORPS.	DATES DE LA NOMINATION.
51e Régiment d'infanterie (1820-1891).	**Siméon** (Joseph-Blaise).................	7 mars 1838.
	Claparède (Michel-Edouard-Auguste)....	27 avril 1846.
	Le Normand de Lourmel (Frédéric-Henri)................................	25 novembre 1849.
	Perrin-Jonquière (Amédée-Célestin)...	10 mai 1852.
	Teulat (Jean-Michel)..	21 mars 1855.
	Jossée (Albert-Jean-Léonard)	10 décembre 1855
	Guynet (Jean-Gabriel-Eugène).....	2 mai 1859.
	Garnier (Isidore Théodule)......	23 juin 1862.
	Le Page des Longchamps (Edouard-Gustave)....................	18 décembre 1865.
	Délebecque (Alphonse-Charles)....	22 décembre 1868.
	De la **Monneraye** (Louis-Joseph)........	22 juillet 1871.
	Robillard (Pierre Charles)...............	14 décembre 1871.
	Mesny (Charles)....	7 juin 1879.
	Potier (Victor)...........	30 novembre 1880
	Lacapelle (Albert-Auguste-Nicolas)	14 octobre 1886.

NOTA. — Le 51e de marche a eu à sa tête : le lieutenant-colonel Thibouville (Alfred), du 4 novembre 1870 au 23 mars 1871; le lieutenant-colonel Jobey, du 23 mars au 18 mai 1871, et le colonel Délebecque, du 18 mai au 26 septembre 1871.



ÉTATS DE SERVICES OU BIOGRAPHIES

DES

CHEFS DE CORPS DU RÉGIMENT

1651-1891.

DUC DE LA FERTÉ, PAIR ET MARÉCHAL DE FRANCE

(1651-1671).

De la Ferté (Henri de Sennecterre, marquis, puis duc) naquit à *Paris* en 1600.

Premier capitaine du régiment du comte de *Soissons* en 1627, il servit au siège de la *Rochelle* en 1628, à la prise de *Privas* en 1629, où il fut blessé au visage, et à la réduction *d'Alais*.

Capitaine d'une compagnie de chevau-légers, il marcha au secours de *Casal* en 1630.

Il assista à la prise de *Moyenvic* en 1631, au siège de *Trèves* en 1632, où il battit un corps ennemi qui voulait se jeter dans la place.

Il entra dans *Nancy* en 1633, combattit en 1635 à la bataille *d'Avein*, où les Français battirent le prince Thomas et les Espagnols.

En 1636, il se trouva à la reprise de *Corbie*. A la formation des compagnies de cavalerie en régiments, il en obtint un par commission du 24 janvier 1638.

Il prit une part glorieuse à l'assaut de *Hesdin*, le 30 juin 1639, et fut *nommé maréchal de camp sur la brèche*, par brevet du 1er juillet.

Le 5 août 1639, il défit, sous les ordres du maréchal de *la Meilleraye*, l'armée espagnole à *Saint-Nicolas* (près de la rivière d'Aa). En 1640, il attaqua et prit la ville de *Chimay ;* blessé pendant ce siège, il se fit envelopper la cuisse et jeter sur son cheval, pour repousser une sortie tentée par les assiégés.

Il assista au siège *d'Aire* en 1641.

A la bataille de *Rocroy* (19 mai 1643), il commandait l'aile gauche de l'armée française ; il reçut dans cette bataille quatre blessures, et eut deux chevaux tués sous lui.

A la fin de juillet 1643, le roi lui confia le gouvernement de la *Lorraine* et de *Nancy*.

Nommé *lieutenant-général* commandant un corps de troupe sur la frontière de Champagne et de Lorraine, le 8 mai 1646, il prit *Longwy* le 12 juillet suivant.

Par commission du 3 janvier 1647, il obtint un régiment d'infanterie, qui porta son nom (1).

Pendant l'été de 1647, il servit en *Flandre*, sous les ordres des maréchaux de *Gassion* et de *Rantzau*, et se distingua en introduisant, à la vue de l'ennemi, dans *Courtray* menacé d'un siège, un corps de 3,500 hommes. Le 15 novembre de la même année, il fut nommé *lieutenant-général* de la *Basse-Auvergne*.

A la bataille de *Lens* (20 août 1648), où il commandait l'aile gauche de l'armée française, il rompit la cavalerie espagnole et la poursuivit jusqu'à *Douai*, d'où il ramena 1,500 prisonniers.

Nommé, le 26 mai 1659, *lieutenant-général de l'armée de Flandre* et de Champagne, sous les ordres du maréchal du *Plessis*, il battit l'armée du comte de *Lignioille* le 9 octobre

(1) Ce régiment, qui fut licencié quelques années plus tard, n'a rien de commun avec celui qui devint 51e régiment d'infanterie en 1791.

de la même année, non loin de Bar, et reprit plusieurs places, entre autres *Ligny*, où il fut très grièvement blessé.

Le 5 janvier 1651, il fut créé *maréchal de France*, et, le 11 avril suivant, le roi le mit à la tête de l'armée française qui opérait dans la Lorraine et le Barrois.

Par commission du 20 mai 1651, il leva un régiment d'infanterie de son nom (devenu le 51e régiment d'infanterie), et acheva de réduire la Lorraine (1).

Par commission du 25 septembre 1651, il leva un *régiment de dragons*, de son nom.

Au mois de juin 1656, il fut nommé *gouverneur et lieutenant-général* des pays Messins et Verdunois.

Le 31 décembre 1661, il fut nommé chevalier des ordres.

Au mois de novembre 1665, le roi érigea pour lui en *duché-pairie la baronnie* de *la Ferté-Sennecterre*.

En 1671, il donna sa démission de colonel du régiment, en faveur de son fils, et se retira à la *Ferté-Sennecterre* (Puy-de-Dôme), où il mourut en 1681 (2).

MARQUIS DE LA FERTÉ

(1671-1685).

De la Ferté (Henri-François de Sennecterre, duc) naquit le 23 janvier 1657. Connu d'abord sous le nom de marquis de la Ferté, il obtint, lors de la démission de son père, le commandement du *régiment*, par commission du 10 août 1671.

Il assista en 1672 à tous les sièges que le roi fit en personne, fit la campagne de 1673 en Allemagne, combattit en 1674 à Sintzheim, à Ensheim et à Mulhouse, en 1675 à Turckeim et à Altenheim. Nommé brigadier le 24 février

(1) On a lu, dans le courant du récit, les campagnes que le maréchal de la Ferté fit avec le régiment, de 1651 à 1671 ; il est donc inutile de les rappeler ici. Le duc de la Ferté avait pour devise : « *Ferrum, ferre, fert.* »

(2) *Chronologie historique militaire*, de Pinard.

1676, il combattit à Kochersberg sous les ordres du maréchal de Luxembourg. Il était en 1677 à l'attaque du camp du prince Charles de Lorraine, et au siège de Fribourg, où il fut blessé.

Le 8 janvier 1678, il fut reçu au Parlement en qualité de duc et pair de France, et prit le nom de duc de la Ferté. Cette même année, il prit part à l'attaque du pont de Rheinfelden, au combat de Seckingen et à celui de la Kintzig, à la prise de Kehl, et à celle du château de Lichtemberg.

Après avoir assisté au siège et à la prise de Luxembourg en 1684, il donna sa démission de colonel du régiment en 1685, et servit en 1691 *dans l'armée de Piémont, en qualité de brigadier*; il fut blessé au siège de Villefranche, et assista à la prise de Veillane, de Carmagnole, et du château de Montmélian.

Nommé maréchal de camp le 2 mai 1692, il se trouva, en 1693, au siège d'Heidelberg.

Le 3 janvier 1696, il fut nommé lieutenant-général, et servit, cette année et la suivante, sur le Rhin. Il fut reçu chevalier de l'ordre de Saint-Louis vers 1701, et mourut le 1er août 1703 (1).

COMTE DE BRAQUE

(1685-1691).

Le comte *de Braque* (François-Albert) prit le commandement de *La Sarre* (2) en 1685, se distingua à la bataille

(1) *Chronologie historique militaire*, de Pinard.

(2) On s'est souvent demandé pourquoi le régiment avait cessé de porter le nom de son colonel en 1685; le père Daniel s'exprime ainsi à ce sujet : « Le régiment de La Ferté fut donné à M. de Braque, dont il porta le nom pendant quelque temps, mais les officiers craignant que le nom de leur colonel ne les exposât aux plaisanteries de l'armée, demandèrent pour leur régiment un nom stable; le roi lui donna celui de La Sarre. »

de *Staffarde* (13 août 1690), et fut tué à la tête du régiment, le 13 décembre 1691, au siège du château de *Montmélian*.

COMTE DE VAUDREY

(1691-1704).

De Vaudrey (Jean-Charles, chevalier, puis comte), d'abord novice à Saint-Claude, ensuite chanoine à Besançon, quitta l'état ecclésiastique pour entrer dans l'armée, et fut nommé capitaine de grenadiers au régiment de Mérode (devenu Tournon) le 24 octobre 1688.

Il servit à l'armée d'Italie en 1691, et se signala par sa bravoure au siège de Coni : les assiégés ayant fait une sortie, il les repoussa jusque dans la place, où il entra lui deuxième, et fut fait prisonnier, après avoir reçu trente-trois blessures, sans reculer d'un pas (1).

Le roi lui donna, par commission du 27 décembre 1691, le régiment d'infanterie de *La Sarre*.

Il fut nommé brigadier le 28 avril 1694, inspecteur-général de l'infanterie le 21 décembre de la même année, maréchal de camp le 23 décembre 1702, et donna sa démission de colonel de *La Sarre*, au mois de mars 1704.

Nommé lieutenant-général des armées du roi en octobre

(1) « Son action d'éclat de Coni, raconte un officier de cette époque, donna au comte de Vaudrey une grande célébrité; on ne parlait à la cour que de sa bravoure. Le roi fut curieux de voir un homme qui avait échappé à tant de périls, et, quand il passa par Paris pour aller rejoindre le régiment de La Sarre, il eut ordre de se rendre à Versailles. Il représenta, qu'étant obligé de porter une calotte d'argent pour couvrir son crâne qui était ouvert, et un casque pour le soutenir, il ne pouvait paraître devant Sa Majesté. On lui dit que le roi voulait absolument le voir. Il fut présenté à la famille royale, qui lui fit raconter son aventure dans tous ses détails. Sa modestie fut admirée autant que son courage.

« Après qu'il eut passé à la cour, on ne l'appela plus que le brave officier de Coni. » Le comte de Vaudrey avait pour devise : « *J'ai valu, vaux et vaudrai.* »

1704, il fut tué l'année suivante à la bataille de Cassano (16 août 1705).

Le comte de Vaudrey avait été reçu chevalier de l'ordre de Saint-Louis, le 8 février 1694 (1).

COMTE DE MONTCAULT

(1704-1709).

Le comte *d'Autrey de Montcault* (N.-Fabry) prit le commandement de *La Sarre* au mois de mars 1704; il fut cité comme s'étant distingué particulièrement à la prise de Sézanne (10 août 1708), et fut tué à la tête de son régiment à la bataille de Malplaquet (11 septembre 1709).

COMTE D'AUTREY DE MONTCAULT, FRÈRE DU PRÉCÉDENT

(1709-1730).

Le comte *d'Autrey de Montcault* (Henri-Fabry), capitaine au régiment de *La Sarre* depuis 1701, frère du comte d'Autrey de Montcault tué le 11 septembre 1709 à la bataille de Malplaquet, fut nommé colonel du régiment, à la même date, en récompense de sa brillante conduite pendant cette bataille; il resta à la tête de *La Sarre* jusqu'en 1730. Il devint plus tard lieutenant-général, et mourut en Franche-Comté.

COMTE DE BOISSIEUX

(1730-1734).

De Boissieux (Louis de Frétat, comte) naquit en 1688. Aide de camp du maréchal de Villars, son oncle, en 1704,

(1) *Chronologie historique militaire*, de Pinard.

il l'accompagna cette année dans le Languedoc, et en 1705 à l'armée de la Moselle. Ayant obtenu, par commission du 21 octobre 1706, une compagnie dans le régiment d'infanterie de Lorraine, il la commanda à la prise de Drusenheim, de Lauterbourg, d'Haguenau et de l'île du Marquisat en 1706.

Colonel d'un régiment d'infanterie de son nom, par commission du 16 février 1707, il le commanda à l'armée du Rhin en 1708, et à celle du Dauphiné en 1709 et en 1712. Ce régiment ayant été licencié le 10 décembre 1714, le comte de Boissieux fut placé, quelques jours après, à la suite du régiment de Normandie comme colonel réformé. Deux ans plus tard, on lui donna le régiment d'infanterie des Landes, par commission du 3 août 1716. Il fut nommé brigadier le 1er février 1719, et obtint le régiment d'infanterie de *La Sarre*, par commission du 15 septembre 1730, en donnant sa démission de colonel du régiment des Landes.

Il fit avec *La Sarre* la campagne d'Italie (1733-1734). Nommé maréchal de camp, par brevet du 20 février 1734, il donna à la même date sa démission de colonel de *La Sarre* ; continuant à servir à l'armée d'Italie jusqu'en 1736, il fut blessé à Parme, et se distingua particulièrement à la bataille de Guastalla, où il chargea les ennemis, à la tête de l'infanterie, la baïonnette au canon ; il contribua ensuite à la prise du château de Gonzague, de Reggiolo et de Revere.

Désigné par le roi pour commander les troupes envoyées en Corse en 1738, il arriva à Bastia le 1er février, et employa toutes les négociations possibles pour engager les rebelles à se soumettre à la république de Gênes. Il fut nommé lieutenant-général des armées du roi le 1er mars 1738, et mourut à Bastia le 1er février 1739 (1).

(1) *Chronologie historique militaire*, de Pinard.

COMTE DE MAILLEBOIS

(1734).

De Maillebois (Yves-Marie Desmarest, comte), né le 3 août 1715, petit-fils du contrôleur-général Desmarest, et arrière petit-fils de Colbert, devint mousquetaire en 1730, fut placé comme lieutenant réformé dans la compagnie des sapeurs du bataillon de la Borie du régiment royal-artillerie, par ordre du 28 mai 1733, et servit, la même année en Italie, avec ce bataillon, aux sièges de Pizzighettone, du château de Milan, puis en 1734 aux sièges de Novare et de Tortone. Colonel du régiment d'infanterie de *La Sarre*, par commission du 10 mars 1734, il se trouva aux deux affaires de Colorno, à la bataille de Guastalla, et fut nommé colonel-lieutenant du régiment d'infanterie du Dauphin, par commission du 25 novembre de la même année, en donnant sa démission de colonel de *La Sarre*. Il contribua, à la tête du régiment du Dauphin, à la prise du château de Gonzague, de Reggiolo et de Revere, en 1735 ; rentra en France au mois de juin 1736, et fut pourvu de la charge de maître de la garde-robe du roi, par provision du 5 novembre de la même année.

Il fit la campagne de Corse de 1740 à 1741, sous les ordres de son père.

Nommé aide-maréchal général des logis de l'armée du Bas-Rhin, le 1er août 1741, il servit en Westphalie, sous les ordres de son père, de 1741 à 1743.

Brigadier, par brevet du 20 février 1743, il fut employé à l'armée du Rhin, sous les ordres du maréchal de Noailles, pendant toute cette année.

Maréchal-général des logis de l'armée d'Italie, sous les ordres du prince de Conti, par ordre du 1er février 1744, il contribua particulièrement au succès de l'attaque et de la prise des retranchements de Nice, de Villefranche et

de Montalban, et obtint le grade de maréchal de camp par brevet du 2 mai de la même année. Il ne se distingua pas moins, au mois de juillet suivant, par la sagesse de ses dispositions au fameux passage des Alpes par la vallée de la Stura, à la prise de Château-Daúphin, au siège de Coni, et à la bataille qui fut livrée sous les murs de cette place.

Employé à l'armée d'Italie sous les ordres du maréchal de Maillebois, par lettres du 1er avril 1745, il y remplit les fonctions de maréchal des logis de l'armée, fut adjoint par son père aux détails de toutes les opérations de la campagne, et fut nommé inspecteur général de l'infanterie, par commission du 6 octobre de la même année. Après avoir pris part, en 1746, aux batailles de Plaisance et du Tidon, où il se distingua particulièrement, il rentra en France au mois de novembre.

En 1747, il assista à la bataille de Lawfeld, et couvrit avec l'armée le siège de Berg-op-Zoom. Après avoir assisté au siège de Maëstricht en 1748, il fut nommé lieutenant-général des armées du roi.

Le 15 juin 1753, il succéda à son père comme gouverneur de Douai.

En 1756, il prit part à la conquête de l'île Minorque, comme premier lieutenant-général, s'empara au mois d'avril de Ciudadela, capitale de cette île, et fut chargé par le maréchal de Richelieu des dispositions à prendre pour l'assaut général de Port-Mahon, ce dont il s'acquitta avec la plus grande intelligence. A la suite de cette campagne, le comte de Maillebois fut nommé chevalier des ordres du roi le 1er janvier 1757.

Employé à l'armée d'Allemagne, sous les ordres du maréchal d'Estrées, il assista comme maréchal général des logis de l'armée à la bataille d'Hastenbeck.

Au mois de mai 1758, le comte de Maillebois donna sa démission de maître de la garde-robe du roi. (1)

(1) *Chronologie historique militaire*, de Pinard.

Comte de Lussan
(1734-1744).

De Lussan (Charles-Claude-Joachim, d'Audibert, comte) naquit en 1698. Après avoir servi quatre ans dans les mousquetaires, il obtint une compagnie au régiment de dragons de Languedoc, par commission du 1er avril 1718; il la commanda aux sièges de Fontarabie, de Saint-Sébastien, d'Urgel, et de Roses en 1719, puis, au siège de Philippsbourg en 1734. Nommé colonel du régiment d'infanterie de *La Sarre* par commission du 25 novembre 1734, le comte de Lussan fit avec ce régiment la campagne d'Italie (1734-1736), et celle de la Corse (1738-1741), pendant laquelle il obtint le grade de brigadier (1er janvier 1740).

Après avoir servi de 1743 à 1744, alternativement en Bavière et en Alsace, le comte de Lussan fut nommé maréchal de camp au mois de novembre 1744, et donna sa démission de colonel de *La Sarre* à la même époque.

En 1746, il prit part aux sièges de Mons, de Charleroi, de Namur, et à la bataille de Raucoux. En 1747, il combattit à la bataille de Lawfeld, et couvrit avec l'armée le siège de Berg-op-Zoom.

Après avoir assisté au siège de Maëstricht en 1748, le comte de Lussan fut nommé lieutenant-général des armées du roi le 10 mai de la même année, et ne parut plus aux armées; il mourut le 12 avril 1761 (1).

Marquis de Tombebœuf
(1745-1747).

Le marquis *de Tombebœuf* (Jean-Baptiste), fut nommé colonel de *La Sarre* le 15 janvier 1745, et fit avec ce

(1) *Chronologie historique militaire*, de Pinard.

régiment la campagne de 1746 en Italie et en Provence, pendant laquelle il se distingua particulièrement à la défense de la redoute de la Turbie ; il mourut de maladie, au mois de février 1747, à Toulon, où, par zèle, il avait été visiter les hôpitaux, infectés par les maladies que la retraite d'Italie avait occasionnées.

MARQUIS DE MONTPOUILLAN
(1747-1762).

De Montpouillan (Louis-Guy, Sacriste de Tombebœuf, de Samazan, marquis), naquit le 13 septembre 1714.

Page du roi le 22 avril 1734, lieutenant en second au régiment du roi le 20 juillet 1736, lieutenant le 9 octobre suivant ; il servit au mois de novembre 1741 à la prise et à la défense de Prague, où il fut blessé ; à la retraite de la garnison de cette ville, en 1742, à la bataille de Dettingen, et sur les bords du Rhin, en 1743.

Capitaine au même régiment le 14 janvier 1744, il commanda sa compagnie cette année aux sièges de Menin, d'Ypres, de Furnes et de Fribourg ; en 1745, à la bataille de Fontenoy, aux sièges de Tournay, d'Oudenarde et d'Ath ; en 1746, aux sièges de Bruxelles, de Namur et à la bataille de Raucoux.

Colonel du régiment d'infanterie de *La Sarre*, à la mort de son frère, le marquis de Tombebœuf, par commission du 24 février 1747, il le rejoignit à l'armée de Provence, et le commanda à la Ciotat et à Cassis jusqu'à la fin de l'année, au camp de Tournoux en 1748, et sur les côtes de 1756 à 1761.

Nommé brigadier le 10 février 1759, le marquis de Montpouillan fit avec *La Sarre* la campagne de Portugal en 1762 ; il fut élevé au grade de maréchal de camp au mois de décembre de la même année, et donna aussitôt sa démission de colonel de *La Sarre* (1).

(1) *Chronologie historique militaire*, de Pinard.

COMTE DE PEYRE

(1762-1767).

Comte de *Peyre* (Jean-Henri, Morel de Groslée), colonel dans les grenadiers de France le 31 mars 1759, colonel de *La Sarre* le 1er décembre 1762, chevalier de Saint-Louis en 1763, colonel du régiment de Piémont le 16 avril 1767.

DUC DE LA ROCHEFOUCAULD

(1767-1781).

Duc de la *Rochefoucauld* (Louis-Alexandre), né en 1735 ; lieutenant au régiment d'infanterie du roi le 12 décembre 1762, devenu sous-lieutenant à la nouvelle organisation de 1763, nommé colonel de *La Sarre* le 16 avril 1767, maréchal de camp le 1er janvier 1784.

Après avoir fait partie de l'assemble des notables et des Etats-Généraux de 1789, il fut arrêté et massacré à Gisors le 14 septembre 1792.

COMTE DE MONTBEL

(1784-1788).

Comte de Montbel (Jules-Gilbert), né le 27 août 1748, page de Madame la Dauphine le 1er octobre 1763, garde du corps du roi le 3 février 1765, capitaine dans Noailles-cavalerie la même année, rang de lieutenant-colonel le 9 octobre 1772, rang de mestre de camp attaché à la cavalerie le 26 janvier 1773, mestre de camp en second du régiment Royal-Navarre le 18 avril 1776, mestre de camp de *La Sarre* le 1er janvier 1784, maréchal d'infanterie le 9 mars 1788 ; chevalier de Saint-Louis.

BARON DE VERGENNES

(1788-1791).

De Gravier, baron de *Vergennes* (Jean-Charles), né à Dijon, le 23 juin 1756, sous-lieutenant dans le régiment de Boulonnais le 29 octobre 1772, rang de capitaine dans Condé-Dragons le 21 février 1775, mestre de camp en second du régiment du Perche le 13 avril 1780, de celui de Royal-Vaisseau le 13 mai suivant, colonel de *La Sarre* le 10 mars 1788, a donné sa démission le 25 juillet 1791, et a été retraité comme maréchal de camp ; chevalier de Saint-Louis.

DU PONT DE COMPIÈGNE

(1791).

Du Pont de Compiègne (Charles-Léopold-Joseph), lieutenant en second le 27 septembre 1763, sous-lieutenant le 15 décembre 1767, lieutenant le 27 février 1774, capitaine en second le 9 février 1777, capitaine en second de grenadiers le 3 juin 1780, capitaine commandant le 14 avril 1782, aide-major le 27 avril 1788, colonel du *51*e le 25 juillet 1791. (N'a pas rejoint son poste.)

CHEVALIER D'IVERSAY

(1791).

Chevalier d'*Iversay* (Joseph), né à Poitiers le 23 juillet 1733, lieutenant en second dans le régiment de Navarre-infanterie le 15 janvier 1747, lieutenant le 3 juillet suivant, réformé en 1749, réintégré dans les cadres de

l'armée comme enseigne le 5 février 1752, lieutenant le 20 mars 1753, capitaine le 17 novembre 1758, passé à une lieutenance à la nouvelle organisation de 1763, replacé dans une compagnie, le 13 août 1765, chevalier de Saint-Louis le 24 mars 1772, capitaine commandant de la compagnie auxiliaire à la formation du 7 juin 1776, capitaine de grenadiers le 8 avril 1779, lieutenant-colonel du régiment de Touraine, colonel du *51e* le 21 octobre 1791; a émigré au commencement de 1792.

VIAL D'ALLAIS

(1792).

Vial d'Allais (Charles-Guillaume), né le 12 février 1749; entré au service en 1766, mousquetaire le 17 mai 1768, capitaine à la suite du régiment de Picardie-infanterie le 29 mai 1778, capitaine-commandant de la 1re compagnie de fusiliers des volontaires étrangers de Lausun le 1er avril 1780, rang de major le 16 mai 1782, major de l'île Bourbon à la même date, major du nouveau bataillon de la Guyanne et commandant particulier de Cayenne le 5 juin 1785, rang de colonel le 4 mars 1791, colonel du régiment de Provence le 21 octobre 1791, colonel du *51e* le 7 mars 1792, maréchal de camp le 8 mars de la même année.

DE LA VENNE, CHEVALIER DESPERRIERS

(1792).

De la Venne, chevalier Desperriers (Joseph-Marie), lieutenant au régiment de *La Sarre* en 758, capitaine en second le 2 mai 1760; a commandé comme capitaine en premier le détachement de ce régiment en expédition à Tabago, d'octobre 1790 au commencement de 1792, lieute-

nant-colonel du *51e* le 25 juillet 1791; colonel du même régiment le 16 mai 1792.

Le chevalier Desperriers s'est distingué comme lieutenant à la bataille de Carillon (Canada) le 8 juillet 1758, et a reçu en récompense une pension de 200 livres; a été blessé sous les murs de Québec le 13 septembre 1759. Nommé chevalier de Saint-Louis après la campagne du Canada.

DAGOBERT DE FONTENILLE

(1792).

Dagobert de Fontenille (Louis-Simon-Auguste), né à la Chapelle (Basse-Normandie), au mois de mars 1738; lieutenant le 9 mars 1756 dans le régiment d'infanterie de Tournaisis, capitaine-commandant de la compagnie lieutenant-colonelle le 18 juin 1768, incorporé avec ce régiment dans celui de Royal-Italien en 1775, capitaine-commandant en 1776, chevalier de Saint-Louis le 29 juillet 1781, major le 17 mai 1787, major au 2e bataillon de chasseurs le 1er mai 1788, lieutenant-colonel le 1er janvier 1791, colonel du *51e* le 27 mai 1792, général de brigade le 8 mars 1793, maréchal de camp le 20 septembre 1793, employé la même année à l'armée d'Italie, où il se distingua dans plusieurs affaires et reçut un grand nombre de blessures, général en chef de l'armée des Pyrénées-orientales en 1793, fit la campagne d'Espagne en 1794, mourut de la fièvre à Puycerda, le 9 avril de la même année, après avoir remporté plusieurs victoires.

DORTOMAN

(1793).

Dortoman (Jean-Jacques) né le 31 otobre 1742; enseigne le 11 mai 1759, lieutenant le 4 janvier 1760, devenu sous-

lieutenant à l'organisation de 1763, lieutenant le 29 juillet 1764; capitaine-commandant de la compagnie lieutenant-colonelle le 24 septembre 1770, de la compagnie colonelle le 16 juin 1771, passé avec le même grade au 59e régiment le 23 septembre 1777, lieutenant-colonel au 93e régiment le 23 mars 1792, chef de brigade du *51e* le 8 mars 1793. Après avoir combattu, à la tête de ce régiment, aux combats de Rora et d'Isola (20 et 22 mai 1793), à l'attaque du camp des Fourches (8 juin) et au combat de Rauss (12 juin 1793), où il mérita les éloges du général Brunet, le chef de brigade Dortoman fut nommé général de brigade le 17 juin 1792 ; il mourut quelques jours après sur l'échafaud.

MASSÉNA (PRINCE D'ESSLING)

(1793).

Masséna (André), né à Nice le 16 mai 1758; s'enrôla en 1775 dans le régiment de Royal-Italien, où il fut nommé caporal au bout d'un an, puis sergent et adjudant, et quitta le service en 1789. Après la Révolution, il fut nommé à l'élection le 1er février 1791 adjudant-major, et, bientôt après, commandant du 2e bataillon du Var. En récompense de l'intrépidité et des talents qu'il déploya à l'armée du Var, notamment le 28 février 1793, où, à la tête de son bataillon, il s'empara avec une rapidité sans exemple de tous les postes avancés situés sur la rive droite du Var, le commandant Masséna fut nommé colonel du *51e* régiment d'infanterie le 19 août, et général de brigade le 23 août suivant. Promu au grade de général de division en 1795, il prit la part la plus glorieuse à la campagne d'Italie (1796-1797). En 1799, il reparut à l'armée d'Helvétie, et se couvrit de gloire en battant les Russes à Zurich. Envoyé ensuite en Italie pour s'opposer aux Autrichiens qui reprenaient les pays conquis, il se jeta dans Gênes avec une poignée de soldats, et parvint à retenir le général autrichien Mélas

assez longtemps pour favoriser l'irruption de Bonaparte en Italie et préparer la victoire de Marengo. En 1804, il fut nommé maréchal et duc de Rivoli. En 1805, il reçut le commandement en chef de l'armée d'Italie, en 1806, il accompagna Joseph Bonaparte, qui allait prendre possession du royaume de Naples ; en 1809, il commanda le 5e corps de la grande armée, et décida la victoire à Essling. Napoléon, en récompense, le créa prince d'Essling. Il fut moins heureux en Portugal (1810), et mourut à Paris en 1817. *Masséna* avait été surnommé l'*enfant chéri de la victoire*.

RIVAS

(1793-1794).

Rivas commanda le *51e* jusqu'au moment où ce régiment contribua à former les 101e et 102e demi-brigades de bataille, en novembre 1793 et 1794.

LA BALGUERIE

(1794-1795).

La Balguerie, chef de la *51e* demi-brigade de bataille, à sa formation, fit avec elle la campagne de 1794 à l'armée d'Italie.

BRENIER

(1795-1796).

Brenier, commanda la *51e* demi-brigade de bataille, jusqu'au moment où elle fut incorporée dans la 14e de même arme, devenue 63e le même jour.

LAFOND

(1796).

Lafond, chef de la *51e* demi-brigade de ligne, à sa formation, fit avec elle une partie de la campagne d'Italie (1796); il fut blessé à la première bataille de Castiglione (3 août) et à la bataille d'Arcole (15 novembre) où il se distingua particulièrement. Le chef de brigade Lafond quitta le service au mois de décembre 1796.

MEINZWEIG

(1796-1800).

Meinzweig, soldat au 53e régiment le 10 octobre 1778, caporal le 24 mai 1785, sergent le 21 janvier 1787, sergent-major le 1er janvier 1791, adjudant le 12 avril 1792, adjudant-major le 20 juin de la même année, chef de bataillon à la *51e* demi-brigade de ligne en 1796. Il fit avec cette demi-brigade la campagne d'Italie, fut blessé à Fombio (8 mai), à Castiglione (3 août) et à Arcole (15 novembre), et fit constamment preuve d'une grande audace. Nommé chef de la *51e* demi-brigade de ligne le 21 décembre 1796, il finit avec elle la campagne d'Italie, prit part ensuite aux campagnes de Belgique (1799-1800), de Hollande (1799-1800), et fut tué à l'armée du Rhin le 15 juin 1800 (combat de Waldsteten).

BONNET D'HONNIÈRES

(1800-1805).

Bonnet d'Honnières (Joseph-Alphonse-Hyacinthe-Alexandre), né à Valréas (Vaucluse), le 11 mars 1764; cadet dans le 47e régiment d'infanterie le 7 janvier 1780, sous-lieutenant le 10 août de la même année, lieutenant le

30 décembre 1785, retiré du service le 5 avril 1787, capitaine au 71e régiment d'infanterie le 15 septembre 1791, chef de bataillon à la 108e demi-brigade, en récompense de sa belle conduite au passage du Rhin à Düsseldorf (fructidor an III), chef de la *51e* demi-brigade de ligne le 23 juillet 1800, général de brigade le 23 décembre 1805, mort le 11 février 1807 des suites d'une blessure reçue à Eylau. A fait les campagnes de Gibraltar et de Mahon (1781-1783), et a mérité, par sa belle conduite au siège de Gibraltar, une gratification de 200 livres, et une lettre des plus flatteuses du maréchal de Ségur, ministre de la guerre. A pris part à toutes les campagnes de la Révolution et à l'expédition d'Irlande commandée par le général Hardy, pendant laquelle il fut fait prisonnier sur le vaisseau le *Hoche*. A combattu à la tête de la *51e*, à Hohenlinden (3 décembre 1800), et à Austerlitz, où il s'est particulièrement distingué. Comme général commandant la 2e brigade de la 1re division du 3e corps, il s'est encore distingué à Iéna (14 octobre 1806) et à Eylau (8 février 1807), où il tomba mortellement frappé.

Décorations.

Nommé officier de la Légion d'honneur le 16 août 1804.

Blessures.

Blessé d'un coup de baïonnette à la tête, au passage du Rhin à Düsseldorf (fructidor an III), blessé à Iéna (14 octobre 1806), et mortellement frappé à Eylau (8 février 1807).

BAILLE, BARON DE SAINT-POL

(1805-1810).

Baille (Louis-Paul, baron de Saint-Pol), né à Brignolles (Var) le 20 juin 1769; lieutenant à la formation du 3e bataillon du Var le 14 septembre 1791, adjoint aux adjudants-

généraux, le 1er mars 1795, rang de capitaine le 10 octobre 1796, capitaine de grenadiers à la 69e demi-brigade le 21 octobre 1798, chef de bataillon le 1er août 1799, major de la *51e* demi-brigade de ligne le 22 décembre 1802, colonel du *51e* le 26 décembre 1805, général de brigade le 6 août 1811, mis en non activité après l'abdication de l'empereur, mort à Paris le 2 octobre 1821.

Campagnes.

En Italie (1792-1797), en Egypte et en Syrie (1798-1801), à la grande armée (1805, 1806 et 1807), en Espagne (1808-1812).

Blessures.

Blessé d'un coup de feu au nez, le 26 floréal an VII au siège de Saint-Jean-d'Acre, blessé à la main gauche, au combat de Golymin (26 octobre 1806).

Actions d'éclat ou citations.

Au siège de Saint-Jean-d'Acre, il reprit en différentes fois, marchant à découvert à la tête de sa compagnie de grenadiers, divers boyaux que l'ennemi avait enlevés à d'autres troupes.

A la bataille d'Aboukir (7 thermidor an VII), il entra un des premiers dans une redoute que la 69e demi-brigade avait enlevée, et dont la prise avait décidé du gain de la bataille ; il fut, pour ce fait, nommé chef de bataillon sur le champ de bataille par Bonaparte. A la prise de Jaffa, le 17 ventôse an VII, malgré un feu très vif, il fit traîner, par un petit nombre de grenadiers de la 69e, une pièce de canon, pour la diriger contre une tour occupée par environ 300 ennemis, et les obligea ainsi à mettre bas les armes. Il se signala à Austerlitz (2 décembre 1805); fut cité par le général Rignoux à la suite des affaires de la province de

Ronda en Espagne (13-18 septembre 1811) et au combat de Xiména de la Frontéra (25 septembre 1811).

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur le 24 mars 1804, officier le 7 juillet 1807, commandeur le 17 janvier 1815, chevalier de Saint-Louis le 13 août 1814; baron de l'empire en 1807.

TAILLÉ

(1812-1813).

Taillé (François) né à Nantes (Loire-Inférieure) le 4 juin 1767; entré au service le 25 juillet 1792 dans le 2e bataillon de la Loire-Inférieure qui a servi à la formation de la 64e demi-brigade, capitaine le 6 août 1792, chef de bataillon le 4 décembre 1801, major du *51e* de ligne le 22 décembre 1803, passé avec son grade au 117e de ligne le 28 octobre 1808, colonel du *51e* de ligne le 5 mai 1812, tué le 25 juillet 1813.

Campagnes.

A l'armée des Pyrénées-orientales, 1792-1793, ans II et III.

A l'armée des côtes de l'Océan, an IV.

A l'armée d'Italie, ans V et VI.

A l'armée de Naples, an VII.

A l'armée d'Italie, an VIII.

A l'armée de l'intérieur, ans IX, X et XI.

Au camp de Boulogne, an XII.

A l'armée du Hanovre, ans XII et XIII.

A la grande armée, 1805-1806.

A l'armée d'Espagne, 1807, 1808, 1809, 1811, 1812, 1813.

Actions d'éclat ou citations.

Il fut un des sept officiers mentionnés au mois de juillet 1793 dans une des séances de la Convention nationale, comme ayant, après un bombardement de trente-quatre jours, résolu de s'ensevelir sous les ruines du fort de Bellegarde, plutôt que de se rendre à l'armée espagnole.

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur le 26 mars 1804.

DOUARCHE

(1813-1814).

Douarche (Pierre), né à Bessan (Hérault) le 12 janvier 1769, soldat au 1er bataillon de l'Hérault, le 15 avril 1792, sous-lieutenant au 4e bataillon de l'Hérault, le 5 mai 1793, lieutenant à la 46e demi-brigade le 22 octobre 1796, capitaine le 8 août 1806, admis à la retraite le 20 juillet 1807, major au *51e* régiment d'infanterie le 27 avril 1811, colonel du même régiment, le 19 septembre 1813, mis en non activité, par suite de la réorganisation de l'armée, le 1er novembre 1814, mort à la Jamaïque en 1819.

Campagnes.

A l'armée des Pyrénées-occidentales, de 1792 à 1795.
A l'armée de l'Ouest et de l'Océan, en 1796.
A l'armée du Danube, en 1797.
A l'armée du Rhin, en 1798 et 1799.
Au camp de Boulogne, en 1805.
A la grande armée, en 1805, 1806 et 1807.
En Espagne, de 1808 à 1813.
A l'armée du Nord, en 1814.

Blessures.

Blessé d'un coup de feu à la jambe gauche en 1793 dans la Vendée; blessé d'un coup de feu au bras gauche à la bataille de Tudéla en 1808.

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur le 15 juin 1804, chevalier de la couronne de fer le 6 août 1811, officier de la Légion d'honneur le 4 janvier 1814.

BARON RIGNON

(1814-1815).

Baron *Rignon*, né le 15 mai 1775 aux Alberts (Hautes-Alpes), soldat dans les guides à pied de l'armée des Alpes le 20 avril 1793, caporal le 5 fructidor an V, sergent dans la garde des Consuls le 16 thermidor an VI, sergent-major aux chasseurs à pied le 16 nivôse an IX, sous-lieutenant le 10 nivôse an X, lieutenant en second le 1er vendémiaire an XI, capitaine adjudant-major le 5 ventôse an XII, chef de bataillon le 24 juin 1811, major du 13e régiment de de voltigeurs de la garde le 8 avril 1813, colonel du *51e* (portant à cette date le n° 47), le 7 août 1814, tué à Waterloo (18 juin 1815).

Campagnes.

A l'armée des Alpes, ans II et III.
A l'armée d'Italie, ans IV et V.
A l'armée d'Egypte et de Syrie, ans VI et VII.
A l'armée d'Italie (Marengo) an VIII.
A la grande armée, 1805, 1806, 1807, 1808.
En Espagne et en Autriche, 1809.
En Russie, 1812, 1813.
A l'armée du Nord, 1814 et 1815.

Blessures.

Blessé d'un coup de feu à l'épaule gauche à la bataille de Marengo (14 juin 1800).

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur en prairial an XII, officier le 5 juin 1809, chevalier de l'empire le 15 mars 1810, chevalier de la couronne de fer le 6 avril 1813, baron de l'empire le 22 janvier 1814.

BARON DE LASCOURS

(1815-1816).

Baron de *Lascours* de Renaud de Boulogne (Louis-Joseph-Elisabeth-Fortuné), né à Lascours (Gard), le 17 décembre 1786, élève à l'école militaire de Fontainebleau le 9 juin 1803, sous-lieutenant au 3e dragons le 23 janvier 1804, lieutenant aide de camp du général de division Sébastiani le 16 mai 1806, capitaine au 11e dragons le 10 novembre 1807, redevenu aide de camp du général Sébastiani le 23 août 1808, chef d'escadrons le 2 janvier 1811, adjudant commandant chef d'état-major du 2e corps de cavalerie de la grande armée le 14 juin 1813, chef d'état-major de la 2e division du 5e corps le 25 décembre 1813, sous-lieutenant aide-major de la 5e compagnie des gardes du corps le 1er juin 1814, lieutenant aide-major le 10 novembre 1814, en non activité le 1er août 1815.

Colonel de la légion de la Marne le 12 octobre 1815, en non-activité le 21 mars 1816, colonel à la suite du corps royal d'état-major le 17 février 1819, disponible le même jour, rayé de la liste des colonels à la suite et admis au traitement de réforme, par décision royale du 29 janvier 1823; commandant les départements du Gard, de l'Ardèche et de la Lozère, le 8 août 1830.

Maréchal de camp le 6 septembre 1830, disponible le 17 septembre 1830, compris comme disponible dans le cadre d'activité de l'état-major général le 22 mars 1831, commandant la 1re brigade d'infanterie de la garnison de Paris le 14 novembre 1832, commandant la 1re brigade de la 4e division d'infanterie du corps de rassemblement sur la frontière du Nord, le 22 janvier 1839; a repris le commandement de la 1re brigade d'infanterie à Paris, par suite du licenciement de ce corps le 25 mai 1839.

Lieutenant-général disponible le 26 avril 1841, commandant le camp de Lyon le 11 juin 1843, disponible le 3 mars 1848, décédé à Lascours (près Alais) le 28 janvier 1850.

Campagnes.

Côtes de l'Océan, en l'an XIII.
Grande armée, l'an XIV, 1808, 1809, 1810 et 1811.
Espagne, 1812, 1813 et 1814.

Blessures.

Blessé à la bataille d'Austerlitz.

Décorations.

Chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis le 10 janvier 1814.

Commandeur de l'ordre royal de la Légion d'honneur le 20 août 1814, grand officier le 30 avril 1836, autorisé à accepter et à porter la décoration de 2e classe de l'ordre du Nicham (Tunis), le 23 février 1847.

MARQUIS D'ORIA

(1816-1817).

Marquis d'*Oria* (Jean-André), né le 13 décembre 1766, entré au service en 1787, émigré en 1790, a fait la campagne des Princes en 1792, a pris part à la guerre dans les

montagnes de Gênes de 1798 à 1799, a rejoint l'armée autrichienne à Parme en 1799, est revenu au siège de Gênes en 1800, a suivi l'armée autrichienne en Autriche en 1801, est retourné en Italie en 1807, fut arrêté en Toscane comme chef du parti contre révolutionnaire, et détenu à Gênes puis déporté à Lyon jusqu'au mois de septembre 1807, époque à laquelle, il fut autorisé à rentrer à Gênes sous la surveillance de la police, et à se rendre à Naples, où il est resté jusqu'en 1814.

Passé à l'armée autrichienne à Parme en 1814, il entra au service du roi de Sardaigne comme colonel, en 1815. Le 20 mars 1816, il prit du service dans l'armée française, et fut nommé colonel de la légion de la Marne au mois d'avril suivant; il fut mis en non activité au mois de juin 1817.

Le colonel d'Oria a reçu deux blessures pendant sa carrière militaire.

BARON DE CORNEBIZE

(1817-1821).

Baron de *Cornebize* (Louis-Jean-Baptiste), né le 30 janvier 1767 à Sépeaux (Yonne), volontaire le 8 septembre 1792 au 6e bataillon de l'Yonne (devenu le 10 du même mois, 174e demi-brigade de ligne), capitaine à la 174e le 11 septembre 1792; passé à la 93e le 4 février 1796, à la 49e le 3 juin 1796, au 24e régiment de ligne le 13 novembre 1803, chef de bataillon au même régiment le 3 mars 1807, passé avec le même grade au 47e régiment de ligne le 20 février 1808, major du 116e régiment de ligne le 20 juillet 1811, colonel du 16e régiment d'infanterie légère le 16 juillet 1813, colonel du régiment du roi (infanterie de ligne), le 24 septembre 1814, colonel de la légion du Loiret le 20 août 1815, colonel de la légion de la Marne (devenu *51e* de ligne le 17 novembre 1820), le 11 juin 1817, lieutenant du roi à l'Ile de Ré le 10 octobre 1821.

Campagnes.

ANNÉES.	ARMÉES.	GÉNÉRAUX.
1792............	des Ardennes........	Lafayette.
1793, an II......	du Nord......	Dumourier.
Ans III, IV, V..	de Sambre et Meuse.	Pichegru.
An VI..........	du Rhin.............	Jourdan, Hoche.
An VII.........	de Hollande.........	Joubert, Moreau.
Ans VIII et IX..	Gallo-batave.........	Augereau.
An X...........	de l'Ouest............	Bernadotte.
Ans XI et XII..	d'Angleterre.........	Id.
An XIII........	sur mer..	Vice-amiral Gantheaume.
1805-1806.......	Grande-Armée.......	Augereau.
1807.............	Id.....	Prince de Ponte Corvo, Oudinot.
1808.............	d'Espagne...........	Moncey.
1809.............	de Portugal..	Soult.
1810.............	d'Espagne...........	Régnier.
1811......... ...	de Portugal..........	Prince d'Essling, duc de Raguse.
1813.............	Grande-Armée.......	
1814.............	en France............	

Actions d'éclat ou citations.

Le 18 fructidor an IV (4 septembre 1795), à la bataille de Würtzbourg, il sauva la vie à un soldat, qui était terrassé, et qu'un Autrichien allait assommer, en se portant précipitamment, à travers la mitraille et la fusillade, sur cet ennemi qu'il tua de deux coups de sabre ; dans la même bataille, il chassa avec sa compagnie plus de 300 hommes embusqués dans un moulin, jusque sous les murs de Würtzbourg, d'où il se retira, au moment de la retraite, poursuivi par de l'infanterie et de la cavalerie, sans avoir perdu un seul homme.

Le 6 vendémiaire an VII (27 septembre 1798), se rendant, pendant la nuit, d'Anvers à Luze, avec son bataillon, pour chasser de cette dernière ville un très grand rassemblement

d'insurgés, il courut seul sur un de leurs postes qui était en avant de la porte, tua un ennemi, en fit deux prisonniers, puis se porta avec 20 grenadiers sur ladite porte qui était fermée. Ayant sommé en vain les insurgés de l'ouvrir, il traversa à la tête de sa compagnie le fossé rempli d'eau, entra dans la ville, et ouvrit la porte à son bataillon.

Le lendemain, 7 vendémiaire, Luze se trouvant cernée par plus de 4,000 insurgés, le général Darm, qui voulait se rendre à Malines, le chargea d'attaquer avec sa compagnie le centre de la ligne ennemie : il exécuta cet ordre avec une telle célérité qu'il réussit à chasser complétement les insurgés et à rendre la route de Malines libre ; il suivit seul 8 brigands qui se sauvaient dans une maison, et en fit un prisonnier.

Le 17 nivôse an VIII, la division Barbon ayant été obligée de se replier sur Nuremberg après avoir épuisé toutes ses munitions contre un ennemi supérieur en nombre, le capitaine de Cornebize reçut l'ordre de soutenir la retraite de deux pièces d'artillerie : il établit sa compagnie dans un bois, et fit exécuter à très petite portée un feu si vif et si à propos, qu'il arrêta l'ennemi dans sa poursuite, puis, lorsque les troupes de la division revinrent après s'être approvisionnées de cartouches, il fit battre la charge, et repoussa les Autrichiens jusqu'au village où ils devaient passer la nuit.

Le 10 décembre 1806, le capitaine de Cornebize, ayant reçu l'ordre de passer la Vistule couverte de glace, à Wraklawek, dans le but de faire une reconnaissance avec sa compagnie, fut chargé au débouché d'un village, par environ 120 hussards et cosaques sortis d'un bois voisin ; il les mit en déroute, et rentra à Wraklawek avec 3 chevaux et 3 cosaques prisonniers.

Le 25 février 1807, la division Dupont marchait à l'assaut de Bromberg occupé par les Russes et les Prussiens : le capitaine de Cornebize, qui marchait en tête de la colonne avec sa compagnie, enfonça à la baïonnette l'ennemi formé en bataille en avant de la porte, entra avec trois ou quatre

grenadiers seulement dans un cul-de-sac, où il fit mettre bas les armes à 60 Russes, parmi lesquels deux capitaines, passa ensuite le pont, à la tête de sa compagnie, et fit encore déposer les armes à 22 chasseurs russes, qui, embusqués derrière une grange, faisaient un feu très vif pour empêcher le passage et protéger leur parc consistant en 8 caissons.

Le 14 juin 1808, il s'empara, à la tête de 200 hommes, de la ville d'Alagon (près Saragosse), après avoir tué plus de 100 hommes à l'ennemi, et mit en déroute une bande nombreuse venue de Saragosse pour défendre le passage du canal. Le 10 juillet suivant, le commandant de Cornebize s'empara avec son bataillon du couvent des capucins Lez-Saragosse, malgré une résistance énergique de la part de l'ennemi.

Le commandant de Cornebize se distingua encore le 16 janvier 1809, à la bataille de la Corogne, en arrêtant et en repoussant avec son bataillon une colonne anglaise qui cherchait à tourner un autre corps français.

Le 29 mars 1809, le commandant de Cornebize pénétra avec son bataillon au centre de la ligne ennemie qui couvrait Oporto, enleva à la baïonnette deux redoutes très fortes et bien armées, traversa la ville, passa le pont, et se porta avec six officiers et cinquante hommes seulement sur les hauteurs de Villa-Nuova, chassant devant lui une grande quantité d'insurgés et les obligeant à abandonner leurs canons.

Blessures.

Blessé d'une balle à la partie supérieure du bras gauche le 24 fructidor an VII, blessé deux fois à Eylau (8 février 1807), ce qui ne l'empêcha pas de rester à son poste.

Titres et décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur le 25 prairial an XII, officier le 26 août 1811, commandeur le 12 mars 1814; che-

valier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis le 27 septembre 1814; nommé baron, par ordonnance du roi le 2 mars 1816.

AYMOND DE CONTRÉGLISE

(1821-1826).

Aymond de Contréglise (Charles-Alexandre), né le 20 août 1773 à Contréglise (Haute-Saône), sous-lieutenant au régiment de Monsieur (infanterie) le 8 juin 1789, émigré le 22 septembre 1790, capitaine dans la légion de Mirabeau le 9 juin 1791, nommé lieutenant au régiment des grenadiers de Bourbon le 15 avril 1798, lieutenant-colonel le 20 janvier 1801, licencié le 18 février de la même année, capitaine au 4e régiment d'infanterie de ligne polonaise le 15 janvier 1807, passé au 1er régiment d'infanterie de Berg le 28 juin 1807, passé au service de la France dans le 114e régiment de ligne le 21 novembre 1808, capitaine-adjoint à l'état-major de l'armée de réserve d'Allemagne le 26 juin 1809, employé au 8e corps de l'armée d'Espagne en janvier 1810, attaché à l'état-major de l'armée d'Italie le 11 décembre 1811, aide de camp du duc d'Abrantès le 5 janvier 1812, attaché à l'état-major général de la grande armée le 1er août 1812, prisonnier de guerre le 27 mars 1813, rentré en France à la fin d'août 1814, en non-activité le 1er septembre de la même année, colonel le 7 janvier 1815, attaché à l'état-major général de la 1re division militaire le 31 juillet 1815, en non-activité le 26 janvier 1816, lieutenant du roi à l'île de Ré le 23 octobre 1817, colonel du *51e* régiment d'infanterie de ligne le 10 octobre 1821, a fait avec ce régiment la campagne d'Espagne de 1823.

Blessures.

Blessé d'un éclat d'obus à la main droite au siège d'Harnelt, blessé d'un coup de feu qui lui traversa la cuisse

gauche au siège de Graudentz (25 juin 1807), blessé d'un coup de feu à la tête au siège de Saragosse.

Décorations.

Chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis le 30 janvier 1801, chevalier de l'ordre militaire de Pologne le 15 janvier 1808, chevalier de la Légion d'honneur le 15 janvier 1810, officier le 17 août 1822, autorisé par le duc d'Angoulême à accepter et à porter la décoration (croix d'or de 2e classe) de l'ordre royal et militaire espagnol de Saint-Ferdinand, le 18 novembre 1823.

OCHER DE BEAUPRÉ

(1826-1830).

Ocher de Beaupré (André-François), né aux Sables-d'Olonne (Vendée) le 22 novembre 1776; entré au service dans le bataillon de réquisition des Sables-d'Olonne, comme sous-lieutenant, le 1er octobre 1793, congédié le 5 décembre 1795, nommé lieutenant dans une colonne mobile le 19 juin 1799, aide de camp du général d'Hondelot le 21 mai 1801, capitaine le 11 mai 1803, nommé chef de bataillon au 82e de ligne le 26 mai 1805, prisonnier de guerre à la capitulation de la Martinique le 24 février 1809, rentré d'Angleterre en France le 28 juin 1814, passé avec son grade au 40e de ligne (devenu 43e) le 19 octobre 1814, attaché à l'état-major général du 2e corps de l'armée du Nord en 1815, en non activité par suite du licenciement le 25 septembre 1815, chef de bataillon à la légion de la Loire le 18 janvier 1819, lieutenant-colonel de la légion de l'Allier le 7 avril 1819, passé avec son grade au 4e de ligne le 27 novembre 1820, en non-activité le 8 janvier 1823, remis en activité au 49e de ligne le 13 août 1823, colonel du *51*e de ligne le 31 décembre 1826, colonel du 30e de ligne le 7 mars 1830.

Campagnes.

A l'armée de l'Ouest, ans II et III.
A l'armée d'Angleterre, ans VII et VIII.
A la Martinique, ans XI, XII, 1805, 1806, 1807, 1808, 1809.
A l'armée du Nord, 1815.
A la Guadeloupe et embarqué, 1827, 1828, 1829.

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur le 27 décembre 1814, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis le 16 août 1820, officier de la Légion d'honneur le 17 août 1822.

PARCHAPPE

(1830).

Parchappe (Charles-Jean-Baptiste), entré à l'école militaire le 8 décembre 1804, sergent-major le 8 décembre 1805, sous-lieutenant au 56e de ligne le 19 avril 1806, lieutenant le 25 avril 1809, capitaine le 7 octobre 1811, chef de bataillon au 88e (devenu 75e de ligne) le 28 janvier 1814, en non activité le 11 juillet 1814, chef de bataillon à la légion de la Marne le 6 mars 1816, major du 35e de ligne le 21 août 1825, lieutenant-colonel du 47e de ligne le 23 novembre 1825, colonel du *51e* de ligne le 7 mars 1830, colonel du 15e léger le 10 août 1830, rayé des contrôles le 16 août suivant.

Campagnes.

A la grande armée, 1807.
En Danemark, 1808; en Allemagne, 1809.

En Hollande, 1810 et 1811 ; en Russie, 1812.
A la grande armée 1813; en France, 1814.
Sur le Rhin, 1815 ; en Espagne, 1823.

Blessures.

Blessé d'un coup de feu à la tête, à la bataille de Wagram (6 juillet 1809) ; blessé d'un coup de feu qui lui a traversé la jambe gauche, en Russie, le 30 août 1812 ; blessé d'un coup de feu au bras gauche et à la jambe droite, à la bataille de Brienne, le 1er février 1814.

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur le 16 juin 1809, officier le 17 janvier 1815 ; chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, le 25 avril 1821, chevalier de l'ordre de Saint-Ferdinand d'Espagne (croix d'or de 2e classe), le 18 novembre 1823.

GUINGRET

(1830-1838).

Guingret (Pierre-François), né à Valognes (Manche) le 24 mars 1784 ; entré au service dans le 6e régiment d'artillerie à pied comme soldat le 25 février 1804, élève à l'école Polytechnique le 16 novembre 1805, sous-lieutenant au 6e régiment d'infanterie légère le 10 octobre 1806, lieutenant le 14 novembre 1808, capitaine à titre provisoire le 4 juin 1811, confirmé dans ce grade le 23 août 1811, chef de bataillon au 69e de ligne le 5 juillet 1813, en non activité par suite du licenciement le 16 novembre 1815, chef de bataillon à la légion de la Gironde (devenue 19e de ligne le 17 novembre 1820) le 5 août 1817, lieutenant-colonel du 33e de ligne le 19 mars 1823, passé avec son grade (avec

rang de colonel) au 2e régiment d'infanterie de la garde, le 29 octobre 1828, colonel du *51e* de ligne le 11 août 1830, maréchal de camp le 11 novembre 1837, rayé des contrôles le 16 du même mois.

Campagnes.

Grande armée, 1806 et 1807; Espagne et Portugal, de 1808 à 1813; Pyrénées, 1814; France, 1815; Espagne, 1823; Guadeloupe, de 1830 à 1832.

Actions d'éclat ou citations.

Le 2 mars 1809, le lieutenant Guingret, à la tête de 50 tirailleurs, enleva, sur le chemin de la Corône, une pièce de canon défendue par plus de 200 Espagnols.

Le 13 avril 1809, il franchit le premier le pont de San-Payo, qui était barricadé et balayé par le feu d'une batterie de 8 pièces de canon, il tua un canonnier au moment où il mettait le feu a sa pièce, et détermina, par son élan, l'enlèvement du pont, la prise des 8 pièces et la défaite complète de l'ennemi.

Le 27 septembre 1810, il combattit à Busaco, quoiqu'il eût déjà l'épaule traversée par une balle, et reçut plusieurs nouvelles blessures dans l'action.

Le 30 mai 1812, le capitaine Guingret fut mis à l'ordre de l'armée pour la conduite qu'il tint dans la surprise de Poza, où, commandant l'avant-garde, il se précipita le premier sur une masse de 500 ennemis qui furent tous pris ou tués à la baïonnette.

Le 30 octobre 1812, il fut mis à l'ordre de l'armée, pour avoir proposé, dirigé et commandé le passage du Duero à la nage, par un froid rigoureux, devant Tordésillas, en face d'une colonne anglaise, et sous le feu le plus vif; il passa le sabre aux dents, à la tête d'hommes résolus, et fit prisonnière la garnison de la tour qui, du bord opposé, défen-

dait le rétablissement du pont. Les journaux rapportèrent ce fait.

Le 11 mai 1813, à l'assaut de Castro, il franchit la brèche un des premiers, et, de son chef, pénétra au moyen d'une échelle dans le fort qui servait de réduit à l'ennemi : il passa le premier par une embrasure, et, suivi de sa compagnie de voltigeurs, il égorgea la garnison du fort et s'en rendit maître. L'ordre du jour de l'armée et les journaux firent mention de cette action d'éclat.

Le 30 mai 1813, près Lequeityo, il attaqua et défit, à la tête de deux compagnies d'élite, le bataillon d'Astola, auquel il prit 300 hommes, dont 20 officiers; le reste de ce bataillon fut tué ou noyé. Le capitaine Guingret fut de nouveau mis à l'ordre de l'armée, à la suite de cette brillante affaire.

Le 25 juillet 1813, le commandant Guingret attaqua, avec son bataillon, la position d'Achistoy, défendue par un régiment anglais, et s'en rendit maître après une lutte corps à corps; il mérita pour ce nouveau succès les éloges du duc de Dalmatie.

Le général de division Foy ayant été blessé au commencement de la bataille d'Orthez, le commandant Guingret prit le commandement de la 1re brigade, qu'il conserva jusqu'au 22 mars.

Blessures.

Un éclat d'obus à la cuisse droite, à la bataille de Friedland (14 juin 1807); un coup de feu à l'épaule droite au siège d'Alméida, le 27 juin 1810; un coup de feu dans le cou et plusieurs éclats de mitraille, à l'affaire de Pena-Cava, le 27 septembre 1810; un coup de feu à la jambe gauche au combat d'Aïnhoa (10 novembre 1813).

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur le 6 août 1810, officier le 25 novembre 1813, commandeur le 7 septembre 1831,

chevalier de Saint-Louis le 16 août 1820, autorisé à accepter et à porter la décoration de chevalier de 2e classe de l'ordre de Saint-Ferdinand, le 23 novembre 1823.

DUVIVIER

(1838).

Duvivier (Franciade-Fleurus), né à Rouen le 7 juillet 1794; élève à l'école polytechnique le 29 septembre 1812, sous-lieutenant élève à l'école de Metz le 22 octobre 1814, lieutenant en second au 2e régiment du génie le 2 avril 1817, lieutenant en premier le 18 février 1818, capitaine en second le 18 décembre 1822, chef de bataillon au 2e bataillon de zouaves le 27 septembre 1830, chef de bataillon au 15e de ligne le 29 janvier 1833, commandant supérieur de la place de Bougie le 7 octobre 1833, lieutenant-colonel de la légion étrangère le 27 mars 1834, commandant supérieur de la place de Bougie le 5 avril 1834, lieutenant-colonel des spahis réguliers et auxiliaires de Bône le 26 octobre 1835, commandant supérieur de Guelma le 29 décembre 1836, colonel du 12e léger le 5 janvier 1837, colonel du *51e* de ligne le 1er janvier 1838, colonel du 24e de ligne le 7 mars 1838, maréchal de camp commandant une brigade de l'armée d'Afrique le 18 septembre 1839, commandant la 2e brigade de la 1re division des troupes réunies dans la province d'Alger le 26 décembre 1839, commandant la province de Tittery le 24 mars 1841, disponible le 25 mai 1841, mis à la disposition du Ministre de la marine pour commander l'expédition projetée contre Madagascar le 9 décembre 1845, rentré en disponibilité le 1er mars 1846, chargé par le gouvernement provisoire de l'organisation de la garde nationale mobile, et nommé au commandement de la Place de Paris et du département de la Seine le 26 février 1848, disponible le 17 mai 1848, général de division disponible le 22 mai 1848; mort à Paris le 7 juillet 1848 des suites de

blessures reçues au mois de juin précédent, en combattant à la tête des troupes contre les insurgés.

Campagnes.

1814, en France ; 1827, 1828, 1829, à la Martinique ; de 1830 à 1841, en Afrique.

Citations.

Cité à l'ordre de l'armée d'Afrique, le 3 novembre 1834, le 1er septembre 1836, les 31 janvier et 27 mai 1840.

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur le 27 décembre 1830, officier le 7 décembre 1832, commandeur le 11 novembre 1837, grand officier le 21 juin 1840.

SIMÉON

(1838-1846).

Siméon (Joseph-Blaise), né à Méounes (Var) le 15 juin 1792 ; entré à Saint-Cyr le 28 juin 1811, caporal le 7 juin 1812, sergent le 1er juillet suivant, lieutenant en second au 8e régiment d'artillerie à pied le 1er mars 1813, lieutenant en premier le 20 janvier 1814, en non activité par suite de licenciement le 6 novembre 1815, lieutenant à la légion de la Vendée le 8 janvier 1817, passé à la légion de l'Isère le 8 avril 1817, passé au 3e régiment d'infanterie de l'ex-garde royale le 1er avril 1818, capitaine le 21 août 1825, capitaine adjudant-major le 4 novembre suivant, major du 57e de ligne le 9 décembre 1827, chef de bataillon au 19e régiment d'infanterie légère le 27 décembre 1830, of-

ficier d'ordonnance du roi le 28 avril 1832, lieutenant-colonel du 65e de ligne le 9 avril 1833, colonel du *51e* le 7 mars 1838, maréchal de camp le 22 avril 1846, général de division en 1857.

Campagnes.

Allemagne, 1813; France, 1814; Brest, 1815; Espagne, 1823; Belgique, 1831 et 1832; Afrique, 1845 et 1846; était au siège de la citadelle d'Anvers.

Blessures.

Un coup de feu à la jambe droite, à la bataille de Leipzig (18 octobre 1813).

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur le 1er septembre 1823, officier le 9 janvier 1833.

CLAPARÈDE

(1816-1849).

Claparède (Michel-Edouard-Auguste), né à Montpellier (Hérault) le 23 juillet 1801, entré à Saint-Cyr le 2 novembre 1818, sous-lieutenant à la légion de l'Aube (devenue 4e de ligne) le 15 octobre 1820, sous-lieutenant (rang de lieutenant) au 3e régiment de la garde royale le 4 novembre 1824, lieutenant au 27e de ligne le 28 mai 1829, capitaine à titre provisoire au 66e de ligne le 25 septembre 1830, confirmé dans ce grade le 5 novembre suivant, chef de bataillon au 10e régiment d'infanterie légère le 11 octobre 1840, passé avec son grade successivement au 53e régiment d'infanterie légère (20 décembre 1840) et au 2e régiment de la

légion étrangère (1er avril 1841), lieutenant-colonel du 6e régiment d'infanterie légère le 16 avril 1843, colonel du *51e* le 27 avril 1846, mort de la fièvre à Alger, le 30 octobre 1849.

Campagnes.

En Espagne, 1823; en Italie, 1832; en Afrique, de 1832 à 1836, et de 1840 à 1849.

Blessures.

Blessé d'un coup de feu à la cuisse gauche dans les plaines de la Macta (Afrique) le 28 juin 1835.

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur le 3 juillet 1833, officier le 23 janvier 1848.

LE NORMAND DE LOURMEL

(1849-1852).

Le Normand de Lourmel (Frédéric-Henri), né à Pontivy (Morbihan) le 12 juillet 1811; entré à Saint-Cyr le 15 novembre 1828, sous-lieutenant au 44e de ligne le 1er octobre 1830, lieutenant le 18 décembre 1832, capitaine le 10 juillet 1838, capitaine adjudant-major le 16 septembre 1840, capitaine au 4e chasseurs à pied le 4 mars 1841, capitaine adjudant-major au 3e chasseurs à pied le 12 mars 1842, chef de bataillon au 64e de ligne le 16 décembre 1842, chef de bataillon du 8e chasseurs à pied le 27 octobre 1845, lieutenant-colonel du 8e de ligne le 8 novembre 1847, colonel du *51e* de ligne le 25 novembre 1849, général de brigade le 10 mai 1852, tué le 5 novembre 1854 devant Sébastopol.

Campagnes.

Armée du Nord, 1831 ; Afrique de 1841 à 1850 ; France (Paris), 1851 ; Orient, 1854.

Actions d'éclat ou citations.

Cité au bulletin des opérations militaires pour sa brillante conduite au combat de Chab-el-Hella (Afrique), le 1er octobre 1841. Mis à l'ordre du jour de l'armée d'Afrique pour s'être particulièrement distingué au combat du bois des Oliviers (Afrique) le 22 octobre 1841.

Cité dans le rapport officiel daté d'Alger le 17 octobre 1842 par le lieutenant-général Bugeaud, gouverneur général de l'Algérie, comme s'étant fait particulièrement remarquer pendant l'expédition dans l'Est de la province d'Alger, du 19 septembre au 16 octobre de la même année.

Cité par le lieutenant-colonel de Saint-Arnaud, commandant supérieur de Milianah, pour s'être particulièrement distingué le 2 février 1843 à l'affaire des Beni-Ferrat.

Cité par le lieutenant-colonel de Saint-Arnaud pour s'être distingué le 4 mars 1843 chez les Beni-Menacer.

Cité par le lieutenant-général Changarnier, comme ayant mérité une mention très honorable le 17 mai 1843, au pic de l'Ouarenseris.

Cité par le général Reven, pour sa brillante conduite à l'affaire du 5 novembre 1845, chez les Beni-Eighzin.

Blessures.

Blessé d'un coup de feu au bas des reins à la prise de Zaatcha (26 novembre 1849).

PERRIN-JONQUIÈRE

(1852-1855).

Perrin-Jonquière (Amédée-Célestin), né à Arles-sur-Rhône (Bouches-du-Rhône), le 19 mai 1809 ; entré à Saint-Cyr le 19 septembre 1826, sous-lieutenant au 43ᵉ de ligne le 1ᵉʳ octobre 1828, lieutenant le 20 juin 1832, capitaine le 14 septembre 1838, capitaine adjudant-major le 17 novembre 1838, capitaine au 2ᵉ chasseurs à pied le 24 octobre 1840, capitaine adjudant-major au 10ᵉ chasseurs à pied le 18 novembre 1842, chef de bataillon au 36ᵉ de ligne le 27 avril 1846, lieutenant-colonel du 74ᵉ de ligne le 25 juin 1849, colonel du 51ᵉ le 10 mai 1852, général de brigade le 17 mars 1855.

Campagnes.

Afrique, de 1843 à 1849 ; Italie, 1849 ; Baltique, 1854.

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur le 14 juillet 1844, officier le 29 juillet 1854.

Blessures.

Blessé d'un coup de feu à l'épaule gauche, le 30 avril 1849, sous les murs de Rome (Italie).

TEULAT

(1855).

Teulat (Jean-Michel), né à Tarbes (Hautes-Pyrénées) ; engagé dans la légion des Basses-Pyrénées (devenue

13e régiment d'infanterie légère), le 5 avril 1816, caporal le 6 mars 1817, fourrier le 1er mai 1818, sergent le 13 octobre 1818, sergent-major le 11 juillet 1819, adjudant le 10 décembre 1823, sous-lieutenant le 29 octobre 1826, lieutenant le 25 juillet 1831, capitaine le 26 avril 1837, capitaine adjudant-major le 21 juillet 1838, passé avec le même emploi au 56e de ligne le 21 mai 1842, chef de bataillon au 49e de ligne le 31 octobre 1848, passé avec son grade au 38e de ligne le 18 janvier 1849, lieutenant-colonel du 33e de ligne le 9 janvier 1852, colonel du *51e* de ligne le 21 mars 1855, colonel du 32e de ligne le 3 décembre 1855.

Campagnes.

Belgique, 1832; Afrique, de 1840 à 1848 et de 1849 à 1850.

Actions d'éclat ou citations.

Cité à l'ordre du jour de l'armée, le 5 mars 1843, comme s'étant distingué au combat d'Ell-Opp sur le Chélif contre les Beni-Zerouels, où il eut son cheval tué sous lui.

Cité comme s'étant particulièrement distingué dans le combat livré contre Abd-el-Kader à Gaudiell, le 22 juin 1843.

Décorations.

Décoré de l'ordre de Charles III le 3 juillet 1840, chevalier de la Légion d'honneur le 6 août 1840.

JOSSÉE

(1855-1859).

Jossée (Albert-Jean-Léonard), né à Bâle (Suisse) le 27 octobre 1805, entré à Saint-Cyr le 12 novembre 1823,

sous-lieutenant au 59e de ligne le 1er octobre 1825, lieutenant le 12 février 1831, capitaine le 29 septembre 1837, passé avec son grade au 7e bataillon de chasseurs le 21 octobre 1840, chef de bataillon au 5e de ligne le 28 août 1846, passé avec son grade au 58e de ligne le 12 octobre 1847, lieutenant-colonel du même régiment le 10 mai 1852, colonel du *51e* de ligne le 10 décembre 1855.

Campagnes.

Afrique, de 1833 à 1837 et de 1846 à 1847; Paris, 2 décembre 1851.

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur le 4 mai 1841, officier le 24 juin 1851.

GUYNET

(1859-1862).

Guynet (Jean-Gabriel-Eugène), né le 3 décembre 1803 à Montélimart (Drôme), soldat au 1er régiment d'infanterie de la garde royale le 24 septembre 1823, caporal le 28 septembre 1824, sergent-fourrier le 29 mai 1826, garde de 3e classe (rang de sous-lieutenant) aux gardes du corps du roi (compagnie de Gramont) le 24 décembre 1828, sous-lieutenant licencié et mis en solde de congé le 23 août 1830, sous-lieutenant au 66e de ligne le 25 septembre 1830, lieutenant au *51e* de ligne le 20 juin 1832, capitaine au même régiment le 26 avril 1837, chef de bataillon au 40e de ligne le 6 mai 1850, passé avec son grade au 1er régiment des grenadiers de la garde le 22 juin 1854, lieutenant-colonel du 96e de ligne le 11 août 1855, passé avec son grade au 1er régiment de grenadiers de la garde, le même jour; colonel du *51e* de ligne le 2 mai 1859, commandant de la place

de Marseille le 23 juin 1862, admis à faire valoir ses droits à la retraite le 3 mars 1869.

Campagnes.

Afrique, 1832 ; France, décembre 1851 ; Rome de 1852 à 1854 ; Orient, 1855 ; Italie, 1859 ; Rome de 1860 à 1862.

Blessures.

Un coup de feu à l'avant-bras droit, à Lyon le 23 novembre 1831.

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur le 2 décembre 1831, officier le 29 février 1852, commandeur le 27 décembre 1861 ; a reçu les médailles commémoratives de Crimée, d'Italie et de Sardaigne ; commandeur de l'ordre pontifical de Saint-Grégoire-le-Grand (18 avril 1853).

GARNIER

(1862-1865).

Garnier (Isidore-Théodule), né le 3 décembre 1816 à la Chaussée (Marne), engagé volontaire au 19e de ligne le 3 décembre 1834, caporal le 7 juin 1835, caporal-fourrier le 24 novembre 1835, sergent-fourrier le 7 décembre 1835, sergent-major le 6 juin 1837, adjudant le 20 septembre 1840, sous-lieutenant le 29 novembre 1840, lieutenant le 21 juillet 1843, capitaine le 9 juin 1848, capitaine adjudant-major le 21 juin 1850, capitaine au 5e chasseurs à pied le 25 décembre 1853, chef de bataillon au 26e de ligne le 28 décembre 1854, passé avec son grade au 5e chasseurs à pied le 24 janvier 1855, chef de bataillon des chasseurs à

pied de la garde le 11 septembre 1855, lieutenant-colonel du 19e de ligne le 30 décembre 1857, passé avec son grade aux zouaves de la garde le 29 mai 1859, colonel du 18e de ligne le 14 mars 1860, colonel du *51*^{e} de ligne le 23 juin 1862, général de brigade le 16 décembre 1865, commandant la subdivision de la Creuse à Guéret le 12 avril 1866, commandant la 2e brigade de la 2e division d'infanterie du 1er corps d'armée le 18 août 1866, commandant la 2e brigade de la 1re division d'infanterie de la garde impériale le 3 mars 1869, prisonnier de guerre à Metz le 29 octobre 1870, rentré en France et disponible le 18 mars 1871, commandant la 1re brigade de la 4e division de l'armée de Versailles le 26 mars 1871, général de division le 20 avril 1871, commandant la 2e division du 5e corps de l'armée de Versailles le 24 avril 1871, commandant la 8e division d'infanterie (4e corps) le 18 octobre 1873, membre d'une commission chargée d'étudier et de préparer l'institution d'une école supérieure de guerre le 19 mai 1874, commandant le 8e corps d'armée à Bourges le 9 janvier 1878, disponible le 21 février 1881, admis sur sa demande à faire valoir ses droits à la retraite par décision ministérielle du 8 décembre 1881.

Campagnes

Afrique, de 1841 à 1848; armée d'Orient, de 1854 à 1855; Italie, 1859 et 1860; Mexique, de 1862 à 1865; armée du Rhin et captivité, de 1870 à 1871; campagne de 1871 à l'intérieur.

Actions d'éclat ou citations.

Cité dans le rapport du général commandant en chef l'armée d'Orient (22 juin 1855), pour sa belle conduite à l'attaque de la tour Malakoff, le 18 juin 1855: le commandant Garnier ayant, à la tête de son bataillon, dépassé les retranchements russes, chercha, quoique frappé de

cinq coups de feu, à conserver le terrain conquis, devant toutes les réserves de la Karabelnaia.

Cité à l'ordre général de l'armée du Mexique le 31 mars 1863, pour avoir aidé à l'enlèvement de vive force du fort San-Xavier, dans la soirée du 29 mars, alors qu'il remplissait les fonctions de général de tranchée.

Cité à l'ordre général du corps expéditionnaire du Mexique (n° 26) en date du 10 mai 1865, comme s'étant particulièrement distingué le 1er janvier 1865 à l'affaire de l'Espinazo-del-Diablo, et le 5 avril suivant, au combat du Corral-del-Santo (Mexique).

Cité à l'ordre général du corps expéditionnaire du Mexique, en date du 30 mai 1865, comme s'étant particulièrement distingué au combat de la Passion, le 22 mai 1865.

Blessures.

Coup de feu à la jambe droite, le 30 octobre 1847, à Djidjelli (Afrique); contusion au côté droit par suite du choc d'un boulet, le 2 novembre 1854, devant Sébastopol ; coup de feu à la hanche gauche, coup de feu au côté droit de la poitrine, coup de feu à l'avant-bras droit, contusions multiples à différentes parties du corps, le 18 juin 1855 à l'attaque de la tour Malakoff (Crimée); blessé à la partie supérieure et interne du bras droit par un biscaïen, le 29 mars 1863, au siège de Puébla (Mexique). Plaie contuse à l'angle interne de l'œil droit, produite par un éclat d'obus le 7 octobre 1870 à l'affaire des Tapes, contusion à la jambe droite par un éclat d'obus (même affaire).

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur le 8 août 1847, officier le 25 juin 1855, commandeur le 1er juin 1863, grand officier le 18 juillet 1876, grand'croix le 24 octobre 1881 ; a reçu les médailles commémoratives de Crimée, d'Italie et du

Mexique, décoré de la médaille de la valeur militaire de Sardaigne, autorisé à accepter et à porter la décoration de 5e classe du Medjidié de Turquie, le 10 juin 1857, et la décoration de commandeur de l'ordre mexicain de Guadalupe le 5 août 1867, celle de commandeur de l'ordre de Léopold d'Autriche le 11 février 1867, et celle de 1re classe de l'ordre russe de Sainte-Anne le 28 novembre 1868.

LE PAGE DES LONGCHAMPS

(1865-1868).

Le Page des Longchamps (Edouard-Gustave), né le 23 mars 1824 à Paris, élève à l'école spéciale militaire de Saint-Cyr, le 13 novembre 1843, sous-lieutenant au 73e de ligne le 1er octobre 1845, lieutenant le 25 juin 1849, capitaine au *51e* le 3 mars 1852, capitaine adjudant-major le 8 novembre 1853, capitaine le 4 avril 1854, major du 50e le 17 mars 1858, chef de bataillon le 14 mai 1859, chef de bataillon commandant le 20e chasseurs à pied le 5 décembre 1859, lieutenant-colonel du 81e le 5 mars 1864, colonel du *51e* le 10 décembre 1865, décédé à Paris le 13 octobre 1868.

Campagnes.

Baltique, 1854; Italie, 1859; Rome, de 1859 à 1862; Mexique, de 1862 à 1867.

Actions d'éclat ou citations.

Cité à l'ordre de la division du corps expéditionnaire du Mexique, en date du 17 février 1864, comme s'étant particulièrement distingué dans le combat de nuit du 15 au 16 février 1864 à Colotlan.

Cité à l'ordre général du corps expéditionnaire du

Mexique, pour avoir surpris, le 19 novembre 1864, à Tesculza, la bande de Pablo-Florès et l'avoir mise dans une déroute complète.

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur le 10 avril 1860, officier le 14 août 1863, autorisé à accepter et à porter la décoration de 5e classe de l'ordre du Medjidié (10 février 1857), la décoration de commandeur de l'ordre pontifical de Saint-Grégoire-le-Grand (4 novembre 1861), et la décoration de 2e classe de l'ordre autrichien de la Couronne de fer (27 mai 1868).

DELEBECQUE

(1868-1871)

Délebecque (Alphonse-Charles), né le 28 mars 1824 à Douai (Nord), élève de l'école spéciale militaire de Saint-Cyr le 16 novembre 1843, caporal le 6 juin 1844, sergent le 29 août suivant, sous-lieutenant au 1er régiment de la légion étrangère le 1er octobre 1845, lieutenant au 24e régiment d'infanterie légère le 15 mai 1848, passé avec son grade au 1er régiment de la légion étrangère le 13 juin 1848, capitaine le 23 février 1854, capitaine adjudant-major le 14 août 1854, licencié (par décret impérial du 16 avril 1856), le 9 août 1856, capitaine adjudant-major au 2e régiment étranger le 10 août 1856, chef de bataillon au 81e régiment de ligne le 14 août 1860, lieutenant-colonel du 99e régiment de ligne le 10 septembre 1864, colonel du *51e* régiment de ligne le 22 décembre 1868; en captivité du 29 octobre 1870 au 20 mars 1871; a pris le commandement du *51e* régiment de marche le 17 mai 1871, général de brigade le 24 juin 1871, général de division le 18 octobre 1876, commandant du 17e corps d'armée le 4 juillet 1882, du 5e corps le 13 mars 1883, et du 19e, le 15 février 1885, atteint par la limite d'âge le 26 mars 1889.

Campagnes.

Afrique, du 18 novembre 1845 au 10 juin 1848, et du 3 octobre 1848 au 10 juin 1854; Orient, du 11 juin 1854 au 16 juin 1856; Afrique, du 17 juin 1856 au 22 avril 1859; Italie, du 25 avril au 3 août 1859; Afrique, du 19 août 1859 au 3 septembre 1862; Mexique, du 4 septembre 1862 au 2 février 1865; armée du Rhin, du 3 août au 28 octobre 1870; armée de Versailles, du 2 mai au 30 juillet 1871; Tunisie, du 16 avril au 30 juin 1881; Afrique, du 13 juillet 1881 au 3 juillet 1882, où il commandait la division d'Oran, et du 10 mars 1885 au 26 mars 1889.

Blessures.

Forte contusion à la hanche droite dans la nuit du 22 au 23 mai 1855 devant Sébastopol (éclat d'obus); atteint d'un coup de feu à la région sus-claviculaire gauche à la bataille de Magenta (Italie) le 4 juin 1859, où il a eu un cheval tué sous lui, atteint d'un coup de feu à la cuisse droite le 26 août 1870 (sous Metz).

Actions d'éclat ou citations.

Cité à l'ordre de l'armée du Mexique le 10 juin 1864, pour s'être distingué le 13 mai précédent d'une manière toute particulière à la prise de Nochistan, où il commandait une colonne d'assaut; cité à l'ordre de l'armée de Paris le 29 mai 1871, pour s'être distingué le 24 du même mois à la prise des buttes Montmartre.

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur le 1er juin 1855, chevalier de l'ordre militaire de Savoie (Italie) en 1859, officier

de la Légion d'honneur le 25 mai 1863, officier de l'ordre impérial de Guadalupe du Mexique le 11 novembre 1864 (autorisation impériale du 19 décembre 1865), autorisé à accepter et à porter la croix de 2e classe de la couronne de fer d'Autriche (autorisation impériale du 27 mai 1868), commandeur de la Légion d'honneur le 20 avril 1871, grand officier de la Légion d'honneur le 13 juillet 1881, grand'croix du Medjidié en 1881, grand'croix de la Légion d'honneur le 6 juillet 1888. A reçu les médailles de Crimée, d'Italie et du Mexique.

DE LA MONNERAYE

(1871).

De la Monneraye (Louis-Joseph), né le 15 février 1822 à Lesneven (Finistère), élève à l'école spéciale de Saint-Cyr le 19 novembre 1840, sous-lieutenant au 1er régiment d'infanterie légère le 1er octobre 1842, lieutenant le 11 avril 1848, capitaine le 29 décembre 1851, capitaine adjudant-major le 30 juin 1854, passé avec son grade au 76e de ligne le 1er janvier 1855, chef de bataillon au 4e de ligne le 17 mai 1859, passé avec son grade au 3e régiment de grenadiers de la garde, le 14 mai 1864, lieutenant-colonel du 26e de ligne le 25 décembre 1867, colonel du *51e* de ligne le 22 juillet 1871, proposé pour la retraite le 12 août 1871.

Campagnes.

Italie, 1859; Afrique, de 1859 à 1864; contre l'Allemagne, 1870-71.

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur le 27 décembre 1861, officier le 18 août 1866, a reçu la médaille commémorative d'Italie.

ROBILLARD

(1871-1879).

Robillard (Pierre-Charles), né le 13 avril 1821 à Villeneuve-le-Roi (Yonne), engagé volontaire le 13 novembre 1840, élève à l'école spéciale militaire de Saint-Cyr le 17 novembre suivant, sous-lieutenant au 24ᵉ de ligne le 1ᵉʳ octobre 1842, passé avec son grade au 2ᵉ bataillon d'infanterie légère d'Afrique, le 2 janvier 1847, lieutenant au 3ᵉ bataillon le 3 mai 1848, capitaine au 41ᵉ de ligne le 3 mars 1852, capitaine adjudant-major le 4 mars 1853, chef de bataillon au 40ᵉ de ligne le 14 janvier 1863, passé avec son grade au 62ᵉ de ligne le 12 juillet 1865, lieutenant-colonel du 73ᵉ de ligne le 10 août 1868, colonel du *51ᵉ* de ligne le 14 décembre 1871, général de brigade le 3 juin 1879, commandant la 47ᵉ brigade d'infanterie (24ᵉ division, 12ᵉ corps) et les subdivisions de région de Périgueux et de Bergerac, le 10 juin 1879, disponible le 12 novembre 1881, admis à faire valoir ses droits à la retraite, le 17 octobre 1882.

Campagnes.

Afrique, de 1847 à 1851, et de 1856 à 1859 ; Italie, 1859 ; Mexique, de 1865 à 1867 ; armée du Rhin, 1870 ; prisonnier de guerre du 29 octobre au 18 mars 1871.

Actions d'éclat ou citations.

Cité à l'ordre général du corps expéditionnaire du Mexique, en date du 30 octobre 1860, pour avoir traversé à la baïonnette toute la cavalerie ennemie le 12 septembre 1866 au combat de Palos-Prietos, près Mazatlan (Mexique).

Blessures.

Coup de feu à la tête au siège de Zaatcha, le 16 juillet 1849; coup de feu et trois coups de yatagan, le 11 mai 1851 (expédition de Kabylie); déchirures nombreuses à la face et contusions déterminées par la chute de son cheval tué sous lui, le 16 août 1870 à la bataille de Rezonville; coup de feu à la partie supérieure et interne de la cuisse droite (blessure grave) à la même bataille.

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur le 7 août 1851, officier le 17 mars 1868, commandeur le 7 août 1877; officier de l'ordre mexicain de Notre-Dame de Guadalupe (autorisation du 5 août 1867); a reçu les médailles commémoratives d'Italie et du Mexique.

MESNY

(1879-1880).

Mesny (Charles), né le 10 août 1828 à Briey (Moselle), élève à l'école spéciale militaire de Saint-Cyr le 14 décembre 1846, sous-lieutenant au 59e de ligne le 28 mai 1848, lieutenant le 29 décembre 1851, passé avec son grade au 6e chasseurs à pied le 25 décembre 1853, capitaine au 3e chasseurs à pied le 1er août 1855, passé avec le même grade au 9e chasseurs à pied le 4 septembre suivant, major du 39e de ligne le 21 décembre 1866, lieutenant-colonel du 34e de marche le 28 septembre 1870, colonel du 39e de ligne le 3 janvier 1871, colonel du 47e de ligne le 29 juillet suivant, colonel du 51e de ligne le 7 juin 1879, général de brigade le 11 novembre 1880, commandant la 43e brigade d'infanterie (22e division, 11e corps), et les subdivisions de région

de Vannes et de Lorient le 30 mars 1881, commandant la 65ᵉ brigade d'infanterie (33ᵉ division, 17ᵉ corps) et les subdivisions de région d'Agen et de Marmande le 10 octobre 1882, mis en disponibilité sur sa demande le 30 novembre 1883, admis sur sa demande à faire valoir ses droits à la retraite, le 31 juillet 1884.

Campagnes.

Orient, de 1854 à 1856 ; contre l'Allemagne, 1870-1871 ; à l'intérieur (armée de Versailles), 1871.

Actions d'éclat ou citations.

Cité à l'ordre général du 1ᵉʳ corps de l'armée de Versailles, le 14 juin 1871, pour s'être distingué dans les opérations contre les insurgés.

Blessures.

Coup de feu à l'avant bras gauche, le 25 décembre 1854, devant Sébastopol.

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur le 16 juin 1856, officier le 28 avril 1871, a reçu la médaille de Crimée.

POTIER

(1880-1886).

Potier (Victor), né le 2 décembre 1831 à Paris (Seine), élève à l'école spéciale militaire de Saint-Cyr le 8 novembre 1851, sous-lieutenant au 5ᵉ chasseurs à pied le

1er octobre 1853, lieutenant le 30 janvier 1855, capitaine au 13e chasseurs à pied le 22 août 1860, capitaine adjudant-major le 1er septembre 1861, chef de bataillon du 26e chasseurs à pied le 20 août 1871, lieutenant-colonel du 24e de ligne le 17 novembre 1876, colonel du 51e de ligne le 30 novembre 1880, général de brigade commandant la subdivision de région d'Ajaccio, gouverneur militaire de la Corse le 14 octobre 1886, décédé à Bastia le 29 décembre 1886.

Campagnes.

Orient, de 1854 à 1856; Italie, 1859; contre l'Allemagne 1870, (prisonnier de guerre du 2 septembre 1870 au 25 avril 1871).

Blessures.

Fracture des dents par une pierre, le 18 juin 1855, au siège de Sébastopol; contusion à l'avant-bras droit par un biscaïen, le 24 juin 1859, à Solférino (Italie).

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur le 25 juin 1855, officier le 11 octobre 1873, médaille de la valeur militaire de Sardaigne, médailles de Crimée et d'Italie.

LACAPELLE

(1886).

Lacapelle (Albert-Auguste-Nicolas), né le 27 janvier 1836 à Arras (Pas-de-Calais), élève à l'école spéciale militaire de Saint-Cyr le 15 novembre 1854, caporal le 15 janvier 1855, sous-lieutenant au 5e de ligne le 1er octobre 1855,

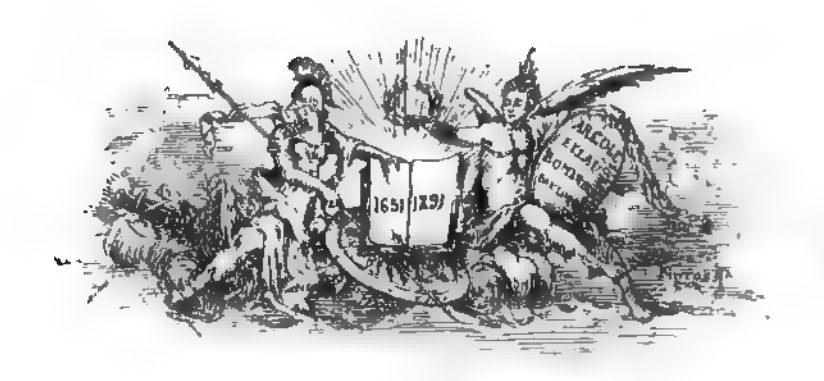
lieutenant le 21 mai 1859, capitaine au 8e de ligne le 13 avril 1867, capitaine adjudant-major le 17 juillet 1870, major du 29e de ligne le 25 mars 1875, chef de bataillon au 56e de ligne le 7 février 1877, lieutenant-colonel du 68e de ligne le 23 février 1882, passé avec son grade au 95e de ligne, le 3 août suivant, colonel du *51e* de ligne le 14 octobre 1886.

Campagnes.

Syrie, 1860-1861 ; contre l'Allemagne, 1870-1871 ; à l'intérieur (Bordeaux) le 17 avril 1871. En captivité du 29 octobre 1870 au 29 mars 1871.

Décorations.

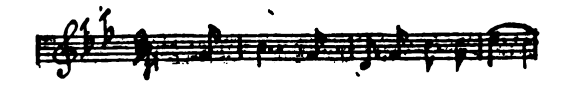
Chevalier de la Légion d'honneur, le 24 septembre 1870, officier le 14 juillet 1890, autorisé à accepter et à porter la décoration de l'ordre ottoman du Medjidié de 5e classe, par décret impérial du 21 mai 1863.



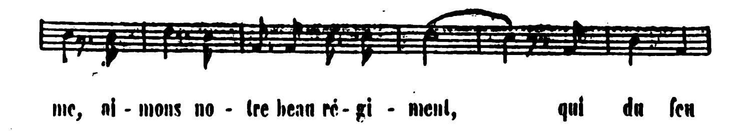
CHANT DU 51^e^

Paroles de M. GRANDJEAN,
Lieutenant au 51e.

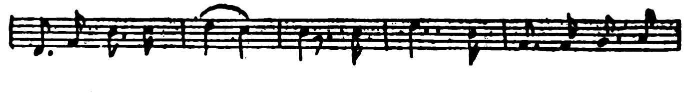
Musique de M. THIÉRION,
Chef de Musique du 51e.



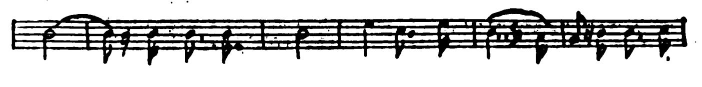
Sol-dats du cin-quan-te et u-niè-



me, ai - mons no - tre beau ré - gi - ment, qui du feu



re çut le bap - tê - me, en maints com - bats si no - ble-



ment! Gar-dons tou - jours la sou - ve - nan - ce des noms ins-

crits sur le dra - peau, et dont le sou-ve-nir si

beau re - dit l'his - toi - re de la Fran - ce !...

REFRAIN.

A - mis, au - tour du fier dra - peau, ser-

rons nous tous comme un fais - ceau, et pous-

sons ce hour-ra su - prê - me : Vi - ve le

cin - quante et u - niè - me ! Vi - ve le

cin - quante et u - niè - me.

II.

Jadis, dans les champs d'Italie,
Le régiment s'est illustré;
Et plus tard, contre la Russie,
Avec honneur il s'est montré!
Arcole, Eylau, ces deux victoires,
Véritables duels de géants,
Sont les fleurons les plus brillants
De notre couronne de gloires!

Amis, etc.

III.

Plus tard, la lutte recommence;
La France est prompte à s'engager!...
A **Bomarsund,** notre vaillance,
Fait encore trembler l'étranger!
Avant leurs frères de Crimée,
Nos soldats, aux pays lointains
Ont su prouver à nos marins
Qu'ils méritaient leur renommée!...

Amis, etc.

IV.

Pour nous, il est un nom qui brille :
Saluons! c'est **San-Lorenzo!**
Par qui la Croix d'honneur scintille
Dans les plis de notre drapeau!
Nos frères d'armes, au Mexique,
A la baïonnette ont conquis
Étendards, fanions ennemis,
Témoins d'un courage héroïque!...

Amis, etc.

V.

Si notre cœur est patriote
N'oublions pas « soixante-dix » :
Borny, Saint-Privat, Gravelotte,
Où nous luttions un contre six !...
Pour nous, hélas, l'époque est sombre ;
Combien de larmes ont coulé !
Mais si nous avons reculé,
Sachons-le, c'est devant le nombre !

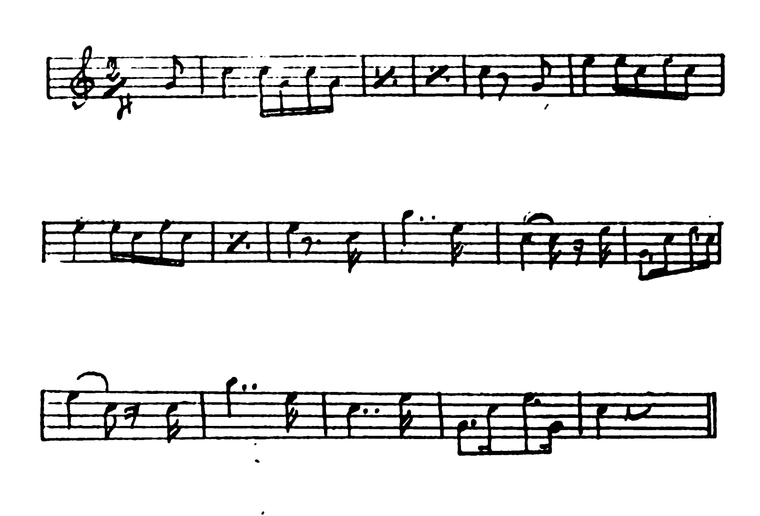
Amis, etc.

VI.

Soldats, aimons bien notre France !
Pour elle, apprenons à souffrir ;
Et si, plus tard, pour sa défense,
A la frontière il faut courir,
Montrons, par une âme aguerrie,
Que les soldats du régiment
Ont su garder fidèlement
Cette devise : HONNEUR, PATRIE !

Amis, etc.

MARCHE DU RÉGIMENT.



REFRAIN DU RÉGIMENT.

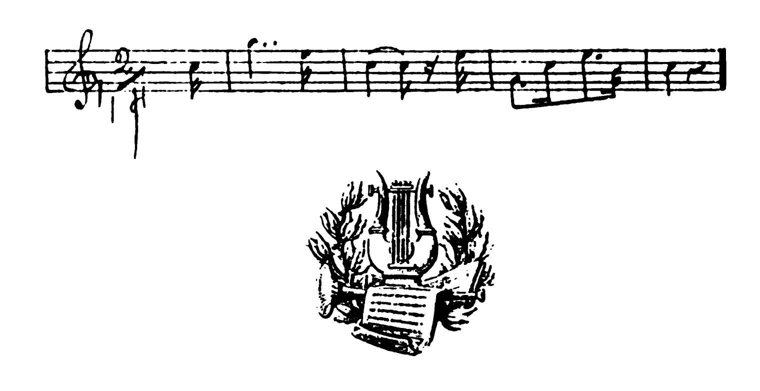


TABLE DES MATIÈRES.

DEUXIÈME PARTIE.

Le 51e sous la République et l'Empire (1794-1815).

TROISIÈME PARTIE.

Période contemporaine (1815-1891).



BEAUVAIS

TYPOGRAPHIE D. PÈRE, A. CARTIER, GÉRANT.

